



L'ASTRÉE

DE M. D'URFÉ,

PASTORALE ALLEGORIQUE,

AVEC LA CLE',

NOUVELLE EDITION,

Où sans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, & d'abreger les conversations.

TOME QUATRIEME.

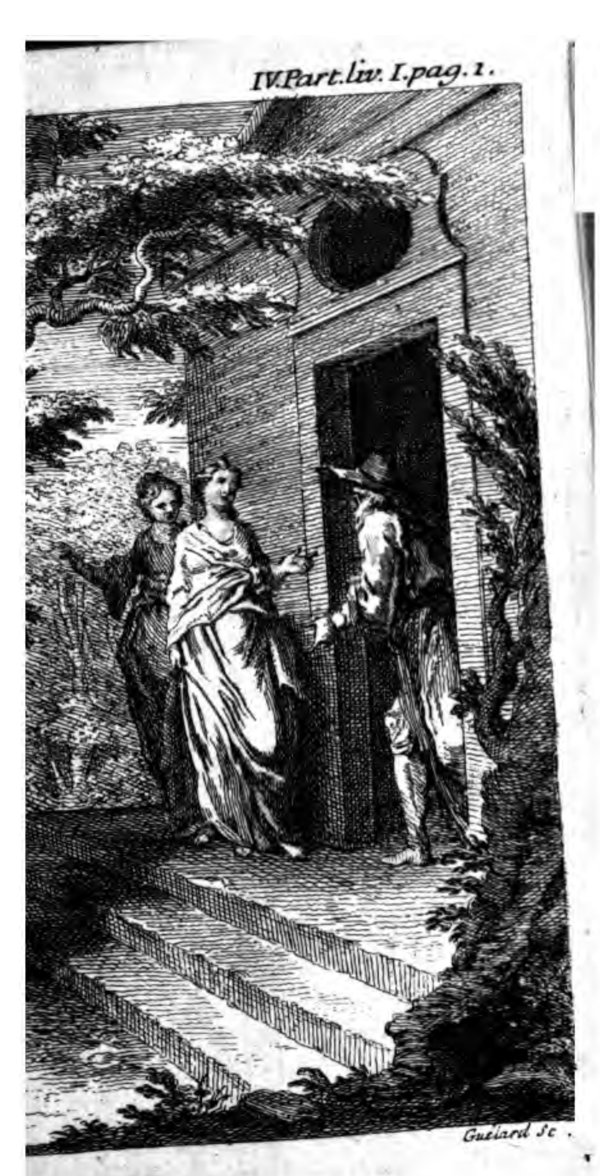
PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE, rue S. Jacques proche de S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Augustins, près du Pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


IV.Part.liv. I.pag.1.
Gueliard Sc.



L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS que Galatée cedant à son extrême jalousie avoit éloigné de sa présence la nymphe Leonide, elle avoit desiré plusieurs fois de la revoir. Elle se rappelloit avec plaisir sa fidelité; & les témoignages de Sylvie la persuaderent enfin que Leonide n'étoit point coupable de l'évasion du berger Celadon. Mais ce qui contribua davantage à lui faire oublier tout ressentiment contre la nymphe, ce

fut la mort de Clidaman, & les entreprises de Polemas. Elle en étoit uniquement occupée, & ne respiroit que la vengeance. Admirez comment le ciel se joue de la finesse des hommes, & la fait retomber contre eux-mêmes; l'artifice dont Polemas avoit usé pour perdre Lindamor dans l'esprit de Galatée, fit qu'elle l'aima davantage.

Mais Lindamor étant éloigné d'elle, elle mouroit d'impatience d'avoir une personne à qui elle pût ouvrir son cœur; & lorsqu'elle jettoit les yeux sur ceux qui étoient autour d'elle, elle ne sçavoit à qui confier un secret aussi important. Sylvie avoit plus de sagesse & de prudence que son âge ne sembloit le comporter, mais elle lui paroissoit trop jeune. C'est pourquoi elle cherchoit en elle même quelque pretexte pour rappeller Leonide, dont elle avoit tant de fois éprouvé le zele & la fidelité, excepté seulement par rapport à Celadon, que ses nouvelles inquietudes lui avoient presqu'entierement fait oublier. Ainsi lorsqu'elle entendit que l'artificieux Climante étoit revenu, & qu'Amasis & le sage Adamas desiroient sçavoir si c'étoit le même qui l'avoit déja trompée, elle dit que Leonide le reconnoitroit mieux que personne; elle sçavoit bien pourtant qu'il n'étoit pas moins connu de Sylvie. Elle

chargea donc Adamas de lui ramener promptement Leonide ; & quand Leonide eut appris la volonté de Galatée, elle voulut bien lui obéir, pour cacher les mauvais traitemens qu'elle en avoit reçus, mais elle forma la resolution de revenir au plus tôt sur les rives du Lignon, où elle avoit joui parmi les bergeres d'une si agreable liberté. Elle se dissimuloit à elle même le principal sujet qui lui faisoit désirer son retour; mais c'étoit en effet pour revoir Celadon qu'elle avoit laissé sous le nom d'Alexis avec les bergeres de ce rivage ; car elle ne pouvoit se défaire de cette passion, quoiqu'elle n'eût aucune esperance de voir Celadon quitter Astrée.

Lorsque Leonide arriva chés Adamas, elle les trouva tous prêts à partir, quoiqu'il fût encore très matin. Adamas, qui n'ignoroit pas combien la diligence est nécessaire dans les affaires importantes, avoit donné dès la pointe du jour les ordres convenables pour faire conduire Madonte & Damon à Marcilli, où il les accompagna avec Leonide. Ils étoient escortés par des gens d'armes qu'Amasis leur avoit envoyés sous pretexte de leur faire honneur, mais en effet de peur qu'ils ne fussent insultés en chemin.

Sylvie & la plupart de ses compagnes informées que Leonide revenoit, vinrent

l'attendre à la derniere porte du château. A l'accueil qu'elles lui firent, elle comprit bien qu'elle en étoit veritablement aimée : ſi pourtant la vraie amitié peut ſe trouver à la cour. Sylvie entr'autres, la combla de careſſes ; & dès que Leonide eut ſalué Amaſis & Galatée, elle ſe retira avec Sylvie. Elles ſe rendirent mutuellement compte de ce qui s'étoit paſſé depuis leur ſeparation. Leonide raconta bien à ſa compagne le plaiſir qu'elle avoit gouté dans la compagnie des bergeres; mais plus fine qu'elle, elle ne lui dit rien de Celadon, ne croyant pas devoir confier ſon ſecret à une nymphe auſſi jeune. Et lorſque Sylvie lui demanda des nouvelles d'Alexis, qu'elle croyoit fille d'Adamas, elle lui en parla dans les termes du monde les plus indifferens.

Cependant Amaſis & Galatée rendirent à Damon & à Madonte toute ſorte d'honneurs ; ſoit à cauſe de leur mérite, ou pour engager Damon à les ſervir dans les troubles qu'elles prévoyoient. Damon fut incontinent mis au lit, & les chirurgiens ayant viſité ſes bleſſures, jugerent qu'il ſeroit entierement gueri dans peu de jours. Il eſt vrai que Madonte ne le quittoit point, & que par les marques de tendreſſe qu'elle lui donnoit, elle hâta ſa gueriſon. Comme elle vit qu'elle ſeroit obligée à

rester quelque temps à Marcilli, elle resolut de s'habiller en nymphe, pour n'être point differente des autres, & parce qu'elle comprit que Damon la verroit avec plaisir sous un habillement plus conforme à sa naissance.

La nuit étant venue, & Galatée s'étant retirée, elle appella Leonide à qui elle avoit ordonné de coucher dans sa chambre; & lui fit prendre une bougie. Elle regarda quelque temps la nymphe sans lui parler; puis rompant le silence: » Hé bien, » Leonide, lui dit-elle d'un air gracieux, » êtes-vous toujours irritée contre moi? » Contre vous, madame, repondit Leoni» de, en lui baisant la main? Je vous sup» plie très-humblement de croire que ja» mais Leonide ne s'oubliera jusqu'au point » de manquer à ce qu'elle vous doit; mais, » madame, ajouta-t'elle avec un petit sou» ris, oserois-je vous faire la même deman» de? Vous le pouvez, repartit la nymphe; » mais faisons ici une confession entiere, » afin de n'avoir jamais occasion de nous » rien reprocher. Vous avez été irritée » contre moi; je l'ai été contre vous, & » cela par jalousie: & vous Leonide, par » quelle raison? Si vous voulez, madame, » repliqua-t'elle, que je l'aye été, il faut » que ce soit pour cette même jalousie. » Comment, reprit Galatée, vous étiez ja-

» louse de moi ? Nullement, répondit-
» elle, mais si j'étois en colere, c'est
» par ce que vous m'imputiez une faute
» dont je n'étois point coupable. Oublions
» le passé, dit Galatée, & s'il y a eu quel-
» que vivacité de ma part, accusez-en l'er-
» reur où j'étois au sujet du druide. Ah,
» madame, reprit Leonide, que c'étoit
» un grand imposteur ! & s'il vous avoit
» plû de me croire, que vous eussiez faci-
» lement averé sa malice! Mais, madame,
» avez-vous sçû depuis la verité ? Je l'ai
» bien apprise à mes dépens, s'écria la
» nymphe, en poussant un profond soupir.
» J'en remercie les dieux, dit Leonide,
» par-là vous avez reconnu mon inno-
» cence.

» Ne parlons plus de ce qui vous tou-
» che, ajouta Galatée : je suis détrompée
» entierement, & si j'avois pû vous rap-
» peller plus tôt, sans faire soupçonner le
» sujet de notre brouillerie, je n'y aurois
» pas manqué; mais je vous jure, Leoni-
» de, que je n'ai pas discontinué de vous
» aimer plus que vos compagnes. Cepen-
» dant avouez la verité, vous favorisâtes
» l'évasion de Celadon, quoique vous me
» sçussiez prévenue en sa faveur. Et n'a-
» viez-vous pas tort de vous opposer ainsi
» à mes volontés? Confessez-le seulement,
» Leonide, car je n'y songe plus mainte-

» nant. Madame, répondit-elle avec un
» petit ſouris, vous avez bien envie de me
» faire avouer une faute que je n'ai point
» commiſe, & que j'avouerois à preſent que
» vous n'y prenez plus d'interêt; mais je
» vous proteſte que je ne fis rien autre cho-
» ſe que de changer Celadon en Lucinde,
» & lorſque je l'habillois en fille, vous mê-
» me vous approuvâtes mon deſſein; quel
» interêt encore pouvois-je avoir à vous
» l'enlever? Si vous n'y en aviez point,
» reprit la nymphe, pourquoi me tour-
» mentiez-vous ſans ceſſe, afin que je lui
» permiſſe de retourner vers Aſtrée? Pre-
» mierement, dit Leonide, je craignois
» qu'on ne le vît parmi nous, ce qui au-
» roit nui à vôtre réputation; puis l'ingra-
» titude & les mépris de ce berger exci-
» toient mon indignation; mais ce qui me
» piquoit davantage, c'eſt que j'étois aſ-
» ſurée que l'on vous trompoit, & que Po-
» lemas de concert avec Climante avoit
» tramé cette méchanceté; j'eus l'honneur
» de vous le dire alors, madame, mais
» vous étiez trop prévenue pour m'écou-
» ter. Vous m'envoyâtes chercher Ada-
» mas à l'occaſion de la maladie du berger;
» je fus ſurpriſe par la nuit, & le hazard
» me conduiſit dans la maiſon où étoient
» Polemas & Climante. La chambre que
» l'on me donna étoit près de la leur; &

» le matin qu'ils se croyoient sans té-
» moins, j'entendis de leur propre bouche
» l'histoire du complot qu'ils avoient exe-
» cuté. S'il vous avoit plû de le verifier
» alors, rien n'étoit plus facile, le trom-
» peur étoit encore dans les bois de Savi-
» gnieu.

» Ah! Leonide, repliqua la nymphe,
» je m'en souviens, mais le temps m'en a
» plus appris que je n'eusse pû en sçavoir
» alors. Amasis étoit aussi prévenue que
» moi; mais ses fausses prédictions par
» rapport à Clidaman l'ont entierement
» desabusée, ensorte qu'elle le hait main-
» tenant, autant que nous le haissons l'une
» & l'autre. J'espere que nous en serons
» bientôt vengées; car sçachez qu'il re-
» paroit depuis quelques jours, & que j'ai
» saisi ce pretexte pour vous rappeller.
» Comment, s'écria Leonide transportée
» de joye, l'imposteur est revenu? Oui,
» Leonide; & de plus, il est le conseil du
» traître Polemas. Madame, ajouta Leo-
» nide, me permettrez-vous de vous de-
» mander ce qu'ils ont fait de nouveau?
» Vous serez étonnée de leur perfidie, ré-
» pondit Galatée; car je veux bien vous
» confier un secret de la derniere impor-
» tance & dont Adamas est seul instruit.

» Vous sçavez, Leonide, que ma mere
» alla aussi à Savignieu pour sçavoir de

» l'imposteur quel seroit le succès du voya-
» ge du malheureux Clidaman. Il lui dit
» qu'il reviendroit en santé & tout couvert
» de gloire ; helas nous avons appris il y
» a quelques jours par les lettres de Linda-
» mor que mon frere n'est plus, & que les
» blessures de Lindamor l'ont forcé à s'ar-
» rêter dans la ville des rhemois ! Clida-
» man n'est plus, s'écria Leonide ! Par-
» lez bas, dit Galatée ; nous avons le plus
» grand interêt à celer pour quelque
» temps sa mort. L'insolent Polemas por-
» te ses vues jusques sur moi ; il a reso-
» lu de m'épouser, même malgré moi.
» Vous avez sçû son attentat contre Da-
» mon ; & nous sommes bien informées
» qu'il a de secretes intelligences avec Gon-
» debaut. Sa trahison auroit déja éclaté, si
» il n'avoit craint mon frere ; & rien ne
» le retiendroit, s'il sçavoit que nous l'a-
» vons perdu.

» Amasis mande à Lindamor de venir
» le plus promptement qu'il pourra ; je
» suis assurée qu'il fera toute la diligence
» possible ; mais son éloignement nous don-
» ne de mortelles allarmes. Polemas a pres-
» que toutes nos troupes à sa devotion ; il
» a abusé du pouvoir qu'Amasis lui a con-
» fié, pour les corrompre. Or, continua
» Galatée, le traître ignorant la mort de
» mon frere, va temporisant ; il a néan-

» moins fait revenir Climante au même
» lieu ſans doute pour eſſayer encore de
» me gagner. Adamas a perſuadé Amaſis
» de le faire bien reconnoître, & de s'aſſurer
» de lui ; il ne doute point que par ſon
» moyen on ne ſçache toute la conſpira-
» tion. Lorſqu'il propoſa ce parti, nous
» étions dans ſa maiſon ; & comme je ſou-
» haitois fort votre retour, je dis que per-
» ſonne ne pouvoit en cette occaſion nous
» ſervir mieux que vous qui aviez ſouvent
» parlé à Climante. Voilà, ma chere Leo-
» nide, le déplorable état où nous ſommes
» reduites ; nous avons perdu Clidaman,
» nos plus fideles ſujets ſont morts avec
» lui, ou ſont loin de nous, & nous ſom-
» mes preſqu'à la diſcretion de l'inſolent
» qui nous menace de la ſervitude.

A ces mots Galatée ne put retenir ſes larmes, non plus que Leonide. Enfin, après avoir eſſuyé ſes yeux, Leonide répondit de la ſorte : » Madame, cette trahiſon
» eſt ſi noire, & ſi mêlée d'ingratitude, que
» le ciel n'en permettra jamais l'execution.
» Les dieux ſont trop juſtes pour favoriſer
» un pareil complot ; ils vous envoyeront
» en cette néceſſité du ſecours, d'où peut-
» être vous en attendez le moins. Prenez,
» madame, une confiance legitime, &
» ſoyez perſuadée qu'ils ne vous abandon-
» neront point.

» Mais quel ſervice exigez-vous de
» moi, madame ? Il faut, dit la nymphe,
» que vous alliez reconnoître l'impoſteur;
» & ſi c'eſt Climante, comme je le crois,
» feignez que j'ai une paſſion extrême de
» l'entretenir ſur une affaire importante,
» & tâchez de le faire venir ici. S'il y vient
» une fois, nous en ſerons maîtres. Si vous
» ne le pouvez pas (car les méchans ſont
» toujours dans la défiance) prenez avec
» lui un jour où je puiſſe le trouver : vous
» ſçavez que certains jours il ſe tient ca-
» ché. Si on y alloit avec main forte, &
» qu'il n'y fût pas, on le manqueroit &
» peut-être pour toujours.

Après quelques diſcours ſemblables, Galatée vouloit que Leonide allât ſe re-
» poſer; mais la rappellant tout à coup :
» encore faut-il, lui dit-elle, que je ſça-
» che des nouvelles de vos bergeres du Li-
» gnon, & quels ont été vos amuſemens,
» tandis que vous avez été éloignée de la
» cour. Madame, répondit Leonide, je
» n'ai jamais rien vû de plus beau, ni de
» plus aimable, & qui pourroit s'ennuyer
» avec elles ſeroit bien de mauvais goût.
» Figurez-vous, madame, que l'âge d'or
» dont on nous fait de ſi agréables deſcri-
» ptions, avoit moins de charmes & moins
» de douceurs. A la maniere dont vous en
» parlez, ajouta la nymphe, vous m'inſ-

» pireriez l'envie de me faire bergere. Ma-
» dame, reprit Leonide, si vous aviez une
» fois goûté la tranquillité dont elles jouis-
» sent, vous auriez peine à les quitter.
» Mais, poursuivit Galatée, elles ne sont
» pas sans inquietudes ? Lorsqu'elles per-
» dirent Celadon, n'est-il pas vrai qu'elles
» en ressentirent du déplaisir ? *Madame*,
» elles sont sujettes aux loix de l'humani-
» té; mais leurs inquietudes comparées aux
» nôtres sont bien legeres. *Cependant* j'ai
» oui dire qu'Astrée & tous ceux du ha-
» meau avoient témoigné une vive dou-
» leur. *Si la perte* d'un berger aussi accom-
» pli ne les avoit point touchées, elles au-
» roient été insensibles. Si elles sentirent
» sa perte, reprit finement Galatée, elles en
» auront mieux goûté le plaisir de le re-
» trouver. » Leonide comprit incontinent
ce qui faisoit parler ainsi la nymphe ;
aussi, répondit-elle froidement : » Sans
» doute elles auroient été ravies de le re-
» voir, car il étoit aimé de tous ceux qui
» le connoissoient ; mais elles n'y pensent
» presque plus maintenant, & toutes sont
» persuadées qu'il est mort. J'en suis veri-
» blement affligée, dit la nymphe ; c'étoit
» un des hommes le plus accompli que
» j'aye vû. Mais, ajoûta-t'elle, il est tard,
» retirez-vous ; & demain ne manquèz pas
» d'aller avec Sylvie reconnoître si c'est

» Climante, ou quelqu'autre imposteur,
» qui paroît depuis quelques jours près de
» nos jardins de Montbrison.

Tels furent les premiers discours que Galatée tint à Leonide. Celle-ci crut remarquer que la nymphe n'étoit pas si bien guerie de son amour, qu'elle vouloit le faire croire. C'est pour cela qu'elle resolut de ne lui rien dire du berger, elle n'ignoroit pas qu'une flamme mal éteinte se rallume aisément. Et pour ne point manquer à l'ordre qu'elle avoit reçû, après en avoir conferé avec Adamas qui lui donna ses instructions, elle prit Sylvie avec elle le plus tôt qu'elle put, & se rendit au lieu où étoit Climante.

Elles douterent d'abord que ce fût lui; tout avoit pris une forme differente : au lieu du temple couvert de rameaux & de feuillages, elles en trouverent un plus solide. Il y avoit plusieurs jours non seulement pour éclairer l'autel qui étoit à l'une des extrêmités, mais encore afin que l'on vît plus aisement l'interieur de ce temple. Les portes en étoient fermées. Les nymphes monterent les degrés qui menoient au vestibule, & de là elles virent par les fenêtres qui étoient aux deux côtés de la porte un autel à l'extrêmité du temple, & sur un petit marchepié un homme en oraison. Elles ne pûrent d'abord le reconnoître,

parce qu'il leur tournoit le dos. Mais comme le temple étoit petit, & que l'homme qui étoit en priere éleva sa voix, elles entendirent qu'il disoit : »S'il est ainsi, ô puis- » sante & redoutable deité, je t'en deman- »de un signe.» Et après qu'il eut repeté trois fois ces mêmes paroles, le feu prit de lui-même sur l'autel avec la même promptitude qu'autrefois. Les nymphes jugerent par là que c'étoit l'imposteur qu'elle cherchoient. Elles ne se trompoient pas. Climante les ayant apperçues de loin, s'étoit mis en cet état pour leur imposer plus sûrement par un exterieur de sainteté. Mais les nymphes feignant de ne point demêler son artifice proferoient assés haut des paroles pleines d'admiration. Climante étoit transporté de joye ; en même temps il tourne la tête vers elles ; & parce qu'elles lui demanderent à entrer dans le temple, il fit semblant de prendre de l'eau lustrale, & s'en laver les yeux & les oreilles que la vue des nymphes & leurs discours avoient profanées. Et rallumant le brasier qui étoit sur l'autel, il y jetta de la verveine avec quelques feuilles de gui & de chêne. Lorsqu'il crut que le feu avoit pû faire l'effet qu'il desiroit, il éleva sa voix & dit : » Si tu veux, ô puissante deité, » qu'elles entrent dans ton saint temple, » ouvres-en toi-même les portes. » A ces

mots les portes s'ouvrent, & les nymphes quoique convaincues que c'étoit un fourbe, sont saisies de frayeur. Elles hésiterent quelque temps si elles entreroient. Mais il vint avec les ornemens de druide, & d'un air de gravité les en solliciter, pour jouir, disoit-il, de la faveur singuliere que la deité vouloit leur accorder.

Leonide & Sylvie s'étant rassurées, le suivirent jusqu'au pié de l'autèl, où à l'imitation de l'imposteur elles se mirent à genoux. Elles ne se leverent, que lorsque s'étant levé lui-même, il leur dit : » Leonide & vous Sylvie, la deité que je sers » approuve que vous soyez venues dans » son saint temple. En m'avertissant que » vous y veniez elle m'a ordonné de vous » laisser entrer, sans vous purifier ni par » des parfums, ni par l'eau lustrale. J'en » ai été surpris, & c'est pour cela que je » lui ai demandé un signe de cette volonté » extraordinaire. Le feu du sacrifice que » j'avois préparé s'est allumé soudain ; & » lorsque vous êtes arrivées, ne pouvant » encore me persuader que vous pussiez » entrer de la sorte, je l'ai suppliée de vous » ouvrir elle-même les portes de son tem» ple : ce qu'elle a fait miraculeusement, » comme vous le voyez. Maintenant, ô » puissante deité, continua-t'il en se tour» nant vers l'autel, si tu as agréé que ces

» nymphes soient venues t'adorer dans ton
» enceinte sacrée, montre par quelque si-
» gne que tu leur permets d'y rester, & d'y
» faire leurs prieres !

Lorsqu'il profera ses paroles, le feu du sacrifice étoit éteint; & presqu'en même-temps les portes se refermerent d'elles mêmes. Les nymphes n'ignoroient pas que le faux druide étoit un imposteur; cependant elles furent saisies d'étonnement, parce qu'elles s'imaginerent que ces prodiges étoient l'effet de quelqu'enchantement. Déja elles se disposoient à sortir, lorsqu'il les retint, en leur remontrant que les portes s'étant fermées par la volonté de la déesse, ce seroit l'offenser que de les ouvrir, avant qu'elle eût marqué le vouloir: qu'elles lui expliquassent donc le motif qui les amenoit, afin qu'elles joignissent leurs prieres aux siennes pour engager la déesse à lui inspirer ce qu'il devoit leur répondre.

Les nymphes effrayées tacherent de se rassurer; & Leonide lui expliqua en begayant le desir de Galatée; le suppliant s'il vouloit bien se rendre auprès d'elle de ne pas differer, parce qu'elle avoit des affaires de la derniere importance à lui communiquer. Alors Climante prenant un visage severe: » Sages nymphes, dit-il,
» nous ne pouvons pas disposer de nous-
» mêmes, comme le reste des hommes;

devoués

» devoués au ſervice des dieux, nous ne
» pouvons rien prendre ſur nous ; je dirai
» plus, il m'eſt défendu de ſortir des limi-
» tes que la déeſſe m'a marquées, que par
» ſa permiſſion expreſſe. Il m'eſt donc im-
» poſſible de vous répondre, que je n'aye
» conſulté l'oracle ; & ſi dans cinq jours
» vous revenez en ce lieu, vous entendrez
» la réponſe. Cependant offrons-lui du
» gui ſacré, de la verveine, & de la ſa-
» bine.

A ces mots, prenant quelques feuilles de chêne, il en fit des chapeaux en forme de guirlande, qu'il leur mit ſur la tête, & rallumant le feu ſur l'autel, il y jetta du gui, de la verveine & de la ſabine, puis ſe remettant à genoux, il fit quelques prieres à voix baſſe. Et lorſqu'il vit qu'il en étoit temps : » O grande & redoutable déeſſe, s'écria-t'il s'étant relevé, & tenant le coin de l'autel, » Si les prieres & les ſuppli-
» cations de ces nymphes te ſont agréa-
» bles, ouvre-leur les portes de ta ſainte
» demeure, afin qu'après t'y avoir adorée,
» elles puiſſent ſe retirer comblées de ſa-
» tisfaction ! » Les nymphes obſerverent Climante, & ne remarquerent aucun mouvement qui pût leur faire ſoupçonner l'artifice ; il leur ſembla que les portes s'ouvroient d'elles-mêmes.

Alors l'impoſteur prit les nymphes par

la main, & leur dît : » Allez, ames pures, » souvenez-vous que vous êtes cheries du » ciel, & qu'il ne vous refusera rien de ce » que vous lui demanderez. » Puis les reconduisant hors du temple, après quelques cérémonies il joignit les mains, leva les yeux au ciel, & s'en retourna au lieu où elles l'avoient vû à leur arrivée. Les nymphes qui croyoient toujours avoir quelque démon à leur suite, s'éloignerent le plus promptement qu'elle pûrent ; mais Climante s'imaginant qu'elles se tenoient cachées pour l'observer, jetta de l'eau sur le feu du sacrifice, & les portes se refermerent presqu'aussi-tôt. Les nymphes, quoique déja loin, pûrent appercevoir ce nouveau prodige, parce qu'elles tournerent la tête au bruit que firent les portes en se fermant.

Galatée n'étoit pas levée, lorsque Sylvie & Leonide arriverent. La frayeur étoit encore peinte sur leur visage, & la nymphe en fut allarmée. Mais lorsqu'elles lui eurent raconté ce qu'elles avoient vû, elle ne put s'empêcher d'en rire. » Je vous » assure, madame, ajouta Sylvie, que je » ne suis point trop susceptible de frayeur, » mais ces portes, je l'avoue, ne se sont ni » ouvertes, ni refermées d'elles mêmes, que » mes cheveux ne se soient herissés : & je » croi que tout autre à ma place n'eût

» pas été moins effrayée. Mon dieu, ma-
» dame, reprenoit Leonide, figurez-vous
» qu'en ce moment la porte de votre cabi-
» net s'ouvre & se ferme d'elle-même,
» avouez la verité, vous auriez peur assu-
» rément. Jugez d'ailleurs, si nous trou-
» vant seules avec un homme si artifi-
» cieux, notre peur n'étoit pas bien fon-
» dée. Enfin, madame, poursuivit Leo-
» nide, nous vous assurons que c'est le mê-
» me Climante que vous avez vu; enchante-
» ment ou non, il n'est pas en ce lieu sans
» avoir quelque grand dessein.

» Mais, reprit Galatée, quand a-t'il pro-
» mis de venir? Comment, madame, pro-
» mettre de venir, répondit Sylvie! Il ne
» marche pas ainsi sans la permission des
» dieux. Il veut, dit-il, consulter son ora-
» cle, & dans cinq jours, si nous allons le
» trouver, il nous fera entendre sa répon-
» se. Pour moi j'apprehende déja de retour-
» ner vers un homme qui a des legions
» d'esprits à ses ordres.

Après quelques discours semblables que Galatée ne pouvoit entendre sans rire, elle leur défendit de ne parler qu'au seul Adamas de ce qu'elles avoient vu: mais qu'elles pouvoient bien publier les merveilles dont elles avoient été témoins, & la sainteté du druide; » car ajoutoit la nym-
» phe, il a sans doute ici des émissaires,

» pour lui rapporter ce qu'on dit de lui:
» lorsqu'il pourra croire que vous prenez
» ses artifices pour autant de prodiges, il
» ne sera point dans la défiance; & par là
» nous pourrons executer notre dessein.

D'un autre côté, Climante passa le reste du jour en ses feintes dévotions, de peur d'être surpris dans quelque action qui démentît sa prétendue sainteté. Mais lorsque la nuit fut venue, il ferma bien son temple, & prenant d'autres habits, il entra dans les bois qu'il connoissoit fort, & se rendit auprès de Polemas pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & déterminer avec lui le parti qu'il prendroit par rapport à Galatée. Polemas fut ravi que la nymphe desirât encore de parler à Climante; il craignoit que la nymphe n'eût reconnu ses artifices; mais cette nouvelle le rassura.
» Je suis persuadé, ajouta Climante, que
» les hommes les plus rusés eussent été éga-
» lement deçus; car si jamais dessein fut
» conduit avec prudence, il faut avouer
» que c'est le nôtre. Pour moi, malgré
» l'idée que vous avez eue, je n'ai pû
» me persuader qu'elles ayent soupçonné
» le moindre artifice. Mais si le premier
» les a trompées, soyez assuré qu'elles se-
» ront encore moins dans la défiance par
» rapport au second.

Cependant on vint avertir Polemas

qu'un meſſager lui apportoit des nouvelles importantes. Polemas fait auſſitôt retirer Climante dans ſon cabinet, & commande qu'on faſſe entrer le meſſager. » Seigneur, lui dit-il, après l'avoir ſalué, » Meronte votre fidele ſerviteur m'a chargé de vous remettre ce billet, & de vous » dire, quand vous l'aurez lû, quelque » choſe de ſa part pour votre ſervice. » Alors Polemas ouvre ce billet, & voit que ce n'eſt qu'une lettre de créance. Il prend donc le meſſager par la main, & le tire le plus près qu'il peut de la porte du cabinet où étoit Climante, afin que celui-ci pût l'entendre. Il penſa bien qu'il s'agiroit de quelque choſe qu'il ſeroit néceſſaire de lui communiquer; car Meronte étoit un des principaux de la ville de Marcilli, & l'un des ſerviteurs de Polemas le plus affidé. Il interroge le meſſager qui étoit fils de Meronte, & par lui il eſt informé de l'arrivée de Damon, des honneurs qu'Amaſis & Galatée lui rendoient, du ſoin qu'elles prenoient de ſes bleſſures, & de ce que les chirurgiens en penſoient. Ce meſſager lui dit enſuite de quelle maniere la garde ſe faiſoit dans la ville, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'Amaſis & Adamas ſoupçonnaſſent la moindre entrepriſe. Il l'aſſure enfin que quand il lui plairoit, il lui ouvriroit une porte ſans aucune difficulté

A ces nouvelles, Polemas fut tranſporté de joye. Après avoir remercié Meronte de ſa fidelité & de ſon zele, il le conjura de les lui continuer, & l'aſſura qu'il le recompenſeroit en temps & lieu, & que dans l'occaſion il auroit reçours à lui comme à la perſonne du monde en qui il avoit le plus de confiance. En même temps lui donnant une ſomme conſiderable : » Recevez, » lui dit-il, ce témoignage de ma bonne » volonté, peut-être qu'un jour je pourrai » vous marquer autrement ma reconnoiſ- » ſance. Mais, ajouta-t'il, n'y a-t'il rien » de nouveau à la cour ? Seigneur, répon- » dit le jeune homme, on ne parle que de » la ſainteté d'un druide qui s'eſt retiré » près de Montbriſon, & qui obtient des » dieux tout ce qu'il leur demande. Et, ce » qui l'a plus mis en répuation, c'eſt le » voyage que Leonide fit hier vers lui. Elle » en rapporte tant de merveilles, qu'elle » ravit en admiration tous ceux qui l'en- » tendent. Mais, interrompit Polemas, » qu'y a-t'elle particulierement remarqué? » Seigneur, continua le meſſager, elle dit » que les portes du temple s'ouvrent & ſe » ferment d'elles même à la voix du ſaint » homme ; pour moi, comme vous ſçavez, » je vais rarement au chateau, & je ne ſçai » rien que par autrui : ce qu'il y a de vrai, » c'eſt que l'on en raconte de grandes mer-

»veilles. » A ces mots Polemas laissant aller le jeune homme : » Assurez votre pe-
» re, lui dit-il, que les nouvelles qu'il m'a
» fait sçavoir par vous m'ont fait un vrai
» plaisir, & que s'il continue à m'infor-
» mer de ce qui se passera, il doit compter
» sur toute ma reconnoissance.

En même temps, Polemas revient trouver Climante ; celui-ci ayant entendu le messager, ne pouvoit s'empêcher de rire de l'opinion que l'on avoit conçue de lui.
» Mais, disoit Polemas, apprenez-moi
» comment ce feu allumé sur l'autel peut
» ouvrir & fermer les portes qui en sont si
» éloignées ; quoique vous me l'ayez dit
» plusieurs fois, je vous avoue que je ne
» conçois pas que cela puisse s'executer si
» aisément. Figurez-vous, répondit Cli-
» mante, ce petit temple long de trente
» piés ou environ, & large de douze ou
» treize. La base a dix piés de hauteur, en
» sorte que pour entrer dans ce temple, il
» faut monter douze marches. C'est dans
» cette base que sont placées les machines
» dont j'avois besoin. Les portes sont lege-
» res ; elles portent sur deux pivots qui
» descendent jusqu'au bas : l'autel qui est
» à l'autre extrêmité est creux, mais joint
» de maniere que l'air même n'y sçauroit
» entrer. J'ai placé au dessous une grande
» peau de bouc, dont le col entre avec un

» tuyau dans le creux de l'autel ; le tout est
» bien exactement fermé, & c'est en cela
» que consiste presque tout l'artifice. A
» cette peau de bouc est attachée une cor-
» de, qui soutenue par une poulie va se ren-
» dre aux pivots, car elle se partage en
» deux vers l'extrêmité. Entre la peau de
» bouc & la poulie est un poids tel que je
» l'ai jugé nécessaire pour fermer la porte.
» Or voici tout l'artifice ; aussitôt que l'au-
» tel est échauffé, l'air se rarefiant entre
» dans la peau de bouc par le canal, & la
» peau s'enflant éleve le poids qui tenoit la
» corde abaissée: alors les portes s'ouvrent.
» Au contraire le feu venant à s'éteindre,
» & l'air reprenant sa premiere place, la pe-
» santeur du poids fait tourner les pivots,
» & les portes se referment. Toute la dif-
» ficulté est de connoître quand l'autel est
» assés échauffé, ou assés refroidi, pour
» commander à temps aux portes de s'ou-
» vrir ou de se fermer; car il n'y a personne
» qui voyant l'effet ne soit persuadé qu'il
» y a du surnaturel, s'il n'est instruit de l'ar-
» tifice. En cette occasion, je puis bien me
» louer de ma fortune : à peine j'avois pro-
» feré le mot, que les portes s'ouvroient
» & se refermoient ; & je remarquai bien
» la frayeur de Leonide & de Sylvie.

» Enverite, s'écria Polemas, il n'y a
» que Climante au monde qui eût pû ima-
giner

» giner un pareil artifice; moi même j'au-
» rois eu peine à le démêler ; mais conti-
» nua-t'il en l'embrassant, qu'elle sera l'is-
» sue de notre peine ? La plus heureuse que
» nous puissions desirer, dit Climante. L'a-
» venir est impénetrable pour nous, il est
» vrai, mais il arrive presqu'infailliblement
» que des commencemens heureux sont
» suivis d'une fin également heureuse. Or
» il n'y a personne dans cette contrée qui
» ne soit à vous. Au dehors, vous êtes
» aimé de tous les princes voisins. Ceux
» qui pourroient vous traverser sont loin
» de vous, & Clidaman sert un prince si
» éloigné du Forest, que le secours de ce
» prince ne peut lui être utile. Nous n'a-
» vons donc à faire qu'à des femmes qui,
» à la verité, sont redoutables en amour,
» mais qui d'ailleurs ne sont gueres à
» craindre.

» Mais, reprit Polemas, au moins con-
» viendrez vous qu'Adamas est pour nous
» un puissant ennemi, & que nous trou-
» verons de grands obstacles dans l'auto-
» rité d'Amasis, & dans la prévention de
» Galatée sur tout ; elle a des desseins bien
» contraires aux miens. Qu'en sçavez-vous,
» repartit Climante ? N'est-il pas vrai
» qu'elle vous a aimé ? Je l'avoue, répon-
» dit Polemas ; mais je ne sçai comment
» Lindamor me l'a ravie. Souvenez-vous,

» ajouta Climante, que le propre des jeu-
» nes personnes est de vouloir tout, & de
» ne rien vouloir; elles se laissent empor-
» ter à tous les objets qui les frappent,
» sans s'attacher à aucun. Mais dites-moi,
» je vous supplie, si elle n'avoit dessein
» d'observer ce que je lui ai dit, pourquoi
» m'auroit-elle fait prier avec tant d'instan-
» ce par Leonide de l'aller trouver. Non,
» croyez-moi, il me semble que je lis dans
» son cœur qu'elle m'attend avec une im-
» patience extrême, pour se remettre entre
» mes mains. Songez que je lui ai donné la
» plus vive allarme, quand je lui ai dit que
» si elle choisissoit un autre époux que ce-
» lui qui lui est destiné par les dieux, elle
» seroit malheureuse au dernier point.
» Mais, repliqua Polemas, si elle pénétre
» votre artifice.... Mais, interrompit Cli-
» mante en colere, si le ciel tomboit.... Sça-
» chez que si Climante avoit entrepris d'é-
» pouser Amasis, il en viendroit à bout;
» mais, ajouta-t'il froidement, Leonide
» me suffit. O, dit incontinent Polemas,
» je vous la promets, si mon mariage avec
» Galatée réussit. Et moi, dans peu, ajou-
» ta Climante, je vous donne Galatée, ou
» j'y perds la vie.

En même temps ils délibererent s'il fe-
roit venir Galatée, ou s'il iroit la trouver.
Ils conclurent enfin à ce dernier parti, par-

ce que si elle se rendoit au temple, il étoit à craindre que la machine ne jouât pas si bien qu'à l'ordinaire, & qu'en voulant persuader que c'étoit la divinité qui ouvroit & fermoit les portes, on ne soupçonnât qu'il y eût quelque défaut, puisqu'on ne feroit jamais qu'une même chose : au lieu qu'en allant à Marcilli il n'y avoit point d'inconvenient; & qu'il auroit seulement à penser à ce qu'il devroit dire à la nymphe. Ils se separerent dans cette resolution, esperant de voir bien tôt la fin de leur entreprise.

Mais Polemas qui avoit un esprit vif & solide ne comptoit pas tellement sur l'artifice de Climante, qu'il ne se preparât à faire réussir ses desseins par la force, si la ruse de Climante devenoit inutile. Outre qu'il avoit gagné tous les gens de guerre, il s'étoit rendu maître de toutes les places fortes, & de tous les passages, & cela si secretement, que personne ne l'avoit remarqué. Il avoit encore menagé des intelligences avec tous les princes voisins, & s'étoit assuré de leurs secours. A ces précautions, il avoit ajouté celle de faire un grand amas de toutes sortes d'armes & de munitions. Et parce qu'il n'avoit pas le temps de se livrer aux détails, il se reposa de ce soin sur quatre personnes qu'il avoit sçu interesser à sa fortune. C'étoit Pele-

donte qu'il fit general de la cavalerie ; Argonide à qui il donna le commandement de l'infanterie ; Liſtandre, & Ligonias, qu'il chargea l'un des machines de guerre, & l'autre des munitions & des vivres.

Dès que Climante fut parti, Polemas fit appeller ces quatre hommes qui lui étoient affidés, & leur demanda à chacun ſur quoi il pouvoit compter, ſi dans huit ou dix jours il avoit beſoin de troupes. Peledonte lui promit deux mille cinq cens hommes de cheval tous du Foreſt, & deux mille étrangers, Argonide douze mille tant piquiers qu'arbalêtiers & frondeurs, & de plus ſix mille étrangers. Ligonias l'aſſura qu'il avoit pour quatre mois de toute ſortes de vivres, & Liſtandre ajouta que s'il vouloit viſiter l'arſenal, il en ſeroit content. » Or mes amis, leur dit-il, en » les embraſſant, je me ſuis repoſé ſur » vous de mes affaires ; j'étois bien perſua- » dé que vous en auriez plus de ſoin que » moi même. Peut être ces préparatifs » nous ſeront-ils inutiles, car il me ſem- » ble que le ciel veut amener nos deſſeins » à une fin heureuſe par les voyes de la » douceur ; c'eſt ſans doute la voye la plus » convenable, & je le ſouhaite pour le » bien de cet état. Cependant il faut ſe » préparer à tout ; il faut que dans huit jours

» je ſois ceſar ou rien. Je vous ſupplie
» donc de veiller aux choſes dont vous
» avez bien voulu prendre la charge, & de
» les tenir prêtes, ſuppoſé que nous ſoyions
» obligé de recourir à la violence. » A ces
diſcours il ajouta de magnifiques promeſ-
ſes ; après quoi ils ſe ſeparerent, en at-
tendant de nouveaux ordres.

Tandis que l'ambitieux Polemas faiſoit
jouer tous ſes reſſorts, & que le Foreſt étoit
menacé de troubles affreux, l'amour tour-
mentoit Celadon, que Leonide avoit laiſſé
ſous les habits d'Alexis dans la maiſon
d'Aſtrée. La bergere, & ſes compagnes
étoient également trompées par ce dégui-
ſement. Lycidas même ſon frere, & ſes
meilleurs amis n'en eurent jamais le moin-
dre ſoupçon ; auſſi Phocion ne fit il aucune
difficulté de lui donner une chambre com-
mune avec Aſtrée. Celie ci & ſa com-
pagne Phylis, lorſque pour obéir au ſage
Adamas, Leonide ſe rendit à Marcilli, fi-
rent tout ce qu'elles purent pour ſe ren-
dormir, parce que l'aurore ne faiſoit que
de paroître & qu'elles vouloient laiſſer re-
poſer la feinte Alexis qu'elles croyoient
en effet incommodée.

Mais l'amour d'Aſtrée pour ce berger
qu'elle croyoit fille druide, & la reſolution
qu'elle avoit priſe de le ſuivre dans les an-
tres des carnutes, pour y conſacrer le reſte

de ſes jours au ſervice du grand Thautates, la preſſoient de telle ſorte, qu'elle ne pouvoit plus s'occuper d'un autre objet.

D'un autre côté Phylis n'ignorant pas les inquietudes dont la belle & ſage Diane étoit accablée, depuis l'impoſture de Laonice, avoit une impatience extrême de rejoindre ſa compagne, pour ſoulager ſes ennuis. Elle ſçavoit par experience combien la jalouſie eſt un mal inſupportable. Mais Celadon n'étoit pas plus tranquille que ces belles bergeres. En ſe rappellant la défenſe qu'Aſtrée lui avoit faite de paroître devant elle, la reſolution qu'il avoit priſe de lui obéir, les raiſons qu'Adamas avoit employées pour l'arracher à la vie ſolitaire, l'artifice dont Leonide & lui s'étoient ſervis pour l'amener dans la maiſon même d'Aſtrée, & comment enfin ils le contraignoient à demeurer ſeul auprès d'elle ; ce malheureux berger avoit la tête ſi embarraſſée, qu'il ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Il conſideroit qu'il étoit parmi des perſonnes avec qui il avoit vêcu dans la plus étroite familiarité, enſorte qu'il lui étoit comme impoſſible de ſe cacher plus long temps à leurs yeux. Et quoique la vertu d'Adamas parût extrêmement autoriſer ſa feinte, il ſçavoit pourtant que ceux qu'il devoit tromper étoient ſi éclairés, qu'une ſeule de ſes actions, une ſeule

de ſes paroles qui dementît la qualité qu'il prenoit, feroit incontinent découvrir l'artifice. Sur cela, il ſe repreſentoit avec qu'elle prudence il devoit feindre d'ignorer tout ce qui concerne la vie paſtorale, qui lui étoit pourtant ſi connue, de méconnoître ſes proches, ſes amis, & les lieux où il avoit ſi long temps vêcu ; & de n'avoir pas la moindre connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé entre la bergere & lui. Pour peu qu'il ſe fût mépris, il ſçavoit bien qu'Alexis & Celadon ſe reſſembloient ſi parfaitement, que leur voix & leurs façons étoient ſi ſemblables, qu'on auroit reconnu le berger Celadon au travers des habits de la feinte druide. Mais ce qui l'inquiétoit davantage, eſt qu'il jugeoit bien que s'il ne ſe rendoit maître de ſa paſſion, il riſquoit de paſſer les bornes que ſon déguiſement lui preſcrivoit. Cette idée l'avoit empêché juſques là de joüir de tout ſon bonheur. Combien de fois avoit-il commandé à ſa bouche & à ſes mains de ne ſe point licentier aux choſes mêmes que ſon déguiſement ſembloit lui permettre ? & combien de fois avoit il détourné ſes yeux des beautés qui lui avoient eté cachées juſqu'alors, & dont la vue lui étoit permiſe maintenant qu'il paroiſſoit ſous le nom d'Alexis ? Il craignoit que cette curioſité ne fît ſoupçonner ce qu'il cachoit avec tant de ſoin.

Après qu'il eut long temps roulé dans ſon eſprit ces differentes penſées, il prit enfin la reſolution de s'éloigner le plus tôt qu'il pourroit, perſuadé qu'il étoit impoſſible qu'il y demeurât davantage, ſans être reconnu. Et pour tirer quelque fruit de ce qu'Adamas avoit ſi bien commencé, il reſolut d'employer ſi bien le temps qu'il reſteroit en ce lieu, qu'il n'en perdît pas un inſtant. Il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que d'engager Aſtrée à l'aimer encore plus, jugeant avec raiſon que venant enſuite à le reconnoître, elle ne le banniroit pas aiſément de ſa preſence ; & pour la faire inſenſiblement paſſer de l'amitié à l'amour, il ſongea à lui en donner l'exemple, en lui témoignant l'affection la plus reſſemblante qu'il pourroit à celle que lui marquoit autrefois Celadon. Mais lorſqu'il voulut en venir à l'execution, il y trouva bien plus de difficulté qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Comment témoigner en effet de l'Amour à cette bergere, ſans lui donner une opinion qui s'ajuſtoit mal avec le titre qu'il avoit pris de vierge druide ?

Dans cette agitation, il ne put retenir ſes ſoupirs. Il fut entendu des bergeres qui n'avoient pu fermer les yeux, & qui pour ne pas interrompre ſon repos avoient feint de dormir ; mais connoiſſant qu'il étoit éveillé, Aſtrée ſentit bien qu'une grande

passion n'est jamais sans crainte. Quoiqu'elle sçût qu'Alexis avoit saisi le pretexte d'une indisposition, pour demeurer plus long temps auprès d'elle, elle craignit qu'un mal veritable n'arrachât à la belle Alexis les soupirs qu'elle entendoit. Alors se tournant doucement vers Phylis : » ma » sœur lui dit-elle, le plus bas qu'elle put, » n'entendez-vous pas les soupirs d'Alexis? » Je crains que son mal ne soit plus grand » qu'elle ne le dit. Je les ai entendus, ré- » pondit Phylis, & j'ai eu la même crainte; » il me semble pourtant qu'ils sont plus » l'effet de quelque inquietude, que d'au- » cune douleur. Je ne sçai, poursuivit As- » trée, si nous devons élever notre voix, » car c'est rendre un vrai service que d'in- » terrompre des pensées affligeantes : & » neanmoins, si elle dormoit, il ne fau- » droit pas l'éveiller. Elle ne dort assuré- » ment pas, reprit Phylis ; elle s'est tour- » née plusieurs fois dans son lit, & peut » être ne garde t'elle le silence que par la » même consideration qui nous le fait gar- » der à nous mêmes.

Astrée impatiente entr'ouvre les rideaux. Alexis dont le cœur, malgré la confusion de toutes ses pensées, étoit toujours tourné vers la bergere, s'apperçoit de ce mouvement, & ouvre aussitôt les rideaux de son lit. Alors Astrée lui dit :

» Madame, nous ſommes en peine de vo-
» tre ſanté ; nous vous avons entendu vous
» plaindre, depuis que Leonide vous a
» éveillée. Mes belles filles, répondit-elle,
» je ne vaux pas les ſoins que vous vous
» donnez ; cependant ſi vous le jugez à
» propos, je garderai la chambre ce ma-
» tin. Peut être que mon mal de tête qui
» s'eſt accru depuis le départ de Leonide,
» ſe paſſera dans le repos. Madame, ajou-
» ta Phylis, j'ai toujours oui dire que le
» ſommeil eſt le meilleur remede au mal
» que vous avez. *J'ai inutilement* eſſayé de-
» puis que Leonide eſt partie, de fermer
» les yeux ; il me ſemble que le ſilence,
» & les penſées affligeantes augmentent
» ma douleur ; je croi donc que le mieux
» eſt de chaſſer ces idées. Que faudroit-il
» que nous fiſſions, dit Aſtrée ? Il faudroit,
» répondit Alexis, que vous vinſſiez vous
» habiller auprès de moi, & que par vos
» agréables entretiens vous me fiſſiez trou-
» ver le temps moins long. Pour m'habil-
» ler auprès de vous, dit Aſtrée, je ne l'o-
» ſerois aſſurément pas, ſi vous ne l'ordon-
» niez, mais je ſuis bien fâchée de n'avoir
» pas aſſés d'eſprit pour entreprendre de
» vous amuſer. Je l'eſſayerai pourtant ; le
» ciel qui eſt favorable aux bonnes inten-
» tions, ſupplée quelquefois à notre dé-
» faut.

A ces mots, elle ſort du lit, & met ſa robe ſur ſes épaules ; mais Alexis à qui elle avoit promis de prendre ce jour là les habits de druide, lui dit : » Vous ſçavez, » ma belle fille, à quoi vous vous êtes en- » gagée ; j'aurai un plaiſir extrême à vous » voir revêtue de mes habits. Madame, » répondit Aſtrée, que direz-vous de moi, » ſi je commets une pareille faute ; il y » auroit en effet trop de hardieſſe à une » bergere. A une bergere, replique Alexis, » cela pourroit être, mais non pas à une » bergere telle qu'Aſtrée, qui a plus de » merite qu'aucune druide que je connoiſ- » ſe. Et puiſque j'ai été bergere pour l'a- » mour de vous, & que je le ſerai tant qu'il » vous plaira, il eſt bien juſte que pour » l'amour de moi vous ſoyez druide au- » jourd'hui. » Auſſitôt lui tendant les bras : » Si j'étois habillée, continua-t'elle, je » vous épargnerois la peine de venir ici ; » mais, puiſque mon mal me retient au » lit, approchez-vous, ma belle fille, afin » que je vous aide.

La bergere s'approche d'Alexis en rou- giſſant, & s'étant laiſſée aller entre les bras du berger qui s'étoit relevé ſur ſon lit, il la ſerra avec de ſi grands tranſports, que ſi Phylis qui étoit occupée à s'habil- ler, les avoit remarqués, elle auroit infail- liblement conçu quelque ſoupçon. Quoi-

qu'Aſtrée n'eût pas moins d'eſprit que Phylis, elle n'y fit pas attention. La honte qu'elle avoit de ſe trouver preſque nue devant la druide, & l'habitude où elle étoit de recevoir ſes careſſes, l'empêcherent de s'en appercevoir.

Les careſſes de Celadon auroient duré plus long temps, ſans les reflexions qui s'offrirent à lui. Alors ravi de toutes les beautés qui paroiſſoient à ſes yeux, il auroit ſouhaité les cent yeux d'Argus, pour les mieux contempler. Il en étoit ſi occupé, qu'il lui mit trois fois à rebours les manches de ſa robe. Aſtrée qui n'en pénétroit pas la raiſon, ne pouvoit s'empêcher de ſourire ; & chaque fois elle ſe payoit de ſa peine par des careſſes dont elle ne ſe laſſoit point, & que la timide Alexis n'oſoit preſque lui rendre.

Cependant Phylis ſe hâtoit le plus qu'il lui étoit poſſible ; & comme elle ne mettoit pas beaucoup d'artifice à ſa parure, elle ſe trouva preſqu'habillée avant qu'Alexis eût donné ſa robe à la belle Aſtrée. » Si le reſte vous tient auſſi long temps, » dit elle avec un ſouris, Aſtrée pourra » avoir fini ſa toilette, quand les autres » iront ſe coucher. Hé quoi, ma ſœur, ré» pondit Aſtrée, le temps vous dure-t'il de » façon que vous ayez oublié le deſſein » que nous avons pris de l'employer à di-

avertir le mal de la belle Alexis ? Si vous
» avez dessein, repliqua-t'elle, d'employer
» le temps à quelque chose, vous avez rai-
» son ; mais, si c'est pour le faire passer à la
» belle druide, je trouve que c'est un min-
» ce divertissement que le vôtre. Si vous
» me le permettez, j'irai vous chercher
» un second qui vaudra mieux que moi.
» D'ailleurs puisque vous n'y pouvez al-
» ler, nous commettrions une grande fau-
» te, si l'une de nous deux n'alloit lui ren-
» dre ce devoir en cette occasion. Qu'en-
» tendez-vous, ajouta Alexis, si pourtant
» je puis vous faire une pareille demande ?
» Madame, répondit Astrée, nous man-
» querions à ce que nous devons à votre
» rang, si nous vous donnions la peine
» d'entendre nos petites affaires. » Et fai-
sant signe à Phylis : » Allez, ma sœur,
» continua-t'elle ; assurez là que nous
» croyons toutes que ce que l'on a dit est
» absolument faux. Je ne vous demande
» point, dit Phylis en s'en allant, où je
» vous retrouverai à mon retour, quand
» je vois la belle Alexis si embarrassée à
» vous rendre druide, & que je sens d'ail-
» leurs que vous ne le serez guere moins à
» la faire bergere. Si le mal d'Alexis lui
» permet de sortir, répondit Astrée, vous
» nous trouverez dans la coudraye, où il
» me semble qu'Alexis se plaît davantage ;

» car quoiqu'il arrive, soyez assurée que
» nous ne nous quitterons point.

A ces mots Phylis étant sortie : » Ne
» dites point, reprit Alexis, que je me
» plaise plus dans la coudraye que par tout
» ailleurs. Je me plairai toujours où sera
» la belle Astrée, & tous les lieux où elle
» ne sera pas, me sembleront desagréa-
» bles. C'est à moi, repartit la bergere, à
» tenir ce langage, à moi qui n'ai d'autre
» satisfaction que d'être auprès de vous,
» & d'autre desir que d'acquerir l'honneur
» de vos bonnes graces. Ne souhaitez
» point, dit Alexis, ce que vous possedez
» absolument. Si le ciel m'a rendue si heu-
» reuse, ajouta la bergere, je n'ai plus rien
» à desirer, madame, que de conserver un
» bien si gracieux, & d'employer à vous ser-
» vir les jours qui me restent. Aussi j'ai déja
» supplié la nymphe Leonide de m'aider
» de son credit & de ses conseils. Elle me
» fait envisager de grands obstacles, mais
» il n'en est point que je ne surmonte pour
» obtenir un si grand bien. Pour ce qui re-
» garde l'opposition de mes parens qu'elle
» croit un puissant obstacle au bonheur que
» je recherche, puisque le ciel m'a ravi
» ceux à qui je dois le jour, quel parent
» me reste-t'il qui puisse tyranniser ma vo-
» lonté, & m'empêcher de me consacrer
» au service de celui que toutes les loix

» nous obligent de ſervir ? C'eſt pour cela
» que je ris de Calydon, & des prétentions
» qu'il croit avoir ſur moi, parce que mon
» oncle Phocion approuve ſa recherche.
» Je ſçai juſqu'où doit aller l'obéiſſance &
» le reſpect que je lui dois. Mais, mada-
» me, ce n'eſt pas là ce qui m'inquiète
» maintenant ; mon unique ſouci eſt de
» ſçavoir comment je pourrai vous enga-
» ger vous & les anciennes druides à me
» recevoir parmi les autres vierges des car-
» nutes, afin que je ne m'éloigne jamais de
» vous. Et c'eſt, madame, ce que je vous
» demande avec la derniere inſtance.

» Belle bergere, répondit Alexis, je ne
» puis aſſés vous remercier des ſentimens
» que vous avez pour moi, & je deſire
» avec autant d'ardeur que vous, que nous
» paſſions enſemble le reſte de nos jours.
» Il ne tiendra qu'à vous que nous ne nous
» ſeparions jamais ; mais je crains bien que
» vous ne changiez de reſolution, lorſque
» je vous aurai expliqué ce qu'il faudra
» faire. Ah ! madame, s'écria la bergere,
» ne me faites point une ſi cruelle injuſtice,
» ſoyez perſuadée plus tôt que je perſiſte-
» rai dans mon deſſein juſqu'au dernier
» ſoupir. Je croirai toujours ce que vous
» voudrez, dit Alexis, & ſur tout les cho-
» ſes qui me ſeront auſſi avantageuſes.
» Sçachez donc, bergere, que vous pou-

» vez obtenir aisément ce que vous desi-
» rez, si votre desir est sincere : en quoi
» je suis d'un avis contraire à celui de Leo-
» nide. Vous n'avez pour cela que deux
» choses à faire : l'une de m'aimer autant
» que je vous aime ; pour l'autre je vous
» le dirai, lorsque je serai assurée de la
» premiere.

Alors Astrée baisant la main d'Alexis,
» si la seconde chose que vous avez à me
» proposer, m'est aussi facile que la pre-
» miere, vous avez raison, madame, de
» dire que la difficulté n'est pas grande. Car
» si je n'aime la belle Alexis plus que moi
» même, plus que l'amour ne fit jamais
» aimer personne, plus que tout autre n'a
» pû aimer jusqu'ici, puissent les dieux me
» refuser l'honneur de vos bonnes graces,
» en la possession desquelles je mets le
» comble de ma felicité !

» Avec tout cela, repartit Alexis, croyez
» vous m'aimer plus que je ne vous aime ?
» O, madame, repliqua la bergere, je ne
» suis pas assés présomptueuse pour croire
» meriter que vous m'aimiez autant ; il suf-
» fit à mon bonheur que mon amour ne
» vous déplaise ni par sa grandeur, ni par
» ma petitesse. Belle bergere, dit Alexis,
» prenez d'autres sentimens, ou je vous
» croirai également deçue par rapport à
» l'amour que vous pensez avoir pour moi,

» & par rapport à celui que vous pensez
» que j'ai pour vous. Nul amour ne peut
» égaler le mien, & j'ai sur vous cet avan-
» tage que je ne puis me tromper, parce
» que je parle d'après ma propre experien-
» ce. Je crois vous avoir déja dit que j'ai
» aimé une fille, & j'aurois juré alors que
» ma tendresse pour elle étoit extrême;
» mais quand je viens à la comparer à cel-
» le que j'ai pour vous, je rougis de l'er-
» reur où j'ai vêcu. Vous au contraire qui
» n'avez point encore aimé, vous pouvez
» vous persuader ce qui n'est pas. Ah, ma-
» dame, dit la bergere, j'ai commencé d'ai-
» mer presque dès le berceau, & j'ai con-
» tinué depuis avec tant d'opiniâtreté, que
» ni le temps, ni les obstacles, ni l'ab-
» sence, ni la volonté de ceux qui pou-
» voient disposer de moi, n'ont pû me di-
» vertir de mon amour ! La mort seule a
» rompu mes engagemens. Cependant,
» madame, je jure que je vous aime beau-
» coup plus encore.

A ces mots, Alexis ouvrant les bras, & Astrée les ouvrant de même, elles s'embrasserent si tendrement, qu'il ne manquoit rien à leur bonheur mutuel, si Alexis avoit osé dire : *Je suis Celadon.* Mais Alexis dont la felicité étoit toujours troublée par la crainte, s'éloigna un peu, & après s'être tue quelque temps, elle pro-

sera ces paroles avec une pudeur si bien feinte, qu'elle auroit suffi à cacher toujours son déguisement. » Mais, belle ber-
» gere, lui dit-elle, quel jugement vous
» fera porter de moi la violence de mon
» affection, si je n'ai pas le bonheur que
» la votre vous la fasse excuser ? En disant
» ce mot elle mit la main sur son visage,
» comme le cachant de honte. Cependant,
» continua-t'elle, je jure par la grande
» Vesta & par la vierge que les carnutes
» disent devoir enfanter, que je n'ai ja-
» mais aimé qu'une fille, & que je l'ai au-
» tant aimée que je pouvois aimer alors,
» mais bien moins que je ne vous aime
» maintenant ; &, ce qui vous paroîtra
» singulier, je prenois autant de plaisir à
» ses caresses que si j'eusse été un homme;
» & quand je suis auprès de vous, je sens
» ce même plaisir, que je ne sçai à quoi
» attribuer, si ce n'est à l'excès de ma ten-
» dresse pour vous. Mais je ne voudrois
» pas qu'elle vous fût importune, ou de-
» sagréable.

Alors, Astrée faisant bien paroître sur son visage la joye qu'elle avoit dans le cœur : » Madame, répondit-elle, c'est moi
» qui dois craindre avec raison de vous
» être importune. J'avoue que j'ai aimé
» un berger, mais, je le dis avec verité, je
» n'ai jamais eu autant de satisfaction à lui

» parler, & à recevoir quelque témoigna-
» ge de sa bonne volonté, que j'en ressens
» étant auprès de vous. O combien dois je
» remercier la bonté celeste, dit Alexis,
» qui m'ayant donné ce penchant pour
» vous, vous en a inspiré un semblable pour
» moi, afin que je puisse vivre auprès de
» vous, sans les doutes que je vous ai expli-
» qués, & qui auroient mêlé de l'amer-
» tume parmi les douceurs d'une si heu-
» reuse vie! Et lui tendant la main, » vous
» voulez donc bien, ma belle bergere,
» continua-t'elle, que nous vivions, lors-
» que nous serons seules, avec la même
» franchise que nous avons fait jusqu'ici.
» Comment, reprit la bergere, si je le
» veux? Je mourrois de regret, si vous me
» le défendiez.

» Mais, madame, puisque j'observe si
» bien la premiere chose que vous m'a-
» vez dit être nécessaire, si je voulois tou-
» jours demeurer auprès de votre person-
» ne : Que tardez-vous à me dire l'autre,
» pour consommer mon bonheur?

» Belle bergere, lui répondit Alexis, il
» n'en est pas temps encore ; mais belle
» bergere, j'aurai soin moi même de vous
» prévenir lorsqu'il sera temps de m'ex-
» pliquer tout à fait. Cependant, pour es-
» sayer si cette vie aura tous les agrémens
» que nous nous imaginons, commençons

» dès à preſent à vivre comme nous de-
» vons faire le reſte de nos jours, je veux
» dire, avec cette liberté qui convient à
» deux parfaites amies. Et d'abord laiſſons
» pour toujours ces mots de madame, &
» de druide ; & que l'amitié qui doit être
» à jamais entre nous commence à uſer de
» ſes privileges. Madame, dit Aſtrée, vous
» me permettrez, s'il vous plaît, de vous
» rendre en quelque lieu, & en quelque
» qualité que ce ſoit, les reſpects qui vous
» ſont dûs ; mes plaiſirs augmenteront,
» quand je pourrai me dire à moi même,
» que je ſuis dans les termes de mon de-
» voir.

» Vous vous trompez, répondit Alexis ;
» & ſi vous avez cet empire ſur vous, je ne
» l'ai pas ſur moi. D'ailleurs, ſi l'union
» des volontés eſt le principal effet de l'a-
» mour, pourquoi ſouffririons nous ces
» tyrannies que l'on déguiſe ſous le nom
» de reſpect & de civilité, & qui feroient
» obſtacle à la parfaite union qui doit re-
» gner entre nous ? Je veux donc qu'Aſtrée
» ſoit Alexis, & qu'Alexis ſoit Aſtrée, &
» que nous banniſſions de nôtre commer-
» ce toutes les paroles, & toutes les ac-
» tions qui pourroient metre entre nous la
» moindre difference. Et lorſque nous
» aurons vêcu quelque temps avec cette
» franchiſe, vous verrez que votre ten-

» dresse pour moi s'accroîtra encore infi-
» niment. Sçachez encore que les filles qui
» sont aux carnutes ne s'appellent jamais
» par leurs noms, mais par d'autres que
» l'amitié leur fait inventer. Pour moi je
» n'en trouve point de plus convenables
» que ceux de maitresse & de serviteur :
» ils sont ordinaires chés les carnutes, &
» ils expriment parfaitement ce que nous
» sentons l'une pour l'autre.

» Je reçoi cet honneur, dit Astrée, avec
» toute la reconnoissance que je dois, & je
» proteste que je vous tiendrai à jamais
» pour ma maitresse, & que je serai aussi
» à jamais votre serviteur. Je voulois, dit
» alors Alexis en souriant, que vous pris-
» siez le nom de maitresse ; mais puisque
» vous avez choisi l'autre, je vous le laisse,
» pour commencer à vous convaincre de
» l'empire que vous avez sur moi. » Et lui
tendant la main, » mon serviteur, conti-
nua-t'elle, » donnez-moi la votre, en preuve
» que vous acceptez ce nom, & que jamais
» vous ne romprez l'alliance qui doit nous
» unir, & dont nos mains ainsi serrées en-
» semble seront le symbole. Je jure en mê-
» me temps, & je fais vœu au grand Thar-
» tates amour, que nous servons parmi les
» carnutes, que je veux éternellement vi-
» vre avec vous, comme avec la seule per-
» sonne que je veux aimer parfaitement,

» & dont aussi je veux être parfaitement
» aimée.

» Je vous donne, reprit Astrée, non seu-
» lement une main, mais toutes les deux,
» mais le cœur & l'ame, en témoignage
» que pour vous seule je veux aimer l'a-
» mour & le haïr pour tout autre, vous
» consacrant tous mes désirs, & toutes mes
» affections. Et s'il m'arrive jamais de dé-
» mentir le beau nom que j'ai reçu ; puisse
» ce même Thautates amour que vous
» avez reclamé, me rendre l'execration
» de toutes les créatures, & me livrer à
» la rage des plus farouches ! » A ces mots elles se donnerent tant de baisers, avec tant d'affection, qu'elles ne pouvoient mettre fin à leurs caresses.

Cependant Phylis s'étoit rendue chés Diane. Elle esperoit de la trouver encore dans son lit ; mais le mal de la bergere étoit trop violent, pour lui permettre de reposer si long temps. Déja elle avoit tout arrangé dans sa cabane, & déja elle étoit sortie avec son troupeau. Le hazard la conduisit au même endroit du rivage où la jalousie d'Astrée avoit porté Celadon à se précipiter. Elle y resta long temps assise, les yeux attachés sur le courant, & sans faire aucune action qui donnât le moindre signe de vie. Enfin revenant à elle même, & jettant un profond soupir : » Ainsi,

» dit elle, vont se perdre dans le sein de
» l'oubli toutes les choses humaines ; » &
s'étant tue quelque temps encore, elle
reprenoit de la sorte : » O que celui là étoit
» bien veritable, qui disoit que jamais une
» même personne ne passa deux fois la mê-
» me riviere ! Depuis que je suis sur ce ri-
» vage, non seulement l'eau que je vois
» couler n'est pas la même qui couloit,
» quand j'y suis arrivée ; mais helas, moi-
» même je ne suis pas la même Diane que
» j'étois, lorsque je suis venue ici. Le
» temps par une puissance invincible pousse
» & chasse toutes choses devant lui ; le so-
» leil même qui mesure le temps est chassé
» par le temps, & n'est plus au même
» point où il étoit, quand j'ai commencé
» à parler. Et puisque tout change sans
» cesse, continuoit elle, puisque toutes
» les choses que la nature a produites sont
» sujettes au changement, n'es-tu pas in-
» juste, ô Diane, de blâmer le change-
» ment dans un berger ! » A ces mots elle
retomboit dans le silence ; puis elle le
rompoit en ces termes : » Te souviens-tu
» quelle tu étois avant que Philandre t'eût
» vue, quelle te rendit sa recherche, &
» quelle tu devins après que tu l'eus perdu ?
» Considere encore quelles étoient tes dis-
» positions, quand ce trompeur jetta si
» malheureusement les yeux sur toi ; le

» changement que fit en toi sa feinte pas-
» sion ; la disposition où tu es maintenant
» que sa perfidie t'est connue ; & tu seras
» forcée d'avouer que tu n'es pas moins
» assujettie aux loix de l'instabilité. Oui,
» Diane tu es si changée, que je ne retrou-
» ve plus en toi que le nom de Diane.
» Car, répons moi, as tu oublié quelle
» horreur tu avois autrefois pour les fla-
» teries des hommes ? combien tu mépri-
» sois les bergeres qui les écoutoient ?
» As-tu perdu la mémoire des sages con-
» seils qu'en de semblables occasions tu
» donnois à tes compagnes ? ou crois-tu
» que ces mêmes conseils ne te regardent
» point ? Desabuse-toi, Diane, & rentre
» en toi même. Répons moi encore. Lors-
» que tu étois cette premiere Diane, n'est-
» il pas vrai que tout ce qu'auroit pu faire
» ce berger artificieux, t'eut été indiffe-
» rent ? Pourquoi donc, si tu es la même
» Diane, t'affliges-tu qu'il aime Madonte,
» qu'il la suive, qu'il soit parti avec elle
» sans ta permission ? Mais si je ne suis plus
» Diane, que suis-je donc devenue ? . . O
» dieux quel déplorable changement !

Lorsqu'elle se livroit ainsi aux differen-
tes pensées qui l'agitoient, & que sans y
penser elle élevoit sa voix de sorte que l'on
pouvoit entendre des paroles qui, quoique
confuses, témoignoient assés la violence
de

de ſon déplaiſir, elle fut interrompue par des bergers & des bergeres, qui alloient diſputant entr'eux avec beaucoup de chaleur. Dès qu'elle les eut entendus, elle ſe cacha promptement derriere un buiſſon qui joignoit le grand chemin, reſolue à les laiſſer paſſer, & revenir enſuite au même lieu reprendre ſon entretien. Mais elle fut bien trompée, quand elle vit les bergers s'aſſeoir au même endroit qu'elle venoit de quitter. Ils s'étoient placés en rond, & ceux qui avoient le viſage tourné de ſon côté ne lui parurent pas entierement inconnus. Quoiqu'ils fuſſent de hameaux éloignés, elle les avoit vus ſouvent aux jeux & aux ſacrifices ſolemnels. Et lorſqu'elle étoit le plus étonnée qu'ils ſe fuſſent arrêtés préciſement en ce lieu, elle entendit un berger qui reprenoit la parole en ces termes : » Delphire, vous êtes un » juge bien ſevere, pouvez-vous condam-» ner de la ſorte un berger, ſans écouter » ſa juſtification ? Mais, Taumantes, re-» prit la bergere, penſez-vous que j'igno-» re que vous aurez plus de peine à dégui-» ſer vos foibles excuſes, que je n'en au-» rai à vous confondre ? Si les dieux » avoient connu, repartit le berger, que » vous pouviez juſtement prononcer ſur » notre differend, ils ne nous auroient pas » ordonné de venir chercher en ce lieu le

» juge qu'ils nous destinent. Taumantes, » repliqua la bergere, c'est qu'ils veulent » souvent que pour premiere recompense, » & pour premiere punition, les actions, » soit vertueuses, soit blamables devien- » nent publiques. *Si nous devons* attendre » les recompenses & les châtimens de leurs » mains, selon la qualité de nos actions, » ô Delphire, que j'ai pitié de vous! » Vous ne pourrez supporter les peines qui » sont dues à votre cruauté; & j'ignore » comment mon cœur si accoutumé aux » amertumes, pourra recevoir toutes les » douceurs qui lui sont préparées, si elles » doivent repondre à mon amour, & à » ma fidelité.

» Si nous rencontrons un juge équita- » ble, ajouta la bergere en souriant, je » crains bien que vous me ferez plus de » pitié que d'envie. O que ce seroit un » prodigieux changement, repliqua le » berger, si vous étiez sensible au mal que » je recevrois d'une main étrangere, vous » dont les rigueurs m'ont fait souffrir de » si cruels tourmens! Si ces reproches sont » fondés, interrompit la bergere, je me » sçai bon gré d'avoir si bien sçû recon- » noître votre dissimulation; & s'ils ne le » sont pas, vous êtes d'autant plus cou- » pable, que votre inconstance vous a ren- » du ingrat à mon égard. Mais, Tauman-

»tes, continua-t'elle, mettons fin à ces »diſcours : je conçois que vous ne les te»nez que pour plaire ici à quelqu'un : »ſoyez perſuadé que les plus ſages ne ſont »pas ceux qui les approuvent. Je ſçai, »reprit le berger, que rien ne fâche au»tant, quiconque a tort, que d'entendre »parler de ce qui le touche; & que quicon»que a la juſtice de ſon côté ne peut gar»der le ſilence; cependant, puiſque vous »me l'impoſez, j'obéirai. Mais, permettez»moi, s'il vous plaît de chanter; & ſans attendre ſa réponſe, il chanta.

A peine il eut achevé, que Delphire lui dit : » Je ne veux point de meilleure »preuve de votre changement, que le mé»pris que vous faites de ma défenſe. Au»trefois vous n'euſſiez oſé me deſobéir, »quand il auroit dû vous en couter la vie.» Le berger ne répondit rien, mais baiſſant les épaules, il fit ſigne qu'il avoit la langue liée; c'eſt ce qui donna occaſion à un autre berger de prendre la parole pour lui. »En verité, dit-il, il eſt bien cruel d'in»terdire juſqu'à la plainte à ceux qui ſouf»frent. Soit, répondit la bergere; mais »convenez auſſi qu'il faut avoir bien de »la patience pour entendre ſans ceſſe les »plaintes importunes de celui qui ne ſouf»fre point. Mais, repliqua le berger, ſi »vous réduiſez Taumantes au ſilence, à

» quel dessein êtes vous venus en ce lieu ?
» Nous y sommes venus, reprit la berge-
» re, non pour disputer, mais pour y trou-
» ver le juge que l'oracle nous a promis.
» A quoi, repliqua-t'il, pourrez-vous re-
» connoître ce juge ? & comment sçavez-
» vous si c'est ici que vous le devez trou-
» ver ? Pour ce qui est du lieu, ajouta Del-
» phire, nulle difficulté ; c'est où Cela-
» don est tombé dans l'eau, & il n'y a
» personne sur ce rivage qui ignore que
» c'est ici précisement que ce malheur est
» arrivé. Pour le juge, nous ne pouvons
» plus y être trompés ; car voici l'oracle :

Au lieu même, où dans l'eau
Celadon trouva son tombeau,
Vous aurez un juge propice.
Il vous verra sans être vû,
Et votre procès entendu
Il vous fera justice.

» Voilà, reprit le même berger, un oracle
» assés obscur. Si vous ne voyez point celui
» qui doit vous juger, comment sçaura-t'il
» qu'il le doit ? Il est bien plus obscur que
» vous ne pensez, reprit Delphire. Cleon-
» tine nous a dit que ce juge doit nous en-
» tendre, sans que nous lui parlions. A
» la verité, nous ne pouvons nous y
» tromper ; car les dieux lui ordonnent de

» nous avertir qu'il eſt notre juge, dès qu'il
» le ſçaura lui même. Mais, interrompit
» encore le berger, comment le ſçaura-
» t'il, ſi vous ne le lui dites ? Et comment
» le lui direz-vous, ſi vous ne le connoiſ-
» ſez pas ? Le dieu qui a rendu l'oracle,
» dit Delphire, peut ſeul démêler ces dif-
» ficultés.



L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE SECOND.

CEpendant Diane entendoit tous ces discours, & regardant au travers du buisson qui la couvroit, elle reconnut presque tous les bergers. Ils étoient de quelques hameaux éloignés, & ils habitoient sur les bords du Lignon, vers les montagnes de Rochefort & de Cervieres. La bergere les avoit souvent remarqués aux jeux publics, au sacrifice du gui & aux autres solemnités. Elle n'avoit pas oublié l'estime où étoient la beauté de Delphire, & le merite de Taumantes. Elle n'ignoroit pas même leur passion mutuelle, parce qu'ils étoient des familles les plus considerables de leurs hameaux, & qu'ils



Guélard Sc.

s'étoient peu ſoucié de cacher leur inclination.

Leur divorce avoit dequoi la ſurprendre ; mais lorſqu'elle ſe remettoit devant les yeux les ſujets de plainte qu'elle avoit contre Silvandre, ſa ſurpriſe ceſſoit au même inſtant. Mais quand elle eut entendu l'oracle & compris que c'étoit elle que les dieux leur diſtinoit pour juge, elle fut veritablement affligée. Dans l'état où elle ſe trouvoit, elle ne deſiroit rien tant que d'être ſeule, & elle prévoyoit bien qu'il lui faudroit employer toute la matinée à entendre ce different. Elle reſolut pourtant d'obéir au dieu, mais auſſi de renvoyer au lendemain le jugement qu'elle devoit prononcer. Elle ſe flattoit qu'alors elle auroit vaincu ſa paſſion, & repris ſa premiere tranquillité. Dans cette reſolution, Diane éleve tout à coup ſa voix : » Delphire, & vous Taumantes, dit-elle, ne » ſoyez plus inquiets ; voici le juge que » le ciel vous deſtine. » A ces mots elle ſort du buiſſon, & montrant ſur ſon viſage une feinte ſeverité, elle s'avance vers les bergers. Les bergers frappés d'étonnement étoient preſque demeurés immobiles ; mais reconnoiſſant Diane, ils reſſentirent tous une joye ſincere ; il n'y en avoit pas un qui ne connût le merite & la vertu de Diane. Taumantes au comble

de ses vœux se jette à ses genoux & s'ef
force de lui baiser la main ; mais Dian
après lui avoir rendu le salut, le quitte
va trouver Delphire, & lui fait toutes le
caresses imaginables. Taumantes feignan
d'en être jaloux : » Notre juge, dit-il
» vous pouriez bien montrer dans votr
» jugement autant de partialité que dan
» votre accueil. Un bon juge, répondi
» la bergere, doit tout balancer selon l'é
» quité ; & n'est-il pas juste de rendre
» chacun ce qui lui est dû ?

Alors Delphire prenant la parole
» c'est, dit-elle, la coutume des homme
» que de redouter le jugement des persor
» nes équitables ; mais, Taumantes, cor
» tinua-t'elle, en s'adressant au berger, j'
» voue que je ne meritois pas plus qu
» vous les faveurs de la bergere ; ma
» reconnoissez aussi que vous n'avez poir
» droit de les exiger. Belle Delphire, d
» Taumantes, mes importunités, aupr
» de vous, m'en ont fait une habitude i
» surmontable ; ainsi, ne soyez point surpr
» se que je continue à demander. Ne soy
» pas surpris non plus, repartit-elle,
» vous êtes refusé cette fois, puisque vo
» êtes si accoutumé aux refus.

En même temps les bergeres & les be
gers vinrent saluer Diane ; & tout à co
Delphire reprenant la parole : » Belle

» diſcrete bergere, lui dit-elle, nous eſ-
» perons Taumantes & moi qu'à la grace
» que vous venez de nous faire, vous
» daignerez encore en ajouter une autre.
» Belle Delphire, répondit Diane, qui
» pourroit vous rien refuſer ? ſoyez ſeu-
» lement plus aſſurée de ma volonté, que
» de mon pouvoir. Il ne faut point douter,
» ajouta Taumantes, que les dieux vous
» ayant choiſie pour nous rendre la tran-
» quillité que nous avons perdue, ils ne
» vous en ayent en même temps donné le
» pouvoir. Taumantes, repartit Diane,
» que les dieux m'ayent choiſie pour vous
» faire retrouver le repos que vous cher-
» chez, je n'en ſuis pas ſurpriſe : je ſçai
» qu'ils ont coutume d'employer à l'exe-
» cution de leurs deſſeins les inſtrumens les
» plus vils, pour faire connoître que la
» gloire leur en eſt due toute entiere ; mais
» je ne puis comprendre que vous ayez
» perdu le repos, vous Taumantes & Del-
» phire que je croyois mener une vie ſi
» douce & ſi heureuſe.

» Ainſi, reprit Delphire, vous trompiez-
» vous ; mais daignez nous entendre, &
» terminer par votre jugement nos inquiè-
» tudes mortelles. Je le dois, Delphire,
» interrompit Diane, puiſque tel eſt l'or-
» dre des dieux. Seulement je vous ſup-
» plie l'un & l'autre de vouloir bien re-

» mettre le jugement que vous desirez à
» demain en ce même lieu, & à la même
» heure. Une de mes plus cheres compa-
» gnes exige de moi un service que je ne
» puis differer, & j'ai besoin de tout le
» temps que je vous demande. Rien n'est
» plus juste, repartit Delphire ; d'ailleurs
» le dieu qui nous a envoyés vers vous,
» nous ayant commandé de vous obéir,
» vous pouvez faire par autorité ce que
» vous demandez comme grace. Puisque
» vous l'agréez ainsi, reprit Diane, j'irai
» donc où la nécessité m'appelle, & de-
» main je me retrouve ici à cette même
» heure. » A ces mots elle quitte les bergers, & hâte ses pas, pour faire croire qu'elle étoit pressée.

Cependant Phylis n'ayant point trouvé sa bergere dans sa cabane, alla la chercher au lieu où elle avoit accoutumé de conduire ses brebis ; mais elle avoit choisi par hazard un lieu plus écarté, pour être sans témoins. Après l'avoir inutilement cherchée, elle arriva enfin dans la grande prairie, où elle apperçut de loin quelques bergeres. Elle espera d'abord y trouver Diane ; mais lorsqu'elle se fut approchée elle connut que c'étoit les trois étrangeres qui étoient venues des rives de l'Arar, Florice, Circène, & Palinice. Elles parloient avec feu ; & Phylis crut que si elle pou-

voit les entendre ſans être vue, elle apprendroit le ſujet qui les avoit conduites dans cette contrée, car juſques là elles en avoient fait un myſtere.

Elle ſe coule donc près d'elles à la faveur de quelques arbres qui la cachoient, & elle entend que Florice parloit en ces termes : » En verité je commence à douter que l'on ait bien interpreté l'oracle » qui nous a conduites en ces lieux ; il » ſemble du moins que les dieux ayent » oublié ce qu'ils nous ont dit, ou qu'ils » rient de notre peu d'intelligence. Pour » moi, répondit Circène, je me ſuis laiſ» ſée conduire, comme étant la plus jeune, » & ſi je ſuis dans l'erreur, je m'en prens » à Palinice à qui je me ſuis abandonnée. » Je ſçai, dit Palinice, que vous n'êtes » trompées ni l'une, ni l'autre ; l'oracle » qui nous fut rendu au temple de Venus » étoit tel que vous l'entendîtes, & je vous » ai redit exactement l'explication du drui» de. S'il eſt ainſi, reprit Circène, nous ne » devons rien précipiter à mon avis : nous » ne trouverons pas ici les jours plus longs » que ſur les rives de l'Arar, & le com» merce des bergeres du Lignon eſt bien » auſſi agréable que celui auquel nous » ſommes accoutumées.

» J'avoue, ajouta Florice, qu'il y a ici » des amuſemens qui peuvent plaire par

» leur simplicité ; mais avouez aussi que
» tout ce que nous voyons ne convient
» gueres à des personnes élevées comme
» nous. Et pour dire la verité, cette vie
» me deviendroit insupportable avec le
» temps. Si j'étois obligée d'y faire un
» plus long séjour, je romprois & la hou-
» lette, & la panetiere.

» Je ne sçai, reprit Circène, ce qui vous
» y déplait tant. Mais il me semble qu'il
» n'y a rien dans nos villes qui égale la
» franchise & la liberté de ces villages.
» Mais enfin, dit Florice, vous ne voyez
» ici que des brebis & des chévres, que
» des bergers & des bergeres. Mais quels
» bergers & quelles bergeres, interrompit
» Circène ? Trouveriez-vous dans nos vil-
» les quelqu'un qui eût autant d'esprit que
» Silvandre ? Une fille qui égale Astrée,
» ou Diane, ou Phylis, en beauté, en
» discretion, en sagesse ? Je ne dis rien
» de tant d'autres bergeres dont je n'admi-
» re pas moins les manieres douces & fa-
» ciles, que je hais la contrainte & la dissi-
» mulation des villes. Je vois bien, ajou-
» ta Florice, qu'en prenant l'habit de ber-
» gere, vous en avez pris tout l'esprit &
» tous les sentimens. Eh bien, Circène,
» soyez bergere tant qu'il vous plaira ;
» pour moi je l'avoue, il me tarde de re-
» voir les personnes parmi lesquelles je

» suis née. J'ai plus de plaisir à voir un
» chevalier bien armé rompre une lance,
» que vos bergers se disputer le prix de la
» course, ou du ceste, & j'aime mieux l'é-
» clat de la pourpre & de l'or, que la toile
» de vos plus gentils bergers du Lignon :
» non que je les méprise, mais mon cou-
» rage ne peut s'abaisser à vivre avec d'au-
» tres qu'avec mes semblables.

» Qui n'aime que les vanités & les fauf-
» ses grandeurs, dit Circène, jugera com-
» me Florice ; mais, qui considere les cho-
» ses en elles-mêmes, & ne prend point
» l'ombre pour le corps pensera bien diffe-
» remment. L'éclat de l'or & de la pour-
» pre qui vous éblouissent, fait sur vous
» la même impression, qu'un verre fragile
» sur les yeux d'un enfant. Qu'importe,
» je vous supplie, que le corps soit vêtu
» d'une étofe plus ou moins riche, pourvû
» qu'il soit net & défendu de l'injure du
» temps ? Le reste n'est qu'une veine ap-
» parence qui n'impose qu'à des yeux su-
» perficiels. Pour ce qui regarde les tour-
» nois de nos chevaliers, & les exercices de
» ces bergers, j'avoue que ceux-là sont plus
» sanglans, & qu'ils ressentent plus la vio-
» lence ; mais ces amusemens qui dégra-
» dent l'humanité seront-ils préferables à
» des jeux sages & innocens ? Croyez-
» moi, Florice, les tournois que vous ai-

» mez tant conviennent mieux à des ti-
» gres qu'à des hommes, & ces doux exer-
» cices que vous haïssez sont faits pour des
» hommes qui doivent se conserver, &
» non pas s'exterminer.

» Ce n'est pas ainsi, interrompit Pali-
» nice, que nous resoudrons ce que nous
» avons à faire ; il ne s'agit pas de sçavoir
» quelle vie est la plus heureuse ; mais si
» nous demeurerons encore dans cette con-
» trée pour y attendre l'effet de l'oracle.
» Pesons bien les mots que le dieu à pro-
» ferés, & rappellons nous l'interpreta-
» tions du druide. Lisons d'abord l'oracle,
» car je l'ai écrit de peur qu'il ne m'écha-
pât. Et mettant la main dans sa pannetiere,
elle en tira un papier qui contenoit la ré-
ponse du dieu, conçue en ces termes :

> Le mal des trois en Forest finira
> Par le mort vif, & par qui trouvera
> Le même bien qu'elle rejette.
> Executez ce qu'elle ordonnera ;
> Elle est mon fidele interprete.

Phylis qui jusques là avoit ignoré le
sujet de leur voyage, fut ravie de l'ap-
prendre, moins par une certaine curiosité
naturelle au sexe, que par le desir d'être
utile à ces étrangeres dont elle admiroit
la vertu. Circène & Palinice relurent plu-
sieurs fois l'oracle pour en pénétrer mieux

le sens : » Enfin, dit Palinice, je crois
» que nous devons encore attendre, puis-
» que le druide nous assura que nous trou-
» verions au Forest le repos que nous cher-
» chions, & qu'il nous viendroit de trois
» personnes dont il n'y en avoit qu'une fa-
» cile à rencontrer, mais que celle-ci qui
» devoit nous faire connoître les deux au-
» tres étoit si clairement designée, que
» nous ne pourrions nous y méprendre ;
» car, disoit-il, (& j'ai retenu les paroles
» mêmes) lorsque vous trouverez une per-
» sonne qui vous dira que le dieu vous a
» ordonné par son oracle qu'un mort vi-
» vant soit votre medecin avec celle qui
» aura recouvré un bien qu'elle vouloit
» perdre, il faut que celle de vous à qui
» le sort tombera, lui raconte vos peines;
» & pour votre bien elle vous ordonnera ce
» qu'elle jugera plus convenable. Le plus
» grand mal que j'apperçois, répondit
» Florice, c'est l'ennui d'un séjour si long.
» Pour vous, Circène, ajouta-t'elle, vous
» qui êtes devenue plus bergere que les
» bergeres mêmes, c'est un mal que vous
» n'éprouverez point.

Cependant Phylis songea à se retirer sans être vue, afin de pouvoir leur ordonner avec plus d'autorité ce qu'elle voudroit, quand elle seroit leur juge. Lors donc que Circène commençoit à répondre, elle se

tira doucement, & passa en d'autres lieux pour chercher Diane. Diane de son côté étoit dans un embarras extrême. Elle vouloit être seule, & toujours la fortune lui faisoit rencontrer quelques bergers, ou quelques bergeres. A peine elle avoit échapé à Delphire & à Taumantes, que s'étant retirée dans le fonds du bois, elle entendit une voix étrangere.

» La nature, disoit la voix, nous im-» pose une loi bien rigoureuse, en nous » forçant de vivre parmi les hommes, & » sous leur cruelle tyrannie. Pourquoi nô-» tre foiblesse nous assujetit-elle à ce fier » animal ? Et pourquoi l'homme n'est-il » pas soumis à son tour aux animaux qui » sont plus forts que lui ? Mais s'il faut im-» puter à cette foiblesse la cause de notre » servitude, pourquoi la foiblesse de leur » esprit, plus grande sans doute que celle » de nos corps, ne nous les a-t'elle pas as-» sujettis ? Et qui prouve mieux la foi-» blesse de leur esprit que de ne vouloir » plus tout à coup ce qu'ils ont voulu si » passionnement ? Quel homme n'a point » trompé l'infortunée qui s'est fiée à lui ? » Qui d'entr'eux s'est fait un scrupule des » parjures, lorsqu'il a cru que les parjures » serviroient à ses pernicieux desseins ? » Puis les perfides s'imaginent couvrir » leurs crimes en disant que les dieux ne punissent

» puniſſent pas les ſermens des amans. Ah!
» s'ils les puniſſoient, ne ſeroient-ils pas
obligés d'exterminer tous les hommes?
» Quel dieu ne prennent-ils pas à témoin?
» A quel ſupplice ne ſe ſoumettent-ils pas?
» Quelle aſſurance refuſent-ils de nous
» donner, lorſqu'il veulent obtenir de nous
» quelque faveur? Et quel dieu ne bra-
» vent-ils point enſuite, & quels prétex-
» tes n'alleguent-ils point pour ſe dérober
» aux châtimens qu'ils ont merités? Mais
» ſi les dieux ſe laſſent enfin, oui, nous les
» verrons exterminés de l'univers, com-
» me le plus imparfait & le plus odieux de
» tous leurs ouvrages, ſi pourtant ils ſont
» l'ouvrage des dieux, & non l'ouvrage de
» quelque furie qui les a formés pour no-
» tre malheur, & pour notre ſupplice.

Diane, dans l'état où elle ſe trouvoit par rapport à Silvandre, prenoit quelque plaiſir aux diſcours de l'étrangére; & deſirant de la connoître, elle s'approcha davantage. Mais elle fit du bruit ſans y penſer, & l'étrangere croyant que c'étoit un homme qu'elle avoit entendu, fuyoit déja lorſqu'elle reconnut que c'étoit une bergere. Elle s'arrête auſſi tôt, mais l'œil farouche, comme reſſentant encore la douleur qui lui avoit fait exhaler des plaintes ſi ameres. Diane s'approche encore plus, & ſenſible à ſon mal, elle la ſalue

d'un air plein de douceur, & suivant l'usage de la contrée, elle lui offre tous les secours dont elle est capable.

Alors l'étrangere reprenant son visage accoutumé parut à Diane d'une beauté accomplie. Après avoir salué Diane à son tour, & l'avoir remerciée de sa politesse : » Belle bergere, lui dit-elle, que ne puis-» je vous rendre les mêmes offices ? Mais » dans la situation où je suis, j'ai besoin » de votre secours, & des conseils que je » viens chercher ici par l'ordre des dieux. » Vous n'y trouvez personne, répondit » Diane, qui ne s'empresse à vous servir; » mais la simplicité de nos bois nous inter-» dit la présomption de croire que nous » puissions conseiller autrui. Cependant, » repliqua l'étrangere, ce qui me fait bien » esperer de mon voyage, c'est que les » dieux ne sont point menteurs, & que la » premiere rencontre que je fais est pour » moi le plus heureux présage. Votre beau-» té, votre politesse, & la prudence que je » remarque dans vos paroles me garantis-» sent le succès de mon voyage. *Les dieux*, » il est vrai, ne sont point menteurs, mais » ils se plaisent quelquefois à nous ren-» dre des oracles si obscurs, que les hom-» mes se trompent eux-mêmes en les » expliquant. Plût à dieu, belle bergere, » que ma rencontre fût utile, comme la

» votre m'eſt agréable ! Mais, ſi vous pen-
» ſez que je puiſſe vous ſervir, dites-moi,
» je vous ſupplie, quel ſujet vous amene,
» & pourquoi vous traitez ſi mal les hom-
» mes.

Alors l'étrangere s'étant tenue quelque temps dans le ſilence, & les yeux baiſſés, les releva enfin, & lui répondit avec un profond ſoupir en ces termes : » Ce que
» vous me demandez, trop aimable ber-
» gere, eſt juſte & raiſonnable ; le ma-
» lade doit découvrir ſon mal au medecin
» dont il attend ſa guériſon ; mais aupa-
» ravant daignez ſatisfaire à ma curioſité ;
» n'êtes-vous pas Aſtrée, ou Diane ? car
» ce qui a le plus contribué à me rendre
» ce voyage agréable, c'eſt l'eſperance de
» connoître deux bergeres ſi accomplies,
» & dont le nom vole de toutes parts.

» Il peut y avoir dans cette contrée plu-
» ſieurs bergeres qui portent le nom de
» Diane, répondit la bergere en rougiſſant ;
» & peut être y en a-t'il quelqu'une d'elles
» à qui les dieux ayent prodigué leurs fa-
» veurs ! Pour moi je ne me reconnois
» point à vos diſcours ; ſeulement telle
» que je ſuis, je voudrois, pour ne pas
» dementir l'idée que vous avez de ce
» nom, pouvoir vous rendre quelque ſer-
» vice qui la ſoutint. Etes-vous, ajouta l'é-
» trangere, la compagne d'Aſtrée ? Oui,

» repliqua Diane. *Il suffit* ; c'est vous & vo-
» tre compagne que je desirois connoî-
» tre. » A ces mots elle s'avance & com-
ble Diane de ses caresses ; & Diane se vit
obligée d'y répondre.

Au même instant, Phylis qui avoit cher-
ché Diane dans tous les lieux où elle es-
peroit la trouver, parut à l'extrêmité d'u-
ne allée, d'où elle apperçut les caresses de
l'étrangere. La curiosité lui fit précipiter
ses pas ; d'un autre côté l'étrangere qui de-
siroit passionnement de voir Astrée, n'eut
pas plus tôt remarqué Phylis qu'elle lui
demanda si ce n'étoit pas sa compagne.
» C'en est une, répondit Diane ; mais non
» pas celle que vous avez en vue. Celle-
» ci s'appelle Phylis ; & quoiqu'elle lui
» cede peut être en beauté, je puis vous
» assurer que nous n'avons point de ber-
» gere qui ait plus de sagesse & de discre-
» tion. Je n'en puis douter, ajouta l'étran-
» gere, puisqu'elle est votre compagne.
» Oui, repliqua Diane, & celle qu'Astrée
» & moi nous cherissons davantage. Quand
» vous la connoîtrez, vous jugerez sure-
» rement qu'elle merite d'être aimée.

A ces mots, Phylis étant arrivée, Dia-
ne s'approcha d'elle, & lui dit : » Ma sœur,
» aimez cette belle étrangere pour l'a-
» mour de moi, puisqu'elle vient aug-
» menter le nombre de nos bergeres. »

Phylis s'avança incontinent pour plaire à sa compagne, & plus encore pour se conformer aux loix de la contrée.

Mais Diane avoit beau dissimuler, elle portoit dans le cœur un trait mortel. La contrainte où la tenoit l'étrangere lui paroissoit insupportable; elle crut pour s'en délivrer, qu'elle devoit lui demander au plus tôt le sujet de son voyage. Et dans cette vue s'adressant à Phylis: » Ma sœur, dit- » elle, cette belle étrangere vient sur nos » bords chercher un remede au déplaisir » qui la presse; c'est pourquoi lorsque vous » êtes arrivée, je la suppliois de m'ap- » prendre le motif qui l'avoit conduite » dans notre contrée. Si donc vous l'a- » gréez, nous continuerons vous & moi » nos prieres, afin que nous puissions mieux » lui rendre ce qu'exige son merite. » Phylis au contraire à qui le temps sembloit prétieux, » Vous avez raison, dit- » elle, ma sœur; mais il me semble que » nous desobligerions notre compagne, » si nous la privions de ce plaisir, & qu'il » vaut mieux attendre qu'Astrée soit pré- » sente.

Diane comprit l'intention de Phylis; & trouvant qu'elle avoit raison, elles marcherent vers la grande allée, où elles trouverent Florice, Circène, & Palinice, qui, après de longues contestations, re-

ſolues enfin d'attendre encore quelque temps ſe promenoient ſur les bords du Lignon. Elles comptoient que les bergers & les bergeres ne manqueroient pas de s'y aſſembler , & qu'elles paſſeroient agréablement le reſte de la journée.

L'étrangere ne les reconnut pas d'abord , ſoit à cauſe de leurs nouveaux habits , ou parce qu'elle ne les croyoit pas dans le Foreſt ; mais s'étant approchée, elles les reconnut à leur voix, lorſqu'elles ſaluerent Diane ? » Me trompé-je , dit-» elle, après les avoir conſiderées quel-» que temps , ou ne voi-je pas les meil-» leures amies de Dorinde ? » Alors Florice & ſes deux compagnes vinrent l'embraſſer avec une extrême ſatisfaction , & montrerent par toutes les careſſes qu'elles lui firent, que l'on aime plus ſes compatriotes loſqu'on les trouve dans une contrée étrangere qu'on ne les aimoit dans ſa patrie.

Phylis, que cette compagnie importunoit, ſaiſit le moment où elles ſe faiſoient tant d'accueil , & dit tout bas à Diane : » Peut-être devrions nous laiſſer cette » étrangere avec ces perſonnes qu'elle » connoît. Si nous la menons vers Aſtrée » avant que de l'avertir , je crains que » nous ne la fâchions à cauſe d'Alexis, » & parce qu'elle ſera vêtue , comme

» vous le sçavez, en druide. Ma sœur, » j'approuve votre idée, répondit Diane; » & je suis ravie que nous ayons rencon» tré ces autres étrangeres, pour nous dé» barrasser de celle-ci.

Tandis qu'elles parloient de la sorte, Florice & les autres se continuoient leurs caresses, & Phylis leur dit : » Belles bergeres, » nous serions au desespoir de vous separer » sitôt; vous sçavez d'ailleurs que nous » avons des devoirs à rendre à la druide; & » nous ne pouvons laisser notre amie dans » une compagnie plus agréable. Ainsi, » belles étrangeres permettez nous d'aller » où notre devoir nous appelle, & nous » vous assurons qu'aujourd'hui nous vous » ferons voir Astrée, afin qu'elle nous aide » à nous acquiter envers vous.

Cependant Phylis, afin de prévenir l'impatience de Florice, de Circène & de Palinice, s'adressant à Diane qui s'échapoit : » Ma sœur, lui cria-t'elle, atten» dez-moi, je vous supplie, je n'ai qu'un » mot à dire aux bergeres, & je suis a vous » dans l'instant :» Alors elle se tourne vers les trois étrangeres : » Florice, dit-elle, » d'un air plus grave qu'à l'ordinaire, & » vous Circène & Palinice, le dieu que » vous avez consulté vous déclare par ma » bouche ce qu'il vous a déja fait entend e » par son oracle, qu'un mort vivant doit

» vous guerir, avec celle qui aura rec
» vré malgré elle le bien qu'elle av
» perdu volontairement.

» O dieu, s'écrierent-elles toutes t
» en frappant des mains enſemble! h
» reuſe bergere que le ciel a deſtinée p
» nous rendre notre tranquillité, puiſ
» à jamais tous vos deſirs avoir leur
» accompliſſement! » Puis ſe regardant l'
& l'autre : » N'eſt-il pas vrai, diſoie
» elles, que les dieux ne ſont point tr
» peurs, & qu'enfin leurs promeſſes ſ
» infaillibles? » A ces mots elles ſalu
Phylis avec tant de joye que Diane &
trangere, qui en ignoroient le ſujet, en
rent étonnées. Mais Phylis contin
ſon perſonnage, après leur avoir re
le ſalut : » Je ne puis, dit-elle, m'a
» ter plus long temps auprès de vous
» le temps de terminer vos peines n'eſt
» encore venu. Il ne tardera pas ; c
» vous ſuffiſe de ſçavoir que le dieu
» point oublié ſon oracle, & qu'il l'acc
» plira dans le temps & au lieu qu'
» marqué.

» Maintenant, dit Florice, que n
» ſçavons à qui les dieux ont remis le
» de nous rendre la tranquillité, nous
» tendrons tant qu'il leur plaira. Il ne p
» voit, ſage bergere, nous arriver rie
» plus heureux qu'un tel choix. » D

& l'étrangere prêtoient une oreille attentive à leurs discours ; mais comme elles n'y comprenoient rien, Diane demanda à Phylis de quelle satisfaction elles parloient : » Les dieux, répondit-elle froide» ment, ont fait venir dans notre contrée » ces belles étrangeres, pour y trouver » quelque remede à leurs déplaisirs ; & par » un oracle ils leur ont défendu d'en par» ler qu'à la personne qui leur redira l'o» racle même. C'est ce que je viens de fai» re, sans doute par une secrete inspira» tion, & je leurs promets toute sorte de » satisfaction. » A ce discours la surprise de Diane augmenta, elle ne pouvoit s'imaginer comment sa compagne avoit sçu cet oracle. Et celle-ci, après quelques discours semblables, se retira, racontant en chemin à Diane comment elle les avoit rencontrées, & comment, sans être apperçue, elle avoit entendu leur entretien.

Elles arrivent enfin dans la cabane d'Astrée, & la trouvent presqu'au même état où elles l'avoient laissée : » Hé quoi, ma » sœur, s'écria Phylis, vous n'êtes point » encore habillée ? Qu'avez-vous fait de» puis mon départ ? Il faut, répondit As» trée en souriant, que vous vous soyez » bien ennuyée où vous avez été, puisque » le temps vous a paru si long : il me sem» ble à moi que vous venez de partir tout

» à l'heure. Il faut donc, repartit Phylis ;
» que vous vous soyiez bien plue à ce que
» vous avez fait, puisque les heures ne
» vous ont paru que des momens. Cepen-
» dant reprit Astrée, ne croyez pas que
» j'aye demeuré dans l'inaction : en ce peu
» de temps j'ai acquis la plus belle maîtresse
» du monde. Je gage, ajouta Phylis, que
» vous y avez employé toute la matinée. Est-
» ce trop, répondit Astrée ? Combien y
» employent des lunes entieres sans suc-
» cès ? Oui, interrompit Diane, encore
» ont-elles le temps de se repentir. C'est
» un malheur que je ne crains point, dit
» Astrée. Ah ! repartit Diane, si vous ai-
» miez un berger, peut-être n'en seriez-
» vous pas exempte. Qui veut mener une
» vie tranquille, doit fuir l'accueil des ber-
» gers, comme le serpent fuit l'enchan-
» teur.

» Je suis étonnée, dit Alexis, que vous
» imputiez aux hommes un vice qu'ils nous
» reprochent sans cesse. Madame, répon-
» dit Diane, c'est qu'ils nous préviennent,
» & qu'ils nous attribuent ce dont ils sont
» eux-mêmes coupables. En vérité la na-
» ture nous a imposé un joug bien cruel ;
» en nous forçant de vivre parmi eux. Ain-
» si, ajouta Alexis en souriant, le bonheur
» de nous autres druides est digne d'envie.
» *Sans doute*, madame ; & n'est-il pas vrai

» que la ſaiſon où les hommes ſont le plus
» agréables, eſt lorſque brûlant d'amour
» en apparence, ils rendent les premiers
» ſoins, alors ce n'eſt que ſoumiſſion, que
» complaiſance, que flateries, qu'étude
» continuelle à plaire. Cependant ſi nous
» y faiſons quelque réflexion, quels cha-
» grins ne cauſent-ils pas aux infortunées
» qu'ils recherchent? Ces recherches en
» effet ſont des outrages ſi elles n'aiment
» pas; ſi elles aiment, ils deviennent in-
» ſupportables. Ils veulent aller de faveur
» en faveur. Si vous les refuſez, ils vous
» accablent de reproches; ſi vous avez
» quelque bonté, ils ne ſont point ſatiſ-
» faits qu'ils n'ayent obtenu ce qu'on ne
» peut leur accorder ſans honte. Sont-ils
» arrivés au comble de leurs deſirs, ils nous
» mépriſent, ou du moins ils nous font
» éternellement craindre leur inconſtance.
» Les rebutez-vous d'abord? ils vous pour-
» ſuivent ſans ceſſe; ils s'attachent à vos
» pas; & vos yeux ne rencontrent jamais
» d'autres objets.

» Les déplaiſirs dont Phylis nous me-
» nace, dit Aſtrée, ne me regarderont
» point, lorſque je ſerai avec Alexis dans
» l'antre des carnutes; car, à dire vrai, il y
» a peu d'hommes qui ne méritent nos re-
» proches.» Celadon fut plus vivement tou-
ché de ces mots, qu'il ne l'avoit été du

discours de Diane ; mais pour donner le change, » je n'ai rien à dire sur cet article, » reprit Alexis. Je n'ai jamais éprouvé l'in- » constance ou la perfidie des hommes ; » mais j'ai connu des filles qui avoient ces » défauts ; je veux croire pourtant que c'est » uniquement ma faute. » Et s'approchant d'Astrée : » Mon serviteur, lui dit-elle, » lorsque nous serons parmi les carnutes, » que nous mépriserons ces hommes vola- » ges, & que nous rirons de vos com- » pagnes qui continueront de vivre dans » une pareille servitude ! Je l'espere ainsi, » répondit Astrée, & je vous jure, ma » belle maîtresse, que j'attends avec la der- » niere impatience le jour de notre départ.

Diane, pour ne les point interrompre, s'éloigna un peu ; mais Phylis, dont l'humeur étoit plus enjouée, s'adressant à Diane : » Voyez, ma sœur, lui dit-elle, si ma » prédiction n'a pas été véritable ? Astrée » qui n'aimoit autrefois que Diane & Phy- » lis, qui ne se plaisoit qu'avec elles, les » dédaigne maintenant, & donne toute sa » tendresse à cette nouvelle bergere. En » vérité les hommes ont bien raison de » nous accuser d'inconstance & de légere- » té ? Ah Phylis, répondit Astrée en sou- » riant, vous oubliez que je ne suis plus » bergere, & que les honneurs changent » les mœurs ! Oh répartit la bergere, lors

» qu'Alexis sera partie, nous sçaurons
» vous ramener à votre devoir. J'y con-
» sens, dit Astrée, d'autant mieux que
» vous ne me verrez plus ici, & que je suis
» déterminée à suivre par tout ma belle
» maîtresse, ainsi qu'elle me l'a permis.
» Calidon s'y opposera, repartit Phylis,
» & Phocion en ordonnera autrement. *Ca-*
» *lidon* n'a point de pouvoir sur moi, & les
» ordres du destin sont plus forts que ceux
» des hommes. *Vos* amies ne pourront-elles
» rien sur vous? *Je sens* que j'aurai de la
» peine à les quitter; mais quand je me
» rapellerai les déplaisirs que j'ai reçus sur
» les bords détestables du Lignon, je serai
» ravie de m'en éloigner, pour en perdre,
» s'il est possible, le souvenir.

» Si tel est votre dessein, interrompit
» Diane, songez à nous mener avec vous;
» vous sçavez que nous ne pourrons ja-
» mais consentir à nous voir séparées de
» vous. Jamais, répondit Astrée, le ciel
» ne permettra que vous me suiviez; je
» serois trop heureuse. Pourquoi, ajouta
» Diane, refuseroit-il de nous délivrer aussi
» bien que vous de l'esclavage où nous
» avons vêcu jusqu'ici? Pâris & Bellinde
» en prononceront bientôt l'arrêt, dit Ale-
» xis. Et Lycidas, ajouta Astrée, ne s'y
» opposeroit pas moins, si on ne lui per-
» mettoit de suivre Phylis. Pâris & Bellin-

» de, répondit Diane, n'ordonneront
» mais rien contre ma volonté, ni con
» le service de Thautates, parce qu'ils
» l'un & l'autre trop de sagesse & de re
» gion. D'ailleurs serois-je coupable
» desobéissant à Bellinde, quoiqu'elle
» ma mere, si je ne lui desobéis que p
» l'imiter, & me consacrer à son exem
» au même dieu, à qui elle s'est consacr
» Pour moi, dit Phylis en souriant, je
» veux point donner à Lycidas la peine
» me suivre si loin, & je ne mettrai jan
» de plus grand intervalle entre lui & n
» que les limites de notre hameau.
Alexis & Astrée riant de ce discou
» Ne pensez pas, ma sœur, ajouta Phy
» que je ne vous aime autant qu'une s
» peut être aimée. Mais, je l'avoue, n
» affection pour Lycidas est d'une au
» nature. Si j'étois aussi habile que
» vandre, je pourrois vous en expliqu
» raison; mais enfin, je sens qu'il n
» impossible de vivre sans lui. Vous ne
» vez point blâmer ma franchise, puis
» le mensonge ne fut jamais permis e
» nous. Ma sœur, lui répondit Astrée
» ne serai pas la premiere à vous cond
» ner; mais je serai sans doute la prem
» à me plaindre de notre séparation.
» ne puis-je vous suivre, ajouta Phy
» mais je dois tenir la parole que j'ai

» née à Lycidas, & que je lui ai donnée en » votre presence,

» Je prendrai la place de Phylis, dit » Alexis, & je m'oblige à rendre à la belle » Astrée la fidele amitié que Phylis lui avoit » jurée. Madame, reprit Phylis, ne croyez » pas que je manque à ma promesse. As- » trée elle-même s'étoit engagée autrefois, » & si elle n'étoit pas libre maintenant, je » l'accuserois de parjure. J'en conviens, » répondit Astrée en soupirant, aussi ne » vous blâmé-je pas plus que vous ne de- » vez me reprocher mon malheur passé.

Pendant ces discours & d'autres semblables, Astrée se trouvant habillée, & Alexis croyant avoir fait assez long-temps la malade, elles allerent ensemble se promener dans la coudraye; & parce que les troupeaux de Diane & de Phylis étoient près de la porte, Alexis voulut essayer de les conduire, pour ne pas démentir l'habit de bergere qu'elle avoit pris. Afin de mieux imposer, elle feignoit d'ignorer l'usage de la houlette, & comment il falloit parler aux troupeaux. Astrée, ni Alexis même ne pouvoient s'empêcher de rire du soin avec lequel Diane l'instruisoit. Elles s'acheminerent ensuite vers la grande allée, où l'ombrage étoit plus épais. Mais à peine furent-elles entrées dans le bois, qu'elles apperçurent à leur gauche une

troupe de bergers & de bergeres qui s'y promenoient. Ce contretemps troubla un peu la feinte bergere & la feinte druide ; elles prierent Diane & Phylis d'aller vers les bergers, tandis qu'elles prendroient une autre route, pour n'être pas reconnues. Et Diane ayant rencontré dans la troupe Daphné qu'elle aimoit tendrement, elle s'avança pour l'embrasser. Après les premieres civilités, Hylas qui étoit de cette troupe, & Corilas aussi, ne pouvant guere demeurer ensemble sans disputer, reprirent les discours qu'ils avoient déja commencés. » Dis-moi, Hylas, je te sup- » plie, poursuivit Corilas, maintenant » que tu as perdu Alexis pour Stelle, à quel » jeu diras-tu que tu l'as perdue ? car tu » n'oseras dire que ce soit au jeu de la belle, » n'y ayant aucune comparaison entre » Stelle & Alexis. O que tu es mal habile, » s'écria Hylas ! Y a-t'il rien de beau que » ce qui plaît ? La beauté plaît, j'en con- » viens, répartit Corilas ; mais tout ce » qui plaît n'est pas toujours beau. Te voi- » là donc disciple de Silvandre, ajouta » Hylas ? & tu penses comme lui que la » beauté ne consiste qu'en certaines pro- » portions, & dans un certain mélange de » couleurs ? O que ton erreur me fait pi- » tié ! la beauté dépend uniquement de » l'opinion. En effet une bouche & des

» oreilles petites, un nés bien proportion-
» né, des yeux bien fendus, un teint mêlé
» de lys & de roses, n'est-ce pas là ce que
» tu appelles beauté? Il est vrai, répon-
» dit Corilas.

» Dis-moi maintenant, reprit Hylas,
» la beauté & la laideur ne sont-elles pas
» contraires? *Oui* sans doute, & l'une ne
» subsista jamais avec l'autre. Avoue donc,
» poursuivit l'inconstant, que la laideur &
» la beauté ne sont que dans l'opinion; car
» je vais te convaincre qu'au gré de l'opi-
» nion les mêmes objets nous semblent
» beaux ou laids. Qu'un chien ait un nés
» bien camus, & des oreilles pendantes,
» ne dit-on pas qu'il est beau; & ces
» traits ne sont-ils pas opposés à ce que tu
» appelle de beaux traits?

» Je serois de ton avis, répliqua Cori-
» las, s'il n'y avoit une sorte de beauté
» propre à chaque espece en particulier.
» Excuse frivole! dit Hylas, si tu en sçavois
» autant que ton maître Silvandre, je te
» demanderois si nous avons une idée de
» la beauté. Je suis persuadé qu'il convien-
» droit avec moi, que plus les belles choses
» approchent de cette idée, plus aussi de-
» vons-nous les regarder comme belles &
» parfaites. Pour toi qui voles moins haut,
» tu as besoin de preuves plus sensibles; &
» voici de quoi te confondre. Les gaulois

» estiment les plus belles, celles qui ont
» le plus de blancheur; les mores tiennent
» pour les plus noires; les transalpins
» n'aiment que celles dont les couleurs
» sont extrêmement vives. Les mêmes
» veulent beaucoup d'embonpoint; les
» gaulois demandent de la délicatesse. Les
» grecs vantent les yeux noirs; les yeux
» verts sont du goût des gaulois. Toute
» l'Europe enfin estime la bouche petite,
» les lévres délicates, le nés bien propor-
» tionné; & l'africain au contraire aime
» les grandes bouches, les lévres renver-
» sées, & le nés écrasé; il est donc vrai
» que la beauté ne consiste que dans l'opi-
» nion. Ne vien donc plus me dire qu'A-
» lexis est préferable à Stelle; si tu en ju-
» ges ainsi par les régles de ton pays, je te
» dirai, moi qui suis de Camargue, qu'au
» lieu de ma naissance rien ne peut effacer
» un objet qui plaît.

Le discours de l'inconstant mit tous les bergers en si belle humeur, que Corilas ne put lui répondre; & lorsqu'il vouloit reprendre la parole, on entendit un berger qui venoit chantant au son de sa musette; on reconnut aussitôt que c'étoit Silvandre. Alors toute la troupe tourna les yeux sur Hylas, comme pour l'avertir qu'il se presentoit un adversaire plus redoutable; & Stelle s'adressant à l'inconstant: » mon

» serviteur, lui dit-elle, tous les yeux sont
» fixés sur vous, pour voir si vous ne pâ-
» lissez point à l'approche de Silvandre;
» j'espere que vous allez défendre ma beau-
» té, & je serois ravie pour votre gloire,
» que vous sortissiez heureusement d'un
» pareil combat : ce n'est pas que je con-
» sulte mes interêts; si la beauté ne con-
» siste que dans l'opinion, je suis assurée
» qu'il n'y a point de bergere au monde
» qui puisse m'effacer. Ma maîtresse, ré-
» pondit-il froidement, laissons venir ce
» géant superbe; ce n'est pas la premiere
» fois que nous nous sommes vus aux
» mains. Il est vrai, dit Corilas, & sans
» doute la victoire s'est toujours déclarée
» pour vous.

Cependant Silvandre approchoit, mais avec plus de satisfaction que ne le comportoit sa fortune. En effet, Diane ne pouvant dissimuler son dépit, dit tout bas à Phylis de ne la point suivre, parce qu'une affaire qu'elle venoit de se rappeller l'obligeoit de se rendre auprès d'Astrée. » Puisque vous l'ordonnez ainsi, répondit » Phylis, j'obéirai, malgré le plaisir que » j'aurois eu à m'en retourner avec vous. » Vous le pourrez, ajouta Diane, lorsque » je serai un peu éloignée.

A ces mots elle part; puis comme si elle avoit oublié quelque chose, elle revient

aussitôt vers Phylis, & lui dit à l'oreille: » Souvenez-vous de mon bracelet, je veux » absolument le retirer; d'ailleurs je serai » ravie de sçavoir les discours que vous au- » rez tenus à cet amant que Madonte a » quitté. Vous croyez trop légerement, » répondit Phylis; mais puisque vous le » souhaitez, ma sœur, je parlerai à Sil- » vandre, & je vous rendrai sa réponse. Je » ne veux, reprit incontinent Diane, ni » réponse, ni autre chose que mon brace- » let: seulement si vous daignez remar- » quer la mine qu'il fera, vous me ferez » plaisir de m'en instruire. Je sçai, répli- » qua Phylis en souriant, ce que vous vou- » lez: reposez-vous entierement sur moi.

D'un autre côté Astrée & Alexis ne se vîrent pas plus tôt seules, qu'Astrée au comble de ses vœux reprit ainsi la parole: » J'i- » gnore, ma maîtresse, quelle sera la fin » de mon entreprise, & ce que le destin me » réserve; mais en vérité je n'eus jamais » tant de satisfaction, que ce commence- » ment m'en fait ressentir. Tel est votre » mérite, répondit Alexis, que vous pou- » vez tout vous promettre de la faveur du » ciel; mais quel est mon bonheur, que le » ciel m'ait fait rencontrer Astrée pour » bannir de mon cœur une fille ingrate que » j'ai tant aimée, & que j'aime encore! » Permettez-moi, reprit Astrée avec un

» petit souris, de vous representer qu'au
» milieu de vos faveurs vous excitez ma
» jalousie. Mon serviteur, dit Alexis, vo-
» tre jalousie est sans fondement, puisque
» je vous aimerai en cette qualité,& que je
» l'aimerai elle comme ma maîtresse. Ah!
» dit Astrée, c'est maintenant sur tout que
» ma jalousie a un objet légitime : l'amour
» que l'on porte à une maîtresse est bien au-
» dessus de celui que l'on porte à un ser-
» viteur. Eh bien, repartit Alexis, ne pou-
» vant cesser d'aimer l'ingrate, sans méri-
» ter le titre d'inconstante, je l'aimerai
» pour l'amour de vous. Cette promesse me
» satisferoit, si je l'entendois, dit Astrée.
» je veux dire, ajouta Alexis, que si vous
» ne l'aimez point lorsque vous la connoî-
» trez, je cesserai aussi de l'aimer. Mais
» mon serviteur, vous m'avez dit que vous
» aviez du goût pour un berger : nommez-
» le-moi, je vous supplie, & daignez m'ap-
» prendre si vous l'aimez encore, ou pour-
» quoi vous ne l'aimez plus ; car devant vi-
» vre ensemble comme nous l'avons réso-
» lu, il n'est pas raisonnable que nous nous
» cachions rien.

Alexis fit cette demande, sans y avoir bien pensé ; la réflexion la lui eût fait sans doute supprimer ; mais ne pouvant rappeller sa parole, elle attendit la réponse d'Astrée comme l'arrêt de sa vie, ou de sa

mort. D'un autre côté l'embarras de la réponse troubla un peu la bergere. Enfin, aprés avoir quelque tems gardé le silence, elle répondit avec un profond soupir : » Ah ! ma maîtresse, vous me commandez » de vous redire une aventure qui m'a cou» té bien des larmes, & dont je ne puis me » souvenir qu'avec amertume. Mais le vœu » que j'ai fait ne me permet pas de vous » desobéïr. Sçachez donc, ma belle maî» tresse, que ce berger s'apelloit Celadon, » & que la haine de nos familles ne put em» pêcher notre intelligence. Helas ! lors» que nous pouvions esperer une heureuse » conclusion de nos amours, la mort le ra» vit, & me fit veuve avant que je fusse ma» riée. Voila ce que j'ai payé de tant de » larmes : pardonnez-moi si je ne vous en » dis pas davantage. Outre qu'un pareil » détail seroit superflu, épargnez votre » serviteur, & ne le forcez pas à rouvrir » une playe qui ne se fermera jamais.

Une semblable réponse pouvoit satisfaire Alexis ; mais elle alla plus loin, & lui dit : » Je suis bien mortifiée de renouveller » votre douleur ; pensez aussi que ma cu» riosité n'est pas un foible témoignage de » mon affection. Dites-moi donc, je vous » conjure, pourquoi & comment ce ber» ger mourut, lorsqu'il touchoit à son bon» heur. Ah ! ma maîtresse, s'écria Astrée

» en lui serrant les mains, voila où ma » playe est le plus sensible : cependant je » vais, quoiqu'il m'en coute, vous satis» faire.

Astrée alloit commencer, lorsqu'elle apperçut Diane, qui venoit les joindre, pour éviter Silvandre. Astrée en fut ravie; c'étoit une excuse pour elle auprès d'Alexis. Alexis elle-même qui ne vouloit point de témoin la prévint, & lui dit de remettre son récit à une occasion plus favorable. En même temps Diane arriva, montrant sur son visage le déplaisir qu'elle avoit dans le cœur. Les druides le remarquerent d'abord ; & Alexis lui ayant demandé si elle avoit quelque indisposition, elle répondit que non, qu'elle avoit au contraire gouté un vrai plaisir à entendre la dispute d'Hylas contre la beauté. » Mais » je suis bien assurée, ajouta-t'elle, qu'il ne » se tirera pas des mains de Silvandre, » comme il s'est tiré de celles de Corilas. » Hé, comment, interrompit Astrée, Sil» vandre est-il avec les bergers ? Il arrivoit, » répondit Diane froidement, à l'instant » que je suis partie, & j'ai vû que l'on se » préparoit à l'écouter.

Alors, Astrée souriant, & se tournant vers Alexis : » Ma maîtresse, lui dit-elle, » ne demandez plus à Diane si elle est in» disposée ; je sçai d'où vient le trouble que

» nous avons remarqué sur son visage.
» C'est, ajoûta Diane, parce que je me suis
» hâtée de venir ici, & que depuis quel-
» que temps ma santé est chancelante. En
» vérité, dit Astrée, vous ne devriez point
» feindre de la sorte, quand Alexis nous
» fait l'honneur de vivre parmi nous avec
» tant de franchise. Mon serviteur, inter-
» rompit Alexis en souriant, je vous ferai
» le reproche que vous faites vous-même
» à Diane, si vous ne me parlez, vous, avec
» sincérité. Je suis bien éloignée de vous
» rien cacher, reprit incontinent Astrée;
» mais afin que la bergere ne puisse se
» plaindre, commandez-moi. Je vous com-
» mande, dit incontinent Alexis, de me
» dire la vérité.

Diane essaya inutilement de fermer la bouche à Astrée : » Diane, dit elle, quand
» il iroit de ma vie, il faut que j'obéisse à
» ma maîtresse. Madame, dit alors Diane,
» elle ne peut rien vous apprendre qui soit
» véritable, ou qui mérite votre curiosité.
» Allons plus tôt entendre la dispute d'Hy-
» las & de Silvandre; vous y avez interêt,
» puisqu'il s'agit de la beauté d'Alexis &
» de Stelle. Nous ferons l'un & l'autre, ré-
» pondit Alexis, puisque vous le voulez.
» Nous irons entendre la dispute, & la ber-
» gere nous racontera en chemin ce qui
» vous regarde. » En même temps elle les

pris

prit toutes deux par la main ; & tandis qu'elles marchoient doucement, Astrée reprenant la parole : » Diane, lui dit-elle, » irai-je contre la vérité ? Si j'assure que » le trouble que nous avons remarqué » sur votre visage vient uniquement de ce » que vous avez rencontré Silvandre ? » Pourquoi, s'écria incontinent Alexis, au» roit-elle changé de visage à la vue de » Silvandre qui l'aime & qui l'honore » tant.

» Regardez-la dans ce moment, mada» me, dit Astrée, & son visage même vous » répondra pour moi. » Alors Diane tournant la tête de l'autre côté, se cacha quelque temps, mais enfin elle aima mieux parler elle-même. » Madame, dit-elle en » souriant, Astrée a imaginé ce qu'elle veut » faire entendre ; cependant puisque vous » ordonnez, je vais parler moi-même, & » vous jugerez ensuite s'il y a quelque ap» parence. Vous avez sçu, Madame, que » depuis la gageure de Phylis & de Sil» vandre, ce berger a feint de m'aimer ; » mais nous avons découvert qu'il aime » uniquement Madonte, cette étrangere qui » a demeuré quelque temps parmi nous. » C'est, interrompit Astrée, une opinion » que Diane a conçue sans fondement ; & » je jurerois que tout ce qu'à fait Silvan» dre pour Madonte n'est que pure civilité.

» *Vous appellez* civilité, prier, supplier, im-
» portuner, embrasser les genoux de Ma-
» donte, pour en obtenir la permission de
» la suivre ; si c'est là civilité, qu'appelle-
» rez-vous amour ?

» Vous avez crû, ma sœur, répondit
» froidement Astrée, tout ce que Laonice
» vous a rapporté. Je n'ai point voulu vous
» en parler jusqu'au retour du berger, par
» qui nous pourrions sçavoir la vérité. O
» dieux, reprit Diane ! tirer la vérité de la
» bouche d'un amant, & pour dire encore
» plus, de Silvandre, qui s'imagine pou-
» voir nous éblouir par ses beaux discours !
» Hé, comment, interrompit Alexis, vous
» pensez que Silvandre en aime une autre
» que vous ? *Je n'ai jamais* pensé qu'il m'ai-
» mât ; moins encore ai-je eu la volonté
» de le souffrir. Ma sœur, interrompit As-
» trée, je veux que vous n'ayez jamais crû
» qu'il vous aimoit, mais quiconque l'a vû
» auprès de vous, n'en a point douté. Car à
» quel dessein, s'il ne vous aimoit pas, vous
» eût-il marqué tant d'empressement ? Sou-
» venez-vous comment il vivoit aupara-
» vant ; puis considerez quelle vie a été la
» sienne dès le jour qu'il a commencé de
» vous aimer. Ces soins extrêmes qu'il
» avoit de vos troupeaux que sont-ils de-
» venus ? n'a-t'il pas négligé les affaires
» d'autrui & les siennes propres ? A-t'il ja-

»mais manqué une occasion d'être auprès
»de vous ? ne vous a-t'il pas obéi au moin-
»dre signe ? n'a-t'il pas prévenu vos moin-
»dres volontés ? quelle autre preuve pour-
»riez-vous exiger du plus parfait amour ?
»Ma sœur, repartit Diane, ce que vous
»me dites de Silvandre, je vois bien que
»vous le croyez véritable ; mais moi qui
»n'ai rien vû, ni rien voulu voir, je crois
»ce que Laonice m'a rapporté. Et si toutes
»les choses que vous avez remarquées
»sont autant de témoignages d'amour,
»pourquoi ne prouveroient-elles pas celui
»qu'il a pour Madonte ? En vérité je tiens
»pour bien payées les importunités qu'il
»m'a fait essuyer, par les discours de Lao-
»nice.

»Il me semble, dit Alexis, que vous
»comptez trop sur le rapport que vous a
»fait Laonice ; avant que d'asseoir votre
»jugement, vous deviez vous éclaircir
»avec Silvandre même. Ah, Madame,
»s'écria Diane en se tournant de l'autre
»côté, que m'importe sa haine ou son
»amour ! D'ailleurs, croiriez-vous pou-
»voir tirer la vérité d'une bouche aussi dis-
»simulée ? Pourquoi, reprit Astrée, fein-
»dra-t'il, s'il ne vous aime point ? Ne puis-
»je pas, répondit Diane, vous demander
»a mon tour, pourquoi ne m'aimant point
»il a feint de m'aimer ? Je dirois pour moi,

» repartit Astrée, je dirois le contraire;
» mais si vous voulez qu'il ait usé de dissi-
» mulation, j'en accuserai l'amour qu'il
» avoit pour Madonte. Tandis qu'elle de-
» meuroit parmi nous, elle pouvoit être
» ravie d'être aimée à vos dépens; mais à
» present qu'elle est partie, la feinte me
» sembleroit bien inutile. Je ne pense pas
» aussi qu'il continue à feindre, ajouta Dia-
» ne. *Mais*, s'il continue, que direz-vous?
» *Je dirai*, qu'après avoir tant blâmé l'in-
» constance, il rougit de passer pour vola-
» ge. Mais ma sœur, laissons-là Silvan-
» dre avec sa bien aimée Madonte; aussi
» bien ne songe-t'il pas à nous; contraint
» par Tersandre d'abandonner Madonte,
» il n'est maintenant occupé que de ses re-
» grets.

Tandis que les bergeres discouroient ainsi, & dès que Diane se fut éloignée de Phylis, Silvandre arriva au lieu même que Diane venoit de quitter. Mais à peine eut-il salué toute la troupe, qu'Hylas s'adressant à lui: » Prétens-tu que Diane soit
» plus belle que Stelle? Et toi, Hylas, ré-
» pondit Silvandre, oseras-tu nier que le
» soleil soit plus clair que la nuit? Je sou-
» tiens moi, continua l'inconstant, que
» Stelle surpasse en beauté Diane; & si tu
» oses me répondre, je m'engage à te le
» faire avouer bien-tôt en presence de ces

» bergeres. Je te répondrai, dit Silvandre en
» souriant, que tu n'en dois pas douter; mais
» pour me faire avouer ce que tu dis, je
» t'en défie, si tu n'as recours aux enchan-
» temens. Je ne veux, répartit Hylas, d'au-
» tre enchantement que la force de mes rai-
» sons, & c'est l'assemblée qui en jugera &
» non pas toi. Répons-moi donc, Silvan-
» dre, quelle est à ton avis la beauté de
» Diane? Telle, dit Silvandre, qu'elle ne
» peut être surpassée. Et moi, repartit Hy-
» las, je prétens qu'elle est effacée par
» Stelle. Ah quelle est ton erreur, s'écria
» Silvandre, si tu crois que la beauté con-
» siste dans l'opinion! la beauté n'est autre
» chose que la perfection du sujet où elle
» se trouve: Et voudrois-tu dire que cette
» perfection n'est qu'une chimere?
» Mais toi, reprit l'inconstant, voudrois-
» tu nier que la beauté ne dépende de l'o-
» pinion? autrement une bergere qui paroît
» belle aux yeux de quelqu'un, le seroit-elle
» aux yeux de tous ceux qui la verroient?
» Que tu es loin de la vérité, repliqua Sil-
» vandre! Ce n'est pas l'opinion qui met le
» prix à la valeur des choses, mais leur
» propre bonté; si c'étoit l'opinion, l'or
» faux d'un Alchimiste seroit meilleur que
» l'or bien purifié, du moins au rapport des
» yeux, & ce rapport procéde d'igno-
» rance. Il en est de même du jugement

» que tu fais de Diane & de Stelle. Si tu » sçavois ce que c'est que la beauté, tu en » jugerois sainement. Pour moi, reprit Hy- » las, je ne crois point me tromper, quand » le plus grand nombre pense comme moi. » Les ignorans, répondit Silvandre, sont » aussi le plus grand nombre. Cependant » bien que la beauté soit un rayon de la » divinité même, lorsqu'elle est répandue » sur les corps, nos yeux peuvent l'apper- » cevoir, & en faire leur rapport à l'ame » qui porte ensuite le jugement que tu nom- » mes opinion. Or, si tu veux remettre la » décision de notre differend à ceux qui » nous écoutent, je suis assuré que tu auras » bien peu de suffrages, parce que le grand » nombre juge toujours sainement en ces » matieres; sans quoi, & ce seroit un blas- » phême contre dieu même, la nature ne » donneroit point à ses ouvrages la per- » fection qu'ils exigent.

Silvandre avoit un beau champ pour continuer; mais Hylas l'interrompit en lui disant: » Je connois, Silvandre, quel » est ton babil; mais répons-moi: si la beau- » té ne dépend pas de l'opinion, d'où vient » que les goûts sont si differens, les uns » aimant la brune, les autres la blanche; » & n'espere pas de m'échaper en répon- » dant que c'est un effet de l'ignorance; » car nous voyons, comme je le disois il

» n'y a qu'un moment, que des provinces
» entieres portent ce jugement. La quef-
» tion, dit Silvandre, n'eſt pas difficile à
» réſoudre : les grecs & les latins aimoient
» les yeux noirs, parce que les filles y ſont
» noires ordinairement, & que dans les gau-
» les elles ſont blanches. Mais, Hylas, ſi
» tu n'as point d'autres raiſons pour me
» convaincre, tu ne me feras point avouer
» que Stelle égale Diane en beauté. » A
ces mots, jettant les yeux ſur Phylis, &
remarquant qu'elle vouloit parler : » Hy-
» las, ajouta-t'il, contente-toi pour cette
» fois du temps que tu m'as fait perdre.
» Une autrefois que nous aurons Diane,
» je l'inſtruirai tant que tu voudras. » Et ſe
démêlant de ſes mains il s'aproche de Phy-
lis. » Que veut dire mon ennemie, ſi pour-
» tant vous méritez encore ce nom, puiſ-
» que vous n'êtes point avec la maîtreſſe
» que vous avez donnée à Silvandre ?

» Berger, lui répondit-elle froidement,
» tout n'eſt-il pas ſujet au changement ?
» Pour le nom d'ennemie, vous ne devez
» pas plus me le donner qu'à Diane celui
» de maîtreſſe. » Silvandre fut un peu in-
terdit à ce diſcours ; mais ſe rappellant
quelle étoit l'humeur de Phylis, il ſe mit
au commencement à ſourire, cependant
la feinte durant trop long temps à ſon gré,
il tira Phylis à l'écart, quoi qu'inutile-
ment : les bergers & les bergeres étoient

si occupés à rire de la victoire d'Hylas, qu'ils n'auroient point fait attention à Silvandre. Alors ce berger dit à Phylis : » Vous » montrez bien par votre air & par vos dis- » cours, que vous êtes mon ennemie; mais » pour Diane, tout me dit qu'elle est ma » maîtresse; & que je n'aimerai jamais » qu'elle. Je veux croire, dit Phylis, que » vous l'aimerez toujours; mais je sçai » qu'elle n'est rien, & qu'elle ne veut rien » être pour vous.

» Ah, mon ennemie, s'écria Silvandre! » & s'approchant davantage; cessez, je » vous supplie, un pareil langage, vous me » feriez mourir. Eloignons-nous encore » un peu, reprit Phylis, & je vous dirai » que vous n'êtes plus avec Diane dans les » mêmes termes qu'autrefois, & que si » l'on nous a rapporté la vérité, vous êtes » dans votre tort. Bergere, dit Silvandre en » s'éloignant avec Phylis, parlez-vous ain- » si pour me donner de l'inquiétude? *Ber-* » *ger, Berger*, mon discours n'aboutit qu'à » vous en épargner. Diane est irritée con- » tre vous, & si on ne lui a point imposé, » sa colere est légitime. Que dites-vous, » s'écria Silvandre? Je dis la vérité, ré- » pliqua Phylis; & pour vous en convain- » cre, sçachez que Diane s'est retirée aussi- » tôt qu'elle vous a vu : sçachez encore qu'elle m'a chargé de retirer son brace-

let,

» let, parce que le temps qu'il vous étoit
» permis de le garder est écoulé, & qu'il
» n'est pas raisonnable que vous conserviez
» ce gage d'une personne que vous n'aimez
» point.

Alors Silvandre s'éloignant d'un pas, & demeurant les yeux fermés, resta comme immobile. Phylis en eut pitié, & le tira par le bras. En même temps, comme s'il fût revenu d'un long évanouissement :
» O dieux, dit-il, en poussant un profond soupir, & joignant les mains ensemble,
» quel crime ai-je commis ! » Et s'étant encore tû, il reprit enfin de la sorte : » Il
» faut qu'il soit bien grand, ce crime, puis-
» que vous permettez que je sois si injuste-
» ment calomnié. Ces exclamations, inter-
» rompit Phylis, sont inutiles maintenant.
» Vous n'ignorez pas qu'Amour a d'autres
» privileges que le reste des dieux, & que
» le ciel ne punit point ses tromperies.

» Hé, comment, reprit Silvandre, vous
» croyez donc, bergere, & Diane le croit
» aussi, que je ne l'aime point ? Je ne dis
» pas, répondit Phylis, que je le croye ;
» mais je prétens que si Diane n'a pas été
» trompée, elle a sujet de vous hair. Ju-
» gez-vous, Silvandre, que ce soit une
» bergere à servir de prétexte à un amour
» étranger ? lui trouvez-vous si peu de
» mérite qu'elle ne doive point être servie

» pour elle-même ? ou lui connoissez-vous
» si peu de courage, qu'elle puisse le souf-
» frir ? Ecoutez, berger : qui n'est pas soup-
» çonneux peut bien être abusé quelque
» temps par la dissimulation ; mais il s'en
» apperçoit enfin. Il n'est rien tel que la
» franchise ; & l'artifice ne convient qu'à
» des ames peu courageuses.

» Je goûte, j'approuve vos maximes,
» dit le berger ; mais enfin qu'ai-je fait ?
» Qui le sçait mieux que vous, répondit
» Phylis ? Si pourtant vous voulez l'enten-
» dre de ma bouche, je dis, Silvandre, que
» vous avez feint d'aimer Diane, tandis
» que Madonte possedoit votre cœur. Vous
» ne pouvez le nier sans la plus insigne ef-
» fronterie. Toute la contrée le sçait, tou-
» te la contrée en rit, & Diane & nous
» comme les autres. Si nous en avons quel-
» que déplaisir, ce n'est pas que Diane se
» soucie de votre amour. N'est-ce pas pour
» elle un grand avantage que d'être recher-
» chée d'un berger obscur, elle dont le
» mérite & la vertu sont si connus ? Nous ne
» sommes affligées que de lui avoir causé
» les importunités qu'elle a essuyées de
» vous. Et dites la vérité, Silvandre, quel
» étoit l'objet de votre dissimulation ?
» avez-vous pû esperer qu'elle fût long-
» temps cachée ? & n'avez-vous point re-
» douté les jugemens que l'on porteroit de

» vous ? quelle comparaison de Madonte à
» Diane, & comment avez-vous fait un
» si mauvais choix ?

» Diane a pû croire ce que vous dites;
» reprit Silvandre ? Comment, répondit
» la bergere, n'auroit-elle pas crû ce que
» tout le monde lui a rapporté, & qu'elle
» a vû de ses propres yeux ? car pourquoi
» vous interessiez-vous tant à cette étran-
» gere ? pourquoi voulûtes-vous lui persua-
» der de ne point partir ? pourquoi vous jet-
» ter à ses pieds ? embrasser ses genoux ?
» pourquoi verser des larmes en lui disant
» adieu ? pourquoi enfin la suivre, si vous
» ne l'aimiez pas ? Dieu sçait, berger, quel
» a été le fruit de vos soins. La pauvre Ma-
» donte meurt d'amour pour mille autres
» qui ne vous valent pas; & Tersandre vous
» laisse bien peu d'esperance. Ce n'est pas
» encore une fois que Diane s'en soucie ;
» elle se loue au contraire de n'avoir plus
» à souffrir vos importunités ; ce que je
» vous dis, est uniquement pour vous ap-
» prendre que vos feintes sont découver-
» tes, & que vous ne devez plus esperer
» de nous abuser par vos artifices.

Phylis tenoit ce langage à Silvandre, parce qu'elle ressentoit vivement l'offense faite à sa compagne. Cependant le berger étoit dans un trouble qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. La douleur

de ſe voir injuſtement accuſé ; la perte de Diane qu'il adoroit ; & les cruelles paroles de Phylis l'accablerent tellement, qu'il fut obligé de s'appuyer contre un arbre. Là ſa foibleſſe augmentant, & ſes genoux ſe dérobant ſous lui, il tomba dans une défaillance entiere. Phylis le tira inutilement pluſieurs fois par le bras ; enfin elle courut au ruiſſeau qui couloit à l'extrêmité de l'allée, & puiſant de l'eau dans ſes mains, elle revint avec la même précipitation, & lui en jetta au viſage, mais en vain. Elle le laiſſa donc toute effrayée, & vint appeller du ſecours. Malheureuſement les bergers qu'elle avoit quittés s'étoient retirés dans leurs cabanes, parce que l'heure du dîner approchoit. Cependant elle apperçut de loin Alexis, Aſtrée & Diane, qui venoient en ſe promenant, pour entendre la diſpute d'Hylas & de Silvandre : quoiqu'avec l'habit dont elles étoient revêtues, elles ſe ſoucioient peu de ſe montrer aux bergers, & que Diane n'aimât pas à ſe trouver où étoit Silvandre ; ce fut donc le genie ſeul du berger qui les amena.

Dès que Phylis les apperçut, elle leur fit ſigne de ſe hâter, ne pouvant crier dans le trouble où elle étoit. Aſtrée fut la premiere qui remarqua le ſigne ; & craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur à Phylis : » Allons, dit-elle, à ſon ſecours, je

» la vois qui court, & qui nous fait des » signes, il faut qu'elle ait besoin de nous. » Alors elles redoublérent le pas, & Diane eut tout à coup un secret présentiment de ce qui étoit arrivé. Lorsqu'elles furent près de Phylis, & que la bergere put parler: » O dieux, s'écria-t'elle, en joignant les » mains, ô dieux, ô Diane, le pauvre Sil- » vandre est mort. Silvandre est mort, re- » prit incontinent Diane! Hé, qui l'a tué? » Vous & moi, repliqua Phylis, vous par » l'ordre que vous m'avez donné, & moi » en l'exécutant.

A ces mots Diane ne put ni répondre, ni avancer, & témoigna bien en cette occasion que ses plaintes contre Silvandre n'étoient qu'un effet de sa jalousie. » Est-il bien vrai qu'il soit mort, dirent Astrée & Alexis, qui estimoient le mérite du berger? » Il n'est que trop vrai, ajouta » Phylis le visage baigné de larmes: sui- » vez-moi & vous en serez convaincues par » vous-mêmes. » Alors précipitant leurs pas, elles l'apperçurent bientôt étendu par terre, & dans le même état où Phylis l'avoit laissé. Diane qui suivoit lentement, pour ne pas découvrir une passion qu'elle vouloit tenir cachée, eut à peine jetté les yeux sur le berger, que malgré elle un torrent de pleurs coula de ses yeux. Elle s'arrêta, & tournant le visage d'un autre côté,

elle feignoit de s'interesser peu à cet accident. Pour Alexis, Astrée, & Phylis également touchées de compassion, elles firent tous leurs efforts pour le rappeller à la vie; mais ne lui en trouvant aucun signe, elles se disoient mutuellement qu'il étoit mort. Ces mots cent fois répétés venoient jusqu'à Diane; & c'étoit autant de glaives qui lui perçoient le cœur. Après s'être essuyé les yeux, & prenant sur elle-même, elle s'approche de Phylis: » Ma » sœur, lui dit-elle, cherchez le bracelet » que vous sçavez, de peur qu'on ne le » trouve en dépouillant son corps. » Puis elle se retire si pénétrée de douleur, que si elle en avoit dit davantage, sa bouche auroit trahi le secret de son cœur.

Phylis, pour obéir à Diane, dont elle approuvoit la volonté, chercha le bracelet, & remarqua en le tirant une marque, qui sans doute étoit naturelle. C'étoit un rameau de gui, si ressemblant, que l'on ne pouvoit s'y méprendre. Tandis qu'elles s'amusoient à considerer cette marque, & que Diane étoit déja fort loin, le berger revint tout à coup, mais si étonné de se voir en cet état, qu'il ignoroit si c'étoit songe ou réalité. Les bergeres furent transportées de joye. Cependant Phylis qui craignoit quelqu'autre accident, se hâta de reprendre le bracelet. Le berger ne

s'apperçut de rien. Enfin voyant qu'il ne disoit pas un mot, Alexis lui dit: » Hé, » quoi berger, quel est cet accident? & » perdrez-vous ainsi le courage?

Alors, Silvandre prenant Alexis pour une bergere, parce qu'elle en avoit l'habit, après l'avoir remerciée & ses compagnes aussi, répondit en ces termes: » supporter sans mourir le mal que je ressens, » est bien plus tôt une preuve de courage. » Vous vous trompez, reprit Astrée, le » courage met au-dessus de tous les acci- » dens; & celui-ci n'est pas si grand que » vous ne puissiez en triompher avec faci- » lité. Ne parlons, ajouta Phylis que de » guerison. » En ce moment Silvandre qui prenoit Astrée pour une druide: » Ma- » dame, répondit-il, cette bergere est mieux » instruite que personne de la grandeur de » mon mal; & le jugeant incurable, n'est- » elle pas fondée à vouloir qu'on n'en par- » le point? Mais, continua-t'il en se re- » levant quoiqu'avec peine, le genie qui » jusqu'ici a veillé sur mes jours, me con- » duira bientôt aux lieux où j'espere trou- » ver ce qui paroit impossible à Phylis

A ces mots, il voulut se retirer; mais à son regard farouche, elles penserent qu'il avoit dessein d'attenter à sa vie; & la belle Astrée que sa propre expérience avoit instruite, le tenant par le bras, & connoissant

à ses discours qu'il la prenoit pour une druide étrangere : » Berger, lui dit-elle, » sçachez que le génie dont vous parlez » m'a ordonné ce matin de me trouver ici » pour vous secourir, & vous déclarer » que son assistance ne vous manquera pas » plus en cette occasion, qu'elle vous a » manqué jusqu'ici. Avant trois jours vous » sentirez l'effet de sa protection, si la » foiblesse de votre courage ne lui en ôte » & la volonté & le loisir. » Incontinent Astrée se retira, feignant de ne pas connoître les bergeres qui étoient autour de lui. Que ne peut sur l'esprit des hommes l'opinion de l'assistance divine ! à peine Astrée eut prononcé ces paroles, qu'il montra un visage plus serain. Il flechit les genoux, en levant les yeux & les mains au ciel : » C'est bien de vous seul, ô souverain » Tharamis, s'écria-t'il, que j'attens un » secours que je ne puis esperer d'ailleurs ! vous sçavez encore quelle est » mon innocence, & combien je souffre » injustement.

Alexis qui ne pouvoit vivre sans Astrée, résolut de la suivre. Elle craignoit aussi que Silvandre ne reconnût les habits de la bergere, & ne s'apperçût en même temps que la bergere avoit pris les siens. Ce qui n'auroit pas manqué de produire un effet contraire à leur dessein. Elle fit donc signe à

Phylis de rester là encore quelque temps, de peur que Silvandre ne les suivît. Et s'adressant au berger ; » souvenez-vous, lui » dit-elle, qu'étant Silvandre, & connois-» sant les dieux, vous serez infiniment plus » coupable qu'un autre, si vous n'atten-» dez le secours de votre génie. » Silvandre vouloit lui rendre ses actions de graces, lorsque sans attendre sa réponse, Alexis lui échapa pour rejoindre Astrée. Elle l'eut bientôt atteinte, parce qu'Astrée tournoit la tête de temps en temps, pour voir si Alexis ne venoit point. On eût dit que le ciel vouloit qu'en cette occasion Astrée rendît le même office à Silvandre, qu'autrefois Ursace reçut de Celadon.





L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

PHylis étant seule avec Silvandre, & véritablement touchée de son mal : » Berger, lui dit-elle, puisque le ciel veille » sur vous, j'espere que vous serez bien- » tôt plus heureux que jamais. Mais dites- » moi franchement, comme à une de vos » meilleures amies : Est-il vrai, Silvandre, » que vous aimez Madonte ? ce n'est pas » un crime que d'aimer une aussi belle fille, » & nous sçavons tous que c'est notre ga- » geure qui a produit les soins que vous » avez rendus à Diane, ou qui les a occa- » sionnés. » Tandis que la bergere parloit de la sorte à Silvandre, Diane regardoit



Guélard Sc.

de temps en temps ce qu'il deviendroit; & lorsquelle comprit qu'il étoit enfin revenu à lui-même, elle sentit, malgré sa colere, autant de joye que la crainte de le perdre lui avoit causé de douleur. Car elle l'aimoit d'un amour véritable, & dans cette occasion elle en rendit une preuve bien certaine. Lorsqu'elle eut vu Astrée partir, & Alexis ensuite, elle fut plus curieuse que jamais d'entendre l'entretien de Phylis & du berger; elle comptoit bien qu'elle y seroit interessée.

Dans ce dessein, s'étant promptement enfoncée dans le bois, elle revint auprès d'eux, mais si doucement qu'elle ne fut point apperçue. Elle arriva à temps pour ne rien perdre de la réponse du berger. » Phylis, dit-il, si jamais les dieux ont puni quelque parjure, puissent-ils appesantir sur moi leur colere, supposé que » je trahisse la vérité! puissent nos druides » m'interdire l'entrée des temples! puissent tous les hommes me bannir de leur » societé, si jamais j'ai aimé quelqu'autre » objet que Diane! Il y a dans cet aveu » une étrange présomption, je l'avoue; » mais discrete Phylis, puisque vous êtes » sensible à mon malheur, puisque vous » êtes amie de la belle Diane, je croirois » commettre un crime si je vous déguisois » la vérité, à vous que je connois d'ailleurs » si discrete.

» Je ne suis point indigne de votre con-
» fiance, répondit Phylis ; sur tout en ce
» qui concerne Diane, mon amitié pour
» elle ne le cede point à l'amour que vous
» lui portez ; & connoissant ses vertus &
» votre discernement, je veux croire ce
» que vous me dites de votre affection.
» Mais, berger, dites-moi, par quelle raison
» vous en avez usé avec Madonte, comme
» vous avez fait ? Vous sçavez, Silvandre,
» que l'amour semblable à un enfant s'of-
» fense d'un rien, & qu'il est infiniment
» susceptible de jalousie ? Comment n'a-
» vez-vous pas vu que les soins extraor-
» dinaires que vous rendiez à Madonte ;
» que les larmes que vous avez versées à
» son départ ; que les supplications que
» vous avez employées pour obtenir la
» permission de l'accompagner jusqu'en
» Aquitaine, n'offenseroient pas justement
» Diane, si elle en avoit la connoissance ?
» Ne deviez-vous pas songer que Madonte
» vous ayant refusé la permission de la sui-
» vre plus loin, pour ne pas déplaire à Ter-
» sandre qu'elle aime ; vous ne deviez
» point avoir demandé cette permission,
» pour ne pas donner de jalousie à Diane
» que vous aimez ? Et pouviez-vous espe-
» rer à votre retour un accueil plus favo-
» rable ? Il me semble qu'en vous traitant
» ainsi, elle n'a que trop montré que vous

» ne lui ètes point indifferent.

Diane ne perdoit pas un seul mot, approuvant tout ce que Phylis avoit dit, mais quand Silvandre commença de répondre, elle demeura immobile, les yeux fixes sur lui, la main avancée, & la bouche entr'ouverte : comme si elle eût voulu le convaincre de mensonge, à la premiere excuse qu'il apporteroit. Voici donc quelle réponse elle entendit. » Plût à dieu, » sage & discrete bergere, plût à dieu que » dans le peu de vie qui me reste, je trou» vasse les moyens de m'acquitter envers » vous ; mais le ciel suppléra à mon im» puissance par sa bonté, le ciel, dis-je, » qui recompense toujours des actions aus» si justes, aussi louables que la vôtre. Vous » me reprochez une faute dont je suis in» nocent ; & je vous supplie par ce qui vous » est le plus cher au monde, de m'éclair» cir davantage, afin que je puisse vous ré» pondre dans la plus exacte vérité. Qu'il » est artificieux, disoit Diane en elle-mê» me, il est convaincu ; & pour avoir le » loisir d'inventer quelque excuse, il veut » se faire redire ce qu'il ne sçait que trop.

Alors Phylis reprit en ces termes : » Avouez, Silvandre, que vous avez été » trompé, & que vous ne pensiez pas que » vos actions dussent être remarquées, ou » du moins qu'elles fussent reportées à

» Diane. Aussi pensé-je que celle par qui elle
» les a sçues ne croyoit pas faire mal ; car
» elle parloit trop naivement. Mais encore,
» reprit Silvandre, que dit-elle ? Elle dit,
» ajouta Phylis, qu'ayant rencontré Ma-
» donte, vous l'aviez avertie qu'un étran-
» ger la cherchoit avec un mauvais des-
» sein. Oui, je l'ai avertie, répondit le ber-
» ger, & j'ai cru y être obligé par les loix
» de l'humanité. Ces mêmes loix, répliqua
» Phylis, ne vous obligeoient pas de l'ac-
» compagner jusqu'en Aquitaine, moins
» encore d'embrasser ses genoux, & de les
» arroser de vos larmes, pour en obtenir
» la permission, & de la forcer enfin par
» vos importunités à vous permettre de
» la suivre un jour seulement ; que c'étoit
» passer un temps bien court auprès d'elle,
» pour le déplaisir éternel que son départ
» vous laisseroit. Mais (& voici ce que je
» trouve de plus merveilleux) lorsqu'elle
» vous a répondu en souriant que la pre-
» sence de Diane vous consoleroit ; Diane,
» avez-vous répondu, mérite un autre ser-
» viteur que moi ; & je ne l'ai jamais ser-
» vie que par gageure. Plût à dieu qu'elle
» eût à faire le voyage pour vous, & que
» vous restassiez ici à sa place ! De bonne
» foi, berger, les loix de l'humanité vous
» obligeoient-elles à tenir de pareils dis-
» cours à Madonte, & surtout à parler de

» Diane avec tant de mépris ? Et trouvez-» vous étrange qu'en étant avertie, elle » ait conçu pour vous la plus vive indigna-» tion ?

» O dieu, s'écria Silvandre, ô Diane ! » ô Phylis quelle noirceur me racontez-» vous ! *Quelle noirceur*, dit Phylis ? s'il y en » a, pouvez-vous nier que vous n'en soyiez » coupable ? Comment, interrompit le » berger, que j'aye fait ou dit ce que vous » me reprochez ? plus tôt que d'avoir eu » une telle pensée, j'aimerois mieux que » du fer de ma houlette on m'eût percé » le cœur. Nierez-vous, ajouta Phylis, », que vous avez accompagné Madonte » aussi loin qu'elle a voulu vous le per-» mettre ? J'avoue, répondit Silvandre, » que je l'ai accompagnée, & je soutiens » que si j'en avois usé autrement, j'aurois » été blâmé de tout le monde. Daignez » entendre mes raisons, & vous me juge-» rez vous-même.

Diane qui eût souhaité d'ajouter à chaque reproche de Phylis, pour convaincre entierement Silvandre, entendant qu'il se préparoit à parler : » Voyez, disoit-elle en » elle-même, avec quel front il va faire » un tissu de mensonges. » En même temps Silvandre poursuivit en ces termes : » Ber-» gere, il y a long-temps que Pâris nous » dit que cet étranger étoit venu avec un

» mauvais dessein contre Madonte, & qui
» le voyant en peine de lui en donner avis
» je m'en chargeai. Il ne dit pas, reprenoi
» Diane, avec quel empressement il s'of-
» frit, par la crainte qu'il avoit d'être pré-
» venu dans ce charitable office. » Cepen-
dant Silvandre continuoit : » Or, hier ma-
» tin je la rencontrai avec Tersandre, & ju-
» geant qu'on m'imputeroit tout le mal
» qui pourroit arriver, si je ne l'avertis-
» sois, je le fis ainsi que je m'en étois char-
» gé. En même temps la voyant fondre en
» pleurs, je fus touché de compassion, &
» pour la défendre si elle étoit attaquée,
» je lui proposai de l'accompagner avec tel
» nombre de mes amis qu'elle voudroit.
» Il est peut-être son champion, disoit Dia-
» ne : il faut que ce soit lui qui la défende
» contre ses ennemis. Ce que j'ait fait, ajou-
» ta Silvandre, & je l'ai accompagnée un
» peu au-delà du lieu où Pâris avoit trouvé
» l'étranger. Pouvois-je faire moins, sans
» manquer à mon devoir ? Si j'ai fait autre
» chose, bergere, puisse la seconde vie que
» j'attens m'être à jamais refusée, pour
» châtiment !

» Mais, repliqua Phylis, ne l'auriez-
» vous pas suivie jusqu'en Aquitaine, si elle
» y avoit consenti ? Si j'avois cru, dit Sil-
» vandre, qu'elle eût eu besoin de mon
» secours, j'avoue que je l'aurois accom-
» pagnée

» pagnée plus loin, persuadé que chacun
» est tenu de secourir les affligés. Dans peu,
» disoit Diane, ce berger deviendra l'her-
» cule gaulois, & nous le verrons la mas-
» sue en main parcourir les provinces pour
» combattre les monstres. Mais conti-
» nuoit-il, rien n'est plus faux que je l'aye
» ni pressée, ni même priée; & je doute
» qu'il y ait quelqu'un assés impudent pour
» l'inventer ou le soutenir. Cependant, re-
» prit Phylis, si elle avoit voulu vous l'au-
» riez accompagnée plus loin. Elle ne m'a
» point refusé, dit Silvandre; il est vrai
» que je m'offris à la conduire jusques hors
» du Forest. Amasis, disoit Diane, l'a
» peut-être commis pour la sureté des
» chemins.

» Mais est-il possible, repliqua Phylis,
» que vous n'ayez point versé de lar-
» mes? que vous n'ayez point embrassé
» ses genoux? que vous ne luy ayez
» point témoigné vos regrets? que vous
» n'ayez point parlé de Diane? O terre
» engloutissez-moi, répondit-il! & vous,
» Hesus, retranchez-moi de la societé
» des hommes, si rien de tout cela est
» veritable! Je vous jure, Phylis, par
» les dieux de ce bocage qui nous écou-
» tent, & par tous les genies qui habi-
» tent ces lieux, que tout cela est abso-
» lument inventé par le plus cruel de mes

» ennemis. Berger, dit Phylis, vous
» changerez d'opinion, lorſque vous
» ſçaurez de qui nous tenons ces faits.
» Mais avouez du moins que vous n'ê-
» tes pas excuſable d'être parti ſans la
» permiſſion de Diane. Vous ſçavez que
» qui aime bien, ne diſpoſe jamais de
» ſoi-même que de l'aveu de ſa mai-
» treſſe. Pourquoi êtes-vous parti ſans
» nous rien dire? Le voilà confondu,
» ajoûtoit Diane tout bas. Je vous en
» aurois parlé, répondit Silvandre, ſi
» j'avois eu un voyage à faire; mais
» comme il ne s'agiſſoit que d'un mille,
» je penſay que vous vous ſeriez mo-
» quées de moy. D'ailleurs Madonte par-
» tit ſi promptement que je ne pouvois
» vous rien dire, à moins que de lui
» manquer. Mais enfin eſt-il poſſible que
» Diane qui eſt ſi ſpirituelle, & que
» vous auſſi, Phylis, vous ayez donné
» dans un piége ſi groſſier? Car ſi j'a-
» vois aimé Madonte, & ſi je m'étois
» chargé avec tant d'empreſſement de l'a
» vertir elle & Therſandre, aurois-je
» tardé ſi long temps à le faire? Cepen-
» dant s'il plaît à Diane de s'en ſouve-
» nir, cette commiſſion me fût donnée
» le jour que nous allâmes chés Adamas.
» Or voyez combien de temps s'eſt
» écoulé depuis; car c'eſt d'hier ſeule-

» ment que je les ai avertis. Pourquoi
» encore si je l'avois aimée, ne l'aurois-
» je pas suivie par tout ? Et quelle autre
» consideration que mon amour pour
» Diane peut me retenir en cette con-
» trée, quand je n'y possede rien que ce
» que mon industrie me procureroit éga-
» lement ailleurs ? Si donc je reste sur ces
» bords, si je n'ay point suivi Madonte,
» que ne croyez-vous faux les rapports
» que l'on vous a faits ? N'est-il pas
» vrai, Phylis, qu'avant notre gageure,
» vous ne m'avez rien vû aimer ? Vous
» ne pouvez en disconvenir, puisque c'est
» sur cela que je fus condamné à servir
» Diane. En verité je serois plus suscepti-
» ble de tendresse qu'Hylas, si j'avois pû
» m'attacher à une personne que j'ay
» vue à peine quelquefois, m'étant déja
» devoué à Diane. Adraste ne seroit pas
» plus insensé que moi, si j'avois été ca-
» pable de quitter Diane pour Madonte :
» Diane la plus belle, la plus sage, & la
» plus accomplie bergere qui soit dans
» l'univers, pour Madonte qui n'a rien
» d'estimable que les qualités par où elle
» peut ressembler à Diane, quoique moins
» parfaitement. Adraste encore une fois
» seroit moins insensé que Silvandre, si
» connoissant le gout que Madonte a
» pour un chevalier qu'elle va cherchant,

„ Silvandre avoit pretendu la divertir de
„ cette passion.

Le berger tint encore plusieurs discours semblables que Diane & Phylis écoutoient avec beaucoup d'attention ; Diane sur-tout qui malgré la prévention où elle étoit, ne pouvoit s'empêcher de gouter les dernieres raisons que Silvandre avoit alleguées. Ainsi la bergere touchée & de ces raisons, & des louanges de Silvandre qu'elle ne pouvoit soupçonner de flaterie, s'adoucit un peu, & principalement lorsqu'elle venoit à se representer l'état où elle l'avoit vû. Cependant son courage genereux ne lui permit pas de se condamner entierement, & contente de ce qu'elle avoit appris pour cette fois, elle se retira doucement, & s'en alla chercher Alexis.

Presqu'en même tems Phylis persuadée que le berger n'avoit plus besoin d'elle ; „ je suis charmée, lui dit-elle,
„ de ce que vous m'avez appris : confo-
„ lez-vous ; vos raisons ont produit leur
„ effet. Je reconnois que vous êtes fauf-
„ sement accusé ; je parlerai à Diane, &
„ j'espere que nous la flechirons bien-
„ tôt. De votre côté aidez-vous, & con-
„ tinuez d'aimer une bergere si accom-
„ plie.

A ces mots, Phylis s'en alla, sans ar-

tendre les remercimens du berger, ni ses protestations d'un amour inviolable pour Diane; mais à peine se trouva-t'il livré à lui-même, qu'il sentit renaître tous ses déplaisirs. Malgré la promesse de Phylis, malgré les assurances d'Alexis, le malheur qui l'avoit accueilli dès le berceau, ne lui laissoit presqu'aucune esperance de salut. Et ce dernier coup l'avoit tellement surpris, que sa prudence & sa raison lui furent d'un foible secours. Dans cet état il tourne ses pas vers la riviere, il s'assied sur le rivage : là il se rappelle tout ce que Phylis lui avoit dit au nom de Diane. Et suivant l'usage des malheureux qui se plaisent à se representer leurs maux encore plus grands qu'ils ne le sont, il trouve une sorte de consolation à n'en vouloir point.

Circène, Florice & Palinice se retirant en même temps dans leurs cabanes pour dîner entendirent ses plaintes d'assez loin. Circène reconnut incontinent sa voix, & l'étrangere qui étoit avec elle montrant quelque curiosité de sçavoir à quoi elles passoient plus doucement les jours, Circène lui dit : » Ma compagne, vous » demandez quelles sont nos plus agrea» bles amusemens; avez-vous entendu » tout à l'heure des plaintes? Il est impossi» ble de s'ennuyer avec le Berger qui les

» faisoit. Lorsque vous l'aurez entrete-
» nu, je suis persuadée que vous en par-
» lerez comme moi. Dites-moi je vous
» supplie, répondit l'étrangere, comment
» vous pouvez penser ainsi de Dorinde,
» qui se haïroit elle-même, si elle étoit
» homme ?

„ Je gage avec vous repliqua Circène,
» que si vous avez resolu de haïr tous les
» hommes vous excepterez Silvandre,
» Silvandre le plus accompli des bergers.
» *Ils sont* tous ingrats & perfides, & rien
» ne m'empêchera de les avoir tous en
» horreur. Il n'y en a jamais eu un seul qui
» ait sçu aimer. Vous penserez autre-
» ment, dit Palinice, lorsque vous verrez
» Silvandre auprès de Diane. C'est ce que
» j'ignore, repondit Dorinde ; mais je
» sçay que je n'ay point encore vu de fem-
» me qui pensant differemment, n'ait été
» la dupe d'autrui ou d'elle-même. Lors-
» qu'on vous dira, poursuivit Florice, que
» les uns se sont noyés ; que les autres se
» sont bannis volontairement; que d'autres
» se sont tués dans l'excès de leur passion ;
» vous serez bien incredule, si vous n'a-
» vouez que les hommes sçavent aimer en
» cette contrée. Mais qui sçait, repliqua
» Dorinde, si tout cela n'est pas plus tôt
» l'effet du dépit que de l'amour ; car
» croyez-moi, nous ne sçaurions nous

» tromper en donnant un tour desavanta-
» geux à toutes les actions des hommes.

Cependant elles arrivent au lieu où étoit Silvandre. Ce berger étoit tellement enseveli dans ses tristes pensées, qu'il ne les entendit point. Il étoit couché de son long ; la tête appuyée sur une main, & ses yeux comme deux sources laissoient aller des torrens de larmes. Dorinde, après l'avoir consideré quelque temps : » Ce ber-
» ger, dit-elle, d'une voix basse, n'a-t'il
» point encore trompé de bergeres ? Il
» pleure certainement, ou de n'en avoir
» abusé aucune, ou d'en avoir abusé
» trop peu. Il a, dit Circène, une reputa-
» tion bien differente. Ah, poursuivit Do-
» rinde, c'est par là même qu'il nous atti-
» rent dans leurs pieges. Quant aux larmes
» du berger, ah croyez-moi, c'est un arti-
» fice pour tromper quelque bergere qu'il
» aura trouvée difficile à persuader. Quelle
» apparence, ajouta Palinice ? Desabusez-
» vous, repliqua Dorinde ; la nature leur
» a donné pour notre malheur la faculté de
» rire & de pleurer à leur gré. Et telle est
» leur dépravation qu'ils prennent avec
» plaisir des peines extrêmes, pour faire
» souffrir un peu quelqu'innocente qui les
» fuira.

Dorinde prononça avec feu ces dernieres paroles. Silvandre les entendit, & tout

nant les yeux vers les bergeres, il rougit d'être surpris dans l'état où il étoit. Il eût mieux aimé mourir, que de leur donner quelque connoissance de l'amour qu'il avoit pour Diane. Il essuya donc ses yeux, en feignant de faire autre chose, & s'efforçant de montrer un visage serain : » Belles bergeres, leur dit-il, que je vous suis » obligé d'avoir interrompu les tristes pen» sées qui m'occupoient inutilement, puis» qu'aussi bien mon mal est sans remede. Et de peur qu'elles ne prissent pour un effet d'amour les larmes qu'elles lui avoient vû répandre : » N'est-il pas bien cruel, » ajouta-t'il, d'ignorer sa naissance & sa » patrie, & de n'avoir de ressource qu'en » son industrie seule ? Je disois bien, s'é» cria incontinent Dorinde, que ce n'étoit » pas des larmes d'amour, quoique mes » compagnes soutinssent le contraire.

Alors Silvandre jettant les yeux sur elle, & ne la connoissant point : » Belle étran» gere, lui dit-il, sçavez-vous discerner les » larmes d'amour d'avec les autres ? Il fau» droit auparavant me dire s'il y a des lar» mes d'amour, répondit Dorinde. Hé peut» il y en avoir d'autres, repartit le berger? » Si l'on ne pleure que d'amour, ajouta » Dorinde, je suis assurée que je ne pleu» rerai jamais. *Votre âge* & votre beauté ne » vous exempteront pas facilement de ce

tribut,

»tribut, à moins qu'amour ne se contente
» de faire pleurer vos amans. *Laissons* là ma
» beauté, Silvandre, & soyez persuadé que
» si on ne pleure que d'amour, jamais hom-
» me ne pleurera, parce que jamais homme
» n'a sçu ni ne sçaura aimer. *Belle étrangere*, si
» vous daignez m'écouter, je vous aurai
» bien tôt convaincue du contraire. » Do-
rinde vouloit changer de discours; mais
ses compagnes la forcerent d'écouter Sil-
vandre; & le berger commença de la sorte:
» Belle bergere, dites-moi d'abord s'il
» y a dans l'univers quelque chose qui se
» nomme amour? Je pense, dit-elle, qu'il
» y a une passion que l'on nomme ainsi, &
» dont les hommes ne sont pas capables.
» Nous en rechercherons la raison, reprit
» froidement Silvandre; il suffit pour le
» present que vous avez avoué qu'il y a une
» passion qui se nomme amour. Or que pen-
» sez-vous que soit cet amour? C'est, répon-
» dit-elle, un certain desir de posseder ce
» que l'on juge beau ou bon. Fort bien, dit
» Silvandre; mais, continua-t'il, comme
» il y a dans la nature des animaux raison-
» nables & d'autres qui ne le sont pas, en
» quel rang mettez-vous les hommes?
» Vous m'embarassez, dit-elle en souriant,
» on ne peut nier qu'ils ne soient quelque-
» fois raisonnables; & très souvent ils ne
» le sont point. Cependant, ajouta Silvan-

» dre, n'est-il pas vrai qu'ils recherchent
» toujours leur plaisir ? *Cela n'est pas* dou-
» teux, répondit l'étrangere. Maintenant,
» reprit le berger, je vous prouverai fa-
» cilement que les hommes sont capables
» d'amour, & qu'ils en sont plus capables
» que vous. En effet, puisque les hommes
» se portent avec violence vers le plaisir,
» & que la volonté n'a jamais pour objet
» que le bon ou ce qui est jugé tel, il suit
» que l'amour n'étant de votre propre aveu
» que ce desir; ceux là aiment plus, qui ont
» plus devant les yeux ces objets bons ou
» jugés tels. Et les femmes étant & plus bel-
» les & meilleures que l'homme, qui peut
» nier que les hommes n'aiment plus qu'el-
» les. Ah ! s'écria Dorinde, j'avoue tout,
» excepté la consequence.

Quoique Silvandre, dans l'état où il étoit, ne se plût guere à de semblables entretiens, il alloit continuer pour convaincre entierement Dorinde ; mais une grande troupe de bergers & de bergeres qui reprenoient le chemin de leurs cabanes pour dîner, & passer à l'ombre la grande chaleur, l'en détourna. Il demanda donc aux belles étrangeres la permission de se retirer, puisqu'aussi bien leurs discours seroient interrompus par cette foule de bergers. Les bergeres & même Dorinde qui étoient ravies de l'entendre, & qui desiroient de se

reposer un peu, l'inviterent à venir dans leur cabane ; il s'excusa le mieux qu'il put, & leur promit de s'expliquer davantage sur le même sujet une autre fois qu'il auroit plus de loisir. En même temps il les quitta. Dorinde l'ayant consideré quelque temps : « J'avoue, dit-elle, que si tous les hom- » mes de cette contrée ressemblent à Sil- » vandre, j'en excepterai toujours les ha- » bitans, lorsque je parlerai des hommes » en general.

Cependant comme elles virent la grande troupe s'approcher, & qu'elles ne vouloient point s'y engager, elles regagnerent doucement leurs cabanes. Silvandre, de son côté, qui évitoit avec soin toute compagnie, se cacha dans le premier buisson pour aigrir ses playes en les considerant de nouveau. Mais le genie qui veilloit sur lui, conduisit en ce même lieu la troupe qu'il fuyoit. Et lorsqu'il voulut recommencer ses plaintes, ils lui demanderent s'il ne sçavoit point où étoit le grand Adamas, ou celui qui jugeoit en son absence. » Adamas, répondit Silvandre, demeure » loin d'ici ; sa maison est située sur le cô- » teau que l'on trouve à droit en allant à la » grande ville de Marcilli. Pour Clorida- » mante, il n'est pas loin ; il habite ce vieux » palais que l'on nomme Julien. » Ils le supplierent de les conduire vers ce druide,

pour lui demander justice d'un outrage fait à toutes les bergeres du Lignon dans la personne de la bergere qu'ils lui menoient. Alors, Silvandre jettant les yeux sur elle, & touché tout à la fois de sa beauté, de sa modestie, & de l'offense generale, se crut obligé de les accompagner.

Tant que le chemin dura, ils observerent tous un profond silence: de sorte que Silvandre put s'occuper à loisir de ses tristes pensées. Lorsqu'ils furent arrivés, Cloridamante instruit qu'ils venoient lui demander reparation d'une injure, descendit dans une grande salle où il avoit accoutumé de rendre la justice. Alors un vieux pasteur tenant par la main sa femme qui étoit presqu'aussi âgée que lui, parla en ces termes:
» O pere, le plus sage & le plus judicieux
» des hommes, vous voyez devant votre
» tribunal un pere & une mere outrés de
» douleur. On a commis contr'eux & con-
» leur fille unique un attentat énorme. Ils
» viennent vous demander justice, & vous
» amenent les coupables & les témoins,
» afin qu'après les avoir entendus vous
» mainteniez selon votre coutume, le
» droit & l'équité, & que vous punissiez
» les méchans.

Le druide promit à tous de leur faire bonne justice; » mais afin de prononcer
» plus surement, ajouta-t'il, choisissez par-

» mi vous quelqu'un qui n'ait point inte-
» rêt dans l'affaire, & qu'il nous fasse en-
» tendre le sujet de votre different. Vous
» alleguerez ensuite vos raisons, soit pour
» charger l'accusé, soit pour le défendre.
En même temps ils jetterent tous les yeux sur une bergere qui les avoit accompagnés; & parce qu'ils craignoient que le druide ne fît quelque difficulté de la croire : » non,
» non, dit Cloridamante, je suis prêt de
» l'entendre, si vous jugez tous qu'elle soit
» bien informée. L'innocence de son âge
» & de son sexe est pour nous un garant
» qu'elle dira la verité. » Aussi tôt le druide lui ordonna de parler, & elle commença en ces termes.

HISTOIRE DE SILVANIRE.

» Mon pere, puisque vous ordonnez que
» je vous explique le sujet qui nous amene
» devant vous, quelqu'interessée que je
» sois comme amie à l'offense dont il s'a-
» git, je ne déguiserai en rien la verité.
» Personne ne pouvoit mieux que moi vous
» instruire de toutes les particularités. Dès
» mon enfance j'ai été nourrie avec la belle
» Silvanire, dit-elle en montrant une jeu-
» ne bergere; ainsi j'ai vû le commence-
» ment & les progrès de l'amour qui a oc-
» casionné l'affaire dont il est question. Et
» d'abord, mon pere, je vous dirai que ce

» hameau où sont nos petites cabanes.
» situé au pié de la montagne que nous a
» pellons Mont-lune. Dès long temps
» ancêtres de ce vénérable pasteur, qui
» nomme Menandre, ajouta-t'elle en
» montrant du doigt, ont tenu parmi n
» l'un des premiers rangs soit pour leur v
» tu, soit pour la quantité de leur pâtu
» ges. Menandre a épousé Lerice, cette sa
» & discrete bergere que vous voyez aup
» de lui. Ils n'ont jamais eu d'autre fr
» de leur amour que la belle & jeune S
» vanire qu'ils tiennent maintenant par
» main. Ils n'ont rien oublié pour lui d
» ner une éducation vertueuse ; & tan
» qu'ils songeoient à orner son ame, la
» ture prit plaisir à embellir son corps.
» elle n'étoit presente, j'en dirois dav
» tage. Enfin, dès sa premiere jeunesse,
» attiroit tous les regards, & ravissoit t
» le monde en admiration.

» Un des plus proches voisins de Men
» dre, & peut être son meilleur ami,
» Arion ce respectable vieillard que v
» voyez de l'autre côté, pasteur à la ve
» sans reproche, & dont les ayeux ont g
» verné long temps, & avec toute s
» d'integrité les petites affaires de n
» hameau. Mais il faut avouer que son p
» songea plus à lui laisser beaucoup d'h
» neur, que les biens de la fortune. (

» deux ans ou environ avant la naissance de
» Silvanire, Arion avoit eu ce jeune ber-
» ger que vous voyez auprès de lui, &
» dont le nom est Aglante. L'amitié des
» peres, la proximité de leurs cabanes, la
» beauté de Silvanire, ou plus tôt le des-
» tin d'Aglante, fit qu'il ne put voir la
» bergere sans l'aimer. Silvanire de son
» côté se voyant servie avec tant de sou-
» mission, & ne sçachant encore ce que
» c'étoit qu'amour, recevoit avec une naï-
» veté digne de son âge les services du ber-
» ger, & sans que ses parens parussent le
» désaprouver. Lorsqu'Aglante eut atteint
» sa douziéme année, & Silvanire sa dixié-
» me ils conduisoient ensemble leurs trou-
» peaux, ils jouoient ensemble, ils ne se
» quittoient point. Et lorsqu'il revenoient
» au logis, car le petit Aglante l'accom-
» pagnoit toujours, Menandre & Lerice
» lui faisoient mille caresses. Tous ceux
» qui observoient les actions d'Aglante ne
» voyoient qu'avec une surprise extrême
» tous les soins qu'en cette enfance il ren-
» doit à la bergere, & la modestie avec la-
» quelle Slivanire les recevoit.
» Un jour qu'il lui avoit rendu une bre-
» bis égarée; mais dit-elle, Aglante, com-
» ment m'acquiterai-je de la peine que
» vous prenez pour moi? C'est, répondit
» le berger, en me permettant de vous ser-

» vir. Cette permiſſion payera & tous les
» prétendus ſervices que je vous ai rendus,
» & tous ceux que je pourrai jamais vous
» rendre.

» Mais, continua-t'elle, pourquoi eſti-
» mez-vous tant cette permiſſion ? *Parce*
» *que* je ne trouve point de plus grand bon-
» heur que celui de vous ſervir.

» Silvanire apprit avec l'âge qu'une fille
» ſage doit obéir à ceux qui lui ont donné
» le jour, & ne diſpoſer de ſa volonté que
» conformément à la leur. Cette connoiſ-
» ſance vint un peu tard ; l'amour avoit
» déja jetté dans ſon cœur de ſi profondes
» racines, qu'elle ne pouvoit s'en défaire
» ſans douleur. Elle reſolut ne pouvant
» mieux faire, de feindre au moins qu'elle
» étoit libre. Et quoiqu'il lui en coutât in-
» finiment pour cacher ſes fers, jamais per-
» ſonne n'a pû rien remarquer. Aglante
» même depuis quatre ans a vêcu dans une
» telle incertitude à cet égard, qu'il ignoroit
» à quoi s'en tenir : ſageſſe incroyable dans
» une perſonne auſſi jeune !

» Ce fut alors que je commençai à la
» pratiquer, & que je m'attachai à elle,
» comme heureuſement elle s'attacha à
» moi. Peut être fut-elle ravie de me trou-
» ver, dans la reſolution où elle étoit de s'é-
» loigner d'Aglante. Le berger fut extrê-
» mement ſenſible, comme il eſt aiſé de ſe

» l'imaginer, aux froideurs de Silvanire.
» Il remplissoit des ses plaintes les lieux les
» plus solitaires de nos bois. Un jour il fut
» rencontré dans un vallon écarté par un
» vieux pasteur, qui comprit à ses discours le
» mal qui le tourmentoit. Il écouta quelque
» temps sans être vû, & s'approchant enfin,
» il lui representa (car il étoit ami de son
» pere) qu'il devoit employer autrement
» ses belles années, & soulager plus tôt la
» vieillesse d'Arion, en prenant soin de ses
» troupeaux & de sa famille : que les dieux
» le châtieroient s'il trompoit les esperan-
» ces que l'on avoit conçues de lui : que
» l'ennemi qui le tenoit en servitude ne
» pouvoit se vaincre que par la fuite, &
» qu'il étoit toujours accompagné du mé-
» pris, & suivi du repentir.

» Mais le jeune berger seduit par une
» passion qui lui sembloit aimable : mon
» pere, lui répondit-il, j'avoue que ceux là
» sont blâmables qui aiment des objets in-
» dignes de leur amour; pour moi je cheris
» de sorte mon affection que je quitterai
» plus tôt la vie que d'y renoncer. Qu'A-
» rion, au lieu de se plaindre de moi m'aide
» au contraire à supporter mon tourment,
» ou qu'il le soulage s'il est en son pouvoir.
» Et j'espere qu'il le fera; il m'aime, il a
» sans doute éprouvé autrefois ce que j'en-
» dure aujourd'hui. Et vous, mon pere,

» qui me montrez tant de bonté, aidez-
» moi de toutes vos forces, je vous en con-
» jure.

» Je vous aime, il eſt vrai, repartit le
» bon vieillard ; & n'ignorant pas com-
» bien difficilement un jeune cœur ſe dé-
» tache de ce qu'il aime, je voudrois vous
» rendre la liberté, s'il étoit poſſible, à
» cauſe des maux que je prévoi, & qui me
» paroiſſent inévitables autrement. Mais du
» moins, celle que vous recherchez eſt-
» elle digne de vous ? Pour me répondre
» quittez le perſonnage d'amant ; ou ſi
» quelquefois vous avez reconnu mon ami-
» tié pour Arion & mon zele pour le bien
» de votre famille, nommez-moi la per-
» ſonne que vous aimez. Je jugerai ſi elle
» vous convient, & je pourrai vous don-
» ner des conſeils ſalutaires.

» Aglante qui ſçavoit combien ce vieux
» paſteur l'avoit toujours cheri, ne ba-
» lança point à lui nommer Silvanire. Ce
» bon vieillard lui répondit alors : J'avoue,
» Aglante, que votre faute eſt excuſable, ſi
» pourtant c'en eſt une. Mais, ajouta-
» t'il, lui avez vous fait connoître votre
» amour ? Je n'ai fait, dit-il, toute ma vie
» que la ſervir ; & pour mon malheur elle
» montroit quelque inclination pour moi
» dans ces premieres années, mais helas
» depuis elle ne m'a fait voir qu'inſenſibi-

lité. Peut être, dit le prudent vieillard,
» veut elle éprouver votre constance ; peut
» être en aime-t'elle un autre, ou lui avez
» vous donné quelque sujet de m'éconten-
» tement ? Rien de tout cela, répondit
» Aglante. Eh bien, reprit le vieillard,
» croyez-moi : ou cette fille vous aime &
» dissimule, ou elle veut vous quitter pour
» quelqu'autre. Je ne puis, repartit le jeune
» berger, soupçonner le dernier. Elle dis-
» simule donc, interrompit le vieillard ;
» quoiqu'il en soit, je vous conseille de fein-
» dre une autre passion ; par là vous con-
» noîtrez son dessein. Ah, mon pere, quel
» expedient, s'écria Aglante ! Je mourrois
» plus tôt que de faire soupçonner ma fide-
» lité. O que tu es novice en amour, dit
» le vieillard ! si tu n'as pas assés de coura-
» ge pour suivre mon conseil, repose-toi
» sur moi, & je te servirai utilement.

» Le vieillard fit incontinent courir le
» bruit qu'Aglante avoit changé ; & ce
» bruit fut autorisé par les froideurs de Sil-
» vanire. Mais quoiqu'on lui donnât pour
» maitresse Siline, belle & vertueuse ber-
» gere, & fille de ce vieux pasteur, & que
» l'on ajoutât que le mariage alloit s'ac-
» complir, Silvanire n'en put rien croire.
» Elle en ressentit de la peine, mais elle
» ne changea rien à ses manieres avec
» Aglante, d'autant mieux que son pere

» vouloit la donner à Theante, un des plus
» riches & des plus sages bergers de notre
» hameau, & qu'elle étoit entierement dé-
» terminée à obéir.

» Cependant Silvanire eut beau dissimu-
» ler, je m'apperçus qu'elle n'étoit point
» insensible aux bruits qui couroient. Un
» jour qu'Aglante lui avoit rapporté une
» de ses brebis qui s'étoit égarée : Hé quoi,
» lui dis-je, vous est-il encore permis de
» servir une autre bergere que Siline dont
» vous allez être l'époux ? Moi, l'époux
» de Siline, s'écria-t'il ? sçachez Fossinde,
» (tel est mon nom) que Siline merite un
» autre époux que moi ; & fût-elle Ga-
» latée, je la refuserois. Cependant, lui
» dis-je, Siline a du merite. Je l'avoue,
» ajouta-t'il ; mais elle n'est pas Silvanire.

» Tandis que nous parlions ainsi, Sil-
» vanire caressoit sa brebis retrouvée; mais
» je remarquai qu'elle nous écoutoit avec
» attention ; & quelques jours après j'eus
» occasion de me convaincre qu'Aglante
» ne lui étoit pas indifferent.

» En ce même temps Tirinte revient
» dans notre hameau après quinze lunes
» d'absence ou environ. Tirinte est ce berger
» qui vous est presenté comme coupable, ô
» sage Cloridamante; à peine fut-il arrivé,
» à peine eut-il vû Silvanire, qu'il en de-
» vint éperdument amoureux. Silvanire le

» traita comme Aglante & tous les autres
» bergers avec beaucoup d'indifference.
» Cependant la passion de Tirinte augmen-
» ta jusqu'à ce point que ne pouvant s'in-
» sinuer dans les bonnes graces de Silvani-
» re, il resolut de ne plus vivre. Ce berger
» que vous voyez auprès de lui, ô sage
» druide, & qui se nomme Alciron, avoit
» pour Tirinte l'amitié la plus sincere. Il le
» voyoit avec douleur perdre ses soins au-
» près de Silvanire; il avoit essayé mille
» fois de lui arracher une passion si inutile;
» mais enfin le voyant determiné à mou-
» rir, il se porta à la mechanceté la plus
» noire qui se puisse imaginer.

» Tirinte, & Alciron le premier avoient
» conduit leurs troupeaux sur les sommets
» de Mont-lune. Tirinte se croyant seul,
» car il n'avoit point apperçu Alciron,
» s'occupa uniquement de son malheur
» qu'il déploroit de la façon du monde la
» plus touchante. O Tirinte, s'écria-t'il,
» n'es-tu pas las de pousser tant de soupirs
» inutiles? se peut-il qu'en perdant la liberté
» tu ayes aussi perdu la raison? Esperes-tu
» de fléchir jamais cette ingrate bergere?
» Mais après s'être tû quelque temps; ô
» dieux, reprenoit-il, à quoi voulez-vous
» que je me détermine? Ordonnez ce qu'il
» vous plaira, me voici prêt à vous obéir.
» Seulement ne m'ordonnez pas de ne l'ai-
» mer plus.

» Alciron ne put soutenir plus long temps
» ses plaintes ; il s'approche de lui tout à
» coup, & lui parle en ces termes : Les
» dieux, ô Tirinte, connoissent nos foibles-
» ses, & nous les pardonnent ; mais ils pu-
» nissent toujours ceux qui veulent les ren-
» dre coupables de leurs propres erreurs. O
» cher ami, n'attire point sur toi par de pa-
» reils blasphêmes les traits redoutables de
» leur juste couroux. Ah, puisqu'ils con-
» noissent nos foiblesses, & qu'ils les par-
» donnent, reprit Tirinte avec un grand
» soupir, ils ne m'imputeront point la faute
» que tu me reproches. Elle n'est que l'effet
» de m'a foiblesse : & mon intention est de
» leur obéir en tout ce qui dépendra de
» moi. Et pour t'en convaincre, dis-moi,
» Alciron, qui pourroit moins aimer Sil-
» vanire ? Et qui pourroit en l'aimant au-
» tant que moi, blasphêmer moins : si c'est
» blasphêmer que de dire que je ne puis
» cesser de l'aimer ?

» O Tirinte, reprit Alciron, pourquoi
» déguiser ainsi ta faute ? Il dépend de toi
» de vaincre cette passion que tu me peins
» si puissante. Non, non, s'écrie Tirinte,
» je ne suis plus à moi ; je veux mourir en
» aimant Silvanire. La mort est mainte-
» nant l'objet de mes desirs les plus ardents.
» Je veux finir ma vie infortunée, puisque
» je n'espere aucun soulagement à mes dou-

»leurs. Promets moi ſeulement, pour con-
»ſerver la memoire de mon amour, de
»raſſembler mes cendres dans un tom-
»beau, & d'y graver ces mots : *Voilà l'ef-
»fet de la beauté.* J'eſpere qu'un jour en
»les liſant, la cruelle ſera touchée de re-
»pentir. O quel ſera mon bonheur, ſi
»dans l'autre vie j'apprens que ſes beaux
»yeux ſe ſont mouillés de quelques larmes.

»Pourquoi, Tirinte, parler de mort &
»de tombeau ? Amour eſt le dieu de la vie ;
»& la mort ſeule peut ruiner ſon empire.
»Il t'ordonne de vivre, ce dieu puiſſant,
»ne fut-ce que pour conſerver à ta Silva-
»nire un fidele ſerviteur. Et moi, de la
»part de ce dieu, je te promets que tu ob-
»tiendras bien tôt Silvanire, ſi tu veux ſui-
»vre mes avis. O, s'écria Tirinte, les pro-
»meſſes impoſſibles n'obligent point ceux
»qui les font. Celle-ci n'eſt point impoſſi-
»ble, reprit Alciron, pourvu que tu exe-
»cutes fidelement ce que tu vas entendre.
»Alors il continua de la ſorte :

» Je n'ai rien tant ſouhaité, mon cher
»Tirinte, que de t'arracher à une paſſion ſi
»funeſte ; je n'ai rien oublié pour y réuſſir,
»tu le ſçais. Mais puiſque mes efforts ont
»été inutiles, je veux te donner dans peu
»Silvanire. Elle ſera tellement à toi, que
»tu pourras en diſpoſer à ta volonté ; &
»bien tôt tu connoîtras par ta propre ex-

» perience que je ne t'impose point.

» En effet, Alciron vint peu de jours » après le trouver. Il lui apporte un miroir » dans lequel il lui défend de se regarder, » & l'assure que si par quelque artifice il » peut faire ensorte que Silvanire y jette » les yeux, elle sera toute à lui. Comment, » dit Tirinte, est-ce un enchantement? » Non, répondit Alciron. Mais, dis-moi, » ajouta Tirinte, m'aimera-t'elle? *Eh que* » *t'importe*, pourvu qu'elle soit tienne seu- » lement, prens bien garde que quelqu'au- » tre ne s'y voye; il en arriveroit du mal. » Et si par hazard, & sans le vouloir, tu y » jettes les yeux, vien me trouver incon- » tinent, j'y remedierai.

» Tirinte reçut le miroir avec une satis- » faction qui ne peut s'exprimer. Aussi tôt » il va chercher Silvanire; il lui presente » le miroir, il la presse de l'accepter, il » ajoute enfin tant de raisons, tant de prie- » res, tant d'artifices qu'elle le reçoit, mais » à condition de ne le garder qu'autant » qu'elle le voudroit. A peine eut-elle jetté » les yeux sur la glace qu'elle l'obligea de » le reprendre. Tirinte étoit ravi d'avoir » si bien executé ce qu'Alciron lui avoit » conseillé; mais sa joye ne dura pas long » temps; car Silvanire eut incontinent des » défaillances extrêmes, & tomba dans des » assoupissemens mortels. Elle demeura

plus

» plus de trois heures dans cet état, sans
» que les mires pussent rien connoître à
» son mal.

» On dit alors dans tout le hameau que
» Silvanire étoit empoisonnée, & que l'on
» desesperoit de sa vie. Aglante & Tirin-
» te accourent affligés, comme vous pou-
» vez vous l'imaginer. Tirinte reconnut
» d'abord l'effet de son miroir. Il conçut
» contre Alciron un déplaisir si violent, que
» s'il l'avoit rencontré, il lui eût ôté la vie.
» Ce perfide, disoit-il en lui même, a pen-
» sé me délivrer de mon amour, en la fai-
» sant mourir; mais le cruel qu'il est, il
» n'a pas consideré que ma vie est attachée
» à celle de Silvanire, & que si elle meurt, il
» m'est impossible de lui survivre. Mais, re-
» prenoit-il incontinent, monstre plus in-
» humain que le tigre même, qu'elle furie
» t'a allaité? O dieux! Tu sçais Tirinte,
» que ce barbare a voulu que Silvanire re-
» çut la mort par tes mains: tu le sçais, &
» tu vis, & tu respires, & tu ne l'as point
» encore vengée.

» Le berger alloit cherchant Alciron,
» mais si transporté de fureur, que peut
» être il ne l'eut pas apperçu quand même
» il l'auroit rencontré. Cependant Silva-
» nire luttoit contre son mal, tantôt s'éva-
» nouissant, puis revenant à elle même,
» & retombant ensuite; & ces divers

» accidens faiſoient aſſés connoître que ſa
» mort étoit prochaine. Parmi ceux qui
» étoient dans ſa chambre, & qui reſſen-
» toient plus vivement ſa perte, étoit le
» triſte Aglante, dont le déplaiſir étoit ſi
» violent, qu'il s'évanouiſſoit preſqu'auſſi
» ſouvent qu'elle. D'un autre côté Menan-
» dre & Lerice qui avoient mis dans la
» belle Silvanire toute l'eſperance de leur
» vieilleſſe, la voyant reduite en cet état
» maudiſſoient leur vie trop longue : ils ac-
» cuſoient les dieux de cruauté ; & tous
» ceux qui étoient témoins de leur douleur
» verſoient des larmes en abondance. On
» n'entendoit que plaintes & que gemiſſe-
» mens dans toute la maiſon. Silvanire re-
» vint enfin d'un long évanouiſſement, &
» perſuadée que ſa derniere heure étoit ve-
» nue, elle s'efforça de parler ainſi à ceux
» qui lui avoient donné le jour, & qui
» étoient auprès de ſon lit.

» Mon pere, je tremble que les dieux ne
» ſoient offenſés de votre exceſſive dou-
» leur : vous ſçavez mieux que moi que
» le trépas eſt auſſi naturel que la vie ; qui
» vous afflige donc maintenant ? Peut-être
» voudriez-vous que je vous fermaſſe les
» yeux ; mais, mon pere, que les dieux
» ont de ſageſſe & de bonté ! Ils ne veu-
» lent pas me laiſſer en ce monde après
» vous ſans guide & ſans experience. Peut-

» être vous plaindrez-vous que je vous sois
» ravie, lorsque, pour vous dédommager
» des soins que je vous ai couté, j'aurois pu
» vous être utile. A ces mots elle se tût
» quelque temps pour reprendre des for-
» ces ; puis elle continua de la sorte.

» J'ai bien des choses à vous dire : mais
» ma derniere heure qui s'approche ne me
» le permet pas. Je vous supplie seulement
» l'un & l'autre de vous conformer à la vo-
» lonté des dieux, & de croire que je quit-
» terois la vie sans regret, si deux choses ne
» m'affligeoient extrêmement. Alors Me-
» nandre s'efforçant de parler : Ouvre ton
» cœur, ma fille, & sois persuadée que ja-
» mais enfant ne fut plus cher à son pere.
» Je vous dirai donc, continua-t'elle, que
» ce qui m'afflige, c'est d'avoir reçu de vous
» deux tant de bienfaits, & de n'avoir pu
» jusqu'ici vous rendre le moindre service.
» Contentez-vous de ma volonté. Alors
» Menandre l'embrassant, & fondant en
» larmes : Ta volonté, dit-il, ô Silvanire,
» ne t'acquitte que trop envers nous. Dieu
» soit loué, ajouta-t'elle ; mais helas ose-
» rai-je vous ouvrir entierement mon
» cœur ? Ose, ma fille, s'écrierent Me-
» nandre & Lerice. Et faisant un nouvel
» effort, vous m'avez, dit-elle, si souvent
» enseigné que l'ingratitude est le vice
» le plus detestable. J'ai pensé que les dieux

» ne me pardonneroient point, si je me pre-
» sentois devant eux souillée d'une tache
» si horrible. Je ne puis donc cacher l'ex-
» trême satisfaction que me donne votre
» permission, pouvant effacer ma faute,
» & même l'opinion que l'on a pu conce-
» voir de moi. Et comme luttant contre la
» violence du mal, elle continua : Voyez-
» vous, dit-elle, en tournant les yeux vers
» Menandre & Lerice, & montrant Aglan-
» te, voyez-vous ce berger qui est au pié
» de mon lit, & qui paroît si affligé ? Sça-
» chez que dès mon enfance il a conçu
» pour moi tant d'affection, qu'il n'y en eut
» peut-être jamais d'égale sur les bords du
» Lignon ; & toutefois que jamais il ne lui
» est rien échappé qui pût m'offenser. Or,
» que les dieux, ces dieux puissants que je
» reclame, soient mes témoins & mes ju-
» ges, si j'ai fait connoître à ce berger, non
» pas que j'agréois son amitié, mais que je
» m'en étois apperçue. Cependant, ô A-
» glante, ne t'imagine pas que quelque
» mépris en fut la cause, je sçai trop ce
» que tu vaux. Mon seul devoir m'a con-
» trainte d'en user ainsi.

» A ces mots sentant redoubler son mal :
» ô mort, dit-elle, en poussant un pro-
» fond soupir, donne-moi le loisir d'ache-
» ver. Et reprenant un peu haleine : A-
» glante, continua-t'elle, quoique j'aye

» toujours été nourrie dans ces bois, & » parmi ces rochers ſauvages, je ne ſuis » pas inſenſible comme eux. Ta vertu, » ton amour, ta diſcretion ont fait ſur moi » l'impreſſion que tu deſirois. Mais ſça- » chant que mon pere me deſtinoit un au- » tre époux, & reſolue de lui obéir, je for- » mai le deſſein de te cacher mes vrais ſen- » timens pour toi : delà cette indifference, » ces froideurs, & peut être ces impoliteſ- » ſes que tu aurois pu me reprocher. Main- » tenant que les dieux ont délié ma langue, » & que mes parens m'en donnent la per- » miſſion, ſçache Aglante que Silvanire » t'aimoit, & pour me laver entierement de » toute ingratitude...... Me le permet- » tez-vous, mon pere, & vous ma mere » auſſi, dit-elle en jettant ſur eux un regard » mourant? Nous te le permettons, répon- » dirent Menandre & Lerice tout baignés » de larmes. Alors après avoir eſſayé de » leur baiſer les mains, comme pour les » remercier, elle ſe hâta de proferer ces » mots. Helas, je n'en puis plus, & ten- » dant la main au berger, elle lui dit : re- » çoi ma main, Aglante, pour aſſurance » que je meurs à toi, ſi je n'ai pu vivre » pour toi : & je vous demande comme la » derniere grace, vous mon pere & ma » mere auſſi de me dire, que vous l'agréez.
» Menandre avoit d'autres deſſeins; mais

» ne croyant pas qu'elle dût vivre, il ne » voulut pas lui refuser ce contentement. » A peine ils eurent dit l'un & l'autre qu'ils » l'approuvoient, que tournant lentement » la tête du côté du berger : O dieux, je » meurs, dit-elle, mais, ô Aglante, je » meurs à toi. A ce mot, elle perdit la pa- » role, & demeura comme morte entre les » bras de Menandre & de Lerice. Je ne » vous dirai point quels furent leurs re- » grets, & les regrets d'Aglante. Il falut » les arracher à Silvanire; & pour leur ôter » un objet si affligeant, on la mit soudain » au tombeau, sans aucune pompe fune- » bre. Peut-être auroient-ils voulu l'em- » baumer, selon la coutume, mais Alciron » les en détourna.

» Cependant, Tirinte cherchoit de tous » côtés Alciron, pour venger l'outrage » qu'il en avoit reçu, & du même fer se » percer ensuite le cœur sur le tombeau de » Silvanire. Sans doute, s'il l'avoit ren- » contré, il auroit pu l'insulter avant que » de l'entendre. Mais Alciron vint pru- » demment le trouver dans son lit, où il » avoit été contraint de se mettre. Il pen- » soit bien qu'il seroit dans une extrême » affliction, & qu'il auroit conçu contre » lui la plus vive colere. Dès que Tirinte » l'apperçut, il se mit en devoir de se jetter » sur lui; mais Alciron tenant la porte en

» t'ouverte : Tirinte, lui dit-il, peux-tu
» croire que ton ami ait voulu te priver de
» ce que tu aimes uniquement ? Cepen-
» dant, cruel, interrompit Tirinte, Silva-
» nire n'eſt plus. Silvanire vit encore, dit
» Alciron, & ſi dans un quart-d'heure je
» ne la remets vive entre tes mains, je con-
» ſens à mourir de la mort la plus barba-
» re. Silvanire n'eſt pas morte, s'écria Ti-
» rinte étonné ? Et ne l'a-t'on pas miſe au
» cerceuil ? J'en conviens, répondit Alci-
» ron en ſouriant ; mais c'eſt afin qu'elle
» ſoit à toi. Et ſi tu veux me ſuivre, je te
» la rends à l'inſtant. S'il étoit autrement,
» pourquoi ſerois-je venu ici ? n'éviterois-
» je pas plus tôt ta préſence ? Mais remets-
» toi l'eſprit ; habille-toi, & vien avec
» Alciron.

Comment, dit Tirinte ſe reculant quel-
» ques pas, & croiſant les bras, as-tu le
» pouvoir de rappeller les ames, lorſqu'el-
» les ont paſſé la barque ? *Non, Tirinte*, je
» n'ai pas ce pouvoir ; mais ſçache que Sil-
» vanire n'eſt point morte, & qu'elle eſt
» ſeulement aſſoupie ; car telle eſt la vertu
» du miroir. O dieux, s'écria Tirinte que
» me dis-tu ? La verité, reprit Alciron.
» Apprend que la glace de ce miroir eſt
» d'une pierre que l'on appelle memphi-
» tique, & qui a la vertu d'aſſoupir les ſens,
» au même inſtant qu'elle eſt touchée. A

» cette pierre on a ajouté dessus d'un poisson
» que l'on nomme torpille, & cela avec
» tant d'art, que les yeux en regardant cette
» glace en retirent un poison subtil, qui
» occupant le cerveau répand dans tout le
» corps un assoupissement général. Juge
» maintenant si je n'ai pas lieu de me plain-
» dre de toi ? Après tout, quel avantage
» me revenoit-il de la mort de Silvanire ?

» S'il est ainsi, dit Tirinte, avoue du
» moins que tu devois m'avertir. Tu peux
» en cela même, reprit Alciron, connoître
» combien je t'aime. N'est-il pas vrai, ber-
» ger, que tu ne pouvois ni ne voulois plus
» vivre sans Silvanire ? & que tu n'avois
» plus rien à esperer de tes services ? Or si
» je t'avois averti de ce qui est arrivé, tu
» n'aurois pas eu la force de l'executer.

» A ces mots, Tirinte persuadé que Sil-
» vanire vivoit, étendit les bras, vint em-
» brasser Alciron, la joye dans les yeux, &
» lui demanda cent fois pardon. Puis s'ha-
» billant avec une impatience extrême, il
» le conjura de le mener où reposoit la bel-
» le Silvanire. Et dans le chemin, car on
» l'avoit portée hors du hameau : cher ami,
» lui dit-il, comment pourra-t'elle être à
» moi, lorsque nous l'aurons tirée du cer-
» cueil ? Eh qui pourroit te l'ôter, répondit
» Tirinte ? Qui viendra même te la deman-
» der, puisqu'on la croit morte ? Sers-toi seu-
lement

» lement du present que je te fais, aussi
» bien que j'ai sçu te le faire, ou ne te
» plains plus que de toi même.
» Ils arrivent enfin au lieu de la sepul-
» ture ; ils levent la pierre, & trouvent
» Silvanire dans le même état qu'elle avoit
» été mise au tombeau. Mais, ô merveil-
» leux effet, ô vertu admirable des cho-
» ses que la nature a produites ! A peine
» Alciron lui eut jetté au visage d'une cer-
» taine eau qu'il avoit dans une bouteille ;
» à peine il lui en eut frotté le poux & les
» narines, qu'elle commença de respirer,
» qu'elle sortit peu à peu de son assou-
» pissement, & qu'ouvrant les yeux elle
» éternua plusieurs fois. Alors Alciron dit
» à Tirinte : je te remets ta chere Silva-
» nire : use bien de ta fortune, & sers-toi
» de l'occasion. A ce mot il les quitta.
» Quel fut l'étonnement de Silvanire,
» quand après avoir ouvert les yeux, elle
» se trouva en ce lieu & à cette heure ; car
» à peine il faisoit jour ! Elle se souvenoit
» bien de ce qui s'étoit passé, mais elle
» ignoroit de quelle maniere elle avoit été
» retirée du tombeau qu'elle voyoit en-
» core auprès d'elle ! Enfin ne voyant per-
» sonne que Tirinte : Berger, lui dit-elle,
» raconte-moi quelle est cette merveille.
» Que vous dirai-je, répondit-il, belle Sil-
» vanire ? ce sont là des effets ordinaires

» de votre beauté. Mais, Tirinte, reprit
» elle, n'ai-je pas été morte, & mainte-
» nant ne suis-je pas en vie? Non seule-
» ment, repliqua-t'il, vous vivez; mais
» vous pouvez donner la vie à qui vous
» voudrez. Quel dieu, ajouta-t'elle, peut
» m'avoir retirée des enfers? Tirinte, parle-
» moi franchement, n'ai-je pas été morte,
» & maintenant ne suis-je pas en vie?
» Morte, dit le berger, vous ne l'avez ja-
» mais été, car vous avez toujours vêcu
» dans mon cœur. Il est vrai que la mort
» pensant triompher de vous, j'ai fait suc-
» ceder au trépas un sommeil profond, &
» à ce sommeil l'état où vous êtes. Hé
» comment cela se peut-il, repartit Sil-
» vanire? pour moi j'avoue que je ne com-
» prens rien à tes discours.

» Tirinte qui ne vouloit pas s'arrêter
» davantage en ce lieu, de peur d'être
» rencontré par quelqu'un qui auroit pû
» rendre inutile sa méchanceté, crut de-
» voir la desabuser entierement: & lui
» parla en ces termes: Belle Silvanire, pour
» ne vous pas laisser plus long-temps dans
» l'incertitude, sçachez qu'après vous avoir
» aimée, servie, adorée, après vous avoir
» rendu tant de soins inutiles, j'ai recou-
» ru à l'artifice. Vous souvenez-vous, con-
» tinua-t'il en souriant, d'un miroir que
» je vous priai d'accepter? Je m'en sou-

» viens, dit-elle, & depuis je n'ai point
» eu de santé. Or ce miroir, reprit Tirinte,
» est fait de telle sorte qu'il produit, dès
» qu'on le regarde, des évanouissemens &
» une vraye létargie. Aussi vous a t'on cru
» morte, & comme telle vous a-t'on mise
» dans le cercueil d'où je viens de vous
» retirer.

» O dieux, s'écria Silvanire ! que les
» hommes qui te ressemblent sont dange-
» reux ! Mais encore quel étoit ton des-
» sein ? de faire croire à tout le monde que
» vous étiez morte, répondit-il, & de passer
» avec vous le reste de mes jours, sans être
» troublé par qui que ce fût. O, Tirinte,
» ajouta-t'elle, comment as-tu pû te figurer
» que j'y consentirois ? Amour, continua-
» t'il, m'a donné cette esperance. Perfide
» berger, dit Silvanire, jamais l'amour n'eut
» part à une action si noire. Et quand je
» voudrois être à toi, je ne le pourrois pas;
» je suis à Aglante, je le lui ai juré en mou-
» rant; & Menandre & Lerice qui me des-
» tinoient un autre époux, ont donné leur
» agrément. Aglante m'a reçu pour sa fem-
» me, comme telle il m'a pleurée tendre-
» ment, & telle aussi me possedera-t'il,
» tant que je respirerai. N'y pense plus,
» Tirinte.

» N'y pense plus toi-même, reprit Ti-
» rinte en colere. Menandre, Lerice,

» Aglante t'ont pleurée morte, aussi l'es-tu
» pour eux. En même temps il la prend par
» le bras pour l'emmener ; mais la bergere
» avec plus d'assurance que l'état & le lieu
» où elle étoit ne sembloient le compor-
» ter, se défend de sa violence, tantôt en
» lui representant son devoir : tantôt en
» opposant la force à la force ; & tantôt en
» fuyant. Mais enfin elle fut obligée de
crier. Aglante qui cherchoit par tout son
» tombeau pour y finir ses jours, Aglante
» entend sa voix, il accourt, & croit d'a-
» bord en voyant la bergere que c'est une
» illusion. Puis il reconnoît Tirinte, & ne
» doute plus que Silvanire ne soit en vie.
» Transporté d'une extrême passion, il en
» vient aux mains avec Tirinte ; & sans
» doute ils auroient péri l'un ou l'autre, dans
» la fureur qui les animoit, si un grand
» nombre de bergers qui survinrent ne les
» avoit séparés, & ne s'étoient saisi du mal-
» heureux Tirinte, que l'on vous amene, ô
» sage Cloridamante, pour le voir punir
» comme il le mérite.

» Mais tous ceux qui paroissent devant
» vous, n'y sont pas venus pour le même
» sujet. La joye de Menandre, de Lerice
» & d'Aglante leur a fait oublier, ou du
» moins mépriser le desir de la vengeance.
» On attend votre arrêt sur un different
» qui est survenu depuis. Sçachez donc,

» mon pere, que ce grand tumulte s'étant
» appaisé, & que Tirinte étant entre les
» mains de ceux qui l'ont conduit ici,
» Aglante transporté de revoir la belle Sil-
» vanire comme rendue à la vie, s'adressa
» à Menandre & à Lerice, & les supplia
» de consommer son bonheur par la con-
» clusion de son mariage avec Silvanire.
» Menandre feignit d'abord de ne l'en-
» tendre pas; mais comme Aglante redou-
» bloit ses instantes prieres, il s'apperçut
» que Menandre branloit la tête, comme
» font d'ordinaire ceux qui ne veulent
» point accorder ce qu'on leur demande.
» Il en fut extrêmement surpris; il devint
» pâle, & fut saisi d'un tremblement qui
» dura quelque temps. Les bergers qui
» étoient dans la chambre étonnés du si-
» lence & des façons de Menandre, s'ap-
» prochent, & voyant en quel état se
» trouvoit Aglante, ils craignirent qu'il
» n'arrivât quelque malheur, si Menan-
» dre lui manquoit de parole. Ils se met-
» tent donc autour de celui-ci, & le conju-
» rent de ne point troubler une joye si lé-
» gitime par un changement si extraordi-
» naire. Menandre, sans les regarder seu-
» lement (car en se promenant il tenoit les
» yeux baissés) voyez-vous, dit-il, mes
» amis, à nouveau fait nouveau conseil.
» Comment, reprit Aglante en fureur?

» Qu'entendez-vous par ces mots ? *J'en-*
» *tens*, ajouta Menandre, que j'ai cru ma
» fille morte, lorsque je vous l'ai promise ;
» & maintenant qu'elle est en santé, graces
» aux dieux, je veux en disposer autrement.
» O Menandre, dit le berger, vous m'a-
» vez donné votre fille : sa mere y a con-
» senti : Silvanire l'a voulu : je l'ai accep-
» tée pour épouse. J'entens qu'elle est à
» moi ; & personne ne me la ravira, sans
» m'enlever en même temps la vie. Ma
» fille m'appartient, repliqua Menandre.
» Vous ne pouvez la prétendre à vous que
» parce que je vous l'ai promise ; mais si
» les promesses obligent, elle appartient
» plus tôt à Theante, à qui j'avois donné
» ma parole long temps auparavant. O
» dieux, s'écria Aglante ! n'y a-t'il plus
» de justice parmi les hommes !

» Tous les bergers craignant avec rai-
» son quelque desastre, les séparerent, &
» furent d'avis qu'ils devoient se presen-
» ter devant vous, afin d'entendre votre
» jugement. On eut bien de la peine à les y
» faire consentir. Menandre pensoit que
» c'étoit faire tort au nom de pere qu'il
» portoit, & à l'autorité que ce titre lui
» donnoit sur sa fille. Aglante de son côté
» ne pouvoit souffrir que l'on exposât aux
» jugemens des hommes un droit qu'il
» comptoit lui être si légitimement acquis.

» Les parens & les amis eurent enfin tant » de pouvoir sur l'un & sur l'autre, qu'ils » se soumirent à ce qu'il vous plairoit » d'ordonner.

A peine Fossinde eut fini, que Menandre transporté de colere, & sans attendre que le druide lui permît de parler, interrompit le murmure des assistans, & passant au milieu de tous : » Je vous demande jus» tice, ô sage Cloridamante, s'écria-t'il » d'une voix haute, je vous demande jus» tice de l'insolence de ces hommes qui » veulent dépouiller les peres de la puis» sance naturelle qu'ils ont sur leurs en» fans ; &, par le nom de pere que vous » portez, je vous conjure de maintenir mon » droit. Toute notre dispute consiste à sça» voir si un pere ne peut pas disposer de » ses enfans à sa volonté. Si on le nie j'ai » perdu ma cause ; mais en ce cas je con» seille à tous les peres de ne prendre plus » la peine de les élever. Un pere qui selon » toutes les loix est le roi de sa petite fa» mille, se donneroit des soins pour ceux » qui doivent lui enlever son autorité ? O » siécle dépravé ! j'ai vu de mon temps » qu'un enfant auroit été montré au doigt, » s'il avoit desobéi en quelque chose a son » pere ; maintenant c'est avoir de l'esprit » que de blâmer sa conduite : c'est avoir du » courage que de mépriser ses ordres ; &

» c'est faire son devoir que d'usurper son
» autorité. Les dieux, sage Cloridaman-
» te, qui veulent que nous les appellions
» peres, nous enseignent que ce nom si-
» gnifie maître absolu de ses enfans. Cela
» étant, je suis assuré que vous honorez
» trop les dieux, & que vous portez
» trop dignement le nom de pere, pour ne
» pas maintenir le droit que j'ai sur ma
» fille. Or, si j'en puis disposer, comme il
» est indubitable, je la donne à Theante à
» qui je l'ai promise long temps avant
» qu'Aglante eût reçu ma parole. Je con-
» clus donc, ô Aglante, que si tu as envie
» de te marier, tu peux chercher un autre
» parti.

Après que Menandre eut fini, Aglante voulut prendre la parole; mais Silvanire concevant qu'il ne seroit point assez maître de ses expressions, le tira par le bras, & l'interrompit pour supplier Cloridamante d'ordonner que quelqu'un répondît pour eux, » afin, dit-elle, que la colere » ne fasse rien dire à Aglante qui puisse of- » fenser Menandre. » Alors le druide admirant la sagesse de Silvanire, & imposant silence au berger, jetta les yeux sur tous les assistans; & après les avoir bien considerés, il commanda à Silvandre de parler pour Aglante. Le berger eût bien voulu s'excuser, à cause de l'état violent

où il étoit ; mais il crut appercevoir l'ordre des dieux dans celui qu'il venoit de recevoir du druide. Après donc qu'il eut demandé que l'on fît silence, il commença de la sorte.

REPONSE DE SILVANDRE POUR *Aglante & Silvanire.*

» Je sens, ô sage Cloridamante, tout le » poids du fardeau que vous m'imposez. » Ce n'est pas une legere entreprise que de » parler ici du devoir des enfans envers » leurs peres, & de l'autorité des peres sur » leurs enfans. Presque tous ceux que j'a» perçois sont interessés à ce discours par » l'un de ces deux titres. Or, Aglante, si » je parle pour vous, si j'essaye de répon» dre à Menandre, ne croyez pas que je » veuille soutenir que les enfans ne sont » point obligés d'obéir à leurs peres : dieu » me préserve de prononcer un tel blas» phême. Je sçais trop que nous ne pou» vons jamais nous acquitter envers ceux » qui nous ont donné la naissance ; mais » d'un autre côté, Menandre, ne pensez » pas qu'en déclarant que la plus exacte » obéissance est le partage des enfans, je » veuille en inferer que les peres ont tout » pouvoir sur eux.

» Les dieux, il est vrai, ont voulu être nom» més peres, mais non pas pour être décla-

» rés seigneurs absolus des hommes; c'est
» plus tôt pour montrer l'amour qu'ils leur
» portent, n'y en ayant point qui puisse
» être égal à l'amour paternel, & pour
» leur insinuer qu'ils doivent leur deman-
» der tout ce dont ils ont besoin, & l'at-
» tendre de leur bonté. Car, Menandre,
» cette autorité rigoureuse que tu prétens
» n'est pas l'autorité acquise aux peres;
» c'est plus tôt l'autorité d'un maître sur
» son esclave. Or qui ne met aucune diffe-
» rence entre les enfans & les esclaves se
» trompe aussi grossierement que toi. Il
» faut que le pere soit obéi; mais il faut
» aussi qu'il commande comme il doit. Car
» les enfans sont plus obligés d'obéir à la
» raison, qu'à personne au monde. L'hom-
» me est composé d'une ame & d'un corps;
» le corps il le tient du pere, & c'est aussi
» ce qu'il a de commun avec les bêtes;
» l'ame, il la tient de dieu seul, & cette
» ame est douée d'intelligence & de raison.
» Or les enfans ne doivent-il pas plus obéir
» à l'être suprême de qui ils tiennent cette
» ame raisonnable, qu'à celui dont ils ont
» reçu le corps? Conclus donc avec moi
» que si un pere ordonne des choses qui
» soient contraires à la raison, loin d'être
» obligés à lui obéir, ses enfans feroient une
» faute considerable, s'ils lui obéissoient.
» Les enfans, il est vrai ne doivent point

» juger ſeuls ſi les ordres de leur pere ſont
» injuſtes ou raiſonnables, à moins que
» l'injuſtice ne ſoit frapante; & dans le
» doute ils doivent toujours commencer
» par obéir, juſqu'à ce que le doute ſoit
» bien éclairci. Le fait ſur lequel vous
» avez à prononcer, ô ſage Cloridaman-
» te, eſt de cette nature; Menandre ne
» veut point donner Silvanire à Aglante;
» il la deſtine à un autre berger. Silvanire
» ſe preſente devant vous, pour appren-
» dre ſi la volonté de ſon pere eſt juſte ou
» inique. C'eſt à vous d'ordonner; elle eſt
» prête à vous obéir.

» Menandre allegue en ſa faveur l'au-
» torité paternelle, & la parole qu'il a
» donnée à Theante auparavant.

» Voici les raiſons d'Aglante & de Silva-
» nire, car elles ſont inſéparables. La pa-
» role donnée à Theante n'a jamais été ra-
» tifiée par Silvanire; & ſon engagement
» avec Aglante a été conſenti par Ménan-
» dre & Lerice.

» Menandre ajoute qu'il n'a donné ſon
» conſentement, que parce qu'il croyoit
» que ſa fille alloit expirer. Aglante ré-
» pond qu'on ne contracte point par la
» penſée, mais par les paroles, & que ſi
» cette ruſe avoit lieu, il n'y auroit plus de
» commerce parmi les hommes.

Silvandre alloit continuer; mais il fut

interrompu par Menandre. Le druide lui ordonna de se taire, aussi bien qu'à Silvandre, lorsqu'il voulut reprendre son discours : ajoutant que le fait étoit assés éclairci. En même temps Theante demanda audience, & dit à haute voix : O sage » Cloridamante, si l'amour est une passion » insensée, quel nom donner à quiconque » aime sans être aimé ? & si les liens du ma» riage sont terribles, ne doit-on pas les » estimer plus affreux, lorsqu'ils ne sont » pas formés par une affection mutuelle ? » Je vous déclare donc que Silvanire peut » se choisir tel époux qu'elle voudra, ex» cepté le seul Theante. » A ces mots faisant au druide une profonde reverence, & saluant ensuite toute l'assemblée, il se retira.

Alors Cloridamante se leva pour prendre les avis des autres druides, & donner ensuite son jugement. Mais Tirinte ne pouvant plus se contenir, s'écria d'un air farouche : » Qui est mon accusateur, & pour» quoi suis-je retenu ici ? » En même temps Fossinde reprit la parole, & lui dit : » Mi» serable berger, oses-tu demander pour» quoi on te retient ? & quel est ton accu» sateur ? Ta propre conscience ne dit-elle » pas que jamais il ne parut en ce lieu per» sonne qui fût aussi coupable. Et le ciel » qui ta vu, les antres qui t'ont caché, les

» arbres qui t'ont entendu, les hommes & » les dieux enfin, tout ne dépoſe-t'il pas » contre toi ? Oui, perfide, il n'eſt rien » dans la nature qui ne t'accuſe, & qui ne » demande la vengeance de ton crime.

Tous les aſſiſtans furent étonnés d'entendre parler de la ſorte la bergere Foſſinde; ils ſçavoient qu'elle aimoit Tirinte. Mais celui-ci ſans changer même de viſage : » Parle, lui dit-il aux juges, ſi » tu penſes que je ſois criminel; c'eſt d'eux » que tu dois attendre la juſtice. Crois-tu » que je n'aye pas le courage de ſupporter » les ſupplices qui peuvent expier ma fau- » te ? » A ce mot Foſſinde rougit, & ſe tournant vers Cloridamante, elle l'obligea d'écouter ce qu'elle avoit à dire.

» Ce berger, dit-elle, ô ſage druide, » mérite la mort, ſi quelqu'un la mérita » jamais. Si on l'en croit, il aima Silva- » nire; mais il eſt facile de le convaincre » du contraire. Il ne connut jamais la puiſ- » ſance de l'amour, quoiqu'il lui impute ſa » faute. En effet comment prouve-t'il ſa » tendreſſe à Silvanire ? Au lieu de la ſer- » vir, il lui preſente le poiſon; au lieu de » l'honorer, il s'efforce de lui ravir l'hon- » neur. Mais peut-être n'eſt-il pas coupa- » ble de ces noirceurs ? Sage druide, qu'il » nie s'il l'oſe. Non, ſa propre conſcien- » ce le juge, & lui lie la langue. Eh que

»pourroit-il imaginer pour sa justification?
» Le perfide offre à Silvanire un poison ca-
» ché dans la glace d'un miroir. Et qu'il ne
» dise pas qu'il étoit dans la bonne foi, &
» qu'Alciron l'a trompé. Pour moi je suis
» persuadée que son intention étoit d'ôter
» la vie à Silvanire, pour venger les mé-
» pris qu'elle lui marquoit. Maintenant
» que la bonne complexion de Silvanire
» l'a sauvée, ou plus tôt que les dieux ont
» voulu nous la conserver, il croit pouvoir
» diminuer sa faute en soutenant qu'il n'a-
» voit dessein que de l'endormir. Mais, ô
» sage Cloridamante, daignez interroger
» Menandre, Lerice, Aglante, & tous
» ceux qui ont vu Silvanire dans l'état où
» elle a été; qu'ils vous disent si pour un as-
» soupissement on a de si cruelles douleurs,
» & des évanouissemens si longs & si fré-
» quens. Puis jugez si ce n'étoit pas un poi-
» son mortel que par un miracle évident
» les dieux ont rendu inutile.

» Mais le barbare, loin d'être satisfait
» d'avoir donné la mort à la belle & ver-
» tueuse Silvanire, veut la voir de ses pro-
» pres yeux dans le tombeau, & se rassa-
» sier d'un si horrible spectacle. Il va l'ex-
» humer; & la trouvant en vie (car tout
» le reste est inventé à plaisir) peut-être
» que touché de l'énormité de sa faute, il
» se jette à ses pieds....Non, non, sage drui-

» de ; il ajoute crime ſur crime, il veut en-
» lever Silvanire, & l'emporter en des
» lieux cachés ? A quel deſſein ! je m'en
» rapporte à ſon propre aveu. Il confeſſe
» lui-même qu'il a eſſayé de lui faire vio-
» lence ; & que n'eût-il point exécuté,
» ſans tous ces bergers qui ſont accourus
» aux cris de la bergere ?

» Jugez maintenant, ſage druide, s'il y
» a ici quelqu'apparence d'amour ; & con-
» ſiderez quelle ſureté il y aura pour nous
» parmi ces forêts, ſi une pareille trahiſon
» demeure impunie. O dieux qui haiſſez
» les méchans, & qui avez ſurtout en hor-
» reur la trahiſon, inſpirez nos juges, afin
» qu'ils effrayent par le châtiment du per-
» fide tous ceux qui pourroient l'imiter !

Ainſi parla Foſſinde ; enſuite après avoir ſalué les druides & les aſſiſtans, elle s'aſſit à ſa place, ſe couvrant les yeux d'un mouchoir, & feignant de s'eſſuyer le viſage. Il s'éleva auſſitôt un grand murmure dans l'aſſemblée que cette accuſation faite avec tant de feu avoit jetté dans le plus grand étonnement. Le ſeul Tirinte ne parut point ému. En perdant Silvanire, il ſe ſoucioit peu de perdre la vie. Cependant il fit ſigne qu'il vouloit parler, & le druide le lui ayant permis, il répondit en ces termes :

» La bergere a raiſon lorſqu'elle dit que
» j'ai failli ; mais, ô ſage druide, c'eſt à

» tort qu'elle m'accuse d'un crime auquel
» je n'ai point consenti, que dis-je con-
» senti? dont je ne suis pas moins inno-
» cent qu'elle. Non, non, Fossinde; je me
» soumets à tous les supplices qui me sont
» préparés, & que je sçais mériter. Je ne
» veux point m'excuser; car je ne le puis.
» Mais sois assurée que je ne le voudrois
» pas, quand même je le pourrois. Que te
» sert-il, au reste, d'ajouter à des crimes
» faux des crimes véritables? Ne mérite-je
» pas des châtimens assés cruels pour ceux
» dont je suis en effet coupable?

» O sage druide, l'affection que j'ai por-
» tée à Silvanire, & que je lui porterai
» encore après mon trépas, m'auroit-elle
» permis de songer à l'impieté dont on
» m'accuse? J'ai presenté le poison à Sil-
» vanire, je l'avoue; mais trompé par un
» ami que je ne devois point soupçonner.
» Que la belle Silvanire dise elle-même,
» si lorsquelle s'éveilla, elle ne me vit pas
» auprès d'elle aussi bien qu'Alciron, avec
» un vaze plein d'eau dont elle avoit en-
» core le visage tout mouillé. Que Me-
» nandre & sa famille déposent si Alciron
» n'empêcha pas qu'on ne l'embaumât.
» Or, si nous avions eu intention de la
» faire mourir, pourquoi Alciron auroit-il
» détourné le fer qu'on alloit lui plonger
» dans les entrailles?

» Que

» Que je sois déclaré innocent à cet » égard, & j'avoue tous les autres cri» mes dont on me charge. Je brave les » tourmens & la mort, pourvu que ma foi » soit entiere, & mon amour justifié.

Tel fut le discours de Tirinte, chacun fut touché de sa fermeté & de son malheur. Et Alciron ne pouvant souffrir de le voir si mal défendu, & d'être accusé lui-même d'un crime si noir : » Sage druide, » dit-il, non seulement Tirinte n'est pas » coupable pour avoir presenté le mi» roir à Silvanire, il ne l'est pas même dans » ce qui a suivi. Bien que le miroir soit » rompu, il est facile d'éprouver (car en » voici des pieces) si c'est un poison mor» tel, ou un simple assoupissant. Non, » non, dit le druide, il suffit ; on ne peut » vous croire capable d'une si horrible mé» chanceté. Mais si vous avez quelque » chose à dire pour justifier Tirinte de l'ac» cusation de violence, parlez.

Alciron alloit reprendre la parole, lorsque Tirinte l'interrompit en ces termes : » Cesse, ami, je t'en conjure : je veux mourir. » Heureux qui meurt ne pouvant vivre » que dans l'amertume ! Je te remercie » néanmoins & de ta bonne volonté, & de » ce que tu as voulu prouver que je n'ai » jamais eu intention d'ôter la vie à la belle » Silvanire. Eh puissent les dieux prolon-

» ger ses jours au-delà des bornes ordinai-
» res !

Cependant Alciron essaya encore de parler ; mais à peine eut-il proferé les premieres paroles, que Tirinte l'interrompit encore. » O sage druide, s'écria-t'il, c'est
» l'amitié, & non l'amour de la vérité qui
» lui fait chercher des raisons pour me dé-
» fendre. Je le desavoue, & vous supplie
» de ne lui point ajouter foi, mais de me
» juger selon nos loix.

Aussitôt Cloridamante, après avoir imposé silence, se leve & va recueillir les voix des sept druides qui jugeoient avec lui ; car il falloit ce nombre de sept pour juger à mort. Il fut long-temps à prendre les voix, parce que la matiere étoit difficile. Enfin après avoir bien discuté cette affaire, le druide se remit dans son siege, & prononça ce jugement.

JUGEMENT DE CLORIDAMANTE.

Nous Cloridamante établi en l'absence du grand Adamas pour rendre la justice en cette contrée, après avoir bien entendu le differend qui est entre Menandre & Lerice d'une part, & Aglante & Silvanire de l'autre, & aussi l'accusation intentée contre Tirinte ; au sujet de l'attentat par lui commis contre Silvanire ; & après avoir eu l'avis des autres druides : le tout bien con-

ſideré, nous déclarons que les peres ont par le droit naturel & divin ſur leurs enfans toute l'autorité que l'on peut avoir ſur des perſonnes libres, & que les enfans ne peuvent leur deſobeir, ſans encourir la rigueur des loix; mais auſſi nous déclarons que les enfans naiſſent libres, & qu'entre toutes les actions qui ſont libres, le mariage devant obtenir le premier rang, il ne peut jamais être contracté ſans le conſentement des deux parties. Et pour cela nous voulons que le mariage d'Aglante & de Silvanire ſoit indiſſoluble, toutes les conditions y ayant été duement obſervées.

Et faiſant droit ſur ce qui concerne Tirinte: les tromperies, les fineſſes, & les larmes étant permiſes dans l'empire d'amour, nous le déclarons abſous de la tromperie qu'il a exécutée par l'artifice du miroir; mais d'autant que la violence eſt défendue par les loix d'amour, & qu'il eſt convaincu d'avoir attenté contre la perſonne de Silvanire qu'il aimoit, nous le condamnons comme tel à être précipité du rocher malheureux.

La joye de voir Aglante & Silvanire unis fut preſque univerſelle; mais cette joye fut troublée par la compaſſion que le malheur de Tirinte excita, bien que ſa mort parût juſte, il étoit d'ailleurs ſi aimable, que tous ceux dont il étoit con-

nu le plaignoient infiniment, & blâmoient Fossinde de l'avoir accusé si vivement. Tirinte seul ne s'émut point. Il reçut l'arrêt de sa mort avec une fermeté incroyable. Et se tournant seulement vers Silvanire : » Bergere, lui dit-il, que ma mort vous » appaise, & qu'au moins j'emporte avec » moi l'assurance de mon pardon. Tirin- » te, répondit Silvanire les larmes aux » yeux, si ta vie dépendoit également de » moi, sois assuré que tu vivrois long- » temps. Non seulement je te pardonne ; » mais je te plains, & je te regreterai jusqu'au » dernier soupir. » Alors Tirinte mettant un genou à terre, & lui baisant la main. » Le supplice où je vais, dit-il, est plus heu- » reux pour moi que tous mes services » passés.

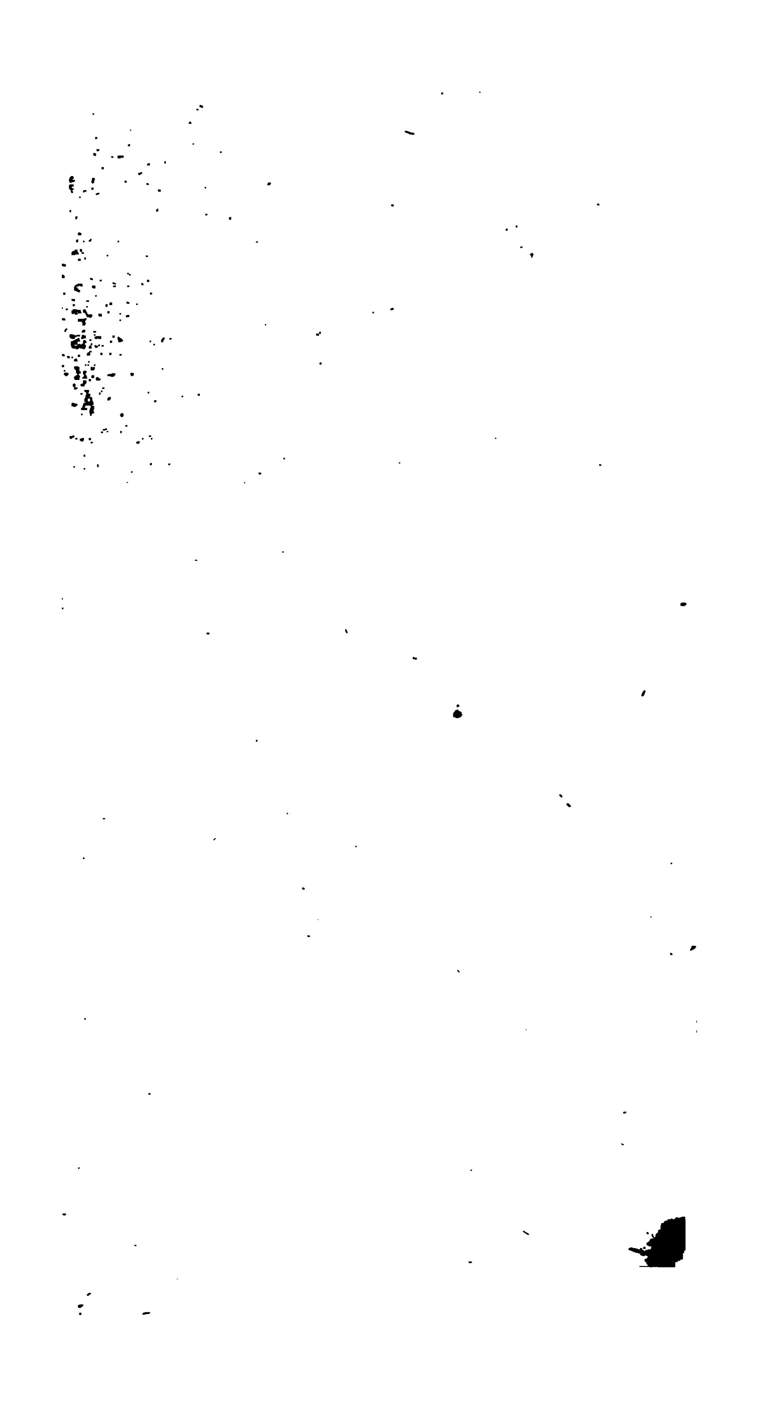
Cependant Fossinde voyant son dessein réussir au-delà de ses vœux, s'approche du berger infortuné, & lui dit : » Je le vois » réduit au point où je l'ai si long-temps » desiré. Et moi, répondit le berger, j'em- » porte si peu de ressentiment contre toi, » que je suis ravi de te causer quelque sa- » tisfaction par mon trépas. Ah, Tirinte, » Tirinte, reprit-elle, tu connoîtras bien- » tôt que ta vie m'est aussi chere que la » mienne, » & prenant son pere Alcas par la main ; » mon pere, lui dit-elle, n'est-il » pas vrai que vous m'avez promis de me

» laisser choisir un époux ? Il est vrai, ré-
» pondit froidement Alcas. Puissent les
» dieux, ajouta-t'elle, vous en marquer
» toute ma reconnoissance. » Puis s'adres-
sant aux druides : » N'est-ce pas la rigueur
» de nos loix qui a condamné Tirinte à être
» précipité ? Hé bien, continua-t'elle d'une
» voix plus haute, & moi en vertu de ces
» mêmes loix, je demande que Tirinte me
» soit donné pour époux, & par là délivré
» du supplice où il a été condamné.

Toute l'assemblée poussa des cris de joye, & se mit à crier, grace, grace. Les amis de Tirinte coururent l'embrasser, & ceux de Fossinde le comblerent de caresses & de louanges. C'étoit parmi eux une ancienne loi, que si quelqu'un étoit condamné à mort, toute fille qui le demandoit pour époux pouvoit le sauver. Ils se réunirent tous pour supplier le druide d'accorder à Fossinde sa demande. Cloridamante fut ravi de pouvoir délivrer le malheureux Tirinte ; il fit apporter des chapeaux de fleurs ; il en mit d'abord sur la tête de Silvanire & d'Aglante, puis se tournant vers Fossinde : » Et toi bergere,
» lui dit-il, reçoi celle dont j'orne ta tête,
» & donne à Tirinte celle que je laisse en
» tes mains, en témoignage qu'en même
» temps tu lui rens la vie, & tu te donnes
» à lui.

Après une conclusion si heureuse, ils furent tous d'avis d'aller au temple pour remercier les dieux. Ils arrêterent aussi que l'on uniroit tout de suite les amans, & qu'ils acheveroient les autres cérémonies, lorsqu'ils seroient retournés dans leurs cabanes. Pour Silvandre après avoir reçu les remercimens de Silvanire & d'Aglante, il se separa de la troupe, & s'enfonça dans les bois pour y plaindre sa destinée.





IV.Part.liv.IV.p.267.

Guelard Sc.



L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE QUATRIEME.

DIane & Phylis avoient dîné avec Astrée, pour faire compagnie à la belle Alexis ; lorsqu'elles furent sorties de table, elles les avertirent qu'il étoit venu une étrangere qui desiroit passionnément de voir Astrée. » Ainsi, dirent-elles, si vous » ne vous hâtez de lui rendre visite, assu- » rez-vous qu'elle vous préviendra. En ce » cas il faudra se résoudre à l'avoir toute la » journée sur les bras. Mon dieu, dit Ale- » xis, n'attendons pas qu'elle vienne! nous » ne pourrions plus nous en défaire, & s'il » me faut contraindre ainsi, je serai infail- » liblement plus malade que je ne l'ai été

» ce matin. Je ferois d'avis, pour moi, » que nous reprissions promptement nos » habits, & que nous la prévinssions.

Ce qu'Alexis avoit proposé fut d'autant plus promptement exécuté, que Diane qui les conduisoit sembloit se hâter, par le plaisir qu'elle prenoit à s'entretenir avec une étrangere qui parloit si mal des hommes. Florice ayant reconnu de loin les bergeres : » Dorinde, lui dit-elle, voici un » effet de la politesse d'Astrée. Elle a sçu » que vous desiriez la voir, & elle vient » vous visiter la premiere. Si vous m'en » croyez, nous irons au-devant d'elles. » A ces mots, les quatre étrangeres se prenant par la main hâterent leurs pas vers les bergeres qui les reçurent avec tout l'accueil imaginable. Dorinde ayant remarqué qu'Alexis étoit respectée des bergeres : » Madame, lui dit-elle, voici un de mes » souhaits accompli. Je desirois il y a long » temps de voir le Lignon & les aimables » bergeres qui habitent sur ses bords. Et le » ciel semble avoir favorisé mon dessein, » puisqu'il offre d'abord à mes yeux ce » que la contrée a de plus accompli. J'a- » voue, répondit Alexis, qu'en voyant » Astrée, Diane, Phylis & Daphné, vous » n'avez plus rien à chercher sur nos bords.

Alors Astrée prenant la parole : » Les » louanges d'Alexis prouvent qu'elle a des bontés

» bontés pour nous ; mais ne vous y laiſ-
» ſez pas tromper, aimable bergere. Ai-
» mez-nous, non comme belles, mais com-
» me deſirant avec paſſion de vous rendre
» les devoirs que nos loix nous obligent de
» rendre à des étrangeres telles que vous.
» Aſtrée, dit alors Dorinde, car je con-
» nois bien que vous êtes Aſtrée, nulle au-
» tre bergere ne pouvant vous reſſembler,
» belle Aſtrée, dis-je, je ne plains plus tou-
» tes les peines que j'ai eſſuyées dans mon
» voyage, puiſque j'ai le bonheur de vous
» voir ; mais je ſens un vrai déplaiſir en
» conſiderant que je ne puis reconnoître
» vos bontés.

Cependant Florice qui n'aimoit pas à demeurer ſi long temps au ſoleil, les interrompit, en propoſant aux bergeres de venir ſe repoſer dans ſa cabane qui étoit ſur les bords du Lignon, & couverte par de grands arbres. Elles ſe prirent donc toutes par la main, réſolues de paſſer dans la cabane de Florice une partie du jour, & d'y attendre que la chaleur fût un peu tombée.

Diane ſe ſouvint alors que l'étrangere lui avoit promis l'éclairciſſement des raiſons qui leur faiſoient hair les hommes. Et comme dans la ſituation où elle ſe trouvoit, il ne pouvoit rien lui arriver de plus agréable : » Belle bergere, lui dit-elle,

» vous avez contracté une dette avec moi ;
» trouvez bon que je vous la demande, le
» temps, le lieu, la compagnie, tout vous in-
» vite à remplir votre engagement. Quand
» je ne l'aurois point contracté, répondit
» Dorinde, je me ferois un devoir de vous
» satisfaire : heureuse si ce que j'ai à vous
» raconter étoit digne de votre curiosité ! »
En même temps elle commença de la
sorte.

HISTOIRE DE DORINDE, DE *Periandre, de Merindor & de Bellimart.*

» De tous les poisons qui nous gagnent
» le plus aisément, il n'y en a point de plus
» dangereux, ni de plus inévitable que la
» trahison des hommes. Car que ne ten-
» tent-ils pas pour infecter nos ames de
» leur venin ? Si nous avons des sentimens
» élevés, ils nous réverent, ils nous adorent,
» ils sont nos esclaves, ils ne veulent
» vivre que pour nous obéir, & ne change-
» roient pas leur servitude pour l'empire
» de l'univers. S'ils rencontrent une ame
» moins genereuse, quels services n'ima-
» ginent-ils point ? en quoi ne se transfor-
» ment-ils point ? à quelles parures n'ont-
» ils point recours ? & quels soins n'em-
» ployent-ils pas pour séduire celles qui
» leur sont agréables ? Pourquoi tous ces
» artifices, tous ces soins, toutes ces pei-

» nes ? c'eſt afin de les gagner, & de les » tromper enſuite, ou plus tôt de les faire » mourir par le regret de leur perfidie. » L'hiſtoire que vous allez entendre ne » prouvera que trop ce que j'ai avancé.

» Sçachez donc, madame, & vous bel» les & diſcretes bergeres, que je ſuis née » dans l'ancienne ville de Lyon, où mes an» cêtres ont toujours tenu un des premiers » rangs. Je perdis ma mere Alcinie que » j'étois encore au berceau; mon pere Ar» cingentorix me fit élever avec des ſoins » incroyables. Je fus recherchée de plu» ſieurs chevaliers; mon pere qui vouloit » m'établir avantageuſement, differoit tou» jours ſon choix ſous divers prétextes. J'a» voue que je blamai alors ſa prudence; » mais je la loue maintenant que je ſçais » combien le joug du mariage eſt un joug » tyrannique. Le premier dont je remar» quai les ſoins fut un nommé Teombre, » qui depuis épouſa Florice. J'étois dans » un âge ſi tendre que j'aurois pu croire » tout ce qu'il me diſoit; mais ſa mauvaiſe » grace, je vous demande pardon Florice, » me défendit des mauvais deſſeins qu'il » pouvoit avoir ſur moi.

» Preſqu'en même temps, Periandre jeu» ne chevalier en apparence, fort aimable, » me voulut perſuader qu'il m'aimoit. Nous » étions voiſins; il avoit ſouvent occaſion

» de me voir. Je le crus, & si mon pere
» avoit voulu précipiter mon mariage,
» j'aurois épousé Periandre, & mon mal-
» heur eût été sans remede. Cette affaire
» tirant en longueur, il arriva que quel-
» que temps aprés Hylas (j'ignore si je
» dois le nommer chevalier ou pâtre de l'is-
» le de Camargue) vint à Lyon.

» Il n'y a personne ici, interrompit As-
» trée, qui ne le connoisse, puisqu'il a em-
» brassé la vie pastorale, & qu'il s'est arrê-
» té sur nos bords de Lignon. Puisque vous
» le connoissez, reprit Dorinde en sou-
» riant, je me crois dispensée de vous ra-
» conter ses perfidies. Nous sçavons, ajou-
» ta Diane, le tour du miroir où étoit son
» portrait, & tout ce qu'il a eu à démê-
» ler avec vous, & avec Periandre, jusqu'à
» son départ de Lyon. Je sçai, répliqua Do-
» rinde, qu'il raconte volontiers ses faits
» heroïques; mais je ne sçais s'il aura dit la
» vérité? N'en doutez point, dit Florice.
» Si les dieux l'ont fait inconstant, ils ne
» l'ont point fait menteur.

» Je passerai donc sous silence ce qui
» m'arriva avec lui, poursuivit Dorinde.
» Je remarquerai seulement qu'Hylas est
» le second qui m'ait trompée, Periandre
» n'ayant pas encore achevé sa trahison;
» mais j'avoue qu'Hylas est celui de tous
» dont j'ai moins lieu de me plaindre, parce

» qu'il me diſoit ingenument qu'il ne ſe
» piquoit pas de conſtance. Et puiſque
» vous ſçavez ce qui s'eſt paſſé entre lui,
» Periandre, Florice, & moi, je repren-
» drai le diſcours où je ſuis perſuadée qu'il
» l'a laiſſé : je veux dire, lorſque Teombre
» emmena Florice à la campagne, & que
» Chriſeide, la belle étrangere ſe ſauva des
» priſons du Roi Gondebaut. Il ne peut
» vous avoir rien dit de plus, puiſqu'a-
» lors il quitta les rives de l'Arar, pour
» ſuivre, diſoit-on, la charmante Chri-
» ſeide.

» Periandre délivré d'un rival qu'il re-
» doutoit, ſe donna tellement à moi, du
» moins en apparence, que toute la ville
» en étoit inſtruite. Dès que j'étois éveil-
» lée, il m'envoyoit tantôt des fleurs, &
» tantôt des fruits rares. En ſortant pour
» aller au temple, je le trouvois à ma por-
» te, & toujours il m'accompagnoit. Il ne
» manquoit jamais les promenades où j'é-
» tois, & toutes les nuits il paroiſſoit ſous
» mes fenêtres avec des voix & des inſtru-
» mens; ſes domeſtiques ne portoient d'au-
» tres couleurs que les miennes; il ne ſe
» montroit lui-même dans les tournois
» que chargé de mes faveurs; c'eſt ainſi
» qu'il nommoit les écharpes, & autres
» choſes ſemblables qu'il avoit de moi.
» Ces ſoins, je l'avoue, flatoient ma jeu-

» nesse. Je me donnai à lui, d'autant plus
» volontiers que mon pere ne sembloit
» pas éloigné de nous unir.

» En ce même temps deux chevaliers
» tournerent les yeux sur moi. L'un étoit
» étranger, & se nommoit Bellimart, &
» l'autre des rives de l'Arar, & s'appelloit
» Merindor. Bellimart étoit ce même
» goth qui avoit tenu prisonnier Arimant
» le serviteur, & depuis l'époux de Chri-
» seide. Nous avons appris son histoire
» par Hylas, & par Florice, interrompit
» Astrée. J'en suis ravie, dit Dorinde, vous
» concevez mieux ce qui me reste à vous
» dire.

» Un jour Bellimart representa au roi
» les longs services qu'il lui avoit rendus,
» les dangers qu'il avoit courus, les bles-
» sures qu'il avoit reçues, dont il lui mon-
» tra les cicatrices, puis il le supplia de
» considerer qu'il n'avoit eu aucune re-
» compense, & qu'il étoit réduit au peu
» de bien que son pere lui avoit laissé. A
» ces differentes considerations il en ajouta
» beaucoup d'autres, qui toucherent le
» cœur de ce roi genereux. Gondebaut lui
» donna, contre son esperance même, le
» commandement des troupes étrangeres
» destinées à garder la ville de Lyon : poste
» important ; & dans lequel Bellimart ac-
» quit de si grandes richesses, qu'il put pré-

» tendre aux meilleures alliances.

» Tout ceci arriva pendant que Periandre
» me rendoit des ſoins ſi aſſidus. Or Bel-
» limart voulant ſe faire un appui dans la
» province, ſongea moins à prendre une
» alliance utile, qu'une alliance honora-
» ble. Il jetta les yeux ſur moi : en ce mê-
» me temps Merindor qui revenoit d'un
» long voyage, me vit par malheur dans
» une aſſemblée, il commença auſſi à me
» rechercher : de ſorte que Periandre ſe
» vit tout à coup deux rivaux ſur les bras.
» Merindor étoit plus meſuré dans ſes dé-
» marches ; pour Bellimart il ne ména-
» geoit rien, ne croyant pas que mon pere
» pût balancer entre Periandre & lui.

» Periandre de ſon côté me marqua plus
» d'amour que jamais ; ſoit que les diffi-
» cultés irritent les deſirs, ou qu'il rougît
» de me céder à un autre. Il me demande
» mon conſentement pour me faire de-
» mander à mon pere, il l'obtient. Je ne
» me ſentois que de l'averſion pour Belli-
» mart que je trouvois feroce, & qui
» d'ailleurs étoit beaucoup plus âgé que
» moi. Pour Merindor, il étoit ſi diſcret,
» que je ne pouvois m'aſſurer qu'il m'ai-
» mât ſérieuſement. Periandre ne perd pas
» un inſtant, il fait parler à mon pere, &
» tâche d'en tirer une réponſe favorable.
» Arcingentorix lui demande un mois pour

» se déterminer. Bellimart & Merindor
» sont avertis de ce qui se passe ; ils pre-
» nent tous deux la resolution de traver-
» ser cette alliance par tous les moyens
» qu'ils pourroient imaginer, & convain-
» cus qu'il n'y en avoit point de meilleur
» que de me gagner, parce qu'ils croyoient
» qu'Arcingentorix ne me marieroit ja-
» mais contre mon gré ; ils se déclarerent
» plus ouvertement.

» Et quelque temps après Merindor
» m'ayant rencontrée dans le temple, où
» Periandre m'avoit conduite, & d'où il
» ne faisoit que de sortir, il se mit à ge-
» noux auprès de moi, & me dit : Est-ce,
» belle Dorinde pour prier les dieux, ou
» pour les remercier que vous êtes ici ? Et
» comme je ne lui répondois rien ; que
» veut dire ce silence, ajouta-t'il ? Que
» puis-je vous répondre, lui dis-je, quand je
» ne vous entens point ? Je demande, con-
» tinua-t'il, si vous venez prier les dieux
» de vous faire épouser Periandre ; ou les
» remercier de l'avoir déja fait ? Ni l'un ni
» l'autre, repartis-je, il ne m'obligera ja-
» mais à les beaucoup importuner. Que
» vous êtes dissimulée, dit-il ? votre ma-
» riage est connu de tout le monde. Dites-
» moi seulement de quelle maniere vous
» recevez cet époux ? Comme le doit une
» fille bien née, ajoutai-je. Mais dites-

» moi, Merindor, quel interêt y prenez-
» vous ? Il ne répondit que par des soupirs,
» & me laissa persuadée qu'il m'aimoit.
» Pour moi je ne lui montrai que de l'in-
» difference, parce que je songeois uni-
» quement à Periandre.

» Merindor y fut tellement sensible,
» qu'il resolut plusieurs fois de s'en pren-
» dre à Periandre, n'osant pas esperer que
» je l'aimasse tant que Periandre vivroit.
» Un jour qu'il étoit vivement frappé de
» cette idée, il rencontra un de ses amis
» nommé Euphrosias, homme sage & ver-
» tueux. Il lui fit part de l'état où il se
» trouvoit, & de la resolution qu'il avoit
» prise d'ôter la vie à Periandre. Hé quoi,
» dit ce sage ami, croyez-vous meriter les
» bonnes graces de Dorinde, en faisant
» mourir la personne du monde qu'elle
» aime le plus ? Imitez plus tôt Periandre
» lui même, ou plus tôt faites mieux que
» lui, pour obtenir le bonheur d'être aimé.
» Mais elle aime Periandre, dit Merindor?
» Tant mieux, répondit Euphrosias, c'est
» une preuve que l'amour ne la trouve
» point insensible. Et pourquoi vous figu-
» rer que vos services ne seront pas aussi
» bien reçus que les siens ? Puisque vous
» aimez Dorinde, & que vous ne pouvez
» vous resoudre à la quitter, forcez-là de
» vous aimer à son tour. Mais, dit Me-

» rindor en soupirant, je croi que si elle
» traite mieux Periandre que ses rivaux,
» ce n'est pas un effet de son amour, mais
» uniquement de son obéïssance. Et si Pe-
» riandre n'a pû réussir, dequoi dois-je
» me flatter ? Ah, Merindor, poursuivit
» Euphrosias, que vous connoissez peu les
» femmes ? Sçachez qu'il y a telle heu-
» re du jour où elles ne peuvent rien re-
» fuser ; & souvenez-vous que cet ora-
» cle *aime*, *ose*, *perseve*re, autrefois ren-
» du à un amant dans la même situa-
» tion que vous, est un oracle très veri-
» table.

» C'est ainsi qu'Euphrosias détourna son
» ami du dessein qu'il avoit d'insulter Pe-
» riandre, & qu'il ranima ses esperances.
» Merindor commença donc à me recher-
» cher avec plus de soin que jamais. Pe-
» riandre & Bellimart en devinrent ja-
» loux, & songerent à l'écarter ; mais Pe-
» riandre sur tout vers qui mon cœur in-
» clinoit davantage.

» Cependant le terme que mon pere
» avoit pris expira ; Periandre qui atten-
» doit sa réponse avec la derniere impa-
» tience le vint trouver le soir même avec
» trois de ses proches. Il se jette à ses ge-
» noux, les embrasse, & le conjure de lui
» être favorable. Mon pere touché de son
» empressement le fait lever, lui tend la

» main, & lui donne sa parole. En même
» temps on m'appelle ; & dès que je pa-
» rus : ma fille, dit Arcingentorix, aimez
» ce chevalier ; je vous le destine pour
» époux ; & je veux que dans huit jours
» votre mariage soit conclu. A ces mots
» Periandre s'avance, & vient me saluer ;
» & moi, dit-il, je vous reçois vous pour
» mon pere & pour mon seigneur & Do-
» rinde pour mon épouse.

» Qui croiroit que des paroles si solem-
» nellement jurées ne dussent être inviola-
» bles ? Mais, ô honte du genre humain !
» entendez dans la perfidie de Periandre
» celle dont tous les hommes sont capa-
» bles. Tandis que mon pere faisoit les
» préparatifs de mes noces, je tombe ma-
» lade. Une horrible maladie qui attaque
» les enfans, & ravage la beauté me met
» à deux doigts de la mort. Periandre me
» rendit au commencement quelques vi-
» sites, penétré en apparence de la plus
» vive douleur, mais dès que le mal fut
» déclaré il se contenta d'envoyer quelque-
» fois sçavoir comment je me portois, &
» ne parut pas même à ma porte.

» Lorsque la violence du mal fut adou-
» cie, je demandai de ses nouvelles ; &
» lorsque je sçus ce qui s'étoit passé, loin
» de l'accuser d'inconstance, je cherchois
» moi-même à le justifier. Peut être, di-

» sois-je, des affaires importantes lui ont
» fait quitter la ville, & sans doute il est vi-
» vement affligé de ne point sçavoir de mes
» nouvelles. Peut être aussi que mon pere a
» changé de volonté, & lui a défendu de
» me voir; enfin j'étois ingenieuse à me
» tromper moi même. Mais ma convales-
» cence étant longue, & le perfide ne se
» montrant point, je ne doutai plus qu'il
» n'eût changé.

» Merindor, au contraire, comme si
» mon mal eut augmenté son amour, étoit
» sans cesse à ma porte, pour essayer de me
» voir. J'avoue qu'en comparant les diffe-
» rens procedés de Periandre & de Merin-
» dor, je fus également sensible à la perfi-
» die de l'un & aux empressemens de l'au-
» tre. Alors je pris la resolution de n'être
» tre jamais au premier. Mais quoique
» j'eusse cent fois juré de l'oublier, j'eus
» la foiblesse de lui faire demander pour-
» quoi il me quittoit si indignement. Eh
» quoi, répondit-il, Dorinde vit-elle en-
» core? On m'a bien dit qu'en mourant
» elle avoit laissé à sa place une fille extrê-
» mement laide, & que par consideration
» pour sa memoire on a nommée Dorinde;
» mais la belle Dorinde que j'aimois n'est
» assurément plus. J'en ai tant de regret,
» que je ne veux point voir celle ci, elle ne
» feroit que me rappeller la perte de l'au-
» tre.

» Madame, il me fallut dévorer cette » amertume dans le ſecret de mon cœur. » Quelque temps après mon pere me vint » voir ; il ne put retenir ſes larmes en me » voyant ſi défigurée, & m'étant apper» çue qu'il pleuroit : mon pere, lui dis-je, » pourquoi vous affliger de ce que j'ai per» du un bien qu'il m'étoit impoſſible de » conſerver long temps ? Rejouiſſez-vous » plus tôt qu'il m'en ait ſi peu couté pour » me racheter de l'état le plus affreux. » Alors, après lui avoir raconté les pro» cedés de Periandre à mon égard, & ſes » diſcours inſultans, je me jettai à ſes ge» noux, & le ſuppliai de me promettre » qu'il ne ſongeroit jamais au perfide. Il » fit plus, il me défendit de le nommer » jamais en ſa preſence.

» Je commençai preſqu'auſſi tôt à gou» ter davantage Merindor ; il me ſembla » que ces façons m'obligeoient à lui don» ner la preference ſur ſes rivaux. Bellimart » il eſt vrai m'avoit continué ſes ſoins ; » mais ſon caractere étoit ſi oppoſé au » mien, que je ne pouvois me reſoudre à » l'aimer.

» Cependant, quoique hors de conva» leſcence, je ne ſortois point encore ; » parce qu'on ſe flattoit toujours que le » temps effaceroit les impreſſions qui m'é» toient reſtées de ma maladie. Et Merin-

» dor qu'elle sembloit m'avoir attaché da-
» vantage ne quittoit point mon anticham-
» bre. Un jour enfin que j'étois seule avec
» une de mes filles, & que la porte étoit
» mal fermée, il se glissa dans ma chambre,
» & fut plus tôt à mes genoux que je ne
» l'eus apperçu. J'avois heureusement un
» masque sur le visage, mais je ne pouvois
» me cacher les yeux qu'avec les mains,
» & ces mains étoient si gatées que j'avois
» honte de les montrer. J'essayai inutile-
» ment de me sauver dans un cabinet, je
» ne pus échaper à Merindor. Ah! lui dis-
» je, que votre curiosité me déplait? Et
» pourquoi ne m'avez-vous pas oubliée
» aussi bien que Periandre? Voudriéz-vous,
» s'écria-t'il, mesurer mon amour à sa
» foible amitié? Merindor, ajoutai-je,
» changeons d'entretien. Dites-moi, ce qui
» vous a inspiré le desir de me voir dans
» l'état où je suis; car, si vous m'aimez,
» vous deviez bien plus tôt me fuir.
» A ces mots, je le relevai, & je lui fis
» apporter un siege; & lorsqu'il fut assis,
» madame, me répondit-il, ce n'est point
» ma curiosité que je satisfais, c'est le de-
» voir de tout veritable amant. Et ne vous
» figurez pas que je vous aime moins; par-
» ce que vous êtes moins belle. J'aime Do-
» rinde telle qu'elle est, & telle qu'elle
» puisse jamais devenir. Admirez ma sim-

» plicité, belle & ſage druide, Periandre
» venoit de me tromper, & je me laiſſe ſe-
» duire aux flatteries de Merindor. Je com-
» mençai donc à penſer que je pourrois
» vivre heureuſe avec lui ; mais pour dire
» la verité, le dépit avança beaucoup les
» affaires de Merindor ; je crus me ven-
» ger de Periandre en me donnant ſitôt à
» ſon rival : reſolution imprudente, & qui
» depuis m'a couté bien des larmes !

» Je répondis donc à Merindor : penſez-
» vous que quiconque veut ſe faire aimer
» en diſe moins que vous ? Si mes paroles,
» repliqua Merindor, n'étoient accompa-
» gnées de quelque témoignage moins ſuſ-
» pect, j'avoue qu'il y auroit à vous de l'im-
» prudence à me croire, après les procedés
» de Periandre. Mais, Dorinde, ſeroit-il poſ-
» ſible que vous n'euſſiez point remarqué
» mes actions, depuis l'heureux jour où je
» vous vis, & que je me donnai à vous
» ſans reſerve ? Je ſerois une ingrate, je
» l'avoue, lui répondis-je incontinent, ſi
» je ne les avois point remarquées ; mais
» je penſe que les hommes ſe font gloire
» de nous tromper. *Ah*, madame pouvez-
» vous me confondre avec ces monſtres,
» & ſe peut-il que vous doutiez encore de
» mon amour ? Non, non, Dorinde, écou-
» tez vos ſens, conſultez votre raiſon ; &
» tout vous dira que Merindor vous aime.

» Je l'avoue, répondis-je, aussi combien
» de fois ne me suis-je point dit à moi
» même : si j'avois eu pour Merindor les
» même bontés que Periandre, que n'eût
» point fait Merindor. Mais cela ne suffit
» pas pour me garantir votre constance.
» Un seul m'a appris que les hommes n'ai-
» ment que la beauté, & que leur amour
» disparoit avec elle. Ah, Merindor, si
» vous me voyiez maintenant, je doute
» que vous m'aimassiez toujours; & pour
» vous guérir, je veux bien me montrer
» telle que je suis; je suis bien assurée qu'a-
» lors vous me laisserez tranquille. En mê-
» me temps je détache mon masque, & lui
» fais voir un visage bien different de celui
» que j'avois eu. Je comptois par là de lui
» faire perdre son amour, & de n'être plus
» importunée, ni trompée; ou de m'assurer
» de sa fidelité, si ma laideur ne changeoit
» rien à ses sentimens. Il devint muet, &
» je m'apperçus qu'il versoit des larmes;
» mais enfin il reprit la parole en ces ter-
» mes : J'avoue, madame, que vous avez
» été plus maltraitée qu'on ne pourroit se
» l'imaginer; mais vous me feriez la plus
» vive offense, si vous pouviez croire que
» ce changement alterât mes sentimens
» pour vous. La mort seule peut éteindre
» ou ralentir une flamme que votre meri-
» te & vos vertus ont allumée dans mon
cœur.

» cœur. Il est vrai que votre beauté m'a
» appellé, & qu'elle m'a inspiré la passion
» de vous servir ; mais depuis que j'ai le
» bonheur de connoître ce que vous va-
» lez, je me suis attaché à vous par des
» liens bien plus forts que ceux de la
» beauté.

» Insensée, je crus aussi Merindor, &
» je lui promis de l'aimer, s'il me conti-
» nuoit ses sentimens. Lui, de l'air du mon-
» de le plus passionné me prend les mains,
» les baise mille fois, & par cette action
» il acheve de me persuader. Cependant
» mon pere survint, & soit qu'on lui eût
» rapporté, ou qu'il eût remarqué quel-
» que chose, il me tira à l'écart, & me
» demanda si j'aimois ce chevalier, & si
» je croyois en être aimée. J'exagerai peut
» être tout ce que Merindor avoit fait
» pour moi, & mon pere pénétré de ce
» que je lui disois, parut disposé à me don-
» ner à lui. Mais, ajouta-t'il, ne précipi-
» tons rien ; voyons à quoi il se portera,
» & nous prendrons ensuite le parti le plus
» convenable. Aussi tôt se tournant vers
» Merindor, il lui fit tout l'accueil ima-
» ginable, le remercia de ses attentions
» pour moi, & m'ordonna de l'aimer &
» de l'honorer.

» Depuis ce jour, la porte ne fut plus
» défendue à Merindor ; il passoit presque

» les journées entieres avec moi, & ne
» cessoit de me donner de nouvelles mar-
» ques de son amour, comme si la perte
» de ma beauté n'eût fait que l'augmenter.
» D'un autre côté Bellimart informé
» que Merindor me voyoit, crut qu'il de-
» voit bien avoir la même permission.
» Quelques jours après, il fit demander
» s'il pouvoit venir. Mon pere n'osa lui re-
» fuser ce qu'il avoit permis à Merindor.
» Il vint & je ne parus devant lui qu'avec
» un masque & des gands.
» Ses discours furent plus d'un homme
» d'état que d'un amant. Et quoiqu'il soup-
» çonnât bien les changemens que la ma-
» ladie avoit faite à mon visage, il feignit
» de ne s'en pas embarrasser. Il engagea
» même quelques jours après le roi Gon-
» debaut à presser la conclusion de notre
» mariage. Mon pere qui n'aimoit point
» Bellimart, & qui d'ailleurs étoit pré-
» venu pour Merindor, supplia le roi de
» lui pardonner, s'il n'y consentoit pas.
» Que lui étant restée comme l'appui de
» sa vieillesse, il n'en trouveroit point en
» moi, s'il me donnoit à un étranger qui
» ne possedoit rien dans ses états. Que j'é-
» tois en âge de faire un choix; qu'il ne
» vouloit point me contraindre dans une
» affaire de cette importance; que ce
» seroit abuser de l'autorité que les dieux

» lui avoient donnée ſur moi ; & que pour
» toute recompenſe des ſervices qu'il avoit
» eu le bonheur de lui rendre, il le ſup-
» plioit de me laiſſer la liberté du choix.
» Le roi qui aimoit Bellimart, & qui
» croyoit ſe l'attacher davantage en le ren-
» dant ſon ſujet, combattit vivement tou-
» tes les raiſons de mon pere, & lui dé-
» clara qu'il vouloit que ce mariage ſe
» conclût, puiſqu'il s'en étoit mêlé juſqu'à
» ce point ; il ſe retira enſuite, & laiſſa
» mon pere dans un ſi grand étonnement,
» qu'il ne put ou n'oſa lui répondre un ſeul
» mot.

» Cependant Bellimart averti par le
» roi de toutes les difficultés que faiſoit
» Arcingentorix, prit le conſeil d'un ami
» ſage, & ſe vainquit lui même en me
» comblant de preſens auſſi bien que mon
» pere. O qu'il eſt bien vrai que les prie-
» res arrachent la foudre des mains de Ju-
» piter, & que les dons ôtent la liberté à
» qui les reçoit ! A peine quinze jours ſe
» furent écoulés, que les préſens de Bel-
» limart eurent plus d'éloquence & plus
» d'autorité que les diſcours du prince.
» Tous les domeſtiques gagnés par cet
» amant devenu magnifique, ne parloient
» plus que de ſon merite & de ſa valeur;
» ſes rivaux ne meritoient pas de lui être
» comparés ; lui ſeul il les effaçoit tous,

» Mais ce, qui me surprit davantage, c'est
» que mon pere se porta peu à peu à ce
» qu'il avoit si fort desaprouvé auparavant.
» Ma fille, me disoit-il, Bellimart n'est
» point ce que nous nous étions figuré; il
» n'a rien des barbares parmi lesquels il a
» été nourri; il me semble pour moi, que
» nous devrions satisfaire Gondebaut. Puis-
» qu'il desire cette alliance, elle ne peut
» que nous être avantageuse; il n'est pas sûr
» de resister à la volonté de son roi; &
» si je l'ai fait d'abord, c'est que je m'é-
» tois prévenu trop legerement contre Bel-
» limart. Maintenant que je connois qu'il
» merite la faveur du roi, je conviens que
» j'ai eu tort de ne pas obéir.

» O dieux que l'enfance a peu de fer-
» meté! J'aimois Merindor, je ne me sen-
» tois que de l'aversion pour Bellimart;
» cependant mon pere m'amena à ce qu'il
» vouloit, & dès lors il m'ordonna de voir
» plus rarement Merindor. Il est vrai qu'é-
» tant seule, & me rappellant avec quelle
» constance il m'avoit recherchée pendant
» l'horreur de ma maladie, je ne pus
» m'empêcher de le regreter, & que tou-
» chée de compassion, je resolus de l'a-
» vertir de ce qui se passoit.

» Le lendemain qu'il vint à l'ordinaire,
» dès que je le sçus à ma porte, je suppliai
» mon pere d'agréer que je le fisse entrer,

» & que je le désabusasse : que ses vertus
» & les esperances qu'on lui avoit données
» meritoient du moins cette attention.
» Mon pere loua mon dessein, & nous
» laissa avec mes filles en liberté.

» Je le fis asseoir auprès de moi ; & je
» commençai à lui parler de la sorte : Vo-
» tre merite & la bonne volonté que vous
» m'avez marquée m'obligent, Merindor,
» à vous honorer, à vous estimer infini-
» ment. Vous avez pu croire que je m'é-
» tois retirée de vous ; mais sçachez que
» tant que j'ai pu esperer le consentement
» de mon pere, j'ai vêcu avec vous dans
» les termes d'une honnête liberté ; main-
» tenant que je n'ai point d'esperance, je
» me croirois une perfide, si je vous abu-
» sois plus long temps par ces petites ca-
» resses qui trompent les jeunes person-
» nes qui aiment. Si j'avois eu la liberté
» du choix, si mon pere lui même étoit le
» maitre, soyez persuadé que je n'aurois
» jamais eu d'autre époux que Merindor.
» Le ciel en a autrement disposé, & pour
» contraindre mon cœur, il s'est servi de
» celui à qui nous ne pouvons resister. Sça-
» chez, continuai-je les larmes aux yeux,
» que le roi me force d'épouser Belli-
» mart.

» O Dorinde, s'écria Merindor, le roi
» veux que vous épousiez Bellimart ? Il

» le veut, lui dis-je froidement ; & je
» vous proteste que mon pere & moi nous
» avons fait tout ce qui dépendoit de nous
» pour rompre ce dessein ; & qu'il n'y a
» point d'autre moyen que la mort. Cela
» étant, tout n'est pas desesperé, dit-il in-
» continent. A ces mots il m'échape & sort
» brusquement. Je l'appellai plusieurs fois,
» mais envain. Au bruit que je fis, mon
» pere vint me trouver. Je lui dis ce qui
» s'étoit passé. Il craignit que Merindor ne
» s'en prît à Bellimart, & qu'ensuite le
» roi ne rejettât toute la faute sur nous.
» Frappé de cette idée, il se rend chés Bel-
» limart, & lui expose ce qui étoit arri-
» vé entre Merindor & moi. Bellimart
» qui étoit homme de courage, & qui
» avoit toute l'autorité en main rassura
» mon pere, & lui dit que si Merindor s'é-
» cartoit de son devoir, il sçauroit bien
» l'y faire rentrer.

» Cependant Merindor s'étoit renfermé
» chés lui ; & marchant à grands pas dans
» sa chambre, sans sçavoir ce qu'il faisoit,
» ni où il étoit : Dorinde, s'écrioit-il, sera
» donc possedée par un autre ? & Merin-
» dor le verra, le supportera ? Non, non,
» pour me la ravir, il faut auparavant qu'il
» me perce le cœur. Si je dois vivre, il faut
» qu'il meure. Hé que tardé-je davantage ?
» Courons à la vengeance, ou tourne ce
» fer contre toi même.

» Merindor se croyoit seul dans sa cham-
» bre, & n'être entendu que des murailles;
» mais heureusement que son vertueux ami
» Euphrosias l'étoit venu chercher un peu
» auparavant, & qu'il s'étoit endormi sur
» son lit. Le ton dont Merindor par-
» loit l'éveilla, de sorte qu'il put appren-
» dre le sujet d'un transport si violent.
» Comme il connoissoit le caractere im-
» petueux du chevalier, & qu'il le vit prêt
» à sortir, il se leve promptement, le re-
» tient par le bras, & le prie de l'entendre.
» Le chevalier effrayé d'abord, puis re-
» connoissant son ami : Eh bon dieu, dit-
» il, d'où sortez-vous Euphrosias ? Prome-
» nons-nous ensemble, dit ce prudent ami;
» & lorsque vous m'aurez répondu, je sa-
» tisferai votre curiosité. Est-il possible,
» Merindor, que vous ayant toujours aimé
» avec la plus sincere affection, vous pre-
» niez des resolutions extrêmes, sans me
» les communiquer, sans vous servir de
» moi ? Pensez-vous que je manque de
» courage ou de bonne volonté ?

» Pourquoi, interrompit le chevalier,
» me tenez-vous ce langage ? *Parce que* j'ai
» entendu tout ce que vous avez dit. Pen-
» sez-vous que j'ignore que le roi veut que
» Dorinde soit à Bellimart, & que le pere
» même y consent, & peut être d'autres
» encore. Toute la ville est pleine de ces

» bruits, & je venois vous en avertir;
» supposé que vous l'ignorassiez, & vous
» engager en même temps à vous confor-
» mer à la volonté du ciel & du roi. Car
» sçachez, Merindor, que les mariages
» sont écrits dans le ciel, & qu'ils s'ac-
» complissent sur la terre. Quand ils se-
» roient écrits dans le ciel, reprit Merin-
» dor, je n'en concluerai pas que Belli-
» mart doive posseder Dorinde, & que
» Merindor vive. Mais, reprit Euphrosias,
» quel est votre dessein? *D'ôter* la vie, à
» qui veut me ravir mon bonheur. *Mais*,
» dit Euphrosias, si vous tuez Bellimart,
» pouvez-vous rester dans les états de
» Gondebaut, & que devient en ce cas
» votre passion pour Dorinde? Comment,
» s'écria Merindor, je verrai tranquille-
» ment un barbare posseder ce qui m'ap-
» partient? *Ce n'est pas* ce que je dis; j'es-
» pere au contraire que nous obtiendrons
» Dorinde, si vous voulez croire Euphro-
» sias. Pensez-vous que le roi porte si ou-
» vertement Bellimart pour vous offen-
» ser? C'est uniquement pour gratifier Bel-
» limart dans une affaire où il ne s'ima-
» gine pas que personne ait interêt excepté
» Arcingentorix, qu'il estime peu, quoi-
» qu'il soit un des principaux de cette con-
» trée, parce qu'il n'est plus en âge de
» le servir, au lieu que Bellimart le peut
encore

» encore. Voilà ce qui détermina les princes:
» si donc vous faites entendre au roi l'inte-
» rêt que vous avez ici, il y fera attention,
» & s'il ne fait rien pour vous, du moins il
» ne vous sera plus contraire.

» Le sage Euphrosias lui parloit ainsi, non
» qu'il espérât que le roi pût changer, mais
» uniquement dans la vue de calmer les pre-
» miers transports de son ami, & de le rame-
» ner ensuite plus facilement à la raison.
» C'est ce qui arriva en effet, & lorsqu'ils se
» séparerent Merindor promit à Euphrosias
» de suivre entierement son conseil, tant
» qu'il auroit un rayon d'esperance.

» Mais, madame, admirez comme le ciel
» se joue des hommes! Merindor fit parler
» au roi Gondebaut; ce prince répondit,
» qu'en proposant le mariage de Bellimart
» avec Dorinde, il n'avoit point sçu l'inte-
» rêt que Merindor y prenoit; que s'il l'a-
» voit sçu auparavant, il n'eût rien dit à sa
» consideration; mais que sans commettre
» son autorité, il ne pouvoit plus reculer.
» Voilà donc Merindor entierement deses-
» peré. Bellimart triomphe de ses rivaux;
» on signe les articles; il ne falloit plus que
» nous presenter au temple; déja nous
» étions en marche (apprenez ici, jusqu'où
» peuvent aller les tromperies des hommes)
» une dame accompagnée de deux filles &
» & de trois écuyers paroît à la porte d'Ar-

» cingentorix, le fait demander, & l'ayant » salué avec beaucoup de civilité : Seigneur, » lui dit-elle, en élevant la voix de sorte » qu'elle pût être entendue de ceux qui » étoient autour d'elle, je viens vous aver- » tir que ma fille que je tiens ici par la main » & qui s'appelle Alderine, est femme & » legitime épouse de Bellimart le Visigot, & » qu'il y a quatre ans & plus qu'il l'épousa » publiquement à Gergovie. Les attesta- » tions des druides & des comtes de la pro- » vince en font foi : je vous les montrerai en » presence du roi aux piés de qui je vais me » jetter, pour lui demander justice. A ces » mots, elle fait une grande réverence & » s'achemine vers le palais.

» Arcingentorix fut si troublé, qu'il ne » put lui répondre un seul mot. Et remon- » tant dans la sale ou nous étions, & d'où » nous allions sortir, il appella Bellimart ; » Seigneur lui dit-il à haute voix, connois- » sez-vous une dame qui se nomme Alderi- » ne? nous remarquâmes qu'à ce mot il » changea de couleur. Pourquoi, répondit- » il, me le demandez-vous ? parce qu'elle » est venue ici avec sa mere, repliqua Arcin- » gentorix, & qu'elles vont se jetter aux » piés du roi, pour lui demander justice » contre vous. Contre moi, s'écria-t-il, & » pour quel sujet ? Parce qu'Alderine est » votre femme, ajoûta mon pere, & vous

» ne pouvez point en épouser d'autre, tant
» qu'elle vivra.

» Bellimart essaya de tourner la chose en
» risée, & de faire passer Alderine pour une
» extravagante. Il prétendit que rien ne de-
» voit retarder notre mariage; mais mon
» pere lui déclara qu'il vouloit auparavant
» que l'imposture fût prouvée. Et moi, ré-
» pondit, le fier Bellimart, je ne me soucie
» ni de vous, ni de votre fille, & je recon-
» nois maintenant que je m'étois bien
» trompé en voulant faire alliance avec
» vous. Mon pere qui malgré ses années
» avoit conservé toute sa générosité: J'ai-
» me mieux, Bellimart, que vous ayez été
» trompé que moi, j'estime encore moins
» votre alliance que vous ne feignez d'esti-
» mer la nôtre. Heureusement Bellimart
» n'entendit point ces dernieres paroles; il
» étoit sorti comme un furieux: sans doute
» que les reproches de sa conscience aug-
» mentoient encore sa fureur.

» Helas! si Alderine avoit tardé un mo-
» ment davantage, j'étois unie au perfide,
» qui en effet, comme nous le sçûmes de-
» puis avoit épousé Alderine, & l'avoit quit-
» tée parce qu'elle n'étoit point assés riche à
» son gré. Ce fut donc par une espece de mi-
» racle, que je fus délivrée des mains de ce
» tyran. Alderine s'étant jettée aux piés du
» roi, & Bellimart étant convaincu, il lui

» fut ordonné qu'elle ſeroit tenue pour ſon épouſe légitime.

» Cependant Merindor fut des premiers » averti de ce qui ſe paſſoit ; & comme ſi on » lui eût rendu la vie, il joignit les mains, » il remercia les dieux avec des tranſports » inexprimables ; puis il ſe rendit avec em» preſſement auprès de moi. Il plaiſanta ſur » mes noces, & moi ne ſçachant ſi je devois » ou rire ou pleurer ; Merindor, lui dis-je, » ceſſez vos railleries ; vous trouverez peut» être en vous mariant une femme qui aura » déja un autre mari. Je ne crains point, dit» il incontinent, que ce malheur m'arrive, » ſi ce n'eſt par vous. Par moi, repliquai-je ? » Vous n'avez rien à craindre de ma part ; » ſi mon pere l'agrée, je me retire parmi les » veſtales, pour fuir la ſocieté des hommes, » en qui je n'ai trouvé que de la perfidie.

» Il me ſemble, répondit-il froidement, » que je meriterois bien d'être excepté. » Mais, interrompis-je, que dites-vous de » Teombre, d'Hylas, de Periandre, de » Bellimart ? *Je dis* qu'ils doivent être rayés » du nombre des hommes, & même des vi» vans, mais que tous les hommes ne doi» vent pas pour cela être taxés de perfidie, » & moins encore Merindor.

» Tandis que nous parlions ainſi, mon » pere entra encore tout émû de tout ce qui » s'étoit paſſé. Et dès qu'il apperçut le jeune

» chevalier : Eh bien, Merindor, lui dit-il » en souriant, ne vous ètes vous point mo» qué de ma fille & de moi, lorsque vous » avez sçu la faute que nous avons pensé » commettre, en voulant obéir au roi ? Sei» gneur lui répondit-il, je vous suis trop » dévoué pour avoir eu de pareils senti» mens. Au contraire j'ai remercié les dieux, » de ce qu'ils vous ont fait connoître à » temps la perfidie qui vous étoit préparée. » Et si ce desastre vous fût arrivé, je jure » par Hesus le dieu fort, que cette épée en » auroit tiré vengeance. Mais, seigneur, il » y a dans cette province tant de chevaliers » dont vous connoissez la naissance & la » fortune, que n'en choisissez-vous quel» qu'un pour Dorinde ? Si le choix tomboit » sur moi, ajoûta-t-il, en embrassant ses » genoux, quels services ne vous rendrois» je pas le reste de ma vie ! Quels seroient » mes empressemens, mes soins, ma ten» dresse pour Dorinde !

» Arcingentorix qui avoit remarqué » toutes les attentions du jeune chevalier » pour moi le crut sincere. Helas qui n'y » eût été trompé ! Il le releva, & lui met» tant une main sur l'épaule : Merindor, lui » dit-il, parlez-vous en chevalier tel que » vous êtes ? Ou n'est-ce qu'une simple civi» lité ? Seigneur lui répondit-il, je parle du » fonds de mon cœur ; & puisse Belenus me

» punir, si jamais je démens par mes actions
» les discours que vous venez d'entendre !
» Si cela est, reprit mon pere, je vous
» promet dès à present Dorinde pour vo-
» tre épouse, & je prens les dieux penates
» qui nous écoutent pour témoins de ma
» parole. Et moi, ajoûta Merindor, je re-
» çois votre parole devant ces mêmes dieux
» penates, & je vous jure une obéissance
» parfaite, & à Dorinde une tendresse éter-
» nelle.

» Qui n'eût cru que Merindor étoit sin-
» cere, après tant de sermens & de protes-
» tations ! Mais helas, madame, & vous
» discretes bergeres, Merindor étoit le plus
» perfide des hommes !

» Cependant il sembla que les dieux
» voulussent me venger de Periandre. Le
» printemps & quelques remedes que me
» donna un vieux myre, rétablirent entie-
» rement mon teint. Ma laideur avoit chassé
» Periandre, ma beauté le rappella. D'un
» autre côté Merindor étoit transporté de
» joye. Bellimart avoit eu ordre de se retirer
» des états de Gondebaut, quoique dans la
» suite ses amis obtinrent sa grace, à condi-
» tion qu'il vivroit avec Alderine. Il me
» voyoit de jour en jour recouvrer ce que
» j'avois perdu ; & ne pouvant, disoit-il,
» soutenir de plus longs retardemens, il
» pressa mon pere de conclure notre maria-

» ge, & se rendit chez sa mere pour avoir
» son consentement. O dieux ! lorsque je me
» rappelle toutes les protestations qu'il
» nous fit en s'en allant, j'ignore comment
» vous n'avez point ouvert les abîmes de la
» terre pour l'engloutir.

» J'abregerai, madame, un récit déja trop
» long. Il y avoit près de trois lunes qu'il é-
» toit parti sans nous donner de ses nouvel-
» les ; enfin il m'envoya un de ses freres avec
» le billet que vous allez entendre; en même
» temps elle mit la main dans sa panetiere, &
» elle en tira un billet conçu en ces termes :

MERINDOR A DORINDE.

» *Plût à dieu, belle Dorinde, que je ne fusse*
» *plus au monde ; ou que j'eusse une autre mere; ou*
» *du moins que je fusse mon frere même, j'obtien-*
» *drois le bonheur que je lui desire, & qui m'est*
» *refusé. L'offre que je vous fais de lui, témoigne*
» *bien que les mariages sont écrits dans le ciel.*

» Ce billet n'a-t-il pas de quoi vous sur-
» prendre, belles & discretes bergeres ? En-
» core s'il avoit dû me quitter, pourquoi
» ne le faisoit-il pas, lorsque j'eus perdu ma
» beauté, & que Periandre se retiroit ?
» Pourquoi me rechercher alors avec tant
» d'empressement, s'il vouloit ensuite m'a-
» bandonner lorsque j'étois revenue à mon
» premier état ? Je fus, je l'avoue, si tou-
» chée de ce dernier procedé, que je fis fer-

» ment de fuir deſormais tous les hommes.
» Mon pere fut auſſi vivement touché que
» moi ; il renvoya le frere de Merindor, en
» lui déclarant que je n'étois ni pour lui ni
» pour ſon frere, & qu'il avoit autrement
» diſpoſé de moi. Et ce jeune homme me
» demandant une reponſe, je lui donnai
» celle-ci avec l'agrément de mon pere.

DORINDE A MERINDOR.

» Plût à dieu, Merindor, que vous n'euſſiez
» jamais été, ou que je ne vous euſſe jamais vu,
» ou du moins que je changeaſſe de ſexe pour quel-
» que temps ! J'irois me venger de la plus noire
» des perfidies. Vous m'offrez votre frere, mais le
» refus que j'en fais témoignera bien que notre
» mariage n'étoit point écrit dans le ciel. Je vous
» proteſte au moins qu'il ne s'accomplira jamais
» ſur la terre.

» Or, madame, reprit-elle, ne ſuis-je
» pas bien fondée à déteſter tous les hom-
» mes, après trois infidelités ſi marquées ?
» Mais daignez encore entendre ce que la
» fortune me prépara.

Dorinde alloit continuer, lorſqu'elle fut interrompue par un grand bruit de cavaliers. Les bergeres coururent toutes vers la porte par curioſité, & Dorinde avec elles, auſſi bien que les autres étrangeres. Elles virent paſſer douze ou quinze perſonnes

armées à la maniere des bourguignons, un petit javelot dans la main droite & dans la gauche un écu fort leger. Ils marchoient sans ordre ; celui qui étoit à leur tête sembloit les conduire. Il avoit des armes dorées ; & un grand pennache s'élevoit de son casque. Ils marchoient très-vîte, & c'est ce qui causoit le bruit que faisoient les armes, & les piés des chevaux. Lorsqu'ils passerent près de la cabane, ils jetterent les yeux sur les bergeres, & surpris de voir tant de beautés dans ces lieux champêtres, ils s'arrêterent un peu. Tout à coup celui qui les commandoit, s'écria ô dieux voilà Dorinde ! Dorinde s'entendant nommer remarqua le visage de celui qui avoit parlé, & le reconnut aussi-tôt pour l'avoir vû à la cour. Dans la crainte de quelque violence elle se retira dans la cabane pour se cacher ; & cet homme assuré davantage par cette action que c'étoit Dorinde, se jette à terre avec cinq ou six de ses cavaliers, & entre dans la cabane.

Celadon souhaita en ce moment des armes pour repousser l'injure, & ne pouvant toutefois supporter qu'on outrageât Dorinde en sa presence, il eut d'abord recours aux remontrances & aux prieres ; & voyant que loin de l'écouter ils s'efforçoient d'emmener Dorinde hors de la cabane, il se mit en devoir de résister à cette violence. Ils

n'auroient pas eu de peine à se défaire de Celadon, s'ils avoient sçu que c'étoit un homme; mais le croyant une fille druide, le respect dû au sexe & à son habit les faisoit user de retenue.

A son exemple, les bergeres firent tous leurs efforts pour sauver Dorinde; enfin le capitaine n'écoutant que sa colere fit signe d'emporter Dorinde sans aucune consideration ni pour la druide, ni pour les bergeres. Celadon le tenoit alors par les bras, de sorte qu'il ne pouvoit se débarasser. Astrée & Diane étoient aux côtés de Dorinde, & la retenoient de toutes leurs forces; mais elles furent poussées avec tant de violence, qu'elles furent obligées de l'abandonner, & qu'Astrée tomba.

Au cri qu'elle fit, la feinte Alexis tourne la tête, & transportée de fureur elle court sur celui qui emmenoit Dorinde, & qu'elle croyoit l'auteur d'un traitement si indigne; elle lui donne un si grand coup, que celui-ci après avoir chancelé quelques pas vient tomber entre les chevaux qui le foulent de leurs piés. Cependant le capitaine débarassé d'Alexis qu'il avoit laissée pour courir au secours d'Astrée, sort pour faire enlever Dorinde, qui déja n'étoit plus dans la cabane. A peine il fut sorti, qu'il apperçut ses compagnons la poursuivre à travers champs; car elle leur avoit échappé, & l'on eût dit

qu'elle avoit des aîles aux piés. En même temps il vit paroître six chevaliers bien armés & bien montés, & qui venoient par la même route qu'ils avoient prise. Ils marchoient d'abord lentement ; mais lorsqu'ils remarquerent tant d'hommes courir après une fille, ils s'avancerent tous ensemble au galop, pour empêcher l'outrage qu'ils jugeoient bien qu'on vouloit lui faire. Ils ne purent cependant arriver, avant que Dorinde fût prise. Ils la virent se jetter à genoux, tendre les mains, user de prieres & de supplications. Déja on l'emmenoit sans compassion, lorsque les chevaliers arriverent. Ceux-ci, sans connoître encore Dorinde s'opposent à la violence : mais l'un d'eux la reconnoissant tout à coup : » Ah ! » miserables, s'écria-t-il, vous êtes indi» gnes de porter les armes, puisque vous » les employez si mal. Cessez d'outrager une » personne que tout le monde doit honorer » & servir, ou je vous chatierai comme vous » le meritez. Seigneur chevalier, répondit » l'un d'eux, nous exécutons les ordres du » roi Gondebaut ; personne ne peut, ni ne » doit s'opposer à sa volonté.

A ces mots il continua son chemin ; & le chevalier en fut tellement indigné, qu'il lui déchargea un grand coup sur l'épaule. Puis le voyant un peu separé de Dorinde, il le heurta avec son cheval, & l'envoya tomber

à quelques pas de lui. Cependant les autres chevaliers s'avancerent contre le capitaine & sa troupe, & quoiqu'inferieurs en nombre ils les mirent bientôt hors de combat. Il est vrai que ceux-ci étoient à pié pour la plûpart, & que de six chevaliers, il y en eut deux tués & un blessé.

Dorinde crut reconnoître la voix de celui qu'elle avoit entendu parler. Dès qu'elle fut en liberté elle se retira dans la cabane : mais lors qu'elle eut appris la fin du combat, & qu'elle sçut que l'on apportoit dangereusement blessé un des chevaliers qui l'avoient défendue, elle sortit toute éplorée, pour le recevoir & le secourir. On commença par lui ôter son heaume, afin de lui faciliter la respiration. Alors Dorinde reconnut Bellimart, & tel fut son étonnement qu'elle doutoit si ce n'étoit point une illusion.

Cependant les trois chevaliers le mettent sur un lit ; après quoi deux quittant leur heaume vinrent baiser la main à Dorinde en signe d'obéissance. Dorinde dans la surprise où elle étoit ne pouvoit proferer une seule parole : l'un de ces chevaliers » étoit Periandre, & l'autre Merindor. » O » dieux, s'écria-t'elle enfin, faut-il que je » sois si redevable aux trois hommes qui » me font detester tous les autres ! O Do- » rinde, dit Merindor, n'empoisonnez » point ainsi la joye que nous ressentons de

» vous avoir convaincue de notre extrême » amour. Et puiſque le ciel, continua Pe» riandre, nous a choiſis pour vous rendre » ce leger ſervice, croyez qu'il ne pouvoit » choiſir perſonne qui vous fût plus devoué » que nous ; & recevez du moins la volon» té que nous avons eue de ſacrifier notre » vie pour repouſſer la violence que l'on » oſoit vous faire. Pour moi, interrompit » Bellimart, je meurs content, puiſque je » meurs pour vous.

Dorinde n'avoit rien dit encore, lorſqu'embraſſant Periandre & Merindor, & remarquant une pâleur mortelle ſur le viſage de Bellimart, elle courut vers lui. Bel» limart, dit-elle, en lui prenant la main, » ſi le ciel ordonne que tu meurs pour m'a» voir ſecourue, aſſure-toi que je n'en per» drai jamais le ſouvenir. Et ſi les dieux » veulent écouter mes ardentes prieres, & » prolonger tes jours; ſois bien perſuadé » que je ne ſerai pas ingrate envers toi. Ma» dame, repartit Bellimart, je vous donne » bien peu en vous donnant une vie qui » doit m'être rendue. » A ce mot, il voulut lui baiſer la main, mais inutilement, il devint froid & pâle, & expira entre les bras du chevalier qui le tenoit.

Dorinde fut tellement ſenſible à la derniere action de Bellimart, qu'oubliant ſes anciens ſujets de plainte, elle ne put lui re-

fuſer des larmes de tendreſſe & de compaſſion. Elle ne pouvoit s'éloigner de lui ; & quand ſes compagnes l'en arracherent com-
» me par force : » Adieu dit-elle, Bellimart,
» ſi tu as deſiré que je t'aimaſſe, tu es plus
» heureux à ta mort que tu ne le fus jamais
» durant ta vie.

Cependant les bergers des hameaux voiſins étoient accourus, les uns avec des épieux, & les autres avec des armes & des fléches, Ils furent extrêmement ſurpris quand ils apprirent la violence qu'on avoit faite à la belle étrangere, & le ſecours qu'elle avoit reçu ſi à temps; mais plus encore les marques que ſes liberateurs avoient laiſſées de leur courage & de leur valeur.

Et Merindor & periandre voyant Dorinde entre les mains des bergers, lui donnerent le loiſir de ſécher ſes larmes, & rendirent cependant les derniers devoirs à ceux de leurs compagnons qui avoient été tués. Ils laiſſent donc auprès de Bellimart le chevalier qui n'avoit point abandonné ſon corps, & vont chercher ceux de leurs proches. Ils étoient l'un près de l'autre, & ce qui prouvoit leur valeur, autour d'eux étoient quatre des ennemis qui tenoient encore leurs épées, & qui quoique morts avoient l'air menaçant.

Tandis que les deux chevaliers exprimoient leurs regrets ; il ſurvint quelques

druides avec un grand nombre d'eubages & de vacies. Ils étoient accourus pour appaiser le tumulte par leur autorité. Lorsqu'ils eurent appris ce qu'avoient fait les chevaliers pour défendre l'étrangere, ils les comblerent de louanges, & les remercierent au nom de toute la contrée. Ensuite après avoir essayé de les consoler, ils leurs demanderent la permission de rendre aux généreux chevaliers qui étoient morts dans le combat, ce qui étoit dû à leur valeur. Periandre & Merindor ne pouvoient se resoudre à s'éloigner de ces corps si cheris. Periandre avoit perdu un de ses proches qu'il aimoit tendrement, & Merindor un frere qu'il cherissoit comme lui même.

Deja quelques druides avertis que dans la cabane prochaine étoit le corps d'un autre chevalier, l'avoient apporté près de ceux-ci. Les trois corps furent dépouillés à la fois & lavés dans les eaux du Lignon. Pendant cette céremonie on élevoit sur le lieu même du combat trois tombeaux de gazon. Et quelques bergers ayant déja relevé les corps de ceux qui avoient insulté l'étrangere, les druides ordonnerent qu'on les traineroit sur des clayes, en même temps qu'on porteroit les corps des trois vaillans chevaliers, pour honorer leur pompe funebre; & qu'aprés que ceux-ci auroient été mis dans leurs tombeaux, on bruleroit

ceux là comme des victimes aux dieux infernaux. Si quelque chose put adoucir les regrets des chevaliers qui restoient, ce fut l'ordre avec lequel se passa cette honorable cérémonie.

Pour Dorinde, elle étoit encore tellement saisie de frayeur, qu'elle n'osoit sortir de la cabane. Alexis & les bergeres lui tenoient compagnie. Elles ne pouvoient revenir de l'étonnement que leur avoit causé un accident si étrange, & dont la contrée ne leur fournissoit point d'exemple. Et lorsque Merindor & Periandre revenoient avec les druides, pour raconter à Dorinde comment ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs proches, ils apperçurent un berger qui venoit à grands pas, & qui fut bientôt reconnu; c'étoit Hylas. Aussi-tôt » que Periandre eut entendu ce nom : » O » Dieux, s'écria-t'il, n'est-ce point Hylas » de l'isle de Camargue, un des hommes du » du monde le plus agréable? C'est lui-mê» me, répondit le plus ancien druide, il y a » quelques lunes qu'il est arrivé dans cette » contrée; & nos bords lui paroissent si » charmans que selon toutes les apparences » il ne les quittera jamais.

Alors periandre se tournant vers Merin» dor; » Mon frere, lui dit-il, allez nous » attendre auprès de Dorinde, & si elle » vous demande où je suis, dites lui que

» vous

» vous m'avez laissé avec Hylas, je suis per-
» suadé qu'elle en aura un plaisir extrême.
» Pour moi, il faut que j'aille l'embrasser
» comme un de mes meilleurs amis. » A
ces mots, il s'avance vers Hylas, & le sa-
lue sans être reconnu du berger. » Hé quoi,
» lui dit Periandre, est-il possible, Hylas,
» que vous m'ayez oublié ? » Hylas recon-
noissant la voix, fit tant de caresse à Pe-
riandre, qu'il sembloit être hors de lui mê-
» me. » Il faut que je vous aime bien, conti-
» nua le chevalier, puisque je viens vous
» chercher, & que j'y viens accompagné de
» la personne du monde que vous aimez le
» plus. Vous avez donc trouvé Stelle, reprit
» Hylas; car c'est à Stelle que je me suis don-
» né. Comment, repartit Periandre, vous
» avez oublié Dorinde ? Dorinde, repliqua
» incontinent Hylas ? je vois bien que vous
» ne connoissez plus Hylas. Sçachez que le
» nom de Dorinde est à peine resté dans ma
» mémoire. J'ai vu depuis tant de Chrisei-
» des, tant de Madontes, tant de Laoni-
» ces, tant de Phylis, tant d'Alexis, & sur
» tout Stelle, que mes yeux éblouis de tant
» de nouvelles clartés, ne peuvent voir
» vos lyonnoises. Si pourtant Dorinde est
» ici, je la verrai volontiers ne fût-ce que
» pour juger si j'avois autrefois le gout dé-
» pravé.

» Vous la trouverez dans cette cabane,

» ajoûta Periandre. Elle est encore effrayée
» de l'accident qui lui est arrivé. Quel ac-
» cident, reprit Hylas ? Sans Bellimart,
» Merindor & moi, dit Periandre, des am-
» bactes du roi Gondebaut vouloient l'en-
» lever, mais nous l'avons délivrée de leurs
» mains. Il est vrai que le pauvre Bellimart,
» le frere de Merindor, & un de mes parens
» ont laissé la vie dans le combat. Puisque
» c'est vous, dit Hylas, qui avez si mal-
» traité ces ambactes, menez-moi vers
» Dorinde. Il est necessaire que je lui donne
» un avis, & c'est pour cela que vous m'avez
» vu me hâter.

Ils étoient près de la cabane ; ils y entrerent. Hylas voyant toutes les bergeres autour de la même personne, jugea bien que c'étoit Dorinde ; mais feignant de ne la pas reconnoître : » Où est, dit-il, » cette nouvelle bergere, qui vient souil- » ler nos rivages par des sacrifices sanglans ? Alors Dorinde reconnoissant à son tour le berger, se leva pour le saluer. Et comme elle croyoit avoir besoin de toute sorte d'assistance : » Hylas, lui dit-elle en l'a- » bordant, est-il possible que vous mé- » connoissiez une personne qui vous fut » si chere ? Dorinde, interrompit Perian- » dre, laissez-là les reproches. Hylas vient » vous avertir que vous n'êtes pas en sureté » dans ce lieu ; il me semble donc qu'il fau-

» droit y pourvoir de bonne heure.

» Vous avez bien fait, dit Hylas de m'en » faire souvenir. Dorinde m'a rappellé je ne » sçai quoi du temps passé qui me faisoit » oublier le present. Je vous dirai donc » qu'étant assés loin d'ici couché dans un » buisson, où j'attendois la bergere que » j'aime, & qui devoit amener ses troupeaux » dans ce même lieu, j'ai vu quatre hom- » mes à cheval qui venoient en grand des- » ordre, & fort effrayés. Un d'eux perdant » beaucoup de sang, ils ont été obligés de » mettre pié à terre près du buisson. Et j'ai » entendu qu'ils disoient : si nous hâtions » le pas, nous rencontrerions encore nos » compagnons près de Ponsins où nous » nous sommes separés, & tous ensemble » nous pourrions satisfaire notre vengean- » ce, & enlever cette fille que le roi Gonde- » baut desire tant de ravoir.

» A peine je les ai vu partir que je suis » venu, & que j'ai rencontré des bergers qui » m'ont raconté une partie de ce qui est ar- » rivé en ce lieu. Songez donc à vous reti- » rer, si vous craignez de retomber entre » leurs mains. O dieux ! s'écria Dorinde, le » visage baigné de larmes, faut-il que la » fortune me persecute jusques dans ces » lieux champêtres !

Alors Periandre prenant la parole : Ma- » dame, lui dit-il, lorsque nous sommes

» partis de Lyon, nous avons sçu que vous
» étiez suivie de plusieurs ambactes; c'est
» pourquoi si vous me croyez, vous vous
» retirerez dans quelque lieu de sureté. Il est
» bien certain que tant que nous respire-
» rons, Merindor, ce chevalier & moi,
» nous vous défendrons contre tout l'uni-
» vers; mais nous ne sommes que trois, &
» peut-être serions nous forcés de ceder au
» grand nombre de ceux qui vous cher-
» chent.

Lycidas qui étoit survenu à ce bruit un peu avant qu'Hylas arrivât, prit en même
» temps la parole: » Madame, dit-il, nous
» vous offrons tous nos services contre qui-
» conque voudroit vous faire outrage; mais,
» pour éviter un plus grand malheur, je
» croi qu'il seroit à propos de vous condui-
» re dans la grande ville de Marcilli. Là vous
» serez honorée & respectée; la grande nym-
» phe Amasis & Galatée vous y feront tout
» l'accueil que vous meritez, & vous défen-
» dront sans doute contre toute sorte de
» violence.

Cet avis fut approuvé de tous; & Dorinde faisant quelque difficulté de marcher seule avec ces chevaliers; Florice, Palinice, Circène & Célidée s'offrirent de l'accompagner, pourvû que quelques bergers vinssent avec elles, afin de ne pas revenir seules le lendemain. Hylas, Lycidas, Thamyre,

Calydon, & Corylas ſe preſenterent d'eux mêmes ; & ſans differer davantage, ils ſe mirent tous en chemin, après que les étrangers eurent dit adieu à la belle Alexis & aux bergeres. Les trois chevaliers montés & armés comme ils étoient venus, ſe tenoient un peu éloignés de la troupe, & prêts à la défendre, ſi on venoit l'attaquer. Les bergers donnoient la main aux bergeres, & Thamyre la donnoit à ſa chere Celidée.



L'ASTRÉE DE M. DURFÉ,

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE CINQUIEME.

EN même temps toute la compagnie se separa. Astrée, Diane & Phylis s'acheminerent vers la demeure de Phocion, pour y accompagner Alexis, parce qu'il commençoit à se faire tard. Comme elles étoient encore frapées de l'accident qui » étoit arrivé à Dorinde : » Je croi, dit » Astrée, que Dorinde a moins d'obli» gation à ceux qui l'aiment, qu'à ceux » qui lui veulent du mal. Ceux ci ne la » trompent point, & les autres la trahis» sent. Pensez-vous donc, ma sœur, s'écria » Diane que tous les hommes soient perfi» des ? » Mais Alexis qui ne pouvoit se dépouiller de son personnage naturel : » Bel-



Gravelot inv. Gallard Sc.

» le & discrete bergere, dit-elle, est-il bien
» possible que vous parliez selon vos senti-
» mens? En verité je ne puis m'imaginer
» que le grand Thautates dont la bonté est
» infinie, ait voulu punir ainsi notre sexe.
» Que puis-je vous répondre, ajouta
» Diane? Voilà de ces secrets qu'il s'est re-
» servé à lui seul, peut être aussi veut-il
» préparer de l'exercice à notre patience.
» Ah, ma sœur, dit Astrée je ne vous pas-
» serai jamais une opinion si étrange! Astrée
» vous avez raison, repliqua Diane: car di-
» tes la verité, comment vous êtes vous
» trouvée de Celadon? Vous me permettez
» de le nommer, bien qu'Alexis nous enten-
» de, puisqu'elle nous défend de lui rien
» cacher. Pour moi, répondit Astrée, je n'ai
» pas plus lieu de m'en plaindre que vous de
» Philandre.

Alexis entendant nommer Celadon chan-
gea de couleur, & n'osoit regarder Astrée,
mais lorsqu'elle eut entendu cette réponse,
& Diane ne disant rien de ses sujets de plain-
te contre Philandre: » Discrette bergere, lui
» dit-elle, dites-moi, je vous supplie, en
» quoi vous vous plaignez du berger que
» l'on vient de nommer; Madame, répondit
» Diane le recit en seroit trop long. » Et
Phylis prenant la parole incontinent: » Ma-
» dame, dit-elle, dispensez-la d'un recit qui
» lui couteroit trop; moi pour satisfaire à

» votre curioſité, je vous dirai que Philan-
» dre ne lui a cauſé d'autre déplaiſir que les
» regrets qu'il lui a laiſſé en mourant. Mais
» ma ſœur continua Phylis en s'adreſſant à
» Diane, que diriez-vous contre Lycidas ?

» Je dirois qu'il lui reſte encore aſſés de
» temps pour meriter d'être mis au rang
» des autres hommes. Souvenez-vous qu'il
» eſt homme, c'eſt-à-dire trompeur, &
» que quand Merindor trompa Dorinde, il
» n'y avoit guere d'apparence qu'il dût en
» venir là. Que vous ai-je fait, s'écria Phylis ?
» & pourquoi m'annoncer un ſi grand
» malheur ?

» Pour moi ; interrompit Aſtrée, qui
» n'ai plus d'interêt aux choſes dont vous
» parlez, je merite plus de créance qu'au-
» cune de vous. Voici donc quel eſt mon
» ſentiment : Je penſe que les hommes ne
» ſont ni ſi trompeurs, ni ſi fideles qu'on le
» croit ordinairement. Ceci, dit Alexis, eſt
» une vraye énigme pour nous : daignez
» nous l'expliquer. Ma belle maitreſſe, ré-
» pondit Aſtrée, j'entens qu'il y a des hom-
» mes trompeurs, & des hommes fideles, &
» qu'on ne doit pas porter le même juge-
» ment de tous ; enſorte qu'on s'abuſeroit
» également, ſi parce qu'il y en a d'infideles,
» on croyoit qu'il le fuſſent tous, ou parce
» qu'il y en a de fideles, on comptoit indiſ-
» tinctement ſur la fidelité de tous.

Tandis

Tandis qu'Aſtrée parloit ainſi, elles entendirent, en paſſant près d'un buiſſon, la voix d'un berger. Elles reconnurent bientôt que c'étoit Silvandre ; & parce qu'il élevoit ſa voix, elles s'approcherent pour l'écouter. O, s'écrioit-il :

O ſi j'aime une autre bergere!
Si j'ai brûlé d'une flamme étrangere!
Grands dieux, armez-vous de rigueur!
Puniſſez-moi comme un vil impoſteur!

Diane vouloit continuer ſon chemin, lorſqu'elle eut reconnue la voix de Silvandre, mais elle fut obligée de s'arrêter avec les autres bergeres ; & voyant qu'elles reſtoient encore après qu'il eut fini, elle les laiſſa, non moins curieuſe pourtant d'entendre ce qu'il diroit ; mais cédant au dépit qui la preſſoit. Cependant le berger après s'être tu quelque temps : „ Infortuné Silvandre, s'écria-t'il, en pouſſant un profond ſoupir, que ne ceſſes-tu de vivre! „ Eſperes-tu une meilleure fortune ? Depuis le jour funeſte qui éclaira ta naiſſance, ta vie n'a-t-elle pas été un tiſſu „ de malheurs? Je n'appellerois pas funeſte celui où je vis Diane pour la premiere „ fois, puiſque je vis ce qu'il y a de plus „ parfait dans la nature, ſi depuis ce jour-„ là même la fortune n'avoit pris un plus „ grand empire ſur moi. Auparavant mes

„ troupeaux seuls étoient exposés à ses ou-
„ trages ; mon cœur en étoit exempt. Mais
„ ô dieux, depuis que j'eus vu Diane, j'ai
„ perdu ma liberté ; ses ordres ont été pour
„ moi des oracles ; le moindre signe, des
„ commandemens si absolus que j'aurois
„ mieux aimé perdre la vie, que de lui des-
„ obéir. Et pour comble de malheur, tous
„ mes soins, tous mes services, tout mon
„ attachement ne font que l'irriter contre
„ moi. Pour tant d'amour & de fidelité,
„ elle ne me rend que de la haine & des mé-
„ pris. „ Puis il gardoit quelque temps le
silence, & reprenoit enfin de la sorte : „ Je
„ pénétre, ô dieux, ce secret ; vous me
„ punissez de l'avoir trop aimée, & peut
„ être de lui avoir donné la préference sur
„ vous. Mais pourquoi lui avez vous donné
„ tant de perfections ?

Cependant Diane s'étoit déja fort éloignée ; & les bergeres en ayant assés entendu pour la justification de Silvandre, se retirerent doucement pour n'être point apperçues, & se hâterent pour atteindre Diane. Elles lui dirent ce qu'elles purent, pour lui persuader l'innocence du berger ; mais feignant de s'en soucier peu, elle leur répondoit si froidement qu'on eût dit qu'elles lui parloient de tout autre que de Silvandre, ou que celle à qui ils parloient n'étoit pas Diane. Aussi Alexis qui sçavoit par ex-

perience combien il est difficile de cacher une vraie passion : „ Belles bergeres, dit-„ elle, je ne croi pas qu'il y ait de filles au „ monde si maitresses d'elles-mêmes que „ les bergeres du Lignon, ni d'hommes „ qui sçachent si bien aimer que ceux de „ cette contrée. Car à entendre les plain-„ tes de Silvandre, il faut avoüer qu'il „ aime infiniment ; & à voir la froideur „ de Diane, on ne peut que l'admirer.

„ Madame, répondit Diane, oserai-je „ vous dire que vous vous trompez, en „ ce qui nous concerne Silvandre & moi ; „ Silvandre, parce que tous les hommes „ feignent toujours plus d'amour qu'ils „ n'en ressentent ; & moi, parce qu'il est „ facile d'en user comme je fais, dans les „ choses où l'on n'a point d'interêt. Sage „ bergere, repliqua Alexis, je ne veux „ point vous contredire, mais permettez-„ moi de vous dire que Silvandre aime. Je „ le croi, Madame, interrompit Diane ; „ mais c'est Madonte, & je m'en rapporte „ à Laonice. Vous verrez, poursuivit Ale-„ xis qu'il y a ici quelque mystere ; car „ s'il étoit vrai que Silvandre aimât Ma-„ donte, pourquoi feindroit-il de vous ai-„ mer ? Pour tromper Thersandre, repli-„ qua-t'elle. Cela étoit bon, dit Alexis, „ lorsque Thersandre & Madonte étoient „ ici ; mais de quoi lui serviroit sa feinte,

„ maintenant qu'ils n'y ſont plus ? *Ah, ma-*
„ *dame*, ſi vous connoiſſiez ce berger. . . .
„ Il n'y en a point ſous le ciel qui deſire
„ plus de ſe faire valoir. Comme il a fait
„ ſemblant de me vouloir du bien, il con-
„ tinue ſa diſſimulation, pour n'être pas re-
„ connu artificieux. *Mais* qu'auroit-il à me-
„ nager s'il aimoit Madonte ? & qui l'em-
„ pêcheroit de la ſuivre, ſi Diane ne l'ar-
„ rêtoit en ces lieux ? Pour moi je n'ai re-
„ marqué en lui que de la franchiſe & de
„ la ſincerité ; & qui peut donc vous faire
„ juger qu'il ſoit diſſimulé ? On convient
„ ici généralement que Silvandre eſt un
„ berger vertueux. Penſez-vous qu'un ſeul
„ homme puiſſe impoſer à tous ceux qui
„ l'obſervent ? Croyez-moi, Diane, vous
„ vous trompez dans le jugement que
„ vous portez de Silvandre. *Il eſt* vrai,
„ madame, que j'ai été trompée ; mais je
„ ne le ſuis plus maintenant, & j'eſpere
„ bien de ne l'être jamais davantage.

Phylis qui juſques là avoit gardé le ſi-
lence, l'interrompit en ces termes : „ Ma
„ ſœur (car c'eſt ainſi qu'elle nommoit
„ Diane, depuis que ſa gageure avec Silvan-
„ dre étoit finie) ſouvenez-vous que nous
„ ſommes aveugles dans ce qui nous tou-
„ che, & que nous ſommes trop vos amies
„ pour vous déguiſer la verité. Si nous pou-
„ vions croire que Silvandre fût coupable,

„ quel interêt aurions-nous à le justifier?
„ Ma sœur, répondit froidement Diane,
„ je n'ai jamais douté de votre amitié, &
„ je suis disposée à préferer en tout votre
„ jugement au mien propre; mais souve-
„ nez-vous aussi que les personnes interes-
„ sées dans une affaire l'examinent bien
„ autrement que ceux qui n'y prennent part
„ que comme amis.

„ Ma sœur, dit Astrée, ne faut-il pas
„ dans les choses douteuses s'en rapporter
„ au grand nombre? Vous vous figurez
„ que Silvandre aime Madonte, & nous
„ croyons toutes le contraire; pourquoi
„ croire autrement que nous? Ma sœur,
„ repliqua Diane je ne suis pas seule; j'ai
„ pour moi Laonice qui a vu. Laonice,
„ dit Astrée, peut avoir eu son interêt dans
„ le rapport qu'elle vous a fait. Et n'êtes
„ vous pas injuste de lui ajouter foi plus
„ tôt qu'à nous? D'ailleurs, ajouta Phylis,
„ j'ai parlé à Silvandre; il nie tout ce que
„ dit Laonice, il jure même que son rap-
„ port est absolument faux. Cependant,
„ poursuivit Alexis il craint les dieux, &
„ n'ignore pas combien ils détestent le par-
„ jure.

„ Madame, interrompit Diane, Sil-
„ vandre & moi nous ne meritons pas que
„ vous daigniez parler de nous, & sur tout
„ d'une chose qui nous importe si peu à

„ tous deux. Pardonnez-moi, ma ſœur, dit
„ Phylis en ſe tournant vers Diane, ſi je
„ dis la verité; car j'aimerois mieux mou-
„ rir que de vous paſſer cette diſſimulation.
„ Non, non, ne rougiſſez point, & ne
„ paſſez pas votre main ſur votre viſa-
„ ge, vous ſçavez que je dis vrai, que Sil-
„ vandre vous aime, & que vous n'avez
„ point ignoré ſon amour.

Phylis parloit avec tant d'action qu'Alexis, Aſtrée, & Diane même ne purent s'empêcher de rire; mais lorſque Diane ſe fut un peu remiſe, elle lui répondit :
„ J'avoue que j'ai rougi en vous enten-
„ dant tenir un pareil langage, & ſurtout
„ en préſence d'Alexis. Quelle opinion lui
„ donnerez-vous de moi, qui n'ai l'hon-
„ neur d'être connue d'elle que depuis quel-
„ ques jours? Ah, madame, ajouta-t-elle
„ en ſe tournant vers Alexis, ne croyez pas
„ cette bergere ; elle ſe joue quelquefois
„ de la parole, & je ſuis bien perſuadée
„ qu'en cette occaſion elle ne penſe pas à
„ ce qu'elle dit.

A ces mots, elles apperçurent Phocion ſur la porte, & pour n'être point entendues, elles changerent d'entretien. D'ailleurs, il les fit entrer auſſitôt, parce que le ſouper les attendoit.

Pendant tout le repas, on ne parla que de l'accident qui étoit arrivé. Phocion le

trouva si étrange, que tout chargé d'années qu'il étoit, il ne se souvenoit pas que de son temps il en fut arrivé un semblable, excepté celui de Phylandre. » Helas, » dit Astrée, que ce jour fut un jour funeste » pour moi! Depuis la mort de Phylandre & celle de Phylidas je n'ai éprouvé aucune satisfaction, Vous avez remarqué, ma sœur, dit Astrée, le jour où » périt Phylidas, parce que ce fut à votre » occasion; d'autres se souviendront d'un » autre jour. Pour moi je n'oublierai jamais celui où le pauvre Céladon se noya; » parce qu'en même temps je perdis ceux » qui m'avoient donné la naissance; & je » puis dire que je n'ai guére cessé de verser des larmes depuis ce jour malheureux. » Je pourrois, dit Alexis, dire la même » chose de ce même temps à peu près; mais » tous ces souvenirs sont trop affligeans; & » je les écarte autant qu'il m'est possible. O » ma maitresse, s'écria la belle Astrée, » qu'il vous est facile d'en user ainsi; vous » qui avez un pere dont vous êtes adorée! » Mais si vous aviez perdu comme nous » ceux qui vous ont donné le jour; ces » souvenirs affligeans se présenteroient à » vous malgré vous: non que je sois ingrate » envers Tautatès, & que je ne loue sa » bonté suprême qui m'a donné un second » pere dans Phocion.

Alors Phocion prenant la parole : » Mes » enfans, dit-il, il est certain que la for- » tune a partout le même pouvoir, & » qu'elle le fait sentir quelquefois dans nos » hameaux comme dans les villes ; mais il » est vrai aussi que nos cabanes sont moins » exposées à ses outrages : delà vient que » nos ancêtres ont préferé ce genre de vie » comme le plus heureux de tous. Cepen- » dant, reprit Alexis, j'entens aussi parmi » vous des plaintes & des regrets. Les en- » fans, répondit Phocion, pleurent pour » leurs jouets comme pour des choses plus » importantes.

Après quelques autres discours sur ce même sujet, ils sortirent de table ; & l'heure de se coucher étant venue, Alexis & les trois bergeres se retirerent dans leur chambre.

D'un autre côté Dorinde & ses compagnes se rendoient avec leur escorte à Marcilli, & tâchoient de tromper la longueur du chemin par divers entretiens, & d'amuser l'infortunée Dorinde. Hylas qui l'aidoit à marcher, ennuyé de son silence : » Hé quoi, mon ancienne maitresse, » lui dit-il, vous tairez-vous encore bien » du temps ? Je vous déclare que la tris- » tesse & moi nous sommes incompatibles. » Qu'exigez-vous de moi, répondit Do- » rinde ? Ou commandez-moi, dit Hylas, » de vous raconter mes avantures depuis

» notre séparation ; ou dites-moi quelles » ont été les vôtres. » Alors Thamyre prenant la parole, » Il est plus à propos, dit-» il, que Dorinde nous raconte le sujet qui » l'a conduite en cette contrée, que d'en-» tendre l'histoire tant de fois rebatue de » l'inconstance d'Hylas. O Thamyre, il » vous sied bien, reprit Hylas, de parler » ainsi de mon inconstance ? & quand fit-» elle autant de mal que votre opiniâtre-» té ? Je ne blâme point votre humeur, » repartit Thamyre ; mais aussi ne me for-» cerez-vous point à la louer. Mais dites-» moi, je vous prie, en quoi mon opiniâ-» treté vous a nui ? Ce n'est pas à moi seul, » reprit Hylas, mais à toute la contrée, » en la privant de la beauté de Celi-» dée, qui étoit un de ses principaux or-» nemens.

» Berger, interrompit-elle, croyez que » jamais je n'entendis mieux mes interêts, » puisqu'avec un bien si frivole j'ai acquis » ma tranquilité. Ce n'est pas de quoi je » parle, dit Hylas ; mais si je m'étois trou-» vé dans le méme cas que Thamyre, vous » seriez encore aussi belle que jamais. » Voyez si Dorinde n'a pas conservé tous » ses charmes, quoique je l'aye aimée ? » Voyez Florice ; voyez Circène ; voyez » Palinice. Mais si vous voyiez encore » Chriseide, vous diriez que bien diffe-

» rent de ces Thamyres, de ces Tyreis,
» de ces Silvandres, je laisse celles que j'ai-
» me plus belles que je ne les ai trouvées.
» Vous verrez quelque jour ce qui arrive-
» ra à Diane, avant que Silvandre s'éloi-
» gne d'elle. Elle est maintenant jeune &
» belle ; mais s'ils ne meurent l'un ou l'au-
» tre auparavant, je veux perdre l'amour
» que j'ai pour Stelle. O les gracieux amu-
» semens !

» Hylas, répondit froidement Thami-
» re, ne te figure pas que si nous avons de
» la constance, ce soit envie ni opiniâtre-
» té. Nous voulons uniquement ne point
» manquer à ce que nous nous devons à
» nous mêmes, & à l'objet de notre ten-
» dresse ; à nous mêmes, parce que chan-
» ger de sentiment, c'est blâmer ceux que
» l'on a eus, & que l'on ne peut se faire
» plus de tort qu'en se montrant volage ;
» à l'objet de notre tendresse ; car, Hylas,
» n'est-il pas vrai que nous ne changeons
» jamais qu'en pensant trouver mieux ?

Hylas impatient s'approche de Thamy-re, le regarde fixement, & feignant de chercher sous ses habits : » Laisse-moi
» voir, dit ce berger, si Silvandre n'est point
» caché sous les habits de Thamyre ; car
» il me semble que c'est lui qui parle par
» ta bouche. Ah, Hylas, reprit Thamyre,
» tu ne pouvois mieux prouver la bonne

» opinion que tu as de moi. *Tu es* dans » l'erreur, Thamyre; mais entendant des » discours aussi peu sensés que ceux de Sil» vandre, j'ai cru que c'étoit lui même » qui les avoit proferés, & non pas ce Tha» myre qui passe pour un berger si judi» cieux. Et pour te convaincre, suis-moi

» Tu prétens que l'on doit s'opiniâtrer » à aimer toujours ce que l'on a une fois » aimé, & cela par deux motifs. L'un à » cause de nous mêmes, & l'autre à cause » de la personne aimée. O Thamyre que » tes opinions sont antiques! Hé, mon » ami, quoi de plus méprisable dans un » homme que l'imprudence! Or peut-il » y en avoir une plus grande que de laisser » ce qu'on reconnoît un bien, & s'at» tacher à ce qui est un mal? Que pense» roit-on d'un laboureur qui après avoir » éprouvé que son champ n'est pas propre » pour tel grain, continueroit toujours à » y en semer, de peur qu'on ne dît que » d'abord il a manqué de jugement? O, » Thamyre que tu es simple, si tu penses, » qu'aujourd'hui on s'occupe d'autre chose » que de son utilité propre? lorsqu'on a » quelques vues sur une personne, s'est-on » jamais avisé de demander si elle est cons» tante ou inconstante? Non Thamyre, » mais s'il entend ses affaires, s'il est ri» che, s'il a force troupeaux, & choses

» semblables qui s'acquérent & se con-
» servent, non en persistant avec opiniâtre-
» té dans un même dessein; mais en le chan-
» geant selon les occasions.

» Tu prétens encore, Thamyre, que
» le changement offense la personne que
» l'on aimoit. Qu'y puis-je faire que de
» donner en ce cas le conseil que je prens
» pour moi; je veux dire que si je quitte
» une bergere pour une autre, cette ber-
» gere en use de même à mon égard, lorsqu'elle
» qu'elle trouvera mieux, ou plus tôt qu'el-
» le se desole (car en quel climat ren-
» contreroit-elle mieux) & qu'elle consi-
» dere que son malheur est un effet de sa
» cruelle destinée. Dailleurs je soutiens,
» ô Thamyre que cette offense prétenduë
» n'est que dans l'imagination. Un pein-
» tre qui dans un même tableau change de
» couleurs ou de pinceau même, méprise-
» t'il pour cela la premiere couleur qu'il a
» employée, ou le premier pinceau dont
» il s'est servi? Nullement. Il en use ainsi
» quelquefois ou pour tirer des traits plus
» délicats, ou pour rehausser la premiere
» couleur. Aussi, Thamyre, lorsque nous
» quittons une bergere, ce n'est pas que
» nous estimions plus celle que nous lui
» substituons; c'est pour nous conformer
» à la nature qui nous enseigne que la va-
» riété seule embellit l'univers. Examine

» tous les êtres differens, & tu verras que » le doigt de la nature y a gravé cette loi » inéfaçable. Dis-moi, Thamyre, lorsque » tu marches ou que tu danses, pourquoi » changes-tu de pié? Quand tu parles, pour- » quoi n'employes-tu pas toujours la même » expression? Pourquoi les joüeurs d'ins- » trumens se servent-ils de diverses cor- » des, & pourquoi changent-ils si souvent » les doigts & les mains? Tu ris, bergèr; » mais tu merite bien autant que l'on rie » de toi, lorsque tu dis qu'en aimant dif- » ferentes bergeres on est inconstant, ou » que l'on offense celle que l'on quitte.

» Je ris en effet, répondit Thamyre, » des raisons que tu allegues pour justifier » ton humeur volage; & je ne crois pas qu'il » y ait ici personne qui ne fasse comme » moi. Mais plût à Dieu que Silvandre fût » ici, qu'il sçauroit bien te répondre! Je » suis charmé, reprit Hylas, que tu de- » mandes du secours: c'est te confesser vain- » cu. Et cela n'est point étonnant; car si » ton oracle étoit ici, je le forcerois bien- » tôt d'avoüer sa défaite. O, Hylas, que tu » es avantageux, repliqua Thamyre! Si » j'ai souhaité Silvandre, c'étoit moins » pour me secourir, que pour faire valoir » mes raisons par son éloquence. Cepen- » dant je ne laisserai pas de te répondre en » son absense.

» J'avoue d'abord que ton laboureur se» roit imprudent ; mais l'application que » tu en fais est-elle bien juste ? Ce labou» reur ignoroit d'abord la qualité de la » terre ; au lieu qu'il faut connoître un » objet avant que de l'aimer. Sçache, Hy» las, que dans les choses qui sont en no» tre puissance il est honteux de changer, » mais que c'est une insigne sagesse que de » changer dans les choses qui dépendent » d'autrui ; or l'amour dépend de notre » volonté ; il est absolument en notre » pouvoir.

» Je raisonne de même par rapport à » ton peintre. Il change de couleurs & de » pinceau, parce qu'autrement il ne pour» roit finir ce qu'il s'est proposé. Fort bien, » interrompit Hylas, je n'arriverois pas » non plus, moi, à ce que je me suis pro» posé, si je ne changeois. Mais, reprit » Thamyre, il n'en est pas ainsi de l'amour ; » sa perfection dépend absolument de l'u» nité ; c'est pour cela que nos druides nous » enseignent que de deux personnes qui » s'aiment, l'amour n'en fait qu'une seule » & même personne.

» Tu ajoutes que si l'on ne veut passer » pour inconstant, il faut toujours marcher » sur un pié, & n'employer en parlant que » la même expression. Peut être que si la » nature t'avoit consulté, tu aurois ima-

» giné une autre maniere de marcher; » mais, puisqu'elle en a ordonné differem» ment cette raison se détruit d'elle-même. » Pour ce qui regarde la parole, elle a » été donnée à l'homme pour faire enten» dre ses pensées. Or invente un mot qui » suffise à exprimer tout ce que l'on con» çoit; alors je conviendrai que nous som» mes inconstans, si nous usons de quel» qu'autre mot. Tu vois, berger; que tes » raisons sont aussi foibles que ton humeur » est volage & legere.

» Mais n'est-tu pas admirable lorsque tu » dis que les bergeres laissées pour d'au» tres doivent se plaindre uniquement de » leur destinée. Elles ont lieu de s'en plain» dre je l'avoue; car c'est un grand mal» heur pour celles qui sont l'objet de ton » amour; mais tu ne laisses pas d'être mé» prisable, parce que tu es l'instrument de » ce malheur.

Hylas vouloit repliquer, mais il en fut détourné par Adraste qui venoit de rencontrer Doris, & qui excedoit cette bergere. Heureusement que Palémon survint aussi. Adraste voulut d'abord se mettre aux genoux de Doris, & lui baiser les piés. Il touchoit sa robe avec un respect extrême. Mais comme elle essayoit de s'en aller, & de sortir des limites où il sembloit enfermé par quelque enchantement, il eut la bar-

dieſſe de l'arrêter par le bras. Alors Doris pouſſa de grands cris, & Palémon accourut au ſecours. Adraſte étoit robuſte, & Palémon n'auroit pû dégager Doris, ſi la troupe des bergers qui arriva dans ce même lieu ne l'avoit aidé. Dorinde eut pitié du malheureux Adraſte, & frappée de la beauté de Doris, elle voulut ſçavoir d'elle même le ſujet de leur diſſenſion.

„ Belle étrangere, lui dit Palémon, ſçachez que ce berger & moi nous avons » aimé Doris, & que Doris m'ayant été » donnée, il en a ſi vivement reſſenti la » perte, qu'en même temps il a perdu l'eſ» prit. Son état, répondit Dorinde, excite „ ma compaſſion. S'il venoit dans la ville » où je ſuis née, je penſe que l'on pourroit » y trouver quelque remede, du moins, » s'il n'y a pas long-temps que cet accident » lui eſt arrivé. Il n'y a que deux lunes, » répondit Palémon ; & j'y ſuis tellement » ſenſible qu'il n'eſt rien que je ne fiſſe pour „ ſa guériſon. N'y a-t'il point, reprit Do» rinde, de temple en cette contrée qui » ſoit conſacré à Jupiter, & près duquel » ſoit un temple de Minerve ? Il y en a » plusieurs que les romains ont conſtruits, » répondit Thamyre ; mais pour nous, » nous les frequentons peu, parce que nos » druides nous enſeignent que telle eſt la » majeſté du grand Thautates, que l'univers

„ vers eſt le ſeul temple digne de ſa gran-
„ deur, & que lui même il s'eſt bâti. Tous
„ les temples faits de la main des hommes
„ ſont trop vils pour lui. Delà vient que
„ nous offrons tous nos ſacrifices dans les
„ bocages ſacrés, & n'ayant d'autre toît
„ que les cieux. Mais les romains ſacri-
„ fient dans des temples; je croi en avoir
„ vu dans la grande ville de Marcilli: &
„ ſi j'ai bonne mémoire, il y en auſſi un
„ de Minerve qui touche à celui de Jupi-
„ ter. Eh bien, continua Dorinde, ſi vous
„ déſirez la guériſon de cet infortuné ber-
„ ger, conduiſez-le à Marcilli. Il ne faut
„ qu'attacher à la muraille du temple de
„ Jupiter, laquelle regarde celui de Mi-
„ nerve, un clou dont on lui ait touché les
„ tempes. Obſervez ſeulement que la cé-
„ rémonie doit être faite par la perſonne
„ la plus conſiderable du lieu. S'il eſt ainſi,
„ dit Palémon, duſſai-je me jetter aux
„ genoux d'Amaſis, je la ſupplierai de faire
„ une action ſi charitable. Et ſi le berger
„ recouvre la ſanté, je promets & je fais
„ vœu de ne pas refuſer la premiere cho-
„ ſe qui me ſera demandée, à qui que ce
„ ſoit qui la demande.

Et comme Adraſte les avoit toujours ſui-
vis, & que le lieu qui lui ſervoit de retrai-
te n'étoit pas éloigné, Palémon pria Do-
ris de l'engager à les ſuivre juſqu'à Mar-

» ne voulons point être adorées, & nous
» n'adorons qu'un seul Thautates.

„ Ah Circène, s'écria Hylas, je disois
» bien que vous étiez toute celeste; vous
» parlez de religion comme un saronide,
» comme un eubage, comme un vacie,
» & même comme un druide. „ Puis se
tournant vers Florice: „ Dites-moi serieu-
» sement, ajouta-t'il, pourquoi j'ignore le
» sujet qui vous a conduite sur nos bords?
» *Parce que* nous ne l'avons dit à personne:
» l'oracle nous ayant défendu de parler
» avant l'évenement d'une chose qui n'est
» point encore arrivée. Ho, dit froide-
» ment Hylas, je ne suis plus étonné. Je
» vois bien que le ciel m'aime plus que je ne
» merite; puisqu'il m'a épargné un désir
» qui de long temps n'eût été satisfait.
» Mais, dit l'étrangere, pourquoi ne sa-
» tisferois-je pas à ce désir, puisque je sçai
» presqu'aussi bien qu'elles ce qui leur est
» arrivé, & que le ciel ne m'a point ordonné
» de me taire? Si nous n'étions sur le point
» d'arriver, interrompit Lycidas, nous
» vous en supplierions; car nous n'avons
» point vu d'étrangere qui ait si long temps
» caché le sujet de son voyage. Il faut, dit
» Hylas, qu'elles ayent bien offensé les
» dieux; car le plus grand châtiment qu'ils
» puissent faire sentir à une femme, c'est
» de se taire. „ Tels furent leurs discours
dans le chemin.

Lorsqu'ils furent près de la porte, Periande, Merindor & leurs compagnons rejoignirent la troupe, & demanderent à Dorinde, si dès le soir même elle vouloit saluer Amasis, & où elle avoit dessein de passer la nuit. Dorinde répondit qu'il étoit bien tard ; & qu'ils étoient tous trop fatigués pour monter au château ; mais que ne connoissant point la ville, elle ne sçavoit où loger. Alors Lycidas ayant pensé quelque temps, demanda qu'on lui permît d'entrer dans la ville, & leur promit un accueil favorable, s'il trouvoit la personne qu'il avoit en vue. Dorinde le remercia, & s'assit sous des arbres, où elle lui dit qu'on attendroit son retour.

En même temps Lycidas accompagné de Corylas, entra dans la ville, & se rendit à la maison de Clindor, cet ami intime d'Alcippe son pere. Clindor avoit toujours conservé l'amitié qu'il lui portoit, & depuis la mort d'Alcippe, & la perte de Celadon, il l'avoit donnée toute entiere à Lycidas. Dès que Clindor apperçut le berger, il lui tendit les bras, & l'embrassa avec la même tendresse que s'il eût été son propre fils. „ Mon pere, lui dit Lycidas ; „ (c'est ainsi qu'il l'avoit toujours nommé) „ si j'ai été si long temps sans vous rendre „ ce devoir, accusez-en les loix de notre „ vie solitaire qui ne nous permettent guere „ d'abandonner nos bois.

„Mon fils, répondit Clindor, je vous
» excuse, & je vous porte envie. Je vous
» excuse parce que je sçai combien il en a
» coûté à Alcippe, pour n'avoir pas reli-
» gieusement gardé le serment de ces an-
» cêtres. Et je vous porte envie, quand
» je considere les troubles qui nous agitent.
» Mais, mon fils, continua-t'il en l'embras-
» sant encore une fois, soyez le bien ve-
» nu, & votre compagnie aussi. Je ne puis
» avoir une plus grande satisfaction que
» celle de recevoir le fils de mon ami Al-
» cippe, soyez-en bien assuré. C'est, dit
» Lycidas, cette assurance qui m'a donné
» la hardiesse d'offrir votre maison à une
» troupe de mes amis, que j'ai accompa-
» gnée ici. Vous sçaurez le sujet qui les
» amene. Cependant je crains fort que
» nous ne vous incommodions. Ne crai-
» gnez rien, répondit Clindor, que d'ê-
» tre incommodés vous-même, quoique
» tous ceux qui me font l'honneur d'acce-
» pter ma maison y ayent le même pou-
» voir que moi.„ Et faisant appeller son
fils: „ Leontidas, lui dit-il, allez avec
» votre frere Lycidas offrir cette maison
» aux personnes vers lesquelles il vous con-
» duira, & dites-leur, que si mon âge me
» l'avoit permis, je serois allé moi-même
» leur rendre ce devoir.

Lycidas revint donc accompagné de

Leontidas vers la troupe qui l'attendoit, & qui après les civilités reciproques se remit en chemin ; Leontidas & le berger inconstant donnant sa main à Dorinde. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte, les gardes leur demanderent qui ils étoient & d'où ils venoient. Les trois chevaliers satisfirent à leurs demandes, & Leontidas ajouta qu'ils alloient loger dans la maison de Clindor. Alors les gardes écrivirent leurs noms, & leur dirent que depuis peu ils avoient reçu ordre d'en user de la sorte. Après quoi ils entrerent tous, & se rendirent à la maison de Clindor qui leur fit tout l'accueil imaginable.

Cependant, Silvandre qui après avoir laissé Dorinde & ses compagnes s'étoit caché dans le bois, passa le reste du jour dans le plus cruel état, jusqu'à ce qu'il vint sur le soir se mettre dans le buisson où Diane, Alexis, Astrée & Phylis le trouverent en se retirant. Il y demeura jusqu'à la nuit ; mais lorsqu'il vit le ciel semé d'étoiles, & qu'il put croire qu'il n'y avoit plus personne dans la campagne, il sortit du buisson, pour se representer encore plus vivement son déplaisir, & hâter sa derniere heure en se consumant ainsi.

Il se trouva insensiblement dans l'allée où Phylis lui avoit rendu les discours de Diane : „ O lieu funeste, dit-il ! „ Puis croi-

ſant les bras : „ Si c'eſt le ciel qui me pour-
» ſuit depuis l'inſtant où je vis la lumiere,
» tous les lieux ſont également funeſtes
» pour moi ! „ Et reconnoiſſant l'endroit
où il s'étoit évanoui, il s'arrêta tout à
coup, & après s'être tû quelque temps :
» Il eſt vrai, s'écria-t'il, que tous les maux
» ſe ſont aſſemblés ici ſur ma tête ; mais
» comment ai-je pû les ſupporter ſans
» mourir ? Ou comment le deſtin n'a-t'il
» pas rougi de ſe voir vaincu par la con-
» ſtance d'un mortel ? Falloit-il belle Dia-
» ne, que vous fuſſiez l'inſtrument de tant
» de cruautés ? Deviez-vous conſentir à la
„ perte de qui vous adore ?

Alors il demeura quelque temps ſans parler ; & comme la lune étoit fort claire, il alloit regardant autour de lui, mais ſans preſque ſçavoir ce qu'il regardoit. Enfin ſe rappellant les diſcours de Phylis, & l'idée que Diane avoit de ſon changement, il s'écria tout à coup : » Mais, ô dieu, ſe
» peut-il que Diane, cette bergere d'ail-
» leurs ſi éclairée, ait pû ſe figurer que
» j'aimaſſe Madonte ? Peut-elle ſe mécon-
» noître juſqu'à ce point ? Peut-elle con-
» fondre Silvandre avec Hylas ou Adraſte ?

Occupé de cette penſée, il ne pouvoit ſortir d'un lieu où il ſembloit qu'il ne s'arrêtoit que pour y retrouver le repos ; mais il y rencontroit ſans ceſſe de nouveaux ſujets de

de douleur. En effet il vint à se représenter les commencemens si agréables de sa passion; avec quelle discretion Diane avoit reçu ses premiers hommages sous le voile d'une gageure ; avec quelle bonté elle avoit vû croître son amour ; avec quelle prudence enfin elle l'avoit vû parvenir à l'excès où il étoit. A ces considerations il ajoutoit les justes esperances qu'il avoit conçues que son amour ne seroit point infructueux, & sur cela il se souvint du bracelet qui étoit destiné pour Phylis, & qu'il avoit obtenu par une faveur singuliere. Alors il le chercha dans la vue de le baiser mille fois ; mais ne le trouvant point, il ne put soutenir ce nouveau desastre ; il se laissa tomber par terre, & il y demeura long temps immobile.

Tandis qu'il étoit en cet état, il crut entendre quelqu'un qui venoit vers lui ; & bien tôt il reconnut que c'étoit deux hommes qui s'avançoient en discourant ensemble. L'un d'eux s'écrioit : » Fut-il jamais un » amant plus malheureux que moi ? Plus je » l'adore, plus elle me fait sentir ses inju» stes rigueurs ; mais quoiqu'elle fasse, ses » rigueurs ne peuvent que m'ôter la vie ; » & j'aimerai encore l'ingrate après mon » trépas. » A peine il eut fini que l'autre commença de la sorte : » On me reproche » qu'en souffrant de si grands outrages, je

» manque d'esprit ou de sentiment. Mais,
» ô erreur insensée ! pour bien aimer il faut
« aimer comme moi ; il faut aimer sa ber-
» gere pour elle même ; & c'est offenser
» l'amour que d'en user autrement. Ah,
» mon frere, interrompit le premier, vous
» avez raison, aimer pour un autre dessein,
» c'est profaner l'amour. Mais qui souffrit
» jamais autant que moi? Alcandre, repliqua
» le second, l'amour propre juge toujours
» ainsi, & notre mal nous paroît toujours
» plus grand que celui d'un étranger. Amil-
» car, dit Alcandre, j'ignore comment
» vous l'entendez ; & de bonne foi pensez-
» vous que l'on s'aime toujours plus soi-
» même que tout autre ? Si c'est là un effet
» de la nature, j'avoue que la nature est im-
» parfaite en moi ; car, je le jure, j'aime
» mille fois mieux Circène, que je ne m'ai-
» me moi-même. En voulez-vous une preu-
» ve bien assurée ? Si je croyois lui procu-
» rer du plaisir, il n'est rien que je n'entre-
» prisse ; si je pensois même avoir quelque
» satisfaction qui lui déplût, j'aimerois
» mieux mourir, que de la goûter, cette
» satisfaction.

» Mon frere, dit Amilcar, je me sens
» bien dans les mêmes dispositions à l'é-
» gard de Palinice. Mais, ô Alcandre, que
» vous vous trompez, si vous concluez de-
» là que vous aimez mieux Circène que

» vous-même, ou que Palinice me ſoit plus
» chere que moi. Avouons la verité,
» c'eſt pour nous que nous les aimons : ſem-
» blables à l'avare qui expoſe ſa vie pour
» conſerver un métail qu'il aime, nous nous
» ſacrifions pour le plaiſir de ces belles que
» nous cheriſſons. Ah mon frere, dit Al-
» candre, pouvez-vous abaiſſer ainſi no-
» tre amour ! Aſſurez-vous, répondit Amil-
» car, que la comparaiſon eſt juſte, exce-
» pté que notre attachement eſt plus rai-
» ſonnable & plus glorieux. En effet ces
» differens amours ont pour principe l'a-
» mour propre. N'eſt-il pas vrai, Alcan-
» dre, que ſi l'avare conſerve ſon or, c'eſt
» en vue de lui même, & non en vue de
» ſon métail qu'il le conſerve ? Il en eſt de
» même de votre amour pour Circène. Et
» pour vous en convaincre, dites-moi, ſi
» vous lui procureriez tout le bien que vous
» lui deſirez, à condition qu'elle ſe donnât
» à Clorian, & qu'elle vous mépriſât tou-
» jours.

Mais, réprit Alcandre, elle ne ſeroit
» pas heureuſe, ſi elle étoit à Clorian. Et
» ſi elle étoit heureuſe, ajouta Amilcar,
» conſentiriez-vous à ſon bonheur ? Vous
» ne répondez point ? vous avez raiſon ; je
» ferai bien la réponſe ſans vous. Il eſt cer-
» tain que vous & moi nous aimerions
» mieux mourir, que de voir vous Circène au

» comble du bonheur avec Clorian, &
» moi Palinice en la puissance de Silene.
» Avouons donc que nous les aimons pour
» notre interêt particulier, bien que notre
» passion nous en fasse juger differem-
» ment.

Silvandre qui venoit d'entendre cet entretien, auroit été ravi de s'y mêler, sans l'état où l'avoit réduit la jalousie de Diane; mais se faisant justice à lui même, il crut devoir plus tôt s'éloigner pour repasser encore sur son malheur, que d'interrompre ces deux amis. En même temps il vit que les étrangers revenoient sur leurs pas, & il comprit qu'ils avoient dessein de passer le reste de la nuit en ce lieu. Dans la crainte d'être apperçu, il se remit à sa place; mais soit qu'il eût fait quelque bruit, ou que la lune fût plus claire, Alcandre le remarqua, & s'approchant curieusement: « C'est, dit-il à son frere, » un berger qui dort. » Silvandre étant ainsi découvert pensa bien qu'ils ne s'en iroient pas sans le faire parler; il prit donc le parti de les prévenir, & de répondre: « Si » je dormois, il faudroit que l'on pût dor-» mir sans reposer; car l'état malheureux » où je suis ne me permet aucun repos. Et » ne croyez pas, Amilcar, continua-t'il » en se relevant, que ce soit l'amour pro-» pre qui m'exaggere mon malheur, puis-

» que je ne me ſuis jamais autant haï que je
» me hais maintenant, & que je voudrois,
» s'il étoit poſſible, l'augmenter ce mal-
» heur.

» C'eſt, dit Amilcar, la grandeur de
» votre mal qui vous porte à ce deſeſpoir;
» & vous n'ignorez pas que le deſeſpoir eſt
» le fruit de la foibleſſe. J'avoue, dit le
» berger, que mon mal s'eſt tourné en de-
» ſeſpoir; mais je nie qu'il faille toujours
» imputer le deſeſpoir à la foibleſſe. Je dis
» plus, je n'aurois ni courage, ni ſentiment
» ſi je craignois la mort, juſqu'au point de
» vouloir conſerver une vie auſſi infortu-
» née. Aux maux extrêmes, il ne faut point
» rechercher de remedes : non que je veuil-
» le me percer le cœur, ou me précipiter
» dans un abîme; ce ſeroit une impieté, ce
» ſeroit offenſer le grand Thautates; l'hom-
» me étant l'ouvrage de ſes mains, il doit
» ſe ſoumettre à ſa volonté toute puiſſan-
» te..... Mais cet entretien commence à
» me faire ſentir quelque ſoulagement; &
» comme je n'en veux point; permettez-
» moi, je vous en conjure, Amilcar, par
» l'amour que vous portez à Palimice, &
» vous Alcandre, par celui que vous por-
» tez à Circène, permettez-moi de me re-
» tirer ſeul dans ce bois; & par reconnoiſ-
» ſance je vous dirai que ſi vous cherchez
» ces deux aimables bergeres, vous les

» trouverez dans cette contrée, où je les » ai vues souvent sur nos bords avec la » belle Diane, Astrée & leurs compagnes.» A peine il eut fini qu'il s'enfonça promptement dans le bois, craignant d'être suivi de ces étrangers.

Les étrangers au contraire demeurerent si étonnés, qu'ils ne songerent pas même à le suivre, quoiqu'ils tinrent quelque temps les yeux sur l'endroit du bois où il s'étoit retiré. Alcandre fut le premier qui reprit la parole: » Mon frere, lui dit-il, » avez-vous jamais entendu un semblable » berger? Pour moi, ajouta-t'il, je croi » que c'est le génie du Lignon qui s'est » presenté à nous sous cet habit, pour » nous apprendre que nous ne sommes pas » les plus malheureux des hommes. Peut » être aurois-je la même pensée que vous, » répondit Amilcar, si nous étions ailleurs » que dans cette contrée, où j'ai oui dire » qu'il y avoit un si grand nombre de ber- » gers discrets & vertueux. Si c'est un ber- » ger, reprit Alcandre, & que tous les au- » tres lui ressemblent, nos villes ont de- » quoi porter envie à ces lieux solitaires.

Cependant Alexis qui étoit à l'ordinaire couchée dans la chambre d'Astrée, où Diane & Phylis avoient passé cette nuit, s'éveilla avant que l'aurore parût; & prenant doucement les habits d'Astrée, elle les mit

avec le plus de vitesse qu'elle put, puis elle ouvrit les fenêtres, & s'assit pour contempler toutes les beautés d'Astrée. Astrée étoit alors à moitié tournée vers ses compagnes, & parce qu'il faisoit chaud, elle avoit une partie de la gorge découverte, & un bras nonchalamment étendu sur Diane. » Hé-» las, dit Alexis après l'avoir considerée » quelque temps, que n'es-tu Diane, ou » que Diane n'est-elle Alexis ! . . . . Mais » qu'y gagnerois-tu, si Celadon n'avoit » aucune part à ses flateuses caresses ? Hé-» las quand je rentre en moi même, qui » suis-je moi qui crains & qui desire ! Suis-» je Alexis ? Non ; car que peut desirer da-» vantage Alexis ? Suis-je Celadon ? Non, » car que peut craindre qui est parvenu au » comble des malheurs ? Qui suis-je donc » qui desire & qui crains ? Je dois être un » composé d'Alexis & de Celadon. Com-» me Celadon, je souhaite de recouvrer » le bonheur qui m'a été si injustement ra-» vi ; & comme Alexis, je crains de perdre » celui que je possede . . . . Mais pourquoi » me figurer qu'Astrée veuille du mal au » fidele Celadon, puisqu'elle n'en parle » jamais sans regret ? D'un autre côté, » pourquoi ne croirai-je pas le contraire, » puisqu'elle lui a défendu de paroître ja-» mais en sa présence sans sa permission, » & que lui parlant tous les jours elle ne la » lui donne pas ?

Tandis qu'Alexis étoit frapée de cette derniere consideration, Phylis s'éveilla. Et remarquant qu'il étoit grand jour, elle se leva incontinent après avoir salué Alexis. Quelque bruit qu'elle eût fait en se levant, Diane auroit encore dormi, si Phylis ne l'eût plusieurs fois appellée paresseuse. Il sembla qu'en ce même instant Astrée s'étoit éveillée au milieu d'un songe ; car en se tournant vers Alexis, elle dit avec un grand soupir : » Ah Celadon ! » & se rendormit aussi tôt. Alexis fut étonnée de s'entendre nommer ; mais faisant la meilleure contenance qu'elle put : » Parlons bas, dit-elle, » pour sçavoir ce qu'elle dira de ce ber- » ger. » Elles eurent beau écouter avec attention, Astrée ne parla plus ; & se sentant embrassée par Diane, elle s'éveilla doucement dans l'idée que c'étoit Alexis qui l'embrassoit. » Ma maîtresse, lui dit- » elle, votre diligence nous fait honte. » Puis reconnoissant Diane : » Ah ma sœur, » ajouta-t'elle en la repoussant, vous m'a- » vez trompée ; je vous prenois pour ma » chere maitresse.

» Mon serviteur, dit Alexis, je ne suis » pas si loin, que vous ne puissiez bien tôt » reparer cette faute, si vous le voulez. » Et se baissant tout à coup, Astrée l'embrassa avec la même tendresse qu'elle eût embrassé une sœur veritablement aimée. » Ma

» sœur, » dit Phylis qui achevoit de s'habiller, & qui avoit remarqué de quelle maniere Astrée avoit répoussé Diane ; » vous » rejettez des baisers que quelqu'autre pré» fereroit peut être à vos baisers mêmes. » Il faudroit bien avoir perdu le jugement, » répondit Diane, pour faire un si mauvais » choix. Je croi, repliqua Phylis, que vous » seriez seule de votre opinion ; car je veux » parler de Silvandre que vous seule pouvez » accuser de manquer de jugement, & cela » dans un seul point. En quoi, repartit Dia» ne ? En ce qu'il aime trop, ajouta Phy» lis. Hé, ma sœur, s'écria Diane, me par» lerez-vous toujours de Silvandre ! Et ne » vous lasserez-vous point enfin de le » nommer ?

» Ma sœur, dit Phylis, je ne vous lais» serai point en repos que vous ne soyez » bien reconciliée avec lui ; si nous venions » à le perdre, je doute que nous pussions » jamais le remplacer. Et Lycidas ne lui est» il pas préferable, interrompit Diane ? *Ly» cidas* n'est bon que pour moi, & je serois » bien fâchée que quelqu'autre me l'en» viât ; mais Silvandre est tel, que nous de» vons toutes y prendre interêt ; vous sur» tout qui avez tout pouvoir sur lui, parce » qu'il est tout à vous. *S'il est à* moi, je » vous le donne volontiers, avec promesse » de ne le redemander jamais. O que vous

» êtes cruelle, s'écria Philis ! les dieux pu-
»niront votre ingratitude, je vous la ver-
» rai pleurer, & je vous la reprocherai
» dans un temps où vous conviendrez que
» j'avois raison. *Vous deviez* plus tôt me
» préparer des consolations.

En parlant ainsi les deux bergeres acheverent de s'habiller, tandis qu'Alexis & Astrée se donnoient mille marques de leur affection reciproque. Aussi Diane remarquant qu'Astrée ne songeoit point à se lever, se tourna vers Phylis & lui dit : » Ma » sœur, quoique vous m'aimiez peu ce » matin, nous pourons bien conduire nos » troupeaux ensemble, & nous serons de » retour avant que cette paresseuse bergere » soit levée. Diane, répondit Phylis, ne » croyez pas que ma colere puisse me faire » manquer à ce que je vous dois. » Puis s'adressant à Astrée : » O de toutes nos sœurs » la plus paresseuse, nous vous ordonnons » de nous attendre ici, & nous nous char» geons de conduire votre troupeau avec » les nôtres. » En même temps elles sortirent de la chambre, & Diane étant un peu revenue de l'opinion qu'elle avoit conçue de Silvandre, montra plus de gayeté.

Lors donc qu'elles furent sorties, Phylis qui avoit demeuré quelque temps sans parler, s'arrêta tout à coup, & regardant sa compagne : » Oserois-je, ma sœur, vous

» dire à quoi je pensois ? J'allois me re-
» presentant l'extrême tendresse d'Astrée
» & d'Alexis, & je recherchois la cause
» d'une union si grande & si promptement
» formée. Dès qu'Alexis a paru, Diane &
» Phylis ont été négligées. J'ai bien eu la
» même pensée que vous, dit alors Diane
» en souriant ; mais depuis j'ai fait refle-
» xion qu'Astrée a été fort éprise de Cela-
» don, & que trouvant dans Alexis tant
» de ressemblance avec ce berger, elle s'est
» aisément portée à l'aimer, croyant en-
» core aimer Celadon. Par là, reprit Phy-
» lis, s'explique naturellement le goût
» d'Astrée pour Alexis ; mais comment ex-
» pliquer celui d'Alexis pour Astrée ? Dès
» qu'elle a vû la bergere, elle s'est telle-
» ment liée à elle qu'elle à perdu le souve-
» nir de sa propre famille. Elle aime l'ha-
» bit de bergere, elle a oublié les carnutes
» & ses compagnes.

» Il faut penser, ajouta Diane, que
» comme Alexis a les traits de Celadon,
» il en a aussi les sentimens. Eh que penser
» autre chose quand on la voit idolâtrer la
» bergere, comme feroit un berger ? Ajou-
» tez, reprit Phylis, qu'elle la caresse de mê-
» me. Ne l'avez-vous point observée dans
» les momens où elle est près de la bergere ?
» En verité, si elle étoit vêtue autrement,
» je dirois : voilà un berger. Mà sœur, re-

» repliqua Diane, vous ſçavez combien Aſ-
» trée ſçait gagner les cœurs; nous l'éprou-
» vons nous même ; & je puis jurer avec
» verité que je n'ai jamais rien tant aimé
» qu'elle ; & je ne croi pas que je puiſſe ja-
» mais rien aimer plus vivement.

» Mais, ajouta Phylis, que dirons-nous
» d'Adamas & de Leonide qui ſemblent
» avoir oublié Alexis ? Vous ſçavez, re-
» partit Diane, que lorſqu'Adamas s'en
» alla, elle étoit indiſpoſée ; & que Leo-
» nide partit avec tant de précipitation,
» pour obéir à Galatée, qu'elle n'eut pas
» le loiſir de reconduire Alexis dans la mai-
» ſon d'Adamas. Pourquoi, dit Phylis ne
» la pas mener à Marcilli où étoit ſon pere?
» Je penſe, dit Diane, que deſtinée com-
» me elle eſt à être druide, Adamas ne
» veut pas qu'elle ſe trouve dans les cer-
» cles, & qu'il la laiſſe parmi nous pour y
» rétablir ſa ſanté, & la renvoyer enſuite
» chés les carnutes.

C'eſt ainſi que Diane répondoit à Phy-
lis, avec la même ſincerité qu'elle ſuppo-
ſoit dans la prétendue fille d'Adamas, &
& qu'elle diſſipa tous les ſoupçons de ſa
compagne. Et prenant les troupeaux d'Aſ-
trée, puis les leurs, elles les réunirent, &
en confierent le ſoin à de jeunes enfans, ſe-
lon qu'elles en uſoient lorſqu'elles avoient
d'autres occupations, ou d'autres amuſe-

mens. Ensuite persuadées que leur compagne ne s'ennuyoit point avec Alexis, elles se promenerent quelque temps dans la grande allée, où il n'y avoit point encore de berger, parce qu'il étoit trop matin. Mais elles apperçurent bien tôt dans l'éloignement un berger & une bergere qu'elles ne purent pas bien reconnoître, à cause de la distance & de l'ombrage. Pour les éviter, elles se couvrirent d'un buisson & les entendirent de loin ; & comme ils parloient fort haut, elles reconnurent que c'étoit Tyrcis & Laonice.

» Voici, dit Phylis, la bonne amie de Sil» vandre. Dites plûtôt la mienne, repar» tit Diane, puisqu'elle m'a avertie de ce » qui m'importoit le plus de sçavoir. *Hé » bien*, ma sœur, j'espere qu'un jour vous » serez détrompée, vous jugerez alors si » Laonice est votre amie. » Diane ne repliqua point. Tyrcis & Laonice étoient si près, qu'ils n'auroient pas manqué de l'entendre. » Laonice, disoit Tyrcis, il faut » avouer que vous aimez bien la vengean» ce. Que Phylis & Silvandre pouvoient» ils faire autre chose, puisque les dieux le » vouloient ainsi ? Ignorez-vous Tyrcis, » répondit-elle, qu'il y a une douceur in» finie à jetter au feu la verge dont on a » été frappé. » En ce moment Tyrcis s'arrêta par hazard vis-à-vis les bergeres,

comme ſurpris de la méchanceté de Lao-
nice, & pour entendre mieux ſa penſée :
» Que voulez-vous dire, repliqua-t'il ? Je
» veux dire, ajouta Laonice, que ne pou-
» vant me venger des dieux dont j'ai reçu
» cette injuſtice, je m'en ſuis priſe à la ver-
» ge dont ils ſe ſont ſervis, à Phylis & à
» Silvandre. Et pourquoi vous figurez-vous
» que j'aye ſi long temps demeuré ſur ces
» rivages, ſi ce n'eſt pour trouver les oc-
» caſions & les moyens de me venger ?
» Sçachez que dès le premier jour que vous
» me futes ravi par ce bel arrêt, je me ven-
» geai bien de Phylis. Je ſemai la diſſen-
» tion entr'elle & Lycidas, & je leur fis
» paſſer de mauvaiſes nuits. Hé que vous
» avoit fait le pauvre Lycidas, dit Tyr-
» cis ? Il devoit, répondit-elle, en accu-
» ſer ſon malheur, ſi je ne pouvois me
» ſatisfaire autrement ; car plus tôt que de
» reſter ſans vengeance, je ferois périr cent
» amis. O Laonice, s'écria Tyrcis, ne
» craignez-vous point que la terre ouvre
» ſes abîmes pour vous engloutir ? Fables
» ridicules, dit-elle, rien n'eſt ſi doux que
» la vengeance ; & ſouvenez-vous que les
» dieux ne ſe mêlent guere de ſemblables
» affaires ; le ciel eſt reſervé pour les dieux,
» & la terre pour les hommes. Si je ne m'é-
» tois vengée, je n'aurois jamais eu de repos ;
» maintenant je m'en vais ſatisfaite, m'é-

» tant vengée il y a quelque temps de Phy-» lis, & depuis de Silvandre, qui n'aura » pas si tôt reparé le mal que je lui ai fait.

Alors Tyrcis la regarda quelque temps sans lui rien dire ; puis reprenant la parole : » Qu'avez-vous fait à Silvandre, ajou-» ta-t'il ? Vous me le demandez sans dou-» te pour y remedier, dit-elle ; mais il » vous suffit de sçavoir qu'il n'y a point de » myre si habile qu'il soit, qui puisse de » long temps guerir la playe que je lui ai » faite ; car je vis bien que Diane en sen-» tit la douleur jusqu'au fonds du cœur. Je » n'entens rien à votre langage, poursui-» vit Tyrcis : je demande ce que vous » avez fait à Silvandre. J'admire votre » curiosité, reprit Laonice ; cependant » vous n'en sçaurez pas davantage. Il suf-» fit que je n'aye point eu dans cette con-» trée d'autre satisfaction, que celle que » m'ont donnée la jalousie de Lycidas con-» tre Phylis, & celle de Diane contre Sil-» vandre.

» Hé comment, interrompit Tyrcis, » Diane peut-elle être jalouse de Silvandre, » s'il lui est indifferent, & si ce berger lui » même est insensible, & n'a rendu des soins » à la bergere que par gageure ? Ah Tyr-» cis, s'écria Laonice en souriant, si vous » m'aviez autant aimée, que Silvandre » aime Diane, Silvandre n'auroit jamais

» été mon juge. Croyez-moi, Diane l'ai-
» moit autant que Phylis aime Lycidas;
» & je dirois qu'elle l'aime encore, si le
» bon office que je leur ai rendu ne m'en
» faisoit douter. Ne m'en demandez pas
» davantage : non que je craigne que vous
» puissiez y remedier; les personnes qui
» pourroient déposer du contraire sont ab-
» sentes, & le sont pour long temps.

Tyrcis esperoit toujours qu'elle s'expli-
queroit davantage, mais voyant qu'il n'en
pouvoit rien tirer de plus : » Va, lui dit-il,
» la plus méchante des femmes, & qui
» ne semble née que pour le supplice des
» humains : va, sors de cette bienheureu-
» se contrée que tu souilles par ta présence.
» Souviens-toi que tu n'échaperas point à
» la justice des dieux, ausquels, ajouta-t'il
» en joignant les mains, je rens graces de
» m'avoir délivré d'un monstre tel que toi.

A ces mots il laissa Laonice si étonnée
de ses reproches, dont elle connoissoit la
justice, qu'elle demeura quelque temps im-
mobile, & le suivant des yeux. Et lors-
qu'elle le vit fort éloigné, elle se jetta dans
le bois, & ne se montra plus dans la contrée.

Diane & Phylis qui avoient entendu
tout cet entretien se regarderent longtemps
sans rien dire, dans l'étonnement où les
avoit jettées une vengeance concertée de si
loin. Diane tenoit les mains jointes, & sou-
rioit

étoit à Phylis ; mais Phylis après avoir secoué la tête, & mis ses mains sur celles de la bergere : » Hé bien, ma sœur, lui dit-» elle, que vous semble du berger dont » vous avez eu si mauvaise opinion, & de » la noirceur de Laonice que vous avez » crue si sincere & si veritable ? J'avoue, » répondit Diane, que rien ne l'égala » jamais en méchanceté ; mais, ma sœur, » continua-t'elle en reprenant leur pro-» menade, qui auroit jamais soupçonné » tant de fiel dans une fille ? Car vous » & Silvandre vous étiez innocens à son » égard, puisque le hazard seul vous avoit » donné les fonctions dont vous futes char-» gés. Mais quand vous auriez été coupa-» bles, qu'avions-nous fait Lycidas & moi » pour meriter une si cruelle offense ? Voi-» là, dit Phylis, dequoi nous convaincre » qu'il ne faut point ajouter legerement foi » aux rapports. Vous avez raison, repartit » Diane ; car à qui la perfide n'eût-elle pas » imposé ? Souvenez-vous de la maniere » dont elle s'y prit. On eût dit qu'elle vou-» loit raconter quelque chose à l'avantage » du berger. J'ai été trompée, je l'avoue, » mais en cela même je suis exemte de blâ-» me, puisque j'ai prouvé par là que j'étois » si incapable d'une pareille noirceur, que » je n'ai pû en soupçonner une autre.

» Mais, ajouta Phylis, que dirons-nous

» du malheureux Silvandre, qui peut être
» en ce moment attente à ses propres jours?
» Je serois bien fâchée, répondit la berge-
» re, qu'il lui arrivât le moindre accident:
» je reconnois son innocence; & dès que
» je le verrai, la main qui l'a blessé le gue-
» rira. Dieu veuille, repliqua Phylis, que
» le desespoir ne lui ait point fait prendre
» quelque resolution violente. Non, non,
» ajouta Diane, le desespoir n'emporte
» pas facilement un esprit fort comme le
» sien. Cependant, ma sœur, sous cette
» confiance, il ne faudroit pas le laisser
» plus long temps dans l'état où il est. Je
» suis persuadée, reprit Diane, que nous
» le verrons avant la fin du jour; & je ferai
» ce que vous desirez, si pourtant cela est
» aussi nécessaire que vous le pensez. Mais
» pour le présent je serois d'avis que nous
» allassions rejoindre nos compagnes, pour
» les informer de ce qui nous est arrivé.»
En même temps elles s'acheminerent vers
a cabane d'Astrée.

La bergere n'étoit pas levée encore; au lieu de s'habiller elle s'étoit amusée à entretenir & à caresser Alexis. Alexis ne pouvoit presque plus resister à tant de faveurs; elle changeoit sans cesse de couleur. Et la bergere s'en étant plusieurs fois apperçue: » Ma maitresse, dit-elle, je crains
» que vous ne vous trouviez mal; je vous

» vois changer de couleur. A la verité, ré-
» pondit Alexis, ma ſanté n'eſt pas trop
» bonne ; mais n'ayez point d'inquietu-
» de : depuis ma derniere maladie, j'ai ſou-
» vent eu de ces foibleſſes. Ceci paſſera
» dans le moment, & je ſuis bien fachée
» que vous vous en ſoyez apperçue. Ah,
» ma maîtreſſe, repliqua la bergere, ne
» me cachez point votre mal, n'eſt-il pas
» néceſſaire que je le connoiſſe, pour y
» apporter quelque remede ? Vous aimez
» Alexis plus qu'elle ne vaut, reprit Ale-
» xis, mais que ſon mal ne vous inquiete
» point ; elle a le corps plus ſain que l'eſ-
» prit. Eh qui peut vous affliger, reprit in-
» continent Aſtrée ? Vous avez un pere qui
» vous adore ; vous êtes née dans l'abon-
» dance ; tout le monde vous honore ; ajou-
» tez, interrompit Alexis, qu'Aſtrée m'ai-
» me, n'eſt-il pas vrai mon ſerviteur ? S'il
» eſt vrai, repliqua-t'elle ? ô dieux ! pour-
» riez-vous penſer le contraire ! Oui, je
» vous aime ; oui, je vous adore ; & je con-
» ſens à ceſſer de vivre, lorſque je ceſſerai
» de vous adorer.

» Ne dites pas, répondit Alexis, que
» vous m'aimez ; dites que vous aimez
» Alexis. C'eſt votre perſonne que j'aime,
» repartit la bergere, c'eſt votre eſprit,
» c'eſt votre merite, c'eſt vous même inde-
» pendamment de votre nom. *Et ſi je n'étois*

» point druide, m'aimeriez-vous ? *Plut à*
» *dieu* fussiez-vous née bergere ! j'espere-
» rois plus de vous le retour que je desire.
» *Et si* j'étois berger, continuriez-vous de
» m'aimer ? Or à cela, répondit froide-
» ment Astrée, je vous dirai qu'il seroit
» impossible que je vous aimasse comme je
» fais. D'ailleurs il me suffit d'avoir aimé
» en ma vie un berger.

Alexis se repentit de sa curiosité ; mais puisqu'elle s'étoit si fort avancée, elle voulut encore aller plus loin : » Mon ser-
» viteur, dit-elle, je sçavois bien que c'é-
» toit Alexis que vous aimiez, & non sa
» personne ; car autrement si les dieux per-
» mettoient que je devinsse berger, pour-
» quoi cesseriez-vous de m'aimer ? Alors,
» dit Astrée, j'aurois à me plaindre qu'ils
» m'eussent ôté tout le bien que j'espere
» jamais recevoir, & dès là je serois la
» plus malheureuse personne du monde.
» Je sçai qu'un pareil changement ne peut
» arriver ; cependant l'idée seule de ce
» changement m'a glacée. » Alors Alexis remarquant qu'en effet elle avoit pâli ; » je
» ne vous en parlerai plus, dit-elle, à con-
» dition pourtant que vous me direz à quoi
» vous songiez ce matin lorsque vous vous
» êtes éveillée ; car j'ai entendu qu'en vous
» tournant de mon côté, vous avez dit d'une
» voix comme plaintive, ah Celadon.

» Je vous obéirai avec plaisir, dit As-
» trée. J'ai songé, continua-t'elle, que
» j'entrois dans un bois plein de buissons,
» & j'ai senti tout à coup la pointe de ces
» épines jusques dans la chair. Et lorsque je
» faisois de vains efforts pour sortir de ce
» lieu, une personne que je n'ai pu con-
» noître à cause de l'obscurité, s'est appro-
» chée de moi, & m'a dit en me tendant
» la main, mais me cachant son visage,
» que si je voulois la suivre, elle me tireroit
» de l'embarras où j'étois. Il m'a semblé
» que je la suivois avec moins de difficulté
» que je n'avois fait auparavant, mais sans
» pouvoir sortir ni l'un ni l'autre de ce bois.
» Enfin il m'a semblé que quelqu'un vou-
» lant nous separer, elle m'a tellement ser-
» ré la main, que la main que je tenois
» cedant aux efforts de l'autre s'est déta-
» chée du bras de la personne qui me con-
» duisoit. En même temps j'ai cru voir une
» foible lumiere, & voulant regarder la
» main qui m'étoit demeurée, j'ai trouvé
» que c'étoit un cœur qui s'enfloit peu à
» peu, jusqu'à ce que ce tiers soit revenu
» avec un couteau à la main, & lui a fait
» une si large blessure, que je me suis vue
» couverte de sang. D'horreur j'ai jetté ce
» cœur à terre, & tout à coup il s'est changé
» en Celadon. Et c'est ce qui m'a fait pous-
» ser le cri que vous avez entendu.

» Voilà un songe, dit Alexis, qui surement signifie quelque chose : bien qu'il soient faux la plûpart, celui ci ne porte aucune marque de fausseté. Il est venu le matin, toutes ses parties en sont bien liées ; & je m'imagine que je pourrois bien vous l'expliquer. Je vous en aurois une obligation extrême, répondit Astrée. Ce bois, dit Alexis, si obscur & si plein d'épines, signifie quelque peine où vous êtes, & dont vous avez peu d'esperance de sortir. La personne qui vous rend le chemin plus facile, c'est moi. Un tiers veut nous separer ; c'est Adamas qui m'obligera de retourner chés les carnutes ; nous y resisterons tant que nous pourrons. Enfin on nous separera ; mais je vous laisserai mon cœur qui vous tiendra lieu du cœur de Celadon ; & connoissant mon cœur comme vous le connoissez vous vivrez plus heureuse que vous ne l'avez été ; & c'est ce que vous insinue la clarté qui depuis s'est montrée à vous.
» Ah, ma maitresse, s'écria Astrée, j'adopte cette explication jusqu'à notre separation ; mais je ne la puis souffrir ; & vous même pourriez-vous y consentir ? Ne regreteriez-vous point un serviteur qui vous aime si passionnement ? » En disant ces paroles, elle serroit les mains d'Alexis entre les siennes, & ne pouvoit

retenir ses larmes. Alexis ne répondant rien : » Ma maitresse, continua-t'elle, se» roit-il possible que vous consentissiez à » notre séparation ? Rapportez-vous-en à » votre songe, reprit Alexis, & jugez si j'y » consentirai, ou non, quand je vous lais» se mon cœur entre les mains. O ma mai» tresse, repliqua la bergere, jurez-le moi » parce qui vous est de plus cher. Je le jure, » dit Alexis, par l'affection que j'ai pour » la belle Astrée. N'importe parquoi, dit » Astrée, pourvu que votre serment soit » inviolable ; jurez-moi encore une fois que » jamais vous ne m'abandonnerez ; & moi » je vous jure par l'ame de celui que j'ai le » plus aimé, & par l'amour que je vous » porte maintenant, & par tous les dieux » domestiques qui nous écoutent, que ni » violence de parens, ni quelque considera» tion que ce soit ne me separeront jamais » de ma chere maitresse que j'embrasse, dit» elle, en lui jettant les bras au col, & que » je ne quitterai point qu'elle ne m'ait fait » ce serment, du moins si elle ne veut » pas que je meure de déplaisir à l'instant » même.

Alors Alexis la serrant de même avec ses bras : » Et moi je vous jure, lui dit» elle par l'affection que je vous porte; par » celle que vous me témoignez ; par He» sus, Belenus, Tharamis, le grand Thau-

» tates qui nous écoute & qui nous voit.
» Je jure enfin par vous Astrée, que jamais
» l'autorité de mon pere, ni quelqu'autre
» consideration que ce puisse être ne me
» separeront jamais de la belle Astrée. »
A ces mots, elles s'embrassoient de nouveau, lorsqu'entendant ouvrir la porte de leur chambre, Alexis se remit sur sa chaise, & Astrée dans son lit.

En même temps Diane & Phylis entrerent, Phylis en criant : » Victoire, vi-
» ctoire. Diane elle même condamne tout
» ce qu'elle a dit, & tout ce qu'elle a fait.
» Ah, ma sœur, interrompit Diane, vous
» en dites un peu trop ; j'avoue bien que
» j'ai été trompée, mais je nie que j'aye eu
» tort. Alors Astrée prit la parole : Si vous
» voulez que nous nous réjouissions avec
» vous, dit-elle, expliquez-vous. Ah pa-
» resseuse, répondit Phylis ! si nous avions
» été aussi paresseuses que vous, nous igno-
» rerions ce que vous desirez sçavoir, &
» que vous ne sçaurez pas. Vous me le di-
» rez donc à moi, interrompit Alexis ? A
» *vous*, j'y consens ; a vous qui nous avez
» éveillées si matin, sans quoi nous au-
» rions perdu l'occasion qui seule pouvoit
» desabuser Diane ; en effet la perfide s'en
» est allée d'abord après avoir rendu, sans
» y penser, à Silvandre un si bon office.

Et là-dessus elle redit tout l'entretien de

Tyrcis

Tyrcis & de Laonice. „ Or, continua-
» t'elle, Diane eſt maintenant convain-
» cue, Diane qui ne vouloit ajouter foi
» qu'à Laonice. Que Thautates ſoit loué,
» dit Aſtrée, d'avoir ſi heureuſement con-
» duit vos pas! Si Phylis avoit été ſeule,
» Diane auroit refuſé de la croire, ou ſi
» elle avoit été ſeule elle même, elle au-
» roit gardé long temps le ſecret. Je loue
» auſſi Thautates, ajouta Diane, de ce
» qu'il a bien voulu choiſir le ſeul moyen
» qui pouvoit diſſiper mes ſoupçons. Ainſi,
» dit Alexis, l'innocence n'eſt jamais aban-
» donnée. Ainſi, ajouta la belle Aſtrée, le
» ciel fait-il quelquefois prédire l'avenir
» même par des perſonnes qui badinent;
» car j'étois revetue alors des habits d'A-
» lexis, & j'aſſurai Silvandre que dans trois
» jours ſes peines finiroient. Je n'avois
» uniquement en vue que de ranimer les
» eſperances du berger; cependant ma pré-
» diction s'eſt accomplie. Il ne reſte donc
» plus, ajouta Phylis, pour l'entier ac-
» compliſſement de votre prédiction, que
» de vous lever promptement, afin de
» chercher Silvandre.

Auſſi tôt Alexis vint chercher ſes ha-
bits, & les apporta à ſa chere Aſtrée. Cel-
le-ci les recevant de ſa main: » C'eſt moi,
» dit-elle, qui devrois prendre ce ſoin,
» lorſque vous vous habillez. Mon ſervi-

„teur, dit Alexis, quand vous prendrez „mes habits, & que vous serez druide, je „veux que vous soyez ma maitresse, & „que vous m'appelliez votre serviteur.„ Et comme Astrée étoit embarassée à vêtir cet habit, Alexis lui aida avec des transports qu'il est facile de s'imaginer.

Il étoit déja tard; c'est pourquoi les bergeres allerent toutes ensemble saluer Phocion, qui les méconnut d'abord à cause de leur déguisement. En même temps prenant Alexis par la main, il les conduisit dans la sale où le dîner les attendoit. Durant le repas, Phocion tint, selon sa coutume, plusieurs discours pleins de sagesse. Mais les bergeres avoient tant d'impatience de joindre Silvandre, pour lui rendre la tranquillité qu'il avoit perdue, qu'à peine elles avoient dîné, lorsque Phylis s'addressant à la feinte druide: „ Madame, lui dit-elle, „vous sçavez que Florice, Palinice & Cir„cène nous ont priées de nous trouver à „leur retour sur le chemin de Marcilli, au „sujet de cette affaire qui leur importe „tant; si vous voulez leur tenir parole, „vous avez peu de temps à rester ici.„ Ale„xis pénétra son dessein; elle sortit incontinent de table; & toutes quatre ensemble se rendirent où elles esperoient de rencontrer Silvandre.

Guélard Sc.

L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ,

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE SIXIE'ME.

SIlvandre passa toute la nuit dans le bois où il s'étoit retiré, pour éviter Alcandre & son frere. Il ne cessa de s'occuper du malheur qui lui étoit arrivé, & de son innocence. Enfin persuadé que le ciel étoit irrité contre lui, & que par ce châtiment il vouloit le rappeller à lui même, il se jetta tout à coup à genoux, & levant les mains vers le ciel, il invoqua le grand Thautates, & prit en même temps la resolution de consulter l'oracle de la vieille Cleontine. Dans ce dessein il passa le Lignon, vint à Montverdun, consulta l'oracle & en reçut cette réponse.

Ton ennui present finira ;
Mais celle que tu veux, Pâris l'épousera.
Et tu ne dois jamais prétendre
D'accomplir tes desirs qu'en la mort de Silvandre.

A cette réponse cruelle, le berger demeura immobile ; mais il en fut si pénétré, qu'il fut long temps sans donner d'autre signe de vie que les larmes qu'il répandoit en abondance. Les vacies & les eubages qui étoient presens furent si attendris, qu'ils s'empresserent tous à lui donner quelque consolation ; mais il ne leur répondit à tous que par un profond silence.

Déja une partie du jour s'étoit passée, lorsqu'il sortit de Montverdun, & se retira dans le bois d'où il étoit sorti. Alexis, Astrée, Diane & Phylis y étoient par hazard arrivées en ce même temps, pour y passer selon leur coutume la grande chaleur du jour. Phylis fut la premiere qui apperçut le berger ; elle voulut l'appeller, mais Diane s'y opposa : « Je ne veux pas, » disoit-elle, qu'il pense que j'aye eu de » la jalousie, il en tireroit trop d'avantage. » Encore, ajouta Phylis, faut-il avoir com» passion de lui. J'y consens, ajouta la ber» gere, mais aussi faut-il avoir compas» sion de Diane.

A ces mots Diane s'avança vers Astrée & Alexis, & leur proposa ses difficultés.

» Vous aimez Silvandre, dit Alexis ; &
» pour lui cacher vos sentimens vous re-
» courez à l'artifice : ne vaudroit-il pas
» mieux user de franchise avec lui, à l'e-
» xemple de Phylis & de Lycidas ? Ma-
» dame, répondit Diane, si Bellinde ma
» mere approuvoit mon mariage avec Sil-
» vandre, comme Artemis approuve celui
» de Phylis avec Lycidas, à la bonne heu-
» re. Mais sçachant bien qu'elle n'y don-
» nera jamais les mains, dois-je montrer
» au berger la bonne volonté que j'ai pour
» lui ? Je ne sçai, reprit Alexis, de quelle
» humeur est Bellinde ; mais Silvandre me
» paroît si accompli, que je ne puis m'i-
» maginer, qu'elle s'opposât à cette allian-
» ce, si elle connoissoit le berger. Ah ! ma-
» dame, souvenez-vous, repartit Diane,
» qu'il ignore sa patrie & sa naissance, &
» que la vertu sans la richesse est peu ac-
» creditée aujourd'hui. Cependant puisque
» vous jugez que je dois le tirer de la pei-
» ne où il est, voyons comment je pourrai
» m'y prendre sans me commettre. Pour
» moi, continua-t'elle, il me semble qu'il
» faudroit rejetter la faute sur Phylis. Sur
» moi, s'écria Phylis ! Et quelle part ai-je
» à ses déplaisirs ? N'est-ce pas vous, ajou-
» ta Diane, qui lui avez fait tout le mal
» en lui parlant ? Ne m'en aviez-vous pas
» chargée, dit Phylis ? Oui, mais deviez-

» vous vous acquitter si promptement
» d'une pareille commission ? Ne falloit-il
» pas attendre que vous fussiez priée de
» nouveau, sollicitée, pressée, importu-
» née ? Si le berger étoit mort, pensez-vous
» que j'eusse jamais goûté le moindre plai-
» sir, & que je ne vous eusse pas detestée
» toute ma vie ? Vous avez enfin secondé
» ma passion ; vous avez fait tout le mal,
» & vous devez en porter toute la peine.

Phylis ne sçachant que répondre, elle fut condamnée à faire ce que Diane souhaitoit. » Et que souhaittez-vous enfin, » s'écria Phylis, en s'addressant à Diane ? Je » veux, dit la bergere, qu'à la premiere » occasion vous disiez à Silvandre que je » n'ai rien sçu des rapports de Laonice, » & que c'est un badinage que vous avez » imaginé. Et moi je traiterai avec lui com- » me je faisois avant la trahison de Lao- » nice. Diane a raison d'en user ainsi, dit » Alexis, & quand vous ne seriez pas cou- » pable, ajouta-t'elle en se tournant vers » Phylis, vous lui devriez la complaisance » qu'elle exige.

Cependant Silvandre vint à travers le bois, près des bergeres, sans s'en appercevoir. Lorsqu'il les reconnut & qu'il vouloit se retirer : » Hé bien Silvandre, lui » dit Phylis, avez-vous oublié le temps » où vous faillites à desesperer Lycidas,

» en prenant plaisir à lui donner de la » jalousie ? Et parce qu'il ne répondoit » rien ; or, si vous vous en souvenez, con» tinua-t'elle, sçachez qu'il ne faut point » offenser les femmes : elles se vengent » tôt ou tard ; & vous même vous en êtes » un bel exemple. Je ne sçai, répondit » froidement Silvandre, ce que vous vou» lez dire. Je dis, reprit la bergere, que » j'ai inventé tout ce que je vous ai dit de » Diane & de son ressentiment, pour me » venger de la peine que vous nous fîtes à » Lycidas & à moi. Diane, s'écria incon» tinent Silvandre, ignore tout ce que » vous avez dit ? Oui, répondit-elle, & » je vous l'assure.

Diane s'entendant nommer, & feignant d'ignorer ce que c'étoit, s'approche d'eux & s'addressant au berger : » J'entends, dit» elle que vous me nommez ; quelle part » ai-je à votre entretien ? Je suis, dit Sil» vandre, tellement confus d'entendre & » de voir ce que j'entends, & ce que je vois » qu'il me semble que c'est un songe. » Alors Phylis faisant un éclat de rire : » Ma » sœur, dit-elle, il faut que je vous ap» prenne de quoi il est question ; ce berger » n'en sçait qu'une partie. » En même temps elle lui raconta la jalousie de Lycidas, les peines qu'elle lui avoit données, le temps qu'elle avoit duré, & la joye qu'en

avoit eu Silvandre.» Enfin, ajouta-t'elle » je reſolus de me venger. Je ſçus qu'il » avoit accompagné Madonte, je crus » l'occaſion favorable, je la ſaiſis. Deman» dez-lui maintenant comment il s'en trou» ve, & s'il penſera jamais à me donner de » l'inquietude.

„Mais moi, reprit Diane, quelle part » ai je dans toute cette affaire? Celle qu'il » m'a plu, répondit Phylis; car je vous ai » fait dire ce que j'ai voulu. En verité, » ma ſœur, ajouta Diane, je vous ſuis » bien obligée de me faire parler quand je » n'y ſonge pas. O Dieu, s'écria Silvan» dre, eſt-il poſſible que tout ce que vous » m'avez dit de la part de Diane ne ſoit » point veritable? pas un ſeul mot, reprit » Phylis, & pour vous en convaincre, te» nez, voilà le bracelet que je vous ai ôté; » je me contente des larmes que ce larcin » vous a coutées.

Silvandre mettant un genoux à terre le reçut en le baiſant plus de cent fois. Telle fut la ſatisfaction du berger, qu'il changea tout à coup de viſage, & qu'il oublia pour quelque temps ſes déplaiſirs paſſés. Puis s'addreſſant à Diane: „ Ma maitreſſe, lui » dit-il, vous avez penſé perdre le plus fi» dele ſerviteur que vous aurez jamais; ne » voulez-vous point ſeconder ma vengean» ce? berger, repondit-elle, ſi vous m'en

» croyez, vous songerez plus tôt à vous
» conserver Phylis pour amie, puis qu'elle
» est si dangereuse, & qu'elle se souvient
» si bien des offenses. Du moins, ajouta-
» t'il, si elle se souvenoit également des
» obligations, elle n'auroit pas oublié que
» ce fut moi qui guerit l'esprit de Lici-
» das. Ne vous ai-je pas rendu la pareille,
» dit Phylis ? & ne me devez-vous pas la
» vie que je viens de vous rendre ? Je l'a-
» voue, répondit froidement Silvandre ;
» car la vie que j'ai menée depuis ce fu-
» neste jour ne merite pas le nom de vie.
» Mais, cruelle, si vous sçaviez quel mal-
» heur vous avez causé, vous auriez sans
» doute compassion de Silvandre. Helas il
» ne peut plus esperer de satisfaction que
» dans le tombeau. Le mal est bien
» grand répondit Diane, puisqu'il est sans
» remede; mais s'il peut y en avoir, je
» condamnerois Phylis, je me condamne-
» rois moi même, & quiconque habite
» nos bois à vous secourir

Alors Philis interrompant Silvandre qui vouloit répondre à ces paroles obligeantes:
» Non, non, dit-elle, berger, taisez-vous,
» Expliquez seulement votre mal, & je
» promets de le guerir, pourvu que Diane
» se joigne à moi. Mon mal, dit le berger
» en versant des larmes, ne peut finir que
» par mon trépas. N'importe, ajouta Phy-

» lis. Je le guerirai si vous avez le courage » de le découvrir, & si Diane a la volonté » de m'aider. Helas, s'écria le berger, qui » peut résister au ciel même ! ce matin, » pressé de mes déplaisirs, j'ai été à Mont- » verdun consulter l'oracle de la vieille » Cleontine, qui m'a donné la réponse la » plus affreuse. Quel est cet oracle, dit » Phylis ? le voici, répondit le berger :

Ton ennui present finira ;
Mais celle que tu veux, Paris l'épousera.
Et tu ne dois jamais prétendre
D'accomplir tes desirs qu'en la mort de Silvandre.

» O Diane, continua-t'il en se jettant » aux piés de la bergere, puisque vous devez » être à un autre, permettez-moi de pré- » venir ce malheur par mon trépas. » Diane malgré sa discretion ne put cacher le déplaisir que lui causoit cet oracle ; ses larmes la trahirent. Les bergeres gardoient un morne silence, excepté le berger qui ne cessoit de se plaindre, & de mouiller de ses pleurs la main de Diane. Phylis reprit enfin la parole en ces termes : „ Cet » oracle, berger, vous est contraire en » apparence ; mais, s'il plaît à Diane, il » sera tout à votre avantage. A son avan- » tage, dit Diane ? A mon avantage, s'é- » cria Silvandre ! oui, pourvu qu'en ce » moment je sorte de la vie. Pourvu, re-

» prit Phylis, que Diane le veuille.„ & comme Diane ne répondoit point, Alexis & Astrée lui representerent qu'elle avoit engagé sa parole, & Phylis l'obligea de jurer par le dieu du Lignon, & par le gui sacré entre les mains d'Alexis, qu'elle voudroit tout ce qui seroit necessaire pour tourner l'oracle à l'avantage de Silvandre. Diane ayant fait le serment, „ Silvan» dre, dit Phylis, levez-vous, & remerciez » Diane. Vous êtes le plus heureux berger » du Lignon. Ecoutez maintenant, ajouta» t'elle, comment l'oracle vous annonce » toute sorte de satisfaction.

„ Le premier vers s'explique assés par l'é» vénement, le second a un autre sens que » celui qu'il semble presenter. L'équivo» que est dans le mot *épousera*. Le vrai sens » est que Pâris desesperant de flechir Diane » se fera druide, & qu'en cette qualité, » il vous unira avec Diane. Mais interrom» pit Silvandre, que pensez-vous des der» niers vers; & quel tour favorable pou„ vez-vous leur donner? O ignorant berger! „ reprit Phylis, ne nous as-tu pas cent fois „ enseigné toi-même que qui aime parfai„ tement meurt à soi même? C'est pour „ cela que l'oracle t'avertit que tu ne dois „ esperer l'accomplissement de tes desirs „ que par la mort de Silvandre, c'est à dire „ en aimant tellement Diane, que tu meu„ res à toi même.

„ Voilà sans doute le sens de l'oracle, „ s'écrierent Astrée & Phylis en frappant „ des mains; c'est maintenant à Diane de „ satisfaire à sa promesse. 'Je ne voi pas „ répondit Diane, ce que je puis faire ici. „ Il faut, reprit Phylis, que vous veuilliez „ tout ce que l'oracle veut; & que vous „ aimiez Silvandre de sorte qu'il puisse „ vivre en vous, & vous en lui. Il n'y a „ point de milieu; il faut être parjure, ou „ faire ce que je dis; autrement point de „ salut pour ce berger. Qu'exigez-vous de „ moi, répondit Diane? que vous veuilliez, „ repartit Phylis. „ Et comme elle gardoit le silence: „ Ma sœur, dit Astrée, il n'est „ plus temps de consulter; vous êtes liée „ par vos sermens. Et qu'ai-je juré, repli„ qua Diane en souriant? vous avez juré, „ reprit Phylis, de vouloir tout ce qu'il „ faudroit pour tourner l'oracle à l'avan„ tage de Silvandre; & pour cela il faut „ que vous disiez en propres termes: *je* „ *veux aimer Silvandre*, ensorte que je vive „ en lui, comme il vivra en moi. N'est-ce „ pas trop, s'écria Diane! non, dit Phylis „ pour répondre à l'amour du berger, & „ satisfaire à l'oracle. Eh bien, ajouta Dia„ ne, j'y consens, puisque vous l'ordonnez.

Tels furent les transports de Silvandre, qu'il perdit presque l'usage de la raison; Diane n'étoit guere moins émue de son

côté, quoiqu'elle cachât son émotion. Phylis s'en apperçut, & pour l'aider à couvrir son trouble, Phylis adressant la parole à Silvandre, lui dit: „ Berger, me „ regarderez-vous toujours comme votre „ ennemie? Non, s'écria Silvandre, je se„ rois le plus ingrat des hommes, si je „ manquois à la reconnoissance que je vous „ dois.

C'est ainsi que Diane fit connoître à Silvandre qu'elle l'aimoit; & depuis ce jour elle vêcut avec lui, comme Phylis vivoit avec Lycidas, & comme Astrée avoit vêcu avec Celadon.

Cependant les bergeres en continuant leur promenade se trouverent sans y penser, à l'endroit même d'où Celadon s'étoit précipité dans l'eau; & la belle Astrée s'en étant apperçue: „ Fuyons, dit-elle« „ fuyons un lieu si funeste„ Alexis reconnut bien que c'étoit là qu'elle avoit reçu les ordres cruels qui l'obligeoient à se déguiser; & ne pouvant croire que ce fût par cette raison que la bergere appelloit ce lieu funeste, elle lui en demanda le motif. Astrée changea de couleur, & ne répondit que par un soupir. Diane remarqua son embarras, & prenant la parole pour elle: „ Madame, dit la bergere, c'est „ qu'elle a pensé se noyer en ce même lieu. „ Ajoutez, reprit Astrée, que Celadon

„ voulant me secourir y perit lui-même, „ & que sur la fausse nouvelle de ma mort, „ mes parens moururent presqu'en même „ temps de douleur.

Astrée ne pouvoit plus retenir ses larmes, lorsque les bergeres entendirent une voix qui les attira. A peine Diane eut essayé de reconnoître le berger, qu'elle dit incontinent : „ Je suis bien trompée si le „ berger que nous entendons, & ceux qui „ l'accompagnent ne viennent ici pour me „ trouver.... Je les ai rencontrés, poursuivit „ Diane ; car les dieux m'ont choisie pour „ les juger sur un different. Je leur pro- „ mis hier de me trouver ici à cette même „ heure, & je vous jure que je ne m'en „ étois pas souvenue.

Cependant les étrangers arriverent, & Diane par civilité fut au devant d'eux, suivie ensuite d'Alexis, d'Astrée, & de Phylis. „ Je vous ai amené, leur dit-elle, ces „ aimables bergeres ; elles sont venues „ moins pour satisfaire votre curiosité, que „ pour m'aider à prononcer un jugement „ plus équitable.... Mais, ô notre juge, „ interrompit Taumantes, si ceux qui se- „ ront condamnés ne veulent pas se sou- „ mettre à votre arrêt ? Ne craignez rien, „ répondit Delphire ; la soumission dont „ vous parlez ne me regardera point.

Cependant la bergere s'étoit déja assise

sur un gazon élevé ; & ses compagnes commencoient à choisir leurs places, afin d'entendre ce differend. Filinte, Asphale, & Silvandre en firent autant de leur côté. Alors Diane parla en ces termes : „ Il faudroit maintenant que vous choisissiez, „ vous belle bergere, & vous gentil berger, quelqu'un qui racontât ce qui s'est „ passé entre vous ; après quoi vous exposeriez chacun vos raisons.

„ Belle & discrete bergere, dit Asphale, „ quatre bergers & deux bergeres sont interressés au jugement que vous devez prononcer. Ainsi, Androgene, ajouta-t'il en „ le montrant à Diane, ou moi nous vous „ dirons ce qui touche Taumantes, Filinte „ & Delphire ; puis Filinte ou Taumantes „ vous rapporteront le differend de Dorisée, d'Androgene, & de moi. Il me semble, ajouta Diane, qu'il est plus à propos que les bergeres parlent avant les „ bergers. C'est à vous, Dorisée, que je „ donne cet emploi, pour ce qui regarde „ Delphire & vous aussi ; vous nous direz „ la verité, & d'ailleurs elle nous sera justifiée par la bouche même de ceux qui „ parleront après vous.

Alors Dorisée, après avoir fait une profonde reverence, se remit à sa place. Puis elle commença de la sorte.

HISTOIRE DE DELPHIRE ET DE DORISE'E.

„ Taumantes fils unique d'Eleuman & „ d'Ericante, riches en troupeaux & en „ pâturages, fut toujours nourri dans la „ maison paternelle. Eleuman auroit cru „ le perdre tout-à-fait, s'il l'avoit seule- „ ment perdu de vue. Il lui donna pour „ veiller sur sa conduite un vieux pasteur „ dont il connoissoit la sagesse & le zele, „ Ericante avoit plusieurs bergeres, parmi „ lesquelles fut élevé le jeune Taumantes „ jusqu'à douze ans, ou environ. Ces ber- „ geres le caressoient à l'envi, parce qu'il „ étoit très aimable, & qu'elles n'igno- „ roient pas que cet enfant faisoit les dé- „ lices du pasteur Eleuman, & de la sage „ Ericante leur maîtresse. Et, comme il „ arrive d'ordinaire dans un âge si tendre, „ le jeune Taumantes eut à peine atteint sa „ dixiéme année, qu'il témoigna une gran- „ de inclination pour Delphire, nourrie „ alors auprès d'Ericante,

„ Ce goût éclata ; car à cet âge on ignore „ la dissimulation. Ericante en fut ravie, „ & Delphire meritoit sans doute d'être „ aimée. Leurs premieres années se pas- „ serent dans les amusemens de l'enfance. „ Mais enfin instruits par l'âge, ils connu- „ rent qu'ils s'aimoient, presqu'aussi-tôt „ qu'ils connurent l'amour ; & ce fut alors

„ qu'ils

„ qu'ils confirmerent par leur porpre choix
„ des sentimens que l'instinct ou le hazard
„ avoit fait naître.

„ Taumantes rendoit à Delphire les soins
„ les plus vifs & les plus empressés ; & Del-
„ phire recevoit ses soins avec autant de
„ respect que de modestie. On ne pouvoit
„ démêler si ces actions avoient plus pour
„ principe le goût que le devoir. Les senti-
„ mens de Taumantes étoient connus de
„ toute sa maison. Delphire même n'en
„ pouvoit douter, mais surtout depuis la
„ déclaration qu'il osa lui faire le jour de sa
„ naissance, jour qu'Ericante célébroit tous
„ les ans pour remercier les dieux de lui
„ avoir donné un support de sa maison, &
„ de sa vieillesse.

„ Vers la source du Lignon & sur ses
„ bords est la demeure d'Eleuman. La si-
„ tuation en est charmante. Elle est placée
„ sur une hauteur ombragée d'arbres, à la
„ faveur desquels on peut descendre sur le
„ rivage qui est presque toujours émaillé
„ de fleurs. Les rossignols semblent avoir
„ choisi cet agréable lieu pour leur séjour,
„ & les sources y sont si abondantes, qu'on
„ diroit qu'elles sont l'ouvrage de l'art.
„ C'est là que s'assemblent tous les ha-
„ meaux voisins, principalement aux jours
„ destinés à quelque réjouissance, comme
„ étoit le jour où l'on célébroit la naissance

„ de Taumantes.

„ Quelque temps auparavant un oncle „ de Delphire étoit mort ; elle parut donc „ en habit de deuil, & cet habit rehaussa „ encore ses graces naturelles ; tout le „ monde étoit ravi de la voir ; Taumantes „ ne pouvoit s'en rassasier ; il ne voyoit „ rien de si beau, rien de si gracieux que „ Delphire, disoit-il. Vous me racontez, „ répondit-elle en souriant, une histoire si „ nouvelle, & si peu croyable que je n'y „ puis ajouter fois. J'ai eu beau me mirer „ dans les fontaines, je n'ai jamais pû re„ marquer en moi rien de ce que la flaterie „ vous fait dire. Ah, reprit le berger, ces „ miroirs sont trompeurs, ils imposent tou„ jours à ceux qui les consultent : consul„ tez plus tôt mon cœur. Ah, s'écria Del„ phire, que ces miroirs sont infideles ! *Non* „ *non*, Delphire, votre image est tellement „ empreinte dans mon cœur, que rien ne „ peut l'être mieux. Que vous ririez de ma „ simplicité, ajouta la bergere, si je croyois „ ce que vous me dites de flateur ? Mes „ actions, reprit le berger, vous convain„ cront peut-être que j'aime Delphire, & „ que j'aime sans reserve.

„ Delphire avoit du jugement & de la „ pénétration ; cependant elle fut embar„ rassée à repondre. Le respect qu'elle por„ toit au fils de son maître, la bonne vo-

» lonté qu'elle avoit pour lui, son merite » & sa tendresse dont elle ne pouvoit dou- » ter; & la crainte de manquer à son devoir » la tenoient dans cette incertitude. Tau- » mantes, après avoir inutilement attendu » sa réponse; j'entens, continua-t'il, ce » que signifie votre silence. Ah, cet habit » que vous portez ne me présage rien que » de sinistre? A ces mots, il changea de cou- » leur, & la parole expira sur ses lévres.

» Alors, Delphire, pour le tirer d'in- » quietude; Taumantes, lui dit-elle, les » discours que vous m'avez tenus ressem- » blent à ceux que les bergers tiennent à » toutes les bergeres; cependant l'honneur » que vous me faites, & mon respect pour » vous m'obligent à les cherir, comme ve- » nant du plus gentil berger que je con- » noisse, & dont la bonne volonté me sera » toujours précieuse. A l'instant elle se mêla » parmi ses compagnes.

» Mais, ô sage bergere, il faut que vous » sçachiez que long temps auparavant Fi- » linte que vous voyez assis près de Del- » phire, & parent de Taumantes, s'étoit » expliqué, parce qu'il avoit plus d'expe- » rience. Un voyage à quoi l'engagerent » ses affaires, délivra Taumantes d'un rival » qui commençoit à lui être insuportable. » Filinte partit donc aussi amoureux qu'af- fligé; & douze lunes après il rapporta à

» Delphire les mêmes sentimens. Mais si
» en partant il s'étoit flaté d'avoir quelqu'a-
» vantage sur Taumantes, il ne tarda pas
» à connoître combien l'absence est enne-
» mie de l'amour. Cependant son généreux
» courage que nulle difficulté ne pouvoit
» effrayer, lui fit prendre la résolution de
» continuer ses recherches ; il les recom-
» mence donc avec plus d'empressement
» encore ; il ajoute de nouvelles supplica-
» tions aux anciennes prieres, & de nou-
» veaux soins aux premiers. Il se plaint, il
» presse, il importune, & s'il n'obtient rien
» sur Delphire, il réussit du moins à donner
» de grands soupçons à Taumantes.

» Delphire donnoit à ce berger la préfe-
» rence ; mais Filinte s'opiniâtroit toujours
» dans sa recherche, esperant tout de la
» perseverance. De là naquirent toutes les
» peines qu'ils se donnerent l'un à l'autre.
» Cependant, malgré la violence de leur
» amour qui alloit toujours en croissant,
» leur amitié subsista toujours la même ; &
» rien ne fut capable de l'alterer.

„ Il sembloit que l'autorité d'Eleuman,
» & celle d'Ericante principalement, dût
» rendre le parti de Taumantes plus avan-
» tageux ; mais Filinte avoit pour lui une
» sœur nourrie par la même Ericante com-
» me niece d'Eleuman, & qui pouvoit
» beaucoup sur Delphire. Enfin, ce berger

» après avoir plusieurs fois remarqué la
» préference qu'elle donnoit à son rival ;
» après s'en être plaint inutilement, résolut
» de rompre une chaîne qui lui paroissoit
» honteuse. Et quelque temps après trou-
» vant Delphire sans témoins, il lui parla
» en ces termes ; Vous sçavez Delphire si
» je vous ai aimée ; mon amour qui a com-
» mencé dès le berceau m'a suivi partout.
» Je vous l'ai fait assez connoître par mes
» actions. Maintenant, piqué de vos mé-
» pris, je viens vous déclarer que je ne suis
» plus le serviteur de Delphire, & que vos
» dédains font enfin ce que vos rigueurs &
» mon absence n'avoient pû faire. Del-
» phire, loin de paroître émuë, lui répon-
» dit avec une froideur extrême : Filinte,
» je n'ai jamais crû, ni désiré que vous eus-
» siez la volonté de porter le titre que vous
» quittez maintenant. Et c'est pour moi
» une chose si indifferente, que je vous
» conseille de choisir parmi mes compa-
» gnes, celle qui vous paroîtra meriter da-
» vantage votre amour, & vos services.

» Filinte fut piqué jusqu'au vif de cette
» réponse, & le propre du dépit étant d'a-
» veugler, il crut ne pouvoir mieux se ven-
» ger qu'en détachant son ami de la ber-
» gere ; il se flata d'y réussir. Il vint donc le
» trouver, & lui dit : Mon frere, j'ai une
» grace à vous demander, & je vous le

„ demande avec d'autant plus d'instance,
„ qu'elle ne vous est pas moins avantageuse
„ qu'à moi. Promettez-moi de me l'accor-
„ der. Soyez persuadé, répondit Tauman-
„ tes, que je n'ai rien à vous refuser; mais
„ je ne puis m'engager sans sçavoir de quoi
„ il s'agit. Aprés avoir long temps disputé
„ de part & d'autre, Filinte fut obligé de
„ s'expliquer. Renoncez à Delphire, con-
„ tinua-t-il, ou du moins feignez d'y re-
„ noncer. Elle est d'un orgueil insuppor-
„ table ; on diroit que tous les hommes
„ sont faits pour elle; peu s'en faut qu'elle
„ ne s'imagine que les devoirs que nous
„ lui rendons ne soient un tribut qui lui
„ est dû. Je voudrois sçavoir sur quoi elle
„ fonde les mépris qu'elle nous fait essuyer
„ à tous deux. Mais, mon frere, si vous
„ me croyez, autant qu'elle nous verra
„ nous éloigner d'elle, autant s'efforcera-
„ t-elle de revenir à nous.

„ Mon frere, dit Taumantes en sou-
„ riant, je suis fâchez que vous m'ayiez
„ demandé une chose impossible; car de
„ quelque maniere qu'il plaise à Delphire
„ de me traiter, je ne puis que le souffrir,
„ & sans murmurer seulement. D'ailleurs,
„ n'est-elle pas fondée à croire que tous
„ tant que nous sommes, nous sommes
„ faits pour la servir? Pour ce qui me re-
„ garde le sort en est jetté. Mais vous,

„ Filinte, quel est votre dessein ? de vivre, „ dit Filinte, en homme de courage, & „ non pas en esclave. Je l'ai déclaré à elle- „ même. peut-être quand je serai plus sage, „ reprit froidement Taumantes, prendrai- „ je la même resolution.

„ Filinte se retira donc, sans avoir pu „ ébranler son ami, & comme s'il eût ou- „ blié ce qu'il venoit de lui dire, à peine „ il fut sorti, à peine il eut rencontré Del- „ phire, qu'il revint aux supplications pour „ obtenir le pardon de ce qu'il lui avoit „ dit. Il conjura sa sœur d'interceder pour „ lui, si elle vouloit le conserver. Alors „ Delphire lui répondit en souriant : je „ veux bien faire la paix ; mais à condition, „ Filinte, que vous croirez qu'en vous re- „ tirant & en revenant, vous ne m'avez ni „ desobligée, ni obligée.

„ A peine Delphire avoit proferé ces „ mots, que Taumantes arrive ; frapé de „ ce qu'il voit, il leur demande si ce n'est „ point une illusion. Non, non, dit Filinte, „ c'est une réalité. Figurez-vous que j'ai „ fait comme ces esclaves qui essayent de „ rompre leurs chaînes, & qui ne peuvent „ en venir à bout. Mais lorsque Tauman- „ tes raconta à Delphire ce qui s'étoit passé „ entr'eux, jugez quelle fut la satisfaction „ de la bergere.

„ Pendant que les deux bergers vivoient

„ de la sorte, je revins des rives d'Argent ; „ en même temps Asphale que vous voyez „ ici, & qui est frere de Filinte, forma „ le dessein de s'attacher à moi, ou plus tôt „ il feignit de me rechercher, pour n'être „ pas le seul du hameau qui n'aimât point. „ Or comme il étoit presque toujours avec „ Filinte, moi je ne quittois point Delphi- „ re qui étoit mon amie. Je remarquai qu'- „ Asphale fut long temps incertain avant „ que de faire un choix. Tantôt il en vou- „ loit à Delphire ; quelquefois à Filise ; „ tantôt à Eritrée, & quelquefois à moi. „ C'est à moi qu'il se fixa enfin, ou du „ moins qu'il feignit de se fixer.

„ J'avoue qu'Asphale m'auroit plu, si „ j'avois voulu être aimée. Bien qu'il soit „ present, je dirai avec verité qu'il y a peu „ de bergers aussi accomplis. Adroit à tous „ les exercices, propres dans ses habits, vif „ & gracieux dans ses discours, poli avec „ les bergeres, civil avec les bergers, & „ complaisant avec tous. Et celui de tous, „ interrompit-il, qui est le moins aimé de „ la belle Dorisée. Or, continua-t-elle, „ quoique je lui eusse expliqué mes senti- „ mens, il s'opiniâtra à me rechercher, „ esperant que le temps qui triomphe de „ tout me feroit changer de resolution. „ Comme j'étois sans cesse dans la maison „ d'Ericante, à cause de Delphire, & qu'il

„ étoit

» étoit neveu du sage Eleuman, il me par-
» loit aussi à tous momens. Cent fois le
» jour, il me disoit qu'il m'aimoit, & que
» le plus grand de ses désirs étoit que je
» l'aimasse. Sa perseverance me fit croire
» que je pouvois être aimée, & je lui per-
» mis de me continuer ses soins ; mais à
» condition que je ne m'engageois point à
» l'aimer ; qu'il se conduiroit avec tant de
» discretion, que si son amour éclatoit,
» je tenois la permission pour revoquée ; &
» que jamais il ne me demanderoit rien qui
» fût contraire à l'honnêteté ; enfin qu'il
» ne m'écriroit point.

» Ce dernier article lui parut plus dur
» que tous les autres ; car enfin, disoit-il,
» quand mon malheur m'éloignera de
» vous, comment pourrai-je avoir de vos
» nouvelles, ou vous faire sçavoir des
» miennes ? Asphale, lui repondis-je, les
» lettres que vous m'écririez ne vous servi-
» roient à rien, parce que vous n'auriez
» point de réponse ; d'ailleurs, je suis &
» serai si peu curieuse de sçavoir de vos
» nouvelles, que vous prendriez une peine
» absolument inutile. Eh, comment, re-
» prenoit-il, je ne dois point esperer que
» vous m'écriviez ? Moins encore, ajou-
» tai-je ; je ne veux pas même recevoir
» de vos lettres. Cette severité, repliquoit-
» il d'un air affligé, est trop grande ; &

» je proteste que vous verrez de mes let-
» tres, quoique vous fassiez. Et moi, ré-
» pondis-je, je proteste que je n'en verrai
» point.
» Il insistoit sur cet article, parce qu'il
» sçavoit bien que dans peu il seroit obligé
» de s'éloigner, son pere le voulant ainsi,
» pour des affaires qui lui étoient surve-
» nues dans la province des romains. En
» effet, quelques jours après il vint me
» trouver, & dès qu'il put me rencontrer
» seule : Dorisée, me dit-il de l'air du
» monde le plus triste, hélas, voici le der-
» nier de mes jours, si vous n'avez pitié
» d'Asphale ! Je craignis d'abord qu'il ne
» lui fût arrivé quelqu'accident ; mais lors-
» que je sçus qu'il étoit question d'un
» voyage, je ne pus m'empêcher de sou-
» rire. Vous riez Dorisée me dit-il. Ah
» fille denaturée ! je ne ris pas de votre
» voyage, lui répondis-je, puisqu'il me
» déplaît; mais je ris de la dispute que nous
» eûmes dernierement, parce qu'il sem-
» bloit que nous prévoyions votre départ.
» Il insista encore sur les lettres, & moi
» je persistai dans mes refus. Notre entre-
» tien fut long ; mais il l'eût été bien
» plus, si son pere ne l'avoit envoyé cher-
» cher plusieurs fois.
» Lorsqu'il fut prest de partir, il appella
» un berger qui avoit eu soin de son en-

» fance, (il ſe nommoit Alindre) il lui
» declara l'amour qu'il avoit pour moi, le
» déplaiſir avec lequel il s'éloignoit de
» moi, & l'extrême ſatisfaction qu'il au-
» roit de pouvoir m'écrire. Qu'au reſte il
» l'avoit choiſi pour lui rendre ce bon
» office. Alindre qui deſiroit avec paſſion
» de ſervir Aſphale, lui dit que dans cette
» occaſion & dans toute autre il auroit
» toujours à ſe louer de ſon zele & de ſa
» fidelité. A ces mots Aſphale l'embraſſa
» & lui dit qu'il n'avoit jamais douté de
» ſon attachement, puis il ajouta : je re-
» mets cette affaire entre vos mains, vous
» conjurant de rendre cette lettre dès que
» je ſerai parti; mais ſouvenez-vous qu'il
» faut ici de l'adreſſe. J'attendrai, répondit
» le vieux berger, qu'elle aille chez Delphi-
» re ; & comme je ſuis très familier dans la
» maiſon, il me ſera facile de lui remettre
» votre billet. Vous êtes dans l'erreur, re-
» partit Aſphale ; elle ne veut point rece-
» voir de mes lettres ; elle a deſiré de n'en
» voir jamais ; il faut donc qu'elle ignore
» que ce billet vienne de moi ; tu trouve-
» ras, mon cher ami, dans ton induſtrie
» le moyen de réuſſir.

» Pour abreger, Alindre ſe chargea de
» deux lettres, & promit de me faire voir
» l'une ou l'autre. Aſphale part avec cette
» aſſurance. Et cependant Alindre après

» avoir long-temps medité se détermina
» à cet artifice. Eritrée, bergere vertueuse
» & mon alliée, faisoit profession de m'ai-
» mer plus qu'aucune bergere de notre
» hameau. Alindre jetta les yeux sur elle.
» Il va la voir plusieurs fois, l'entretient
» d'abord de toute autre chose que du su-
» jet qui l'amenoit. Enfin il la tourne si
» bien, que d'elle-même elle lui demande
» des nouvelles d'Asphale. Vous sçavez,
» dit-il, si je suis attaché à Asphale, mais
» en ce que je veux vous apprendre je ne
» pense rien faire contre son service. Je suis
» persuadé au contraire, que quand il ne
» sera plus aveuglé par sa passion, il me
» remerciera lui-même. Je vous supplie
» donc de me garder le secret pour le pre-
» sent. Eritrée l'ayant juré : je croi, con-
» tinua l'artificieux berger, que vous n'i-
» gnorez pas sa passion pour Dorisée. A ce
» mot Eritrée baissant les épaules témoi-
» gna qu'elle en étoit fâchée. Alors il
» poursuivit : je lui ai inutilement repre-
» senté à cette occasion tout ce que je de-
» vois. Il est seulement arrivé qu'il s'est
» plus caché de moi que de tout autre ; &
» moi, pour lui complaire, j'ai feint de
» ne rien appercevoir. Or il est parti,
» comme vous sçavez, & non content de
» l'avoir entretenue avant son départ plus
» de trois heures entieres, il lui a écrit

» des lettres qu'il a laissées entre les mains » d'un berger que vous connoissez ; mais » ce berger imprudent, au lieu de les donner à Dorisée, ou de les bruler, les laisse » traîner sur sa table, où elles sont exposées à la vue de tout le monde. Or sçachant votre affection pour Dorisée, & » l'alliance qui est entre vous, je viens » vous donner cet avis, afin que vous retiriez ces lettres, & que vous les jettiez au » feu ; car quelqu'innocente que soit Dorisée, elles nuiroient sans doute à sa réputation.

» Eritrée écouta attentivement l'artificieux berger, & lui prenant la main : » mon dieu, dit-elle, que je vous ai d'obligation ! Je n'aime rien tant que Dorisée, & je la jurerois innocente ; mais » l'avis que vous me donnez devient inutile, si vous ne me nommez le berger » entre les mains de qui sont ces lettres, » & si vous ne m'aidez à les retirer. Vous » connoissez le berger, dit-il, c'est Atis. » Mais je n'oserois les prendre, parce » qu'Asphale ne me pardonneroit jamais » ce larcin. Et s'étant tû quelque temps, » il reprit ainsi : j'ai pourtant un fils qui » pourra les retirer ; comme il est enfant, » on ne se défiera point de lui. Je tâcherai » de les lui faire prendre, si vous le jugez » à propos.

» Eritrée qui le souhaitoit passionément :
» Eh mon dieu, dit-elle, le plus prompte-
» ment qu'il se pourra ; Dorisée ni moi
» nous ne ferons point ingrates. Comment,
» reprit le berger ? je ne veux point être
» nommé dans cette affaire. Si Asphale le
» sçavoit, jamais.... je ne lui en dirai rien,
» interrompit-elle ; mais je serai recon-
» noissante pour toutes deux. Alindre ap-
» pelle incontinent son fils, & lui donne
» ses instructions. Et comme son pere lui
» avoit déja donné une de ses lettres, il
» ne tarda pas à revenir : Mon pere, dit-il,
» si il y en avoit eu une douzaine, je les
» aurois de même apportées ; mais je n'ai
» trouvé que celle-ci. Cependant il y en
» avoit deux, dit le pere, avoue la verité.
» Il est vrai, continua l'enfant ; mais
» comme elles étoient sur la cheminée,
» & qu'il m'a fallu monter sur une chaise
» pour les avoir, j'en ai laissé tomber une
» dans le feu, & je l'ai vue bruler.

» Eritrée fut ravie d'avoir la lettre ; & le
» berger remarquant l'impatience qu'elle
» avoit d'être seule, se retira. Dès qu'A-
» lindre fut sorti, elle vint me trouver ;
» il y avoit alors beaucoup d'étrangers
» dans la maison ; mais, comme je m'ap-
» perçus qu'elle avoit quelque chose qui
» la pressoit, je m'approchai d'elle, & je
» lui demandai s'il n'y avoit rien de nou-
» veau.

» Je meurs d'envie de vous entretenir, » dit-elle ; & le plus tôt sera le mieux. Je » me démêlai à l'instant de la compagnie, » curieuse de sçavoir de quoi il s'agissoit. » Et lorsque nous fumes renfermées dans » un cabinet : Voici, me dit-elle, un pa- » pier que j'ai eu bien de la peine à tirer du » lieu où il étoit, & où il vous importoit » infiniment qu'il ne fût pas. En même » temps elle me donna la lettre, & me » dit : Lisez ma chere Dorisée ; puis je » vous raconterai toute l'histoire. J'oubliai » parfaitement la gageure que j'avois faite ; » j'ouvris la lettre & j'y lus ces mots :

ASPHALE A DORISÉE.

C'est l'amour qui m'a fait imaginer cet expedient, pour vous continuer les assurances de ma fidelité, & vous convaincre en même temps que vous vous opiniâtrez en vain contre moi, puisqu'il n'y a rien de si difficile que ma passion ne surmonte. Plût aux dieux que je pusse toucher votre cœur insensible, comme j'ai gagné notre gageure.

» Quel fut mon étonnement, lorsque » je me rappellai ma gageure avec As- » phale ! Et quelle fut la surprise d'Eritrée, » lorsqu'en l'embrassant je m'écriai, ah » qu'avez-vous fait ! Ceux qui ont donné » cette lettre sont plus rusés que nous. » Non, non, répondit-elle, comptez qu'il

» a fallu bien de l'artifice pour l'avoir.
» En même temps elle me raconta tout
» ce que vous avez entendu, mais avec
» tant de naiveté, que je ne pus m'em-
» pêcher de rire. Eritrée, lui dis-je, je
» ſuis très ſenſible à la peine que vous
» avez bien voulu prendre pour moi; mais
» ſi je dois m'acquitter envers vous, il faut
» qu'Aſphale faſſe au moins la moitié des
» frais; vous lui avez fait gagner une ga-
» geure que nous avions faite. Alors je lui
» expliquai ce qui s'étoit paſſé entre nous
» à ce ſujet, & je lui fis connoître l'artifice
» d'Alindre.

» Je ne vous ai fait ce long diſcours,
» belle & ſage bergere, que pour vous
» inſtruire de la maniere dont Aſphale,
» Taumantes, & Filinte traitoient avec
» Delphire & moi; & ſur quoi nous pré-
» tendons qu'ils ne devoient point s'en-
» gager ailleurs. Mais daignez entendre la
» ſuite.

» Après que Filinte eut eſſayé de ſe re-
» concilier avec Delphire, Taumantes ga-
» gna ſi bien l'eſprit de ma compagne, que
» ſon rival eut raiſon de croire que Tau-
» mantes lui étoit préferé. Cependant le ſi-
» xiéme de la lune, jour deſtiné, comme
» vous le ſçavez à cueillir le gui ſacré,
» arriva. Ceux qui l'étoient allé chercher
» dans nos bocages, le trouverent par ha-

» zard près de notre hameau. La joye fut
» universelle, le gui amenant toujours des
» biens infinis dans les lieux où le ciel
» daigne l'envoyer.

» On se prépara donc, suivant la cou-
» tume, à faire des jeux pour honorer un si
» beau jour. On proposa des prix pour la
» course, pour la lutte, & pour l'arc. Les
» jeunes bergers s'exercerent huit jours
» auparavant. Filinte en ce même temps
» demanda à Delphire une faveur qu'elle
» lui refusa ; c'étoit une fleur que la sœur
» de Filinte lui avoit donnée. Le berger
» temeraire l'arracha devant tout le mon-
» de, & vint trouver sa sœur pour la faire
» ajuster à son chapeau. Taumantes se
» trouva là par hazard, & reconnoissant
» la fleur, s'imaginant d'ailleurs qu'il l'a-
» voit reçue de Delphire, il en conçut un
» dépit si violent, qu'il en tomba malade.
» Ericante en fut allarmée ; tout le ha-
» meau par consideration pour le sage
» Eleuman, prit part à sa douleur. Ericante
» souhaita que l'on visitât son fils : & Del-
» phire qui ne lui avoit point encore rendu
» de visite me pria de l'accompagner. Nous
» trouvâmes Taumantes en mauvais état.
» Outre qu'il avoit une fiévre ardente, son
» visage étoit baigné de larmes. J'en fus
» touchée, & soupçonnant que Delphire
» y avoit quelque part, je la regardai sans

» lui rien dire, & des yeux j'implorois sa
» compassion pour ce malheureux berger.

» Mais Delphire, sans s'émouvoir : Hé
» quoi, dit-elle, avez-vous resolu de nous
» tenir long temps dans l'incertitude sur
» votre mal ? Alors le berger se relevant
» un peu, comme pour nous remercier de
» la faveur que nous lui faisions de venir
» le visiter, je suis trop heureux, dit-il,
» que vous daigniez vous interesser à l'état
» où je suis. Delphire qui jusques là avoit
» ignoré le sujet de sa tristesse, fut ravie
» de l'apprendre ; mais elle voulut dissi-
» muler en ma presence. Et changeant
» d'entretien, elle lui dit tout ce qu'elle
» put s'imaginer pour le réjouir, & le de-
» sabuser au sujet de Filinte. Je n'ignorois
» pas qu'elle étoit aimée du berger, &
» sçachant combien ceux qui s'aiment sont
» ravis de s'entretenir sans témoins, je
» feignis de me promener dans la cham-
» bre, comme pour examiner tout ce qui
» y étoit.

» Delphire profitant du temps s'appro-
» cha de lui : Hé quoi lui dit-elle, Tau-
» mantes est-il possible que vous soyiez
» jaloux ? Mais, répondit le berger, est-il
» possible que vous traitiez ainsi Filinte ?
« A ce mot la bergere ne put s'empêcher
» de rire. O dieux, s'écria-t'il ! vous riez
» de ma douleur ? Oui je ris, repliqua-

» t'elle d'un air serieux, & vous rirez vous-
« même de ce qui vous afflige, lorsque vous
» sçaurez la verité. La prétendue faveur
» que j'ai faite à Filinte, est un larcin, &
» un larcin dont je n'ai pû me défendre.
» J'ai tant de témoins que je n'insisterai
» pas davantage sur cet article. La cham-
» bre étoit pleine de bergers & de berge-
» res; interrogez-les, si vous refusez de
» me croire. Ah Taumantes, tant que
» vous m'aimerez, je serai plus attentive
» que vous ne pensez à vous plaire. Et si
» quelqu'un de nous a droit de se plain-
» dre dans cette occasion, je trouve que
» c'est moi. Car ne m'offensez-vous pas par
» la mauvaise opinion que vous avez eue
» de moi? Mais jugeant que votre déplai-
» sir vient uniquement de votre affection,
» je le regarde aussi comme un gage fla-
» teur de celle que vous m'avez promise.

» O Dieu, s'écria le berger en lui bai-
» sant la main, qu'en amour l'extrême sa-
» tisfaction est près des plus mortels dé-
» plaisirs! Vous me rendez la vie, ma
» chere Delphire; mais puis-je encore
» vous demander une grace qui va com-
» bler mes vœux? Parlez, répondit la ber-
» gere: vous pouvez compter sur tout ce
» qui dépendra de moi. Je vous conjure
» par vous-même, ajouta-t'il, de retirer
» cette fleur des mains de Filinte; je n'en

»puis l'en voir paré qu'avec douleur.

» Delphire promit de faire tous ses ef-» forts pour la lui enlever, & le laissa » avec cette assurance, parce qu'il survint » un grand nombre de bergers & de ber-» geres. Notre visite fit plus d'effet que » celle de tous les myrès; & Taumantes » fut en état de sortir le lendemain.

» Aussi tôt que Delphire vit Filinte, elle » n'oublia rien pour lui enlever la fleur » qu'il lui avoit arrachée. Elle usa de dif-» ferens prétextes, elle pressa, elle impor-» tuna; & le berger qui étoit vif & sen-» sible lui demandant des ciseaux, coupa » la fleur en cent pieces; puis il se retira » transporté de colere. Ce divorce dura » juqu'au jour que l'on devoit cueillir » le gui. Il vint la trouver si matin, qu'à » peine elle étoit entrée dans la chambre » d'Ericante. Delphire, lui dit-il, êtes-» vous encore irritée contre moi? Moi, » irritée, répondit-elle? Ne sçavez-vous » pas que vous m'êtes trop indifferent? » Cruelle & dédaigneuse bergere, s'écria-» t'il, que je me vois loin de mes préten-» tions! Je m'étois flaté que ce matin j'ob-» tiendrois de vous quelque faveur, afin » de paroître aux jeux en qualité de votre » berger; & je vois au contraire que vos » mépris ne font qu'augmenter. Vous avez » tort, dit froidement Delphire; j'honore

» trop votre perſonne, & tout ce qui vous
» touche. Eh bien continua le berger, ne
» me refuſez donc pas le nœud que vous
» avez ſur la tête; & comme elle ne ré-
» pondoit rien, il ſe mit en devoir de l'ar-
» racher. Delphire fuit à l'inſtant près de
» la ſage Ericante, où il la ſuivit, la preſ-
» ſant toujours de lui accorder ce nœud.

» Non, non, dit Delphire, vous ne
» l'aurez pas ſi Ericante ne l'ordonne.
» Ingrate Delphire, s'écria Filinte! ne
» croyez pas que j'en vouluſſe à ce prix.
» Je veux des dons d'amour, & non pas
» des tributs d'obéiſſance. A ces mots, il
» s'en alla plein de colere & de dépit. Il
» arriva par hazard que rien ne lui réuſſit
» ce jour là; & il imputoit ce malheur à
» la rigueur de Delphire.

» Taumantes étoit traité bien differem-
» ment; il ſe pouvoit dire un des plus
» heureux bergers du Lignon. Aſphale en
» eut pû dire autant, s'il avoit ſçu qu'en
» effet de tous les bergers il étoit celui que
» j'aimois le plus; mais depuis ils de-
» vinrent l'un & l'autre ſi jaloux, qu'ils
» n'ont guere eu de repos, & qu'ils ne
» nous en ont pas laiſſé davantage. Auſſi,
» ſage bergere, eſt-ce le ſujet qui nous
» améne devant vous: en quoi nous obéiſ-
» ſons à l'oracle.

» Aſphale, comme je lai dit étoit abſent;

» & le destin voulut que Taumantes partit
» aussi pour la province des romains. En
» quittant Delphire, il lui jura une éternel-
» le amitié ; lorsqu'il fut arrivé, il vit As-
» phale, & suivant la coutume ils lie-
» rent une amitié plus étroite que jamais.
» Ils envoyoient sans cesse l'un ou l'autre
» sçavoir de nos nouvelles ; & le malheur
» voulut que ceux qui écrivoient à Aspha-
» le, lui mandoient quelquefois sur le
» compte de Delphire des choses qu'ils
» avoient imaginées, comme on en man-
» doit à Taumantes de la même nature
» sur mon compte, parce que l'on igno-
» roit l'étroite amitié qu'ils avoient con-
» tractée. On écrivit au berger Asphale
» que Filinte avoit gagné Delphire ; à Tau-
» mantes on écrivit que depuis son dé-
» part Androgene étoit tellement devenu
» amoureux de moi, que je n'avois plus des
» yeux que pour le voir. Ainsi, lorsqu'ils
» avoient peut-être plus lieu de se louer
» de nous, ils s'en plaignoient davantage,
» & tâchoient de se consoler mutuelle-
» ment.

» Nous apprimes enfin qu'ils revenoient.
» Ericante qui attendoit son fils avec im-
» patience alla au devant de lui jusqu'à
» Boen. Delphire se trouva indisposée alors.
» Filinte la conjura d'accompagner Erican-
» te ; il joignit à ses paroles tant de sup-

» plications, qu'il obtint enfin ce que per-
» sonne n'avoit pu obtenir. Mais lorsque
» Taumantes sçut par Delphire même qu'il
» devoit cette faveur à Filinte, il en con-
» çut une plus grande jalousie; mais il la
» cacha avec tout l'artifice qu'il put.

» Asphale, de son côté, n'étoit pas
» moins jaloux; il observoit curieusement
» toutes mes actions, & ne les interpre-
» toit guere à mon avantage. Et je ne
» sçais comment il arriva en ce même
» temps qu'Androgene voulut me parler
» dans la chambre d'Ericante, où étoit une
» troupe de bergers & de bergeres. Je re-
» marquai qu'Asphale nous regardoit; &
» de peur de lui déplaire je tournai la
» tête d'un autre côté sans vouloir dire un
» seul mot au berger. Dès lors il soupçon-
» na tout ce qu'il ne voyoit pas, & il s'i-
» magina que tout ce qu'on lui avoit man-
» dé d'Adrogene & de moi étoit veritable.

» Vous serez peut-être surprise, discrete
» bergere, qu'Asphale & Taumantes pré-
» tendissent à leur retour notre affection
» toute entiere, eux à qui nous en avions
» témoigné si peu avant notre départ. Mais
» lorsque nous les sçumes constans & fi-
» deles au milieu des beautés de la pro-
» vince des romains, nous en fumes tou-
» chées jusqu'au fonds du cœur, & nous
» leurs fimes connoître pendant leur ab-

» sence nos vrais sentimens : delà cette ja-
» lousie qui les pressoit, dès que nous
» avions jetté les yeux sur quelqu'autre
» berger. Ces tyrans vouloient nous en in-
» terdire l'usage ; mais Delphire & moi
» nous ne crumes pas devoir nous assujet-
» tir de la sorte, & nous continuâmes de vi-
» vre avec tous les bergers, sans nous con-
» traindre ; mais de maniere aussi à ne point
» faire naître des soupçons injurieux. Ils en
» furent si piqués, qu'après avoir assemblé
» leur conseil, ils crurent devoir user de
» froideur, & faire semblant d'en aimer
» d'autres ; mais enfin ne trouvant rien qui
» nous valût à leur gré, ils se determine-
» rent à l'indifference ; ils la porterent mê-
» me jusqu'à l'incivilité.

» Si quelquefois nous nous trouvions en
» des lieux où ils fussent obligés de nous re-
» garder, c'étoit avec une espece de mépris
» qu'ils nous rendoient le salut. On remar-
» qua bientôt des façons si étranges ; & ils
» furent taxés de legereté. Eux au contraire
» ils soutenoient qu'ils étoient toujours les
» mêmes, & qu'ils avoient pour nous les
» mêmes sentimens qu'autrefois ; mais que
» leurs affaires les occupoient de telle sor-
» te, qu'ils ne pouvoient employer leur
» temps à ces petits soins. Il est vrai, ô
» sage Diane, que Delphire & moi, après en
» avoir plusieurs fois discouru ensemble,
» nous

» nous primes la resolution de nous retirer
» de tous ceux qui pouvoient leur donner
» quelque ombrage ; & pour en venir là
» d'une maniere plus honnête, nous saisi-
» mes l'occasion que vous allez entendre.

» Eleuman, & son épouse aimoient à
» voir des representations ; il arriva par
» hazard que Delphire avoit à dire à un
» berger, qu'il ne devoit jamais attendre
» de retour. En même temps elle apper-
» çut Filinte qui étoit près du theatre, ravi
» en admiration ; & lorsqu'elle fut venue
» à l'endroit dont je parle, au lieu de s'a-
» dresser au berger qui jouoit avec elle,
» elle s'adressa à Filinte. Filinte & Tau-
» mantes même le remarquerent à ses re-
» gards & à son geste.

» Quelques jours après que nous nous
» amusions sur les bords du Lignon, j'at-
» tendis qu'Asphale, Androgene & plu-
» sieurs autres fussent autour de moi, & te-
» nant une baguette à la main j'écrivis sur
» le sable ce mot, *j'aime*. Androgene lisoit
» ce que j'écrivois, & s'imaginant que ce
» mot le regardoit ; c'est à moi, dit-il en
» souriant, que ceci s'adresse. Il est vrai,
» repondis-je, & je vis aussi tôt Asphale
» qui rougissoit. Mais, ajoutai-je, peut-
» être n'entendez-vous pas le sens que j'ai
» dans l'esprit ; je veux dire que mon af-
» fection pour vous ressemble à ces cara-

» ƈteres que vous voyez, & (paſſant en
» même temps le pié ſur le ſable) que
» vous ne voyez plus. Aſphale & tous ceux
» qui m'entendirent firent un éclat de rire,
» dont Androgene ne fut peut-être pas
» moins ſurpris, que de ce que je lui avois
» dit.

» Sage & diſcrete bergere, il me ſem-
» ble que ces deux actions devoient nous
» ramener nos amans, du moins s'ils mé-
» ritoient ce titre; mais voyant au contrai-
» re que c'étoit pour ainſi dire nous qui
» les recherchions, ils abuſerent de nos
» bontés, & nous firent la matiere de leurs
» chanſons. Ingrats bergers, meritions-nous
» d'être traitées ainſi ! Dans notre juſte in-
» dignation, nous reſolumes de ne les plus
» voir, & pour n'être pas ſoupçonnées de
» qu'elqu'autre attachement, de nous re-
» tirer peu à peu de toute ſocieté. Mais
» admirez, ſage bergere, combien ceux là
» même ſont inconſtans, qui nous repro-
» chent de l'être.

» A peine avions nous vêcu deux lunes
» dans cette froideur, qu'ils reviennent à
» nous avec leurs ſupplications accoutu-
» mées, avec leurs importunités paſſées.
» Androgene & Filinte qui n'avoient ja-
» mais changé de maniere à notre égard,
» s'oppoſerent les premiers à leur retour;
» ils diſoient hautement que ſi l'on ne cha-

» tioit ces esprits volages, il n'y auroit plus » de foi parmi les bergers. Nous goutâmes » cet avis, & toutes les fois qu'Asphale, » ou Taumantes paroissoient devant nous, » nous leur reprochions leur inconstance. » Eux au contraire prétendant qu'ils n'en » étoient point coupables, & que pour les » en convaincre il falloit définir la con- » stance, & lui assigner ses limites, la dis- » pute alla si loin, que nous resolumes tous » ensemble d'aller consulter l'oracle. Il » nous a renvoyés vers vous, belle & sage » bergere; & c'est de vous que nous at- » tendons un jugement qui nous rendra no- » tre tranquillité.

Dorisée finit de la sorte, & après avoir fait une profonde reverence, elle se remit à sa place, attendant ce qu'ordonneroit la bergere Diane. Après avoir pris l'avis d'Astrée, d'Alexis, de Phylis, & de Silvandre, Diane ordonna que Taumantes & Asphale exposeroient les raisons par lesquelles ils prétendoient refuter l'acccusation d'inconstance. Et Taumantes parla ainsi pour tous deux.

DISCOURS DE TAUMANTES.

» De quoi nous accuse-t'on aujourd'hui, » belle & sage bergere ? Si l'on nous blâ- » moit de trop aimer, si on se plaignoit » que l'excès de notre amour nous rend

» insupportables ; cette accusation auroit
» quelque couleur ; & nous serions embar-
» rassés à nous justifier. Mais peut-on nous
» accuser de n'aimer pas des bergeres si ac-
» complies, & qu'on ne peut voir sans
» amour ?

» Peut-on dire qu'Asphale n'aime point,
» lui dont l'affection a triomphé d'une si
» longue absence ? Est-il vrai-semblable
» que Taumantes n'aime point, lui que
» tant de rigueurs n'ont point rebuté ? lui
» dont l'éloignement n'a point diminué la
» passion ? O dieux, hé qui peut se souve-
» nir que Taumantes a aimé Delphire dès
» le berceau, & penser qu'il ne l'aime plus,
» maintenant que les difficultés se sont éva-
» nouies ! Cependant ces bergeres rem-
» plissent le ciel & la terre de leurs plain-
» tes contre nous ; elles veulent que nous
» confessions que nous ne les aimons point.
» L'amour n'est-il pas un acte de la vo-
» lonté ? Or y a-t'il quelqu'un qui puisse
» mieux connoître ma volonté que moi
» même ? Mais, ô dieux, tel est le pen-
» chant des hommes qu'ils croyent plus
» volontiers le mal que le bien ! Si nous
» leur disions une seule fois, Dorisée &
» vous Delphire, sçachez que nous ne
» vous aimons point, elles le croiroient
» incontinent. Et nous leur disons mille
» fois : belle Delphire, Taumantes meurt

» d'amour pour vous ; belle Dorisée Asphale vous est entierement acquis ; pourquoi nous répondez-vous qu'il n'en est rien? Helas! si vous nous disiez une seule fois que vous nous aimez, nous le croirions. Pourquoi cela ? Parce que nous aimons, & que notre amour nous persuade que vous êtes vraies, & incapables de mentir.

» Mais comme on se trahit soi-même, lorsqu'on s'éloigne de la verité, ces bergeres ont toujours nié que nous les ayions aimées ; & maintenant elles nous accusent d'inconstance. Si ce dernier outrage est veritable, nous avons du moins, mon cher Asphale, de quoi les confondre ; car c'est conclure selon leur idée que nous les aimons à present. En ce sens, belles bergeres, nous vous accorderions que nous sommes inconstans ; mais loin d'avouer que nous ne vous ayions point aimées, nous soutenons qu'il n'y eut jamais d'amour si parfait que celui de Taumantes pour Delphire, & d'Asphale pour Dorisée, amour qu'ils emporteront l'un & l'autre au tombeau.

» Nos actions, disent-elles, ne prouvent point cet amour prétendu. Mais, ô notre équitable juge, lorsque nos actions étoient toutes de feu, elles ont dit que nous manquions d'amour. Il a donc fallu

» recourir à une feinte indifference ; alors
» elles nous ont fait des reproches encore
» plus accablans. O dieux ! que devons
» nous faire ?

» Cependant on veut que nous fussions
» inconstans ; on nous diffame comme tels ;
» & ce qui nous semble plus cruel, est que ces
» bergeres puissent avoir de nous une sem-
» blable opinion, quand nous n'avons rien
» oublié pour les persuader du contraire.
» Bien que nous leur devions ceder en tout,
» nous avons cru qu'il étoit de notre hon-
» neur de les contredire dans cette occa-
» sion, & d'attendre le jugement d'autrui
» sur ce different. Dans l'excès de notre
» amour, nous leur avons dit souvent :
» puisque selon vous nous sommes incons-
» tans, convenez donc que nous vous avons
» aimées, puis marquez-nous les limites
» où doit se tenir un amant pour ne pas
» manquer à la constance, afin de pronon-
» cer ensuite si nous sommes coupables ou
» innocens.

» Les dieux nous envoyent vers vous ;
» puissent-ils vous inspirer ! Cependant
» nous conjurons l'amour d'éclairer les ber-
» geres, & de leur faire comprendre que si
» nous ne leur rendons plus les petits soins
» que nous leur rendions autrefois, c'est
» que chaque âge a ses actions qui lui sont
» propres. Les fleurs conviennent au prin-
» temps, & les fruits à l'été.

» Mais peut-être, quoiqu'elles n'en di-
» sent rien, ce qui nous fait passer pour
» inconstans dans leur esprit, c'est qu'elles
» nous voyent en plus grande familiarité
» avec les autres bergeres ; mais un amant
» doit-il n'avoir aucune relation qu'avec
» ce qu'il aime, & faut-il qu'il manque à
» toutes les loix de la bienséance ?

» Au reste la chanson dont elles se plai-
» gnent doit moins les offenser, qu'elles
» ne doivent se louer du silence dans lequel
» nous avons souffert ce que l'on nous man-
» doit de tous côtés à leur desavantage.
» Que Delphire se souvienne de ce qu'elle
» a écrit à Taumantes, de Dorisée & d'An-
» drogene ; & que Dorisée se rappelle ce
» qu'elle a mandé à Asphale, de Delphire
» & de Filinte. Et parce qu'elle diront
» qu'une bergere ne peut ni ne doit empê-
» cher qu'on ne l'aime, pourvu que ce soit
» avec respect ; nous vous demandons, ô
» sage & discrete bergere, votre jugement
» sur ces quatre articles.

» Si la bergere qui se plaît à être aimée
» & servie de plusieurs, observe les loix
» de la constance. Et si cette pluralité d'a-
» mans leur est plus permise qu'aux ber-
» gers la pluralité des maitresses.

» Si les loix de la constance obligent un
» amant, dès qu'il s'est déclaré tel, à fuir
» toutes les autres bergeres ; quels sont en-

» fin les termes de cette constance si recla-
» mée de tous, & si ignorée ? En conse-
» quence, vous jugerez si les deux amans
» sont coupables, ou plus tôt vous ordon-
» nerez qu'ils soient traités de leurs ber-
» geres comme ils le meritent.

Après que Taumantes eut fini, Diane ordonna à Delphire de lui répondre, si elle avoit quelque chose à dire de nouveau; & Delphire prenant aussi tôt la parole, elle poursuivit en ses termes :

REPONSE DE DELPHIRE A TAUMANTES.

» Asphale & Taumantes pour persua-
» der qu'ils nous aiment, disent qu'ils le
» sçavent, & que personne ne peut être
» mieux instruit de leur volonté qu'eux
» mêmes. Mais, ô notre juge, qui peut
» douter que d'autres ne le sçachent mieux ?
» Y a-t'il quelqu'un qui puisse bien juger,
» s'il est préoccupé de quelque passion ?
» Or ces bergers sont emportés par leur
» passion; mais nous desinterressées en ce
» qui les concerne, nous pouvons juger
» seurement. Ceux qui verront Adraste ne
» jugeront-ils pas mieux de sa folie que
» lui même ?

» Mais, ô dieux, s'écrient-ils, que l'on
» est bien plus porté à croire le mal que
» le bien ? Pour nous, nous croyons, ou
» nous ne croyons pas, selon que nous de-

vons

» vons croire, ou ne croire pas. Nous » avouons même que si vous nous disiez » que vous ne nous aimez point, nous le » croirions sans doute, parce que l'on croit » volontiers ce qu'on desire ; & que nous » sçavons par notre propre experience que » vous ignorez ce que c'est qu'aimer. Lors- » que vous nous dites que vous nous aimez, » nous n'en croyons rien, parce que les » hommes sont faux, & que vos actions » démentent vos paroles. Ainsi reglons- » nous notre créance par la raison même.

» Admirez maintenant l'ostentation avec » laquelle ils disent : Notre amour fait que » nous vous croyons veritables. Hé, Tau- » mantes, que ne croyez-vous donc que » je n'aime point Filinte, ni Dorisée An- » drogene, puisque nous vous l'avons tant » de fois repeté ? Mais je n'aurois jamais » fait, si j'insistois sur toutes leurs contra- » dictions.

» Il faut, ajoutent-ils, que si autre- » fois nous ne vous aimions pas, nous » vous aimions maintenant, puisque vous » nous accusez d'inconstance. Berger, si » nous parlions d'amour, vous auriez peut- » être quelque raison ; mais nous parlons » uniquement de vos procedés, & ces pro- » cedés prouvent votre inconstance. Vous » avouez vous même qu'après avoir paru » tout de feu, vous avez cru devoir re-

» courir à l'indifference ; mais ces feux
» sont imaginaires. Et ne trouvez point
» étrange, si lorsque vous avez feint de
» nous aimer, nous avons refusé de croire
» que vous nous aimassiez. Pouvions nous
» croire ce que vos actions démentoient
» tous les jours ?

» Nous n'avons jamais rien tant desiré, dit
» Taumantes, que de vous persuader notre
» amour. Je l'avoue, bergere ; mais per-
» suader seulement, & non pas aimer.

» Mais, ajoutent-ils, si nos actions ne
» sont plus les mêmes, chaque âge a les
» soins qui lui sont propres. O le beau pré-
» texte pour couvrir leur changement ! O
» dieux qu'ils sont occupés maintenant ;
» n'est-ce pas sur eux que roule tout le
» poids de leurs affaires, & de celles du ha-
» meau ? Nous vous passons que vous ne
» pouvez plus nous donner ces petits soins
» que vous nous donniez autrefois ; mais
» le temps que vous perdez auprès des au-
» tres bergeres, qui vous empêche de l'em-
» ployer auprès de nous ? L'amour deman-
» de les hommes tout entiers ; si vous avez
» tant d'affaires, laissez-là l'amour.

» Les fleurs, dites-vous, conviennent
» au printemps, & les fruits à l'été ? O,
» Taumantes, que tu es ignorant en amour !
» Dans les vergers d'amour tous les arbres
» portent en même temps & la fleur, & le

» fruit ; delà vient que l'on a choisi l'o-
»ranger pour en être le symbole. Les fleurs
» d'amour sont ses fruits ; & ses fruits sont
» des fleurs.

» Vous sentez, ô notre équitable juge,
» combien ils sont ignorans en amour ; il
» n'est donc pas étonnant qu'ils vous de-
» mandent ce que c'est que constance. Or
» s'ils ne le sçavent pas, ils sont constans
» par hazard, (si pourtant, comme ils le
» prétendent, il ont pratiqué cette vertu à
» notre égard.)

» Ils proposent enfin quatre doutes ; par
» le premier ils nous accusent d'inconstan-
» ce ; par le second, ils prétendent excu-
» ser la leur, & par les deux derniers, ils
» veulent s'instruire de ce qu'ils igno-
» rent. Nous pourrions leur répondre; mais
» ils se sont adressés à vous, sage & dis-
» crete bergere, & nous ne devons pas
» vous prévenir.

» Maintenant, nous vous demandons,
» en vertu du pouvoir que l'oracle vous a
» donné, & pour les punir de leur feinte,
» qu'il leur soit défendu de porter desor-
» mais le nom d'amans, & de se souvenir de
» Dorisée, ni de Delphire.

Diane commençoit à prendre les voix, lorsqu'Androgene & Filinte se leverent, suppliant d'être entendus, parce qu'ils n'é-
» toient pas les moins interressés dans cette

affaire. Alors Diane reprenant sa place, ordonna à Filinte de parler pour tous deux; & lorsqu'on eut fait silence, il commença de la sorte.

DISCOURS DE FILINTE.

» Si ceux qui aiment bien, s'expriment » presque toujours mal en parlant de leur » amour, il ne paroîtra pas étrange, ô no- » tre juge, qu'en parlant de l'amour que » j'ai pour Delphire, & de celui qu'Andro- » gene a pour Dorisée, mes expressions ne » soient pas heureuses.

» Pour moi j'ai commencé d'aimer Del- » phire, avant que Taumantes l'eut, pour » ainsi dire vue; & Androgene a servi Do- » risée, lorsqu'Asphale montroit par son » inconstance qu'il se lassoit de la servir. » J'avoue que le dépit m'a quelquefois re- » volté contre les rigueurs de Delphire; » mais je n'ai jamais fait aucune action qui » ne marquât un amour extrême. Et si An- » drogene, malgré la préference que Dori- » sée donnoit à son rival, n'a point cessé » de lui être fidele, quelle autre preuve » pourroit-on exiger de son amour? Se- » rons-nous les seuls dont les services ne » soient point recompensés? Amour sera- » t'il ingrat pour nous seuls qui lui sommes » si fideles?

» Mais, bergers, quelle est votre pré-

» somption ? Vous demandez à être aimés
» des bergeres, vous prétendez dés faveurs
» que vous avez dédaignées avec tant d'in-
» gratitude ; vous osez consulter l'oracle,
» & vous presenter devant un juge pour lui
» demander justice ? Hé que pouvez-vous
» esperer, que d'être bannis de l'empire d'a-
» mour, ou plus tôt que d'être condamnés
» aux supplices que merite la plus lâche in-
» gratitude ? Les voilà, ô notre juge, ces
» fideles amans, qui après mille faveurs
» reçues abandonnent, méprisent, outra-
» gent même par des chansons celles qu'ils
» devoient adorer. Infideles amans, laissez
» Androgene & Filinte demander les re-
» compenses, si pourtant ceux qui rem-
» plissent leurs devoirs en meritent. Nous
» avons toujours servi avec amour, avec
» perseverance ; & nous vous défions de
» nous reprocher la moindre faute. Je ne
» veux d'autre juge que Delphire elle-
» même ; & jamais je n'appellerai de son
» jugement, pourvu qu'elle me permette
» de l'aimer & de la servir. Enfin Androge-
» ne & moi, nous protestons ici que si Tau-
» mantes & Asphale ne sont pas chatiés
» pour leurs infidelités ; & si au contraire
» Filinte & Androgene ne reçoivent le sa-
» laire de leur affection, il ne faut plus espe-
« rer dans l'empire d'amour, ni esperer des
» recompenses, ni craindre des châtimens.

Après qu'il eut fini, Asphale & Dorisée voulurent reprendre la parole pour lui répondre ; mais Diane leur fit signe de se remettre à leur place, parce que l'affaire étoit assés éclaircie. Puis ayant pris les voix, elle prononça ce jugement :

JUGEMENT DE DIANE

» Dans ce differend mis devant nous en-
» tre Delphire & Dorisée d'une part, Tau-
» mantes & Asphale d'une autre part, & Fi-
» linte & Androgene d'une autre, on voit
» les diverses sortes de dissensions qui nais-
» sent de la jalousie : entre Taumantes &
» Asphale envers Delphire & Dorisée, ces
» dissensions trop long temps nourries, &
» qui sont le fruit d'une jalousie opiniâtre ;
» entre Filinte & Delphire, ces petites dis-
» sensions qui donnent des forces à l'amour ;
» & dans Androgene, une patience qui se-
» roit suspecte, sans la perseverance dont
» elle est accompagnée. Toutes ces choses
» murement considerées par nous que l'ora-
» cle en a chargées, nous déclarons qu'As-
» phale & Taumantes ont peché contre l'a-
» mour ; que Filinte & Androgene en ont
» exactement observé les loix. En conse-
» quence nous ordonnons, que les services,
» que les soins d'Asphale & de Tauman-
» tes soient regardés comme non avenus,
» & que ceux de Filinte & d'Androgene

» leur seront comptés. Ordonnons neantmoins que si Asphale & Taumantes veulent servir de nouveau Delphire & Dorisée, elles seront obligées de les recevoir comme de nouveaux amans. Et passant outre aux demandes de ces bergers, nous disons à la premiere, que sans blesser la constance, une bergere peut souffrir les services de plusieurs. A la seconde, que cette pluralité de serviteurs ne peut autoriser un amant à servir plusieurs maitresses, à moins qu'elles ne fussent aussi simplement souffertes: ce qui n'est pas vraisemblable. A la troisiéme, que l'amant & la maitresse doivent vivre avec tous; & à la derniere, que celui-là passe les limites de la constance qui fait une chose dont il s'offenseroit, si la personne qu'il aime en faisoit autant.

» Et enfin qu'à l'avenir ces bergers du Lignon ne soient plus si ignorans, nous voulons & ordonnons que ces demandes soient écrites par Silvandre avec les réponses, au bas des tables des loix d'amour, avec l'avis de tous ceux qui voudront y souscrire, afin qu'on les voye à jamais ces demandes & ces réponses dans le temple de la déesse Astrée.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE SEPTIE'ME.

TAndis que les choſes ſe paſſoient ainſi ſur les rives du Lignon ; Dorinde, & ceux qui l'avoient accompagnée à Marcilli, furent conduits dans leurs chambres, dès qu'ils eurent ſoupé, parce qu'ils étoient fatigués du chemin, & que l'heure du ſommeil étoit venue. Avant que de ſe ſéparer, ils convinrent que Périandre & Mérindor iroient le lendemain trouver le grand Adamas, pour le ſupplier de les preſenter à la nymphe ; après quoi, ſi elle l'agréoit, Dorinde lui expliqueroit le ſujet de ſon voyage.

Dorinde, Florice, Palinice, & Circène



Guélard Sc.

voulurent être ensemble. Dorinde à qui ses inquietudes ne laissoient aucun repos, éveilla de bonne heure ses compagnes, & s'étant fait mille petites demandes, Florice reprit la parole, & dit : » Mais, » Dorinde, pourquoi le roi Gondebaut » veut-il vous avoir entre ses mains ? ô » Florice, répondit-elle en soupirant, j'a» vois déja commencé à vous en dire » quelque chose, lorsque j'ai été inter» rompue par les gens de Gondebaut ; » mais convaincue de la nécessité qu'il y a » que vous le sçachiez, afin de me don» ner vos sages conseils dans une affaire » si délicate : & l'occasion ne pouvant » être plus favorable, je vais satisfaire » votre curiosité. » En même temps elle reprit en ces termes :

HISTOIRE DE DORINDE, DU ROI Gondebaut, & du Prince Sigismond.

» Vous sçavez, mes compagnes, que » Gondebaut eut trois freres, dont il ne lui » reste plus que Godegesile qui est le plus » jeune. Chilperic l'aîné de tous laissa deux » filles. L'aînée fut renfermée par ordre du » roi parmi les vestales. Pour l'autre nom» mée Clotilde, elle sçut tellement plaire » au roi, qu'elle ne lui étoit pas moins » chere que Sigismond son propre fils.

» Or le roi Gondebaut après bien des

» conquêtes, crut devoir faire éclater sa
» grandeur par les exercices de la paix.
» Il choisit à ce dessein la ville de Lyon.
» Il y fit proclamer un tinel durant les
» bacchanales; & comme il n'y avoit point
» de dame à la cour, la reine, & Amal-
» berge épouse de Sigismond étant mor-
» tes, il manda Clotilde, qui depuis la
» mort de son pere étoit nourrie à Vienne.
» Dès que Clotilde fut arrivée, & qu'on
» lui eut fait sa maison, la cour parut beau-
» coup plus belle. Le roi mit à son servi-
» ce douze filles des principaux Seigneurs,
» choisies entre les plus belles de ses états.
» Je fus de ce nombre à cause de ma
» naissance, ou plus tôt la fortune me choi-
» sit pour me mettre plus en butte à ses
» traits.

» Alors je me croyois délivrée de Pé-
» riandre par sa légereté, de Bellimart par
» sa tromperie, de Mérindor par son in-
» fidélité; mais lorsque j'eus repris mon
» premier éclat, Périandre revint à moi,
» & me tint les mêmes discours qu'autre-
» fois. D'un autre côté Alderine venant
» à mourir laissa Bellimart maître d'un
» nouveau choix; il manquoit pour com-
» ble à ma misere, que Mérindor les imi-
» tât. Quelques mois après il arrive avec
» un visage riant, me tend les bras, & feint
» de s'étonner que je ne le traite plus com-

» me auparavant. Il se plaint par tout de
» mes caprices & de mon inconstance. J'a-
» voue que je ressentis plus vivement l'ou-
» trage de Mérindor, parce que j'avois
» plus d'inclination pour lui.

» Or, durant les bacchanales, il arriva
» que le roi, après avoir donné à la prin-
» cesse Clotilde & aux dames le plaisir
» de divers spectacles, Clotilde alla se
» promener dans les beaux jardins de l'A-
» thenée, où se joignent le Rhône & l'A-
» rar. Les arbres se ressentoient encore de
» la rigueur de l'hiver; mais on y avoit
» mis une si grande quantité d'orangers,
» qu'il sembloit que l'été eût pris la place
» du printemps. Ce fut en ce temps-là, &
» dans ce même lieu que Périandre, Belli-
» mart, & Mérindor prirent la résolution
» de recommencer leurs importunités, &
» vinrent comme par gageure me retrou-
» ver dans le même ordre qu'ils m'avoient
» trompée. Ainsi Périandre fut le premier
» qui me parla en ces termes.

» Voici, belle Dorinde, un jour de
» triomphe pour vous; quelque part que
» vous jettiez les yeux, vous ne voyez rien
» qui ne cede à votre beauté. Je le regar-
» dai froidement, & sans lui répondre, je
» tournai la tête, & je continuai de me pro-
» mener avec mes compagnes. Mais me
» retenant par ma robe, comment, dit-il,

» vous ne me répondez point ? Est-ce » à moi que vous parlez, répondis-je » dédaigneusement ? Il me semble, ajouta-» t'il, que je vous ai nommée par votre » nom, & que je vous ai appellée belle Do-» rinde. Belle Dorinde, repliquai-je, ne » sçavez-vous pas qu'elle est morte de la » petite verole. Il eut beau dire que depuis » elle étoit ressuscitée, je ne daignai plus » tourner la tête de son côté.

» Alors Bellimart s'approcha de moi, » & voulut me prendre sous les bras ; mais » faignant de ne l'avoir point encore ap-» perçu, & le regardant ferme, je lui dis : » Seigneur Bellimart, Alderine que vous » cherchez n'est pas ici. Elle n'est plus, ré-» pondit-il, ni pour vous, ni pour moi. » Quoiqu'elle ne soit plus pour moi, ajou-» tai-je, croyez que je ne m'exposerai ja-» mais à être l'Alderine de quelqu'autre » Dorinde.

» A ce mot, Bellimart me quitta aussi » confus que Periandre ; & Mérindor, ce-» lui de tous contre lequel j'étois le plus » irritée, se presenta incontinent. Madame, » me dit-il, après m'avoir saluée, je benis » le ciel qui me permet enfin de vous as-» surer que je vous suis absolument acquis. » Mérindor, lui dis-je, est-ce là l'instruc-» tion que vous aviez donnée à votre fre-» re, quand vous me l'envoyâtes ? Lors-

» que j'ai souhaité ce bonheur à mon frere,
» reprit-il incontinent, je ne pouvois vous
» rendre une plus grande preuve de mon
» amour ; mais aujourd'hui que je suis li-
» bre, je vous parle pour ce Mérindor qui
» vous a toujours aimée, & qui vous ai-
» mera jusqu'au dernier soupir. Dorinde,
» interrompis-je, n'est point ingrate : si
» j'avois une sœur, je lui conseillerois
» peut-être de vous écouter ; mais ne pen-
» sez plus à moi ; certainement notre ma-
» riage n'est point fait dans le ciel.

» Je me tournai alors vers mes compa-
» gnes, & je ne voulus plus ni leur parler,
» ni les entendre. Plusieurs chevaliers en-
» tendirent leurs discours & mes répon-
» ses ; & quelques-uns d'entr'eux ne man-
» querent pas d'en régaler le roi. Or, telle
» étoit ma destinée, il arriva qu'entendant
» toujours parler de la passion de ces trois
» amans il conçut pour moi quelque bonne
» opinion ; & par malheur je m'en apper-
» çus trop tard ?

» Les rois sont sans cesse examinés ; &
» toutes leurs actions sont éclairées ; le
» prince le sçavoit par expérience. Il es-
» saya de remedier à cet inconvenient,
» sans quoi il n'ignoroit pas que ma fa-
» mille, & la princesse Clotilde même au-
» roient lieu de se plaindre : il forma donc
» la résolution d'user de tant de prudence,

» qu'il pût tromper les plus clairvoyans:
» Il fut quelques jours dans un étrange
» embarras; il ne sçavoit comment se dé-
» clarer, & ma jeunesse lui faisoit craindre
» que je manquasse de discretion. Un soir
» enfin que l'on dansoit, & que suivant
» la coutume on dérobe celle qui danse,
» il s'approche de moi à son tour, & me
» dit en me touchant la main: J'aimerois
» mieux avoir enlevé le trésor que je tiens,
» que d'avoir conquis toutes les gaules. Et
» sans attendre ma réponse, il me quitta;
» cependant il m'épia, & croyant pou-
» voir compter sur ma discretion; un jour
» que nous étions dans les jardins de l'A-
» thenée, il vint y voir la princesse Clo-
» tilde qui se promenoit, j'étois seule près
» de la porte, essayant de cueillir à un arbre
» une fleur qui m'avoit frapée; & comme
» je n'y pouvois atteindre, il s'arrêta, la
» cueillit, puis me la donnant: Belle Do-
» rinde, dit-il, recevez cette fleur pour
» gage de ma tendresse; & tout de suite
» il alla trouver la princesse qui déja venoit
» au devant de lui.

» Cette seconde déclaration devoit m'ou-
» vrir les yeux, je l'avoue; mais je n'ima-
» ginai pas que le prince songeât à moi, &
» je ne m'ouvris pourtant à qui que ce soit.
» C'est ce qui détermina le roi à s'expli-
» quer plus clairement. Quelque jours

» après, Clotilde, à qui j'avois sçu plaire,
» se préparant à danser sous des habits de
» nymphe, il feignit d'avoir quelque cu-
» riosité de la voir s'habiller. Il nous passa
» ensuite toutes en revue, & lorsqu'il fut
» près de moi, il me dit tout bas : Dorinde,
» vous êtes si belle, qu'on ne pourroit sans
» nuire à votre beauté, y rien changer,
» ni rien ajouter. Si vous êtes ainsi discrete
» à l'avenir, continua-t'il, je vous rendrai
» la plus grande & la plus heureuse de vo-
» tre race. Et s'approchant encore plus, il
» me mit un billet dans le sein.

» Je rougis tellement alors, que si mes
» compagnes avoient été moins occupées,
» elles auroient remarqué mon embarras.
» Depuis ce jour, je compris le dessein du
» roi, & je me trouvai dans la situation du
» monde la plus délicate. Si je me cachois
» à Clotilde, je croyois commettre un
» crime ; & si je l'informois de ce qui se
» passoit, je sentois bien que je m'atti-
» rerois l'indignation du prince. D'un au-
» autre côté je venois d'éprouver com-
» bien les hommes sont trompeurs, & je
» devois m'en défier. D'ailleurs, me disois-
» je à moi même, quel but se propose le
» roi, si ce n'est de ruiner ma réputation ?
» Cette considération me frapa, & dès
» l'heure même je pensai remettre à la
» princesse le billet que Gondebaut m'a-

» voit jetté dans le sein. Mais je crus de-
» voir attendre que les bacchanales fussent
» passées.

» Cependant la passion du roi s'iritoit
» de jour en jour, & mon silence lui ayant
» fait esperer quelque retour de ma part,
» il songeoit uniquement à la conduite
» qu'il devoit tenir. Enfin, lorsqu'il se fut
» retiré, il appella un jeune homme, en
» qui il avoit une extrême confiance; il
» lui découvrit la passion qu'il avoit pour
» moi, & lui imposant un silence parfait,
» il lui ordonna de chercher les moyens de
» le satisfaire. Le jeune homme qui avoit
» déja vû le roi si passionné pour Chriseide
» ne fut point surpris de ce nouvel amour;
» il lui représenta seulement qu'ayant été
» recherchée de plusieurs, & trompée par
» tous, il seroit difficile de me persuader.
» Le roi lui répondit qu'il s'étoit déja ex-
» pliqué, & qu'il ne s'agissoit plus que de
» pratiquer quelqu'un en qui je pusse
» prendre confiance, afin qu'il pût par ce
» moyen me faire entendre mieux ses sen-
» timens. Ne seroit-il point à propos,
» ajouta-t'il, de nous servir de Périan-
» dre, de Bellimart, ou de Merindor? il
» leur est permis de l'entretenir autant
» qu'ils veulent, & quoiqu'ils en soient
» amoureux, je ne crains pas qu'ils me
» désobéissent.

» Ardilan

» Ardilan (tel étoit son nom) après y » avoir pensé quelque temps, répondit en- » fin : Seigneur, je ne crois pas que vous » deviez employer aucun de ces chevaliers; » ils ont déja trompé Dorinde; elle ne s'y » fiera point; elle les hait. Je crois encore » que vous ne devez plus lui parler en pu- » blic; si ses compagnes venoient à remar- » quer votre amour, elles ne manque- » roient pas de faire quelqu'éclat, ne fût- » ce que par jalousie. Enfin, il est néces- » saire de gagner quelqu'un, & je ne trou- » ve personne de plus propre à votre des- » sein que quelqu'une de ses filles. Il fau- » dra d'abord éblouir celle-ci par des pre- » sens; je tâcherai ensuite de lui persuader » que je l'aime, & que je veux l'épouser, » & par là je m'insinuerai aisément dans » son esprit.

» Le roi gouta cet avis; & le lendemain » Ardilan chercha les moyens de parler à » Darinée, c'est ainsi que s'appelloit celle » de mes filles que j'aimois le plus. A la » faveur des bacchanales il trouva bientôt » l'occasion qu'il cherchoit; & le soir mê- » me se déguisant en fille avec quelques » amis, il apporta ce qu'ils nomment le » momon dans la maison de mon pere, » où il sçavoit que Darinée soupoit. Tandis » que les compagnons d'Ardilan jouoient » contre plusieurs chevaliers, celui-ci cher-

» cha Darinée ; il la trouva qui dansoit
» dans une autre sale avec plusieurs filles ;
» il lui prit la main, & comme il dansa
» fort bien, Darinée le considera long
» temps, pour tâcher de le reconnoître.

» La danse finie, il s'assit auprès d'elle,
» & lui baisant la main : Est-il possible,
» lui dit-il, que vous ne connoissiez pas
» la personne du monde qui vous aime le
» plus ? Je suis Ardilan, qui depuis que
» votre maitresse a paru à la cour, a con-
» çu pour vous la plus violente passion.
» Darinée le croyant sincere, après tous
» les sermens qu'il lui avoit faits, consen-
» tit qu'il la servît. Et pour l'interesser da-
» vantage, il lui mit au doigt une bague
» de prix. Elle l'accepta, à condition néan-
» moins que je le trouverois bon. Com-
» ment, reprit aussitôt cet homme artifi-
» cieux, seriez-vous assés simple pour lui
» parler de choses semblables ? Ma fille,
» continua-t'il, si vous voulez que nous
» passions ensemble le reste de nos jours,
» comme je le desire avec passion, n'en
» dites rien à personne, que vous ne soyiez
» bien determinée. Mais, dit Darinée, si
» ma maitresse vient à sçavoir par quel-
» qu'autre, n'auroit-elle pas lieu de se
» plaindre de moi ? Ah Darinée, croyez-
» moi, repliqua-t'il, outre qu'elle n'en
» sçaura rien, elle a plus besoin de vous

» consulter, que vous n'avez besoin de
» prendre ses avis ; si elle avoit été aussi
» sage que vous, elle se seroit épargné
» tous les déplaisirs dont vous parliez tan-
» tôt ; mais pourvû qu'elle veuille vous
» croire nous pouvons encore y remé-
» dier. Mais je crains, ajouta-t'il, qu'on
» ne nous observe ; une autrefois nous en
» parlerons plus au long. A ces mots, il la
» laisse seule sans attendre sa réponse.

» Cependant quelques jours après cet
» entretien, je me representai le danger
» qu'il y avoit à garder le billet du roi, &
» après bien des incertitudes je résolus de
» le porter à Clotilde, & de lui demander
» le secret. Clotilde, me disois-je à moi
» même, Clotilde m'honore de ses bontés ;
» elle ne fera rien qui me soit nuisible.
» D'ailleurs quand le roi viendroit à le
» sçavoir, il m'estimera d'avoir fait ce
» que mon devoir exigeoit de moi. Je vais
» donc chés Clotilde ; comme elle m'ai-
» moit plus que mes compagnes, elle vint
» à moi dès qu'elle m'apperçut. Et me ti-
» rant dans l'embrasure d'une fenêtre,
» elle me raconta tout ce qu'elle avoit fait
» depuis que je ne l'avois vue. Puis elle me
» fit à son tour mille questions. Après lui
» avoir répondu en peu de mots : Madame,
» ajoutai-je, permettez-moi de vous en-

» tretenir sans témoins d'une affaire plus
» importante.

» Aussitôt elle passa dans son cabinet où
» je la suivis. Alors je lui montrai le bil-
» let du roi, & je lui rendis avec tant de
» franchise tous les discours de ce prince,
» qu'elle connut bien que je n'étois en au-
» cune façon coupable ; mais ce qui ache-
» va de la convaincre de mon innocence,
» fut que la lettre étoit encore cachetée.
» Clotilde l'ouvrit elle-même, & y trouva
» ces mots.

LE ROI GONDEBAUT A DORINDE.

Votre beauté vous a déja attiré tant d'adorateurs, que vous ne serez pas surprise que l'on vous aime ; cependant vous le serez peut-être, lorsque vous sçaurez que celui que vous avez vaincu a été jusqu'ici invincible. Belle Dorinde, me refuserez-vous la victoire que je souhaite avec le plus d'ardeur, vous à qui j'offre avec mon sceptre & ma couronne tous mes lauriers, & tous mes triomphes.

» Princesse, lui dis-je alors, daignez
» m'honorer de vos conseils. Clotilde gar-
» da quelque temps le silence, puis me de-
» manda la nuit pour songer sérieusement
» à une affaire aussi délicate. Et le lende-
» main trouvant le Prince Sigismond pour
» qui elle avoit une inclination naturelle,
» elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé,

» & lui montra la lettre du roi. Mais qu'il
» est dangereux de communiquer aux jeu-
» nes hommes de semblables secrets ! Si-
» gismond qui n'avoit jamais fixé les yeux
» sur moi, comme si l'amour du roi eût
» dû allumer le sien, songea dans ce
» moment à me plaire. Il résolut d'abord
» de cacher sa passion à Clotilde, persua-
» dé qu'elle l'en détourneroit aussi bien
» que moi. Et pour mieux feindre, il se
» met à blâmer le choix du roi, ajoutant
» que j'étois la fille de la cour pour qui
» il se sentiroit moins de goût. Puis reve-
» nant à Gondebaut : Princesse, dit-il, je
» crois qu'il faut prévenir les suites de
» cette passion ; quoique Dorinde en ait
» usé jusqu'ici comme elle le devoit, il est
» à craindre que la persévérance du roi ne
» lui fasse changer de résolution. Une pla-
» ce résiste aux premiers efforts, qui se rend
» si les attaques sont continuées ; d'ailleurs
» l'amour est contagieux : Prince, répon-
» dit Clotilde, voilà ce que j'ignore ; c'est
» pour cela que j'ai souhaité d'avoir votre
» avis.

» Je prévois, répondit le prince, que
» vu l'humeur du roi, cette passion pour-
» roit avoir des suites facheuses ; il faut
» donc que vous vous opposiez aux pro-
» grès qu'elle pourroit faire ; & si vos ef-
» forts sont inutiles, le temps & les occa-

» sions nous offriront des remedes plus
» puissans. Mais sur tout prenez garde que
» Dorinde ne se trompe elle-même, ou
» qu'elle ne vous trompe; l'amour est si
» rusé, qu'il s'empare souvent d'un cœur,
» sans qu'il s'en apperçoive; & si ce mal-
» heur arrivoit, ah, princesse, que vous
» travailleriez long temps envain! Je
» compte trop sur la sagesse de Dorinde,
» répondit la princesse, pour craindre qu'el-
» le manque jamais à ce qu'elle me doit,
» & à ce qu'elle se doit à elle-même.

» La princesse me dit ensuite qu'elle
» avois fait ses réflexions sur ce que je lui
» avois dit, & qu'il falloit que dans cette
» occasion je montrasse du courage & de
» la prudence: mon courage pour éviter
» tout ce qui pourroit nuire à ma réputa-
» tion; & ma prudence, pour ne point
» offenser le roi. Tout amour, ajouta-t'el-
» le, est de cette nature que l'on en triom-
» phe plus facilement par la fuite que par
» la résistance; mais plus encore l'amour
» des rois; je vous conseille donc de fuir
» toutes les occasions où le roi pourroit
» vous parler; & si par hazard il s'en trou-
» ve quelqu'une, feignez de ne rien en-
» tendre à ce qu'il vous dira. Sur tout qu'il
» ne se passe rien dont je ne sois avertie;
» & comptez que je ne vous abandonerai
» point, tant que vous en userez de la sorte.

» Je remerciai la princesse des sages conseils
» qu'elle avoit la bonté de me donner, &
» je confirmai les sermens que j'ai faits de
» me conformer en tout à sa volonté.

» Le roi demeura quelques jours sans
» me parler; soit qu'il attendît l'effet de
» sa lettre, soit que mon attention à l'é-
» viter lui en dérobât les occasions. Mais
» Ardilan qui voyoit Darinée presque tous
» les matins, lorsqu'elle alloit au temple,
» l'avoit entierement gagnée par ses belles
» paroles, & par ses presens.

» Clotilde qui se plaisoit infiniment à la
» chasse, alloit souvent dans la forêt d'E-
» rieu. Nous l'y suivions avec des habits
» superbes. Les étoffes étoient d'or & d'ar-
» gent, les écharpes en broderie; & nos
» chapeaux étoient ornés de cordons de
» pierreries. Nous marchions ensembles
» ou séparées, pourvu que nous fussions
» toujours sous les yeux de notre gouver-
» nante; & si quelque chevalier vouloit
» nous entretenir, il le pouvoit en che-
» min. Un jour Merindor se trouva près
» de moi, continuant toujours ses impor-
» tunités ordinaires. Après que nous eû-
» mes passé le pont du Rhône, Gondebaut
» qui avoit sans cesse les yeux sur moi, ap-
» pella Ardilan, & lui ordonna d'enclouer
» mon cheval, aussi tôt que j'en serois des-
» cendue pour voir les combats des che-
» valiers & des fauves.

» Or, ce même jour, après que plusieurs
» chevaliers eurent montré leur courage
» & leur adresse ; le roi qui avoit le dessein
» que vous sçaurez, leur commanda à tous
» de monter à cheval, & faisant abattre
» les toiles du côté de la plaine, il contrai-
» gnit un sanglier monstrueux de sortir ;
» & les dames, & les chevaliers se mirent
» incontinent à suivre les veneurs. Merin-
» dor me mit à cheval, puis il alla rendre
» ce même devoir à ma compagne. Pour
» moi qui voyois déja Clotilde bien éloi-
» gnée, je poussai mon cheval. Malgré le
» clou qu'Ardilan lui avoit mis dans le pié,
» il ne laissa pas de galoper d'abord ; mais
» dès que je fus obligée d'aller le pas, à
» peine pouvoit-il toucher la terre ; ainsi
» Merindor & ma compagne nous attei-
» gnirent bientôt, & nous ne pûmes join-
» dre Clotilde.

» Le roi qui s'étoit arrêté exprès arriva
» dans le moment ; & comme s'il avoit
» ignoré ce qu'avoit mon cheval, il me
» demanda comment il s'étoit blessé. Je
» lui répondis que je ne pouvois le com-
» prendre, mais que s'il continuoit de mar-
» cher ainsi, je ferois peu de chemin en
» beaucoup de temps. Il feignit de consi-
» derer s'il n'y avoit point là de cheval que
» je pusse monter ; mais ils se trouverent
» ou trop vicieux, ou trop incommodes ;
» Merindor

» Merindor seul restoit, & quoiqu'il se
» fût éloigné par respect, il ne cessoit de
» nous observer. Le roi lui ordonna de
» courir après Clotilde, & d'avertir no-
» tre gouvernante que je ne pouvois join-
» dre, afin qu'elle m'envoyât un autre
» cheval, ou qu'elle vint me tenir com-
» pagnie. Un chevalier de la suite du roi
» entretenoit ma compagne ; cependant le
» roi me demanda ce que je répondrois à
» sa lettre.

Dès que j'eus vu le roi, je m'attendis à
» être attaquée ; & résolue a renvoyer la
» réponse à un autre temps : Seigneur, lui
» dis-je avec un visage riant, je vous de-
» mande quinze jours, & je vous supplie
» avec la derniere instance de me les ac-
» corder ; vous sçaurez alors les motifs de
» ce delai. Tout inutile qu'il me paroît,
» repartit le roi, je veux bien attendre.
» Mais promettez-moi, belle Dorinde,
» qu'en ce temps là vous me ferez répon-
» se. Seigneur, lui repliquai-je, je le pro-
» mets, & je le jure. En même temps il me
» raconta que c'étoit lui qui avoit fait en-
» clouer mon cheval pour avoir occasion
» de m'entretenir ; & me dit de juger par
» ce stratagême de l'excès de sa tendresse.
» Et comme je ne lui parlois que du mal-
» heureux cheval qui me faisoit compas-
» sion, il ordonna qu'on arrachât le clou

» Oui sans doute, repliqua-t'il, si elle sçait
» user de sa fortune. Mais je crains qu'elle
» ne soit mal conseillée, & qu'au lieu de
» monter sur le thrône, elle ne se rende la
» plus malheureuse personne de la cour.
» Si elle s'ouvre à Clotilde, elle lui don-
» nera de mauvais conseils, parce qu'elle
» se verroit avec douleur forcée d'obéir à
» celle qui lui obéit maintenant; d'ailleurs
» vous sçavez qu'elle hait le roi.

» Voilà, dit Darinée, une affaire qui est
» en effet bien importante; je vois bien
» que vous desirez que je m'en mêle, &
» je le ferai volontiers par le desir que j'ai
» de vous servir, & en consideration de
» l'honneur que le roi veut faire à ma mai-
» tresse. Dans peu je vous en rendrai bon
» compte. Le soir même je remarquai
» qu'elle avoit envie de m'entretenir; &
» me voyant seule avec elle: Darinée, lui
» dis-je, qu'y a-t'il de nouveau? Je ne
» pense pas, répondit-elle en souriant,
» qu'il y ait rien de nouveau pour vous,
» madame; mais bien pour moi que cette
» nouvelle comble de joye. Que veux-tu
» dire, lui dis-je, explique-toi. Ah, ma-
» dame, ajouta-t'elle, pouvez-vous vous
» défier de moi, qui vous aime plus que
» ma vie? Pouvez-vous me cacher une
» chose que je desire autant que vous?
» j'en suis bien informée, & peut-être en

» sçais-je plus que vous. Au moins, ajou-
» tai-je, dis-moi de quoi tu veux parler.

» Eh bien, dit-elle, puisque vous exi-
» gez que je vous dise ce que vous de-
» vriez m'avoir dit il y a long temps, j'y
» consens, à condition que vous ne serez
» plus si réservée pour moi. Vous imagi-
» nez-vous, madame, continua-t'elle,
» que j'ignore que le roi vous aime ? Tais-
» toi, interrompis-je, tu ne sçais ce que
» tu dis. Je le sçais, reprit-elle, & je le
» sçais si bien, que je vous apprendrai qu'il
» dépend de vous d'être reine.

» A ce mot de reine je rougis, & met-
» tant une main sur les yeux, je pense,
» lui dis-je, que tu n'es pas bien sage ; & si
» quelqu'un t'entendoit, quel jugement
» porteroit-il de nous deux. Personne n'é-
» coute, répondit-elle ; mais croyez moi,
» concluez cette affaire ; si vous n'usez
» pas de votre fortune, vous êtes bien
» moins sage que moi. Je ne pus m'empê-
» cher de rire ; & Darinée se mettant en
» colere, jura qu'elle ne me parleroit ja-
» mais de rien. A l'instant elle voulut s'en
» aller, mais je la retins par sa robe ; &
» je lui demandai comment elle sçavoit
» cette affaire. Madame, reprit-elle avec
» une affection sans égale, je vous dis que
» vous serez bientôt reine, si vous le vou-
» lez ; il ne s'agit que de vouloir épouser

» le roi qui vous aime plus que sa vie. Hé
» comment le sçais-tu, ajoutai-je ? O, ré-
» pondit-elle incontinent, il faut que vous
» m'expliquiez auparavant votre volonté.
» Darinée, lui dis-je, peux-tu douter que
» je refuse la couronne, si j'en suis mai-
» tresse ? il faudroit que j'eusse perdu le
» sens. La difficulté est que le roi le veuille,
» & qu'il le veuille sérieusement. Rien de
» plus sérieux, me répondit-elle ; & si vous
» vous conduisez bien, vous en serez bien-
» tôt convaincue.

» Darinée me parloit avec tant d'assu-
» rance, que je la crus mieux instruite que
» moi ; & l'ambition qui ne quitte guere
» les ames genereuses venant au secours,
» j'oubliai tous les conseils de Clotilde, &
» je résolus de m'abandonner à Darinée.
» Dans cette résolution, je lui dis que si
» elle me parloit clairement, je ferois ce
» qu'elle voudroit. Or, madame, conti-
» nua-t'elle, puisque vous êtes détermi-
» née au seul parti raisonnable, sçachez
» que c'est Ardilan lui-même, Ardilan que
» vous connoissez, qui m'a porté de la
» part du roi cette proposition. Mais, Da-
» rinée, lui répondis-je en soupirant, ne
» sçais-tu pas combien les hommes sont
» trompeurs ? D'ailleurs qui pourroit en-
» gager le roi à ce que tu dis ? Madame,
» reprit-elle incontinent, tous ceux qui

» vous ont recherchée jusqu'ici, l'ont fait
» par interêt ; mais quel interêt le roi pour-
» roit-il avoir à vous épouser, s'il ne vous
» aimoit pas ? ne valez-vous pas bien au-
» tant que Chriseide, cette étrangere pour
» qui il a fait tant d'édits & tant de recher-
» ches ? Mais enfin, continuai-je, qu'exige
» de moi Ardilan ? il veut, repliqua-t'elle
» incontinent, que vous aimiez le roi, &
» que vous n'en disiez rien à personne, sur
» tout à Clotilde qui hait ce prince.

» Darinée sçut si bien me persuader,
» que je lui promis tout à condition qu'elle
» ne se laisseroit point tromper. O que les
» ames interessées sont dangereuses auprès
» des jeunes personnes ! J'oubliai les ser-
» mens que j'avois faits à Clotilde ; je re-
» solus de ne lui rien dire davantage, ou du
» moins de m'assurer auparavant si le roi
» ne cherchoit point à me séduire.

» Darinée informa aussi tôt Ardilan de
» mes sentimens : & Ardilan en fit part au
» roi ; mais un jeune homme qui étoit at-
» taché à Sigismond entendit toute leur
» conversation, & la rapporta au jeune
» prince. Et le lendemain que nous étions
» dans l'appartement de Clotilde, & que
» mes compagnes s'amusoient à divers
» jeux, il s'approcha de moi, & me passa
» les mains plusieurs fois devant les yeux,
» sans que je l'apperçusse, tant j'étois plon-

» gée dans une profonde rêverie. Enfin je
» revins à moi, & comme je cherchois
» quelque excuse à ma faute : Ne rougissez
» point, dit-il, de vous entretenir seule ;
» je soutiendrai toujours que vous ne pou-
» vez vous entretenir plus agréablement.
» Prince, lui répondis-je, le respect m'em-
» pêche de vous contredire ; je gage, in-
» terrompit-il, que je devine à quoi vous
» rêviez quand je suis venu. *Comment* le de-
» vineriez-vous, seigneur, puisque je ne
» le sçais pas bien moi-même ? Et si j'osois
» gager avec vous, je le ferois sans crainte
» de perdre. *Vous ne perdrez* jamais rien avec
» moi, je vous suis tellement acquis, que
» je vous donnerois ma vie, si vous me la
» demandiez. Seigneur, lui répondis-je en
» souriant, vous avez résolu ce soir de
» vous moquer de moi ; mais vous avez
» tout pouvoir, & je recevrai toujours
» avec le respect que je dois tout ce qui
» viendra de vous. *Vous seriez* plus fondée
» à juger ainsi de quelqu'autre que de moi ;
» & cet autre est celui, à qui vous pensiez,
» quand j'ai troublé votre rêverie. Je ne
» sçai, repliquai-je, ce que vous enten-
» dez, seigneur. Vous êtes trop dissimulée,
» ajouta-t'il, d'une voix un peu plus basse ;
» car vous repassiez en vous-même les dis-
» cours que le roi vous tînt, lorsqu'il en-
» cloua votre cheval. A ce mot je rougis ;

» & remarquant mon trouble, il continua :
» Non, non, Dorinde, ne rougissez point
» de ce que je vous dis. Lorsque vous sçau-
» rez quelle est mon affection pour vous,
» vous ne serez point fâchée que je sois si
» instruit. Et pour vous montrer par des
» effets la verité de mes paroles, je sçai le
» dessein du roi, & je vous avertis qu'il
» vous trompera ; mais, ce qu'il y a de
» plus important, Ardilan est si décrié à
» la cour, que si tôt qu'on verra qu'il a
» des liaisons avec Darinée, on portera de
» vous des jugemens peu avantageux.

» Il ajouta d'autres discours qui me fi-
» rent bien connoître qu'il sçavoit le des-
» sein du roi, & toute l'intrigue d'Ardilan ;
» c'est pourquoi je lui répondis : Seigneur,
» vous me parlez d'une chose que je vou-
» drois pouvoir me cacher à moi-même ;
» mais je ne puis l'ignorer, & j'avoue que
» le roi a fait ce que vous avez dit, & que
» depuis Ardilan est plus lié avec Darinée,
» que je ne le voudrois ; mais, seigneur, quel
» remede, si ce n'est de m'éloigner des états
» du roi votre pere : au reste je n'ignore pas
» qu'il se moque de moi ; & puisque vous
» me prévenez, seigneur, sur cet article,
» dites-moi, je vous supplie, ce qu'il vous
» semble que je doive faire. Dorinde, me
» répondit-il, comptez sur mon affection ;
» mais je crains que l'on ne nous observe ; à

» la premiere occasion je vous en dirai da-
» vantage. Seulement fuyez l'amour du
» roi, & vous défiez d'Ardilan.

» Tels furent les premiers discours de
» Sigismond. O dieu, qu'il est bien vrai
» que tous les êtres se maintiennent par
» leurs contraires ! le contraire de notre
» sexe, c'est l'homme; notre sexe seroit trop
» heureux, si le ciel n'avoit créé les hom-
» mes pour nous tourmenter. Admirez l'ar-
» tifice de ce jeune prince; depuis ce jour
» il ne cessa point de me donner de nou-
» velles assurances de ses bontés, & cepen-
» dant il engageoit Clotilde à me parler
» toujours contre le roi, & contre Ardilan.
» Je commençai enfin à me défier des pro-
» messes du roi; & ses delais depuis ma
» réponse fortifierent mes soupçons. Ainsi
» je resolus de rendre à la princesse les der-
» niers discours qu'Ardilan avoit tenus à
» Darinée. Je craignois que Sigismond ne
» me prévînt, & je me flatois que la prin-
» cesse qui m'aimoit se rejouiroit avec moi
» de ma future grandeur, ou qu'elle m'ai-
» deroit à me desabuser

» Un soir qu'elle étoit dans son lit, &
» qu'elle m'appella selon sa coutume : Ma-
» dame, lui dis-je, j'ai à vous dire des cho-
» ses qui me font rougir; mais enfin la hon-
» te cede au devoir. Ce matin, Darinée
» m'a aporté de la part du roi une propo-

sition bien flateuse, je feignis que c'étoit ce jour-là même, de peur qu'elle ne se défiât de ma sincerité, mais, madame, je ne sçai si j'aurai la hardiesse de parler. Parlez, Dorinde, me répondit-elle ; ne » s'agit-il point de quelque lettre nouvelle, » ou de quelque present ? Ce n'est point, » repliquai-je une lettre, mais un present » extraordinaire, du moins en parole. Si » vous vous repaissez de paroles, ajouta-» t'elle, je vous plains. Mais en effet que » vous a-t'on dit de sa part ? Madame, lui » dis-je, commencez par rire de ce que » vous allez entendre. Sçachez, continuai-» je, après avoir quelque temps gardé le » silence, que Darinée est venue toute em-» pressée me dire que le roi veut m'épouser. » Le roi veut vous épouser, reprit incon-» tinent la princesse ! défiez-vous de cet » artifice, Dorinde ; son dessein est de vous » tromper. Ardilan a sans doute gagné Da-» rinée par des presens ; ne balancez pas » à vous défaire d'une fille qui vous trahit, » ou qui est trompée.

» Quelques jours s'écoulerent, avant » que j'eusse le courage de rompre avec le » roi. Cependant Sigismond, sous prétexte » de me donner des avis, ne perdoit pas » une occasion de me témoigner sa bonne » volonté, mais avec tant de discretion, » que Clotilde n'en remarquoit rien. J'a-

» voue que j'eusse quitté le pere pour le
» fils, si le choix avoit dépendu de moi;
» c'est pour cela que je n'en dis rien à Clo-
» tilde. Un jour que nous étions dans les
» jardins de l'Athenée (car les arbres com-
» mençoient déja à réprendre leurs feuilla-
» ges) Sigismond me prit sous le bras; &
» lors que je fus éloignée de mes compa-
» gnes : Dorinde, me dit-il, vous ne sçau-
» riez douter de mon amour; comment
» donc se peut il que vous n'ayez aucune
» pitié de moi? Seigneur, lui répondis-je,
» je suis persuadée que vous avez quelque
» bonté pour moi; mais comment (j'ose le
» dire) n'en auriez vous pas pour Dorinde
» qui vous honore tant? Vous avez raison
» de penser de la sorte, reprit Sigismond;
» mais pensez aussi que je vous aime plus
» que moi-même. Je sçai, repliquai-je,
» que le Prince Sigismond est la politesse
» même, & qu'il a des bontés pour notre
» sexe. Oui, reprit-il incontinent, je l'ho-
» nore, mais à cause de vous. Eh, sei-
» gneur, interrompis-je, si vos paroles
» sont sinceres, & que l'on vienne à soup-
» çonner quelque chose, que cet honneur
» me coutera cher? Dorinde, ajouta-t'il,
» je ne vous dirai pas, comme le roi, que
» mon dessein est de vous épouser; plût à
» dieu qu'il me fût permis d'unir ma desti-
» née à la vôtre! Je ne veux autre chose

e le plaisir de vous aimer ; & si vous consentez, mon bonheur est extrême. En même temps on vint m'avertir que otilde me demandoit ; ainsi je n'eus pas temps de lui répondre. O dieux, que tre sexe est fragile ! j'étois encore pour si dire dans les piéges du pere, & je laissois prendre insensiblement à ceux fils. Depuis ce jour il redoubla ses ns ; & parce que je l'avertissois d'user retenue, lorsqu'il paroissoit trop dé-uvrir ses sentimens pour moi, il s'en-rdit à m'écrire, puis à me faire des esens, sans que Gondebaut ni Clotilde n apperçussent. Et dès lors je me ca-ai de Darinée même ; je commençois ouvrir les yeux sur le piége qu'Ardilan tendoit. Un soir donc que Darinée, 'instigation d'Ardilan me pressoit plus 'à l'ordinaire : Darinée, lui dis-je, nsez-vous qu'Ardilan soit bien verita-e ? Ah, madame, répondit-elle, il ourroit plus tôt que de me tromper. moi, repartis-je, je sçai très certai-nent qu'il nous trompe toutes deux, pour vous convaincre écoutez-moi : il us a promis de vous épouser ; s'il est i, que ne vous épouse-t'il ? Madame, -elle, je ne l'ai point encore pressé cet article ; mais je suis persuadée qu'il ira dès que je paroîtrai le desirer. Eh

» bien, Darinée, ajoutai-je, conviendrez
» vous s'il vous trompe en ce qui vous re-
» garde, qu'il vous trompe aussi pour ce qui
» me touche ? *Oui*, madame, j'en convien-
» drai. *Pressez*-le donc, & dites-lui, que
» l'on commence à murmurer de vos liai-
» sons, & qu'il faut qu'il vous tienne sa pa-
» role, ou qu'il cesse de vous voir ; & je
» m'assure, ajoutai-je, qu'il se refroidira
» bien-tôt. Je ne puis, répondit-elle, m'i-
» maginer qu'un homme comme lui man-
» que à sa parole ; mais, ajouta-t'elle en
» versant des larmes, ce qui m'afflige, est
» qu'il faudra que je quitte votre service.
» Je ris de sa simplicité, & je lui dis : Ne
» pleurez pas Darinée : comptez qu'Ardi-
» lan s'opposera à notre séparation.
» Darinée suivit mon conseil ; elle parla ;
» & tout rusé qu'étoit Ardilan, il fut telle-
» ment déconcerté qu'il demeura long
» temps sans lui répondre. Il lui demanda
» enfin qui lui avoit donné un semblable
» conseil. C'est, dit-elle, une personne qui ne
» veut pas me tromper, & qui veut moins
» encore que l'on tienne davantage des dis-
» cours qui me sont peu avantageux. Non
» seulement on dit que vous m'amusez ; on
» ajoute que votre unique dessein en me
» voyant, c'est d'avoir occasion de parler,
» ou de faire parler à Dorinde de la part du
» roi. O dieu, dit incontinent le perfide,

» votre indiſcretion m'aura ruiné dans l'eſ-
» prit de mon maître. Non, répondit-elle.
» Mais pouvois-je reporter à Dorinde ce
» que vous me diſiez, ſans lui declarer à
» quelle occaſion? Eſt-ce Dorinde, reprit-
» il, qui vous a donné ce conſeil? Qu'im-
» porte, repliqua-t'elle? mes compagnes
» deſaprouvent nos liaiſons; Clotilde en
» eſt offenſée, & veut que vous m'épouſiez,
» ou que vous ceſſiez de me voir. Et com-
» me il ne répondoit rien: Hé quoi, con-
» tinua-t'elle, eſt-ce ainſi que vous recevez
» mes empreſſemens?

» Darinée, répondit-il alors, n'attribuez
» point mon ſilence à peu d'amour; ſi je
» me ſuis tû, c'eſt que j'entrevoi une gran-
» de difficulté à l'accompliſſement de mon
» bonheur. Lorſque j'informai le roi de
» mon deſſein ſur vous, il me dit qu'à peine
» je ſerois marié, que je ceſſerois de le ſer-
» vir auprès de Dorinde. J'eus beau lui ju-
» rer le contraire, il me défendit de pen-
» ſer à ce mariage, que le ſien ne fût ac-
» compli.

» Mais, répondit Darinée qui commen-
» çoit à démêler l'artifice, à quoi tient il
» que le roi n'épouſe Dorinde, s'il le veut?
» O Darinée, dit-il, les princes ne ſe gou-
» vernent pas comme les autres hommes;
» ils ont des vues que nous ne ſçaurions
» pénétrer. Si vous connoiſſiez ſa paſſion

» pour Dorinde. . . . mais il est si prudent
» qu'il en surmonte la violence ; il tem-
» porise, jusqu'à ce qu'il ait mis tel ordre
» à ses affaires, qu'il puisse jouir sans pé-
» ril du bonheur qu'il desire. Darinée con-
» nut alors combien mes soupçons étoient
» legitimes, & lui répondit : Ardilan je
» n'entens rien aux affaires d'état ; mais
» puisque vous ne pouvez m'épouser que
» le roi ne soit marié, & que son mariage
» ne peut s'accomplir maintenant, atten-
» dez à me voir, & à me parler de Do-
» rinde, que le roi ait mis ordre à ses
» affaires, & qu'il vous ait permis de te-
» nir la parole que vous m'avez donnée.
» A ces mots, elle le quitta brusquement.

» Darinée vint aussi tôt, & furieuse en-
» core, me raconter tout ce qui s'étoit passé.
» Les larmes lui couleient des yeux lors-
» qu'elle quitta Ardilan. (Admirez ici
» combien la fortune est acharnée à me
» persecuter) en tirant son mouchoir, elle
» laissa tomber une lettre que Sigismond
» m'avoit écrite, & qu'elle avoit prise
» dans mes habits. Ardilan s'en saisit aussi
» tôt, & pensant qu'il y pourroit décou-
» vrir le motif de la resolution de Darinée,
» il ouvrit le papier, & le relut plusieurs
» fois, sans pouvoir deviner qui l'avoit
» écrit, & à qui il s'adressoit. Sur le champ
» il va trouver le roi, lui rend fidelement
» la

» la conversation qu'il avoit eue avec Da-
» rinée, & voyant que le roi étoit veri-
» tablement touché : Seigneur, ajouta-t'il,
» je ne puis m'imaginer qui a traversé nos
» desseins. Si j'en crois Darinée, c'est Clo-
» tilde. Mais ce qui m'empêche de lui
» ajouter foi, c'est qu'en tirant son mou-
» choir, elle a laissé tomber imprudem-
» ment ce papier, qui m'apprend qu'elle,
» ou Dorinde ont quelque amant caché.

» Le roi reconnut à l'instant la main
» du jeune prince, & s'écria : Ardilan, je
» sçais trop d'où vient le changement de
» Dorinde. Elle est aimée de Sigismond :
» Sigismond l'aime. Voici son caractere,
» & la cause des discours que t'a tenus
» Darinée. Et jettant le papier sur une ta-
» ble : Ils s'en repentiront, ajouta-t'il
» transporté de fureur ; je les chatierai tous
» deux, comme ils le meritent. Puis se
» tournant vers Ardilan Pour commen-
» cer, dit-il, allez de ce pas trouver Clo-
» tilde : dites lui que Dorinde la deshonore
» par sa conduite, que j'entens que ce soit
» elle même qui la renvoye à son pere ;
» rendez-vous ensuite auprès de Sigis-
» mond, & declarez-lui qu'il ait à se re-
» tirer chez les Galloligures, & qu'il parte
» demain de si bonne heure, que personne
» ne le voye.

» Ardilan se trouva dans un étrange

» embarras ; il sentoit bien qu'il déplai-
» roit certainement à Gondebaut, ou à
» Sigismond , quelque parti qu'il prît.
» L'ordre fut entendu de la personne affi-
» dée au jeune prince ; Sigismond en fut
» averti incontinent, & vint me trouver,
» mais si irrité contre le roi, que si je ne
» l'avois retenu, il auroit manqué au res-
» pect qu'un fils doit à son pere. J'avoue
» que je ne pus m'empêcher de lui sça-
» voir quelque gré de cet emportement.
» Dorinde, me dit-il, après m'avoir racon-
» té tout ce que vous avez entendu, c'est
» mon malheur qui vous envelope dans
» ma disgrace. Je croi neanmoins que la
» crainte qu'il a que vous ne m'aimiez
» l'irrite plus que la certitude où il est que
» je vous aime. Ah ! si sa crainte étoit
» fondée. . . . je vous donnerois le conseil
» que j'ay resolu de prendre. Seigneur,
» lui dis-je, doutez-vous que je ne vous
» honore comme je le dois ? Ah, Dorinde,
» c'est de l'amour que je demande. *Si ce*
» *mot* seioit dans la bouche d'une fille,
» peut-être le prononcerois-je pour vous
» plaire. Dorinde, reprit-il, je vous
» adore ; mais j'aimerois mieux perdre
» la vie, que de penser à rien qui soit
» contraire à votre honneur ; & puisque
» vous me rendez ce temoignage de votre
» retour, je m'estime l'homme du monde

» le plus heureux. Voici donc le conseil » que je veux prendre & vous donner en » même temps. Je vous aimerai en dépit » du roi, & même plus que jamais ; & » vous Dorinde, ferez vous comme moi ? » Et moi, seigneur, lui répondis-je, je » proteste de vous aimer en dépit de tout » l'univers, autant que mon honneur pour» ra me le permettre.

» Je connus alors au changement qui pa» rut sur son visage que je lui avois porté la » joye dans le cœur ; mais je le connus » bien davantage, lorsqu'en me prenant » la main, il me dit : Et moi, Dorinde, je » vous jure par tout ce qu'il y a de plus » sacré, que je tenterai l'impossible pour » n'avoir jamais d'autre femme que vous, » & que si mon sort dépendoit de moi, » dès à present vous seriez mon épouse. » Seulement soyez bien persuadée, ajouta» t'il, en me mettant une bague au doigt, » que je ne m'engagerai point, tant que vous » serez libre vous-même. Seigneur, lui dis» je, quand il ne me reviendroit jamais » d'autre satisfaction que celle-ci de l'hon» neur que vous me faites, je m'estime» rois la fille du monde la plus heureuse. » Mais, seigneur, continuai-je, on nous » observe ; finissons cet entretien. Dorin» de, me dit-il, vos interêts me sont trop » chers, pour ne m'occuper pas de ce qui

» vous touche ; souffrez que je parle au
» roi, que je lui fasse changer l'ordre
» qu'il a donné contre vous. Il s'irritera
» d'abord ; mais revenant à lui-même, il
» se fera justice, & conviendra que nous
» sommes plus faits l'un pour l'autre, qu'il
» ne l'est pour vous.

» Sigismond me quitta dans le moment,
» sans attendre ma réponse, & passa dans
» l'appartement du roi. Ce prince étoit
» encore avec Ardilan : il lui ordonna
» de nouveau d'executer promptement
» sa volonté. Mais, seigneur, dit Ardilan,
» si le prince me demande pourquoi vous
» l'exilez, que lui répondrai-je ? Dites-
» lui, repliqua le roi, que c'est pour avoir
» manqué au respect qu'il me doit, &
» montrez-lui en même temps ce papier
» qui m'en fournit la conviction. Seigneur,
» ajouta-t'il, il niera qu'il ait crû que Gon-
» debaut aimât Dorinde ; en effet, sei-
» gneur, il a pû l'ignorer, puisque vous
» avez caché avec tant de soin vos dé-
» marches ; & pourquoi irez-vous divul-
» guer ce qui est inconnu ?

» Le roi commença à marcher plus tran-
» quillement qu'il n'avoit fait. Ardilan sai-
» sit un moment si favorable, & reprit de la
» sorte en souriant : Seigneur, j'aurois été
» moins téméraire, si je vous avois crû si fa-
» cile à offenser ; me voilà instruit pour une

» autre fois. Considerez, seigneur, que
» nous avons pensé ruiner d'abord vos es-
» perances du côté de l'amour, puis perdre
» d'honneur Dorinde, & vous ravir peut-
» être votre propre fils. Soit à jamais louée
» votre prudence, qui a triomphé d'une
» passion si violente ! Ce jour est un des
» plus heureux de votre regne.

» Ardilan conclut enfin, comme nous
» l'apprit la personne affidée à Sigismond,
» qu'il falloit informer ce prince des vues
» du roi sur Dorinde, & le prier de te-
» nir cette intrigue secrete, & de s'éloi-
» gner entierement de Dorinde. Si après
» cette ouverture il persistoit, ajoutoit-t'il,
» c'est alors que vos aurez lieu de vous
» plaindre ; & cependant vous ne pourrez
» encore vous en prendre à Dorinde,
» avant que de sçavoir si elle aime le
» prince. Il arrive souvent que l'on glisse
» de pareils billets à celles que l'on aime,
» sans qu'elles le sçachent. Je croi donc
» qu'il seroit à propos que Clotilde lui
» défendît de votre part, de parler des-
» ormais au prince Sigismond. Après
» cette défense, ils n'auront plus d'excuse,
» ni l'un ni l'autre, s'ils continuent.

» Le roi approuva cet avis ; & sur le
» champs Ardilan vint trouver la princesse,
» & lui expliqua les intentions de Gon-
» debaut par rapport à Dorinde. Il lui

» montra même le papier que Darinée
» avoit perdu. Clotilde promit d'obéir.
» Pour le jeune prince, il étoit allé chas-
» ser dans la forêt d'Erieu; & parce qu'il
» revint tard, Ardilan ne pût lui parler
» de toute la journée. Sigismond qui ai-
» moit infiniment Clotilde, ne manqua
» pas à son retour de venir à son appar-
» tement. Et Clotilde qui ne l'aimoit pas
» moins, lui raconta ce qu'Ardilan lui
» avoit dit de la part du roi; mon frere,
» ajouta-t'elle en souriant, je serois bien
» en colere, si vous m'aviez trompée. Ma
» sœur, dit froidement le prince, si vous
» avez quelque bonté pour moi, agréez
» que je vous réponde en présence même
» de Dorinde. Clotilde s'imaginant qu'il
» vouloit lui ôter absolument cette idée,
» me fit appeller, & lui parla ainsi le plus
» bas qu'il put, de peur d'être entendu
» de ceux qui étoient dans l'appartement.

» Vous me demandez si j'aime Dorinde;
» & moi pour toute réponse, je vous
» prierai de jetter les yeux sur elle, & de
» juger ensuite si on peut la voir, sans
» l'aimer. Et je ne croi pas vous avoir
» offensée en l'aimant. Si c'étoit une of-
» fense pour vous, vous devriez vous en
» prendre à vous-même, qui avez ajouté
» tant de perfections à celles qu'elle avoit
» déja reçues de la nature. Je dirai plus;

» je n'ai point manqué au respect que je
» vous dois ; car je proteste par Hercule
» que j'aimerois mieux perdre la vie, que
» de lui rien demander qui fût contraire
» à son devoir.

» Maintenant, pour vous répondre à
» ce que le roi vous a mandé : je vous
» supplie, ma sœur, de lui dire, s'il vous
» en parle, que tout l'univers ensemble
» ne peut m'empêcher d'aimer Dorinde.
» Qu'elle évite de me parler ; qu'elle fuye
» ma presence, j'en ressentirai sans doute
» les plus cruels tourmens ; mais je ne lui
» en serai pas moins acquis. Voilà, ma
» sœur, la réponse que vous avez exigée
» de moi ; c'est à Dorinde à décider main-
» tenant sur ce qui touche le roi.

» Que répondez-vous, dit la princesse
» en se tournant vers moi ? Madame, lui
» dis-je en rougissant, que puis-je ré-
» pondre, sinon que je ne merite pas les
» bontés du prince, & que je voudrois
» les meriter. Comment, reprit Clotilde,
» vous aimez Sigismond, & vous con-
» sentez qu'il vous aime ? Hé, quelle pré-
» tendez-vous que soit la suite de cet
» amour ? Alors le jeune prince prit la
» parole ; il vit bien que la honte m'em-
» pêchoit de parler. Ma sœur, dit-il à la
» princesse ; Dorinde ne peut vous faire
» une déclaration plus précise de ses sen-

» timens; mais je vous dirai plus, moi;
» & je me flatte qu'elle m'avouera. Puis
» me prenant la main, voyez cette bague,
» ajouta-t'il, je l'ai donnée à Dorinde,
» comme un gage, que si dès à présent je
» pouvois l'épouser je n'hésiterois pas;
» mais que ne pouvant disposer de moi,
» sans violer toutes les loix, j'attendrai
» que le roi me donne son consentement,
» ou que le temps m'en dispense.

» La princesse demeura si confuse,
» qu'elle ne pouvoit proferer une seule
» parole; mais enfin se tournant vers le
» prince: Mon frere, lui dit-elle, pour-
» quoi m'avoir caché ainsi vos sentimens
» pour Dorinde? Et ne devrois-je pas m'en
» offenser, si ma tendresse pour vous n'é-
» toit plus forte que cet outrage? Ma sœur,
» dit le prince, nous avions résolu tous
» deux de vous déclarer nos sentimens, &
» de nous abandonner entierement à vous.
» Mais, continua-t'il, si j'avois cru vous
» déplaire, je serois bien malheureux.
» Pourquoi, reprit la princesse, si telle
» étoit votre intention, ne m'avez-vous
» pas avertie dès le commencement? Je
» ne le pouvois, repliqua Sigismond; j'i-
» gnorois encore si je l'aimerois, & si elle
» consentiroit à mon amour. Et je vous
» jure, ma sœur, qu'il n'y a pas deux
» jours que nous ne pensions point à en
venir

» venir où nous en sommes aujourd'hui.
» C'est l'extrême tyrannie du roi qui nous
» a déterminés ; & dans le moment nous
» avons résolu de vous dire tout, & de
» suivre vos sages conseils. Mais, puisque
» notre parti est pris, que pouvons-nous
» faire autre chose que de vous demander
» pardon ?

» Alors, la princesse en regardant Sigis-
» mond, lui dit : Mon frere, je conçois
» que Dorinde seule est en faute ; elle qui
» me parloit de la recherche du roi, &
» qui ne me cachoit rien sur cet article,
» a été reservée au dernier point sur le
» vôtre. Cependant, je lui pardonne pour
» l'amour de vous, & je vous promets de
» vous aider l'un & l'autre en tout ce qui
» dépendra de moi ; prévoyant assés qu'il
» se prépare un grand combat entre le roi
» & vous. Ma sœur, s'écria le prince :
» quelle reconnoissance doit être la nôtre !
» Non, nous n'oublierons jamais de si
» grands bienfaits. Pour ce qui est du roi,
» nous avons assés de courage pour lui
» resister ; nous ne sommes point coupa-
» bles de leze-majesté. Si nous avons Clo-
» tilde & la raison pour nous, nous sommes
» bien dédommagés.

» Le prince fatigué de la chasse son-
» geoit à se retirer ; mais Clotilde le re-
» tint, en lui disant : Encore faut-il que

» nous déliberions sur la réponse que je
» dois faire au roi au sujet des ordres qu'Ar-
» dilan m'a portés de sa part. Ma sœur,
» répondit-il, vous lui direz que vous
» les avez communiqués à Dorinde, &
» qu'elle vous a répondu qu'elle n'oseroit
» garder le silence lorsque je lui parlerois,
» moins encore mē défendre de lui parler;
» que pour elle, elle ne viendra jamais me
» chercher, mais qu'aussi elle n'oseroit
» m'éviter. Pour moi, ma sœur, je meurs
» d'envie qu'il m'en parle. Vous devez
» vous y attendre, reprit la princesse, ou
» du moins qu'Ardilan vous en parlera de
» sa part. Alors, gardez-vous d'oublier
» que Gondebaut est roi, & de plus le pere
» de Sigismond. Après que Clotilde eut
» fini, Sigismond se retira pour se repo-
» ser, si pourtant ces nouvelles pouvoient
» le lui permettre.

» Dès le matin Ardilan parut dans son
» appartement, & supplia Sigismond de
» l'entendre sans témoins. Et lorsque tout
» le monde fut retiré, il lui parla en ces
» termes : Je viens de la part du roi vous
» communiquer les nouvelles qu'il a eues
» d'Alaric, parce que vous y avez, sei-
» gneur, le principal interêt. Hé quoi,
» dit le prince, qui n'aimoit pas Ardilan,
» je pensois que la charge dont vous vous
» mêliez au service du roi, n'étoit que

» de messager d'amour ; mais vous voilà
» devenu homme d'état. Ardilan qui étoit
» la finesse même entendit bien ce que le
» prince vouloit dire ; mais feignant de
» ne le pas entendre : seigneur, continua-
» t'il ; vous ne vous trompez pas beaucoup ;
» le message dont je suis chargé est en
» effet tout d'amour, puisque le roi a eu
» réponse de ses ambassadeurs, qu'Alaric
» consentoit à vous donner sa fille. Or le
» roi qui desire votre bien & votre gran-
» deur m'a commandé de venir vous en
» avertir, afin que vous vous prépariez
» à faire le voyage.

» Sigismond, qui dès le matin avoit été
» averti de cet artifice, lui répondit froi-
» dement : Où sont les lettres des ambas-
» sadeurs ? Le roi, reprit Ardilan, les a
» gardées, parce qu'elles contiennent des
» choses qu'il veut que j'ignore. Que vous
» ignoriez, vous, reprit Sigismond ? Vous
» à qui il ne cache pas ses propres pensées :
» témoin le mariage que vous traitez si
» secretement ; témoin ce malheureux che-
» val que vous enclouâtes, & les belles
» remontrances que vous faites faire à la
» princesse Clotilde ; & maintenant vous
» croyez me persuader que le roi ne veut
» pas vous confier une lettre ? Ardilan à
» ce discours fut étrangement embarrassé ;
» mais comme il avoit l'esprit vif & pre-

» sent, il se remit aussi tôt. Seigneur, lui » dit-il, il vous est permis de plaisanter; » mais j'ai l'honneur de vous parler serieu- » sement. Vous sçavez, seigneur, com- » bien cette alliance importe à votre état. » Ardilan, interrompit le prince, j'avoue » que vous êtes un trés grand personnage; » mais, pour moi qui n'en sçais pas tant » que vous, je ne puis répondre autre » chose, sinon que vous devez procurer » cette alliance au roi, étant bien juste » qu'il se marie avant Sigismond. En » même temps, il fit tirer son rideau (car » il étoit encore dans son lit) & se tour- » na de l'autre côté sans vouloir lui parler » davantage.

» Ardilan, après avoir demeuré quelque » temps, fut contraint de s'en aller sans » parler au prince de l'amour qu'il avoit » pour moi. Il retourna vers Gondebaut, » & lui redit tout ce qu'il avoit entendu; » à quoi il ajouta que Clotilde seule pou- » voit remedier à ce désordre, par le pou- » voir qu'elle avoit sur Dorinde, & par » la confiance que Sigismond avoit en cette » princesse. Je crains bien, dit le roi, que » cette Dorinde ne se soit laissé prendre » à la jeunesse de Sigismond; & si cela est, » je n'imagine point d'autre remede que » de l'éloigner de moi.

» Celui qui étoit aux écoutes pour Sigis-

» mond entendit la résolution du roi ; c'é-
» toit de parler lui-même à Clotilde, &
» de lui commander de détourner Sigis-
» mond des vues qu'il avoit sur moi. Dès
» que le prince en fut averti, il alla trouver
» Clotilde, & lui dit tout ce qui s'étoit
» passé entre Ardilan & lui ; & le dessein
» qu'avoit le roi de parler à la princesse
» elle-même. Il me semble, ajouta-t'il ;
» que vous devez prévenir le roi, & lorsq
» que vous le verrez, lui porter vos plain-
» tes contre moi, au sujet de mon amour
» pour Dorinde. Vous le supplierez d'y
» remedier, puisque vous n'y pouvez rien,
» & que quand vous m'en avez parlé, je
» vous ai avoué que j'aimois Dorinde ; en-
» sorte que vous craignez qu'il n'y ait quel-
» que promesse entr'elle & moi. Il est cer-
» tain qu'il s'irritera contre moi, mais si
» c'étoit contre vous, le malheur seroit
» bien plus grand. Car, que peut-il me
» faire ? Il me chassera de sa presence, &
» voilà tout. Ah, Clotilde, s'il n'étoit pas
» mon pere, avec combien de joie je m'é-
» loignerois de lui ! j'ai en horreur tous ses
» meurtres, & toutes ses violences.

» La princesse qui aimoit veritablement
» Sigismond, après l'avoir remercié de ses
» soins officieux, lui remontra tous les in-
» conveniens de sa passion ; le peu que je
» valois, & par conséquent la honte de

» l'alliance qu'il vouloit faire ; le déplaisir » qu'il causoit au roi ; le respect qu'il lui » devoit ; enfin les soins & les peines d'es» prit à quoi nous nous exposions infail» liblement, avec peu d'esperance de » reussir. Mais à toutes ces considerations, » il répondit : Ma sœur, J'AIME ; quand » vous entendrez la valeur de ce mot, » vous connoîtrez la foiblesse de toutes » vos raisons. Je parlerai donc au roi, re» prit Clotilde, & je vous ferai sçavoir sa » réponse. En même temps elle envoya » vers le roi, comme ils l'avoient résolu ; » & Gondebaut lui manda qu'il avoit aussi » quelque chose à lui communiquer, & » qu'après-dîner il iroit la voir. Le prince » informé de cette réponse, monta à che» val, sous prétexte d'aller à la chasse, & » ne revint que tard.

» Cependant, mon pere qui étoit tombé » malade depuis quelques jours, & dont on » n'esperoit plus rien, desira de me voir » avant que de mourir. Clotilde m'or» donna de l'aller trouver, j'y allai en di» ligence ; & après m'avoir dit que je n'a» vois plus de pere, & que je devois sup» plier en son nom Clotilde de proteger » ma jeunesse, il expira ce jour-là même » sur le soir.

» D'un autre côté, le roi s'étant rendu » chés la princesse, commençoit déja à

» se plaindre de Sigismond ; mais elle le » prévint, & lui dit qu'après m'avoir fait » une réprimende severe au sujet de la let- » tre que Sigismond m'avoit écrite à son » insçû ; après s'en être plainte au prince » lui-même, elle avoit appris qu'il en étoit » venu jusqu'à me faire quelque promesse. » O dieu, s'écria Gondebaut, auroit-il » bien perdu jusqu'à ce point le jugement ! » Seigneur, dit Clotilde, je n'oserois l'as- » surer ; mais les apparences me le font » croire, & je pense que vous en porterez » le même jugement que moi. Lorsque » je défendis à Dorinde de parler désor- » mais au prince, elle me répondit qu'elle » ne pouvoit pas le bannir de sa presence ; » & lorsque je la pressai de me dire quelle » étoit l'intention du prince dans sa re- » cherche : Le prince, me dit-elle, vous » en instruira mieux que moi ; & ce matin » que j'en ai parlé à Sigismond : Si vous » m'aimez comme votre frere, m'a-t'il » répondu, aimez Dorinde comme votre » belle sœur. Il m'a quitté incontinent, & » j'ai crû devoir vous avertir de tout ce qui » étoit venu à ma connoissance.

» Le roi fut si touché de ces nouvelles, » que bien qu'il fût assés maître de lui- » même, il ne put retenir sa colere : Hé » quoi, dit il, Sigismond a donc les sen- » timens assés bas pour s'allier de la sorte ?

» Il a donc l'insolence d'arrêter son ma-
» riage, sans m'avoir consulté ? Le lâche !
» le traître ! je l'en ferai repentir ; autre-
» ment je ne serois pas moins coupable que
» lui. Puis se tournant vers Clotilde : Je
» vous suis obligé de m'avoir averti de son
» dessein, dès que vous l'avez sçû. Je ve-
» nois vous prier de lui dissuader une action
» si indigne ; mais je conçois par vos dis-
» cours que vous avez prévenu ma priere ;
» si vous continuez à m'obliger de la sorte,
» vous me tiendrez lieu du perfide Sigis-
» mond. Seigneur, dit Clotilde en recon-
» duisant le roi, je ne puis assés vous té-
» moigner ma juste reconnoissance ; mais,
» seigneur, n'oubliez point que Sigismond
» est votre fils, & qu'il peut rentrer en
» lui-même.

» Cependant, le roi combatu par le
» dépit & par l'amour, ne sçavoit à quoi
» se résoudre. D'un autre côté, Sigismond
» se rendit auprès de la princesse, dès qu'il
» fut de retour ; & lorsqu'il eut appris d'elle
» ce qui s'étoit passé dans son entrevue
» avec le roi : Je loue dieu, dit-il sans
» s'émouvoir, que sa colere soit tombée
» sur moi, & non pas sur vous. J'attendrai
» tranquillement le parti qu'il prendra.

» A ces mots, il demanda à la princesse
» où j'étois, & lorsqu'il sçut que mon pere
» étoit mort, il se retira, & m'écrivit in-
» continent ces mots :

LE PRINCE SIGISMOND
à Dorinde.

J'approuve, & je partage votre douleur : mais songez que l'on ne doit pleurer sans mesure que ce que l'on aime infiniment. Attendez donc, belle Dorinde, à pleurer de la sorte, que vous ayiez perdu Sigismond, qui seul vous sçait aimer sans mesure, & à qui vous devez un retour égal.

» Ce peu de mots fit plus pour ma » consolation, que tout ce que l'on s'étoit » efforcé de me dire auparavant.

» Mais le roi, qui pendant toute la » nuit s'étoit occupé de cette affaire, & » qui avoit fait coucher Ardilan dans sa » chambre, se plaignit beaucoup & du » prince & de moi ; mais de moi princi» palement. Il consulta Ardilan sur les » moyens de se venger de moi, & de ra» mener Sigismond à son devoir. Et » comme il l'eut assuré qu'il me détestoit » maintenant autant qu'il m'avoit aimée : » Seigneur, dit-il, puisqu'enfin vos yeux » sont ouverts, vous pouvez d'un seul » coup, & châtier Dorinde, & sauver le » prince. Contraignez Dorinde à se ma» rier ; si elle aime le prince, vous ne » sçauriez la punir plus rigoureusement, » & le prince avec elle ; car il ne la pourra » voir sans douleur entre les bras d'un

» autre. Mais, répondit Gondebaut, elle
» ne voudra pas consentir à ce mariage.
» Seigneur, repliqua ce méchant, les rois
» sont tuteurs de leurs sujets; & com-
» me ils sont aussi les dieux de la terre,
» ils connoissent mieux ce qui leur
» convient, que ces sujets ne le con-
» noissent eux-mêmes. D'ailleurs, par une
» loi que nous avons reçue des visigots,
» il est ordonné que la parole d'un pere
» qui avant que de mourir, a promis sa
» fille, soit effectuée. Mais, Clotilde,
» repartit le roi, m'a dit qu'il y avoit quel-
» que promesse entre elle & Sigismond.
» *Il n'importe*, seigneur. Arcingentorix n'a-
» voit-il pas promis Dorinde à Périandre,
» & à Merindor?

» Le roi s'arrêta à cet avis, & com-
» manda à Ardilan d'en faire part à la
» princesse, qui à son tour en informa
» Sigismond. Ce jeune prince crut qu'il
» devoit prendre une résolution extrême,
» puisqu'aussi bien il ne pouvoit autre-
» ment se garantir des violences du roi.
» Il fit donc entendre à Clotilde qu'il m'en-
» meneroit hors de ses états, & qu'alors
» il m'épouseroit. Clotilde jugea plus à
» propos que j'en sortisse seule, pour me
» dérober à l'outrage dont j'étois menacée;
» tandis qu'il attendroit, lui, que la colere
» du roi fût appaisée. Mais, lorsque la

» résolution de m'éloigner fut prise, ils
» furent long temps à choisir le lieu de
» ma retraite, & conclurent enfin que
» je devois me retirer dans le Forest vers
» Amasis, avec qui Clotilde avoit de gran-
» des liaisons. Ils furent encore d'avis que
» je me déguisasse, ainsi que vous le voyez,
» afin que si la protection d'Amasis me
» manquoit, je pusse au moins demeurer
» inconnue parmi les bergeres du Lignon.

» Aussi-tôt, la princesse m'envoya cher-
» cher; & dès que je fus arrivée, elle me
» dit : Le roi veut que vous épousiez Me-
» rindor, ou Périandre; il vous donne le
» choix; sinon il est résolu à vous donner
» Ardilan pour époux. Voyez à quoi vous
» vous déterminez. A la mort, madame,
» lui répondis-je incontinent. A ce mot
» nous fûmes interrompues par le prince
» Sigismond qui vint frapper à la porte du
» cabinet. Venez, lui dit Clotilde, venez
» voir Dorinde au désespoir. En effet, il
» me trouva le visage baigné de larmes;
» & pour me consoler, il me dit : La per-
» sonne pour qui vous souffrez ces déplai-
» sirs, vous aide à les supporter. Les lar-
» mes que vous répandez sont autant de
» goutes de son sang que vous versez; &
» je jure que rien au monde ne m'empê-
» chera de tenir la parole que je vous ai
» donnée. Le roi ne vous contraint sans

» doute à des nôces si injustes, que parce
» qu'il s'imagine que je vous abandonnerai
» alors ; mais quiconque se presentera pour
» vous épouser malgré vous, qu'il se pré-
» pare à la mort ; je n'excepterai personne
» dans ma fureur.

» Il vouloit continuer ; mais Clotilde
» lui representa qu'il valoit mieux user de
» prudence, pour détourner un semblable
» malheur ; & c'est de quoi je parlois à
» Dorinde, ajouta-t'elle. Dorinde m'a dit
» qu'elle se résolvoit à la mort ; à la mort,
» interrompit le prince ? je proteste qu'au-
» paravant, la moitié des bourguignons
» mourra pour défendre notre cause. Non,
» non, reprit Clotilde ; recourons plus tôt
» à la prudence, & je m'assure que le ciel
» benira nos intentions.

» A ce mot, elle me proposa ce qu'ils
» avoient déja résolu ensemble; & le prince
» lui demanda pour moi la permission de
» m'en retourner promptement, pour
» mettre ordre à mon départ ; Clotilde
» qui étoit sensible à mon infortune y
» consentit d'abord. Aussi-tôt que je fus
» arrivée, je cherchai ce que j'avois de
» plus précieux, & de plus facile à trans-
» porter. Voilà le soin qui m'occupoit le
» plus, lorsque je vis entrer le prince Si-
» gismond avec un jeune homme qui avoit
» sa confiance. Je pensai m'enfuir dans

» une chambre voisine, pour m'y enfer-
» mer; mais venant à me rappeller l'ex-
» trême discretion dont il avoit toujours
» usé, je crus que ma fuite l'offenseroit;
» il remarqua mon trouble, & me dit:
» Je ne viens, Dorinde, que pour vous
» renouveller les assurances de mon amour,
» & vous dire que je ne veux point que
» vous quittiez votre patrie pour moi,
» sans moi, & que la mort seule pourra
» me séparer de vous. Seigneur, lui ré-
» pondis-je, vous voulez m'accompagner
» dans ma fuite? *Et que dira le* roi? ou
» plus tôt que ne fera-t'il pas? Il dira,
» il fera tout ce qu'il lui plaira; mais qu'il
» sçache qu'un courage généreux ne sup-
» porte rien avec plus d'impatience qu'une
» injuste contrainte. Au reste, permettez-
» moi de vous accompagner; je jure par
» le grand Tautates que j'en userai toujours
» avec la même discretion.

» Seigneur, lui dis-je, les esperances
» que vous me donnez, comblent, sur-
» passent mes vœux; mais si vous venez
» avec moi, quand on sçaura que vous
» m'accompagnez dans ma fuite, que ne
» dira-t'on point? Que vous importe, re-
» partit le prince, si nous ne reparoissons
» aux lieux où nous sommes connus, qu'é-
» tant mariés? Mais, ajoutai-je, la prin-
» cesse Clotilde est-elle avertie de notre

» dessein? Non, me répondit-il, & je ne
» veux pas qu'elle le sçache ; car elle ne
» manqueroit pas de me blâmer, parce
» qu'elle ignore ce que c'est que l'amour.

» Enfin, nous décidâmes que le troi-
» siéme jour nous nous trouverions de
» grand matin au temple de Venus,
» que le premier qui y arriveroit, con-
» sulteroit l'oracle, pour sçavoir de quel
» côté nous devions aller, & que, pour
» n'être pas reconnus, il falloit que Da-
» rinée & moi nous fussions déguisée, ainsi
» que vous nous voyez, & lui en berger,
» & qu'il n'auroit avec lui que ce jeune
» homme en qui il avoit pris confiance.
» Nous promîmes de nous atttendre au
» temple jusqu'à cinq heures du matin,
» & ce temps passé, jusqu'à cinq heures
» du soir sur le chemin d'Iseron, hors de
» la ville, parce qu'il y avoit là des bois
» où l'on pouvoit se cacher.

» Le troisiéme jour étant venu, je me
» levai de si grand matin, que l'aurore
» paroissoit à peine, lorque je fis consul-
» ter l'oracle de la déesse Venus. J'en eus
» cette réponse.

En Forest se trouvera
Ce qui ton mal guerira.

» Jusqu'ici j'avois crû que Sigismond
» ne ressembloit point aux autres hom-

» mes ; mais hélas que je fus déçue, & ſi
» j'ai maintenant occaſion de m'en plain-
» dre, à qui puis-je m'en prendre qu'à
» moi, après toutes les experiences que
» j'avois faites de la perfidie des hommes ?
» Déja le ſoleil commençoit à baiſſer,
» & Sigiſmond ne paroiſſoit point. Dans
» mon impatience, je voulus retourner
» à Lyon ; mais Darinée fit ſi bien, qu'elle
» me perſuada de reſter, en me repreſen-
» tant que le prince pourroit arriver, lorſ-
» que nous aurions quitté le rendez-vous
» dont nous étions convenus. Souffrez,
» ajouta-t'elle, que je m'avance le long
» du chemin, & je viendrai vous avertir,
» lorſque je l'appercevrai. Je me bar-
» bouillerai le viſage, pour n'être point
» reconnue. Je conſentis à tout. Hélas,
» je me flattois qu'elle hâteroit le perfide !
» Je l'accompagnois des yeux tant que je
» pûs ; mais lorſqu'elle m'eut enfin échapé,
» je commençai à reconnoître ma faute.
» D'abord, je m'enfonçai dans le bois ;
» puis j'en ſortis dans la crainte que Si-
» giſmond n'arrivât, & que ne me trou-
» vant point, il paſſât outre. Mais, quelle
» fut ma frayeur, lorſque le ſoleil ſe cou-
» cha ! Seule dans ce lieu champêtre, ſans
» aide, ſans appui, jugez, mes compagnes,
» en quel état je pouvois être ; & ſur tout
» lorſque la nuit ſe couvrit d'épaiſſes te-

» nebres. Le mouvement de la moindre
» feuille me faisoit fremir. Toutes les his-
» toires tragiques que j'avois jamais en-
» tendues me revenoient dans la mémoire.
» Combien je versai de pleurs en détestant
» la perfidie de Sigismond, & celle de Da-
» rinée, que je crus m'avoir abandonnée,
» pour éviter les périls & les fatigues du
» voyage que j'avois entrepris ! Je passai
» la nuit entiere dans ces horreurs. Et
» lorsque le soleil eut ramené le jour, ex-
» cedée que j'étois, je m'endormis d'un
» sommeil si profond, que je ne m'éveillai
» que bien tard. Alors, je me déterminai
» à prendre quelque sentier, & à le suivre
» jusqu'à ce qu'il m'eût conduite dans
» quelque hameau, où peut-être je trou-
» verois quelqu'un assés compatissant pour
» m'indiquer le chemin que j'avois à te-
» nir. En ces tristes momens ma douleur
» se renouvella par la comparaison que je
» fis de mes esperances passées avec l'état
» où je me trouvois.

» Cependant la nuit approchoit ; & jet-
» tant les yeux de tous côtés, j'apperçus
» sur ma gauche une cabane qui n'étoit
» pas éloignée du chemin. Je tournai mes
» pas de ce côté là, esperant de trouver
» quelque femme que ma situation atten-
» driroit ; car l'horreur que j'avois pour
» tous les hommes m'en faisoit redouter
la

» la rencontre, comme celle des bêtes fa-
» rouches. Lorsque je fus arrivée à la ca-
» bane, je vis six petites filles autour d'un
» veillard qui leur donnoit du laitage dans
» des vases de bois. A peine le vieillard
» m'eut apperçue, qu'il vint m'offrir sa
» demeure, & ce qui étoit en son pouvoir.
» Il me fit asseoir auprès du feu; il me
» présenta du lait & quelques fruits dont
» la nécessité me fit manger; & me voyant
» sans cesse pleurer ou pousser des soupirs:
» Ma fille, me dit-il, il n'y a que le ciel qui
» soit immobile; tant que nous habitons
» cette terre inconstante, nous sommes
» exposés à tous les caprices du sort. J'ai
» éprouvé plus d'une fois l'une & l'autre
» fortune; & toujours mon imagination,
» ou plus tôt la crainte du mal en a grossi
» l'idée à mes yeux. Il en sera de même
» du mal qui vous presse maintenant; ce-
» pendant levez les yeux au ciel, & croyez
» que celui qui l'a fait, a la puissance de
» le conduire. Si vous le croyez ainsi, pou-
» vez-vous vous laisser abbattre à la fortune
» qu'il vous envoye? Consolez-vous donc,
» & esperez que les plaisirs viendront à
» leur tour vous trouver. Cependant je
» vous offre de nouveau tout ce qui est
» en mon pouvoir.

» Les sages discours du vieillard me
» toucherent; & je crus que c'étoit quel-

» que genie favorable qui m'avoit con-
» duite en ce lieu, pour m'empêcher de
» me livrer au déseſpoir. Mon pere, lui
» dis-je, après avoir eſſuyé mes yeux qui
» étoient baignés de larmes, mon pere
» (car vous meritez ce nom pour vos bien-
» faits) que je connois bien l'inſtabilité
» de la terre! Maintenant les dieux ont
» tellement verſé ſur moi les torrens de
» toute ſortes d'afflictions, que ſans vous
» j'en étois accablée. Ma fille, reprit le
» vieillard, eſperez d'en être bien tôt dé-
» livrée. L'adverſité a ſon origine, ſes pro-
» grès, & ſon déclin, comme les mala-
» dies du corps. On guerit celles-ci en
» chaſſant au dehors la cauſe du mal, &
» l'on adoucit celle-là en la déchargeant
» dans le ſein d'un ami. Mes maux ſont
» trop recents, ajoutai-je, pour ceder à
» de pareils remedes. Mais le plus ſou-
» verain que je puiſſe maintenant re-
» cevoir de vous, c'eſt de me faire con-
» duire au lieu de ma naiſſance, qui eſt
» le Foreſt. Les dieux vous en ſçauront gré;
» & malgré tous mes malheurs, je ſuis
» en état de reconnoître votre peine.

» Le vieillard jettant alors ſur ſa petite
» famille des regards de compaſſion: Vous
» voyez, dit-il, tout ce qui eſt ici; il y
» a quelques mois que ma femme qui
» faiſoit toute ma conſolation, m'a laiſſé

» avec ces enfans chargé d'ans & de mi-
» ſere. Je ne puis quitter un ſeul jour,
» que ces innocentes victimes ne ſouffrent ;
» & je n'oſerois vous confier à qui que
» ce ſoit de mes voiſins ; mais, ma fille,
» voici mon lit : agrées que deux de mes
» filles couchent avec vous, & recomman-
» dons-nous au grand Tautates.

» A ces mots, il ferma la porte de ſa
» cabane, & ſe coucha ſur de la paille avec
» ſes autres enfans. Pour moi, je me jettai
» dans ſon lit, & j'y dormis plus tranquil-
» lement que ne ſembloit le permettre l'é-
» tat malheureux où je me trouvois. Je
» m'éveillai pourtant de grand matin, mais
» plus tard que le vieillard qui avoit déja
» donné ordre à tout dans ſon petit mé-
» nage. Il me dit que durant la nuit il avoit
» pris la réſolution de ne me point quitter,
» que je ne fuſſe dans le Foreſt, eſperant que
» les dieux prendroient ſoin de ſa petite
» famille.

» Nous partîmes auſſi-tôt avec un bâton
» à la main ; & avant midi, nous arrivâ-
» mes ſur une montagne, doù il me montra
» la ville de Feu s qui étoit aſſés proche, &
» celle de Marcilli un peu au delà. Voyez-
» vous à main droite, ajouta-t'il, une petite
» riviere qui entre dans une grande, & qui
» au contraire de preſque toutes les autres
» coule du couchant au levant, c'eſt le

» Lignon. Vous pouvez d'ici remarquer
» une partie de son cours, & de quelle ma-
» niere il va serpentant dans cette plaine
» délicieuse. Alors le bon vieillard me de-
» manda la permission de s'en retourner,
» afin de rejoindre avant la nuit ses en-
» fans. J'y consentis; il me sembla que
» je trouverois facilement le chemin des
» lieux qu'il m'avoit enseignés. Et tirant
» de mon doigt une bague : Tenez, lui dis-
» je, mon pere, recevez ceci comme un té-
» moignage de ce que je voudrois faire pour
» vous dans l'occasion. Ma fille, répondit-
» il, vous m'enlevez une plus grande ré-
» compense que j'attendois des dieux; mais
» j'accepte le don que vous me faites, pour
» montrer à ces mêmes dieux que vous n'ê-
» tes point ingrate. A ces mots il me quitta
» avant-hier, environ une heure après
» midi. Je puis bien dire que c'est le seul
» homme vertueux que j'aye encore trouvé.

Dorinde finit là son récit, qu'elle interrompit souvent par des larmes & des soupirs. Ses compagnes tâcherent de lui donner quelque consolation, & toutes après l'avoir plusieurs fois embrassée, commencerent à s'habiller.





Duflard Sc.

L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIÉME PARTIE.

LIVRE HUITIÉME.

ADAMAS craignant quelque surprise de la part de Polemas, avoit ordonné qu'on prît les noms de tous les étrangers qui arriveroient ; c'est pour cela qu'il fut averti le soir même que Merindor, Périandre avec Dorinde & leur suite, étoient dans la maison de Clindor. Les noms des chevaliers n'étoient pas inconnus au druide, il sçavoit qu'ils étoient vassaux du roi de Bourgogne ; & cela même lui rendit suspecte leur arrivée. Il envoya donc chercher Clindor, qu'à peine il faisoit jour. Dès que l'on eut ouvert sa porte, un jeune eubage se presenta, demandant à lui parler. Et se

voyant seul avec lui : » Seigneur, lui dit-il,
» une affaire qui pourroit être importante
» m'amene ici. Vous en jugerez. Hier sur
» les deux heures, des hommes qui se di-
» soient au roi Gondebaut vinrent à main
» armée pour enlever une jeune fille qui
» s'étoit sauvée sur les bords du Lignon,
» entre Julieu & le temple de la bonne
» déesse. En même temps il en survint
» d'autres qui, bien qu'inferieurs en nom-
» bre les forcerent d'abandonner leur
» proye, & depuis ils se sont refugiés dans
» cette ville. Je me trouvai par hazard, &
» presqu'en même temps sur le lieu, où
» s'assemblerent plusieurs druides, pour
» donner la sepulture à ceux des chevaliers
» qui avoient été tués en défendant la jeu-
» ne fille. Pour les autres on les brûla selon
» la coutume. En deshabillant leur chef,
» je remarquai quelques papiers, & pen-
» sant qu'ils pourroient importer au ser-
» vice de la nymphe, je les pris, & j'y
» trouvai cette lettre qui s'adresse à Pole-
» mas, puis cette autre. Je vins dès hier au
» soir, pour vous les apporter, mais les
» affaires qui vous retinrent au château
» m'ont empêché de vous les rendre plûtôt.

Adamas après avoir loué la prudence & le zele du jeune eubage, lui dit qu'il en feroit son rapport à la nymphe ; puis il lui recommanda le secret. L'eubage étant sor-

te, Clindor entra chés Adamas, & lui dit qui étoient Périandre & Merindor, & le sujet qui les avoit amenés. Périandre & Merindor l'en avoient informé dès le soir, & lui avoient demandé comment ils pourroient avoir audience de la nymphe. » Dès » qu'ils seront levés, reprit le druide, ame» nez-les au château ; cependant je vais » trouver Amasis afin de la prévenir ; pour » Dorinde, Leonide ma niéce ira la pren» dre.

Adamas passa aussi tôt chés la nymphe, & lui rendit ce qu'il venoit d'apprendre : » Madame, ajouta-t'il, il semble que le » ciel vous envoye ces étrangers, pour vous » défendre. Après ce qu'ils viennent de fai» re contre Gondebaut, vous pouvez com» pter sur eux. Mais, dit la nymphe, vous » parlez de Gondebaut, comme s'il étoit » notre ennemi. *Madame*, je n'en doute » point ; Polemas est trop habile pour ne » l'avoir pas gagné. Et voici des lettres qui » nous éclairciront davantage. C'est un jeu» ne eubage qui me les a rendues. On y » donne à Polemas le titre de comte des » ségusiens. Ce chat, avec le mot de liberté » me fait juger qu'elles sont de Gondebaut. » Prenez la peine, madame, de lire d'abord » celle-ci. » Incontinent la nymphe rompit le cachet, & lut ces mots :

GONDEBAUT A POLEMAS.

Notre cher ami, si Clorante un des chefs de notre garde a besoin de votre aide, montrez lui l'amitié que vous portez à son maître. Il va pour une affaire qu'il vous communiquera, & qui est plus importante qu'elle ne le paroît.

Ce billet, dit Adamas, marque assés leur intelligence; mais celui-ci nous en convaincra encore mieux, si je ne me trompe. Alors la nymphe en le prenant: » Il me » semble, dit-elle, que celui que nous avons » lû n'est que trop clair. Gondebaut se con» tente d'écrire à Polemas sur une affaire » importante, comme si Polemas étoit maî» tre absolu de mes états. D'ailleurs il le » traite de comte des segusiens, titre nou» veau, & qui ne doit appartenir qu'à l'é» poux de Galatée. » Le second billet étoit conçu en ces termes:

GONDEBAUT A POLEMAS.

C'est maintenant qu'il faut que Polemas soit comte des segusiens Je viens d'apprendre que Clidaman est mort, que Lindamor est dangereusement blessé, & que la meilleure partie des troupes segusiennes a été taillée en pieces. Nous verrons bien tôt si votre courage égale votre ambition. Et ce sera dans cette occasion que Gondebaut vous témoignera qu'il est votre ami.

» O dieu, s'écria la nymphe, il ne faut

» plus

» plus en douter ! La trahison est découver-
» te. Quelle force humaine pourra nous en
» garantir ? Alors Adamas ne jugeant pas
» qu'ils dussent perdre en larmes inutiles
» le peu de temps qui leur restoit, supplia
» la nymphe de faire appeller Galatée,
» afin de deliberer avec elle. Et, lorsqu'elle
» fut arrivée : Madame, dit le druide en
» s'adressant à la reine, il est question ici
» de fermeté, & non pas de pleurs. Le ciel
» ne vous abandonnera pas, si vous rap-
» pellez votre generosité. N'admirez-vous
» pas sa providence ? il a déja fait venir Al-
» cidon & Damon pour leurs propres in-
» terêts, & cela si à propos, qu'on diroit
» que vous les avez invités à venir.

» Périandre & Merindor si connus dans
» toute la contrée ne sont-ils pas de même
» arrivés hier au soir ? l'action qu'ils ont
» faite vous garantit leur generosité. Car,
» madame, il faut que vous sçachiez que
» la fille d'Arcingentorix s'étant sauvée
» dans vos états pour se dérober à la ty-
» rannie de Gondebaut avoit été enlevée
» par quelques-uns de ses gardes, & que
» les chevaliers dont j'ai l'honneur de vous
» parler l'ont arrachée de leurs mains. Ils
» l'ont amenée ensuite dans cette capitale,
» pour vous supplier de lui accorder votre
» protection. Esperez donc, madame, en
» la bonté de Tautates ; & cependant mon-

» trez vous digne de votre auguste rang.

La nymphe essuyant ses larmes, & se jettant au col de Galatée: » Ma fille, lui » dit-elle, si le ciel a ordonné que nous » vissions la ruine de nos états, du moins » ne faisons rien qui soit indigne de nous. » Et la prenant par la main, elle passa dans » l'appartement de Damon, où elle sçavoit » qu'étoit Alcidon, & les portes étant fer» mées, Adamas, pour lui obéir parla en » ces termes:

» Seigneur, peut-être serez vous surpris » que je vous dise aujourd'hui par ordre de » la nymphe, que les dieux qui vous ont » envoyé en Forest, pour y trouver la fin » de vos maux, semblent vous avoir desti» né à la conservation de cette contrée. » Amasis n'a plus de ressource qu'en vous, » pour lui épargner une servitude honteu» se, & à laquelle nous voulons tous pré» ferer la mort. La nymphe se voit sur le » point d'être dépouillée de ses états, & » de perdre la nymphe Galatée par la plus » insigne trahison. Votre arrivée, il est » vrai, nous fait esperer que les dieux vous » ont envoyé pour opprimer les seditieux. » Cette action, seigneur, ne sera pas celle » qui donnera le moins de lustre à votre » gloire, lorsqu'elle sera racontée dans » toute les Gaules; elle est aussi juste, » qu'elle paroîtra genereuse. » Il vouloit

continuer ; mais Damon impatient l'interrompit. » Madame, dit-il en se tournant » vers Amasis, je jure par Hesus que j'em» ployerai pour votre service jusqu'à la der» niere goutte de mon sang.» Alcidon fit le même serment, & tout de suite Adamas leur fit entendre le dessein de Polemas, & les moyens qu'il avoit imaginés pour l'executer ; ses intelligences avec les princes voisins ; l'autorité qu'il avoit usurpée dans les états d'Amasis, les forteresses dont il s'étoit rendu maître ; les soldats qu'il avoit gagnés ; ensorte qu'il n'y avoit que la crainte de Clidaman & de Lindamor qui eût suspendu ses desseins pernicieux. Qu'il étoit maintenant délivré de cette crainte ; parce que Gondebaut lui avoit mandé la mort de Clidaman. Il ajouta qu'Amasis avoit des munitions de guerre & de bouche, mais qu'il lui manquoit des hommes.

» Il me semble, dit Alcidon, que pour » assembler des gens de guerre, sans don» ner aucune défiance, il faudroit propo» ser quelques jeux, soit de l'arc, soit de » l'arbalête, avec des prix. Lorsqu'ils se» ront ici nous les observerons, & nous » sçaurons bien les tenir dans le devoir. » Cet avis, dit Adamas, me semble très » bon ; & d'autant meilleur que nous tou» chons au sixiéme de la lune de juillet

» jour destiné à cueillir le gui sacré. Nous
» publierons que la reine y veut assister,
» pour attirer un plus grand concours.

Adamas alla incontinent donner ses ordres ; & Clindor arriva avec Merindor & Périandre qu'il presenta à la nymphe. Amasis & Galatée les reçurent avec toute la bonté imaginable ; & comme ils lui firent entendre qu'ils avoient quelque chose à lui communiquer, elle les fit asseoir, & leur dit qu'ils pouvoient parler en liberté devant ces deux chevaliers.
» Madame, répondit Merindor, nous le
» ferons volontiers, puisque vous l'or-
» donnez ainsi ; bien que l'on nous ait
» chargé de parler à vous seule.

SUITE DE L'HISTOIRE DE DORINDE.

» Si les rois étoient exemts des passions
» qui tourmentent les autres hommes, ils
» seroient semblables aux immortels ; mais
» ils ont leurs foiblesses ; & ces foiblesses
» sont autant de tributs qu'ils payent à
» l'humanité. Je ne vous represente ces
» choses, madame, qu'afin que vous ne
» blâmiez point trop les grands princes
» dont j'ai à parler.

» Sçachez donc, madame, que le roi
» Gondebaut aima éperdument Dorinde,
» fille d'Arcingentorix ; mais comme les
» beautés sont sujettes à être aimées de

» plusieurs, il arriva que bien des cheva» liers, & le prince Sigismond lui-même, » devinrent aussi amoureux de Dorinde. » Le pere & le fils userent d'une discre» tion si grande, que personne ne remar» qua leur passion. Mais Dorinde rece» vant plus favorablement celle du fils, » ils s'apperçurent tous deux qu'ils ai» moient le même objet; & ni l'un ni » l'autre ne put souffrir de rivalité. Do» rinde obligée à se déterminer pencha » du côté du fils, ou plus tôt se déclara » pour lui, ensorte qu'Ardilan (c'est le » nom du confident de Gondebaut) eut or» dre de ne plus parler au roi, si le roi ne » l'épousoit comme il l'avoit promis, quoi» que peut-être ce n'étoit pas le dessein » de son maître. Ardilan soupçonna qu'une » nouvelle passion dérangeoit ses mesures; » & comme il étoit rusé, il découvrit bien » tôt les sentimens du prince Sigismond. » Aussi-tôt il en informa le roi, ce qui » a pensé ruiner sa maison.

» Le roi pour se venger tout ensemble » des deux amans, résolut de marier Do» rinde à quelque chevalier, même sans » qu'elle donnât son consentement. Si» gismond en fut averti; & ne pouvant » souffrir que l'on fît un tel outrage à la » personne qu'il aimoit, il alla la trouver, » & lui persuada de sortir avec lui des

» états du roi, mais de consulter aupara-
» vant l'oracle de Venus pour sçavoir où
» ils iroient. Sigismond ne devoit mener
» qu'un jeune homme appellé Ceraste, &
» Dorinde, une fille dont elle connoissoit
» la fidélité. Ceraste devoit conduire des
» chevaux pour eux quatre dans un cer-
» tain lieu dont ils étoient convenus, &
» où ils devoient tous trois attendre Ce-
» raste. Mais qu'il est difficile de trom-
» per un amant jaloux! Le roi avoit mis
» des espions autour du prince & de sa
» maitresse; ces espions remarquerent que
» Sigismond alloit un soir vers Dorinde;
» un d'eux se glissa dans sa maison; le
» prince après des complimens de con-
» doleance sur la mort d'Arcingentorix,
» parla bas & avec beaucoup de feu à
» Dorinde; après quoi en la quittant, il lui
» dit: n'y manquez pas de votre côté, &
» comptez que je m'y trouverai.

» Ces paroles furent reportées au roi.
» Il chargea Ardilan qui n'aimoit pas le
» jeune prince, de veiller sur lui. Ardilan
» ne dormit point durant toute la nuit; il
» vit donc que Ceraste étoit monté à che-
» val dès le matin, & qu'il en faisoit con-
» duire trois par de jeunes garçons. Il man-
» da aussi tôt de la part du roi, de ne point
» les laisser sortir, & courut en avertir
» le roi. Gondebaut ordonna qu'on fermât

» promptement les portes de la ville, & » s'en fit apporter les clés. En même temps » il fit tendre les chaînes au dessus & au » dessous de l'Arar, puis il manda les prin- » ces Sigismond & Godomar.

» Ce fut le prudent Avite qui alla vers » Sigismond. Avite avoit été son gouver- » neur, & l'aimoit tendrement. Il lui dit » les ordres que le roi avoit donnés, & que » son entreprise étoit découverte. Quelle » entreprise, répondit froidement le prin- » ce? Il sçait, reprit Avite, que vous vou- » lez sortir de ses états avec Dorinde, & » l'épouser ensuite. S'il sçait que je veux » l'épouser, repliqua le prince, il devroit » me la donner, & non pas me la ravir. Il » est vrai, ajouta le sage Avite, si vous » étiez une personne privée; mais ignorez- » vous, seigneur, que comme tout le peu- » ple d'un royaume est au roi qui le gou- » verne, le roi est de même à tout ce peu- » ple. Les grands princes tels que vous n'ont » jamais en vûe dans leurs alliances, d'au- » tres objets que la grandeur, ou la sureté » de leurs états. *J'ai été* déja une fois la » victime de cette politique; ne pourrai-je » point, étant fils de roi me marier une » seconde fois selon mon inclination? Et » si mon pere est instruit de celle que j'ai » pour Dorinde, ne devroit-il pas l'ap- » prouver? Seigneur, dit Avite, puisque

» vous reconnoissez Gondebaut pour votre
» pere, que ne lui devez-vous pas? Les
» loix permetent aux peres même de ven-
» dre leurs fils. *Mon pere* (car c'est ainsi
» que le prince appelloit Avite) je vous
» avouerai franchement que j'aime Do-
» rinde, & que jamais je n'en épouserai
» d'autre qu'elle. Le roi veût la forcer à
» des nôces injustes; & c'est ce que je ne
» souffrirai point. Aussi avons-nous résolu
» de fuir la domination d'un prince si vio-
» lent; si vous voulez m'obliger, vous fa-
» voriserez notre fuite.

» Le sage Avite connut qu'il n'étoit
» pas temps de le presser davantage; il
» se contenta de lui dire pour le présent:
» Seigneur, votre dessein ne peut s'exé-
» cuter maintenant; les portes de la ville
» sont fermées, & Ceraste n'a pû sortir.
» O dieu, s'écria le prince! hé que sera
» devenue Dorinde? En ce moment Ce-
» raste entra dans le cabinet; & comme
» il vouloit se retirer à la vue du gou-
» verneur: Non, non, Ceraste, dit le
» prince, venez, & parlez librement;
» Avite est dans mesinterêts. Alors Ceraste
» répondit d'un air consterné: Seigneur
» je me suis rendu à la porte de Venus;
» mais on m'a empêché de sortir; j'ai vîte
» gagné celle de l'Arar, & j'ai trouvé
» qu'on la fermoit aussi: & Dorinde, inter-

» rompit le prince ? *Seigneur*, je n'en ai
» point eu de nouvelles. Eh bien, continua
» le prince, allez vîte chés elle, & si vous
» la trouvez encore, dites lui qu'elle ne
» sorte point qu'elle n'ait reçu de mes avis.

» Alors, se retournant vers le sage Avi-
» te : Mon pere, lui dit-il, je prévoi que vos
» conseils me seront bien nécessaires. Vous
» y pouvez compter, & sur ma vie même,
» répondit Avite. Mais, seigneur, ajouta-
» t'il, le roi vous demande : quelle répon-
» se lui ferons-nous ? vous sçavez qu'un
» fils doit l'obéissance à son pere, & qu'il
» faut suivre la vertu dans les choses mê-
» mes qui nous déplaisent ; autrement les
» animaux en suivant leur instinct seroient
» aussi vertueux que les hommes. Lors
» donc que vous irez trouver le roi, dites-
» vous à vous-même, seigneur ; je veux
» lui sacrifier en cette occasion mon goût,
» mon penchant, parce qu'il est mon pere
» & mon roi ; & le ciel répandra sur vous
» toutes ses benedictions.

» Mais, mon pere, dit Sigismond, si
» le roi veut absolument marier Dorinde,
» je vous declare que j'aime mieux lui ren-
» dre la vie qu'il m'a donnée, que de souf-
» frir une pareille indignité. Non, non,
» seigneur, il pourra bien menacer ; mais
» il n'oseroit en effet executer sa menace.
» Les loix s'opposent à cette violence. Ah,

» reprit Sigismond, c'est sur une loi qu'il
» la fonde : suivant cette loi, si un pere
» a promis sa fille à quelqu'un, & qu'il
» meure avant la conclusion du mariage,
» la fille ne peut plus disposer d'elle ; & si
» elle en épouse un autre, ils doivent être
» rendus tous deux au pouvoir de celui
» qui avoit la promesse du pere : or sçachez
» qu'Arcingentorix avoit promis Dorinde
» à Périandre, à Bellimart, à Merindor.
» La promesse est nulle, dit Avite ; Dorin-
» de ne peut être à trois. Mais, seigneur,
» la loi ne parle que des promesses par
» écrit : autrement, dès qu'un pere seroit
» mort, il suffiroit pour épouser sa fille, de
» dire : il me l'avoit promise. D'ailleurs, j'ai
» oui dire qu'avant la mort d'Arcingento-
» rix Périandre & Merindor lui ont eux-
» mêmes rendu sa parole ; on peut bien
» vous effrayer Dorinde & vous, en vous
» opposant la loi dont il est question ; mais
» quel juge decideroit qu'elle a son appli-
» cation à l'espece presente ? O mon pere,
» ajouta Sigismond, si je vous avois con-
» sulté, nous n'aurions pas formé le dessein
» de fuir.

» Cependant Ceraste arrive, & fait en-
» tendre au prince qu'il n'a point trouvé
» Dorinde, mais seulement une lettre qu'il
» lui remet entre les mains. O dieux, s'é-
» cria-t'il, où sera-t'elle allée ! Il est cer-

» tain, dit Ceraste, qu'elle est sortie de la
» ville ; car si elle avoit trouvé les portes
» fermées, elle seroit revenue dans sa mai-
» son. En même temps Avite ouvrit la
» lettre qui étoit conçue de la sorte.

DORINDE A LA PRINCESSE Clotilde.

J'espere, madame, que vous me pardonnerez de vous avoir laissée sans votre permission. Je me flate même que votre generosité vous fera donner quelques larmes aux infortunes de Dorinde ; & sur tout lors que vous ferez refléxion que pour échaper à la violence, elle n'avoit d'autre ressource que la fuite. Helas! étoit-ce trop peu pour lui d'avoir essayé de me tromper, sans ajouter l'injustice à la trahison? Il a voulu par un mariage inique me faire sentir son injustice ; les dieux permettront qu'un mariage legitime lui ôte le pouvoir dont il abuse maintenant. Cependant je fuis avec raison ; née libre, il m'est permis de me dérober à des fers si indignes. Mais je jure par les bienfaits dont vous m'avez comblée, qu'en m'éloignant je ne regrette que la princesse Clotilde. Helas! peut-être sera-t-elle enveloppée dans ma disgrace, toute innocente qu'elle est.

» Si Dorinde s'en est allée, dit incontinent
» le sage gouverneur, cette lettre servira
» beaucoup à sa justification. Je suis d'avis

» qu'on la garde, & pour éviter tout soup-
» çon, qu'elle soit portée au roi; mais aupa-
» ravant il faut la fermer avec un cachet
» inconnu, & la reporter chés Dorinde.
» Ceux que le roi envoyera ne manqueront
» pas de la lui remettre. Cependant, sei-
» gneur, dissimulez, rendez vous près
» du roi; & s'il demande à Ceraste où il
» vouloit conduire ces chevaux, qu'il ré-
» ponde qu'ils étoient destinés pour courre
» le cerf, & vous-même prenez un habit
» de chasse.

» Tandis que le prince s'habilloit, Ce-
» raste reporta la lettre sur la table de Do-
» rinde; & lorsque Sigismond eut changé
» d'habit, il passa chés le roi, accompagné
» d'un grand nombre de chevaliers qui
» l'étoient venus trouver pour recevoir ses
» ordres, à l'occasion des mouvemens ex-
» traordinaires qu'ils avoient remarqués.

» Aussitôt que Sigismond parut, le roi
» lui demanda pourquoi il étoit vêtu de
» la sorte. Seigneur, dit le prince, j'allois
» monter à cheval, lorsqu'Avite m'a fait
» sçavoir vos ordres; & mon dessein étoit
» de courre le cerf. J'ai commandé, inter-
» rompit le roi, que l'on fermât les por-
» tes, parce que j'ai eu des nouvelles qui
» m'ont inquieté, & que je veux vous
» communiquer. Entrons, ajouta-t'il
» dans ce cabinet, & suivez-moi avec Go-

» domar, & le ſage Avite.

» A peine la porte étoit fermée qu'Ar-
» dilan arriva. Le roi l'alla trouver auſſi-
» tôt; ils parlerent long temps bas; mais le
» prince eut beau écouter, il ne put en-
» tendre qu'une ſeule parole. Après quoi
» Ardilan remit une lettre au roi & ſe re-
» tira. Alors Gondebaut enflammé de co-
» lere vint s'aſſeoir dans ſon fauteuil, &
» montrant la lettre qu'il venoit de rece-
» voir: Prince, dit-il, voici des nouvelles
» de votre chaſſe; & donnant cette lettre
» au ſage Avite, qui la reconnut à l'inſtant,
» il lui commanda de la lire tout haut. Il
» la lut, mais il adoucit le mieux qu'il put
» les endroits qui étoient les plus piquans.

» Sigiſmond, que vous en ſemble, reprit
» alors Gondebaut? Penſez-vous pouvoir
» me cacher vos deſſeins? ou que j'aye igno-
» ré votre folle paſſion, & à quel excès elle
» vous a emporté? parce que j'ai feint de
» ne rien voir, mon indulgence vous a fait
» oublier ce que vous me devez, & ce que
» vous vous devez à vous-même. Sei-
» gneur, répondit le prince, quand il vous
» plaira de m'entendre ſans paſſion, vous
» ne me jugerez pas auſſi coupable que l'on
» a oſé me peindre à vos yeux. Puis-je,
» reprit le roi, être deſintereſſé dans une
» affaire qui vous touche autant? bien que
» vos actions me prouvent aſſés votre peu

» de naturel pour moi, je ne puis me dé-
» pouiller des sentimens de pere. Oui je
» voudrois qu'il m'en eût coûté la moitié
» de mes états, & avoir tort moi seul dans
» cette occasion. J'ai bientôt fourni ma
» carriere, & peu m'importe quelle opi-
» nion l'on ait de moi ; mais vous qui ne
» faites que de commencer, Sigismond,
» si vous sçaviez de quel prix est pour vous
» la réputation, vous en craindriez plus
» la perte que celle de votre vie.

» Seigneur, repliqua le prince, je sçai
» que je ne pourrai jamais reconnoître
» tous vos bienfaits ; mais daignez m'ap-
» prendre en quoi j'ai nui à ma réputation,
» afin que je fasse tous mes efforts pour la
» rétablir. Vous aimez Dorinde, répon-
» dit le roi. Je l'avoue, repartit le prince ;
» mais je ne puis croire que ce soit une
» action honteuse. Mais, ajouta Gonde-
» baut, sa naissance n'est point assortie à
» la vôtre. *Si les princes* & les rois ne de-
» voient aimer que des princesses & des rei-
» nes, j'aurois failli, il est vrai ; encore
» mon erreur seroit-elle autorisée par des
» exemples. *Du moins*, ajouta le roi, ne
» doit-on pas aller si avant que de vouloir
» épouser des personnes d'un rang si infe-
» rieur ; & pensez-vous, lorsque je par-
» lois de mariage à Chriseide, que mon

» intention fût de m'unir à elle ? Pour moi,
» dit le prince, si jamais je donne ma pa-
» role, je la tiendrai religieusement. Vous
» voulez donc épouser Dorinde, s'écria
» Gondebaut ? Ah, seigneur, répondit
» froidement le prince, ce n'est pas ce que
» je dis ; mais si je l'avois promis, je le
» tiendrois, quoi qu'il m'en coutât.

» Alors le roi enfonçant son chapeau :
» Vous n'avez rien promis à Dorinde,
» ajouta-t'il ? je sçai bien certainement le
» contraire. Seigneur, on vous a mal in-
» formé, répondit le prince. Je lui ai dit,
» il est vrai, que je l'épouserois, si je pou-
» vois disposer de moi ; mais en cela mê-
» me, je m'en rapporte à vous, seigneur,
» je vous ai prouvé mon respect. Com-
» ment, poursuivit le roi, vous pouvez
» songer à une si honteuse alliance, & me
» demander encore en quoi vous faites tort
» à votre réputation ? Ah j'empêcherai
» bien que vous ne commettiez une faute
» semblable. A ces mots il se leve, & com-
» mande au prince de se retirer dans son
» appartement, & d'y attendre ses ordres.
» Le prince desesperé partit sans repliquer.

» Déja le soleil commençoit à baisser,
» & le prince en se retirant apperçut dans
» la rue une foule nombreuse. Il s'arrête
» & reconnoît Darinée à son habit. Aussi-
» tôt il s'avance, & la prenant par le bras,

» il l'enmene ave lui. Darinée étoit telle-
» ment saisie de frayeur, qu'elle excitoit
» la compassion; mais lorsqu'elle fut dans
» l'appartement du prince, & qu'il l'eût
» rassurée par ses discours : Seigneur,
» s'écria-t'elle, que pensez-vous que de-
» vienne ma maitresse? Où est-elle, dit in-
» continent le prince? *Au pont* où vous lui
» assurâtes que vous vous trouveriez. *Qui*
» *est* avec elle? Helas, repartit Darinée les
» yeux baignés de larmes, elle est seule;
» & si quelque divinité n'a pitié d'elle,
» j'ignore ce qu'elle deviendra. *Pourquoi*
» l'as-tu abandonnée? Sçachez, seigneur,
» qu'avant l'aurore nous avons consulté
» l'oracle de Venus; & l'heure où vous
» deviez arriver étant passée, nous avons
» esperé de vous trouver au pont, nous y
» sommes allées, & n'ayant point de vos
» nouvelles, madame m'a commandé d'al-
» ler sur le chemin par où vous deviez ve-
» nir. Par malheur ceux à qui vous venez
» de m'enlever m'ont rencontrée, & sans
» vous, seigneur, ils m'alloient mettre dans
» les fers. Durant le chemin, ils m'ont fait
» plusieurs questions pour sçavoir où étoit
» Dorinde; mais j'ai toujours dit qu'elle
» avoit passé d'un autre côté, & que ne
» l'ayant point trouvée au lieu convenu,
» je m'en retournois à la ville pour la cher-
» cher. A la porte j'ai été reconnue par
» Ardilan;

» Ardilan ; il m'a fait des reproches sanglans, & m'a tenu des discours si injurieux pour Dorinde, que je ne les oublierai jamais. Mais, seigneur, admirez le pouvoir de la fortune, lorsque le perfide Ardilan me parloit, un des ministres du temple de Venus a dit en parlant de moi : celle-ci avec une autre vêtue comme elle, est venue consulter notre oracle. Ardilan a voulu sçavoir la réponse, & ce ministre a repliqué qu'il avoit dit que nous trouverions dans le Forest le remede que nous cherchions. En même temps le traître est parti, & je l'ai vû tourner vers le palais.

» Mais, qu'est devenue Dorinde, reprit » Sigismond ? Helas, repartit Darinée, » que puis-je vous dire, seigneur, sinon » que je l'ai laissée à ce pont cachée dans » des buissons, au-delà du ruisseau ? O » Dieu, s'écria le prince, elle sera dévorée par les bêtes sauvages ! O cruel pere ! » si pourtant tu mérites ce nom, se peut-il que tu sois assés dénaturé pour me » faire mourir ainsi ! A ces mots, il poussa » de profonds soupirs, & se promena » quelque temps dans la chambre. Puis » se tournant vers Darinée, il lui commanda d'aller dans la maison de Dorinde, aussi-tôt qu'il seroit nuit, & de » prendre Ceraste avec elle.

» Presqu'en même temps il vit entrer » le sage Avite, & le prince Godomar. Ils » lui dirent combien le roi étoit irrité de » ce qu'il avoit enlevé Darinée à ceux » qui la lui conduisoient : Mon pere, dit » le prince au sage gouverneur, dites au » roi que jamais personne, excepté lui, » n'insultera Dorinde, ou celle qui lui ap- » partient, que je ne donne ma vie pour » l'en faire repentir. Qu'il ne soit donc » point surpris de ce que j'ai fait. Que » pour cette fille, elle est aussi bien entre » mes mains, qu'entre celles des misera- » bles qui la traitoient si indignement. » Qu'au reste Dorinde n'a rien fait que » par mes ordres; qu'il m'a empêché de » la suivre; mais que s'il lui arrive quelque » mal, il compte de n'avoir plus de fils » en moi.

» Seigneur, dit Avite, la passion peut- » elle avoir tant d'empire sur vous ? Pou- » vez-vous oublier qui vous êtes, & ce » que vous devez à votre roi qui est aussi » votre pere ? Je ne sçai plus qui je suis, » interrompit le prince; mais plût à dieu » que j'eusse terminé mes jours il y a dix » ans ! Et se promenant dans la chambre, » il montroit assés par ses soupirs & par » ses gestes quel étoit le trouble de son ame.

» Godomar qui aimoit tendrement le » prince son frere, conjura le sage gou-

» verneur de ſe rendre auprès du roi, & » de faire tous ſes efforts pour l'adoucir, » tandis q'il eſſayeroit, lui, de ramener » Sigiſmond. Hélas! continua-t'il tout bas, » je crains bien que le roi conſeillé par » le perfide Ardilan ne ſe porte à quelque » violence, ſi vous ne détournez par » votre ſageſſe l'effet de ſes avis perni- » cieux. Avite ſortit à l'inſtant, & paſſa » chés le roi. Godomar ſe voyant ſeul » avec le prince, lui dit : Mon frere, » vous ne doutez pas que je ne ſois infini- » ment ſenſible à vos déplaiſirs; mais je » veux qu'en cette occaſion vous comptiez » ſur moi, comme ſur vous-même. Si- » giſmond tournant les yeux vers Godo- » mar, comme s'il fût revenu d'un profond » ſommeil : Mon frere, lui dit-il, par- » donnez moi; je ſuis tellement hors de » moi-même, que je ne vous ai point en- » tendu. Et Godomar lui ayant repeté les » proteſtations qu'il venoit de faire : Je » vous confierai mes peines, répondit Si- » giſmond; vous verrez enſuite le remede » que vous y pourrez apporter.

» Vous ſçavez que Dorinde eſt partie, » & que je devois l'accompagner; mais » le perfide Ardilan m'en a empêché. La » malheureuſe Dorinde n'avoit pour toute » compagnie que Darinée; les dieux la lui » ont ravie, comme vous le ſçavez, &

» la voilà seule dans les bois, pendant la
» nuit, & sans sçavoir où aller. Mais ce
» qui m'afflige davantage; c'est qu'Ardi-
» lan sçachant que l'oracle lui a répondu
» qu'elle trouveroit dans le Forest du sou-
» lagement à ses ennuis, ne manquera pas
» d'en informer le roi; & le roi qui est in-
» digné de la préference qu'elle m'a don-
» née sur lui, la fera suivre infailliblement,
» & si on la rencontre, je crains qu'on
» ne lui fasse quelqu'outrage. Si ce mal-
» heur arrive, je jure que dans ma fureur
» je ne respecterai personne, & qu'Ar-
» dilan sera la premiere victime que j'im-
» molerai.

» Godomar garda quelque temps le si-
» lence; puis reprenant la parole: Mon
» frere, dit-il, votre crainte me paroît
» bien fondée. Ardilan a raconté au roi
» en ma presence ce que vous dites de l'o-
» racle; & soudain après avoir parlé fort
» bas, il a fait appeller Clorante, & lui
» ayant dit quelque chose à l'oreille, il a re-
» levé ensuite sa voix: Allez vous préparer,
» lui a-t'il dit; cependant on expediera
» vos dépêches; surtout usez de diligence.
» Vous sçavez que Clorante est de toute sa
» garde celui en qui il a le plus de confian-
» ce, & qui a le moins d'égard pour nous.
» Or, si vous l'approuvez, je monterai à
» cheval avec quelques-uns de mes amis, &

» je ſuivrai Clorante, afin de m'oppoſer
» à ſa violence. Mon frere, dit Sigiſmond
» en embraſſant avec tranſport le jeune
» prince, j'accepte ce que vous m'offrez;
» il n'y a que ce moyen de me conſerver
» la vie. Voyons ſeulement, ajouta Go-
» domar, qui ſont ceux que je pourrai
» prendre avec moi.

» Après avoir déliberé ſur le choix, ils
» en trouverent neuf ſur la fidélité deſ-
» quels ils pouvoient compter. Périandre,
» Bellimart, Ceraſte & moi nous fumes
» de ce nombre. Les princes nous envoye-
» rent chercher incontinent, & nous firent
» part de leur deſſein. Nous répondîmes
» que nous étions prêts à marcher; &
» nous nous aſſemblâmes tous chés Bel-
» limart; comme il commandoit dans la
» ville, nous crûmes avec raiſon que notre
» deſſein ne ſeroit point ſoupçonné.

» Deux heures après, nous nous preſen-
» tâmes à la porte avec le jeune Godomar;
» Ardilan voulut ſçavoir où nous allions.
» Bellimart ayant répondu que nous al-
» lions joindre Clorante, le roi, dit Ar-
» dilan, ne m'a point commandé de vous
» laiſſer ſortir. Alors Godomar s'avança,
» & dit: Depuis quand êtes-vous devenu
» le cenſeur de mes actions? Qu'à l'inſ-
» tant cette porte ſoit ouverte. Seigneur,
» reprit Ardilan, je ne vous avois pas re-

» marqué; mais agréez que je n'ouvre point
» cette porte ſans ordre du roi qui me l'a
» défendu en termes exprès.

» Ah, traître, s'écria Godomar en pre-
» nant une hache d'armes, je vais payer
» toutes tes perfidies; en même temps il
» lui fend la tête; les autres furent ſi ef-
» frayés, qu'ils n'oſerent reſiſter; d'ail-
» leurs, ils aimoient autant le prince,
» qu'ils déteſtoient Ardilan. A peine
» avions-nous quitté le pavé, que la nuit
» nous ſurprit. Nous arrivâmes au pont;
» & n'y trouvant perſonne, nous pourſui-
» vimes notre route vers le Foreſt. Cent
» fois nous nous perdimes dans les mon-
» tagnes, ignorant tous le chemin de Feurs
» où nous voulions aller. Nous primes
» donc la réſolution d'attendre le jour au
» premier village que nous trouverions,
» & de prendre des guides. Là nous appri-
» mes que nous nous étions éloignés de tout
» le chemin que nous avions fait depuis le
» pont. Il fallut retourner ſur nos pas; ce
» qui deſeſperoit le jeune prince. Mais
» une choſe le conſola; c'eſt qu'il ſçeut
» que Clorante n'étoit parti que fort tard
» du lieu où il vouloit paſſer la nuit, &
» que ſes chevaux étoient preſque tous
» deferrés. Le lendemain nous rencontrâ-
» mes un vieillard qui venoit du lieu où
» nous allions, & qui dit au prince qu'il

» venoit d'y conduire une jeune fille bien
» desolée. Vous verrez, dit le prince, en
» s'adressant à nous, que c'est celle que
» nous cherchons. Mon pere, ajouta-t'il,
» en parlant au vieillard, dites-moi qui
» est celle que vous avez conduite? Sei-
» gneur, répondit-il, vous n'en sçaurez
» rien par moi, car j'ignore pour quel des-
» sein vous la cherchez. C'est, dit le prince,
» pour son bien. Si cela est, repliqua-t'il,
» Tautates dirigera lui-même vos pas;
» elle est bien digne d'être assistée, & il
» connoît vos intentions. Mais moi à qui
» elles sont cachées, je n'oserois en dire
» davantage; je serois coupable de tout le
» mal qui pourroit arriver, puisqu'elle a
» été remise en ma garde. Le jeune prince
» admirant la vertu du vieillard, le combla
» de louanges, & lui donna une piece d'or.

» Nous ne fumes pas fort loin, sans
» reconnoître la piste dont le vieillard
» nous avoit parlé. Nous la suivîmes jus-
» qu'à Feurs, où la nuit nous obligea de
» nous arrêter. Clorante avoit logé au
» même lieu où nous étions descendus; le
» lendemain on nous dit qu'il avoit passé
» le Lignon. Nous voilà sur les traces qui
» nous menerent jusqu'à un carrefour, où
» nous reconnûmes qu'il avoit demeuré
» quelque temps; mais ce qui nous em-
» barrassa, fut que nous jugeâmes par les

» traces mêmes qu'ils s'étoient séparés en
» trois troupes.

» Le prince voulut absolument que nous
» nous separassions de même. Ainsi, con-
» tinua-t'il, Bellimart, Periandre, & Me-
» rindor, avec leurs trois amis, prendront
» la route qui mene au Lignon ; Cerasto
» & les autres cinq chevaliers iront à
» droite, mais sans passer la Loire ; &
» moi, dit-il, après avoir repassé le Li-
» gnon, je prendrai à gauche ; & dans trois
» jours nous nous trouverons tous au pié
» de ce temple que vous voyez au milieu
» de la plaine, élevé comme un écueil.

» Sans doute, un dieu avoit inspiré le
» prince ; à peine avions-nous fait une
» lieue & demie, Bellimart, Periandre &
» moi, que nous trouvâmes Dorinde, mais
» entre les mains de Clorante qui vouloit
» l'enmener. Le ciel favorisa notre en-
» treprise. Ils étoient quinze ou seize ; ce-
» pendant nous les défimes, & leur en-
» levâmes Dorinde. La victoire nous a
» couté cher, il est vrai ; car nous avons
» perdu Bellimart ; Periandre un cousin
» germain, & moi un frere. Or, madame,
» nous avons amené Dorinde dans cette
» capitale. Elle vient se jetter entre vos
» bras, comme dans un asile assuré.

Après que Merindor eut fini, Amasis prit la parole, & leur dit : » Genereux
chevaliers,

» chevaliers, Dorinde a cette obligation
» à votre valeur, qu'elle eſt arrivée dans
» un lieu, où elle ne ſera point autre-
» ment traitée que ma fille elle-même.
» Je vous conjure ſur tout d'aller vers le
» prince Godomar, & de le ſupplier en mon
» nom de venir ici. Je meurs d'envie de
» lui rendre les ſervices qui ſont dûs à un ſi
» genereux prince. Madame, répondit Pé-
» riandre, le prince ne manquera pas de
» venir vous rendre ſes devoirs, & de vous
» recommander la belle Dorinde, par con-
» ſideration pour le prince Sigiſmond.

A peine avoient-ils achevé, que Leoni-
de avertit Galatée, que Dorinde & celles
qui l'avoient accompagnées, étoient dans
la ſale. En même temps Amaſis la chargea
d'aller les recevoir. Galatée le fit avec
d'autant plus de joie, que Lycidas frere de
Celadon étoit de la troupe, & qu'elle mou-
roit d'envie de lui parler. Galatée ſçavoit
déja par Leonide qui étoient Florice, Cir-
cène, & Palinice. Après avoir parlé quel-
que temps à Dorinde, elle vint les trou-
ver, & leur donna mille marques de ſes
bontés. Madonte ſçachant auſſi que ces
étrangeres qu'elle connoiſſoit, étoient ſi
près, s'avança pour les embraſſer. Elles
eurent de la peine à la reconnoître dans
ſes nouveaux habits, & toutes rougirent
de s'être mépriſes à ſon égard. Et les ber-

gers s'éloignant par respect, elle leur dit qu'elle vouloit qu'ils la regardassent toujours des mêmes yeux, & que jamais elle n'oublieroit les grandes obligations qu'elle leur avoit. » Mais il faut, ajouta-t'elle, » qu'avec la permission de Galatée vous » voyiez ce que je cherchois, lorsque vous » m'avez vue déguisée, & que vous jugiez » si j'avois raison.

A ces mots prenant Florice d'une main, & Circène de l'autre, elle les pria toutes de venir avec elle dans la chambre de Damon. Amasis qui y étoit encore les embrassa, & leur fit tout l'accueil imaginable ; mais lors que Galatée lui eut presenté Dorinde, elle fut ravie de la voir par consideration pour le prince Sigismond.

Jusqu'ici Hylas & Adraste n'avoient point encore parlé. Adraste admiroit ce palais si different des cabanes où il avoit été nourri, & Hylas ne trouvoit rien dans toute la troupe qui le piquât. Mais Madonte l'ayant enfin apperçu : » O dieu ! » s'écria-t'elle, Hylas, je ne vous ai point » rendu ce que je dois à notre ancienne » amitié. Quelle opinion aurez-vous de » moi ? Meilleure que jamais, madame, » répondit l'inconstant, car il me semble » que nos caracteres sont fort ressemblans. » M'en préservent les dieux, repliqua » Madonte, je ne voudrois pas vous res-

» sembler par l'inconstance. Je ne vous
» conseille pas de l'essayer, ajouta-t'il,
» vous me copieriez fort mal. Je veux
» dire seulement que lorsque j'ai ce que
» je desire, je me soucie peu de tout le
» reste ; & si je ne me trompe, vous pen-
» sez de même, à present que vous avez
» trouvé ce chevalier. » Damon demanda doucement à Madonte qui étoit ce berger ; & l'ayant appris : » Gentil berger,
» dit-il, voulez-vous que je croye ce
» que je viens d'apprendre ? Seigneur,
» répondit Hylas, il ne peut rien sortir
» d'une si belle bouche, qui ne soit bon.
» Cependant, ajouta Damon, ce qu'elle
» m'a dit n'est pas à votre avantage ; elle
» vous donne pour le plus inconstant des
» hommes.

» C'est me rendre justice, reprit Hylas ;
» & je suis bien éloigné d'en rougir. Si,
» pour bien aimer, il faut prendre le ca-
» ractere de la personne que l'on aime ;
» sur les bords du Lignon, il n'y a pas un
» berger qui ne soit inconstant, parce
» qu'il n'y a pas une bergere qui ne le
» soit. Ah, Hylas, interrompit Madonte,
» vous sçavez bien que vous parlez con-
» tre votre conscience. Madame, répon-
» dit-il, si je vous le prouve, qu'aurez-
» vous à dire ? c'est répondit Madonte,
» ce que je ne croi pas que vous puissiez

» faire. Madame, dit Hylas, j'ai aimé
» Laonice, Phylis, Alexis, Stelle, & quel-
» ques autres; elles étoient donc incon-
» stantes, ou je n'ai point pris leur ca-
» ractere. Du moins, repliqua Madonte,
» ne me prouverez-vous pas que tous
» soient inconstans. Le pauvre Adraste est
» un bel exemple du contraire; s'il avoit
» pû devenir inconstant, il ne seroit pas
» dans l'état où nous le voyons. O ma-
» dame, repartit Hylas, il n'est pas in-
» constant, parce qu'il est insensé.

Alors Palemon qui n'avoit point encore ouvert la bouche s'adressant à Madonte: » Madame, lui dit-il, si vous êtes
» sensible au malheur de ce berger, dai-
» gnez joindre vos prieres avec les nôtres,
» pour engager la nymphe Amasis à lui
» rendre sa premiere santé. Comment,
» répondit Madonte, pensez-vous que la
» reine puisse le guerir? Madame, ajou-
» ta Palemon, on nous l'a fait entendre,
» & nous vous supplions d'interceder pour
» lui.» Aussi-tôt Madonte prit le berger par la main, & s'avança vers Amasis qui entretenoit Dorinde. En même-temps le sage Adamas revint de la ville où il avoit donné ses ordres; Amasis vouloit lui parler, mais elle n'osa interrompre Madonte qui avoit déja commencé à supplier pour Adraste. » Madame, lui dit la

» sage Adamas, ce que l'on vous demande
» n'est pas à la verité selon la religion
» des druides ; mais les romains ont aussi
» établi la leur ici ; & c'est un fait constant
» qu'ils en usent de la sorte, & qu'ils ont
» souvent operé de ces guerisons. Eh bien,
» dit Amasis, je ferai tout ce qu'on
» voudra ; & s'il guerit, j'accorderai la
» premiere chose qui me sera demandée,
» si elle est en ma puissance.

Le druide profitant du silence, & s'adressant à la nymphe : » Madame, dit-il,
» je viens d'être informé que sépt chevaliers sont arrivés dans cette ville, &
» qu'ils demandent des nouvelles du prince Godomar. N'en sçavez-vous point
» les noms, interrompit Périandre ? L'un
» d'eux, répondit Adamas, s'appelle Alcandre, & un autre Amilcar, si je ne
» me trompe. Ils ne sont pas de notre
» troupe, ajouta Périandre ; mais ils sont
» de nos amis. » Circène entendant nommer Alcandre, ne put s'empêcher de
rougir ; & Florice s'approchant du sage
Adamas : » Ce sont mes freres, dit-elle ;
» & je ne pouvois apprendre une plus
» agréable nouvelle. Si nous entendions les
» noms des autres. . . . Voici la liste qui
» m'a été remise, interrompit Adamas. On
» y lut Silene, Lucindor, Clorian, Cerinte,
» & Belisard. » Alors les étrangeres s'écrier-

rent : » O dieux, quel bonheur est le nô-
» tre ; car, dit Circène, Silene, & Lucin-
» dor sont mes freres ; & Clorian & Ce-
» rinte sont freres de Palinice. Permettez-
» vous, madame, interrompit Florice en
» s'adressant à la nymphe, que nous al-
» lions les trouver ; il y a long temps
» que nous ne les avons vus ; & nous serions
» au desespoir qu'ils partissent, sans que
» nous les vissions. Non, non, répondit
» la nymphe, je les supplierai de venir
» ici, s'ils veulent des nouvelles du prin-
» ce ; & Merindor s'étant offert de les
» avertir, il en reçut l'ordre d'Amasis.

Le chevalier, & Clindor qui l'avoit suivi, n'étoient pas encore descendus du château, qu'ils les rencontrerent. Et leur ayant fait entendre la volonté d'Amasis, ils prirent tous ensemble le chemin du château, où ils furent reçus par les nymphes & les chevaliers avec tout l'accueil imaginable. Mais, qui eût vû les caresses de Florice, de Circène, & de Palinice, auroit jugé qu'un plus grand interêt que celui de la proximité les animoit.

Après ces premieres démonstrations, Alcandre revint vers Amasis, & lui dit : » Madame, le prince Sigismond nous a » chargés de vous presenter ses services, » & de vous assurer que s'il s'offre » quelqu'occasion où ils vous soient utiles,

» il s'estimera infiniment heureux de re-
» cevoir vos ordres. Seigneur chevalier,
» répondit Amasis, je reconnois ici la géné-
» rosité du prince envers les dames; aussi
» devons-nous l'honorer & le servir à ja-
» mais, & je proteste de conserver ces
» sentimens tant que je vivrai. Puisque
» vous cherchez le prince Godomar, vous
» en sçaurez ici des nouvelles assurées.

Alors Périandre & Merindor lui dirent où ils devoient le trouver le lendemain; & comme Alcandre en jettant les yeux sur l'assemblée, apperçut Dorinde: » C'est
» bien ici, dit-il, en se tournant vers la
» nymphe, que nous jouirons du fruit de
» notre voyage, puisque je vois Dorinde
» qui en est le principal sujet. Madame,
» Sigismond ne manquera pas de vous la
» recommander, & lorsqu'il la sçaura entre
» vos mains, il sera transporté de joye.

Cependant, on vint avertir Adamas qu'un chevalier nommé Ceraste étoit à la porte avec douze autres tous armés qui demandoient à entrer. Le druide l'ayant dit à la nymphe, Périandre & Merindor s'écrierent: » C'est assurément le prince
» Godomar qui aura sçû que Dorinde est
» ici. Plût à dieu, dit la nymphe, que
» j'eusse le bonheur de recevoir dans mon
» palais un si grand prince!

Adamas envoya en diligence pour faire

ouvrir la porte, & sçavoir, s'il étoit possible, la verité. Et pendant que tous les chevaliers descendoient, il revint vers la nymphe, & lui dit : » En verité, madame, » il semble que dieu prend en main votre » défense. Voyez les secours inesperés qu'il » vous envoye. Je croi, du moins, si Da» mon & Alcidon l'approuvent, qu'il est » à propos que vous découvriez au jeune » prince l'embarras où vous jettent la » mort de Clidaman, & la perfidie de » Polemas. » Les deux chevaliers furent de cet avis, & conseillerent à la nymphe de s'attacher Godomar le plus qu'elle pourroit, parce que Sigismond ayant à sa cour deux personnes qui lui étoient si cheres, il ne manqueroit pas de la secourir au besoin.

Pendant que l'on disposoit tout, pour recevoir le jeune prince, les chevaliers étoient déja arrivés près de la porte. Le prince étoit déja entré, sans vouloir se faire reconnoître; mais Périandre & Merindor l'ayant rencontré, ils lui marquerent tant de respect, que la nymphe fut bien tôt avertie que c'étoit Godomar luimême. Elle dépêcha Adamas pour le recevoir, & elle accompagnée de Galatée, de Madonte, de Daphnide, de ses nymphes, de Dorinde, & de toutes les étrangeres, elle alla au devant de lui jusqu'à

la porte du château. Incontinent, le prince y arriva. Dès qu'il eut apperçu les nymphes, il mît pié à terre, & se faisant ôter son heaume, il vint saluer Amasis avec une grace infinie. » Je viens, dit-il, » madame, vous rendre avec joye des » devoirs indispensables ; & pour vous » assurer que le prince Sigismond & moi, » & tous ceux qui dépendent de nous, dont » voici un bon nombre, nous sommes à vo- » tre disposition. Nous acceptons avec une » extrême reconnoissance ma fille & moi, » répondit Amasis, l'offre génereuse que » vous nous faites.

Dorinde vint alors se jetter aux piés du prince, pour le remercier de ce qu'il avoit fait pour elle (car la nymphe lui en avoit dit quelque chose) & pour le supplier de ne la point abandonner. Le prince ne la reconnut qu'à sa voix ; & la relevant avec bonté : » Belle Dorinde, » lui dit-il, vous êtes trop chere à Sigis- » mond, pour craindre qu'aucun de ceux » qui lui appartiennent, vous abandonne. » D'ailleurs, vous êtes sous la protection » d'une grande reine, & mon frere Si- » gismond m'a chargé de lui recomman- » der vos interêts. » Puis se tournant vers Amasis : » Madame, continua-t'il, je n'ai » fait ce voyage que pour défendre Do- » rinde, & vous supplier de lui permettre

» qu'elle puisse demeurer dans vos états,
» tant que la fortune lui fermera le re-
» tour dans sa patrie. En échange, nous
» vous offrons, mon frere & moi, nos
» personnes & nos vies. Seigneur, répon-
» dit la nymphe, je veux que Dorinde ait
» ici la même puissance que moi ; elle ne
» me sera pas moins chere que la nymphe
» Galatée ma fille.

Godomar fut ensuite conduit dans l'appartement qui lui étoit destiné ; & tandis qu'on le désarmoit, il raconta à Périandre & à Merindor, qu'après s'être separés le jour d'auparavant, il avoit long temps marché sans rencontrer personne, & qu'enfin ils avoient apperçûs dans la plaine une troupe de gens à cheval ; & que s'étant mis à les suivre, ils avoient trouvé que c'étoit le lieutenant de Clorante avec quinze ou seize chevaux. » Il nous apprit,
» ajouta le prince, qu'ils avoient ordre
» de se trouver le soir même au carrefour
» où nous nous étions separés. Un des
» miens leur dit que le roi nous avoit en-
» voyés pour le même sujet ; ainsi nous
» marchâmes le reste du jour ensemble,
» & sur le soir, nous trouvâmes au car-
» refour Ceraste qui me raconta la mort
» de Clorante, & la défaite de sa troupe.

Alors me découvrant le visage : » Ne
» songez point à venger Clorante, leur

» dis-je ; c'est par mon ordre que l'on a
» retiré de ses mains une fille innocente.
» Vous pourrez le rapporter au roi, &
» lui déclarer que je n'ai pû souffrir qu'une
» femme fût outragée en ma presence.

» Quel fut leur étonnement, quand
» ils m'entendirent tenir ce langage ! Ils
» vinrent enfin me rendre l'honneur qu'ils
» me devoient, & je leur permis de s'en
» aller. Je croi qu'ils pourront aujourd'hui
» informer le roi de ce qui s'est passé. Pour
» nous, comme il étoit déja tard, nous
» couchâmes près de là, dans un lieu que
» l'on nomme Ponsins. C'est là que nous
» apprîmes le détail de votre combat, &
» le parti que vous aviez pris de con-
» duire ici Dorinde.

Déja le prince étoit habillé, lorsqu'Alcandre & ceux de sa troupe vinrent lui baiser les mains, & lui dire que n'ayant point eu le bonheur de l'accompagner, ils avoient du moins été des premiers à le suivre avec l'aveu du prince Sigismond.
» Mais, interrompit le prince, que dit le
» roi, lorsqu'il sçut la mort d'Ardilan, &
» mon départ ? Seigneur, dit Alcandre, si
» le roi vous blâma, comme vous n'en
» sçauriez douter, la cour & le peuple
» vous benît. Sigismond surtout, & la
» princesse Clotilde avoient peine à rete-
» nir les transports de leur joye. Je loue

» dieu, ajouta le prince, qu'il ait si bien
» adressé nos pas; & j'espere qu'il nous
» continuera sa protection. Seigneur,
» ajouta Alcandre, le prince Sigismond
» nous a chargés d'une quantité prodigieuse de pierreries. » En même temps ils les mirent sur une table, & le prince les reçut comme un témoignage de la bonne volonté de son frere, & de son attention : » Non, dit-il, que j'en aye besoin,
» tant que j'aurai mon épée, & tant de
» braves gens autour de moi.

A ces mots, les ayant tous embrassés, il sortit avec eux pour se rendre dans la sale où étoient les nymphes, & où l'on avoit dressé les tables pour le dîner. Amasis voulut le faire asseoir d'abord, mais averti que Damon étoit retenu au lit par ses blessures, il demanda la permission de l'aller voir. Damon en fut si penetré, que depuis il ne se détacha point de Godomar.

Clindor de son côté enmena les bergers, & les bergeres, excepté Dorinde à qui Amasis ne voulut point permettre de quitter Galatée; mais à sa place il enmena les freres de Florice, de Circène & de Palinice.

Cependant, le prince se mit à table; & pour lui obéir, chacun s'assit sans cerémonie; on ne parla presque que de la fortune de Dorinde, & du déplaisir qu'avoit eu Sigismond de ne pouvoir la suivre. De-

monde connut alors qu'elle avoit injustement soupçonné la fidelité du prince ; & parce qu'elle gardoit un morne silence : » Avouez, lui dit le prince, que vous » n'êtes pas encore bien revenue de votre » frayeur. Seigneur, répondit-elle, je suis » sous la protection de personnes trop » puissantes, pour craindre maintenant. » J'ai été effrayée, il est vrai, eh qui ne » l'eût été à ma place ? Mais, seigneur, » ajouta-t'elle, admirez la fortune, qui » pour m'affliger, a voulu que je fusse » délivrée par les mains des trois hommes » qu'après Ardilan je détestois le plus ; & » vous sçavez, prince, si j'ai raison de » les hair.

Alcidon prenant la parole : » Madame, » dit-il, vous ne démentez point le ca- » ractere de toutes les belles ; car je n'en » ai point encore vû à qui les services » pussent faire oublier les offenses ; & ce » qui est pis encore, ces offenses le plus » souvent sont imaginaires. Seigneur che- » valier, répondit-elle, j'ignore le carac- » tere des belles dont vous parlez ; mais » je connois par experience celui des hom- » mes ; & je n'en ai encore vû qu'un seul » qui ne fût pas trompeur. Je voudrois bien sçavoir qui est ce phenix, reprit le prince » en souriant. C'est Hylas, ajouta-t'elle. » Hylas, dit Madonte ; & n'est-ce pas la

» plus inconstant des hommes ? Il est in-
» constant, je l'avoue ; mais il se donne
» pour tel. Et le prince Sigismond, repar-
» tit Godomar, en quel rang le mettez-
» vous ? Je ne le sçai pas bien moi même,
» repliqua Dorinde ; mais avant que j'eusse
» l'honneur de vous voir ici, je l'ai mis
» au rang des autres.

En même temps Périandre & toute sa troupe que Clindor avoit amenée, entra dans la sale ; & Dorinde voulant rompre cet entretien : » Seigneur, lui dit-elle, si » vous ne connoissez point Hylas, jettez » les yeux sur ce berger chauve, vous ver- » rez de tous ceux qui se mêlent d'aimer » l'homme le moins dissimulé. » Alors le prince, & tous ceux qui avoient entendu Dorinde regardant Hylas, il s'imagina qu'il y avoit quelque chose dans son ajustement qui n'alloit pas bien. Et Daphnide s'en étant apperçue, » non, lui dit- » elle, Hylas ; ce qui attire nos regards, » n'est pas votre habit, c'est votre ca- » ractere d'inconstant. Il est vrai, reprit » Hylas, que j'aime le changement ; & » par là même je ressemble aux deux sexes. » Avouez du moins, interrompit Dorin- » de, que l'on trouve plus d'infideles par- » mi les hommes que parmi les femmes ; » car il n'y a point de femme qui ne puisse » se plaindre de quelqu'infidelité, & je

» vois bien des hommes qui ne s'en plai-
» gnent pas. C'eſt repartit Hylas, qu'ils
» rougiroient de ſe plaindre d'une choſe
» ſi commune.

Dorinde alloit repartir, lorſqu'Amaſis & le prince ſe leverent de table. Et Godomar s'approchant de Dorinde : « Soyez perſuadée, lui dit-il, que Sigiſ-
» mond vous aime plus que ſa vie ; lorſ-
» que j'aurai le loiſir de vous entretenir,
» & que vous ſçaurez ce qu'il m'a chargé
» de vous dire, vous avouerez qu'il mé-
» rite d'être compté parmi ceux qui ſça-
» vent aimer. » Enſuite il ſupplia Amaſis de lui permettre de ſe rendre auprès de Damon ; il étoit informé de ſa valeur, & il vouloit gagner ſon amitié. La nymphe répondit qu'elle l'y accompagneroit. Thamyre, Celidée, Palemon, Doris, & le malheureux Adraſte étoient déja dans ſon appartement. Lorſque le prince entra, Thamyre ſupplioit Damon de ſe ſouvenir qu'il lui avoit promis de guerir Celidée. Et Damon lui ayant dit qu'il ne s'agiſſoit que d'avoir quelqu'un qui accompagnât Halladin ſon écuyer, il s'offrit de faire le voyage.

Celidée ne pouvoit conſentir à cette ſeparation ; elle aimoit mieux ne recouvrer jamais la beauté qu'elle avoit perdue, & dont elle faiſoit peu de cas ; ou du moins

elle vouloit le ſuivre. Thamyre s'y oppoſant, elle verſoit un torrent de larmes; elle en étoit toute baignée, lorſque le prince entra. Senſible à l'état où il la voyoit, il demanda quel outrage on lui faiſoit. » Seigneur, répondit Damon, » cette bergere que vous voyez ſi affligée » a été d'une beauté admirable; on la lui » veut rendre; & elle pleure pour ne la » point recouvrer. Mais, ajouta Damon, » ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt » qu'elle s'eſt defigurée elle-même, & » cela pour n'être point aimée. O ciel, » dit Godomar, vous me racontez des » prodiges incroyables! Seigneur, inter- » rompit Celidée, voilà l'eſtime que l'on » doit faire de ce qui ne peut ſervir à notre » ſatisfaction, & qui peut nuire beaucoup » a notre repos.

» Mais, reprit Madonte, voyez, Sei- » neur, ce malheureux berger qui regarde » cette tapiſſerie, il n'eſt pas moins digne » d'admiration. Il avoit long temps aimé » la bergere auprès de laquelle vous le » voyez; & lors qu'il perdit l'eſperance » de la poſſeder, il perdit en même temps » ſa raiſon. S'il a quelques intervales, il » les employe à regreter la bergere. Mais, » Seigneur, ajouta Amaſis, nous voulons » eſſayer un remede pour le guerir. Quel » eſt ce remede, dit le prince? C'eſt, in-

» terrompit

» interrompit Adamas de planter un clou » dans le temple de Jupiter, vis-à-vis » celui de Minerve, après avoir touché » les temples du berger avec ce même » clou. Il est vrai, dit Godomar, que j'en » ai vû guerir plusieurs de la sorte. Il faut » donc, ajouta la nymphe, faire avertir » le grand pontife, afin qu'il vienne m'ex- » pliquer ce que j'aurai à faire ; & c'est » vous Adamas, continua-t'elle, que je » charge de ce soin.

Cependant, Adamas tirant un peu la nym- phe à l'écart, il lui representa combien le ciel l'avoit favorisée en lui envoyant un prince si genereux. » Madame, continua- » t'il, tout ce que vous aviez plus à crain- » dre, étoit quelque intelligence de Pole- » mas avec les rois voisins. Le plus dange- » reux de tous est Gondebaut, & dieu rend » ce bras impuissant, en vous donnant ses » deux fils. Maintenant, il est de votre pru- » dence de les interesser à votre conserva- » tion ; la protection que vous accordez à » Dorinde vous assure l'amitié de Sigif- » mond, & celle du Prince Godomar. » Mais comme Polemas pourroit être in- » formé par d'autres lettres de la perte » que vous avez faite, je suis d'avis que » vous préveniez ses desseins ; & vous en » avez une belle occasion. Vous voulez » guerir le pauvre Adraste ; voilà un pré-

» texte de retenir le prince Godomar. Il
» faut que celui qui plantera le clou, soit
» souverain magistrat ; ainsi vous serez
» obligée de faire un dictateur exprès pour
» cette cerémonie. Or, madame, vous
» avez le prince Godomar dont vous pou-
» vez faire choix. S'il accepte ce titre,
» comme il l'acceptera sans doute, il faut
» le lui continuer jusqu'à ce que vous
» soyiez tranquille du côté de Polemas.
»Mais, qu'ai-je maintenant à faire, dit
» Amasis. Je croi, madame, ajouta le druide,
» que vous devez faire entendre au prince
» que pour la guerison du berger, il doit ac-
» cepter ce titre. Puis la cerémonie étant
» faite, vous assemblerez avec lui Alci-
» don, & Damon, & vous lui declarerez
» la mort de Clidaman, & la trahison de
» Polemas. Il est trop genereux pour
» n'embrasser pas votre défense.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, Godomar s'étoit approché de Damon; Alcidon, Daphnide, & Madonte l'entretenoient de la fortune de Dorinde, & le prince la trouvant charmante dans son habit de bergere, eut envie de la faire peindre ainsi : Galatée qui l'avoit entendu, envoya incontinent chercher un peintre.

Cependant Amasis trouvant l'occasion de prévenir Alcidon & Damon sur ce

qu'elle avoit à dire au prince, elle leur en parla. Ils approuverent son dessein, & ils en firent eux-même l'ouverture. Le prince promit à la nymphe tout ce qu'elle souhaitoit; & la nymphe faisant appeller Adamas, elle lui commanda en sa presence de tenir tout prêt pour le projet qu'ils avoient medité.





L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

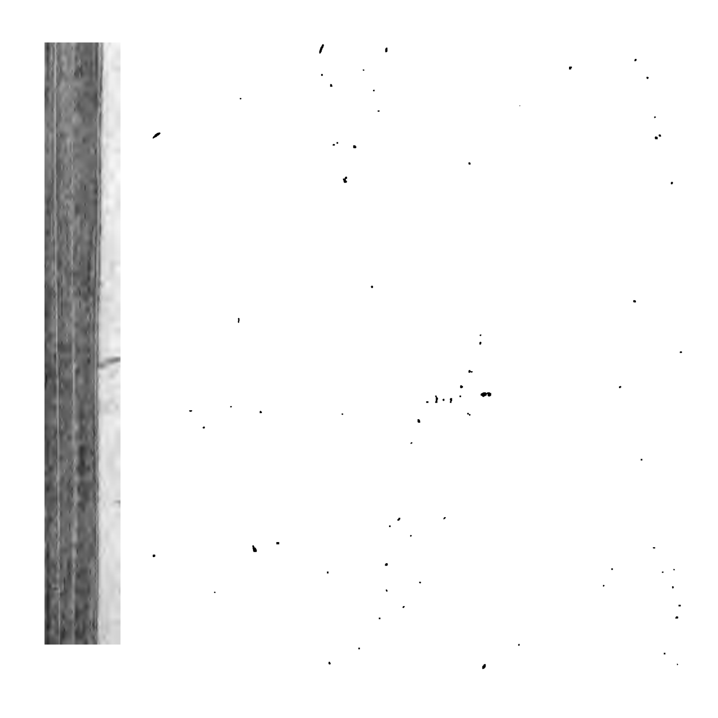
QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE NEUVIE'ME.

C'Est en ces divers entretiens qu'ils passerent le jour entier. La nuit vint enfin les surprendre, & les separa jusqu'au lendemain. Dorinde obtint d'Amasis par ses prieres & ses empressemens, qu'elle iroit dans la maison de Clindor avec ses compagnes. Merindor & Périandre donnoient la main à Dorinde; Lucindor & Cerinte à Florice, Amilcar & Silene à Palinice. D'un autre côté Thamyre aidoit la triste Celidée, qui étoit inconsolable de son prochain départ. Pour Adraste, il n'abandonnoit point Doris que conduisoit Palemon. Tous, excepté Hylas, &



Guélard Sc.



Belisard, qui ne s'attachoient à aucune, étoient assés occupez de leurs propres affaires, pour ne pas songer à Hylas. Alcandre & Clorian servoient Circène; Lucindor & Cerinte aimoient Florice; Amilcar & Silene soupiroient pour Palinice; Périandre & Merindor adoroient Dorinde, qui ne cessoit de leur reprocher leur infidelité, dès qu'ils lui parloient d'amour.

Lorsqu'ils furent arrivés, ils resolurent de veiller dans la chambre de ces bergeres, pour reparer en quelque sorte le temps qu'ils avoient passé loin d'elles. Mais Dorinde pour quelque raison dont elle fit part à ses compagnes, ne le voulant pas, elles s'excuserent toutes sur ce qu'elles avoient dessein de se trouver le lendemain au lever de Galatée; ils furent donc contraints de se retirer. Hylas fut par hazard logé dans la même chambre qu'Alcandre, Amilcar, & Belisard; les quatre autres chevaliers logerent ensemble. Hylas connoissoit les premiers depuis long temps; & dès qu'ils se virent seuls, ils parlerent de ce qu'ils avoient fait, depuis qu'ils ne s'étoient vus.

» Pour moi, dit Hylas, j'aurai bientôt » fait. Lorsque Chriseide eut trompé ses » gardes, pour aller du côté de Gergovie, » je la suivis, mais en vain. Il me fut im-

» possible de la rencontrer. Je trouvai
» Madonte & Laonice, & je vins avec
» elles dans cette contrée, où m'ont fixé
» ces aimables bergeres. Rien n'égale la
» douceur de leur vie. Leurs habits sont
» grossiers; mais d'ailleurs les bergers &
» les bergeres n'ont rien qui ressente
» le village. Entre tous les autres est un
» certain Silvandre, dont on ne peut trop
» admirer l'esprit. Pour les bergeres, elles
» sont si belles, elles ont tant de graces,
» & tant de naiveté, qu'il est impossible
» de les voir sans les aimer. Vous avez
» peut-être vû autrefois Florice, Circène,
» & Palinice; du moins vous avez sçu
» quel cas on faisoit à Lyon de leur beau-
» té. Eh bien, elles sont absolument effa-
» cées par ces gentilles bergeres.

» Comment, dit Alcandre, vous pré-
» tendez qu'il y ait quelque bergere plus
» belle que Circene? voilà ce que je ne
» puis souffrir. Encore si vous aviez parlé
» de Florice, de Palinice même. . . .
» Mon frere, interrompit Amilcar, je
» passe à Hylas ce qu'il voudra, pourvû
» qu'il excepte Palinice, dont la beauté
» est superieure à toute autre. Hé quoi,
» mes enfans, dit Hylas en souriant, il
» semble que vous preniez quelque interêt
» à ces filles. Si nous y prenons interêt,
» reprit Alcandre? sçachez, Hylas que nous

» les aimons depuis la mort de Teombre ;
» aussi si vous vous en souvenez, il n'y
» avoit pas long temps que nous étions
» revenus dans la maison paternelle. Il est
» vrai, répondit Hylas ; mais comme
» nous avions eu le loisir de contracter
» l'amitié qui est entre nous ; je croyois
» qu'il ne falloit pas plus de temps pour
» devenir amoureux, que pour deve-
» nir bons amis. Au contraire, dit Alcan-
» dre, il faut moins de temps pour choi-
» sir une maitresse, que pour choisir un
» ami.

» Hé bien, reprit Hylas, puisqu'il n'y
» a pas d'apparence que vous dormiez
» si tôt, racontez-moi vos amours, afin
» que je ne tombe plus dans le même in-
» convenient, lorsque je parlerai de vos
» maitresses. J'y consens, répondit Al-
» candre, à condition que vous ne mé-
» priserez plus Circéne pour l'amour de
» moi, ni Palinice par considération pour
» mon frere. Ni vous, Stelle, ajouta l'in-
» constant pour l'amour d'Hylas. Nous
» le promettons, dit Alcandre ; mais il
» faut encore, ajouta-t'il, que vous ve-
» niez auprès de nous ; je me fatiguerois
» trop à parler haut, & si long temps. »
Hylas vint incontinent les trouver, &
quelque temps après Alcandre reprit ainsi
la parole, tandis que Belisard dormoit.

HISTOIRE D'ALCANDRE, D'AMILCAR, de Circène, de Palmire, & de Florice.

» Peu de temps avant le mariage de
» Florice notre sœur avec Teombre, mon
» pere nous fit revenir des pays étrangers,
» où il nous avoit envoyés pour en ap-
» prendre les langues, & connoître les
» mœurs de nos voisins. Nous avions plus
» de vingt ans, lorsqu'il nous rappella.
» Nous étions peu connus dans notre pa-
» trie ; nous n'y connoissions presque
» personne, & nous n'aurions pas mê-
» me reconnu Florice notre sœur. Nous
» revînmes, comme vous sçavez, un peu
» avant le mariage de Florice ; & lors-
» que nous commençions à nous aimer,
» Teombre l'enmena à la campagne. Le
» ciel, il est vrai, eut pitié de nous ; il
» nous la rendit bien tôt après par la mort
» de Teombre. Florice ne l'avoit épousé
» que par raison d'état ; ses larmes furent
» bien tôt séchées. La tendresse que nous
» lui témoignions n'aida pas peu à sa con-
» solation. De son côté, elle n'oublioit
» rien pour nous rendre moins ennuyeux
» le sejour que nous faisions auprès de
» notre pere. Je veux, dit-elle, à mon
» tour, vous faire voir mes amies, vous
» les trouverez surement moins ennuyeuses
» que les personnes que vous voyez tous
» les

» les jours. Dès le lendemain, elle nous
» mena dans la maison de Circène, où
» nous trouvâmes Palinice, Dorinde, Clo-
» ris, Parthenopé & quelques autres, tou-
» tes belles & vertueuses. Pour moi, à
» peine j'eus jetté les yeux sur Circène,
» que je ne pus lui refuser mon cœur; &
» mon frere trouva en même temps Pa-
» linice si aimable, qu'il ne put s'empê-
» cher de l'aimer.

» Presqu'en même temps nous perdîmes
» notre pere; la douleur que nous en res-
» sentîmes devoit étouffer notre passion
» naissante; mais, Hylas, qui peut resister
» aux ordres du destin? Nous fûmes quel-
» que temps sans voir ces belles person-
» nes, la bienseance le vouloit ainsi; &
» la contrainte où nous vêcûmes alors, ne
» fit que rendre notre mal plus doulou-
» reux, & plus difficile à supporter.

» Palinice & Circène qui étoient les
» meilleurs amies de ma mere, ne man-
» querent pas de nous rendre visite à cette
» occasion. Et nous qui étions presque
» toujours avec Florice, dieu sçait si nous
» les reçûmes avec joye. Quand Circène
» eut long temps entretenu ma mere, elle
» vint faire ses complimens à Florice; je
» m'approchai d'elle, & Florice s'étant
» avancée vers Palinice, je me trouvai
» seul avec Circène. Après l'avoir remer-

» ciée de la part qu'elle daignoit prendre
» à notre affliction : je ne sçai, ajoutai-je,
» si en effet je dois vous être si obligé ;
» car je crains bien que cette visite n'ait
» pour moi des suites funestes. Si cela ar-
» rivoit, me dit-elle, ce seroit assurément
» bien contre mon intention ; si ce n'est
» pas votre intention, repartis-je ; c'est
» donc mon destin que vous causiez ma
» mort. Moi, repliqua-t'elle, je serai
» cause de votre mort ?

» Les visites qui survinrent m'empê-
» cherent de lui répondre ; & de tout le
» jour je ne pus renouer cet entretien.
» Amilcar de son côté saisissant l'occasion,
» s'approcha de Palinice, & lui dit : Les
» belles de cette contrée sont bien cruelles ;
» est-il possible qu'à la douleur dont nous
» sommes accablés, vous veuilliez encore
» ajouter celle qui causera ma perte ! J'i-
» gnore, répondit Palinice, comment je
» pourrois en être cause. Ils furent inter-
» rompus par le même accident qui nous
» avoit séparés Circène & moi. Sans doute
» nous obéissions au destin, puisque nous
» usâmes à peu près des mêmes discours
» pour déclarer notre passion.

» Quelques jours après, nous allâmes
» rendre à ces beautés les visites qu'elles
» nous avoient faites. Florice qui nous
» y avoit accompagnés, & qui avoit re-

» marqué que j'avois long temps entretenu » Circène, me dit au retour : Je ne vous » ai point averti, mon frere, de vous » défendre des charmes de Circène ; mais » ne vous y laissez pas surprendre ; elle » est tellement engagée ailleurs, que vous » ne devez pas vous flatter de la moindre » esperance. Clorian, frere de Palinice, » possede son cœur. Ah ma sœur, lui ré- » pondis-je, vous m'avertissez bien tard. » Mais, se peut-il que Clorian possede son » cœur, comme vous le dites ? *Ecoutez*, » Alcandre : Clorian est frere de Palinice » de tout temps amie de Circène ; d'ail- » leurs, le mari de Palinice étoit oncle » de Circène ; ce qui a formé entr'elles des » liaisons intimes. Et Circène a laissé pren- » dre sur elle à Palinice une si grande au- » torité, qu'elle ne pourroit guere quand » elle le voudroit se détacher de Clorian. » Mais, repliquai-je, si Clorian l'aime » tant, si Palinice a tant de pouvoir sur » elle, pourquoi leur mariage ne se con- » clut-il point ? Sçachez, reprit-elle, que » Circène a deux freres, dont l'un est fort » amoureux de Palinice ; & parce qu'elle » ne l'aime pas, il a résolu que Clorian » n'épouseroit point sa sœur, que Palinice » ne fût aussi déterminée à le prendre » pour son mari : voilà ce qui retarde le » bonheur de Clorian.

» Ma sœur, lui dis-je encore, si vous » m'aimez, il faut que vous me donniez » la connoissance de ce frere de Circène, » afin que j'essaye de le gagner. Mon » frere, continua-t'elle en souriant, je » vous dirois bien un autre secret, & plus » important pour vous; mais je ne sçai » comment m'y prendre. *Ah ma sœur*, si » vous voulez me conserver, ne me ca- » chez rien ! *J'y consens*; mais regardez » cette ouverture comme un des plus » grands témoignages de mon amitié. Cir- » cène a deux freres; Silene qui est l'aîné » aime éperdument Palinice & Lucindor; » A ce mot, Florice s'arrêta en souriant.... » Achevez, lui dis-je, Lucindor est amou- » reux de vous. Il le dit ainsi, répondit- » elle en se cachant le visage. Or je me » promets bien qu'il m'accordera tout ce » que je lui demanderai. Mais à quoi pen- » sai-je ? & que dira Lucindor ? *Ma sœur*, » lui dis-je, desabusez-vous, si j'aime Cir- » cène, c'est dans la vue de l'épouser. Pour » Lucindor, s'il est digne de Circène, » pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ? *Ah*, » *mon frere*, je pleure encore la mort de » Teombre... D'ailleurs il étoit si jaloux, » que je ne pourrois sans folie m'exposer » encore une fois au même inconvenient » *Comment* Lucindor est jaloux ? *Alcandre*, » me répondit-elle en souriant, vous

» voulez tout sçavoir ; je le veux bien.
» Lucindor ayant remarqué qu'un des
» freres de Palinice feignoit de m'aimer,
» ou m'aimoit peut-être, en a conçu une
» si violente jalousie, qu'il m'ôte le repos
» qu'il a perdu lui-même. Hé ma sœur,
» ajoutai-je, expliquez-moi cette enigme.
» Le frere de Palinice vous aime. Eh ne
» m'avez-vous pas dit que ce frère aime
» Circène ? Palinice a deux freres, me ré-
» pondit-elle ; l'un nommé Clorian, &
» qui aime Circène ; l'autre qui s'appelle
» Cerinte, & qui me montre quelque
» bonne volonté.

» Alors faisant un grand éclat de rire :
» Voici, lui dis-je, l'avanture du monde la
» plus singuliere. Palinice a deux freres,
» Cerinte qui vous aime, & Clorian qui
» aime Circène. Circène a deux freres aussi :
» Silene qui recherche Palinice, & Lucin-
» dor qui vous recherche. Et moi si j'aime
» la belle Circène, Amilcar adore Palini-
» nice. Ce fut de la sorte, Hylas, que j'ap-
» pris toutes ces intrigues : notre entre-
» tien finit par les promesses que me réi-
» tera Florice de me servir de tout son
» pouvoir, & de servir aussi Amilcar.

» Pour moi je pensai à m'établir avan-
» tageusement dans l'esprit de Circène ;
» & je crus que rien ne pouvoit y contri-
» buer plus que la discretion. Un jour

» qu'elle étoit chés Palinice, & qu'elle
» quitta ses gands, j'y glissai adroitement un
» petit billet. Circène se douta bien qu'il
» étoit de moi, parce que j'avois tenu ses
» gands entre mes mains ; mais elle feignit
» de ne pouvoir le deviner, parce qu'elle
» se défioit d'Andronire qui la servoit. Et
» pour lui témoigner qu'elle s'en soucioit
» peu, elle lui donna ces gands, mais après
» quelques refléxions elle les lui ôta, de
» peur qu'elle ne les montrât à Clorian.

» Quelques jours après, elle vint voir
» ma sœur, & lui montra le billet dont il
» s'agit. Florice reconnut aussi tôt ma
» main ; mais elle dissimula. Hé quoi, lui
» dit-elle, l'amour de Clorian dure-t'il
» encore ? Ceci, répondit-elle, n'a rien
» de commun avec lui, & j'en suis char-
» mée. Voyez si vous ne connoîtrez point
» ce caractere. Ah Circène, s'écria-t'elle,
» oui je le connois. C'est quelqu'un de
» mes proches qui a écrit ce billet, & à
» qui j'ai plusieurs fois representé l'inuti-
» lité de son dessein. Hé Florice, répondit-
» elle froidement, que vous ai-je fait ? Je
» n'ai point voulu vous déplaire, ajouta
» Florice, mais j'ai cru devoir détourner
» Alcandre d'une entreprise qui ne peut
» que lui être funeste ; & si l'on vous pre-
» noit à serment, ne tiendriez-vous pas
» le même langage ? Il est vrai, reprit

» Circène, que Clorian a des vues sur
» moi; mais si je ne change de sentiment,
» il ne parviendra pas où il espere; & je
» vous assure que son indiscretion m'in-
» dispose extrêmement contre lui. Puisque
» vous m'ouvrez votre cœur, dit Florice,
» je vous avouerai que Clorian fait trop
» valoir au public l'autorité qu'il prétend
» avoir sur vous, & qu'il donne lieu de
» juger qu'elle est bien plus grande en
» particulier. Je pense donc que vous de-
» vriez peu à peu diminuer cette autorité.
» Ah Florice, s'écria-t'elle, si vous con-
» noissiez le caractere de Palinice! quel-
» que jour que nous aurons plus de loi-
» sir, je vous en dirai davantage. Cepen-
» dant, continua-t'elle en souriant, ne
» croyez pas que je veuille être aimée
» d'Alcandre; & vous m'avez obligée,
» lorsque vous avez tâché de l'en détour-
» ner; continuez, je vous en conjure;
» sans doute vous y réussirez facilement.
» A ces mots, elle rougit un peu; ce-
» pendant ma sœur feignant de la croire:
» Soyez persuadée, lui dit-elle, que pour
» votre interêt, & pour celui de mon frere,
» je voudrois en effet y réussir; mais en
» verité je ne l'espere pas.
» En même temps, Amilcar & moi,
» nous entrâmes avec Palinice, & peu
» après Cerinte & Silene. Pour moi, après

» avoir salué la compagnie, je m'appro-
» chai de Circène. Cerinte lia conversa-
» tion avec Florice ; & Silene & Amilcar
» s'assirent près de Palinice. Voyant donc
» à Circène les mêmes gands où j'avois mis
» le billet, je lui dis : » Belle Circène, je
» vous jure que ce qui est dans vos gands
» est veritable. Dans mes gands, dit-elle ?
» *Oui, belle Circène*, répondis-je, & pre-
» nant les gands, je lui montrai le billet.
» Elle feignit de ne l'avoir point vû, &
» de se mettre encolere. Elle fit même
» semblant de l'effacer ; mais lui tenant
» la main : Pardonnez, lui dis-je, à l'excès
» de mon amour, & croyez que c'est en
» vain que vous voulez effacer ces ca-
» racteres ; ils sont gravés dans ce cœur
» que vous m'avez ravi. Alcandre, me
» répondit-elle, en me frappant douce-
» ment sur la main, vous plaisantez ; aussi
» reçois-je en ce sens tout ce que vous me
» dites. » Belle Circène, repartis-je, si je
» ne vous adore, je ne suis point Alcandre ;
» & je veux que le ciel m'ôte la vie, quand
» je cesserai de vous adorer.

» Je fus bien surpris de la voir tout à
» coup changer de visage ; mais ma sur-
» prise cessa bien tôt quand je vis entrer
» Clorian avec Lucindor. Clorian n'étoit
» point encore sûr que j'aimasse Circène ;
» mais il ne laissa pas de montrer un vi-

» sage severe & content, parce qu'il ne
» pouvoit souffrir que personne lui parlât.
» J'avoue que l'embarras de Circène me
» déplut, & qu'alors même je pris cent
» fois la résolution de ne l'aimer plus;
» mais ces beaux projets s'évanouissoient,
» dès que je venois à la regarder.

» Lorsque tout le monde se fut retiré,
» Florice me rendit l'entretien qu'elle avoit
» eu avec Circène, puis elle ajouta : Mon
» frere, Circène se détachera de Clorian
» plus facilement que je ne l'aurois crû;
» & à dire le vrai, il en use si imperieu-
» sement avec elle, que je ne sçai com-
» ment elle l'a pû souffrir. Ma sœur,
» croyez-moi, lui répondis-je, vous vous
» ressemblez toutes. Car, dites-moi, je
» vous supplie, si Lucindor veut vous trai-
» ter comme Clorian traite Circène, pour-
» quoi desapprouvez-vous en autrui, ce
» que vous approuvez en vous-même? Et
» si Circène s'ennuye de cette tyrannie,
» pourquoi serre-t'elle des nœuds qui lui
» déplaisent? Vous vous ressemblez toutes
» encore une fois. Vous voulez être mai-
» tresses; & vous vous plaisez à vous ren-
» dre esclaves; puis vous vous ennuyez
» de cette servitude, & pourtant vous pre-
» nez plaisir à y demeurer. Ne m'avez-
» vous pas dit que Lucindor ne peut souf-
» frir que Cerinte vous parle? Et qu'une

» jalousie pareille a été tout ce que vous
» avez éprouvé de plus triste avec Teom-
» bre ? Pourquoi donc vous y soumet-
» tre, & ne pas prendre sur Lucindor l'au-
» torité qu'il usurpe sur vous.

» Mais, qui vous a dit, interrompit
» Florice, que je crains Lucindor ? Mes
» yeux, repliquai-je, & vos actions. Puis
» vous m'assurez que Circène se lasse des
» airs imperieux de Clorian, & qu'il se-
» roit facile de l'en détacher. Hé, ma
» sœur, que ces esperances sont mal fon-
» dées, puisqu'elles dépendent de la ré-
» solution d'une femme !

» Tels furent les reproches que je fis à
» Florice, & qu'elle écouta avec la der-
» niere patience; mais enfin s'approchant
» de moi, & me prenant par le bras : Al-
» candre, me dit-elle, d'où vous vient
» cette mauvaise humeur ? & puisque nous
» sommes si insensées à vos yeux, dites-
» moi, vous qui êtes si sage, me conseil-
» lez-vous de rompre avec Lucindor ? Si
» je souffre de lui, vous devez en être
» charmé; il est frere de Circène, & par
» lui nous nous l'assurons. Ma sœur, lui
» dis-je, vous parlerai-je franchement ?
» Lucindor ne me paroît pas tout à fait
» déraisonnable; mais je ne puis souffrir
» les impertinences de Clorian. Mon frere,
» me répondit-elle incontinent, je vois

» bien que vous parlez maintenant selon
» votre cœur ; mais croyez-moi, conti-
» nuez de servir Circène ; souvenez-vous
» sur tout de cacher votre amour à tout
» le monde, & laissez faire le reste à votre
» merite, à l'impertinence de Clorian,
» au goût de Circène, & à mon assistance.
» Je goûtai les avis de Florice ; mais,
» Hylas, vous sçavez quel est l'empire
» de la passion. Quelques jours après, il
» m'échappa des actions qui ne firent que
» trop éclater ce que je voulois qui fût
» inconnu. Palinice les remarqua ; & com-
» me elle sçavoit que cette nouvelle pas-
» sion déplaisoit infiniment à Clorian, elle
» tira un jour Circène à l'écart, & lui
» representa combien il est peu sage de
» quitter une inclination assurée, pour une
» nouvelle inclination. Or, ajouta-t'elle,
» je me suis apperçue qu'Alcandre veut
» vous faire accroire qu'il vous aime : gar-
» dez-vous d'écouter ses discours seduc-
» teurs ; nous ne connoissons point encore
» son caractere ; je serois au désespoir que
» nous le connussions à vos dépens. Au
» reste, en vous tenant ce langage, je
» n'ai que votre interêt en vue. Pour ce
» qui touche mon frere, il est assez hon-
» nête homme pour vous engager à lui
» vouloir du bien. S'il venoit à remarquer
» quelque intelligence entre Alcandre &

» vous, j'ignore à quoi le porteroit son
» déplaisir; & je serois au desespoir de
» vous voir divisés. Ajoutez, ma fille,
» que rien ne décrie tant notre sexe que
» d'être servie de plusieurs; on s'imagine
» toujours que nous les retenons par des
» faveurs, ou par des esperances. Prenez
» en bonne part les avis que je vous
» donne, & montrez en les suivant cette
» sagesse qui m'a toujours frappée en vous.

» Circène écouta Palinice avec beau-
» coup d'attention; & quoiqu'elle sentît
» bien qu'elle ne parloit ainsi que par rap-
» port à Clorian, elle reçut toutes ces re-
» montrances sans se troubler. Elle la re-
» mercia même, & la supplia de lui con-
» tinuer toujours ses bontés; que pour
» elle, elle n'avoit point donné lieu à ce
» que j'avois fait, qu'elle me traiteroit
» désormais avec plus d'indifference en-
» core, & qu'elle devoit l'aider à cacher à
» Clorian ce qui pourroit lui déplaire, parce
» qu'elle ne vouloit pas à sa consideration
» lui causer le moindre ennui.

» Voyez, je vous supplie, combien la
» prudence est nécessaire dans ces occa-
» sions. A la verité, Circène en usa depuis
» plus froidement avec moi; mais aussi
» elle commença à ne plus douter que je
» l'aimasse. Tel fut le succès des remon-
» trances de Palinice. Ma sœur qui s'ap-

» perçut qu'elle ne m'osoit plus nommer
» sans rougir, que si je lui presentois des
» fleurs, ou des fruits, elle les refusoit;
» & que lorsque je m'approchois d'elle,
» elle s'éloignoit; un jour que nous étions
» seuls, elle me representa si vivement
» ces marques de mépris, que si j'avois pû
» quitter Circène, elle me l'auroit fait
» abandonner; mais la blessure étoit trop
» profonde pour être guerie. Et lorsqu'elle
» me remettoit devant les yeux qui j'é-
» tois, & qui elle étoit : Ma sœur, lui
» dis-je en souriant; hélas, ma sœur, je
» ne sçai que trop que Circène ne m'aime
» point, & qu'elle aime éperdument Clo-
» rian; mais, à quoi sert que je le con-
» noisse, & que vous me le representiez,
» puisque c'est me montrer seulement la
» grandeur de mon mal. Si vous en avez
» pitié, ne perdez plus le temps à me dire
» ce que je sçai trop; cherchez plus tôt
» les remedes qui me sont nécessaires; au-
» trement c'est fait de moi. Circène peut
» à son gré me maltraiter, mon cœur n'en
» murmurera jamais.

» Florice m'entendant parler ainsi,
» changea de couleur; & après m'avoir
» quelques temps regardé, sans rien dire,
» elle reprit ainsi la parole : J'avoue, mon
» frere, que personne n'a jamais sçû ai-
» mer comme vous, si pourtant c'est ai-

» mer, que de se livrer ainsi. Mais aussi » votre tendresse extrême meritoit plus de » retour. *A quoi* me servent ces réfléxions, » ma sœur ? Et peuvent-elles soulager mon » mal ? Voulez-vous, me dit-elle, que j'é» prouve d'abord les derniers remedes ? » Vous le voulez ; hé bien, réjouissez» vous donc : je vais tout employer auprès » de Lucindor ; s'il n'obtient rien de sa » sœur, qu'il n'attende pas de moi la » moindre parole obligeante : vous de » votre côté, faites tout ce qui dépendra » de vous.

» Telle fut la résolution dans laquelle » nous nous séparâmes tous deux, Florice » cherchant l'occasion de parler à Lucin» dor, & moi, le moyen de gagner Circène. » Dans cette idée, je descendis au jardin, » où Belisard ce jeune homme qui dort » maintenant, & qui avoit soin de nous » dans notre enfance, se promenoit dans » une allée très couverte. Il avoit conçû » pour moi une veritable affection, & je » l'aimois à mon tour, jusqu'à ne lui rien » cacher de mes plus secretes pensées. Ce» pendant, je ne lui avois point parlé de » Circène, uniquement parce que l'oc» casion ne s'en étoit pas presentée. Je » choisis une allée qui n'étoit séparée de » celle où étoit Belisard, que par une » palissade de lauriers très épaisse. Il com-

» prit à mon air que j'avois quelque in-
» quietude. Sa curiosité augmenta ; & s'é-
» tant approché , il apprit bientôt que
» l'amour causoit mon tourment ; car il
» entendit que je disois : Qui pourra m'ai-
» der à fléchir la cruelle ? Et de qui puis-je
» esperer quelque secours ? De Belisard ,
» s'écria t'il. Si cette voix me surprit , vous
» pouvez le juger , Hylas. Mais je ne fus
» pas long temps inquiet , Belisard se
» presenta aussi-tôt à moi , & me repeta
» que c'étoit de lui que je devois attendre
» du secours. Seigneur , continua-t'il ,
» manquez-vous de confiance en moi ? ou
» doutez-vous de mon attachement ? Ami,
» lui répondis-je , ne t'offense point que
» je t'aye celé ce que je voulois me ca-
» cher à moi-même , esperant de recou-
» vrer ainsi ma liberté. Ah , que ce mal
» ne s'éteint pas de lui-même , ajouta Be-
» lisard ! Lorsqu'un cœur est touché , il
» ne peut guerir qu'en perdant toute es-
» perance , ou en possedant l'objet de son
» amour. Mon ami , repartis-je , que tu
» connois peu l'amour ! je n'ai point d'es-
» perance , & mon mal n'en est que plus
» violent. D'ailleurs , comment s'imagi-
» ner que la possession d'un bien puisse
» jamais le faire haïr ?

» N'est-il pas vrai , repartit Belisard ,
» que l'amour est un desir , & que l'on

» ne désire point ce que lon possede ? Or
» s'il n'y a plus de désir dans la posses-
» sion, comment voulez-vous qu'il y ait
» de l'amour ? Ah, répondis-je, en amour
» il y a un abîme de douceurs, de déli-
» ces que l'on ne peut jamais épuiser : outre
» que le souvenir du bien que l'on possede,
» en rend le désir plus violent. Mais, sei-
» gneur, ajouta-t'il, que direz-vous du
» mépris ? N'est-il pas vrai qu'un courage
» généreux ne peut le supporter ? Il n'est
» rien, repartis-je, qui n'ait son contraire,
» & ce vaste univers ne se conserve que
» par là même. Mais, Belisard, laissons
» ces disputes qui sont entierement hors
» de saison. Que m'importe ce que tu dis,
» quand les mépris n'ont point fait sur
» moi les impressions dont tu parles ? Mais,
» dit Belisard, quelle preuve avez-vous
» de ces prétendus mépris ? *Ecoute*, car je
» ne veux rien te cacher : j'aime cette mê-
» me Circène que Clorian a si long temps
» recherchée ; & ses cruautés n'ont encore
» produit d'autre effet que de m'enflam-
» mer davantage. Figure-toi qu'elle me
» fuit comme si j'avois quelque mal con-
» tagieux. Quelque part que je la trouve,
» elle rougit : & si elle ne peut m'éviter,
» elle tourne les yeux d'un autre côté, sans
» que j'aye pû obtenir un de ses regards,
» depuis que je lui ai déclaré ma passion.

Alors,

» Alors, Belisard en souriant, & me » tendant la main : Consolez-vous, me » dit-il, sur ma parole, vous êtes aimé. » Quelle preuve voulez-vous que je vous » en donne ? O, Belisard, lui dis-je en » l'embrassant, c'est ton amitié qui te fait » tenir ce langage. Non, répondit-il froi- » dement, je ne vous flatte point : & si la » premiere fois que je parlerai à Circène, » je ne vous rapporte pas des témoigna- » ges certains de sa bonne volonté, je » consens que vous doutiez à jamais de » ma fidélité. Continuez seulement à user » de la même discretion, sans vous offen- » ser de ses procedés ; ils sont affectés, » croyez-moi, & tournent entierement à » votre avantage.

» Enfin, Belisard prit la résolution de » parler à Circène ; & je lui dis qu'il en » viendroit facilement à bout, s'il feignoit » d'aller chez-elle de la part de Florice, » & même que, s'il étoit nécessaire, Flo- » rice lui en donneroit la commission. J'i- » rai de sa part, me répondit-il ; mais que » Florice m'y envoye en effet, je m'en » garderai bien. Seigneur, apprenez de moi » que les femmes ne se fient point sur ce » chapitre aux autres femmes, & sur tout » si elles ont de la jeunesse & de la beauté, » parce qu'un rien peut les brouiller, & » qu'alors le secret seroit bien tôt divul-

» gué. Et si vous avez parlé à Florice ;
» & que Florice lui en ait parlé à son tour,
» ne soyez plus surpris de ses froideurs.
» Il est vrai, lui dis-je, que je me suis
» ouvert à Florice, & que Florice a sou-
» vent parlé de moi à Circène. J'essayerai
» d'y remedier, ajouta-t'il ; mais croyez-
» moi, priez Florice de ne plus rien dire,
» & vous verrez bien tôt du changement.
» Je sortis du jardin bien plus content
» que je n'y étois venu ; & Florice s'en
» étant apperçue, elle m'en demanda la
» raison. Pour toute réponse, je la priai
» de dissimuler, & de ne rien dire à
» Circène desormais. En même temps,
» nous nous mîmes à table, & mon frere
» Amilcar nous apprit qu'il y avoit ce soir
» là même une grande assemblée chez Do-
» rinde, parce qu'elle épousoit Bellimart
» le lendemain ; & que Palinice & ses
» freres devoient y aller aussi-tôt qu'ils
» auroient soupé. Il ajouta que le pere de
» Dorinde nous y invitoit, & que Circène
» ne s'y trouveroit point à cause d'une
» indisposition qui lui étoit survenue.
» Nous hâtâmes donc notre souper ; &
» lorsque j'étois près de sortir, Belisard
» me conseilla de ne point accompagner
» Amilcar & Florice chez Dorinde, puis-
» que Circène ne devoit point y être. Je
» vais la trouver, ajouta-t'il, & si on peut

» lui parler, comptez que je vous apporterai d'heureuses nouvelles. Je lui promis que j'accompagnerois seulement Florice, & que je reviendrois aussi-tôt.

» Belisard alla donc chez Florice; il ne trouva auprès d'elle qu'Andronire; elle étoit assise sur son lit à moitié déshabillée, & jouant du lut. Pourquoi, lui dit-elle, n'êtes-vous pas chez Dorinde? & quel sujet vous amene ici? Vous en êtes la cause, répondit-il, Florice ayant sçû que vous étiez indisposée, m'a ordonné de venir sçavoir de vos nouvelles. Florice, repliqua-t'elle, a trop de bonté pour moi; vous lui direz s'il vous plaît que mon indisposition est legere, & que je suis veritablement pénétrée de ses attentions. O Circène, ajouta-t'il d'une voix plus basse: ne pensez pas que Florice sçache rien de ma démarche; si j'ai pris ce tour, c'est que je ne veux pas qu'Andronire sçache le sujet de mon voyage.

» Circène qui n'ignoroit pas quelle confiance j'avois en Belisard, soupçonna que j'avois quelque part à cette visite. Et comme elle ne lui demandoit point le motif qui l'amenoit: Vous sçavez, continua-t'il, qu'il n'y a rien au monde que j'aime autant qu'Alcandre, & qu'Alcandre ne se fie à personne autant qu'à

» moi. Sçachez encore, belle Circène, » qu'il m'a juré cent fois qu'il vous ai» moit plus que lui-même, & qu'il n'au» roit d'autre ressource que la mort, si » vous desapprouviez sa passion. J'en suis » seul témoin... Hé quoi, interrompit » Circène, Florice ne m'en a-t'elle pas » parlé diverses fois? *Florice* peut vous » avoir parlé de ce qu'elle s'est imaginé, » sans qu'Alcandre lui ait rien dit: Clo» rian, & Palinice, continua-t'elle, ne » s'en sont-ils pas apperçu? & ne m'en » ont-ils pas fait des reproches sanglans?

» Voulez-vous, reprit Belisard en sou» riant, que je vous avoue la verité? Je » vous jure qu'Alcandre vous adore; mais » je ne suis venu ici que pour sçavoir ce » que vous m'avez dit tout à l'heure de » Palinice & de Clorian; car Alcandre » & moi, nous ne pouvions nous ima» giner pourquoi vous le traitiez si cruel» lement, lui qui vous aime avec tant » d'ardeur, lui qui desire tant de vous » plaire; maintenant je conçois que l'im» portunité seule de Clorian & de sa sœur » vous ont contrainte à en user de la sorte; » ne voulez-vous pas que je le croye ainsi, » & que je le fasse entendre à mon maître, » pour lui conserver la vie? Cependant » Circène gardoit un profond silence; au » lieu de répondre, elle s'étoit levée, &

» elle se promenoit doucement dans la
» chambre ; mais Belisard continua : J'ai
» souvent admiré l'injustice de la fortune
» qui accorde aux uns plus de bien qu'ils
» n'en meritent ; & qui refuse aux autres
» les biens qu'ils paroissent plus meriter :
» Car avec quelle justice Alcandre n'ob-
» tiendra-t'il point l'honneur de vos bon-
» nes graces ? & Clorian aura-t'il ce pou-
» voir absolu sur vous ? Clorian vous ty-
» rannise, Alcandre vous honore comme
» une déesse. Et, ce qui est inconcevable,
» vous usez de soumission envers celui que
» vous foulez aux piés ; & de la derniere
» cruauté envers celui qui vous adore ;
» vous le méprisez à un point.... Vous
» vous trompez, interrompit Circène,
» j'estime Alcandre, comme je le dois ;
» vous lui devez votre estime, reprit Be-
» lisard, mais ne lui devez-vous rien de
» plus ? Que puis-je faire davantage, ré-
» pondit-elle en souriant ?

» A ces mots, ils s'appocherent d'une
» table, & Belisard badinant avec une
» plume : Pourquoi vous le dirai-je, con-
» tinua-t'il, puisque vous n'en ferez rien ?
» Aimez-vous Alcandre, ou lui voulez-
» vous du mal ? Pourquoi, répondit-elle,
» haïrois-je une personne si accomplie, &
» qui ne m'en a jamais donné occasion ?
» *Pourquoi* donc le traiter avec tant de ri-

» gueur ? S'il s'approche de vous, vous
» fuyez ; s'il vous parle, vous ne répon-
» dez point. Belisard, dit-elle, te parle-
» rai-je franchement ? Je n'aurois jamais
» crû que ton maître & toi, vous eussiez
» si peu d'esprit. Dis-moi, je te supplie,
» si je traite Alcandre autrement que tous
» les autres, n'est-ce pas une preuve que
» je le mets dans un autre rang que tous
» les autres ? Va, Belisard, apprens que
» notre sexe est souvent contraint de fein-
» dre de ne voir pas ce qu'il voit, & de
» voir au contraire ce qu'il ne voit pas.

» Je rens graces à mon ignorance, dit
» Belisard ; vous m'avez appris la seule
» chose que je désirois sçavoir, & qui va
» rendre la vie à mon maître. En même
» temps, il reprit la plume, & se mit à
» tirer des lignes ; & comme il avoit la
» réputation d'écrire aussi bien que per-
» sonne de la cour : Que n'écrivez-vous
» plus tôt, dit-elle, quelque chose de rai-
» sonnable ? Je vous obéis à l'instant, ré-
» pondit-il, si vous daignez approuver ce
» que j'écrirai. J'y consens, dit Circène, si
» c'est quelque chose que je doive, ou que
» je puisse faire. Vous le verrez, ajouta-t-il,
» & si j'écris rien que vous deviez desa-
» vouer, cessez de me regarder comme
» votre serviteur. Et prenant un autre
» papier, il écrivit ce billet :

CIRCENE A ALCANDRE.

» *L'assurance que vos actions m'ont donnée de*
» *votre amitié, m'oblige à vous aimer à mon*
» *tour, & d'estimer votre merite, comme celui*
» *d'une personne que je veux honorer toute ma vie.*

» Circène lisoit à mesure, & sourioit
» en elle-même. Et lorsque Belisard eut
» fini : Il s'agit à present, dit-il, de me
» tenir la parole que vous m'avez donnée.
» Ai-je rien écrit que vous puissiez, ou
» deviez desavouer ? Et n'est-il pas raison-
» able que j'emporte ce témoignage au
» plus fidele serviteur que vous aurez ja-
» mais ? Quand cela seroit, répondit-elle,
» que puis-je faire ? Je veux, ajouta-t'il,
» que vous approuviez ce que j'ai écrit,
» & que vous le signiez : alors vous aurez
» satisfait à votre promesse. *Mais*, à quoi
» se résoudra ce mystere, & que deviendra
» ce billet ? *Ne soyez* pas si curieuse, re-
» partit Belisard ; en même temps il la fit
» signer comme par force, & mit le billet
» dans sa poche. Et comme il l'empor-
» toit : J'ai appris, dit-elle en souriant,
» qu'il faut donner ce que l'on ne peut
» retenir ; dites du moins à Alcandre de
» quelle maniere vous m'avez trompée.
» Je lui dirai bien plus tôt, répondit-il,
» qu'il est plus heureux qu'il ne pensoit

» l'être. Il n'en dit pas davantage, & vint
» me trouver incontinent.

» Losqu'il entra dans ma chambre, j'é-
» tois plongé dans la plus profonde rê-
» verie ; il est bien question, dit-il, de rê-
» ver maintenant. Avouez qu'il n'y a
» qu'un Belisard au monde. Que signifie
» ce début, lui répondis-je ? Qu'il ne faut
» plus parler, ajouta-t'il, de mépris, de
» rigueurs, de cruautés ; rien qu'amour,
» rien que faveurs. Je cours aussi-tôt l'em-
» brasser, & je lui demande s'il est possible
» que Circène lui ait donné quelque té-
» moignage de bonne voionté pour moi.
» Je m'assure, dit-il, que vous êtes si
» prévenu, que vous aurez peine à me
» croire ; mais écoutez-moi, & deman-
» dez-moi ensuite quelqu'assurance que
» vous puissiez maintenant prétendre. Je
» vous déclare donc que Circène a agréé
» que vous la serviez, & si vous voulez
» quelque chose de plus, qu'elle vous
» aime. *Ah, Belisard*, dois-je croire une si
» heureuse nouvelle ! *J'ai bien compté* que
» vous seriez incrédule ; eh bien, quelle
» assurance en voulez-vous ? *Jures-en* par
» l'amitié que tu me portes, ou par celle
» que j'ai pour Circène. *Les sermens* ne sont
» que des paroles : il vous faut une preuve
» que vous voyiez, que vous touchiez.
» Et me croirez-vous une autre fois, ajou-
» ta-t'il,

» ta-t'il, si dans ce moment je vous mon-
» tre par écrit que mes discours sont ve-
» ritables ?

» O dieux, m'écriai-je, je crains que tes
» promesses ne soient trop magnifiques !
» Mes effets le sont encore plus, répondit-
» il. Alors me donnant le billet : Voyez-
» vous, continua-t'il, comme ce contrat
» d'amour, dont j'ai été le secretaire, à été
» signé & approuvé par la belle Circène ?

» Je ne puis vous exprimer, Hylas, quel
» fut mon ravissement ; je baisai cent fois
» ce beau nom de Circène ; & parce qu'en-
» fin je ne pouvois comprendre comment
» il avoit obtenu cette déclaration, il me
» raconta tout leur entretien. Je l'écoutai
» avec tant de plaisir, que j'aurois voulu
» qu'il n'eût point fini. Croyez-moi, ajou-
» ta-t'il, les dédains dont vous vous plai-
» gniez étoient affectés ; elle étoit obligée
» de se contraindre à cause de Clorian.

» Cependant, Florice & Amilcar, en
» revenant de l'assemblée, nous interrom-
» pirent ; je les pris aussi-tôt en particu-
» lier, & je leur dis que je voulois pren-
» dre part à leur satisfaction, pour me
» dédommager en quelque sorte de tout
» ce que j'avois souffert. Ils sourirent tous
» deux ; & Florice prenant la parole : Pour
» moi, dit-elle, j'ai vû Lucindor & Ce-
» rinte ; & moi, ajouta Amilcar, pour mon

» bonheur Palinice, & pour mon malheur
» Silene auprès d'elle. Or, reprit Florice
» je ne puis vous rien dire de nouveau, si
» ce n'est qu'ils me persecutent horrible-
» ment avec leurs importunités, ou plus
» tôt avec leur jalousie. Figurez-vous que
» je ne puis parler à l'un sans desobliger
» l'autre, & souvent tous les deux; & j'ai
» craint ce soir plus d'une fois qu'ils n'en
» vinssent à des paroles piquantes.

» Pour moi, lui dis-je, si vous devez
» aimer l'un ou l'autre, que ce soit Lu-
» cindor, je vous en conjure, car il est
» frere de Circène. Et moi, ajouta Amil-
» car, je vous supplie que ce soit Cerinte,
» parce qu'il est frere de Palinice. Mes
» freres, mes amis, interrompit Florice:
» Pour l'amour d'Alcandre, dit-elle en se
» tournant vers moi, je n'aimerai point
» le frere de Palinice; & à votre consi-
» deration, Amilcar, je laisserai le frere
» de Circène; & pour l'amour de moi, je
» ne me soucierai ni de Lucindor, ni de
» Cerinte.

» Cette déclaration nous réjouit infini-
» ment; puis reprenant la parole: Ma sœur,
» lui dis-je, aimez-les, ou ne ne les ai-
» mez point, c'est le moindre de mes soucis,
» pourvû du moins que vous en fassiez
» semblant. Mais vous, Amilcar, conti-
» nuai-je, quelle a été votre fortune? Heu-

» reuſe d'abord, me répondit-il; mais la
» ſuite fort deſagreable. Lorſque nous ſom-
» mes arrivés à l'aſſemblée, Silene n'y étoit
» pas encore : j'ai donc profité du temps,
» & m'approchant de Palinice, je lui ai dit
» que je vous aurois voulu bien du mal, ſi
» vous m'aviez enmené avec vous, comme
» vous le ſouhaitiez. Peut-être, me ré-
» pondit-elle, auriez-vous eu plus de ſa-
» tisfaction qu'ici. Perſonne, repliquai-je,
» ne peut le deviner mieux que Palinice,
» elle qui d'un ſeul mot peut me rendre
» heureux ou malheureux. *Il faut* donc que
» votre honheur, ou votre malheur dé-
» pende de bien peu de choſe. C'eſt, ajou-
» tai-je, que les moindres choſes qui vien-
» nent de vous, me ſemblent très gran-
» des; & pour vous en convaincre, dites
» ſeulement : J'aime Amilcar; ou du
» moins, l'amour d'Amilcar m'eſt agré-
» able. Comment, reprit-elle en ſouriant,
» le pourrois-je dire, ſi je ne croi pas que
» vous m'aimiez? *Ah*, ingrate Palinice,
» que dois-je donc faire pour vous le per-
» ſuader! Du moins, lorſque vous ne pour-
» rez plus l'ignorer, agréerez-vous mes
» hommages? L'avenir eſt incertain, me
» dit-elle, & il eſt difficile d'en rien aſ-
» ſurer. A quoi donc puis-je recourir? Si-
» lene eſt arrivé en même temps, & m'a
» dit ſeulement fort bas : à l'eſſai. Depuis,

» nous n'avons pû nous entretenir sans un
» témoin si fâcheux.

» J'apprenois ainsi leurs fortunes, sans
» leur faire part des miennes, parce que
» je craignois de déplaire à Circène, que
» je voyois si contrainte par Clorian. Nous
» nous séparâmes enfin pour nous reposer.
» Pour moi, j'entretins Belisard presque
» toute la nuit; & je lui fis redire cent
» fois une même chose. Il avoit si bien
» réussi la premiere fois, que je m'aban-
» donnai entierement à lui; aussi acquit-il
» un grand crédit sur l'esprit de Circène,
» & sur celui d'Andronire. Par malheur,
» des affaires domestiques m'obligerent à
» faire un voyage dans le pays des vera-
» grois, & Circène tomba malade en mê-
» me temps. Pour comble de disgrace,
» Clorian, ou Palinice étoient toujours au-
» près d'elle, ensorte que je ne pus lui
» dire adieu qu'en leur présence. J'avois
» accoutumé de mener Belisard avec moi;
» mais je le laissai exprès, afin qu'il es-
» sayât de donner ce billet à Circène.

ALCANDRE A CIRCENE.

O dieux! quelle sera la fin de ce voyage; puisque le commencement en est si malheureux! Partir; ne pouvoir vous parler; & vous laisser malade, ah, c'est trop de malheurs à la fois pour n'y pas succomber! Cependant, voulez-vous que

Je vive ? Plaignez-moi.

» J'accompagnai le billet de ces ſtances :

Deſtin, vous le voulez, il faut que je vous cede,
Rien ne peut revoquer l'arrêt de mon départ.
O combien promptement fuit le bien qu'on poſſede!
Et quand il nous revient, ô dieux ! qu'il revient tard !

Que cet éloignement me coutera d'allarmes !
Mes pleurs ne tariront que par un prompt retour.
Amour donc à jamais par l'effort de tes charmes
Tu mêleras enſemble & les maux & l'amour.

Adieu, belle Circène, il faut que je fléchiſſe
Sous la néceſſité qui m'éloigne de vous.
Si pourtant vous daignez partager mon ſupplice,
Quel tourment puis-je avoir qui ne me ſemble doux !

» A la premiere occaſion qui ſe pre-
» ſenta, Beliſard fit ſi bien ſa commiſſion,
» qu'il trompa les yeux de Palinice & de
» Clorian, & même d'une ſurveillante
» qu'ils avoient miſe auprès d'elle, parce
» qu'ils avoient quelques ſoupçons contre
» Andronire. Cependant, je continuois mon
» voyage, toujours inconſolable de n'avoir
» pû entretenir Circène avant mon départ.
» D'un autre côté, Amilcar fit ſi bien auprès
» de Palinice, que Silene en conçut quel-
» qu'ombrage ; Silene, comme vous ſça-

» vez, est un chevalier accompli. Dans
» les Behours, & dans les Tournois il a
» toujours l'avantage ; mais s'il est estimé
» de tout le monde, il s'estime aussi ; il
» croit obliger autant une dame en l'ai-
» mant, qu'elle peut l'obliger en se lais-
» sant aimer. Il étoit encore fort jeune,
» lorsqu'il jetta les yeux sur Palinice ; &
» comme leurs maisons étoient voisines,
» il avoit souvent occasion de la voir. Ils
» s'aimerent tous deux. Mais parce que le
» prince Sigismond en devint en même
» temps amoureux, le respect leur fit dissi-
» muler leur amour, & obligea Silene à
» s'éloigner. D'abord c'étoit feinte, mais
» enfin il tourna les yeux sur Dorise ; & quoi-
» qu'il le nie, on croit pourtant qu'il s'y
» laissa prendre. Palinice qui avoit con-
» senti à cet artifice à cause du prince Si-
» gismond, ne parut point sensible à la
» perte de Silene, tant qu'elle fut aimée
» du prince ; mais bien tôt après, il la quitta
» pour un sujet, dit-on, très mince, & la
» quitta pour toujours

» D'un autre côté, Silene qui d'abord
» avoit usé de feinte envers Dorise, étoit
» parvenu à l'aimer serieusement. Palinice
» fut piquée au dernier point de cette dou-
» ble perte ; dans son dépit, elle écouta
» Rossiliandre qui la recherchoit, & qui
» faisoit son séjour à l'extrêmité des sebu-

» siens. Mais admirez les jeux de l'amour.
» Dès que Palinice fut partie, Silene se
» souvint qu'il l'avoit aimée ; & dès lors il
» commença de la regreter ; & son amour
» devint plus vif que jamais. C'est ainsi
» qu'ils furent punis de leur legereté, ou
» plus tôt de leur imprudence, par une sé-
» paration de deux ans, pendant lesquels
» pourtant ils ne cesserent de se donner mu-
» tuellement de leurs nouvelles. Enfin Ros-
» siliandre vint à mourir : & Palinice ne
» pouvant plus vivre parmi les Sebusiens,
» revint au lieu de sa naissance. Silene la
» reçut avec tout l'empressement d'un
» amant.

» Ce détail, Hylas, étoit nécessaire,
» pour vous faire entendre qu'Amilcar ne
» s'étoit pas engagé dans une petite affaire,
» lorsqu'il avoit entrepris de servir Pali-
» nice. Cependant Amilcar réussit à donner
» de la jalousie à Silene, Palinice recevant
» les services de mon frere, dans la vue
» peut-être de piquer davantage Silene. Un
» jour qu'Amilcar & lui étoient dans sa
» maison auprès d'elle, ils vinrent à par-
» ler de la maniere dont on marquoit les
» esclaves, de peur de les perdre. Je vou-
» drois, dit Silene, porter en cette qua-
» lité quelque marque de votre belle main.
» Il ne tient qu'à vous, répondit-elle ; &
» lui prenant la main, voulez-vous qu'a-

» vec cette éguille je fasse mon chiffre sur
» votre bras, après quoi j'y mettrai de
» l'encre. Silene y consentit, mais ne pou-
» vant supporter la douleur, il retira son
» b as. Alors Amilcar tendit le sien, &
» dit à Palinice : Madame, accordez-moi
» cette faveur, & vous verrez que la dou-
» leur ne m'empêchera point de la rece-
» voir. Elle fit d'abord quelque difficulté;
» mais Amilcar persistant, elle lui marqua
» si bien la peau, que l'empreinte y demeu-
» ra long temps. Alors Palinice dit en riant:
» Si j'avois traité de la sorte tous ceux qui
» m'ont servie, je les aurois reconnus lors-
» qu'ils ont pris la fuite; j'aurois du moins
» pû les redemander à celles qui me les
» avoient dérobés. Vous vous trompez,
» dit Silene, qui comprit que ce reproche
» le regardoit, si vous pensez les retenir
» par ce moyen. Je puis bien, ajouta-t'elle,
» essayer ce moyen, quand tous les autres
» m'ont été inutiles. Prenez garde, répon-
» dit-il, d'un ton fâché, que la faute en-
» tiere ne soit d'un côté. A ces mots, il se
» retira, & laissa la place libre à mon frere;
» mais deux jours après Silene revint, & à
» force de soumissions il obtint son pardon.

» Pour Lucindor frere de Circène, & Ce-
» rinte frere de Palinice, ils faisoient à l'en-
» vi leur cour à Florice; & si Silene étoit
» jaloux, ceux-ci ne l'étoient guere moins.

» Il me siéroit mal de louer ma sœur ; mais » je puis dire avec verité, qu'elle se con» duisit dans cette occasion avec beaucoup » de prudence. Figurez-vous qu'elle fut » toujours la même à leur égard, ensorte » que l'un ne pouvoit se vanter d'avoir » le moindre avantage sur l'autre. Le pre» mier qui l'aima fut Lucindor; mais ayant » été obligé de faire un voyage, il trouva » à son retour que Cerinte s'étoit établi » avantageusement dans l'esprit de Florice. » Comme il étoit d'une humeur semblable » à celle de Silene, il faillit à perdre pa» tience ; cependant Florice sçut si bien le » ménager, qu'elle prévint entre les deux » rivaux toute sorte de dissention.

» C'est ainsi que ces quatre amans pour» suivoient leur dessein, tandis que j'étois » dans Agaune, où les jours me paroif» soient des siecles ; & voyant que je ne » pourrois en partir si tôt, je dépêchai un » jeune homme à Belisard avec une lettre » pour Circène. Ce jeune homme arriva » le troisiéme jour à Lyon. Déja Belisard » commençoit à se plaindre de mon oubli, » quand il comprit par mes lettres qu'il » me blâmoit injustement. Il les reçut avec » une joye sans égale, parce que Clorian » avoit été obligé d'aller pour quelques » jours à la campagne, quoique Palinice » & la surveillante n'abandonnoient point

» Circène ; mais Amilcar y alloit souvent ;
» & parlant de ses affaires à Palinice, il
» procuroit à Belisard le moyen de faire
» les miennes.

» Cependant, lorsque mes lettres arri-
» verent, Amilcar étoit occupé à la cour
» auprès du prince Sigismond. Belisard
» qui étoit impatient de parler à Circène,
» ne laissa pas d'aller seul chés elle. Heu-
» reusement que Palinice venoit de sortir
» pour aller au temple. Il sçut d'abord par
» Andronire que Circène se portoit mieux,
» & qu'il pouvoit ne pas trop se defier de
» la surveillante, parce qu'elle commen-
» çoit à se taire. Hé comment, dit Beli-
» sard, l'avez-vous gagnée en si peu de
» temps ? Circène, répondit-elle, se fait
» aimer par force. A l'instant Belisard
» monte à l'appartement de Circène. Ah,
» madame, s'écria la surveillante en fra-
» pant des mains, voici Belisard. En même
» temps il entra, & feignant de ne pas
» voir Circène dans son lit, il courut les
» bras ouverts, comme s'il eût voulu em-
» brasser cette surveillante ; puis tournant
» les yeux vers le lit : Madame, lui dit-
» il, si j'avois pensé vous trouver dans cet
» état, je ne serois point entré. Ne laissez
» pas d'approcher, dit Circène ; ce n'est
» pas la premiere fois que vous m'y avez
» vue. Il est vrai, Madame, reprit-il,

» mais vous étiez malade ; maintenant que
» vous ne l'êtes plus, dont les dieux soient
» loués, sous quel prétexte puis-je venir ?
» *Je ne suis* pas encore bien rétablie. *Ma-*
» *dame*, plût à dieu, continua-t'il froide-
» ment, que vous voulussiez user d'un re-
» mede que je vous enseignerai, je jure par
» Jupiter que vous seriez incontinent gue-
» rie. *S'il étoit bon*, pourquoi en ferois-je
» difficulté, répondit Circène en souriant ?
» Belisard qui vouloit saisir ce prétexte
» pour rendre ma lettre, fit de nouveaux
» sermens ; & Circène qui étoit ravie d'ê-
» tre trompée, lui en facilita le moyen.
» Le remede que je vous propose, ajouta
» Belisard, est aisé ; il consiste presque
» dans la force de quelques paroles, &
» ces paroles ne sont point magiques. S'il
» est ainsi, dit Circène, après y avoir pensé
» quelque temps, je vous promets, Beli-
» sard, que je ferai votre remede ; dites-
» moi donc ce que je dois faire. Ces re-
» medes, reprit-il, doivent être tenus se-
» crets ; ils perdent leur vertu, dès qu'ils
» sont divulgués.

» A ces mots, il s'approche de Circène,
» prend la lettre que je lui écrivois, & par-
» lant tout haut : Afin, continua-t'il, que
» vous ne pensiez pas que je plaisante, la
» personne de qui je le tiens l'a écrit dans
» ce papier que je veux vous montrer. En

» même temps, il lui donna ma lettre qu'il
» venoit douvrir, afin que la surveillante
» ne s'apperçût point de l'artifice. La lettre
» étoit conçue en ces termes :

ALCANDRE A CIRCENE.

*» Quelle absence que la mienne ! Y en eut-il
» jamais une aussi rigoureuse ! Je quitte la seule
» personne que j'adore ; je la laisse malade ; je
» n'ai point de nouvelles de sa santé. Jugez,
» madame, à quels supplices je suis réservé. Si
» mon état peut vous toucher, d'aignez me l'ap-
» prendre ; mais souvenez-vous que je ne veux
» point devoir cette grace à la compassion seule.*

» Eh bien, madame, reprit Belisard, ne
» croyez-vous pas que ma recette est bon-
» ne ; je ne sçai, répondit-elle ; mais elle
» me paroît fort plaisante. Madame, ajou-
» ta-t'il, si vous daignez la faire, comptez
» que vous vous en trouverez bien. L'ami
» qui me l'a donnée, continua-t'il, m'a
» écrit sur un autre papier la maniere dont
» il faut s'en servir. Alors il lui presenta
» la lettre que je lui avois écrite. Circène
» n'osa faire difficulté de la prendre, de
» peur de donner des soupçons à la surveil-
» lante. En verité, lui dit-elle tout bas, &
» sans le regarder, voici une façon admi-
» rable de faire lire des lettres. Madame,
» répondit-il, il faut bien tromper les

» yeux importuns de cette fille. A ce mot
» Circène lut le billet qui étoit conçu de
» la sorte :

ALCANDRE A BELISARD.

» *Que je t'envie le bonheur que tu possedes ! O*
» *dieux, lorsque je pense à la felicité dont tu*
» *jouis ! O dieux, m'écriai-je, que ne suis-je*
» *Belisard, le plus heureux des hommes ! Mais ne*
» *suis-je pas en droit d'accuser ta paresse, pour*
» *m'avoir laissé si long temps sans me donner des*
» *nouvelles de ce que j'adore ? Sois desormais plus*
» *attentif pour un maître qui t'aime, je dirois de*
» *tout son cœur, si j'en avois un ici ; mais tu sçais*
» *où il l'a laissé.*

» Je crains bien, dit alors Circène tout
» haut, que la recette ne soit pas excel-
» lente. Madame, reprit-il, vous pouvez
» me croire sur ma parole ; je n'ai jamais
» déguisé la verité. *Eh bien*, que faut-il que
» je fasse ? Il faut, répondit-il, en baissant
» la voix, que vous aimiez mon maître
» comme il vous aime, & que vous lui fas-
» siez l'honneur de lui écrire. Ah, dit-elle
» tout haut, cela me paroît trop difficile.
» La surveillante qui s'amusoit à quelque
» ouvrage, s'approcha à l'instant, & lui
» dit : Madame, il y a si long temps que
» vous êtes entre les mains des myres. . . .
» Que n'éprouvez-vous la recette de Beli-
» sard ? Aussi-tot Belisard prenant la pa-

» role : Tenez ma belle fille, lui dit-il ;
» voyez-vous ce papier, il faut seulement
» que Circène dise trois fois, après l'avoir
« lû : je le crois de bon cœur ; qu'elle baise
» le papier, & le pende à son col, & tout
» cela pendant neuf jours ; & je consens à
» tous les supplices, si elle ne guerit. Mais
» les neuf jours passés, il faudra brûler le
» papier ; car celui qui le verroit, pren-
» droit infailliblement le mal de Circène,
» & ce mal lui reviendroit plus douloureux
» qu'auparavant. Oh, madame, reprit la
» surveillante, il faut absolument essayer
» ce remede.

» Circène ne pût s'empêcher de rire ; &
» la surveillante prit le papier, & l'accom-
» moda elle-même. Neuf jours, disoit-
» elle, seront bientôt passés. Mais Belisard
» craignant que Palinice ne revînt du tem-
» ple : Ce n'est pas tout, ajouta-t'il, ma-
» dame, il y a encore une chose à observer ;
» & s'approchant de Circène : Après tous
» ces jeux, ne voulez-vous pas enfin avoir
» pitié de mon maître ? & ne lui écrirez-
» vous pas un mot de réponse ? Belisard,
» lui répondit-elle fort bas, quand je le
» voudrois, cela me seroit impossible. Je
» n'ai ni encre ni papier, & je suis sans
» cesse observée. Andronire & cette fille
» couchent auprès de moi. Madame, re-
» partit Belisard, je vous apporterai du pa-

» pier & de l'encre ; & lorſque la ſurveil-
» lante ſera endormie, vous pourrez écrire,
» car vous avez ſans doute de la lumiere
» durant toute la nuit. Je voudrois bien
» m'en diſpenſer, dit-elle. *Non, non*, ajou-
» ta Beliſard, il faut obſerver exactement
» toutes les circonſtances. Beliſard croyant
» avoir mis l'affaire en bon train, ſe retira
» en diſant ces derniers mots.

» Beliſard trouva en ſe retirant Andro-
» nire ; il lui dit qu'elle ſçauroit de ſa mai-
» treſſe une ruſe charmante, & qu'elle de-
» voit y aider de ſon côté. Andronire en-
» trant dans la chambre, dit à Miſſène (
» tel étoit le nom de la ſurveillante) Qu'a
» Beliſard pour s'en aller ſi content ?
» Nous aurons bien raiſon de l'être, répon-
» dit-elle, ſi ſa recette eſt bonne. Deman-
» dez à votre maitreſſe. Ma maitreſſe, dit
» Andronire, ne voulez-vous pas me dire
» ce ſecret ? Alors Circène prenant la pa-
» role, lui raconta tout haut ce qui s'étoit
» paſſé, & lui dit le reſte en particulier.

» Beliſard revint dès le ſoir avec une
» écritoire & du papier ; mais il fut dans
» un étrange embarras, lorſqu'il apperçut
» Palinice auprès de Circène. Hé bien, dit-
» il d'une voix aſſurée, comment ſe porte
» notre malade ? Palinice, répondit Cir-
» cène, vous ne ſçavez pas que Beliſard
» m'a donné une recette. Je ſçavois bien,

» interrompit Palinice, que Belisard avoit
» beaucoup de merite & de sçavoir ; mais
» j'ignorois qu'il sçût guerir les dames. A
» l'œuvre, répondit-il, on connoit l'ou-
» vrier ; je donne ma vie, si dans trois jours
» Circène ne se porte mieux que moi. Pa-
» linice vouloit demander quelle recette
» c'étoit ; mais elle entendit une voix dans
» la rüe, qu'elle reconnut être celle de Si-
» lene. Elle courut aux fenêtres pour le
» voir, & pour l'entendre ; & Belisard sai-
» sissant l'occasion, mit l'écritoire & le pa-
» pier sous le chevet de Circène, & la sup-
» plia d'avoir pitié du plus fidele amant qui
» fut jamais. Eh bien, dit-elle en souriant,
» j'en parlerai à Clorian, & à Palinice. Be-
» lisard, sans lui répondre, courut aussi-tôt
» à la fenêtre, pour ne point donner de
» soupçon.

» On avoit averti Silene que Palinice
» étoit chés elle, il y entra. Si Belisard eût
» voulu entretenir Circène, il en avoit une
» belle occasion, Palinice & Silene étant
» si occupés, qu'ils ne pouvoient guere son-
» ger aux affaires d'aurrui ; mais il crut
» qu'il ne devoit pas rester davantage, &
» il se rètira, selon sa coutume, sans rien
» dire à personne.

» Le lendemain, il alla sçavoir l'effet
» de ses remedes, pendant que Palinice,
» après avoir donné le bon jour à Circène

» étoit

» étoit allée au temple. Il sçut de Missène
» qu'il rencontra en entrant, que Circène
» avoit résolu de se lever, & qu'elle seroit
» ravie de le voir ; car, ajouta-t'elle, vos
» remedes valent bien mieux que tous ces
» remedes fâcheux avec lesquels on a failli
» à la faire mourir. Mais, dit Belisard,
» a-t'elle fait la recette ce matin ? Pas en-
» core, répondit-elle. O, s'écria Belisard,
» je m'en suis bien douté, & je suis venu
» pour l'en faire souvenir.

» A ces mots, il monta dans l'apparte-
» ment, & trouva Circène à sa toilette :
» Ma belle malade, lui dit-il, je me réjouis
» de vous trouver levée ; mais dites-moi,
» je vous supplie, comment vous avez passé
» la nuit ? Andronire, répondit-elle en sou-
» riant, vous dira que j'ai bien observé vo-
» tre ordonnance ; & prenant sa lettre dans
» le sein d'Andronire, en voici la preuve,
» continua-t'elle, en la lui donnant, vous
» la fermerez, & vous assurerez votre
» maître que c'est à votre consideration
» que je l'ai écrite. *O madame*, que vous
» allez le rendre heureux ! *Vous* le pensez
» ainsi, parce que vous croyez qu'il sçait
» aimer. *Je ne le croi pas*, madame, je le
» sçais de science certaine. En même temps,
» Missène entra, & pour ne lui point causer
» de soupçon : Ma belle fille, dit-il, venez
» nous aider, madame ne veut pas conti-

» nuer la recette, prétendant qu'il suffit
» de l'avoir faite une fois. Et je vous assure
» qu'il vaudroit mieux qu'elle ne l'eût
» point commencée, que de la laisser im-
» parfaite.

» Hé, madame, reprit incontinent Mis-
» sène, quelle humeur est la vôtre, de vou-
» loir toujours être malade; est-il si dif-
» ficile de faire ce que vous a dit Belisard ?
» Il me fâche, dit Circène, de répèter si
» souvent la même chose. Mais, madame,
» ajouta Andronire, encore vaut-il mieux
» prendre cette peine, que de retourner
» au lit. Or, madame, interrompit Mis-
» sène, si vous ne le faites de bonne vo-
» lonté, vous le ferez par force; & déta-
» chant le cordon où la lettre étoit atta-
» chée, elle la déplia, puis la lui presenta
» à lire. Andronire & Circène ne pou-
» voient s'empêcher de rire d'une pareille
» simplicité; & Circène l'ayant lue, que
» faut-il que je fasse encore, dit-elle ? Bai-
» sez-là trois fois, répondit Missène, &
» dites : Je crois tout ce qui est écrit dans
» ce papier; & comme Circène feignoit de
» ne le vouloir pas, la pauvre Missène la
» lui fit baiser presque par force, & lui fit
» dire mot à mot les paroles.

» Enfin, toutes les cérémonies étant fi-
» nies, on vint dire que Palinice revenoit
» du temple avec Silene. Cela fut cause que

» Belisard s'approchant d'elle, lui dit : Ce
» present que vous faites au plus fidele
» amant qui fut jamais, va lui conserver la
» vie. Belisard, lui répondit-elle, je con-
» sens à tout ce que vous voulez. Mais sou-
» venez-vous que s'il manque de fidelité,
» ou de discretion, je m'en prens à vous.
» Belisard vouloit repliquer ; mais il ne le
» put, parce que Palinice & Silene arrive-
» rent, & peu de temps après Amilcar.

» Belisard se retira donc sans rien dire da-
» vantage, & m'écrivit tout ce que vous
» venez d'entendre. Voici la réponse de
» Circène qu'il m'envoya :

CIRCENE A ALCANDRE.

» *Je vous remercie de la part que vous prenez*
» *à ma santé ; les dieux en revanche puissent-ils*
» *vous donner toute la satisfaction que vous me-*
» *ritez ; & que vous desirez ! Ce sont les vœux*
» *d'une personne qui vous aime plus que tous ceux*
» *qui ont de l'affection pour Circène.*

» Quand je me rappelle toute la satis-
» faction que j'eus alors ; non, Hylas, ja-
» mais mortel ne fut plus heureux. Pour
» abreger, Hylas, ennuyé d'une absence
» qui me paroissoit si longue, je me hâtai si
» bien, que je partis six jours après. Mais
» quel fut mon ravissement, lorsque j'ap-
» perçus de loin les murailles de Lyon, &

» surtout lorsque je pus remarquer la mai-
» son de Circène ! Je connus bien alors que
» l'Amour sçait d'un seul coup payer avec
» usure mille peines, & mille déplaisirs.

» Dès que je revis mon cher Belisard ;
» je ne sçus quelles caresses lui faire. Enfin,
» lorsque j'eus raconté en gros a ma mere
» le succès de mon voyage, je feignis d'ê-
» tre fatigué, afin de pouvoir me retirer
» avec Belisard. Belisard qui n'avoit pas
» une moindre impatience, me suivit, &
» ferma la porte aussi-tôt. Dieu sçait si
» alors je lui redoublai mes caresses, & si
» je lui demandai ce qu'il avoit fait en mon
» absence ; il répondit à tout avec tant de
» satisfaction pour moi, que je n'eusse ja-
» mais osé en desirer tant. Figurez-vous,
» Hylas, que nous demeurâmes plus de
» deux heures enfermés ; & cependant no-
» tre entretien eût été plus long, si l'on ne
» m'étoit venu avertir pour souper.

» Mais parce qu'il me dit que Circène
» seroit ravie de me voir le soir même ;
» dès que j'eus soupé, je feignis de me
» rendre au château ; mon frere m'accom-
» pagna, & nous allâmes chés Palinice.
» Lucindor qui aimoit Florice, nous fit
» toutes les caresses imaginables. Silene
» par bonheur étoit allé veiller ailleurs.
» Circène & Palinice furent étonnées de
» me voir si inopinément ; car elles n'a-

» voient rien sçû de mon retour. Circène
» rougit d'abord, & se tournant vers Be-
» lisard : Hé Belisard, lui dit-elle, vous
» nous avez bien caché le retour d'Alcan-
» dre. Madame, je ne l'ai sçû guere plus
» tôt que vous, répondit-il; car il ne fait
» que d'arriver; mais s'approchant d'elle,
» tandis que je rendois mes devoirs à Pali-
» nice : quand il seroit arrivé dès le matin,
» ajouta-t'il, je me serois bien gardé de
» vous en avertir. Hé pourquoi, dit-elle ?
» *Parce que* je ne vous eusse rien dit de nou-
» veau; car vous sçavez bien qu'Alcandre
» est toujours où vous êtes; & parce que
» vous ne vous en souciez guere. Vous ne
» dites rien, madame ? que voulez-vous,
» dit-elle, que je réponde, sinon que vous
» êtes un menteur ?

» A ces mots, elle vint à moi, pour me
» dire qu'elle partageoit la joie de ma mere.
» Je pensois, répondis-je, madame, que
» mon retour vous feroit faire d'autres ré-
» flexions; mais je voi bien qu'étant aussi
» belle qu'à l'ordinaire, vous êtes de même
» aussi méchante. Alcandre, dit-elle, quels
» sont vos sujets de plainte ? Pourquoi,
» madame, repliquai-je, ne daignez-vous
» pas vous réjouir de mon retour, par le
» plaisir que vous avez de revoir une per-
» sonne qui vous est si acquise ? Je croi,
» dit-elle, que Belisard vous a donné ses

» instructions, afin que vous me teniez tous
» deux les mêmes discours.

» Il est vrai, madame, lui dis-je, que
» Belisard & moi nous parlons souvent de
» vous, car je me fie autant à lui, qu'à moi-
» même; pour linstruction dont il s'agit,
» nous n'y avons pas encore pensé, parce
» que la verité étant une, nous ne crai-
» gnons pas de nous trouver en contradic-
» tion. Hé bien, interrompit-elle, feignant
» de vouloir changer de discours, je croirai
» tout ce qu'il vous plaira de vous & de
» Belisard; mais, Alcandre, racontez-nous
» un peu ce que vous avez fait, depuis que
» nous vous avons perdu. Madame, il faut
» le demander à la belle Circène : jamais
» homme ne fut si malheureux qu'Alcan-
» dre, lorsqu'il vous quitta, ni si heu-
» reux que lui, lorsqu'il reçut de vos nou-
» velles. Dites-moi, interrompit-elle, si
» vos affaires sont rangées, & si votre
» voyage n'a point été infructueux. *Beli-*
» *sard*, & la belle Circène m'ont mandé
» qu'elles étoient en meilleur état que je
» n'eusse osé l'esperer; c'est pour cela que
» je suis revénu si promptement, pour vous
» rendre mes actions de graces, & vous
» renouveller mes hommages comme à
» celle qui peut à son gré disposer de ma
» vie.

» Palinice n'étoit pas si attentive aux dis-

» cours de mon frere, qu'elle ne songeât
» aux interêts de Clorian. Elle vint donc
» nous interrompre, sous prétexte de me
» faire civilité. Cependant Belisard ne per-
» doit point le temps, il entretenoit An-
» dronire, & s'informoit de ce qui pour-
» roit le plus m'interresser. Il sçut donc que
» mes affaires étoient dans le meilleur état,
» à moins que Clorian ne vînt à se marier
» ailleurs, où qu'il se désistât de lui-même.
» Que si l'on pouvoit faire ensorte que Pa-
» linice aimât serieusement Amilcar, alors
» elle se départiroit de la protection de son
» frere. Car, croyez-moi, Belisard, di-
» soit-elle, l'amour a plus de pouvoir que
» l'amitié.

» Enfin la nuit étant avancée, nous fû-
» mes contraints de nous séparer ; & lors-
» que je fus monté dans ma chambre, Be-
» lisard me redit tout ce qu'il avoit appris
» d'Andronire. Mais, Hylas, ne vous sou-
» venez-vous point des gands de Circène,
» où j'avois mis un billet quelque temps
» auparavant. Or ce billet tomba, je ne
» sçai comment entre les mains de Pali-
» nice... Nous soupçonnâmes que Missène
» l'ayant trouvé, elle le lui avoit donné.
» Quoiqu'il en soit, Clorian fut averti in-
» continent ; & laissant les affaires qu'il
» avoit à la cour, il revint plus prompte-
» ment que je n'eusse voulu. Le premier

» mal qui en résulta pour moi, fut que
» Circène pria Belisard de lui rendre des
» visites moins frequentes ; & lorsque j'y
» allois, elle n'osoit s'approcher de moi,
» ni me regarder.

» Si je ressentis ce changement, Hylas,
» vous pouvez le juger ; car il me sembloit
» que les témoignages qu'elle m'avoit don-
» nés de sa bonne volonté étoient trop
» grands, pour les oublier, & que cette
» dissimulation étoit aussi trop poussée
» pour une feinte. Je tombai dans un état
» qui excita la pitié de Belisard ; il fut d'a-
» vis que je fisse revenir Florice, parce
» qu'elle pourroit peut-être gagner Lucin-
» dor. Et lorsque nous cherchions quelque
» prétexte à son retour, la mort de notre
» tante chés qui elle étoit, nous en fournit
» de meilleurs que nous n'eussions voulu.
» Florice revint donc plus tôt que nous
» ne l'esperions ; nous fûmes bientôt con-
» solés ; & je ne tardai pas à supplier Flo-
» rice de faire tous ses efforts auprès de Lu-
» cindor, pour l'engager à m'être favo-
» rable. Florice fit si bien, que Lucindor
» prit mon parti, & contre Clorian, &
» contre Palinice. Déja celle-ci panchoit
» de mon côté, lorsque Clorian & Pali-
» nice s'en étant apperçus, penserent que
» comme Florice faisoit jouer ce person-
» nage à Lucindor, il falloit que Palinice

» fit

» fit agir Silene, & que par ce moyen leur » parti deviendroit le plus fort.

» Que sert, Hylas, d'entrer dans un » plus grand détail, Silene entreprit de » soutenir Clorian ; & la maison fut di- » visée en deux partis. La nôtre fut de » même partagée entre Lucindor & Ce- » rinte qui aimoient ma sœur. Je tenois, » moi, le parti de Lucindor. Amilcar fa- » vorisoit Cerinte. Incontinent après le » même divorce arriva entre Clorian, & » Cerinte, parce que Clorian étoit pour » Silene qui aimoit Palinice, & que Ce- » rinte parloit à Palinice pour Amilcar, » parce qu'il étoit serviteur de Florice.

» Les choses étant en cet état, nous pré- » vimes que nous ne pouvions être long » temps amis. Un jour donc nous convin- » mes, comme si nous avions été inspirés, » de consulter l'Amour même, ou sa mere. » Et nous allâmes en consequence au tem- » ple de Venus tous ensemble ; nous en » eumes cette réponse :

Les six demeureront, sans partir de ce lieu,
Que le devoir, ou l'honneur ne l'ordonne.
Et pour les autres trois, l'oracle de ce dieu
Ne répondra qu'à leur seule personne.

» Celui qui nous expliqua ces paroles, » nous dit que l'oracle nous commandoit » de demeurer dans la ville, jusqu'à ce que

» l'honneur & le devoir nous contraignît
» d'en partir ; & que si les dames venoient
» seules sans nous, le dieu leur diroit ce
» qu'elles auroient à faire. Nous sçumes
» que trois jours après avoir consulté l'o-
» racle elles s'en étoient allées. Pour nous,
» nous avons toujours attendu qu'un sujet
» légitime nous fît sortir de Lyon. Or il
» est arrivé que Sigismond nous a ordonné
» de suivre le prince Godomar son frere,
» afin de défendre Dorinde. Nous avons
» jugé que notre devoir, & notre honneur
» nous invitoient à obéir. C'est pourquoi
» nous sommes venus ; & nous avons trou-
» vé ces trois dames, sans sçavoir encore
» ce que l'amour ordonne de nos affaires.

Ainsi finit Alcandre ; & parce qu'il étoit fort tard, Hylas dont les yeux étoient appesantis, après leur avoir donné le bon soir se remit dans son lit, où il reposa jusqu'au matin.



IV. Part. liv. X. 483.



Guélard Sc.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIÈME PARTIE.

LIVRE DIXIÈME.

Les affaires importantes qui occupoient Adamas, ne lui permirent pas de reposer un instant. Il étoit si affectionné au service de la nymphe, qui n'avoit de confiance qu'en lui seul, que tout accablé qu'il étoit du poids des années, il faisoit des efforts incroyables. Le péril étoit grand, & les remedes difficiles. La nymphe étoit denuée d'hommes & d'argent ; elle n'avoit d'autre lieu de sûreté que Marcilli, où même Polemas avoit des intelligences ; & ce qui paroissoit plus embarrassant, il falloit que les préparatifs fussent très secrets. Mais par malheur, Ada-

mas ne sçavoit à qui se fier, parce que Polemas avoit pû aisément corrompre tous ceux qu'il avoit voulu attirer dans sa faction.

A la verité, le prince Godomar avec les chevaliers de sa suite,& Damon & Alcidon qui étoient survenus si à propos relevoient son courage. Lorsqu'il étoit occupé de ces differentes pensées, on lui amena deux chevaliers qui demandoient à lui parler en secret. Ils avoient un air respectable & paroissoient âgés. Adamas les reçut dans son cabinet, & l'un d'eux lui parla en ces termes:

» Argyre reine des pictes nous envoye » vers la grande nymphe pour l'informer » qu'elle est entrée dans ses états, sans lui » en donner avis. Elle ne veut point être » connue pour les raisons qui lui seront ex» pliquées. Pour satisfaire à l'oracle, Ar» gyre est obligée de parler à la reine. Et » comme on lui a refusé l'entrée de la ville, » nous la supplions de sa part de lui faire » ouvrir les portes. La nymphe, répondit » Adamas, sera bien mortifiée d'avoir igno» ré la venue d'une si grande reine. Sei» gneur, reprit le chevalier, Argyre sou» haite de n'être point connue, & d'en» tretenir en secret la reine Amasis. Puis» que vous le desirez ainsi, repartit Ada» mas, allons ensemble chés la nymphe;

» autrement j'irois à la porte pour recevoir
» votre reine, sçachant que l'intention d'A-
» masis est qu'elle commande ici comme
» dans ses propres états.

» Après qu'Adamas eut fait part à la
» nymphe de ce qu'il venoit d'apprendre,
» & des intentions d'Argyre, un des che-
» valiers ajouta qu'une des principales rai-
» sons qui la faisoient marcher ainsi, étoit
» le malheur de Rosileon qu'elle conduisoit
» avec elle, & qui avoit l'esprit absolu-
» ment aliené. Amasis vouloit aller au de-
» vant d'elle, mais les chevaliers la sup-
» plierent instamment de n'en rien faire par
» cette raison; ils lui representerent que
» cela même avoit contraint Argyre de ve-
» nir presque seule, & qu'elle n'avoit
» amené que la princesse Rosanire, fille de
» Policandre roi des boyens, & quelques
» chevaliers pour la sureté de leurs per-
» sonnes.

» Amasis fut obligée de ceder aux instan-
» ces des chevaliers. Argyre fut donc con-
» duite au château, & les chevaliers de
» sa suite au nombre de cent furent logés
» dans la ville. Adamas inspira à la nym-
» phe de gagner la reine des pictes par tou-
» tes les attentions qu'elle pourroit imagi-
» ner, ne doutant point que par là elle en-
» gageroit dans ses interêts & Rosileon, &
» Policandre. Aussi dès qu'Argyre se fut

» rafraîchie, Amasis se rendit à son appar-
» tement, accompagnée seulement de Ga-
» latée, & d'Adamas.

Après les premieres civilités, la reine commanda à un des chevaliers de raconter en peu de mots à la nymphe le sujet de son voyage : & le chevalier, pour obéir, commença de la sorte :

HISTOIRE DE ROSANIRE, *Celiodante, & Rosileon.*

» Il faut que vous sçachiez, madame ;
» que Policandre roi des boyens étant fort
» jeune encore, & desirant s'acquerir de
» la gloire, se déroba secretement avec un
» seul écuyer. Il alla chercher la guerre, où
» il entendoit dire qu'elle étoit. Il parcou-
» rut sous le titre de chevalier errant, tou-
» tes les Gaules, & la haute, & la basse Ger-
» manie. Puis il passa dans la grande Bre-
» tagne ; & là comme partout ailleurs il
» se couvrit de gloire sous le nom de che-
» valier inconnu. Enfin il vint à la cour du
» roi des pictes. Là il vit la princesse Ar-
» gyre ; il l'aima, il en fut aimé. Mais la
» princesse ne lui témoigna rien de ses
» vrais sentimens, que lorsqu'elle sçut qu'il
» étoit prince des boyens. Alors, comme
» elle étoit d'ailleurs pénétrée de son me-
» rite, & qu'il lui jura de n'avoir jamais
» d'autre épouse qu'elle, elle le reçut pour

» ſon époux, & lui permit de la voir ſe-
» cretement. La reine rougit, grande nym-
» phe, quand je vous raconte ces traits;
» mais la confiance qu'elle avoit dû pren-
» dre dans un prince d'une ſi haute répu-
» tation juſtifie aſſés ſa conduite.

» Ils vêcurent quelques lunes dans cette
» intelligence; mais Policandre fut bien-
» tôt obligé de retourner dans ſes états, le
» roi ſon pere étant mort, & la reine le re-
» demandant. Argyre conſentit à ſon dé-
» part; & Policandre de ſon côté promit
» d'envoyer incontinent une ambaſſade
» pour la faire demander. Il fit mille &
» mille ſermens qu'il oublia d'abord; car
» depuis il ne lui donna point de ſes nou-
» velles. Seulement elle apprit par la re-
» nommée que ſon royaume étoit diviſé
» en deux factions; l'une qui tenoit pour
» ſa mere, & pour lui; l'autre pour un
» prince puiſſant nommé Bourbon l'Ar-
» chimbaud qui prétendoit remettre dans
» ſa maiſon la puiſſance ſouveraine, à qui,
» ſelon lui, Bourbon un des ayeux de Po-
» licandre l'avoit ôtée. Les bruits qui s'é-
» toient répandus de la mort de Policandre
» favoriſoient ſon deſſein; car après ce
» prince, Bourbon étoit le plus proche he-
» ritier du thrône. D'un autre côté le roi
» dont la vigueur s'affoibliſſoit tous les
» jours avec les années, n'avoit pas la force

» de s'oppoſer à ſes deſſeins ; & ne ſon-
» geoit qu'à paſſer doucement le reſte de ſa
» vie. Et lorſqu'il vint à mourir, la faction
» d'Archimbaud étoit telle, que ſi Poli-
» candre ne fût promptement arrivé, la
» reine ſa mere étoit contrainte de ceder.
» Archimbaud avoit encore dans ſon parti
» les lemovices, dont la reine qui étoit la
» fille unique étoit veuve depuis un an, &
» n'avoit qu'une fille nommée Cephiſe.

» La princeſſe Argyre ſouhaitoit que le
» roi ſon pere voulût ſecourir Policandre.
» Pour l'y engager, elle lui fit ſçavoir
» adroitement qu'il étoit ce chevalier in-
» connu qui avoit ſi long temps demeuré à
» ſa cour. Mais cette raiſon d'état que fait
» valoir l'interêt, détermina le roi à en-
» voyer des forces à Archimbaud. Et Po-
» licandre, plus tôt que de tenter la for-
» tune des armes, conſentit d'autant plus
» volontiers à épouſer la fille unique du
» prince, quoique veuve du roi des lemo-
» vices, qu'il étoit indigné contre le roi
» des pictes, & qu'en même temps il ſe ré-
» pandit un bruit qu'Argyre étoit morte.
» La nouvelle n'étoit pas ſans fondement ;
» en effet quelques mois après le départ de
» Policandre, Argyre voulant cacher l'é-
» tat où il l'avoit laiſſée, feignit d'être ma-
» lade. Elle le fit ſi bien croire au roi dont
» elle craignoit la colere, qu'il lui permit

» de quitter la cour, pour changer d'air.
» Elle se retira donc dans un lieu fort écarté,
» où elle n'eut pour témoin de son malheur
» que sa nourrice & le fils de celle-ci.

» Or comme les nouvelles s'augmen-
» tent de jour en jour, ainsi qu'un peloton
» de neige qui se détache d'une haute mon-
» tagne, devient presqu'une montagne lui-
» même, avant qu'il soit dans la plaine;
» on dit à Policandre que la princesse étoit
» morte; sans quoi il n'auroit pû songer à
» l'alliance d'Archimbaud. Argyre ne fut
» pas plus tôt revenue à la cour, qu'elle
» apprit ce mariage. Elle en fut vivement
» affligée; mais elle l'eût été bien plus, si
» elle n'avoit entendu dire à tous ceux qui
» se mêloient de parler des affaires d'état,
» que Policandre auroit perdu son royaume
» sans cette alliance; ce fut là aussi son ex-
» cuse, lorsqu'il pensa à se justifier. Mais
» ce qui accabla la princesse, fut qu'en
» même temps elle sçut que le roi des san-
» tons la demandoit, & que son mariage
» avec lui étoit déja arrêté. La perfidie de
» Policandre lui avoit fait prendre la ré-
» solution de vivre dans le celibat. Mais il
» fallut obéir, & quelque temps après, elle
» épousa le roi des santons. Elle en eut un
» fils qui fut nommé Celiodante.

» Cependant elle aimoit toujours le roi
» des boyens, & lorsqu'elle venoit à pen-

» ser que Celiodante heriteroit des états de
» son pere, tandis que le fils que l'amour
» lui avoit donné, vivroit inconnu, & sans
» autorité, elle étoit inconsolable. Ecou-
» tez, madame, à quelle résolution elle
» se porta. Quelques temps après la nais-
» sance de Celiodante, elle feignit de vou-
» loir sçavoir quelle seroit la fortune de ce
» fils. Le roi persuadé qu'il est toujours
» utile d'ignorer ce qui est inévitable,
» n'oublia rien pour rompre ce dessein;
» mais en fin il fallut y consentir.

» Il y avoit alors une vierge druide qui
» rendoit des oracles; elle avoit toujours
» mené une vie sainte & retirée; elle se
» disoit instruite par celles qui ont succedé
» à Vellede & à Ganna qui rendoient leurs
» oracles dans la Germanie; elle étoit une
» de ces neuf vierges, qui prédisent encore
» aujourd'hui l'avenir dans une île de la
» mer Britannique appellée Sayn, autre-
» fois Sena. Celle-ci se nommoit Melusine;
» les pictes, les santons, & une partie de
» l'Armorique lui étoient échus en partage
» (car ces neuf vierges avoient divisé les
» Gaules entr'elles.) Melusine venoit en de
» certains temps demeurer sur le sommet
» d'un rocher, où elle avoit fait bâtir une
» tour, qu'elle nomma *Lux ignis* par allu-
» sion au feu divin qui brilloit dans ses ré-
» ponses. On l'a depuis appellée *Lusignan*.

» Dès que la reine ſçut Meluſine dans ſa
» tour, elle vint la trouver avec la permiſ-
» ſion du roi, & preſque ſans cortége. Elle
» lui demanda quelle ſeroit la fortune de
» ſon fils ; Meluſine lui fit cette réponſe :

L'un d'eux eſt menacé de nôce inceſtueuſe.
L'autre en Foreſt, où Godomar ſera,
Le ſens recouvrera.
Puis de tous deux la fortune eſt heureuſe.

» Cet oracle qu'elle ne comprit pas alors
» lui cauſa des peines bien cruelles ; cepen-
» dant elle ſuppoſa une réponſe toute dif-
» ferente : que ſi le petit Celiodante depuis
» l'âge de quatre lunes juſqu'à la trente-
» troiſiéme, étoit vû de quelqu'autre per-
» ſonne que de ceux qui devoient le nour-
» rir, il mourroit infailliblement trente
» lunes après. Argyre vouloit ſubſtituer à
» Celiodante le fils qu'elle avoit eu de Po-
» licandre, pour le voir nourrir auprès
» d'elle, & l'élever au thrône des pictes &
» des ſantons. L'intrigue fut ſi bien con-
» duite, qu'au retour du faux Celiodante
» on ne ſoupçonna rien. Et dans la crainte
» que le vrai Celiodante ne fût reconnu,
» elle l'envoya au port des ſantons pour
» être nourri comme le fils de Verance fils
» de ſa nourrice. Elle voulut auparavant
» lui faire une marque, & comme elle te-
» noit un fer chaud dans ce deſſein, elle

» remarqua que la nature y avoit pourvû ;
» & qu'il avoit sur la main une rose ex-
» trêmement bien representée. Puis elle
» lui mit au col une turquoise que Poli-
» candre lui avoit donnée, & qui portoit
» pour empreinte la figure d'un Lion, avec
» certains caractéres germaniques signi-
» fiant *roi fils de roi*. Lorsque Verance em-
» porta ce jeune enfant, elle crut qu'on lui
» arrachoit les entrailles, car on ne peut
» étouffer la voix de la nature ; cependant
» l'amour prévalut. Verance, je l'avoue,
» étoit bien jeune pour être dépositaire
» d'un pareil secret ; mais il avoit sçû l'a-
» mour d'Argyre, & la naissance de l'en-
» fant qu'elle substituoit à Celiodante. D'ail-
» leurs elle vouloit, supposé qu'elle mou-
» rût bientôt, que Policandre fut informé
» de ce que l'amour lui avoit fait faire pour
» son fils : & elle n'ignoroit pas que ce
» prince ajouteroit foi à tout ce que lui
» diroit Verance.

» Cependant Policandre eut de la reine
» son épouse un fils nommé Arionte, &
» une fille appellée Rosanire. Clorisène
» mourut incontinent. Policandre en fut
» affligé, il l'aimoit en effet, & ne se sou-
» venoit plus d'Argyre. Il fit élever comme
» ses propres enfans Cephise fille de Clo-
» risène, & du roi des lemovices. Cephise
» fut à peine sortie de l'enfance, qu'elle

» parut d'une beauté admirable ; & Ro-
» ſanire ſeule pouvoit lui en diſputer le
» prix. Le jeune Arionte de ſon côté com-
» bloit les vœux du roi par ſes progrès ra-
» pides dans tous les arts de la paix & de la
» guerre.

» Preſqu'en ce même temps, des mar-
» chands qui trafiquoient ſur l'ocean Ar-
» morique, contrains de paſſer par le ter-
» ritoire des boyens, pour avoir un ſauf-
» conduit, firent preſent au roi d'un jeune
» eſclave qu'il deſtina au ſervice des prin-
» ceſſes. Les princeſſes s'attacherent à lui,
» parce qu'il étoit aimable, & que c'étoit
» la premiere perſonne ſur qui elles avoient
» eu une puiſſance entiere. Le jeune en-
» fant s'appelloit Kinicſon; & ce mot étant
» difficile à prononcer, elles le nommerent
» toujours le bel eſclave. Mais quelle eſt
» la deſtinée des penchans ! Le jeune eſ-
» clave ſe donna d'abord & tout entier au
» ſervice de Roſanire. Cephiſe s'apperçut
» de la préference ; elle en devint jalouſe.
» Un jour que Roſanire traverſoit par ha-
» zard une chambre, Cephiſe tançoit le
» bel eſclave de ce qu'il ſembloit unique-
» ment occupé de ſa ſœur. Roſanire en-
» tendit qu'il répondoit : Madame, je me
» ſens trop honoré d'être à votre ſervice ;
» ſi j'ai manqué, ordonnez que l'on me
» châtie ; mais ſi vous me défendez de

» ſervir Roſanire, ordonnez en même
» temps que l'on m'ôte la vie. N'êtes-vous
» pas à moi auſſi bien qu'à elle, dit Ce-
» phiſe, qui n'avoit point encore apperçu
» ſa ſœur ? Je n'ai pas dit, repliqua l'eſ-
» clave, que je ne fuſſe point également à
» vous. Mais... Achevez, continua-t'elle
» enflammée de dépit. Mais, madame, ajou-
» ta-t'il, voila madame ; en même temps
» il ſortit de la chambre.

» Cette modeſtie plut infiniment aux
» deux princeſſes, & les attacha davantage
» à l'eſclave ; Roſanire ſurtout fut touchée
» de la préference qu'il lui donnoit, & des
» proteſtations qu'il y ajouta de ne jamais
» quitter ſon ſervice. Ainſi l'eſclave en
» croiſſant en âge, croiſſoit auſſi en amour ;
» les vertus de la princeſſe l'avoient fait
» naître, & l'augmentoient de jour en
» jour ; mais dans l'état où il étoit, il n'o-
» ſoit ſe découvrir à lui-même ſa téme-
» rité. D'un autre côté, Roſanire avoit
» beau feindre, elle n'étoit pas abſolument
» exemte de paſſion ; l'attachement du bel
» eſclave lui rendoit encore plus aimables
» toutes ſes qualités naturelles. Mais elle
» ne pouvoit ſe réſoudre à aimer une per-
» ſonne inconnue ; elle étoit ſeulement tou-
» chée que la fortune l'eût réduit à une
» ſi vile condition.

» Quelque temps après, le roi ſongea

» à le donner au jeune Arionte ; mais la
» fortune qui vouloit le faire paroître glo-
» rieusement sur le théâtre de l'univers,
» en fit naître l'occasion que vous allez en-
» tendre. Un jour que le roi poursuivoit
» un cerf, un lion échappé de sa cage parut
» tout à coup sur sa route. Le cheval du
» prince effrayé se renversa sur lui, & s'en-
» ferra dans son épée, qui par hazard étoit
» sortie du fourreau. Il en mourut soudain,
» & le roi fut blessé à la jambe. Tous ceux
» de sa suite pousserent leurs chevaux à
» toute bride, pour se dérober à la fureur
» de l'animal qu'ils connoissoient. Le bel
» esclave fut le seul qui se jettant à terre
» courut au roi, & si à temps, qu'à peine
» il s'étoit mis entre ce prince & le lion,
» que l'animal furieux vint pour le dévo-
» rer. Mais le jeune homme l'attendit l'é-
» pée à la main, sans s'étonner ; & la for-
» tune qui combattoit pour lui, conduisit
» si beureusement sa main, que le lion s'en-
» ferra de lui-même, en se jettant sur lui.
» Il en fut quitte pour une blessure assés
» considerable que l'animal lui fit à l'é-
» paule en mourant. Cependant il tomba
» du coup ; mais se relevant aussi-tôt, il
» vint aider le roi à se dégager.

» Policandre admirant un si grand cou-
» rage dans un âge si tendre, l'embrassa,
» & lui dit : Bel esclave, tu n'as pas em-

» ployé ta valeur pour un maître ingrat.
» Demande dès à present tout ce que tu
» voudras ; je jure par l'ame de mon pere
» de te l'accorder. Grand roi, répondit
» l'esclave, en mettant un genou à terre,
» ce que j'ai fait pour vous n'est qu'un tri-
» but que je vous devois ; & ce tribut ne
» demande point de récompense. Un acte
» si généreux que le tien, repliqua le roi,
» ne peut être assés récompensé ; je veux
» donc que tu me demandes quelque chose.
» Seigneur, reprit-il, vous voulez imiter
» les dieux qui ne mesurent jamais à notre
» merite le bien qu'ils nous font ; j'oserai
» donc vous demander, puisque vous l'or-
» donnez ainsi, la chose du monde que je
» dois le plus cherir, ma liberté, & cela
» uniquement pour avoir lieu de vous con-
» vaincre que c'est librement que je veux
» vous servir toute ma vie. Le roi admira
» encore plus la générosité du jeune es-
» clave, & l'embrassant une seconde fois,
» je te donne, lui dit-il, toute liberté,
» & je veux que tu sois fait chevalier aussi-
» tôt que nous serons dans Avaric.

» Cependant la plupart de ceux qui
» s'étoient écartés revinrent, & voyant le
» lion mort, ils n'osoient lever les yeux
» sur le roi. Et lorsqu'ils virent les caresses
» que le roi faisoit au jeune esclave, ils
» commencerent à lui porter envie ; car les
» belles

» belles actions ne produisent guere que la
» jalousie dans les ames basses, au lieu
» qu'elles font naître l'émulation dans les
» ames généreuses.

» Dès que le roi fut rentré dans sa capi-
» tale, il voulut que le bel esclave fût
» fait chevalier, en presence des dames,
» même de la cour. Il lui mit l'éperon, lui
» donna l'accollade, & le baisa au front.
» Mais lorsqu'il fallut ceindre l'épée, il
» commanda à la princesse Rosanire de lui
» rendre cet office; & par cette raison il le
» nomma Rosileon. Ce nom, lui dit-il,
» me rapellera sans cesse l'obligation que
» je vous ai, & ce que vous devez à ma
» fille, comme son chevalier. Rosileon
» vint ensuite baiser la main au roi & à la
» princesse. Sa joye fut extrême sans doute;
» mais les transports de Rosanire ne furent
» pas moins grands. Et pour les lui témoi-
» gner, elle lui écrivit en ces termes :

LA PRINCESSE ROSANIRE
à Rosileon.

Ton courage est plus fort que la fortune, puisqu'il t'a rendu ce qu'elle t'avoit si injustement ôté. Je ne veux pas que ta vertu s'arrête là; mais qu'elle te fasse lever les yeux au dessus de toi. Continue seulement, & espere, car je le veux. Et j'espererai aussi bien que toi.

» Elle ne fut pas médiocrement embar-

» rassée pour envoyer ce billet ; mais ayant » appris que l'on ne pouvoit arrêter le » sang de sa blessure, elle le fit porter en» velopé dans un morceau de tafetas, » comme si c'eût été quelque recette pour » arrêter le sang. Rosileon reçut cette fa» veur avec respect ; mais le matin qu'il » ne pouvoit dormir, & qu'il repassoit en » lui-même ce que la princesse venoit de » faire en sa faveur, il eut la curiosité de » déployer le tafetas. L'émotion que lui » causa son extrême joie, fit couler son » sang avec plus d'abondance. Et profitant » de la crédulité où l'on est que ces sortes » de recettes perdent leur vertu, lorsqu'on » les voit curieusement, il renvoya à Ro» sanire ce même tafetas pour la supplier » de refaire la même recette.

» Rosanire hésita quelque temps si elle » devoit l'ouvrir, mais l'amour l'emporta » sur toutes les réfléxions, & s'étant ren» fermée, elle défit le tafetas. Elle y trou» va cette réponse :

ROSILEON A LA PRINCESSE Rosanire.

Je continuerai, divine princesse, & j'espererai, puisque vous le commandez ainsi. Mais que m'ordonnez-vous de continuer, & d'esperer? Plût à dieu que l'un fût l'affection & le devouement inviolable que je vous dois ; & que l'autre fût

l'honneur de vos bonnes graces. L'un des deux sera mon bonheur; mais si c'étoit les deux ensemble, mon bonheur surpasseroit autant celui de tous les autres hommes, que cette grace est au dessus du merite de tous les humains ensemble.

» La princesse rougit plus d'une fois, en » lisant ces mots; mais ils ne purent lui dé» plaire. S'il y avoit quelque faute dans » Rosileon, elle l'excusoit en se disant que » c'étoit elle-même qui l'avoit enhardi à » la commettre. Et dans le moment, elle » lui récrivit de la sorte :

LA PRINCESSE ROSANIRE
à Rosileon.

Continuez, & esperez ce qui doit vous plaire davantage; rien ne vous est interdit; mais souvenez-vous que la discretion & la fidelité sont les seules victimes qui doivent s'immoler sur les autels où vous avez dessein de sacrifier.

» Rosanire accommoda ce billet comme » la premiere fois, & manda à Rosileon » qu'elle ne pourroit plus retoucher à la » recette. Il entendit ce que la princesse » vouloit dire. Dès qu'il se vit seul, car » la faveur où il étoit lui attiroit la foule » des courtisans, il lut & baisa mille fois » ce billet. Lorsqu'il fut un peu revenu de » ses transports, il se rappella qu'il y avoit » beaucoup de personnes dans sa chambre,

» au moment qu'on lui avoit rendu la pré-
» tendue recette ; un chevalier entr'autres
» que le roi lui avoit envoyé, & que celui-
» ci ne manqueroit pas d'en parler à Pe-
» ricandre, qui par curiosité voudroit avoir
» cette même recette. Il ôta donc le billet
» de Rosanire, & mit à la place un autre
» papier, où il traça quelques caracteres.
» Le roi, pour exciter ses courtisans à
» la vertu, vint lui-même visiter Rosileon,
» aussi-tôt qu'il put marcher. Il amena
» avec lui Rosanire & Cephise, & leur dit
» que la générosité du nouveau chevalier,
» & le service qu'il lui avoit rendu, me-
» ritoient bien ces marques de leur bonté.
» Le roi, après s'être approché de lui, &
» lui avoir touché la main, lui demanda
» des nouvelles de sa santé, & si la recette
» de Rosanire l'avoit soulagé. Oui, sei-
» gneur, dit Rosileon, & de sorte que je
» pense devoir la vie à la princesse. J'en
» suis ravi, ajouta le roi ; mais, continua-
» t-il en se tournant vers Rosanire, ma
» fille, dites-moi qui vous l'a donnée ? Sei-
» gneur, répondit-elle un peu surprise, je
» l'ai depuis long temps, & je ne sçai plus
» de qui je la tiens. Alors le roi s'appro-
» chant de Rosileon, je pense, dit-il, que
» ce que vous portez au col est cette recette
» de la princesse ; en même temps, il la
» prit, & Rosanire tremblante y porta la

» main : Seigneur, lui dit-elle, si vous la » voyez, elle n'aura plus de vertu. Su- » perstition, dit le roi, digne des petits » enfans & de leurs nourrices. Inconti- » nent il se fit donner des ciseaux, & tira » le papier. Quelles furent les allarmes de » Rosanire ! Mais aussi, quelle fut sa joie, » lorsqu'elle n'y vit que des chiffres !

» Hé quoi, ma fille, s'écria le prince » étonné, votre recette ne consiste-t'elle » qu'en ces caractères bizares ? Vous » voyez, seigneur, dit-elle en souriant, » tout ce qu'elle contient. Peu de temps » après, le roi se retira ; & par hazard le » prince Arionte son fils arriva, qui ren- » contrant les princesses, les ramena avec » l'agrément du roi, pour tenir compagnie » à Rosileon.

» Rosileon pénétré de l'honneur que lui » faisoit le prince, lui fit mille protesta- » tions d'employer à son service jusqu'à » la moindre goute de son sang. Rosileon, » lui répondit le prince, nous n'oublierons » jamais ce que vous avez fait pour le roi » mon pere. Et comme il vouloit repliquer, » le prince l'interrompit, & lui dit en l'em- » brassant : Laissons-là les complimens, & » comptez que l'on ne peut vous aimer » plus que je vous aime. Ensuite il s'amusa » à demander au myre l'état de sa santé, » & si la blessure étoit dangereuse, tandis

» que les deux princesses étoient auprès du
» malade, & se nuisoient mutuellement;
» car Cephise ne l'aimoit pas moins que
» Rosanire, & Rosanire s'en étoit apper-
» çue. Lorsqu'elles gardoient ainsi le si-
» lence, Arionte appella Cephise pour lui
» montrer les griffes effroyables du lion
» qu'avoit tué le chevalier. Et Rosanire se
» trouvant seule, Rosileon lui dit : Ah,
» madame, quand la fortune voudra-t'elle
» que j'employe à votre service cette vie
» que vous m'avez conservée ? Vous trou-
» verez, dit-elle, ma volonté dans la der-
» niere recette. Elle se hâta de lui faire
» cette réponse, parce qu'elle vit que le
» prince & Cephise revenoient.

» Madame, j'ai peut-être trop insisté sur
» ces détails; mais je les ai crû nécessaires,
» pour vous faire entendre, comment ces
» amans se flatterent peu à peu d'unir un
» jour leurs destinées. En effet, pendant
» que la blessure de Rosileon le tenoit en-
» core au lit, il eut occasion d'entretenir
» la princesse; & après plusieurs éclairciss-
» semens, Rosileon ajouta : Comment se
» peut-il, divine princesse, que vous ne
» commandiez rien pour votre service à
» Rosileon qui vous est si acquis? Rosileon,
» répondit la princesse, écoutez-moi, &
» croyez à mes paroles. Votre merite,
» votre attachement, votre discretion

» m'ont invitée à vous aimer. Une chose » me déplait, c'est l'obscurité de votre » naissance. Je veux donc que vous vous » distinguiez tellement par vos exploits, » qu'on ne puisse blâmer Rosanire, lors- » qu'on sçaura qu'elle vous aime. Tirez » de ce discours toutes les consequences » qui pourront vous flatter, je n'en desa- » voue aucune. Madame, repartit Rosi- » leon, je suis pénétré, comme je le dois » de vos bontés ; soyez bien persuadée » qu'il n'y aura jamais rien de si difficile » que je n'execute pour votre service. Dès » que ma blessure me le permettra, agréez » je vous supplie, que j'aille en tant de » lieux chercher la fortune, que j'y laisse » la vie, ou que je revienne s'il est possible, » digne de Rosanire. Je le veux, Rosi- » leon, dit la princesse, ce n'est qu'à ce » prix que Rosanire est à vous.

» Dès que Rosileon fut gueri, il deman- » da au roi la permission d'aller chercher » les aventures. Le roi le lui permit à re- » gret, mais à condition qu'il reviendroit » bientôt. Si Rosanire fut affligée de son » départ, les exploits de Rosileon qui fai- » soient la matiere de tous les entretiens, » soulagerent bien sa douleur.

» Cependant le roi des pictes mourut » dans un âge avancé, après avoir langui » quelque temps. Le roi des santons le

» ſuivit bientôt. La reine Argyre ne fut
» pas inſenſible à ces pertes; mais elle eſ-
» pera du moins que Policandre ſatisferoit
» cette fois à ſa parole. Mais, combien
» ſont trompeuſes les eſperances que donne
» l'amour ! Depuis que la raiſon d'état
» l'avoit obligé d'épouſer Cloriſène, à
» peine il avoit retenu le nom d'Argyre.
» Argyre l'envoya complimenter à l'oc-
» caſion de la mort de Clorisène, & lui
» fit donner avis de celle du roi des ſan-
» tons; mais dans les réponſes qu'il lui fit,
» il n'y avoit rien qui reſſentît le moindre
» penchant pour elle. Elle ſe détermina en-
» fin à le ſommer de ſa parole; mais la per-
» ſonne qu'elle dépêcha, ne rapporta d'au-
» tre réponſe que celle-ci, qu'il vivroit
» toujours le ſerviteur de la reine, mais
» qu'il lui étoit impoſſible de ſonger à
» un ſecond mariage. Le regret de nos per-
» tes, ajoutoit-il, doit nous en détourner,
» & plus encore ce que nous devons à nos
» enfans. Ne feroit-il pas cruel de leur
» donner des freres qui partageaſſent les
» états que nous devons leur laiſſer ?

» Jugez, madame, combien la reine
» dut être ſenſible à de pareils reproches.
» Elle conçut depuis une ſi grande haine
» contre le roi Policandre, qu'elle déteſ-
» toit tout ce qui venoit de lui. Ce fut
» alors qu'elle ſe repentit d'avoir ſubſtitué
» le

» le fils qu'elle avoit eu de ce prince in-
» grat, à celui dont il portoit le nom. Elle
» envoya au port des santons, pour avoir
» des nouvelles du vrai Celiodante; mais
» elle sçut qu'il y avoit déja plusieurs an-
» nées que des pirates l'avoient enlevé, &
» son pere aussi (car Verance passoit pour
» son pere) & qu'incontinent sa mere avoit
» disparu. Quelle nouvelle, ô dieux! La
» reine indignée, résolut de se rendre elle-
» même, & de rendre aussi Policandre un
» exemple effroyable aux siécles à venir
» pour tous ceux qui couroient la même
» fortune.

» Le faux Celiodante avoit alors près de
» vingt ans; & quand il n'auroit pas été
» fils de roi, il étoit digne de la monarchie
» des Gaules; mais la reine Argyre le dé-
» testoit autant qu'elle l'avoit aimé. Elle
» hésita donc sur la vengeance qu'elle pren-
» droit; elle choisit enfin celle que vous
» allez entendre.

» Le roi des cenomanes avoit eu quel-
» que differend avec celui des turoniens;
» & chacun de son côté couroit aux armes.
» Le roi des condates vint comme allié
» au secours du roi des cenomanes; & celui
» des venetes amena toutes ses forces au
» roi des turoniens dont il avoit épousé la
» sœur. Ces deux royaumes alloient être
» le théâtre des plus sanglantes tragédies,

» lorsque de l'avis unanime des rois Ce-
» liodante fut choisi pour arbitre de leurs
» differends. La prudence que ce jeune
» prince avoit montrée en differentes ren-
» contres lui avoit attiré cette mediation
» glorieuse. D'un autre côté, les deux rois
» des cités armoriques haïssoient Polican-
» dre, parce qu'il avoit assisté contr'eux,
» comme chevalier errant le bon duc
» Suenon. Le roi des cenomanes & celui
» des turoniens ne l'aimoient guere plus,
» quoique pour des raisons moins impor-
» tantes. Argyre pensa donc que si Celio-
» dante pouvoit rétablir l'intelligence en-
» tre ces rois, il pourroit aussi les animer
» contre Policandre. Celiodante réussit au
» gré des rois; ils firent une alliance entr'eux
» avant que de se séparer, & par recon-
» noissance pour Celiodante ils l'élurent
» généralissime des forces alliées, supposé
» qu'ils les assemblassent.

» Cependant la reine cherchoit des pré-
» textes pour nuire à Policandre, & n'en
» trouvoit point, lorsque des officiers de
» Celiodante poursuivant des voleurs qui
» s'étoient sauvés dans les états de Poli-
» candre, ne laisserent pas de les prendre
» dans une ville qui étoit de son obéissance.
» Le peuple, pour maintenir ses franchi-
» ses, leur enleva ces méchans, & tua une
» partie des officiers de Celiodante. Argyre

» jugea que la fortune offroit à sa vengeance » une belle occasion. Et parce qu'elle ju» geoit bien que si elle en faisoit porter ses » plaintes à Policandre, il lui donneroit la » satisfaction qu'elle désireroit, elle en» voya promptement des troupes pour sac» cager ce lieu. Ses troupes furent repous» sées avec perte. Elle dépêche aussi-tôt » vers les rois alliés; elle leur fait exag» gerer ses sujets de plainte. Les rois se rap» pellant leurs injures particulieres, & se » trouvant armés fondent sur les états de » Policandre. La longue paix dont il avoit » joui lui avoit fait perdre ses vieux offi» ciers, outre que le peuple endormi dans » le sein d'une tranquillité générale, avoit » presqu'oublié le nom des armes avec les» quels il devoit se défendre. Il fut donc » facile à Celiodante de le vaincre partout.

» Le dessein d'Argyre dans cette guerre » étoit de faire que le pere tuât le fils, ou » le fils le pere; & quoiqu'ils ne se con» nussent pas pour tels, elle croyoit ressen» tir une grande satisfaction, si ses vœux » pouvoient s'accomplir. Cependant Poli» candre irrité de tout le dégat que les ar» mées ennemies faisoient dans ses provin» ces, résolut de hazarder une bataille. Ce» liodante la gagna, Arionte fils unique de » Policandre y fut tué; & tout ce que Po» licandre put faire fut de se sauver à la

» hâte dans Avaric avec le débris de son
» armée.

» Le corps d'Arionte fut reconnu. On
» l'envoya avec honneur à son pere. Poli-
» candre le reçût avec des yeux secs, &
» montra dans une si triste occasion tant de
» magnanimité, que la reine Argyre com-
» mença de s'attendrir, & de prendre quel-
» que part à son infortune. Et dès lors elle
» chercha des prétextes pour lui procurer
» la paix; mais n'osant se déclarer à per-
» sonne, elle l'assiegea dans sa capitale (car
» elle voulut être témoin des malheurs de
» Policandre.) Elle consentit au siege,
» dans l'esperance que si Policandre étoit
» fait prisonnier, elle pourroit, après lui
» avoir fait connoître l'offense qu'elle en
» avoit reçu, lui rendre la liberté & ses
» états. Mais les choses allerent bien diffe-
» remment. Rosileon étant informé de l'in-
» vasion que les rois alliés avoient faite
» dans le royaume de Policandre, quoi-
» qu'il eût peine à le croire, tourna du côté
» des boyens. Il fut rencontré en chemin
» par un messager de Rosanire, qui le sui-
» voit par toutes les Alpes au bruit de ses
» exploits; & comme il avoit toujours con-
» servé le même écu, ce qui le faisoit ap-
» peller le chevalier du lion; il fut aisé-
» ment reconnu par ce messager, qui lui
» remit une lettre conçue en ces termes :

LA PRINCESSE ROSANIRE à Rosileon.

Vos victoires sont grandes, mais bien moindres que nos infortunes. Notre armée est défaite; tout le pays occupé, Arionte mort, & Policandre & Rosanire enfermés dans leur derniere ville. Jugez si Rosileon a de quoi employer ici ses armes & son courage

» Rosileon, après avoir lû ce billet, fait
» la plus grande diligence qu'il lui est pos-
» sible; il arrive sur les terres des boyens,
» & la fortune lui offre d'abord plusieurs
» chevaliers qui n'attendoient qu'un chef.
» Il y avoit environ cinq cens chevaux, &
» trois milles hommes de trait; & quoique
» notre armée fût composée de plus de huit
» mille chevaux, & de quarante mille hom-
» mes de pié, Rosileon vint droit à nous,
» enseignes déployées. Sa réputation lui
» amena tout le pays. Déja ils partageoient
» entr'eux nos dépouilles, comme étant
» assurés de la victoire; & il arriva en effet
» par un juste jugement des dieux que nous
» fûmes défaits, de telle sorte, qu'il fallut
» lever le siege, & laisser entrer Rosileon
» dans la ville. Il est aisé de s'imaginer quel
» fut l'accueil du roi pour Rosileon, les
» transports de Rosanire, & la joye de tout
» le peuple.

» Policandre qui entendoit la guerre ne » se borna point à ce succès ; il fit sortir » tous ceux qu'il jugea propres à son des» sein, commandés par Rosileon qu'il éta» blit lieutenant général de ses états. Le » généreux Rosileon marche en diligence, » nous atteint trois jours après au passage » du Clein, nous livre bataille, & taille en » pieces toute notre armée. Le roi des tu» roniens, & celui des cenomanes perirent » dans cette sanglante journée. Pour sur» croit, Celiodante fut fait prisonnier. Mais » Rosileon voulant obtenir une victoire » complete, poursuivit les tristes débris » de notre armée, & envoya Celiodante » sous une bonne escorte au roi, & à la » princesse Rosanire.

» Policandre charmé de ces succès ines» perés, & pénétré de reconnoissance, ré» solut de faire après lui Rosileon posses» seur de ses états qu'il lui avoit reconquis » par sa valeur, & de lui donner Rosanire » en mariage. Il lui écrivit ainsi dans ce » dessein :

LE ROI POLICANDRE à Rosileon.

Que puis-je donner à celui qui m'a remis la couronne sur la tête, que cette même couronne que je porte ? Cependant je lui donnerai plus. Je veux qu'outre tous mes états, il possede ce

que j'ai de plus cher, ma fille Rosanire. Qu'elle soit donc dès ce moment à vous, Rosileon, & après moi les royaumes des boyens, des ambarres, & des bituriges. Hâtez-vous de vaincre. Voilà quels triomphes je vous prépare.

» Rosanire & Rosileon sont au comble » de leurs vœux. Mais, madame, tandis » que Rosileon, après avoir reçû cette let» tre, poursuit le cours de ses victoires, » Celiodante prisonnier dans Avaric est » traité avec toute l'humanité imaginable; » jusques-là qu'il lui est permis de voir la » princesse Rosanire. Bientôt il en est épris; » car qui pourroit résister à tant de vertus » soutenues de tant de charmes ?

» Avec Celiodante avoit été fait prison» nier un vieux chevalier nommé Oronte » qui avoit été son gouverneur. Le prince » l'aimoit & l'estimoit; cependant il lui ca» cha sa passion. Mais Oronte le voyant » accablé de tristesse : Seigneur, lui dit-il, » si les rois avoient ce privilege d'être inac» cessibles aux traits de la fortune, je di» rois que vous auriez lieu de vous plain» dre de l'état où elle vous a réduit. Mais » puisque la grandeur n'affranchit per» sonne de ses caprices, pourquoi vous » plaindre d'une loi si générale ? Votre » naissance vous affranchit bien des petits » maux où le peuple est exposé : ces tributs » sont indignes des grands hommes; mais

» les grandes afflictions sont propres des
» grands rois, & des grands princes tels
» que vous. La fidelité que je dois à mon
» roi, & mon attachement pour Celio-
» dante, m'obligent à vous supplier de
» vous remettre devant les yeux votre pro-
» pre magnanimité. Courage, seigneur,
» vous avez ici dans le roi Policandre l'e-
» xemple d'une vertu *invaincue*. S'est-il
» laissé abbattre, quand ses armées ont été
» défaites, & qu'il a perdu son fils unique,
» & tous ses états? Non, seigneur, il a
» opposé aux coups de la fortune un cou-
» rage à toute épreuve.

» Oronte vouloit continuer, lorsque
» Celiodante l'interrompit: Mon pere, lui
» dit-il, vos soins auroient été bien inu-
» tiles, si l'état où je suis à l'exterieur pou-
» voit me faire oublier vos sages leçons.
» Mais hélas, ajouta-t'il avec un profond
» soupir! ce qui m'abat n'est pas la capti-
» vité que vous entendez. J'aime la prin-
» cesse Rosanire. Et sur cela il lui repre-
» senta le peu d'esperance qu'il avoit de lui
» plaire, & la haine que devoit lui porter
» Pericandre. Vous me direz, ajouta-t'il,
» qu'une ame génereuse triomphe de l'a-
» mour; mais hélas je sens que je ne puis
» vaincre ma passion. Vous me conseille-
» rez d'y résister. Mais que sert de donner
» des conseils à des malades qui n'ont pas
» même la volonté de guerir?

» Seigneur, reprit Oronte, vous me ti-
» rez d'une grande inquietude, en me dé-
» clarant le ſujet de votre mal, & le nom
» de celle qui eſt l'objet de votre amour.
» Loin de vous abbattre, vous devez au
» contraire prendre courage. Car penſez-
» vous que le roi ait oublié l'extrêmité où
» vos armes l'avoient réduit, & où il ſeroit
» encore, ſi le ciel ne l'en avoit tiré par une
» eſpece de miracle? Croyez-vous que ce
» prince qui toute ſa vie a porté les ar-
» mes, ignore combien elles ſont journa-
» lieres? Et cela étant, qui doute qu'il ne
» vous accorde la paix, ſi vous la lui de-
» mandez? Rien ne pouroit y mettre ob-
» ſtacle que votre courage, qui peut-être
» ne l'eût pas voulu recevoir à de certaines
» conditions. Maintenant l'amour appla-
» nira toutes les difficultés, & rendra mê-
» me les conditions de la paix honorables.

» Cette réponſe releva le courage du
» jeune prince. Il donna tout pouvoir à
» Oronte d'offrir & de recevoir la paix,
» pourvû qu'il obtint ſeulement Roſanire.
» Oronte employa tout ſon eſprit & toute
» ſa prudence dans cette négociation. Il
» remarqua que deux des principaux mi-
» niſtres deſapprouvoient que le roi donnât
» la princeſſe ſa fille à Roſileon, homme
» inconnu, & qui ſortoit de l'eſclavage;
» mais ce qui les touchoit davantage, étoit

» leur interêt particulier. Chacun d'eux
» avoit un fils, & depuis la mort d'Arionte,
» ils osoient aspirer au bonheur où ils
» voyoient Rosileon près d'arriver. Ils se
» lierent donc tous deux pour ruiner la for-
» tune de celui qui renversoit leurs espe-
» rances. Il y avoit quelque temps qu'O-
» ronte avoit entendu ces bruits; & main-
» tenant y faisant réflexion, il jugea que
» ces deux hommes pourroient concourir à
» ses vues. Il s'adresse donc à eux, il leur
» ouvre son dessein, il leur propose une
» paix si avantageuse qu'il n'étoit pas rai-
» sonnable de la rejetter; d'ailleurs, ce
» parti éloignoit les prétentions de Ro-
» sileon. Et quoique le mariage de Celio-
» dante leur ôtât aussi les esperances qu'ils
» avoient conçues pour leurs enfans, ils
» aimoient mieux tomber entre les mains
» du roi des pictes, qui leur seroit obligé,
» qu'en celles de Rosileon qui ne tien-
» droit sa fortune que de son merite.

» Ils résolurent donc de parler au roi,
» mais séparément; afin qu'il ne jugeât pas
» que ce fût une intrigue contre Rosileon,
» & ils le firent avec tant d'adresse, que
» Policandre après bien des difficultés con-
» sentit enfin à donner Rosanire à Celio-
» dante; cependant il n'y consentit qu'a-
» près qu'ils lui eurent proposé de donner
» Cephise à Rosileon. Rosileon, disoient-

» ils, eſt d'un mérite ſupérieur, mais il n'a
» rien que l'épée qu'il tient de vous. D'ail-
» leurs ſes ſervices ne ſeront-ils pas aſſés
» payés par la couronne des lémovices ?
» Si vous lui faiſiez l'honneur de le con-
» ſulter, il devroit lui-même vous con-
» ſeiller le parti que nous vous propoſons.
» L'alliance de Celiodante va joindre à
» vos états deux grands royaumes.

» Le roi perſuadé par leurs diſcours les
» chargea de conclure la paix & l'allian-
» ce; & de peur que Roſileon ſe voyant
» déchu de ſes eſperances ne ſe portât à
» quelque extrêmité, il lui fit faire une
» dépêche pleine de remercimens & de
» louanges, & lui commanda de le venir
» trouver incontinent, & de remettre le
» commandement de l'armée au marêchal
» des boyens.

» Roſanire fut informée de ce qui ſe paſ-
» ſoit; elle aimoit encore plus Roſileon
» qu'elle ne haïſſoit Celiodante, qu'elle re-
» gardoit comme l'auteur de la mort de
» ſon frere; & dans cette conjoncture elle
» crut qu'elle n'avoit point de meilleur
» parti à prendre, que de faire venir
» promptement Roſileon. Le meſſager
» qu'elle envoya prévint de deux jours ce-
» lui du roi; mais loin de ſonger à rien
» qui fût préjudiciable au ſervice du roi,
» il ſe hâta de prendre une ville qu'il te-
» noit aſſiegée, & chercha un prétexte

» spécieux pour quitter l'armée, & se ren-
» dre aux ordres de la princesse. Il prit la
» ville d'assaut le jour même qu'il reçut
» les dépêches du roi. Il part à l'instant,
» & lorsqu'il fut arrivé il rendit compte
» au roi de l'état où il avoit laissé l'armée,
» & du progrès de ses armes. Le roi le re-
» mercie, lui fait tout l'accueil imagina-
» ble, & le renuoye à son logis pour se
» délasser, après quoi il lui communique-
» ra le sujet pour lequel il a desiré de l'en-
» tretenir.

» Après que le roi se fut expliqué, Rosileon
» passa chés la princesse ; elle n'eut que le
» temps de lui dire de se trouver au lieu où
» elle se promenoit ordinairement. Rosa-
» nire s'y rendit avec le moindre corté-
» ge qu'elle put. Rosileon l'avoit préve-
» nue, & dès qu'il s'approcha d'elle : Ro-
» sileon, lui dit la princesse, on me livre
» à Celiodante encore tout couvert du
» sang de mon frere, & qui sans vous au-
» roit égorgé mon pere ; la raison d'état,
» cette raison tyrannique m'ordonne de
» passer avec lui le reste de mes jours, si
» votre fortune, qui jusqu'ici n'a rien trou-
» vé d'impossible, ne l'emporte sur la ré-
» solution du roi. O dieux, madame, in-
» terrompit Rosileon, le roi a-t'il oublié
» si tôt mes services ? est-ce ainsi qu'il se
» venge des hostilités affreuses que l'on a

» exercées dans son royaume ? N'en dou-
» tez pas, reprit froidement la princesse.
» Mais que puis-je faire, sinon me taire,
» souffrir, & dire : c'est mon pere.

» Rosileon garda quelque temps le si-
» lence, & reprit enfin de la sorte : Ma-
» dame, le respect qui vous fait taire mon-
» tre à la fois bien de la sagesse & bien de
» la froideur. Ah, Rosileon, dit la prin-
» cesse, je vous aime, je vous l'ai dit, je
» vous le dis encore ; mais ne croyez pas
» que jamais mon amour me fasse rien fai-
» re contre mon devoir. Je dois obeir à
» mon pere, & je lui obeirai jusqu'au der-
» nier soupir. Vous épouserez donc Célio-
» dante, repartit Rosileon ? J'épouserois
» un barbare si mon pere me le comman-
» doit. Eh que me servira donc que vous
» m'aimiez, ajouta Rosileon? Mon amour,
» poursuivit-elle, me feroit faire pour vous
» avec joye, ce que je ferai pour tout autre
» uniquement pour obeir ; mais j'espere que
» les dieux toujours équitables détourne-
» ront ce malheur ; si pourtant il arrivoit,
» vous devriez montrer ce courage qui ne
» vous a point abandonné dans les occa-
» sions les plus périlleuses. Quoi, s'écria
» Rosileon, vivre, & vous voir à quel-
» qu'autre ? A la vérité j'ai vêcu sans cette
» esperance ; mais je ne puis vivre désor-
» mais si elle n'est remplie. C'est le roi lui

» même qui l'a fait naître en moi. Eh peut-» il sans la derniere injustice me ravir un » bien qu'il m'a promis, & vous donner » à Celiodante que la nature vous ordon-» ne de hair ? Rompez ces liens, madame, » tout le monde approuvera votre gene-» rosité. Ce même bras qui a soutenu, qui » a relevé cetre couronne, je vous l'offre » maintenant pour défendre votre cause » contre tous les humains.

» Cessez, interrompit la princesse, ces-» sez des discours superflus. L'injustice » d'autrui ne peut me dispenser de mon » devoir, & vous même, Rosileon, vous » devez m'affermir dans ce dessein ; la » qualité de chevalier vous y oblige. Mais » aussi pour ne manquer à ce que je vous » dois, je vous conseille de representer au » roi vos services, ses promesses, & l'in-» justice du parti qu'il veut prendre. S'il » s'en rapporte à moi, vous n'aurez rien » à desirer. Je ferai d'ailleurs toute la ré-» sistance que mon devoir pourra me per-» mettre ; si elle est inutile, je vous pro-» mets de plaindre toute ma vie votre mal-» heur & le mien. A ces mots elle se retira.

» Rosileon, après avoir passé la nuit du » monde la plus cruelle, se rendit chés le » roi, aussi tôt qu'il le sçut éveillé. Il ca-» che sa douleur, & d'abord il raconte en » détail les places qu'il a forcées, les com-

» bats qu'il a donnés, les batailles qu'il
» a livrées ; enfin il lui fait entendre
» que ses ennemis sont presque entiere-
» ment assujettis. Le roi qui avoit une
» bonté de cœur naturelle, & qui avoit
» prévû combien il lui en couteroit pour
» annoncer à Rosileon le parti qu'il avoit
» pris, avoit fait demeurer les deux mi-
» nistres qui lui avoient conseillé la paix.
» Après que Rosileon eut fini, & que le
» roi l'eut comblé d'éloges, ce prince con-
» clut ainsi : Comme la paix est toujours
» le but d'une guerre juste, nous avons crû
» qu'il étoit à propos de la faire, tandis
» que nous pouvons la donner. Il est vrai,
» dit Rosileon, qu'un grand prince doit
» toujours mettre des bornes à ses victoi-
» res ; mais oserai-je le dire, la paix me
» semble bien inutile, puisque la victoire
» va nous donner cette même paix beau-
» coup plus glorieuse. Seigneur chevalier,
» dit un des ministres, votre courage vous
» fait parler ainsi ; mais tandis que vous
» forcez des villes, que vous gagnez des
» batailles, & que vous entassez victoires
» sur victoires, vous ignorez combien
» souffre l'état par les contributions qu'il
» est obligé de fournir. Eh quel avantage
» seroit-ce au roi de perdre son royaume,
» pendant qu'il subjugueroit des provin-
» ces étrangeres, & de voir périr ses pro-
» pres sujets en même temps qu'il feroit

» égorger les sujets des rois ses voisins ? De
» si sages motifs ont porté le roi à donner
» la paix à son peuple & à ses ennemis.
» Il vous a mandé pour vous en faire part,
» comptant bien que vous vous en réjoui-
» rez avec lui. Et pour ne plus laisser de
» prise à la fortune, il a voulu si bien af-
» fermir cette alliance, que nul interêt ne
» pût jamais la rompre ; c'est pour cela
» qu'il donne au roi Celiodante la prin-
» cesse Rosanire. Par ce moyen, de tant
» de royaumes, nous n'en ferons qu'une
» monarchie qui sera le partage des petits-
» fils du roi, & dans laquelle ils perpé-
» tueront à jamais son nom & sa gloire.

» Jusques là Rosileon avoit écouté tran-
» quillement ; mais quand il entendit que
» l'on donnoit Rosanire à Celiodante, il
» rompit tout à coup le silence, & s'écria :
» Seigneur, vous souffrez que les traîtres
» qui vous donnent un conseil si perni-
» cieux osent le fortifier de votre nom, &
» de votre autorité ? Vous souffrez qu'ils
» vous livrent vous & votre couronne à
» des ennemis humiliés & vaincus ? N'est-
» ce pas vous trahir que de donner Rosa-
» nire à Celiodante, & le faire roi des
» boyens, des ambarres, & des lemovi-
» ces ? Est-ce là le prix de la rançon que
» vous doit Celiodante ? en vérité c'est un
» art admirable, pour gagner des Royau-
» mes ;

» mes, que de perdre des batailles, & de
» se faire prendre prisonnier? Dites-moi,
» ministres si sensés, si le roi avoit perdu
» tous ses états, s'il étoit à la merci de ses
» ennemis, lui eût-on imposé des condi-
» tions plus dures que celles que vos avis
» artificieux lui donnent pour honorables?
» Sans doute il n'eût pu donner plus à son
» vainqueur que ses états, que sa vie, que
» sa personne; & vous êtes assés lâches (par-
» donnez, seigneur, à mon zele) pour
» conseiller ainsi le roi: vous voulez donc,
» seigneur, que les siécles à venir lisent
» dans vos annales, que le roi des boyens,
» pour avoir la paix avec ses voisins,
» a donné sa fille, son sceptre, & sa per-
» sonne même.

» Rosileon, interrompit le roi qui cher-
» choit à se tromper lui-même, si je vous
» ai communiqué l'affaire dont il est ques-
» tion, ce n'est pas pour avoir votre avis,
» mais seulement pour vous en faire part
» comme d'une chose résolue, afin que
» vous participiez à ma joye & à celle de
» mes peuples. Et pour vous prouver que
» je n'ai point oublié vos services, j'ai dis-
» posé ma fille à vous recevoir. Ainsi de
» quatre couronnes que le ciel m'a don-
» nées, j'en mets deux sur votre tête; les
» deux autres seront unies à celles des pic-
» tes & des santons. Dites-moi, continua

» le roi, y a-t'il quelqu'un qui puisse blâ» mer mon dessein d'établir une si parfaite » intelligence entre ces differens royau» mes, par celle que je veux qui soit en» tre vous & Celiodante ?

» Seigneur, répondit Rosiléon, les fa» veurs dont vous me comblez me forcent » malgré moi à être ingrat. Mais pardon» nez, si j'avoue que je ne vous entens pas : » vous voulez, dites-vous, me donner vo» tre fille, & cependant vous m'avez dit, » si je ne me trompe que vous la donniez » à Celiodante. Il est vrai, dit le roi : je » vous donnerai ma fille Cephise, comme » je vous l'ai promis, & à lui ma fille Ro» sanire. Ah Seigneur, interrompit Rosi» léon, vous m'avez promis votre fille ; » & Cephise ne l'est pas. D'ailleurs vous » m'avez nommé Rosanire dans la lettre » que vous m'avez fait l'honneur de m'é» crire. Si l'on s'est mépris, ajouta le Roi, » je sçai bien que je n'ai point eu d'autre » intention que de vous donner Cephise » que je nomme ma fille, & que j'aime » comme telle. Ah Seigneur, répliqua Ro» siléon en joignant les mains, voudriez» vous me préferer Celiodante, Celio» dante qui a ruiné vos états ; Celiodante » qui est encore couvert du sang de votre » fils, & qui vous a réduit à la plus cruelle » extrêmité ? Voudriez-vous le préferer à

» Rosileon qui a rétabli vos affaires ; qui a
» vengé par la défaite de tant de rois, la
» mort de votre fils Arionte ; & qui a mis
» dans vos fers l'auteur de tous ces maux ?
» De quel œil verrez-vous ce Celiodante
» occuper le thrône qui étoit destiné au
» prince Arionte que le cruel a égorgé ? Ce
» sang qu'un prince si genereux a répandu
» pour vous ne vous dira-t'il pas sans cesse
» que ce mariage est injuste, horrible, &
» déteſté des hommes, & des dieux ?

» Le roi ne pouvant plus soutenir ces re-
» proches : c'est assés, lui dit-il, je veux
» que Celiodante épouse Rosanire, & que
» vous vous contentiez de Cephise. L'al-
» liance que je vous accorde est peut-être
» l'action de ma vie la plus blâmable. A
» ces mots il voulut se retirer, mais Ro-
» sileon le suivit, en lui disant : Seigneur,
» je n'ai pensé qu'à vous acquerir de la
» gloire, & je ne voudrois pas qu'un si
» grand roi m'eût accordé des recompen-
» ses dont je fusse indigne. Je vous déclare
» que je n'accepte point l'honneur que
» vous m'offrez, & que je me tiens assés
» recompensé par l'épée seule que vous
» m'avez donnée, & à la pointe de laquelle
» sont attachés les royaumes & les em-
» pires. Mais que Celiodante soit bien as-
» suré, que nul n'épousera la princesse
» Rosanire, qu'il ne lui donne en même

» temps la tête de Rosileon. Le roi le re-
» garda d'un œil farouche, & lui dit : In-
» grat, peux-tu me parler avec cette arro-
» gance, & perdre ainsi le souvenir de mes
» bienfaits ? Fui ma présence, si tu ne veux
» ressentir les effets de ma juste indigna-
» tion. Le roi prononça ces dernieres pa-
» roles d'un ton si ferme, que tout le monde
» accourut. Et Rosileon ne pouvant lui ré-
» pondre, se retira dans sa maison, dont
» les portes furent incontinent investies par
» ordre du prince.

» Comme on voit aux premiers froids
» les mouches fuir les lieux d'où l'on ne
» pouvoit les chasser pendant la chaleur ;
» tels au premier bruit de la disgrace de
» Rosileon s'évanouirent ces importuns,
» qui auparavant lui offroient leur sang &
» leur vie. Miserable condition de ceux
» qui recherchent la fortune ! Dans la pros-
» perité ils meurent accablés d'importuni-
» tés ; ou dans la disgrace, ils sont mépri-
» sés de ceux même qu'ils ont comblés de
» bienfaits. Rosiléon se voyant seul repas-
» sa en lui-même les dernieres paroles du
» roi ; quels furent en ce moment les trans-
» ports de sa colere ; mais lorsqu'il apprit
» que sa maison étoit investie, il entra dans
» une si grande fureur qu'il étoit presque
» hors de lui-même. Il demeura deux jours
» entiers sans dormir & sans prendre au-

» cune nourriture. Il fut ensuite saisi d'une
» fievre si violente, que l'on n'étoit point
» étonné des discours insensés qu'il tenoit.
» Mais la fievre l'ayant quitté, il ne laissa
» pas de tenir les mêmes discours : & l'on
» comprit alors qu'il avoit perdu l'esprit.
» Tous ceux qui avoient admiré sa vertu
» furent extrêmement sensibles à son mal-
» heur. Le roi lui-même, lorsque sa co-
» lere fut appaisée, connut la grandeur de
» sa perte ; mais le desir qu'il avoit de la
» paix, & les obstacles que Rosiléon auroit
» pu y apporter, lui rendirent cette perte
» plus supportable.

» Cependant la paix fut conclue ; & la
» reine Argyre n'en fut informée que par
» Oronte que Celiodante lui envoya. Oron-
» te parut si joyeux qu'on lisoit presque
» dans ses yeux ce qu'il avoit à dire à la rei-
» ne : Madame, lui dit-il, si autrefois le
» malheur du roi vous a tiré des larmes,
» vous devez maintenant en verser de joye.
» Son malheur lui a acquis le roi Polican-
» dre pour ami, & de plus la couronne des
» boyens, & des ambarres, par le maria-
» ge de la princesse Rosanire. Le roi votre
» fils que nous pouvons maintenant nom-
» mer le plus grand monarque des gaules
» m'envoye pour vous apprendre ces heu-
» reuses nouvelles.

» La reine fut tellement surprise, qu'elle

» demeura long-temps sans répondre ; en-
» fin rompant le silence : O Mélusine, s'é-
» cria-t'elle, que tu es véritable dans tes
» affreuses prédictions ! En même temps
» elle tomba en défaillance, & Oronte fut
» contraint de se retirer. Personne n'avoit
» entendu Oronte ; mais on jugea que les
» nouvelles étoient bien differentes de ce
» que l'on avoit imaginé. Pour Oronte il
» fut tellement surpris qu'il se figuroit a-
» voir dit sans y penser autre chose que ce
» qu'il avoit à dire.

» Le traité n'avoit été fait si secretement
» que parce que le roi des boyens n'igno-
» roit pas la haine que lui portoit Argyre.
» Celiodante même en étoit instruit ; &
» c'est pour cela qu'il consentit au secret.
» Ils avoient bien prévu qu'elle execute-
» roit lentement les conditions. Aussi Ce-
» liodante avoit donné tout pouvoir à
» Oronte de faire publier la paix, de re-
» cevoir les places que tenoient les boyens,
» & de les remettre aux rois à qui elles
» appartenoient. Oronte se rendit donc le
» matin chés la reine pour lui communi-
» quer ses instructions, & la supplier d'a-
» gréer qu'il agît en consequence. Mais il
» ne put lui parler ; elle lui fit dire seule-
» ment qu'il n'avoit qu'à executer les or-
» dres de son maître. Dès qu'Oronte eut
» cette permission, il remplit toutes les ins-

» tructions que Celiodante lui avoit don-
» nées. D'un autre côté, il ne manqua pas
» d'avertir les deux rois de l'accueil qu'il
» avoit reçu de la reine Argyre ; mais ils
» y firent peu d'attention ; ils se flatterent
» que le temps guériroit cette playe, &
» qu'alors elle seroit plus charmée qu'eux-
» mêmes de ce qu'ils avoient fait.

» Ils n'attendoient pour finir le mariage,
» que le retour d'Oronte, & de ceux que
» Policandre avoit envoyés pour l'execu-
» tion du traité, lorsque Policandre allant
» au temple entendit un pauvre qui lui cri-
» oit : Ordonne que je puisse te dire mon
» nom sans témoins. Le roi crut qu'il de-
» mandoit l'aumône, & comme il don-
» noit sur cela ses ordres, le pauvre éleva
» sa voix, & dit encore : Je demande la
» permission de te dire mon nom. Le roi
» le regarda plus attentivement, & se sou-
» venant de l'avoir vu autrefois, il com-
» manda qu'on le laissât approcher. Il ap-
» proche, & mettant un genou à terre :
» Seigneur, dit-il, je suis Verance.

» Policandre se rappella aussi-tôt qu'il
» s'étoit servi de lui, lorsqu'il recherchoit
» Argyre ; il le croyoit mort, & ravi de
» le revoir, il lui fit toutes les caresses ima-
» ginables. Ensuite il ordonna qu'on eût
» soin de lui, & que le soir on l'amenât
» dans sa chambre.

» Le soir venu, on l'y conduisit, & le
» roi, après de nouvelles caresses, lui de-
» manda où il avoit été si long temps. Sei-
» gneur, dit-il, ce que vous désirez sça-
» voir est trop important, pour le dire à
» d'autres qu'à vous. Alors le prenant par
» la main, il le mena dans son cabinet, &
» Verance lui parla ainsi :

» J'avoue, Seigneur, que dans ma mi-
» sere extrême j'ai souvent murmuré con-
» tre les dieux, mais à present que je vois
» avec quelle providence ils m'ont réser-
» vé pour vous rendre le plus important
» service, je ne puis qu'admirer leur su-
» prême sagesse. Sçachez, Seigneur, que
» depuis que vous me commandâtes de de-
» meurer auprès de la princesse Argyre,
» qui bientôt après devint reine des san-
» tons, & depuis reine des pictes par la
» mort de son pere, je n'ai éprouvé que
» des malheurs affreux ; mais je n'y ai plus
» de regret, puisque j'ai assés de vie pour
» rendre à mon maître un service signalé.
» Il y a vingt ans que je suis dans les fers,
» & ce n'est que depuis la paix générale
» que j'ai pu recouvrer ma liberté. Or
» j'ai sçu que c'étoit vous, seigneur, qui
» aviez voulu donner le repos à toutes les
» Gaules, & que pour rendre la paix plus
» durable, vous avez accordé la princesse
» Rosanire au roi Celiodante. Dès que
» j'eus

» j'eus appris cette nouvelle, je me hâtai
» pour avoir l'honneur de vous parler,
» avant que le mariage fût conclu. Et si je
» suis venu à temps, que les dieux en
» soient loués à jamais ! Si par malheur j'ar-
» rive trop tard, je proteste que mon secret
» mourra avec moi, & je supplie les dieux
» de m'ôter une vie qui ne pourroit plus
» être que pleine d'amertumes.

» A ces mots, Verance se tut, & Poli-
» candre lui mettant la main sur l'épaule :
» Ami, dit-il, je connois ton affection ;
» dis-moi hardiment ce secret qne tu juges
» si important. Il est vrai que j'ai résolu de
» donner ma fille au roi Celiodante ; mais
» le mariage n'est pas encore celébré.
» Grands dieux, s'écria Verance, soyez-
» vous benis à j'amais ! Puis se tournant
» vers le roi, seigneur, continua-t'il, écou-
» tez une chose qui vous ravira d'étonne-
» ment, & qui vous empêchera de finir
» ce mariage. La princesse Rosanire n'est-
» elle pas votre fille ? Je la tiens pour telle,
» répondit Policandre. Et le roi Celio-
» dante, ajouta Verance, est votre fils.
» Comment, repliqua le roi étonné, &
» faisant un pas en arriere, Celiodante est
» mon fils ? Oui, reprit Verance ; enten-
» dez la vérité de cette histoire ; il n'y a
» que la reine Argyre & moi qui puissions
» vous l'apprendre.

Bientôt après votre départ, continua-» t'il, Argyre accoucha secretement d'un » fils qu'elle confia à sa nourrice & à moi. » Elle épousa ensuite le roi des santons » dont elle eut dans l'année un fils qui fut » nommé Celiodante ; mais comme elle ne » s'étoit mariée que par raison d'état, & » qu'elle vous aimoit toujours, elle ne » pouvoit se résoudre à voir continuelle-» ment Celiodante, & à ne point voir ce » fils qu'elle avoit eu de vous ; cent fois » elle s'en plaignit à moi, & cent fois j'es-» sayai de la consoler. Enfin elle prit une » étrange résolution. Elle feignit que sui-» vant un oracle, si d'autres que sa nour-» rice & ceux qui devoient le servir jusqu'à » un certain âge, voyoient le petit Celio-» dante, il mourroit incontinent. Sur ce » prétexte, elle l'éloigne, & me com-» mande en même temps de le changer » avec celui qu'elle avoit eu de vous ; en-» sorte que deux ans après il fut reçu de » tous pour Celiodante, & qu'il a toujours » passé pou lui.

» Quoi, dit Policandre, tu m'assures que » Celiodante est mon fils, & que c'est l'a-» mour d'Argyre qui l'a portée à le substi-» tuer à son veritable héritier ! puis de-» meurant quelque temps sans parler : » Voilà, s'écria-t'il, pourquoi elle a paru » si touchée lorsqu'Oronte lui a appris le

» mariage de Rosanire & de Celiodante.
» N'en doutez point, seigneur, reprit Ve-
» rance ; mais, ajouta-t'il, pouvez-vous
» laisser dans ces mortelles inquietudes une
» princesse qui vous a tant aimé ? Ami, dit
» le roi, je benis le ciel qui me rend un fils
» à la place de celui que j'ai perdu ; pour la
» reine Argyre, je prétens lui prouver si
» bien mon estime, qu'elle ne se repentira
» point de m'avoir aimé.

» Après quelques autres discours, le roi
» commanda à Verance de se retirer, &
» surtout d'être secret. En même temps il
» vint trouver Celiodante, & lui dit de
» chercher les moyens de faire venir la
» reine Argyre, parce qu'il ne vouloit point
» lui donner lieu de se plaindre ; il ajouta
» qu'il étoit bien déterminé à ne con-
» clure le mariage qu'en sa presence. Ce-
» liodante dont l'amour ne pouvoit souf-
» frir les moindres delais prit la résolu-
» tion d'aller lui-même inviter la reine,
» ne doutant point qu'elle lui accorderoit
» cette faveur. Déja il étoit prêt à partir,
» lorsqu'Oronte arriva, & leur apprit que
» la reine seroit dans deux jours auprès
» d'eux, & qu'il l'avoit devancée pour
» leur en donner avis. Argyre avoit
» pris ce parti, depuis qu'interrogeant
» Oronte elle avoit sçû que le mariage n'é-
» toit qu'arrêté, & que les princes sou-

» haitoient qu'elle assistât aux nôces qu'ils
» méditoient.

» Lorsqu'elle fut arrivée, & qu'on lui
» eut rendu tous les honneurs possibles,
» Policandre alla lui rendre visite ; & la
» reine, après les premiers complimens
» supplia Policandre de lui donner au-
» dience sans autres témoins que la prin-
» cesse Rosanire, & le roi son fils. Lors-
» que tout le monde se fut retiré, elle
» parla ainsi :

» Prince, vous futes sans doute bien sur-
» pris, lorsque vous sentîtes les armes de
» mon fils, & de tant de rois que j'avois
» animés contre vous. Vous souvenez-
» vous de la tendresse que je vous témoi-
» gnai, lorsque vous arrivâtes comme che-
» valier errant dans la cour du roi mon
» pere ? Mais si en même temps votre in-
» gratitude ne vous eût aveuglé, vous au-
» riez bien compris que c'étoit la moin-
» dre vengeance qui fût due à mon amour
» outragé. Cependant, si par là même vous
» pouvez juger de l'excès de cet amour,
» lorsque vous entendrez le reste, vous
» serez encore plus convaincu. Mais vous,
» madame, ajouta-t'elle en se tournant
» vers la princesse, avant que de conce-
» voir mauvaise opinion de moi, atten-
» dez, je vous supplie, que vous sçachiez
» par experience ce que peut le dépit joint

» à l'amour. Et vous, mon fils, en s'adref-
» ſant à Celiodante, attendez la fin de
» mon diſcours, & je m'aſſure que vous
» louerez ma faute, & que vous convien-
» drez qu'elle vous eſt avantageuſe.

» Et reprenant ſon diſcours dès l'arri-
» vée de Policandre à la cour du roi des
» pictes, elle répeta les ſoins qu'il lui avoit
» rendus, les promeſſes qu'il lui avoit fai-
» tes, la peine qu'elle eut à cacher ſa
» groſſeſſe, & plus encore ſes couches;
» le déplaiſir qu'elle eut en apprenant qu'il
» avoit épouſé Cloriſène contre ſa parole,
» mais ſurtout en épouſant malgré elle le
» roi des ſantons dont elle eut auſſi-tôt
» un fils; ſa douleur de voir ſans ceſſe ce
» fils, & d'être privée de l'autre; la ré-
» ſolution qu'elle prit de les changer, &
» par quel artifice elle y réuſſit; la curio-
» ſité qu'elle eut de ſçavoir de Méluſine
» la fortune de ces enfans, & la réponſe
» de la druide qu'elle avoit encore par
» écrit; enfin comme elle avoit mis le vrai
» Celiodante entre les mains de Verance,
» & comme ils s'étoient perdus tous deux,
» ainſi qu'elle l'avoit ſçu, lorſqu'elle l'a-
» voit envoyé chercher.

» Quel fut l'étonnement de Celiodante,
» lorſqu'il ſe vit tout à coup ravir Ro-
» ſanire, & deux grands royaumes! Ce-
» pendant pour diſſimuler ſa douleur, lorſ-

» que Policandre ouvrit les bras pour le
» recevoir dans son sein, il mit un genou
» à terre, & lui dit : Seigneur, la perte
» que je fais aujourd'hui de la personne
» du monde qui m'étoit la plus chere, je
» veux dire de Rosanire, ne peut m'em-
» pêcher de me réjouir de ce que j'ai recou-
» vré un pere tel que le grand roi Poli-
» candre. Mon fils, répondit le roi, je rens
» graces à la fortune qui me donne en
» vous un trésor que je ne croyois pas
» posseder, & qui me fait connoître les
» obligations extrêmes que j'ai à la reine
» Argyre, votre mere. Mais, madame,
» continua-t'il en s'adressant à la reine :
» n'avez-vous point eu de nouvelles du
» vrai Celiodante, ni de Verance ? Non,
» seigneur, répondit-elle ; mais j'espere
» que mon fils ne sera pas perdu, & que
» la prédiction de Mélusine ne sera pas
» fausse seulement à son égard. Madame,
» poursuivit le prince, avant que de vous
» en dire davantage, je veux voir si vous
» reconnoitrez une personne, qui peut-
» être vous en donnera des nouvelles.
» Aussi-tôt ouvrant la porte, il fit entrer
» Verance, & le prenant par la main, il
» le présenta à la reine. Argyre ne l'eut
» pas plus tôt apperçu, qu'elle s'écria :
» Ah ! Verance, rens-moi ce que je t'ai
» confié. Tu ne répons point ? Mon fils

» eſt-il mort ? quelqu'un l'a-t'il égorgé ſous
» tes yeux ? Madame, répondit-il, ſi vous
» daignez entendre l'hiſtoire de mes mal-
» heurs, vous ſçaurez ce que vous me
» demandez. Et Policandre ayant ſupplié
» la reine de l'écouter, il parla en ces
» termes :

» A peine je fus parti du lieu où ce jeune
» prince avoit été changé par vos ordres,
» que je le fis appeller Kinicſon ; je choi-
» ſis ce nom uniquement pour vous le faire
» reconnoitre, parce que ſur la pierre que
» vous lui donnâtes étoit empreinte la fi-
» gure d'un lion, avec certains caractères
» qui liés enſemble, faiſoient *kinic*, *kinicſon*.
» Nous arrivâmes donc au port des ſan-
» tons, où nous paſſâmes près de cinq
» ans dans une maiſon retirée. Or un jour
» qu'il jouoit ſur le rivage avec d'autres
» enfans, il fut enlevé par des pirates qui
» infeſtoient la côte. Pour moi je m'étois
» endormi auprès de lui, & je me trouvai
» à mon réveil entre les mains des mêmes
» raviſſeurs. Dans ce malheur j'avois du
» moins la conſolation d'être auprès de
» mon maître pour le ſervir ; mais hélas
» je n'en jouis pas long temps ! D'autres
» pirates nous attaquerent, je fus bleſſé,
» on me prit pour un pirate moi-même,
» & l'on me mit dans les fers. Ceux-ci nous
» conduiſirent dans une des îles Armo-

» riques, où ils avoient accoutumé de faire
» leur retraite, & où les marchands ve-
» noient avec sauf-conduit les déchar-
» ger des prises qu'ils avoient faites sur la
» côte.

» Quelques jours après, ces marchands
» vinrent, & le petit Kinicson fut acheté
» à cause de sa gentillesse, & parce que je
» promis de leur faire rendre au double
» le prix qu'ils en auroient donné. Un mar-
» chand le racheta donc, & paya pour lui
» & pour moi ce que demanderent les pi-
» rates. J'ai eu l'honeur de vous dire, ma-
» dame, que j'avois été blessé dans le com-
» bat; & ma blessure s'étoit tellement en-
» venimée, que le marchand n'osa m'en-
» mener, de peur que je ne mourusse en
» chemin, mais il me promit de revenir
» dans quinze jours. Un mois s'écoula sans
» que j'eusse de ses nouvelles, & quelque
» temps après je sçus qu'il étoit mort. J'eus
» beau demander ma liberté, ces pirates
» me la refuserent; & j'ai demeuré parmi
» eux jusqu'à la derniere guerre, que les
» boyens étant entrés dans cette île l'ont
» pillée, & m'ont enmené dans leur camp.
» Le ciel enfin a eu pitié de moi, après
» vingt ans d'esclavage, il m'a rendu la
» liberté, & c'est une suite de la paix gé-
» nérale. Je commençai par rendre graces
» au grand Tautates, & le suppliai de vous

» faire reconnoitre Kinicſon, s'il vivoit » encore.

» Je me ſouvenois du nom du marchand ; » j'allai m'informer de ce qu'il étoit deve- » nu. On me dit qu'il étoit mort, que ſes » heritiers avoient partagé ſa ſucceſſion, » & qu'ils étoient venus dans la gaule Lyon- » noiſe où ils avoient vendu Kinicſon. » J'allai auſſi au port des ſantons, où l'on » me dit que la nourrice étoit morte de » douleur, après la perte de ſon fils & de » ſon époux ; je voulois auſſi me donner » la mort, lorſque je ſçus que le roi Poli- » candre après avoir fait priſonnier le roi » votre fils, lui donnoit, pour cimenter la » paix, la princeſſe Roſanire en mariage. » Je crus que les dieux ne m'avoient laiſſé » la vie qu'afin que je le détournaſſe de ces » nôces inceſtueuſes. Je vins donc en dili- » gence, & j'ai fait entendre au roi ce que » j'ai l'honneur de vous dire, afin que les » malheurs qui ſuivent d'ordinaire de telles » alliances ne tombaſſent point ſur la tête » d'un ſi bon roi.

» La reine, après l'avoir regardé quel- » que temps, le viſage baigné de larmes ; » enfin, dit-elle, Vérance, tout ce que » j'apprens par ton diſcours, c'eſt que mon » fils eſt perdu, & qu'il n'y a plus pour » moi d'eſperance de le revoir jamais. Et » Vérance ne répondant rien, ô dieux !

» s'écria-t'elle en se tournant de l'autre
» côté, ô dieux ! pour moi seule vous vou-
» lez que Mélusine se soit trompée ! En mê-
» me temps elle tira le papier qui conte-
» noit la prédiction, & le roi le lisant ne
» pouvoit assés admirer qu'elle eût prévu
» tout ce qui étoit arrivé à son fils ; soit la
» mort du prince Arionte, soit les nôces
» incestueuses qu'il avoit pensé contracter.
» Puis il s'écria tout à coup : Ah madame,
» ne blamez point Mélusine, je commence
» à entendre sa prédiction. Et s'adressant à
» Vérance, dis-moi en quel lieu a été ven-
» du le petit Kinicson. Seigneur, dit Vé-
» rance, tout ce que l'on sçait est qu'il fut
» mis sur la Loire. Mais, continua le prin-
» ce, quel âge pouvoit-il avoir, & de quelle
» couleur ? *Il avoit*, Seigneur, environ six
» ans ; les cheveux blonds, le teint vif &
» délicat, les yeux tirant sur le verd. Et
» je le nommai Kinicson, à cause d'une
» pierre que la reine lui avoit donnée, &
» où ce nom étoit gravé.

» O dieux, s'écria Policandre, daignés
» nous éclairer, afin que nous démêlions
» la vérité au travers des ténébres qui nous
» la cachent ! Et se tournant vers la reine :
» madame, lui dit-il, vous m'avez don-
» né un fils, je veux vous en donner un
» autre, ou je suis bien trompé. Car, ajouta-
» t'il, en se tournant vers la princesse Rosa-

» nire, ne vous souvenez-vous point com-
» ment il s'appelloit, quand les marchands
» me le donnerent ? Seigneur, répondit-
» elle presque hors d'elle-même, son nom
» est écrit sur cette pierre qu'il m'a don-
» née autrefois. En même temps elle la tira
» de son sein, & le roi la reconnu pour cel-
» le dont il avoit fait present à la reine Ar-
» gyre. La reine & Vérance la reconnurent
» de même. Et le roi examinant la pierre y
» lut kinic, kinicson, qui signifioit *roi*, *fils*
» *de roi*. Voila bien, dit-il alors, le nom
» qu'il portoit, lorsque je l'achetai ; je le
» changeai depuis, lorsqu'il tua le lion qui
» avoit pensé me dévorer, en celui de Ro-
» siléon, en mémoire de cet acte genereux,
» & parce que ma fille lui avoit ceint l'é-
» pée. Mais l'affaire est trop importante
» pour rien précipiter. Seigneur, dit Vé-
» rance, je suis persuadé qu'il se souvien-
» dra de mon nom ; & moi, ajouta la rei-
» ne, si je le vois j'ai une marque indubi-
» table, c'est une rose que la nature lui a
» imprimée sur la main.

» O, s'écria la princesse, assurez-vous,
» madame, que Rosiléon est votre fils, il
» a en effet une rose sur la main ; j'ai eu
» le loisir de la remarquer tandis qu'il a été
» à mon service. La reine alors frappant des
» mains, que voulez-vous davantage, sei-
» gneur ? tout conspire à nous faire recon-

» noitre celui que nous cherchons. Véran-
» ce demanda la permiſſion d'aller chés
» Roſiléon ; il y alla, il vit la roſe impri-
» mée ſur ſa main, il en fut reconnu, &
» revint dire au roi & à la reine Argyre
» que Roſiléon étoit certainement celui
» qu'ils cherchoient. Mais le roi crut qu'il
» ne falloit rien déclarer avant que le reſte
» de la prédiction fût accompli, & qu'il
» falloit le conduire en Foreſt par cette
» raiſon : après quoi s'il pouvoit guerir, il
» lui donneroit la princeſſe Roſanire, & la
» princeſſe Cephiſe à Céliodante.

» Alors Vérance prenant la parole, &
» s'adreſſant au roi Policandre : Seigneur,
» lui dit-il, permettez-moi de vous redire
» ici ce que mon devoir m'ordonne de vous
» rappeller ? Et le roi lui ayant permis :
» Grand roi, continua-t'il, ſçachez que vous
» ne devez attendre aucune ſatisfaction,
» que vous n'ayez réparé votre injuſtice.
» Vous avez trompé par vos promeſſes la
» reine Argyre. Ne vous ſouvenez-vous
» pas que je ſuis témoin de vos ſermens,
» & des dieux que vous avez atteſtés ? J'a-
» voue, dit le roi confus que tu as raiſon ;
» & ſi la reine veut oublier l'offenſe que je
» lui ai faite, je ſuis prêt à la recevoir pour
» mon épouſe, & à la reconnoitre pour
» reine des boyens, & des ambarres. A
» ces mots, il lui tendit la main, & la reine

» la recevant avec toute sorte de satisfac-
» tion, il crut devoir déclarer son maria-
» ge, & celui de Céliodante, & de la prin-
» cesse Cephise.

» Incontinent après, la reine ne pou-
» vant souffrir Rosiléon dans cet état, ré-
» solut de l'amener ici secretement, où
» elle a été obligée de conduire aussi Ro-
» sanire, parce qu'autrement on ne pou-
» voit faire partir Rosiléon.

C'est ainsi que le sage Vieillard acheva de raconter à la nymphe le sujet qui avoit amené la reine Argyre dans le Forest. Il supplia en même temps la nymphe de tenir l'affaire secrete, jusqu'à ce qu'on vît si les dieux voudroient rendre la santé à Rosiléon. Amasis répondit qu'elle approuvoit ce dessein, quoiqu'elle eût une ferme esperance de sa guerison. » Outre, disoit-elle,
» que la prédiction de Mélusine se trouve
» jusqu'ici véritable, l'arrivée de celui qui
» doit guerir Rosiléon, n'ayant précédé la
» sienne que d'un jour, il semble que les
» dieux nous l'ayent uniquement envoyé
» pour ce sujet. Car le prince Godoniar, se-
» cond fils du roi des bourguignons arriva
» hier ici. Alors Argyre joignant les mains:
» Vous me rendez la vie, dit-elle, mada-
» me, par cette nouvelle; mais comment
» jugez-vous que ce soit de lui que Mélusi-
» ne ait voulu parler? Ce qui me fait porter

» ce jugement, répondit la nymphe, c'est
» qu'avant votre arrivée nous avions dé-
» cidé que ce prince planteroit le clou sa-
» cré pour la guerison d'un berger atteint
» de la même maladie.

» Comment, dit la reine Argyre, le jeu-
» ne prince des bourguignons est donc ici?
» Il y est, madame, répondit la nymphe,
» & si je ne me trompe, on pourroit lui
» dire qui vous êtes, de peur que s'il venoit
» à le sçavoir ensuite, il ne s'offensât de
» cette défiance. Je le veux, dit la reine,
» & j'envoyerai vers lui, pour lui en don-
» ner avis. » Alors Adamas prenant la pa-
role: » Madame, dit-il, il me semble qu'il
» faut hâter la guerison du prince Rosiléon;
» autrement ceci se divulguera, y ayant
» tant de personnes à votre suite. D'ail-
» leurs le sacrifice étant déja préparé pour
» le berger Adraste, le retardement don-
» neroit à plusieurs l'occasion d'en recher-
» cher la cause, & peut-être la trouve-
» roient-ils. Mais outre ces considerations,
» des affaires importantes que la reine vous
» fera entendre la contraignent de termi-
» ner au plus tôt celles qui vous amenent
» ici. Mon pere, répondit la nymphe, vous
» me pressez, quand j'aurois moi-même
» pressé la nymphe, si je l'avois osé? » Alors
Adamas se tournant vers la nymphe:
» Madame, lui dit-il, si vous l'agréez,

» j'ordonnerai que le ſacrifice ſoit prêt
» pour demain, & je ferai entendre votre
» volonté au pontife, & au prince Godo-
» mar.

La nymphe approuva cet avis, & dans le moment elle envoya chercher Galatée : puis elle ſe retira, pour laiſſer repoſer la reine, ſi toutefois ſon inquietude le lui permettoit.





L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE ONZIE'ME.

LE lendemain, le grand pontife accompagné de plusieurs flamines parut devant la nymphe. Il lui representa qu'elle devoit élire un souverain magistrat, auquel elle remettroit la puissance suprême, tant qu'il seroit revêtu de cette charge, parce que la cérémonie avoit été instituée par Numa Pompilius, & que c'étoit les rois ses successeurs qui plantoient le clou. Et depuis qu'ils avoient été bannis, on avoit toujours élu un dictateur dans ces occasions. Or, madame, continua-t'il, je vous represente ces choses, afin que s'il vous


IV.Part.liv.XI.544.
Guélard Sc.



vous plait d'accomplir ce que vous avez projetté pour Adraſte & ce prince étranger, vous ſongiez à élire un magiſtrat ſouverain ; car dans nos uſages les hommes ſeuls peuvent être admis pour miniſtres aux ſacrifices de Jupiter.

La nymphe qui ſçavoit déja que cette élection étoit néceſſaire, & qui la jugeoit avantageuſe pour ſes autres affaires, feignit néanmoins de n'avoir d'autre deſſein que la gueriſon du prince & d'Adraſte. Elle répondit donc au druide qu'elle étoit déterminée à tout ce qu'il jugeroit à propos, & qu'il n'avoit qu'à lui dire ce qu'elle avoit à faire. » Deux choſes, reprit le » pontife, ſont néceſſaires, le ſacrifice, & » l'élection du magiſtrat. Après le ſacri» fice offert à Jupiter Capotas, & à Mi» nerve Peone, il faut que le magiſtrat » plante un clou d'airain que nous aurons » purifié avec l'eau luſtrale, dans la mu» raille du temple de Jupiter, après avoir » touché trois fois les temples du malade. » Pour ce qui regarde le ſacrifice, il ſera » prêt demain à l'heure que vous ſouhai» terez ; mais pour le magiſtrat, il faut, » madame, que vous le choiſiſſiez au» jourd'hui en public, & que vous lui don» niez les faiſceaux.

Alors Adamas prenant la parole : » Ma» dame, dit-il, j'ai déja mis ordre à tout

» ce qui étoit nécessaire pour l'élection.
» Déja on travaille aux tribunes, & tout
» sera prêt, lorsque vous sortirez de table.»
A ces mots, la nymphe chargea le grand pontife de mettre ordre à ce qui étoit nécessaire pour le sacrifice, & remit le soin du reste au grand Adamas. Tous furent d'avis d'inviter Polemas au nom de la nymphe, pour lui ôter tout prétexte de prendre les armes. La nymphe étoit persuadée qu'il ne viendroit pas, cependant elle approuva cet avis, & dépêcha Clindor pour l'inviter.

D'un autre côté, le prince Godomar voulant informer son frère Sigismond de tout ce qui lui étoit arrivé, supplia la nymphe de lui envoyer Léontidas. La nymphe lui donna en même temps des lettres pour le roi, pour Sigismond, & pour la princesse Clotilde. Dorinde pressée par le jeune prince, donna aussi une lettre à Léontidas pour Sigismond.

Ainsi Léontidas & Clindor son pere partirent en même temps. Clindor pour Surieu où étoit Polemas, & son fils pour la cour de Gondebaut. Clindor en arrivant à Surieu trouva un grand nombre de chevaliers & d'ambactes, au travers desquels il passa pour aller jusqu'à Polemas. Clindor qui ne lui cedoit en rien pour la naissance, ne put voir sans mepris tant d'or-

gueil & de vanité. Polemas étoit au fonds de ſon appartement ; dès qu'il apperçut Clindor, il s'avança vers lui avec toute la politeſſe imaginable, & lui perſuada par cet accueil qu'il méritoit l'honneur où il étoit parvenu, tant il eſt difficile de réſiſter à des manieres civiles & gracieuſes. Polemas en effet avoit de la douceur & de l'affabilité, qualités au reſte aſſés familieres à ceux qui veulent s'élever au deſſus de leur condition.

Clindor lui preſenta les lettres de la nymphe, & lui dit combien elle deſiroit qu'il aſſiſtât à la cérémonie du clou ſacré. Loin de répondre ſur cet article, il ſe répandit en plaintes contre Amaſis : « Comment puis-je, diſoit-il, me préſenter » devant elle après la façon dont elle me » traite depuis quelque temps ? Elle a eu » le courage de voir maſſacrer en ſa pre» ſence Argantée mon ami & mon allié. » Au lieu de punir Damon ſon meurtrier, » elle le reçoit à ſa cour avec une malheu» reuſe du même caractere. Si je vous ra» contois mes autres ſujets de plainte, vous » admireriez ma patience. Comment pou» vons-nous ſouffrir qu'un vieux druide » qui ne doit avoir d'autres fonctions que » d'offrir des ſacrifices, ſe mêle des affai» res d'état tandis que nous demeurons inu» tiles dans nos maiſons ? Comment le puiſ-

» je souffrir moi surtout, à qui l'on avoit
» confié l'administration des affaires, & à
» qui on la retire sans raison ni prétexte.

Clindor l'écouta sans l'interrompre. Il comprit qu'il étoit inutile de le contredire, & que ses contradictions ne contribueroient en rien au service de la nymphe. Il se contenta de lui dire qu'il ne falloit pas croire tous les rapports; que la nymphe l'estimoit plus que tous les siens, puisqu'elle l'avoit élevé au dessus d'eux tous, & qu'il devoit se rendre à Marcilli où il recevroit toute sorte de satisfaction; & qu'il le devoit d'autant plus que le prince Godomar y étoit arrivé. Polemas avoit sçu son arrivée, mais il ignoroit le sujet qui l'avoit amené, & n'osant le demander à Clindor, il crut pouvoir l'amener à le dire de lui-même. » Qui pensez-vous,
» lui dit-il, que la nymphe veuille élire
» pour souverain magistrat à l'occasion de
» la cérémonie ? Je croi, répondit Clin-
» dor, qu'elle attend sur cela votre avis.
» Si elle n'avoit pas voulu me mortifier,
» reprit Polemas, elle auroit jetté les yeux
» sur moi; elle ne peut sans injustice don-
» ner à personne la préference sur moi;
» mais il ne lui suffit pas que je sois in-
» formé de ses mépris, elle veut que j'en
» sois témoin. Vous lui direz donc que je
» cacherai tant que je pourrai le peu d'es-

» time qu'elle fait de mes services, & que
» j'aime mieux entendre parler de ses mé-
» pris que d'en être témoin ; que pourtant
» si elle veut m'élire souverain magistrat,
» j'assisterai à la cérémonie avec un bon
» nombre de mes amis pour la servir dans
» cette occasion.

Cependant, dès que la nymphe fut sortie de table, elle conduisit le prince Godomar dans la place publique, & là tous les ordres de l'état étant assemblés, elle déclara en leur presence le prince Godomar souverain dictateur dans toutes ses provinces. Puis Godomar fit entre les mains de la nymphe, du grand druide, & du souverain pontife, serment de gouverner l'état selon les loix, tant que dureroit son administration. Alors toute la ville retentit d'aclamations, & du bruit des trompetes, & l'on alluma des feux dans tous les carrefours. Clindor arriva dans ce moment; il se presenta aussi-tôt à la reine, mais elle ne voulut l'entendre qu'en presence du nouveau dictateur, de Damon, d'Alcidon, & d'Adamas. La réponse de Polemas ne les surprit point ; il s'étoient bien imaginé qu'il chercheroit des prétextes pour ne pas venir.

A peine les cérémonies furent finies, que Méronte confident de Polemas lui dépêcha son fils pour l'en informer, aussi bien que

de l'arrivée de la reine Argyre, dont il ignoroit le nom. Ces nouvelles le troublerent de sorte, qu'il eût hâté son pernicieux dessein, s'il n'avoit beaucoup espéré de l'artifice de Climante. D'ailleurs le lendemain étoit le jour que Climante avoit donné à Leonide pour lui apprendre s'il iroit trouver Galatée. La nymphe ne l'avoit pas oublié, & dès le soir même, elle chargea Leonide & Sylvie d'aller sçavoir sa résolution. Comme elles vouloient voir la cérémonie du clou sacré, elles sortirent de grand matin ; cependant Climante les avoit déja prévenues. Il les attendoit à la porte du temple. Dès qu'ils les apperçut il vint à elles, & leur dit : » La divinité » a agréé les vœux de Galatée : elle me » permet d'aller lui rendre l'oracle qu'elle » désire, faveur inouie jusqu'à ce jour. » Dans trois jours à cette même heure je » me trouverai à la porte du jardin. Je » lui donne ces trois jours, afin qu'elle exa- » mine si elle est bien déterminée à obéir » à la déesse, car autrement elle encourroit » son indignation. Sages nymphes, je vous » conjure de l'en avertir de ma part, & » de me faire sçavoir ses intentions. Je ne » trouve rien ici, dit Leonide, qui puisse » déplaire à la nymphe, si ce n'est ce delai » de trois jours. Ce delai, repartit le faux » druide, ne vient pas de moi ; mais de la

» déesse que je sers. Je sçai que nulle priere » ne lui sera agréable avant que ces trois » jours soient écoulés.

Déja les nymphes étoient près des jardins de Marcilli lorsqu'un homme se jetta tout à coup aux genoux de Sylvie, & voulut lui baiser la main. A peine la nymphe eut jetté les yeux sur lui, qu'elle s'écria : » O dieux ! c'est l'ombre de Lygda» mon. » Lygdamon, reprit Leonide ? & le regardant, elle dit encore plus effrayée que sa compagne : ô dieux c'est bien elle ! Les deux nymphes s'évanouirent, & cet homme se mit aux genoux de Sylvie, & l'appella plusieurs fois, mais en vain. Il se leve donc pour chercher du secours. A peine il étoit parti que Sylvie revint, & n'appercevant plus l'ombre elle se sauva dans le jardin, où elle trouva Leonide qui étoit aussi revenue à elle-même. Elles crurent que cette apparition étoit un effet des enchantemens de Climante.

Galatée fut aussi-tôt avertie de la frayeur qu'elles avoient eue. Elle passa dans leur chambre, & faisant retirer leurs compagnes : » Mes filles, leur dit-elle, je vous » vois bien effrayées. D'où vient le trouble » que je remarque sur votre visage ? Ma» dame, répondit Leonide, ce méchant, » vers qui vous nous avez envoyées a sans » doute tous les démons à ses ordres. Nous » lui avons parlé..... Il sera ici dans trois

» jours... Lorsque nous pensions être
» hors de ses mains, il nous a envoyé l'om-
» bre de Lygdamon qui a pris ma compa-
» gne par la main, & nous a causé une si
» grande frayeur, que nous avons pensé
» en mourir. La nymphe entendant qu'elles n'avoient point eu d'autre mal, les laissa se reposer, & rejoignit Amasis, à qui elle raconta ce qu'elle venoit d'apprendre.

Tandis qu'elles parloient de cette aventure, on vint avertir la nymphe que le sacrifice étoit prêt. La reine Argyre tenant par la main la princesse Rosanire, qui s'appuyoit sur le bras de Rosiléon descendit du château. Lors qu'ils furent près du temple, ils s'arrêterent pour voir la pompe du sacrifice. Dix trompetes ouvroient la marche, & sonnoient tous ensemble. Ils étoient suivis de ceux qui portoient les anciles, & ceux-ci de ceux qui portoient les disques, ou bassins. Puis venoient ceux à qui on avoit remis les pateres, ou vases destinés à recevoir le sang des victimes; & les jeunes victimaires qui portoient sur leurs têtes les marmites où l'on cuisoit les chairs qui n'étoient point consumées par le feu du sacrifice. Ensuite paroissoient plusieurs victimaires dont les uns portoient les maillets, les autres les haches, d'autres les couteaux sacrés, d'autres les dolabres qui servoient à dépecer les victimes. Ils étoient nus jusqu'à la

la ceinture ; le reste du corps couvert des peaux des victimes. Et tous avoient un chapeau de fleurs. Ils étoient suivis des victimes, conduites par quelques victimaires. C'étoit sept bœufs que l'on devoit sacrifier à Jupiter Capotas, & sept autres indomptés pour Minerve Peone. Ils avoient les cornes dorées, & sur la tête des guirlandes. Les petits sacrificateurs venoient ensuite. L'un portoit l'eau lustrale ; un autre le petit coffre nommé *acerra*, qui renfermoit les parfums ; un autre avoit sur sa tête le préfenicule, vase où étoit le vin du sacrifice ; un autre tenoit dans ses mains le simpulle, petit gobelet qui servoit aux libations ; un autre portoit dans une corbeille *la mole* salée, ou le gâteau fait d'orge, de sel & d'eau. Assés loin de ceux-ci marchoient douze joueurs de flûtes, & quelques musiciens qui chantoient les louanges de Jupiter & de Minerve ; puis les triumvirs *épulons* dont les fonctions étoient d'anoncer au peuple les jours où il falloit faire les banquets aux dieux. Ensuite les flamines, dont le dernier étoit Diale flamine avec son chapeau de laine blanche, revêtu d'une aube de lin ; enfin le college des augures, qui tenoient chacun à la main le bâton augural. Le grand pontifie venoit le dernier de tous avec une gravité digne de son rang ; il avoit sur la tête une espéce de voile, & dans la main son *li-*

victime. Enfin quand il eut offert les bœufs à Jupiter Capotas, & les taureaux à Minerve Peone, il commanda aux victimaires de frapper. Ils frapperent aussi-tôt, le sang fut reçu dans les pateres & les disques, & le sacrificateur en jetta une partie dans le feu avec du vin & de l'encens mâle; du reste, il arrosa l'autel & les assistans.

Après que l'on eut dépecé les victimes, & que l'on eut brulé sur l'autel les parties qui devoient être brulées, le grand pontife prit les clous sacrés, les offrit à Jupiter & à Minerve, & les présenta au prince Godomar, qui les recevant avec respect, fit ses vœux particuliers, & en toucha les temples de Rosiléon & d'Adraste. Lorsque le prince Godomar alloit les planter, Palémon s'avança, & dit à haute voix: » Je jure » que si vous daignez nous exaucer, ô dieux » tout puissans, j'accorderai la premiere chose qui me sera demandée, si elle dépend » de moi! » Alors Rosanire tourna les yeux sur la reine, comme l'invitant à suivre cet exemple, & la reine s'en étant apperçue se leva, & dit: » Je suis femme, » reine, & mere de rois; je vous promets » ô grand Jupiter, & vous fille du plus » grand des dieux, que si vous m'exaucez, » j'employerai toutes les forces des états » que vous m'avez soumis, pour défendre » contre toute insulte la nymphe Amasis, » & son royaume.

Le peuple auroit fait des acclamations, si le respect du lieu & des circonstances ne l'avoit retenu, bien surpris d'entendre tenir ce langage à la reine Argyre qu'il ne connoissoit point pour telle. Cependant le prince Godomar tenant les clous à la main gauche, & le marteau dans la droite, conduit par le grand pontife, & par le flamine Diale, alla vers la muraille du temple, qui étoit tournée du côté du temple de Minerve, & appellant trois fois à haute voix Jupiter Capotas, & Minerve Peone, il planta les clous si avant qu'il n'en restoit que la tête. Mais, ô prodige étonnant, en même temps qu'il donna les premiers coups, il sembla que Rosiléon & Adraste en eussent été frapés ; ils tomberent par terre sans sentiment, & y demeurerent jusqu'à ce que le prince fût revenu à eux, & que le flamine leur eût jetté de l'eau lustrale ; alors ils revinrent comme d'un profond sommeil, & se retrouverent presqu'en leur premier état. Argyre emmena Rosileon & Rosanire dans son char, & retourna au château, & Palémon tirant Adraste sous un des portiques du temple le revêtit des habits qu'il lui avoit préparés, après avoir tous chanté des hymnes en actions de graces.

D'un autre côté le grand pontife accompagné des aruspices qui avoient visité les victimes, & consideré le feu du sacrifice,

avertit ſecretement la nymphe que ſelon leur ſcience l'état étoit menacé de grands troubles, mais qu'elle pouvoit les prévenir par ſa prudence.» Les dieux ſont équitables, » dit-elle, puiſqu'il ne nous châtient point » ſelon que nous le meritons. » A ces mots, elle prit le chemin du château avec le prince Godomar, & tous ces étrangers qui ne pouvoient aſſés admirer la prudence & la ſageſſe de la nymphe.

Cependant Polemas fut averti de tout ce qui s'étoit paſſé à la cérémonie. Il ſçut auſſi qu'une dame nommée Dorinde s'étoit refugiée à Marcilli; mais quoiqu'on l'eût informé du combat qui s'étoit donné pour elle ſur les bords du Lignon, il en ignoroit encore le ſujet. Tandis qu'il étoit occupé de cette idée on lui dit que quelques chevaliers demandoient à lui parler de la part du roi Gondebaut. Il commanda qu'on les fît entrer, & l'un d'eux lui parla en ces termes :

» Seigneur, le roi mon maître qui vous » aime & qui vous cherit, m'envoye pour » vous faire entendre ſes ſujets de plaintes » contre la nymphe, qui a eu aſſés peu d'é» gard à ſon amitié, pour donner retraite à » ceux qui ont tué Clorante un des chefs de » ſa garde, afin de lui ravir une fille qui s'é» toit ſauvée de la maiſon de la princeſſe » Clotilde. Il lui ſemble auſſi qu'elle ne de-

» voit point recevoir, ſans le conſulter au-
» paravant, le prince Godomar qu'il deſ-
» avoue pour ſon fils. Il me charge donc de
» vous faire ſes plaintes, & de vous deman-
» der, ſi vous jugez à propos que j'aille à
» Marcilli les porter à la nymphe elle mê-
» me, & la ſommer de lui rendre le prince
» Godomar & Dorinde auſſi; ou lui décla-
» rer la guerre. Voilà, ſeigneur, ajouta-t'il,
» ma lettre de créance. » Polemas prit la lettre, & la baiſant avec un reſpect incroyable il répondit: » Seigneur chevalier, ſi
» la nymphe ſe conduiſoit par mes avis, elle
» en uſeroit bien differemment. » Puis ouvrant la lettre: » Le roi, ajouta-t'il, me
» mande d'ajouter foi à ce que vous me di-
» rez de ſa part: voyez en quoi je le puis
» ſervir; car je ne reconnois point d'autre
» maître que lui.

L'étranger, après l'avoir remercié de ſes diſpoſitions favorables, lui dit: » Ne
» pourrois-je point vous entretenir ſans té-
» moins? » Alors Polemas le prit par la main, & le conduiſit dans un cabinet dont les portes étoient bien fermées; & l'étranger lui raconta l'affection du roi pour Dorinde, l'intelligence du prince Sigiſmond avec cette fille, la colere du roi, loſqu'il ſçut que le prince vouloit l'épouſer, & la reſolution qu'il avoit priſe de la marier avec Periandre, ou avec Merindor; ſon évaſion de la

cour, la détention de Sigismond, l'ordre donné à Clorante de la suivre & de la ramener, la mort d'Ardilan tué par Godomar, & Clorante lui-même tué. » Or, sei-
» gneur, continua-t'il, le roi a sçu que cette
» Dorinde, & le prince Godomar se sont
» retirés à Marcilli, & que la nymphe leur a
» promis toute sorte d'assistance. Comment
» toute assistance, interrompit Polemas?
» Elle a remis au prince Godomar l'auto-
» rité souveraine dans ses états. Le roi,
» reprit l'étranger, en est si offensé, qu'il
» est resolu de venir lui-même le prendre
» dans Marcilli, fût-il caché sous l'autel
» des dieux. Mais connoissez toute l'affec-
» tion de Gondebaut pour vous. Clidaman
» est mort; il vous en a donné avis il y
» a long temps, Lindamor est blessé & tous
» ceux de sa suite ont peri. O dieux, s'écria
» Polemas, de combien d'ennemis il vous
» a plû me délivrer! Le roi, ajouta l'étran-
» ger, sous pretexte d'avoir le prince Go-
» domar & Dorinde, levera une grande ar-
» me, & viendra en personne assieger Mar-
» cilli. Il vous établira comte des segusiens,
» à condition seulement que vous releve-
» rez de lui.

Polemas après bien des remercîmens & des protestations, fit venir Ligonias, Peledonte, Argonide & Lystandre, à qui il communiquoit ses pensées les plus secretes,

Il leur raconta tout ce que le roi lui mandoit. Ensuite il furent tous d'avis que le chevalier iroit redemander à la nymphe Godomar & Dorinde, & que supposé qu'elle les refusât, comme ils en étoient persuadés, il lui déclarât la guerre. Et Polemas lui donna six compagnies de chevaux pour l'accompager.

Le soir Climante vint trouver Polemas pour lui raconter ce qu'il avoit dit aux nymphes ; mais Polemas le laissant à peine finir, lui apprit la mort de Clidaman, & le dessein de Gondebaut. Climante ne fut point d'avis qu'ils laissassent venir un prince qui étoit veuf & de complexion amoureuse, & qui pourroit aisément prendre du goût pour Galatée, mais seulement qu'il les aidât de ses forces. Après un long conseil, Climante retint Polemas & ses quatre confidens, lorsqu'ils étoient sur le point de se separer, & leur dit : » Je veux dans trois » jours vous livrer ce que vous souhaitez, » & cela sans tirer l'épée. C'est aujourd'hui » que l'étranger parle à la nymphe; demain » j'irai faire mon personnage, & le lende» main Galatée est à vous. Voici comme je » l'entens. Je sçai qu'elle observera tout ce » que je lui dirai, & mon intention est de » lui dire qu'à six heures du matin elle ne » manque pas à se trouver au carefour des » termes, & que celui que les dieux lui des-

» tinent pour époux sera le premier qui vê-
» tu en chasseur passera auprès d'elle. Elle y
» viendra sans doute accompagnée seule-
» ment de Leonide & de Sylvie ; qui vous
» empêchera de vous saisir de sa personne ?
» Si elle est une fois entre vos mains, n'est-
» il pas vrai que vous pouvez l'épouser le
» lendemain, que vos projets sont remplis,
» & que la guerre est finie dans trois jours ?
» J'en conviens répondit Polemas ; & je
» vous promets que si ce bonheur m'arri-
» ve ? j'abolirai bientôt cette loi insensée, qui
» exclut les mâles de la puissance souve-
» raine.

D'un autre côté Leonide & Sylvie étoient toujours saisies de leur frayeur ; elles croyoient voir à tous momens l'ombre de Lygdamon. Et lorsqu'on ne parloit que de cette apparition, on entendit un grand bruit de gens épouvantés qui ne disoient que ces mots : » Voilà Lygdamon, voilà » Lygdamon. » Les gardes du château qui le connoissoient, le voyant se presenter à la porte, & le croyant mort prirent la fuite. Adamas craignit que cette terreur panique ne cachât quelque trahison. Il va droit à la porte qu'il trouve abandonnée, & voyant quelques-uns des siens qui venoient de la ville, il leur fait signe de se hâter, & leur commande de fermer la porte, & de la garder. Il retourne incontinent au château

pour voir par lui-même ce que c'étoit.

Cependant ce Lygdamon qui avoit causé tant de frayeur étoit entré dans le château ; comme il en connoissoit tous les détours, il alla droit à la chambre de la nymphe Amasis. Il en trouva la porte fermée ; les plus hardis venoient le regarder par la serrure, & crioient en fuyant que c'étoit bien lui. Enfin Egide qui l'avoit servi si long temps, & que Sylvie avoit retenu à son service, se mettant à le considerer : O » dieux, dit-il, c'est mon maître ! » Il court incontinent par une autre porte, & vient se jetter à ses piés, versant des larmes de joye. Lygdamon, de son côté, ne pouvoit lui faire assés de caresses à son gré. Et lorsqu'ils purent se parler : » Egide, lui dit-il, » pourquoi me fuit-on de la sorte ? Sei» gneur, répondit-il, & qui ne seroit ef» frayé, quand, moi qui vous ai vu mou» rir, j'ai publié votre mort ? » Cependant les nymphes les entendant parler se rassurerent un peu.

En même temps Adamas parut à la porte. Il fut un peu étonné à la vue de Lygdamon ; mais faisant quelques pas en arriere (car Lygdamon s'approchoit de lui) : » Si tu n'es » qu'un phantôme, dit-il, je te commande » au nom de Thautates de retourner dans » l'éternel repos. Seigneur, répondit Lyg» damon en souriant, je voudrois être un

» phantôme, pour trouver ce repos que j'ai
» inutilement cherché jusqu'ici. Mais sça-
» chez que je suis ce même Lygdamon que
» vous avez vu autrefois, & que Thautates
» a rappellé du séjour de sa mort. » A
ces mots Adamas le reçut les bras ouverts
avec une joye extrême ; car sa vertu lui
avoit gagné tous les cœurs.

Le prince Godomar, Alcidon, & plusieurs chevaliers étoient accourus à ce bruit. Et la nymphe étant avertie qu'ils parloient à Lygdamon fit ouvrir les portes. Alors Lygdamon presenté par Godomar & Adamas se prosterna devant la nymphe, & lui dit : » Madame, est-il possible que hors de
» vos états je sois pris pour un autre, & qu'à
» votre cour je sois méconnu pour moi mê-
» me ! Accusez-en la nouvelle de votre
» mort, dit Amasis en le faisant relever ;
» mais dieu soit beni de ce qu'elle est fausse.
» Plût à ce même dieu, répondit-il, que je
» pusse perdre pour votre service cette vie
» qui ne m'a été conservée que dans cette
» vue ! Cependant j'ose vous assurer qu'E-
» gide ne mentit point, lorsqu'il raconta
» ma mort à la belle Sylvie. Et si je ne crai-
» gnois de vous ennuyer, madame, je vous
» expliquerois cette enigme. He bien, re-
» prit la nymphe, je vous laisse avec Ga-
» latée, Sylvie & ces dames. Elles ne sont
» pas si occupées que moi. Et ce soir elles

» me raconteront ce que vous leur aurez » dit. » A ces mots, la nymphe, Godomar, Alcidon, & Adamas allerent trouver la reine Argyre.

Cependant Lygdamon après avoir reçu les complimens de toutes les nymphes fut conduit par Galatée vers Damon qui commençoit à se lever, & qui desiroit passionnément de le voir, sur ce que les nymphes lui avoient dit. Après les premieres civilités, Galatée le conjura de raconter son histoire : » Mais est-il possible, répondit-il, » que je la raconte avant que d'avoir vû » Sylvie ? » Aussitôt Galatée commanda à Leonide de la faire venir ; & dés qu'elle parut, Lygdamon tourna les yeux vers Galatée, comme pour lui demander la permission de saluer la nymphe en sa presence. Galatée lui ayant fait signe qu'elle le vouloit ainsi, il courut à elle, & mettant un genou à terre, il voulut lui baiser la main ; mais elle se recula, lui faisant entendre que c'étoit manquer de respect pour la nymphe. La nymphe ordonna, & Sylvie permit à Lygdamon de lui baiser la main. Elle se retira ensuite parmi ses compagnes, & comme il la suivoit, elle lui dit assés bas : » Si vous êtes le même Lygdamon qu'autrefois, vous aurez des occasions plus favorables de me parler.

En même temps Galaté ayant encore

» profond sommeil. On nous remena au
» logis, & là nous sçumes de ce myre que
» c'étoit à lui que j'avois demandé un breu-
» vage mortel, & qu'il s'étoit contenté de
» le donner assoupissant.

» La famille d'Amerine étoit vivement
» offensée que je lui eusse préferé la mort;
» elle en fit des reproches à Amerine,
» prétendant que j'avois dû remarquer en
» elle quelque défaut essentiel, & que c'é-
» toit sans doute quelque chose qui inte-
» ressoit l'honneur. Le lendemain Ameri-
» ne s'efforça de me venir voir, pour me
» faire part de ces reproches. Elle enten-
» dit que je parlois tout haut, elle m'é-
» couta, & lorsqu'elle comprit que je re-
» grettois l'absence de Sylvie, elle jugea in-
» continent que j'avois un nouvel attache-
» ment. Elle ouvre la porte avec violence,
» & sans attendre que je l'eusse saluée:
» cruel Lydias, me dit-elle d'un air trou-
» blé, est-il possible que l'humeur volage
» qui te sépare de moi t'ait ôté à la fois le
» jugement & la raison? Je ne te rapelle
» point tes sermens; cette Sylvie te les a
» fait oublier. Mais dis-moi, insensé, à
» quoi penses-tu en refusant de m'épouser?
» y a-t'il un autre moyen de conserver la
» vie que je t'ai déja sauvée? Esperes-tu
» que la fortune combattra toujours pour
» toi? Non, non, Lydias tu seras dévoré
» par

» par ces horribles lions; mais grands dieux,
» éloignez ce malheur de mon cher Lydias,
» ou privez-moi de la vie, pour m'épar-
» gner un spectacle si affreux !

» A ces mots, elle se jetta sur moi, fon-
» dant en larmes, & s'efforça de me dire
» encore ces paroles : Du moins, cruel, pour
» sauver ta vie, feins de m'épouser .... ton
» malheur me touche plus que tes mépris....
» Enfin je lui répondis : Belle Amerine, les
» horreurs dont vous me parlez me sont
» plus agréables que l'infidelité. Je ne
» vous represente plus l'erreur où vous êtes
» vous & votre famille. Je vous en ai dit
» assés pour vous détromper. Je ne suis
» point Lydias, je ne l'ai jamais vu. Mon
» nom est Lygdamon, & je suis ségusien.
» Donnez-moi la main, belle Amerine, si
» vous m'aimez, venez avec moi, le voya-
» ge n'est pas long. Je vous jure, & j'en
» prens les dieux à témoin, que si étant
» dans le Forest vous ne voyez clairement
» que je ne suis point Lydias, je serai non
» seulement votre époux, mais même vo-
» tre esclave. La vertu d'Amerine est telle,
» que si je n'étois point engagé à Sylvie,
» j'estimerois comme je dois l'honneur de
» son alliance.

» Amerine m'entendant tenir ce langage,
» cruel, me dit-elle, en fixant les yeux sur
» moi, veux-tu observer ce que tu jures,

» ou seulement me tromper ? Je lui reite-
» rai mes sermens ; & comme elle se dé-
» termina à me suivre, nous songeâmes
» aux moyens de faire secretement no-
» tre voyage. Elle crut que je devois fein-
» dre que je l'épouserois, afin que ses pro-
» ches ne l'observassent plus tant. J'y con-
» sentis, ne voyant point d'autre moyen
» de nous dérober.

» Sa famille vint incontinent me rendre
» visite, & se réjouir avec moi. Je m'ex-
» cusai comme je pus sur quelque vœu qui
» n'étoit point encore accompli. Quelques
» jours après, sous prétexte d'aller à une
» maison d'Amerine près de Rothomage,
» nous nous hatâmes de passer dans les ter-
» res des francs. Mais, madame, Ameri-
» ne se trouva si excédée de fatigues, que
» rencontrant un ombrage sur le bord du
» chemin, elle voulut s'y reposer. J'allai
» couper quelques branches pour la défen-
» dre des rayons du soleil. A peine m'é-
» tois je éloigné de quelques pas, qu'un
» chevalier vint s'arrêter au même lieu
» avec intention d'y attendre que la cha-
» leur fût tombée. Je revins vers Amerine,
» & sans m'arrêter à ce jeune homme que
» je ne connoissois point, j'accommodai les
» feuillages que j'avois apportés. Celui-ci
» après avoir attaché son cheval, apperçut
» Amerine, il s'avança, & lui demanda

» la permiſſion de goûter le frais auprès
» d'elle. Il s'aſſit ſur le tronc d'un vieux
» arbre, & pendant que je cherchois un
» lieu où m'aſſeoir ſans les incommoder,
» je remarquai qu'en jettant les yeux ſur
» moi il changea de couleur.

» Je demandai à Amerine ſi elle ne vou-
» loit point dormir. Je dormirois volon-
» tiers, me répondit-elle, ſi je ne crai-
» gnois les ſerpens & les leſards. Dormez,
» repris-je, en aſſurance; je ne m'éloigne-
» rai point de vous. Je lui mis donc un
» mouchoir ſur le viſage, & je m'aſſis au-
» près d'elle. Cependant le jeune homme
» qui s'étoit un peu retiré, me fit ſigne
» qu'il vouloit me parler; & comme je lui
» répondis que je ne pouvois quitter cette
» dame qui dormoit, il mit l'épée à la main,
» & s'avança ſur moi, en me diſant : per-
» fide, cette vie que Mélandre n'a pu
» perdre en ſauvant deux fois la tienne,
» je veux que ton épée & ton ingratitude
» la raviſſent.

» A ces mots, ſans attendre ma réponſe,
» il ſe jetta ſi bruſquement ſur moi, qu'il
» ſe perça le bras droit avec mon épée. Il
» pouſſa un grand cri, & ſe laiſſa tomber,
» en diſant : encore eſt-ce quelque choſe,
» Lydias, que tu m'ayes donné la mort,
» puiſqu'auſſi bien je ne pouvois vivre ſans
» toi. Au cri qu'il fit, Amerine s'étoit

» éveillée ; & le croyant mort : Ami, me » dit-elle, retirons-nous, nous ne sommes » point ici en sureté.

» Lorsque nous étions près de Neoma- » gue, une des principales cités des ambar- » res, six archers nous atteignirent, & nous » arrêtant de la part du roi, ils nous me- » nerent en prison. Il vint aussitôt dans » l'esprit d'Amerine une idée admirable. » Elle se deshabilla promptement, & me » contraignit de lui donner mes habits. Si » cet homme n'est point mort, disoit-elle, » il dira sans doute, lorsqu'il me verra que » ce n'est pas moi qui l'ai blessé ; & par là » nous serons absous. Or, quelque temps » après que nous eûmes laissé l'étranger, » le comte de la province passa au même » endroit où j'avois été attaqué, & sça- » chant de quelques bergers que les au- » teurs du meurtre étoient deux personnes » qui avoient pris le chemin de Neomague, » il avoit dépêché six de ses gens pour nous » arrêter. Cependant lorsqu'on deshabil- » loit l'étranger il revint à lui, & on ban- » da sa playe. En même temps il apperçut » un jeune homme qui hâtoit le pas, & il » s'écria : Voila celui qui m'a mis en l'état » où vous me voyez. Ceux qui entendi- » rent ces paroles en avertirent le comte, » mais trop tard. On ne put l'arrêter que » lorsqu'il fut dans la ville. Il fut conduit

» dans la prison où nous étions ; comme
» nous l'apprîmes du geolier, à qui je don-
» nai une bague de prix, afin qu'il ne nous
» separât point Amerine & moi.

» Le lendemain Amerine me pressa de
» partir avec ses habits, & me dit de l'at-
» tendre dans la premiere ville des segu-
» siens. J'eus beaucoup de peine à m'y dé-
» terminer, ne voulant point la laisser dans
» cet embarras ; mais enfin elle sçut si bien
» me persuader qu'il n'y avoit rien à crain-
» dre pour elle, comme il étoit vrai, qu'a-
» près avoir changé d'habits, je m'en allai
» sous prétexte de faire préparer à dîner
» pour mon époux. Le geolier à qui j'a-
» vois donné un diamant qu'il sçavoit être
» de prix, me laissa sortir d'autant mieux,
» qu'il n'avoit point ordre de la retenir pri-
» sonniere. Je dis auparavant à Amerine
» que je l'attendrois sur le grand chemin
» dans un petit lieu du nom de la Pecodiere,
» près de Crosset, la premiere ville des
» segusiens ; qu'au milieu du village il y
» avoit un terme qui séparoit quatre che-
» mins, & que là elle trouveroit la pre-
» miere lettre de mon nom avec l'endroit
» où je serois logé.

» Dès que je fus en liberté, je laissai le
» chemin de Gergovie, & je me hâtai de
» sorte, que le quatriéme jour j'arrivai au
» lieu dont nous étions convenus. J'y de-

» meurai dix jours, pendant lesquels j'eus
» le loisir de changer d'habits. Et n'ayant
» point de nouvelles d'Amerine, je priai
» l'hôtesse chés qui j'avois logé, de prendre
» garde l'orsqu'Amerine passeroit de lui
» rendre ses habits, & de lui dire que pressé
» par quelques affaires j'avois été obligé
» de partir; mais que je l'attendois à Mar-
» cilli. A la verité, madame, ce qui m'en-
» pêcha de l'attendre davantage, fut que
» je voyois faire des enrôlemens, & que
» le rendez-vous des milices étoit à Surieu.
» Je crus qu'il étoit de mon devoir de
» me rendre auprès de vous, pour vous
» offrir mon bras & ma vie.

Pendant que Lygdamon racontoit ainsi ses aventures, la nymphe Amasis, le prince Godomar, Adamas, & Alcidon s'étoient rendus chés la reine Argyre. Elle leur dit qu'elle étoit pénétrée de reconnoissance envers les dieux, & ceux qu'ils avoient employés; que la guerison de Rosiléon lui étant infiniment chere, elle devoit craindre qu'il ne retombât dans le même mal: que par cette raison elle lui avoit fait entendre que c'étoit un enchantement qu'avoit rompu le prince Godomar; j'étois donc d'avis, ajouta-t'elle, de l'enmener inconnu de ces lieux comme il y est venu.

Alors Adamas lui representa par ordre de la nymphe, la part qu'elle & le prince

Godomar prenoient à sa joye, qu'ils approuvoient fort sa résolution, mais que pour l'observation du vœu solemnel qu'elle avoit fait, il étoit nécessaire de l'instruire du danger où étoit l'état qu'elle avoit juré de soutenir. Et sur cela il lui fit entendre les entreprises de Polemas; ses intelligences avec les princes voisins, & même avec le roi Gondebaut; l'assistance que celui-ci lui promettoit : ensorte, ajouta-t'il, que si vous ne secourez la nymphe, comme vous vous y êtes engagée, j'ignore ce qu'elle deviendra. » Alors la reine se » tournant vers la nymphe : » Madame, » lui dit-elle, si vous m'accordez un mois, » je vous envoyerai tant de troupes, que » le roi Gondebaut, tout grand prince » qu'il est, ne sera guere en état de vous » nuire.

Pendant qu'Amasis remercioit la reine, & que la reine réiteroit ses protestations d'un prompt secours, on vint avertir qu'un chevalier boyen venoit vers la reine Argyre de la part du roi Policandre. Aussitôt qu'Argyre l'apperçut : » Quelles nou» velles, lui dit-elle, m'apportez-vous ? » Madame, répondit-il, le roi desire pas» sionnément de vous voir. » En même temps il lui présenta la lettre de Policandre. La reine la lut, & les yeux baignés de larmes, elle la montra incontinent à la nym-

phe. Elle étoit conçue en ces termes :

LE ROI POLICANDRE
à la reine Argyre.

La mort est trop naturelle pour m'effrayer ; mais je suis affligé de mourir sans vous voir, parce que je voudrois m'acquiter de ce que je vous dois. Venez donc promptement, madame, si vous souhaitez que je meure content. Vous sçaurez de ce messager en quel état il m'a laissé.

» O dieux, s'écria la reine, combien » les grands déplaisirs suivent de près les » grandes satisfactions ! » Puis s'adressant au chevalier, elle lui demanda ce que pensoient les médecins de la maladie du roi. Il répondit qu'ils désesperoient presque de sa vie, & qu'elle n'avoit point de temps à perdre, si elle vouloit arriver à temps. La reine dont le courage ne démentoit point la naissance, rappella sa vertu, & ayant versé quelques larmes, elle prit une résolution digne d'elle. S'adressant ensuite à la nymphe : » Madame, » lui dit-elle, vous voyez que je suis obli- » gée de partir pour le bien de mes en- » fans, & pour ma propre consolation. » Mais je vous promets de faire armer » pour vous dans mes états, & dans ceux » de mes alliés. Si le roi Policandre ne » peut venir en personne à votre secours,

» mes

» mes deux fils y viendront, & je les ame-
» nerai moi-même. Pour gage de ma foi,
» je vous laiſſe Roſanire.

A ces mots, elle ſe retira pour donner ordre à ſon départ; & le jour même, elle ſe mit en chemin avec Roſiléon, n'emmenant avec elle que vingt-cinq gardes, & laiſſant les autres à la princeſſe Roſanire, avec ordre d'obéir à la nymphe, ou au prince Godomar.

A peine elle étoit hors de la vue de Marcilli que du haut des tours, on apperçut des gens à cheval & armés. Le prince Godomar en fut incontinent averti, auſſi bien qu'Adamas; & ils ordonnerent auſſi-tôt que tout ce qu'ils avoient de gens de cheval ſe tint prêt. On reconnut que c'étoit ſix compagnies avec quelques perſonnes deſarmées. Lorſqu'ils furent arrivés aux portes, ils firent entendre que c'étoit Alerante envoyé du roi Gondebaut vers la reine Amaſis. Amaſis l'envoya recevoir par les gens de cheval qu'avoit laiſſés la reine Argyre. Alerante refuſoit de parler en préſence du prince Godomar; mais il ſe rendit aux raiſons d'Amaſis; puis il lui dit : « Madame, le roi ſe plaint fort que
» vous ayiez accordé votre protection à
» Dorinde qui s'eſt honteuſement ſauvée
» de ſa cour, & à ceux qui ont aſſaſſiné
» Clorante l'un des chefs de ſa garde; &

» même au prince Godomar qu'il regarde
» desormais comme son plus cruel ennemi.
» Il m'a commandé encore de vous som-
» mer de le remettre entre mes mains avec
» Dorinde, si vous n'aimez mieux éprou-
» ver la fureur de ses armes.

Alors la nymphe, sans s'émouvoir, & se tournant vers le prince : » Seigneur, » dit-elle, c'est à vous de répondre. » Et le prince refusant de parler, elle prit la parole : » Alerante, dit-elle, je ne croi
» point qu'un roi aussi sage que Gonde-
» baut vous ait chargé de tenir des dis-
» cours si indignes & du prince Godomar,
» & de la vertueuse Dorinde. Ainsi, sans
» attendre d'autre réponse, sortez promp-
» tement de mes états, si vous ne voulez
» être châtié comme vous le meritez. Ma-
» dame, repartit Alerante, je ne marche
» point sans aveu ; voici mes lettres de
» créance. » Amasis les prit, & Godomar les reconnut pour être du roi Gondebaut.
» Maintenant, dit la nymphe, je vous par-
» lerai differemment ; vous direz donc au
» roi votre maître par rapport à Dorinde,
» que mes états sont ouverts à l'innocence
» opprimée ; & par rapport au prince Go-
» domar, que c'est moi qui suis dans ses
» états, puisque je lai établi seigneur ab-
» solu des segusiens, & du Forest. Quant
» à la guerre dont il me menace, je lui

» fais sçavoir que ce sont les dieux qui » disposent de la victoire, & qu'avec cette » confiance je brave ses armes injustes.

Tout le monde applaudit à une réponse si généreuse ; & lorsque Godomar comprit qu'Amasis ne vouloit plus rien dire : » Et » moi, ajouta-t'il, je mande au roi que » je prens Dorinde sous ma protection ; & » s'il se trouve quelqu'un qui veuille sou» tenir les discours calomnieux que vous » avez tenus contr'elle, & contre nous » qui l'avons délivrée, voilà mon gage, » dit-il, en lui presentant un gand, pour » assurance de mon défi, sans que j'excepte » personne que le roi mon pere, sçachant » assés que mon frere Sigismond prendra » toujours les armes avec moi pour la » même querelle, lorsqu'il ne sera point » opprimé par l'autorité paternelle.

Alors Alerante se tournant vers la nymphe : » Puisque vous refusez au roi mon » seigneur la satisfaction qu'il vous de» mande à si juste titre, je vous déclare » en son nom qu'il est votre ennemi mor» tel. » En disant ces mots, il rompit un javelot en deux, & ajouta : » Soit ainsi » rompue en présence des hommes & des » dieux toute l'alliance qui a pû être entre » vous ! » Et la nymphe irritée, mettant les piés sur le javelot rompu : » Ainsi, » dit-elle, que je foule aux piés ce symbo-

» le de notre alliance rompue, j'espere que
» le grand Thautates me soumettra ceux
» qui ont essayé de séduire mes vassaux. »
Alerante se retira aussi-tôt, & lorsqu'il fut hors la ville, après avoir fait trois fois des imprécations contre les segusiens, il prit un trait, le lança de toute sa force contre les murailles, & regagna en diligence les gens de cheval qui l'attendoient.

Cette action émut le peuple ; mais Adamas leur representa qu'il ne falloit jamais violer le droit des gens, & renforça secretement les gardes. Il vint ensuite avertir la nymphe Amasis & le prince Godomar de ce qu'il avoit fait. Il arriva qu'au même temps le berger Adraste s'étoit jetté aux genoux du prince pour le remercier de la grace qu'il avoit reçue par son moyen. Le prince le presenta à Damon qui le felicita de sa guerison. » Mais vous,
» courageuse bergere, dit Damon, en s'a-
» dressant à Celidée, ne voulez-vous pas
» me sommer de ma parole, afin que les
» dieux vous rendent ce qu'ils vous ont ôté?

» Seigneur, dit-elle, je vous conjure
» au contraire d'en perdre le souvenir. Il
» m'en couteroit trop; car j'aimerois mieux
» mourir que de me séparer de Thamyre.
» Non, non, interrompit Thamyre, je
» veux vous rendre un bien dont vous
» vous êtes privée pour moi. » En même

temps il supplia Damon de lui donner quelqu'un pour l'accompagner. Damon lui promit Halladin avec une lettre pour le myre, & lui recommanda de tirer du sang de toutes les blessures, d'en teindre autant de petits bâtons, & lorsqu'il seroit sec, de les porter avec le plus de diligence qu'il se pourroit : que cependant il falloit laver tous les jours les playes avec du vin tiede, & qu'à son retour il trouveroit Celidée guerie.

Alors Damon fit venir Halladin, & lui ordonna de se tenir prêt pour accompagner Thamyre à Carthage vers le grand Olicarsis. Celidée voyant que ses larmes & ses prieres étoient inutiles : » O Palemon, s'écria-t'elle, je te conjure par le » vœu solemnel que tu as fait, & je te » somme de faire le voyage à la place de » Thamyre avec Halladin! » Palemon surpris, lui répondit : » Dût ce voyage me » couter la vie, je suis tout prêt ! Dieux, » s'écria Doris, que ne t'ai-je conjuré la » premiere de ne m'abandonner jamais ! » Et faut-il que je te perde ainsi pour la » satisfaction de Celidée ? Pardonnez-moi » le déplaisir que je vous cause, dit Ce- » lidée ; vous voyez que c'est malgré moi, » & après avoir épuisé tous les moyens de » vous l'épargner.

Presqu'en même temps Halladin fut

prêt, & Thamyre, Celidée, Lycidas, Palémon, Adraſte & Hylas prirent congé de la nymphe, & du prince. Thamyre n'oublia pas de témoigner à Damon combien il étoit pénétré de reconnoiſſance. Ils ſe ſéparerent preſqu'au ſortir de la ville, après avoir remercié Clindor qui accompagna Lycidas le plus loin qu'il put. Pour Adraſte, il ſe ſentoit tellement obligé à Palemon, qu'il s'offrit pluſieurs fois à partir avec Halladin; mais inutilement. Palemon n'eût pas cru s'acquitter de ſon vœu; enfin Adraſte obtint de l'accompagner. Ce procedé toucha plus Doris que tous les ſoins qu'il lui avoit rendus.

Halladin alla loger chés Thamyre, où on lui fit le meilleur accueil que purent ces bergers; mais lorſqu'il fallut rouvrir les cicatrices de Celidée, le myre touché de la douleur qu'elle reſſentoit, en laiſſa une par compaſſion, & dans l'idée que la ſympathie ne pourroit rien contre ces bleſſures. Lorſqu'ils eurent pris le ſang, & qu'il fut bien ſec, ils partirent tous trois de grand matin, & prirent enſemble la route de Lyon.

Parmi tous ces divertiſſemens, Amaſis & Adamas ne perdirent pas le ſouvenir de Climante. Dès le ſoir, Leonide & Sylvie eurent ordre de ſe trouver le lendemain au lieu aſſigné, auſſi bien que ceux qui de-

voïent ſe ſaiſir de l'impoſteur. A peine le ſoleil commençoit à paroître, qu'il ſe preſenta à la porte du jardin, où les deux nymphes le reçurent. Il fut introduit dans un cabinet par la nymphe Galatée; & la nymphe Amaſis, le prince Godomar, Alcidon, & Adamas ſe cacherent pour entendre ce qu'il diroit à Galatée. » Madame, » lui dit-il, avec un viſage ſevere, vous » voyez en votre préſence non l'ambaſſa» deur d'un monarque, mais un miniſtre » qui vous eſt envoyé par une déeſſe toute » puiſſante. Ecoutez donc, nymphe, ce » que j'ai à vous dire, mais écoutez-le » avec une ferme réſolution d'obéir. » Puis s'étant tû quelque temps, il reprit ainſi la parole.

» La déeſſe m'a dit : Climante mon » ſerviteur, va & parle à la nymphe Ga» latée, dis-lui : Le châtiment eſt prêt à » tomber ſur ta tête. Celui qui doit être » à toi, & à qui tu dois être, te verra » aujourd'hui au carrefour des termes, en » ſuivant la chaſſe. C'eſt le ſeul temps qui » te reſte pour tout delai. A quelle heure, » dit la nymphe, le verrai-je ? Vers les » ſept heures du matin, répondit Cli» mante. » La nymphe promit tout, & le remit entre les mains de Leonide & de Sylvie. Mais à peine la porte du jardin étoit refermée, qu'on ſe ſaiſit de lui, &

qu'on l'enferma dans un cachot. Il parut d'abord assés ferme ; mais lorsqu'il se vit chargé de chaînes, il commença de trembler. » Helas, seigneurs, s'écrioit-il, si » par mes artifices j'ai tâché de parvenir » à quelque grandeur, à qui ai-je fait » tort ? Qui se plaint de moi ? Seigneurs, » ne soyez point les instrumens d'une si » horrible injustice. Si vous avez pitié de » ma vieillesse ; si vous me rendez ma li- » berté, j'ai des amis assés puissans pour » vous récompenser.

En même temps Alcidon & Adamas arriverent ; & ceux qui l'avoient arrêté les avertirent qu'il avoit essayé de les corrompre : à quoi il répondit avec une effronterie extrême qu'il n'y avoit pas même pensé. » Je m'assure, dit l'un d'eux, » en s'adressant à ce traître, qu'il y a dans » ton sein quelque chose qui te convain- » cra. » (car il avoit remarqué qu'il avoit plusieurs fois tenté d'y porter la main) » Faites venir vos compagnons, dit Ada- » mas, & que l'on examine ses habits. » Alors il se déconcerta. Polemas lui avoit envoyé le matin une lettre qu'il n'avoit pas eu le temps de laisser avec ses autres papiers. On la lui arracha malgré toute sa résistance. Elle étoit conçue de la sorte :

POLEMAS A CLIMANTE.

Cher ami, l'impatience accompagne toujours l'amour. Ne ſois donc pas ſurpris, ſi je t'éveille ſi matin. A ſept heures je ſerai au carrefour des termes : heureux chaſſeur, ſi par ton moyen j'y rencontre ce que tu m'as promis ! Je te jure, mon cher Climante, qu'auſſi-tôt que Galatée ſera à moi, je te donne Leonide avec la part que tu voudras de cet état que je te devrai tout entier. Au ſurplus, ſi la force eſt néceſſaire, elle ne nous manquera pas ; mais j'aimerois mieux la douceur.

» Seigneur chevalier, dit Adamas, que » voulons-nous ſçavoir davantage ? Voyons » ſeulement, dit Alcidon, ſi l'on ne pour- » roit point ſe ſaiſir de ce chaſſeur. Leo- » nide & Sylvie, reprit Adamas, ſont al- » lées au rendez-vous, & Leonide a pris » les habits de Galatée. Nous avons mis » Lerinte avec trente hommes de cheval » dans une embuſcade, afin que ſi Polemas » vient, il ſoit pris au piege qu'il a tendu. » Cependant Adamas étant rentré dans le cachot, car il en étoit ſorti pour lire la lettre, trouva que Climante s'étoit caſſé la tête contre les murailles, & lui vit rendre le dernier ſoupir.

Alcidon & Adamas vinrent informer Amaſis & Godomar de ce qui s'étoit paſſé ; incontinent on entendit un grand bruit

vers la porte qui mene au carrefour des termes. Polemas étoit venu & avoit enlevé les nymphes, avant que les gens d'Amasis fussent arrivés. » Madame, dit alors » Adamas, je suis d'avis que vous fassiez » assembler les principaux de la ville, & » que vous leur déclariez la mort de Cli» daman, & la trahison de Polemas & de » Climante. Il faut en même temps leur » montrer les moyens que vous avez de » ranger ce rebelle à son devoir ; car pour » contenir un peuple entier, il sert beau» coup de lui donner de grandes esperan» ces, & de lui cacher la grandeur du péril.

Le prince Godomar étant du même avis, on assembla le peuple. Adamas par ordre de la nymphe, leur fit entendre le sujet pour lequel elle les avoit convoqués. Il le fit avec tant d'éloquence, que lorsqu'il vint à déclarer la mort du prince Clidaman, on n'entendit que sanglots. Mais lorsqu'il y ajouta la trahison de Polemas & de Climante, ce qu'il justifia par la lettre de Polemas, & l'enlevement de Sylvie & de Leonide qu'il avoit prise pour Galatée, tout le peuple se mit à crier : » Meure le traître, vive la nymphe. » Ensuite il fit apporter le corps de Climante, & leur raconta ses artifices, ses desseins, & sa mort. Tout à coup le peuple se jetta sur ce cadavre, le traîna dans les

rues, & le pendit par les piés à une des portes de la ville.

Après qu'Adamas eut fini, Clindor parla en ces termes au nom de l'aſſemblée : » Madame, tous vos ſujets partagent » votre juſte douleur ; ils ſentent quelle » perte ils ont faite dans un prince qui » étoit vos delices, & leur eſperance. Mais » la trahiſon de Polemas nous perce le » cœur. Cette heureuſe contrée n'avoit » point encore vû de traître. Madame, » continua-t'il, nous vous offrons nos » biens, nos enfans, nos vies ; & nous pre» nons les dieux à témoin que nous n'au» rons jamais d'autre reine qu'Amaſis. » A ces mots, tous leverent la main, & crierent : » Vive la nymphe !

Lorſqu'Amaſis vouloit leur témoigner combien elle étoit pénétrée de leur zele & de leur fidelité, Adamas fut averti que les gens de guerre qu'il avoit fait lever arrivoient, au nombre de quinze cens bien armés ; ce qui obligea la nymphe d'abreger. L'aſſemblée ſe ſépara donc ; & Adamas diſtribua ces gens de guerre dans les differens quartiers de la ville.

Cependant Polemas étant arrivé à Surieu, ne tarda pas à reconnoître l'erreur où l'avoit jetté l'habit que portoit Leonide, & le voile qu'elle avoit ſur le viſage. Leonide pour le tromper encore,

s'il étoit possible, lui dit : » Quelle faute » vous avez faite, ô Polemas ! Si celui » qui me portoit en croupe avoit permis » que je vous parlasse, je vous en aurois » averti. Sçachez qu'un druide est venu » ce matin déclarer à Galatée de la part de » son dieu qu'elle eût à épouser celui qui » passeroit sur les sept heures du matin » devant le carrefour des termes. Elle » vouloit s'y rendre, mais elle s'est sentie » indisposée. Vous avez donc fait une » grande faute de nous enmener, car sur » notre rapport elle vous eût envoyé cher- » cher. Hé pourquoi, dit Polemas, avez- » vous pris sa robe ? Il y a deux jours, » répondit Leonide, qu'elle nous donna » de ses robes pour la cérémonie du clou » sacré.

Polemas appella ses confidens, il les consulta sur ce qu'il avoit à faire, & tous furent d'avis qu'il falloit renvoyer promptement la nymphe à Galatée, & lui dire que c'étoit des chasseurs qui ne les connoissant pas, les avoient enlevées à l'insçu de Polemas, & qu'il falloit surtout engager Leonide & Sylvie à le dire ainsi. Il les renvoya donc dans un char, après leur avoir rendu toute sorte de respects ; après quoi il se renferma plein des plus hautes esperances.

En même temps Meronte arrive, &

luî fait entendre que ſa conſpiration eſt découverte, que Climante eſt mort, & qu'il l'a vû pendu par les piés à la porte de la ville. Que c'eſt Adamas qui a conduit toute l'affaire, & que Sylvie & Leonide étoient d'intelligence. Sur cela Polemas furieux, dépêcha cinquante archers, & leur ordonna de faire toute la diligence poſſible. Les nymphes avoient un quart-d'heure d'avance, mais une roue de leur char ſe rompit. Leonide qui ſe défioit qu'on les feroit ſuivre, propoſa à Sylvie de quitter ſes habits, mais Sylvie étoit irréſolue. Cependant Leonide apperçoit les premiers archers, laiſſe ſes vêtemens dans le char, & ſe ſauve dans un bois voiſin. Sylvie à moitié déshabillée ſe met à la ſuivre. Les archers arrivent près du char, & ne trouvant point les nymphes, ils les cherchent dans le bois. Ils apperçoivent Sylvie toute ſeule, & ſe mettent à la chercher, mais inutilement. Déja le char étoit raccommodé, & l'on avoit remené Sylvie dans le char. Pour Leonide, elle s'étoit ſi bien cachée, qu'ils ne purent la trouver. La nuit la ſurprit; elle demeura long temps aſſiſe ſur une roche, & lorſque la lune commença de paroître, elle monta ſur une colline d'où elle apperçut quelque lumiere. La clarté la fit arrêter dans quelques buiſſons, où

elle résolut de demeurer jusqu'au jour. Comme elle étoit excedée de fatigues elle s'y endormit jusqu'au soir qu'une bergere cherchant une chévre la vit par hazard. Leonide après l'avoir gagnée par des promesses, lui demanda si elle n'avoit point vû des gens de cheval qui cherchoient quelqu'un. Elle lui répondit qu'il y en avoit un grand nombre dans le village. C'est ce qui détermina la nymphe à prendre les habits de la bergere, & à se barbouiller le visage.

Il y avoit déja quelque temps que le soleil étoit couché, & Leonide marchant seule dans l'obscurité & par des routes inconues, arriva heureusement à la porte du jardin par où elle étoit sortie, qu'à peine le soleil étoit levé. Elle alla incontinent au logis du jardinier, où elle se lava le visage & les mains. Alors Fleurial qui avoit eu peine à lui ouvrir la reconnut enfin. » Mais, madame, lui dit-il, pour» quoi ne me dites-vous plus rien de Lin» damor ? O mon ami ? répondit Leonide, » si tu sçavois en quel état nous sommes, » & les dangers où je viens d'être exposée » pour lui, tu verrois que je suis la meil» leure amie qui fut jamais. Mais à propos » de Lindamor, aurois-tu le courage de » l'aller trouver, s'il étoit nécessaire ? Si » j'en aurois le courage, répondit-il ? Et

» qui me l'auroit ôté? *Prépare-toi* donc, car
» peut-être partiras-tu bientôt.

Leonide l'auroit entretenu plus long-temps, si elle n'avoit entendu ouvrir la porte du château qui descendoit dans le jardin. Et voyant qu'on baissoit le pont, elle y alla, & passa jusqu'à l'antichambre de la nymphe, sans rencontrer personne qui la connût; mais l'huissier la voyant si mal vêtue, eut peine à la reconnoître. Galatée ne faisoit que de s'éveiller. Lorsqu'elle apperçut cette pauvre femme qui vouloit lui baiser la main, elle demanda pourquoi on l'avoit laissée entrer. » Madame, dit Léonide, ne me chassez point, » je vous supplie; la peine qu'il m'en a » couté pour venir merite bien que vous » me souffriez. O dieux, s'écria la nym» phe, c'est Léonide! » Alors elle l'embrassa avec une joye extrême, sans pouvoir se lasser de la tenir entre ses bras. » O que tu m'as causé de larmes depuis » deux jours, disoit-elle! Et que ta venue » me cause de satisfaction! » Puis elle recommençoit à l'embrasser.

Les compagnes de Léonide averties de son retour, accoururent à moitié vêtues, pour se réjouir de la revoir. Et lorsque Galatée vouloit lui demander comment elle avoit pu s'échaper, la nymphe Amasis l'envoya chercher. Adamas & la nymphe ne

purent s'empêcher de rire en la voyant si parée. » Madame, dit Leonide après avoir
» baisé les mains à la nymphe, je mourois
» d'envie de vous voir il y a peu de temps,
» & maintenant je meurs de honte de pa-
» roitre en votre presence dans l'état où
» je suis. Non, non, dit Amasis, je suis
» ravie de vous revoir, mais dites-nous
» comment vous vous êtes échapée, & où
» vous avez laissé Sylvie.

Leonide alloit commencer, lorsque Galatée entra pleine d'impatience d'entendre la fortune de ses nymphes, & lorsqu'elle eut salué Amasis, Leonide reprit la parole, & raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & si naïvement que les dangers qu'elle avoit courus faisoient trembler les nymphes. Elles admirerent sa prudence & son courage, blâmant au contraire Sylvie qu'Adamas excusoit pour sa jeunesse. » Puis, con-
» tinuoit Adamas, elle ne couroit pas la mê-
» me fortune que Leonide qui est ma niece,
» & qui par cette raison ne devoit atten-
» dre que de mauvais traitemens : au lieu
» qu'ils n'ont aucun prétexte de maltraiter
» Sylvie, & je suis persuadé, madame,
» qu'ils vous la renvoyeront incessam-
» ment.

Cependant le bruit de l'enlevement des nymphes & du retour de Leonide s'étoit répandu dans toute la ville. On racontoit

déja mille indignités faites à Sylvie. Lygdamon vint aussitôt trouver Leonide. Il étoit transporté hors de lui-même. La nymphe tacha de le rassurer, en lui disant que Polemas ne manqueroit pas de la renvoyer dans la journée, ou le lendemain, & que lorsqu'elles lui avoient parlé, elles en avoient reçu toute sorte de politesse.

D'un autre côté Polemas fut vivement piqué que les archers eussent manqué Leonide. Il renvoya encore pour la chercher, & promit de grandes recompenses à ceux qui la remettroient entre ses mains. Mais lorsqu'ils sçut qu'elle s'étoit sauvée, il entra dans une fureur extrême; il fit enfermer Sylvie, il la menaça des plus cruels traitemens; & sans Argonide un des quatre chevaliers qui lui étoient affidés, il auroit exécuté ses menaces. En même temps Peledonte lui dit qu'il avoit une belle occasion de se venger d'Adamas; qu'en attendant le retour de son fils qui étoit allé du côté des allobroges, il falloit envoyer sur les bords du Lignon, où étoit sa fille depuis qu'elle étoit revenue des carnutes; & qu'il avoit un de ses gens qui sçavoit le hameau où on la trouveroit: » Demain, » ajouta-t'il, à cette heure même elle sera, » si vous l'ordonnez, entre vos mains. O » que je t'aurai d'obligation, mon cher ami, » s'écria Polemas en l'embrassant! » Pele-

donte s'étant retiré envoya un de ses gens avec cinquante archers au hameau d'Astrée, & lui ordonna d'amener Alexis, sans lui faire de mal, s'il étoit possible.

Dès le soir Polemas qui avoit retenu Alerante, afin, disoit-il, qu'il fût témoin de la prise de Marcilli, donna ses ordres pour faire marcher le lendemain son armée vers cette capitale d'Amasis. Argonide avoit dix-huit mille hommes de pié, & Peledonte huit mille chevaux. L'armée se mit en marche deux heures avant le jour; & Lystandre fit partir en même temps les machines de guerre nécessaires pour le siege, comme des échelles de cuir que l'on enfloit lorsqu'on vouloit les élever; des clayes de differentes especes; toutes sortes de plutées qui sont proprement des mantelets sur des roues; des taupes, des renards, des renardeaux, machines avec lesquelles on approchoit la muraille à couvert. Or il y en avoit une si grande quantité que les voitures qui les portoient, occupoient presque tout le chemin depuis Surieu jusqu'aux jardins de Montbrison.

Cependant Polemas disposoit les attaques, & donnoit par écrit ses ordres à chacun de ses chefs; & dès que le jour parut, il monta à cheval avec ses ambactes, & vint gagner la tête de l'armée. Adamas de son côté étant averti des desseins de Pole-

mas, en avoit fait part à la nymphe, & à Godomar qui pourvurent à tout. Et lorsqu'on fermoit les portes, Leontidas arriva de Lyon. Godomar fut d'abord informé de son arrivée, & passa incontinent chés la nymphe. Il se doutoit bien que Leontidas y viendroit. Il trouva Rosanire & Dorinde dans son cabinet.

SUITE DE L'HISTOIRE DE DORINDE *& du prince Sigismond.*

» Dès que Leontidas fut entré, & qu'il » eut rendu à la nymphe, à Godomar, & » à la princesse les honneurs qu'il leur de- » voit : Madame, dit-il, aussitôt que je » fus arrivé à Lyon, je fis sçavoir au prince » Sigismond le sujet de mon voyage, & je » lui fis demander audience. Ce prince à la » vérité est gardé à vue, mais il ne l'est » pas tellement qu'on ne puisse lui parler, » & qu'il n'aille souvent voir la princesse » Clotilde. Il m'envoya un des siens, qui » par un escalier dérobé me conduisit dans » son cabinet. Il s'y rendit incontinent, & » me reçut avec tout l'accueil imaginable. » Il me demanda d'abord des nouvelles du » prince son frere, puis il me fit cent ques- » tions qui toutes avoient rapport à la bel- » le Dorinde. Et se reprenant ensuite : Sei- » gneur chevalier, me dit-il, excusez ma » passion, si je suis si curieux, c'est que j'ai-

» me Dorinde plus que ma vie.

» Dorinde rougissant à ce mot, & se » mettant la main sur les yeux : Non non, » dit Leontidas, ne rougissez point belle » Dorinde, il vous aime en effet au delà » de toute expression. Le prince s'étant » donc excusé ainsi, continua-t'il, il me » demanda, madame, comment vous vous » portiez, & m'offrit de m'assister en tout » ce qui seroit de votre service. Son me» rite m'y oblige, disoit-il, & surtout l'ac» cueil qu'elle a fait à Dorinde, comme je » l'ai sçu par un des gens de Clorante qui » l'a raporté au roi ; & c'est sur cela qu'il » a dépêché Alerante vers la nymphe pour » lui faire l'ambassade du monde la plus » extraordinaire.

» Je lui presentai ensuite vos lettres, » madame, & celles du prince. Je gardai » pour la derniere celle de Dorinde. Il la » prit aussitôt, & la baisa plusieurs fois. » Après qu'il l'eut lue, je lui presentai au » nom de Godomar le portrait de Dorin» de. Il ne pouvoit se lasser de le regarder. » Et sur cela il me commanda de lui dire » qui lui avoit donné le sage conseil de » se retirer à la cour d'Amasis. Lorsque je » lui racontai l'état où elle étoit, quand » Periandre & Merindor arriverent pour » la sauver des mains de Clorante, dieux, » que n'étois-je là, s'écria-t'il, pour cha-

» tier ces barbares ! Mais, pour abréger, » lorsque j'eus satisfait le mieux qui me fut » possible à sa curiosité, il ouvrit les au- » tres lettres, & je lui dis ce que vous m'a- » viez commandé de lui faire entendre. Je » lui racontai ensuite tout ce que le prince » avoit fait, & la part qu'il prenoit à ses in- » terêts. Et quand je lui representai ce que » Gondebaut vouloit faire en faveur de » Polemas, s'il arme, dit-il, je me dé- » clare avec mes amis en faveur de la nym- » phe.

» Le lendemain lorsque j'eus demandé » audience au roi, il me fit commander sur » peine de la vie de sortir de Lyon dans » une heure, & fit investir la maison où » j'étois, ainsi que le prince Sigismond l'a- » voit bien prévu. Je répondis que je pre- » nois les dieux tutelaires du pays pour té- » moins de l'infraction faite au droit des » gens ; après quoi je suis revenu avec la » plus grande diligence que j'ai pu, afin de » me jetter dans cette ville ; le bruit cou- » rant par tout que Polemas venoit l'assie- » ger avec plus de trente mille hommes.

A ces mots, Leontidas se tut, & remit les differentes lettres dont il étoit char- gé à la nymphe, au prince Godomar, & à Dorinde. Sur l'avis de Leontidas on dépêcha Fleurial vers Lindamor pour lui faire sçavoir qu'il eût à se défier du roi

Gondebaut, & que s'il passoit par les terres des pictes, ou par celles des boyens, il amenât les troupes que la reine Argyre & Rosileon lui donneroient.

Pour Dorinde, elle se retira dans la chambre de Daphnide, charmées des nouvelles qu'elle venoit d'apprendre, & impatiente de lire la lettre de Sigismond. Elle l'avoit déja lue plusieurs fois avec une joye inexprimable, lorsque Galatée vint rendre visite à Daphnide pour lui raconter ce qu'elle avoit appris par Leontidas, & lui apprendre la révolte de Polemas, dont on parloit ouvertement.

Cependant Adamas étoit averti de tous côtés que Polemas s'avançoit avec une armée considerable, & ne pouvant s'imaginer que Polemas songeât à emporter la place, s'il n'y avoit point d'intelligence, jugea pour plus grande sureté qu'il falloit changer tous les quartiers. Car, disoit-il, les traîtres auront bien de la peine à informer Polemas de l'endroit où ils auront été placés; & peut-être les reconnoitrons-nous aussitôt que lui. Cet avis fut generalement approuvé. On ordonna que les quartiers seroient changés toutes les nuits, & que les portes & les murailles seroient gardées par les troupes étrangeres, & que ceux de la ville demeureroient dans les places, pour soutenir au besoin. Ces or-

dres sauverent la ville ; car Meronte à qui la garde d'une porte avoit été confiée, avoit promis de la tenir ouverte, quand Polemas feroit l'attaque generale.

Déja Peledonte étoit arrivé avec sa cavalerie ; & tandis que l'infanterie arriveroit, il avoit fait mettre pié à terre à quelques archers pour commencer les approches. Mais ceux de la ville sortant par ordre de Damon, & sous la conduite de Lucindor, les repousserent de sorte qu'ils eussent été maltraités s'ils n'avoient été soutenus par leurs gens de cheval. Enfin les trois corps de l'armée des rebelles arriverent.

Marcilly est tellement situé que du côté de Montverdun, & d'Isoure il a la plaine ; & du côté de Cousans, les montagnes. Il est vrai que du côté de la montagne le château lui sert de rempart assuré ; & ce château est bâti sur un rocher escarpé qui le rend inaccessible. Les gens de Polemas s'approcherent des murailles jusqu'à la portée du javelot, & couvrirent les creneaux d'une grêle de traits. Puis ils jetterent dans les fossés ces grandes clayes attachées à des poutres, & qu'ils nommoient tortues ; ensuite passant diverses échelles sur ces clayes, ils en borderent de tous côtés & en même temps les murailles ; & tout cela fut si promptement exécuté, que les

assiegés eurent à peine le loisir de se presenter aux creneaux, & qu'ils virent les ennemis qui montoient. D'un autre côté les colomnes ou grues élevoient déja les paniers pleins d'hommes, & déja les sambuques commençoient d'abatre leurs ponts.

Polemas étoit partout, animant les siens, & regardant si Meronte lui ouvriroit la porte, comme il le lui avoit promis. Les habitans furent d'abord effrayés, mais reprenant courage, ils s'aviserent de prendre de longues faux, & de couper les cordages des sambuques. Mais Polemas voulant montrer à Alerante la valeur de ses troupes, & l'estime qu'il en devoit faire, fit joindre d'autres clayes aux premieres, en sorte qu'on abordoit la muraille comme sur un pont large de cent piés. Et faisant partir en même temps seize cens hommes qui portoient des pavois, il les fit ranger quarante de front, & autant de hauteur, en forme de bataillon quarré. Les premiers avoient leurs pavois devant eux, ceux des côtés en dehors, & les autres sur leurs têtes, & s'entrelassant les bras les uns dans les autres pour se fortifier, ils marchoient en même temps, & sembloient ne faire qu'un seul corps. Un autre corps pareil suivant celui-ci, la ville pensa être forcée; & sans doute elle l'eût été, si Alcidon n'avoit fait jetter de l'huile bouil-

sante sur eux, & si Godomar faisant ouvrir une porte secrete n'avoit fait mettre le feu aux clayes. Les assiegeans effrayés abandonnerent leurs machines, & leurs armes mêmes. Polemas étoit si furieux d'avoir été repoussé en présence d'Alerante, qu'il eût fait sans doute un second effort; mais tout son conseil fut d'avis d'attendre au lendemain.

Cependant, ceux qui avoient été envoyés sur les bords du Lignon pour se saisir d'Alexis furent conduits par leur guide dans un bocage près de la maison d'Astrée, où ils attendirent le jour. Ainsi ces arbres qui n'avoient servi jusques là que de retraite aux amans cachoient des ravisseurs barbares. Ce matin-là même, Celadon s'étoit éveillé de bonne heure; selon sa coutume il avoit pris les habits d'Astrée, & s'étoit allé promener dans la coudraye voisine. Les archers le virent bien sortir; mais croyant que c'étoit Astrée, parce qu'il en avoit les habits, ils se cacherent davantage. Ils comptoient qu'Alexis ne tarderoit pas à venir, & ils ne furent pas trompés dans leur esperance. En effet Astrée s'éveillant tout à coup, & ne voyant plus Alexis, se leva incontinent, & prit les habits de druide auxquels elle étoit si accoutumée; à peine elle fut sortie, qu'elle se vit investie de tous côtés, & qu'elle fut

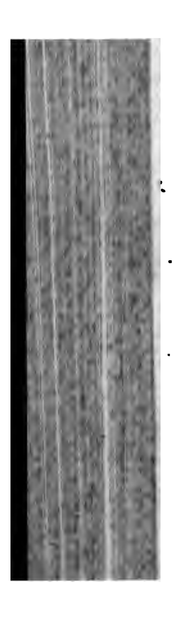
enlevée malgré toute sa résistance.

Quelle fut la désolation de Celadon, lorsqu'il fut arrivé au bruit des bergers qui s'étoient assemblés ! Il s'informa de la route qu'avoient prise les ravisseurs, il les suivit implorant le secours des dieux, des hommes, des animaux, du Lignon même. Vœux inutiles ! Les archers étoient déja près de Surieu. Ils arriverent près de Marcilli, lorsque Polemas écoutoit Ligonias & Peledonte qui lui racontoient la perte qu'il avoit faite ; le nombre des morts montant à plus de deux mille, & celui des blessés à presqu'autant. Ces archers leur presenterent Astrée sous les habits d'Alexis. Peu s'en fallut qu'il ne l'outrageât; mais la présence d'Alerante le retint. Quand il l'eut regardée quelque temps : » Hé » bien, lui dit-il, fille du plus méchant » pere qui fut jamais, pour quel sujet » penses-tu que je t'aye fait conduire ici ? » Difficilement, répondit-elle, pourrois-je » le sçavoir. O puissance de la beauté ! Po- » lemas qui étoit enflammé de colere, & » qui ne respiroit que le sang de cette fille, » sent amollir sa cruauté ; & résistant » neanmoins à ce premier coup, il la me- » naça de l'attacher à diverses piques, & » de lui mettre un flambeau à la main pour » mettre le feu à la porte de la ville.

» Seigneur, dit Astrée, si j'ai failli, que

» les dieux m'abandonnent ; si je suis in-
» nocente, qu'ils prennent ma défense. » A
ces mots, les larmes coulerent de ses
yeux, & Polemas en fut touché. Mais
feignant le contraire : » Si ces larmes, dit-
» il, peuvent amollir Adamas, en sorte
» qu'il veuille nous ouvrir les portes, elles
» te seront utiles. Astrée comprit alors
» qu'on l'avoit prise pour Alexis ; & quoi-
» qu'elle vît sa mort assurée, si elle ne les
» désabusoit, elle eût mieux aimé mourir,
» que de se faire connoître. Ainsi le desir
» de mourir pour Alexis lui fit dire : Je
» voudrois, seigneur, que mon pere ne
» vous eût point donné lieu de lui vouloir
» du mal ; mais penser que pour me sauver
» la vie il fasse rien contre son devoir,
» ou contre sa résolution, c'est se tromper
» infiniment.

A ce mot, Polemas ordonna qu'elle fût gardée étroitement, jusqu'à ce que Sylvie fût arrivée, & qu'on les liât ensemble le lendemain, parce qu'elles devoient courir la même fortune. Dans ce moment, on lui amena une bergere qui demandoit à lui parler. Astrée reconnut d'abord que c'étoit Alexis vêtue de ses habits : » O belle
» bergere, lui dit-elle, quel destin te con-
» duit en ce lieu, où l'on ne cherche que
» moi comme fille d'Adamas ? C'est ma
» bonne fortune, répondit Alexis, afin



» protefte que je fuis la druide .
xis au contraire s'écrioit : » Q
» ne vous trompent point ;
» changé d'habits plufieurs f
» l'avons fait encore ce mati
» De quoi difputez-vous ,
» Polemas ? Alexis doit mouri
» l'avantage dont elle doit
» moins que fon pere ne re
» même. Je vous jure, feigne
» xis , par le gui facré , & par
» taire des ferpens , que cette
» point Alexis fille d'Adamas ,
» Renvoyez-la donc , feigneu
» tenez pour m'expofer à tout
» qu'il vous plaira. Pourriez-
» qu'en attendant une mort
» vouluffe être parjure ?

» quelquefois un chevalier ; alors elle fait » des sermens horribles. Ayez pitié d'elle, » seigneur, & renvoyez-la à son oncle » Phocion, qui sans doute la cherche par- » tout.

Cette dispute eût duré plus long temps, si Polemas jugeant que ce differend tournoit à sa confusion ne l'eût interrompue. » C'est assés, leur dit-il, je vais vous » mettre d'accord ; & s'adressant à Alexis : » Estes-vous, lui dit-il, Alexis fille d'Ada- » mas ? Oui, répondit-elle. » Puis se tournant vers Astrée : » Et vous, continua-t'il, » êtes-vous aussi fille d'Adamas ? Oui, ré- » pondit-elle aussi. Puis donc, reprit Po- » lemas, que vous êtes toutes deux filles » d'Adamas, j'ordonne que vous soyez » traitées comme telles. » A ces mots ayant commandé qu'elles fussent attachées ensemble, il les mit sous une bonne garde jusqu'au lendemain, & s'écria qu'un si méchant pere ne méritoit pas une si belle fille. Mais dès qu'il l'eut perdue de vue, il oublia ses charmes & sa vertu.





L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIÉME PARTIE.

LIVRE DOUZIÉME.

POlemas avoit résolu en effet d'exposer Alexis. & Sylvie aux coups des assiegés, pour intimider la nymphe Amasis & le grand druide; & pour montrer combien il ressentoit la mort de Climante, dont Sylvie & Leonide étoient principalement accusées: Lors donc qu'il partit de Surieu, il avoit laissé Sylvie dans le château sous bonne garde. Sylvie naturellement timide, elle eut toute la nuit des frayeurs mortelles. Dès que le sommeil s'emparoit de ses sens, elle se voyoit au milieu des piques & des traits qui lui representoient tant de morts affreuses, qu'elle s'éveilloit tout à coup baignée de larmes & couverte de sueur. Ne pouvant donc trouver de repos,


IV. Part. liv. XII. 607.

elle ſe leva avec l'aurore, & tantôt ſe promenant dans la chambre, & quelquefois mettant la tête à la fenêtre qui répondoit ſur le foſſé, elle paſſa quelques heures dans la même agitation qu'elle avoit paſſé la nuit entiere.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LYDIAS.

Lorſque Sylvie appuyée ſur la fenêtre jettoit les yeux ſur le grand chemin, elle crut appercevoir Ligdamon qui marchoit nonchalamment. Elle eut beau lui faire des ſignes, lorſqu'elle eut ſurpris ſes regards, il feignit de ne la pas voir. Elle crut d'abord qu'il en uſoit ainſi pour n'être pas reconnu; mais enfin ne remarquant perſonne en ce lieu, elle ne put comprendre la raiſon d'une indifference ſi marquée. Et ce qui la tranſporta hors d'elle-même, fut qu'une étrangere vint à lui les bras ouverts, & que celui qu'elle prenoit pour Ligdamon lui rendoit pour le dire ainſi toutes ſes careſſes avec uſure. Sylvie ne put y tenir davantage; elle ſe retira dans le fonds de la chambre, où elle demeura long temps ſans rien dire. Puis, comme ſi elle fût revenue d'un profond aſſoupiſſement, elle s'écria enfin: » Compte qui voudra ſur la fidélité des hommes, » & ſur leurs ſermens. Puiſque Lygdamon » me trompe ainſi, ils ſont tous des per-

» fides. Ligdamon, qui a voulu, s'il en
» faut croire Egide, prendre du poison
» pour n'être point à une autre; Ligdamon
» qui a dédaigné Amerine; ce Ligdamon
» qui aimoit éperdument Sylvie il n'y a que
» trois jours, & qui juroit par toutes les di-
» vinités qu'il n'aimeroit jusqu'à son der-
» nier soupir? » Et là s'arrêtant un peu:
» Que notre condition est malheureuse, a-
» joutoit-elle! Si nous aimons, nous som-
» mes trompées; si nous n'aimons point,
» nous sommes exposées aux importuni-
» tés des hommes; & pour nous en déli-
» vrer, il faut que nous nous abandon-
» nions à ces farouches animaux.

Sylvie exhaloit en ces termes sa douleur. Toute fiere qu'elle étoit, elle n'avoit pu résister à tout l'amour dont elle avoit cru Ligdamon épris. Mais Ligdamon n'étoit point coupable. Celui qu'elle prenoit pour son amant étoit Lydias, qui suivant Melandre, tandis que le faux Lydias en étoit suivi à son tour, étoit venu jusque dans le Forest; & celle qui le caressoit, étoit Amerine. Amerine pensant que c'étoit le même avec qui elle étoit partie de Rothomage, ressentit une joye extrême en le rencontrant. Peut-être Sylvie eût-elle entendu quelques paroles qui l'auroient desabusée, si elle avoit demeuré à la fenêtre. En effet, après ces premie-

tres careſſes Amerine lui dit : » Eſt-ce ainſi » que vous m'avez attendue où vous m'a- » viez promis ? Ah, Lydias, qui voulez être » Ligdamon, ſi le deſtin ne m'avoit heu- » reuſement conduite en ce lieu, où préten- » diez-vous que je puſſe vous rencontrer ?

En proferant ces paroles, elle recommençoit ſes careſſes. Lydias les recevoit comme d'une perſonne qu'il avoit autrefois beaucoup aimée, & qui depuis les obligations qu'il avoit à Melandre, lui étoit devenue indifférente. Mais lorſqu'il entendit ce qu'elle diſoit de Lydias qui vouloit maintenant être Ligdamon, & qui lui avoit promis de l'attendre dans un certain lieu, il fut ſi étonné qu'il ne ſçavoit que lui répondre. » Vous ne dites rien, continua- » t'elle ? Je ſuis, dit-il enfin, dans un éton- » nement que je ne puis exprimer. Je n'en- » tens rien à ce que vous me dites ; car » belle Amerine, ajouta-t'il, que dites- » vous de Ligdamon qui ne veut plus être » Lydias, & du lieu où j'avois promis de » vous attendre ? Comment, reprit-elle, » en fixant les yeux ſur lui, avez-vous ou- » blié en ſi peu de temps notre ſortie de » Rothomage, notre voyage juſqu'à Neo- » mage, le ſujet qui vous fit partir ſans » moi de cette ville, où vous me laiſſâtes en » priſon, & le lieu où vous m'aviez pro- » mis de m'attendre ?

» O dieux, s'écria Lydias ! Eh que me » racontez-vous, Amerine ? Il y a plus de » trente lunes que je partis de Rothoma» ge, après mon combat avec Aronte; & » je vous proteste que depuis je n'ai quitté » la grande Bretagne que pour venir au se» cours des neustriens contre les francs, & » qu'en abordant à Calais, Lypandas allié » d'Aronte me fit mettre dans une prison » d'où m'a délivré une personne que j'ai » suivie jusque dans cette contrée. Com» ment, reprit Amerine, vous n'avez pas » été pris par les neustriens ? vous n'avez pas » été condamné aux lions ? vous n'en avez » pas tué deux avec tant de courage ? vous » n'êtes pas celui que j'ai dérobé à ce pe» ril en vous demandant pour époux ? » Ce n'est pas vous qui le jour même de » notre mariage voulûtes vous empoison» ner ? Enfin ce n'est pas vous que j'ai sui» vi jusqu'ici, & qui m'avez fait essuyer » tant de travaux & tant de perils ?

» Soyez assurée, répondit froidement » Lydias, que je ne le suis point, & que » je sçai aussi peu tout ce que vous me di» tes, que l'enfant qui vient de naître. Amerine fit quelques pas en arriere, le considera quelque temps, & se rapprochant ensuite : » N'est-il pas vrai, lui dit» elle, que vous êtes Ligdamon qui ne » veut pas être Lydias ? Je ne sçai, répon» dit-il, qui est ce Ligdamon. Je sçai seu-

» lement que je ſuis Lydias. O dieux, s'é-
» cria-t'elle, ſuis-je bien Amerine ? ou ai-
» je perdu le jugement ?

Alors gardant le ſilence, & faiſant des réflexions ſur l'aveu de Lydias, elle commença à ſoupçonner que celui qu'elle avoit pris pour Lydias, & qu'elle avoit tant perſecuté à cauſe de ſa reſſemblance avec celui-ci n'étoit pas véritablement Lydias. Et lui diſant pluſieurs fois: » Vous êtes bien Ly-
» dias neuſtrien, celui qui a combattu contre
» Aronte, » & lui, répondant qu'il l'étoit. » O
» dieux, s'écria-t'elle, eſt-il poſſible que deux
» hommes ſe reſſemblent au point que tout
» un peuple y ſoit trompé ! J'ignore, ajou-
» ta Lydias, de qui vous parlez, ni pour-
» quoi je vous trouve ici ; mais ſoyez aſ-
» ſurée que je ſuis Lydias qui ne vous ai
» vue il y a plus de trente lunes. Et pour
» vous convaincre que c'eſt moi qui me
» ſuis battu avec Aronte : voyez, dit-il,
» en ôtant ſon chapeau, le coup que je
» reçus à la tête. Vous pouvez bien vous
» ſouvenir que m'étant ſauvé chés vous,
» vous même y mîtes votre mouchoir,
» pour arrêter le ſang. O dieux, répondit-
» elle, ſi je m'en ſouviens ? Comment n'ai-
» je pas obſervé cette marque ? Mais, ô
» ciel, ſoyez beni à jamais pour m'avoir
» enfin détrompée !

Alors embraſſant de nouveau Lydias,

elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé entr'elle & Ligdamon. Et Lydias ne pouvant s'imaginer qu'il y eût entre Ligdamon & lui une si parfaite ressemblance : » Non » non, Lydias, repliqua-t'elle, assurez-» vous que votre mere, que tous vos pro-» ches, que tous vos amis y ont été trom-» pés, quoiqu'il soutint toujours qu'il n'é-» toit point Lydias ; mais un certain Lig-» damon de cette contrée qui aimoit une » certaine Sylvie, & qui ne pouvoit en ai-» mer une autre. Toujours abusée, je ré-» solus pour le confondre de venir dans » ces lieux, où il promit de verifier ce qu'il » me disoit. Lorsque nous fumes près de » Neomage, un passant l'attaqua, & Lig-» damon, puisqu'enfin ce n'étoit point » Lydias, le laissa pour mort. On nous » arrêta ; je lui donnai mes habits à la » faveur desquels il sortit de prison. Le » lendemain on me conduisit devant le » jeune homme qui avoit été blessé ; voilà » bien, dit-il, les habits de celui qui m'a » laissé pour mort, mais ce n'est assuré-» ment pas lui. » Le comte m'examinant alors de plus près, reconnut mon sexe à mes cheveux & à mon sein. » Pourquoi, » me dit-il, vous êtes-vous déguisée de la » sorte ? Seigneur, lui répondis-je, quoi-» que je sçusse que mon époux fut inno-» cent (car nous étions convenus de nous

» traiter de la sorte) craignant neanmoins
» les rigueurs de la justice, je le contrai-
» gnis de prendre mes habits, & il se sauva
» ainsi.

» Le comte avoit une femme jeune &
» belle, & dont il étoit passionnément ai-
» mé. Lorsqu'elle fut informée de mon
» stratagême, elle vint me voir; elle y
» arriva à temps pour défendre ma cause;
» & m'ayant demandée au comte, elle
» m'enmena dans sa maison, où elle me
» donna cet habit que je porte, & me fit
» mille caresses; elle me fit demeurer cinq
» ou six jours, malgré toute ma résistance,
» tant l'action que j'avois faite lui étoit
» agréable. Mais lorsque je fus hors de la
» ville, & que je voulus prendre le che-
» min du lieu où j'étois attendue, je ne
» pus m'en rappeller le nom. Seulement je
» sçavois que c'étoit en Forest. J'y suis ve-
» nue, & j'en ai parcouru plusieurs villes,
» ignorant presqu'où j'allois, & qui je de-
» vois demander.

Lydias écouta avec beaucoup d'atten-
tion Amerine; & lorsqu'elle eut fini:
» Belle & sage Amerine, lui dit-il, tout
» ce discours m'apprend combien je vous
» suis redevable, car je dois prendre pour
» moi tout ce que vous avez fait en fa-
» veur de ce Ligdamon. Mais puisque
» vous avez daigné me raconter vos aven-

» tures, il est bien juste que je vous ra-
» conte les miennes, & s'il y a quelque
» chose dans ce récit qui paroisse contraire
» à l'affection que je vous ai jurée, vous
» verrez que je n'ai pû faire autrement sans
» être le plus ingrat des hommes.

Il reprit alors tout ce qu'il avoit fait dans la grande Bretagne, les politesses de la famille de Melandre; la feinte dont il avoit usé à son égard; la maniere dont il étoit parti sans lui rien dire; sa prison à Calais; le combat de Melandre avec Lypandas; sa détention dans le camp de Clidaman; la bonté avec laquelle Clidaman l'avoit renvoyée; son retour dans les prisons de Lypandas; les caresses que tous les amis de Ligdamon trompés par sa ressemblance lui avoient faites dans le camp des francs; l'avis que lui donna Clidaman que c'étoit Melandre qui avoit combattu pour lui; enfin la prise de Calais.

» Mais, continua-t'il, à peine étions-
» nous entrés dans la place, que je cou-
» rus au château, impatient de rendre à
» Melandre la liberté qu'elle avoit perdue
» pour moi. Je trouvai les portes de la pri-
» son rompues; je cherchai inutilement
» dans toutes les maisons de la ville. Je
» sçus enfin qu'elle avoit pris le chemin
» de Rothomage. Quoique je dusse crain-
» dre la famille d'Aronte, je me déter-

» minai à y aller. Déja j'en approchois, » lorſque rencontrant un homme à che- » val je lui demandai des nouvelles de la » perſonne que je cherchois. Seigneur, me » répondit-il, vous ne pouviez mieux vous » adreſſer qu'à moi, car nous ſommes ve- » nus enſemble de Calais juſqu'à la ville » prochaine. Lorſque les priſons nous fu- » rent ouvertes, ce chevalier avec qui j'a- » vois lié une étroite amitié me pria de lui » enſeigner le chemin de Rothomage, parce » qu'il y avoit, diſoit-il, une affaire de la » derniere importance, & d'où dépendoit » tout le repos de ſa vie. Je lui répondis » que je l'accompagnerois juſqu'à la porte, » mais que j'avois des raiſons pour n'y » point entrer. Nous montames donc ſur » les premiers chevaux que nous rencon- » trames, & nous ſortimes ſans être vus. » Je ſçus pendant le chemin qu'il ſe hâtoit » ainſi pour empêcher le mariage d'un cer- » tain Lydias. Mais à peine il étoit entré » que je le vis ſortir incontinent, parce » que ce Lydias qu'il cherchoit s'étoit ſau- » vé avec celle qu'il vouloit épouſer; on » croit, ajouta-t'il, qu'ils ſont dans une » maiſon de campagne peu éloignée d'ici. » Je ne pus rien en tirer davantage; & » tout ce que je puis vous dire de plus c'eſt » qu'il a tourné vers Paris.

» J'ai donc toujours ſuivi Melandre, &

» presque tous les jours j'ai appris de ses
» nouvelles jusqu'à la ville que vous m'a-
» vez nommée. Là il m'arriva une étran-
» ge aventure. J'y arrivai à peu près dans
» le même temps que vous. Lorsque je
» mettois pié à terre, plusieurs archers se
» saisirent de moi, & me conduisirent en
» prison, m'accusant d'avoir blessé un hom-
» me sur le chemin; & c'est apparemment
» ce même homme que Ligdamon avoit
» blessé. On étoit sur le point de me ren-
» voyer, lorsqu'on s'avisa de me conduire
» devant lui. A peine il m'eut vu, qu'il
» jetta un grand soupir. On crut que c'étoit
» la douleur qui lui arrachoit ce soupir; &
» maintenant je m'imagine qu'il me prit
» pour ce Ligdamon, & qu'il pensa qu'il
» étoit plus glorieux de se venger lui-mê-
» me, que de m'accuser. Du moins lors-
» qu'on lui demanda si c'étoit moi qui l'a-
» voit blessé, il répondit que non. Aussi-
» tôt on me relacha, & je pris le chemin
» du Forest, parce qu'en suivant Melandre,
» j'avois appris qu'elle demandoit cette
» contrée.

Tandis qu'Amerine & Lydias parloient de la sorte, Sylvie les observoit de temps en temps, & consideroit toutes leurs actions; car elle ne pouvoit entendre que quelques paroles. Les caresses dont elle étoit témoin la piquerent si vivement qu'elle

pensa éclater. Et lorsqu'elle étoit le plus occupée de ces idées cruelles, les gens de Polemas vinrent la prendre ; & pour la conduire avec moins de bruit, ils lui dirent qu'ils alloient la remener à Galatée. A peine elle eut fait une lieue, qu'elle apperçut de loin un grand nombre d'archers. Ils passerent près d'elle, & menoient Lydias enchainé, pensant comme elle que c'étoit Ligdamon. On avoit averti Polemas que Ligdamon s'étoit vanté de le tuer au milieu de son armée, s'il ne rendoit Sylvie. Polemas le crut d'autant plus facilement, qu'il n'ignoroit pas les sentimens de Ligdamon pour Sylvie. Il avoit donc ordonné qu'on se saisît de lui par tout où on le trouveroit ; & ces archers trompés par la ressemblance avoient arrêté Lydias.

Amerine eut beau crier qu'il n'étoit pas Ligdamon, les archers qui pensoient le bien connoitre, mépriserent ses discours. Quelqu'indignée que fût Sylvie contre Ligdamon, elle ne laissa pas d'être sensible à l'état où elle l'avoit vu.

D'un autre côté les assiegés étoient si ravis de l'avantage qu'ils avoient eu, qu'ils ordonnerent des actions de graces publiques. Cependant le prince, Alcidon, & Damon visitoient la place, & faisoient réparer les bréches. Pour Adamas, après avoir fait enseve-lir les morts, & panser les blessés, & mis

ordre à tous les quartiers de la ville, il alla avec les autres druides, les vacies, les eubages, & les saronides dans le bocage sacré que la ville enfermoit dans son enceinte, rendit graces à Hesus, à Thautates, le dieu fort.

Cependant Ligdamon qui n'avoit pas oublié le secours inesperé qu'il avoit reçu de cette personne inconnue, se retira dans sa maison, dès qu'il eut rendu compte au prince de la commission dont il l'avoit chargé, & demanda des nouvelles de celui à qui il avoit tant d'obligation. Il alla le voir, & lui trouva le bras en écharpe. Le jeune homme se leva, & salua Ligdamon comme s'il l'eût connu particuliérement; mais Ligdamon traitant avec lui comme avec une personne absolument étrangere, & lui demandant seulement en quel état étoit sa santé : » Seigneur, dit le jeune » homme, ordonnez que ceux qui vous ac» compagnent nous laissent seuls, & je vous » répondrai. » Ligdamon les pria de se retirer ; & l'étranger poursuivit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DE Melandre.

» Tu me demandes, ingrat Lydias, » comment je me porte ? Se peut-il que » tu ayes oublié tout l'accueil que tu as

» reçu de ma famille, lorſque tu étois
» dans la grande Bretagne ? Eſt-il poſſible
» que tu ayes perdu le ſouvenir des ſer-
» mens que tu as ſi ſouvent faits à Melan-
» dre de n'aimer jamais qu'elle ? Penſes-tu
» que ceux qui ont ſçû ta fuite ne s'en
» ſouviennent plus ? Perfide, peux-tu mé-
» connoitre cette Melandre qui ſe dégui-
» ſant, comme tu le vois, & prenant des
» armes combattit Lypandas pour ta li-
» berté, ou plus tôt pour ta vie ? Ignores-
» tu que cette Melandre qui maintenant
» t'a ſauvé la vie, eſt celle-là même qui
» entra dans les priſons de Calais pour t'en
» délivrer ?

» Je mériterois des châtimens, inter-
» rompit Ligdamon, ſi étant tel que vous
» me croyez j'avois perdu le ſouvenir de
» tant d'obligations que vous me racontez.
» Mais je proteſte devant tous les dieux
» que je ne connois point ce Lydias.
» Comment, reprit Melandre en fureur,
» tu peux nier que tu ne ſois celui contre
» qui je mis l'épée à la main pour venger
» ſes perfidies, & par qui je fus bleſſée
» au bras ? Je ne dis pas, répondit froide-
» ment Ligdamon, que je ne puiſſe être
» celui que vous dites ; car je me ſouviens
» qu'étant près de la ville que vous nom-
» mez, je fus attaqué par un étranger,
» ſans en ſçavoir le ſujet, qu'il fut bleſſé,

» rine pendant qu'elle dormoit, & lui plon-
» ger mon poignard dans le sein, puis me
» percer du même fer à vos yeux. Je fis
» enfin réflexion qu'il valloit mieux que je
» mourusse par vos mains, que par les
» mienne. Vous sçavez de quelle maniere
» je m'enferrai moi-même dans vos ar-
» mes. Mon dessein étoit de perir; mais
» contre mon intention je ne fus blessée
» qu'au bras. Je m'évanouis, & lorsque
» je revins à moi, je me trouvai entre les
» mains du comte de Neomague. J'ai sçu
» depuis qu'il m'avoit fait enlever comme
» morte, & que le mouvement me fit re-
» venir. Je vous vis ensuite passer très vîte
» à cheval. Il falloit, interrompit Ligda-
» mon, que ce fut quelqu'autre que moi;
» car j'étois à pié, & je ne quittai point
» Amerine; aussi fûmes-nous pris ensemble.
» C'est donc, reprit Melandre, ou Lydias,
» ou quelqu'autre qui lui ressemble comme
» vous; or, pendant que j'étois entre les
» mains du comte, il m'échappa de dire
» sans y penser, que c'étoit lui qui m'avoit
» blessée. Le comte le fit suivre, on l'at-
» teignit, & il fut mis en prison.
» La nuit, lorsque je vins à penser qu'à
» cause de moi Lydias recevroit quelque
» châtiment, je fus au desespoir; le len-
» demain on m'amena une femme vêtue
» de vos habits, je dis que ce n'étoit point
elle

» elle qui m'avoit blessée. Mais quel fut » mon étonnement, lorsqu'on me presenta » celui que j'avois accusé, car je le pris » pour vous, je veux dire pour Lydias. Je » détournai le visage, de peur qu'il ne » me reconnût, & mon cœur ne pouvant » consentir à l'exposer, je déclarai qu'il n'é- » toit pas le coupable, mais celui qui » avoit pris les habits de cette fille. Sur » cela il fut relâché. Et la fille, ajouta Lig- » damon, que devint-elle, car ce fut elle » qui me sauva ? La femme du comte, dit » Melandre, lui obtint sa liberté, & je croi » qu'elle s'en retourna.

» Le lendemain je me proposois de parler » à Lydias, & de lui reprocher son ingra- » titude ; mais il étoit déja parti avec son » Amerine. Ce fut alors que je m'aban- » donnai à la douleur, & que je me repen- » tis d'avoir si mal profité de l'occasion que » me presentoit la fortune. Environ huit » jours aprés, je me vis en état de monter » à cheval, & je m'acheminai vers le Forest » où j'avois sçû que vous veniez. Je suis » donc arrivée en ce lieu, lorsqu'on vou- » loit forcer cette ville. Je vous cherchois » dans tous les rangs, & me rencontrant » par hazard auprès du soldat qui s'est jetté » dans le fossé pour vous tuer, j'ai couru » à votre secours, vous prenant pour Ly- » dias, pour ce Lydias à qui je devois

» vouloir tant de mal.

Après que Melandre eut fini, Ligdamon lui tendit la main, & lui dit: » Belle » & généreuse fille, je vous tens la main, » pour vous assurer que cette vie que vous » avez essayé de me conserver aujourd'hui, » je ne l'épargnerai jamais pour votre ser» vice. Si je puis pénetrer l'avenir, cette » contrée verra finir tous vos déplaisirs. » Les dieux ne vous ont conduite ici, » que pour vous faire goûter ensuite un » bonheur plus parfait; cependant dispo» sez de moi. J'accepte vos offres, ré» pondit-elle; & pour le present je vous » demande seulement deux choses; l'une, » de ne découvrir mon sexe à personne; » & l'autre d'agréer que je vive auprès de » vous, que je vous aime, & que je vous » serve, jusqu'à ce que les dieux me fas» sent retrouver ce que je cherche; ce sera » pour moi une sorte de consolation que » de voir sans cesse les traits de mon cher » Lydias.

Ligdamon qui admiroit sa vertu, lui promit ce qu'elle desiroit, & après l'avoir encore assurée de sa reconnoissance, il se retira pour se rendre au quartier qui lui avoit été assigné. Et, lorsqu'il revenoit dans sa maison, il entendit quelqu'un qui se plaignoit. Ligdamon naturellement compatissant ordonna à un de ses gens de

voir ce que c'étoit. Celui qu'il avoit en-
voyé trouva un homme qui étoit attaché
à un lit, & qui faisoit tous ses efforts pour
l'approcher d'un grand feu que l'on avoit
allumé dans sa chambre, afin de terminer,
disoit-il, sa malheureuse vie. Ligdamon
impatient, vient lui-même : » Eh qui sont,
» dit-il, ceux qui traitent si cruellement
» ce prisonnier ? » Alors les soldats entre
les mains de qui il étoit tombé, & qui
soupoient dans une chambre voisine, en-
tendant la voix de Ligdamon, vinrent
lui en rendre compte. » Seigneur, dit un
» décurion, c'est par humanité que nous
» l'avons traité de la sorte ; sans nous il
» se seroit déja tué, & nous avons usé de
» cette précaution pour conserver sa vie
» malgré lui. Alors Ligdamon s'appro-
chant de lui : » Ami, lui dit-il, souvien-toi
» que tu es homme, c'est à dire sujet aux
» caprices de la fortune, & que si tu en
» éprouves maintenant la rigueur, tu dois
» te conserver pour la prosperité, lorsqu'il
» plaira aux dieux de te l'envoyer.

» Chevalier, répondit l'étranger, l'hu-
» manité que tu me fais paroître est une
» preuve de ton merite, car un cœur lâche
» est insensible à la pitié ; & cette idée me
» fait repentir d'avoir voulu t'ôter la vie
» dans cette derniere action, quoique l'on
» puisse t'imputer tous mes malheurs,

» Est-ce toi, ajouta Ligdamon, qui es
» venu m'attaquer dans le fossé, lorsque je
» faisois bruler les machines de l'ennemi?
» Oui, c'est moi, répondit-il; & je serois
» bien fâché d'avoir réussi dans le dessein
» que j'avois; mais plût à dieu que tu
» m'eusses ôté la vie, puisque tu l'avois
» déja ôtée à la seule personne pour qui
» j'eusse desiré de la conserver! Je suis
» fâché, repartit Ligdamon, de t'avoir
» causé un déplaisir si sensible; mais dans
» la chaleur du combat, peut-on discerner
» ceux que l'on frape? Cependant, si je
» m'en souviens, celui que je tenois sous
» moi quand tu m'as attaqué, n'est pas
» mort. Je sçai qu'il m'a demandé la vie,
» & que je la lui ai donnée. O dieux, s'écria
» l'étranger, seroit-il possible que les dieux
» l'eussent conservé?

A ces mots, quelques-uns de ceux qui s'étoient trouvés dans cette occasion auprès de Ligdamon, assurerent que cet homme s'étoit sauvé. » O puissant Thautates, s'écria » l'étranger, en levant les yeux, car les » liens qui attachoient ses mains l'empê- » choient de les lever aussi, ô puissant » dieu, est-il possible que vous m'ayiez » accordé cette faveur, & qu'à cause de » mon desespoir cette personne se soit sau- » vée! » Alors tous s'étant écrié qu'ils l'a- voient vue jusque hors du fossé, on s'ap-

perçut que l'étranger changea tout-à-coup de visage, & que ses yeux auparavant farouches, étoient devenus plus serains.

Puis s'adressant à Ligdamon : » Seigneur, » lui dit-il, en donnant la vie à une per- » sonne, vous l'avez donnée à deux. Si » celle qui excitoit mes regrets l'avoit » perdue, ni fers, ni liens ne m'eussent em- » pêché de la suivre. Sçachez que sous les » habits d'un homme c'est la plus géné- » reuse fille qui ait jamais été. Permettez- » moi de vous raconter en peu de mots » toutes mes peines, & vous jugerez si » elle merite mon amour & mon admira- » tion. » Ligdamon l'entendant parler d'un ton plus rassis, crut que ces nouvelles lui avoient rendu la tranquillité. Il ordonna qu'on le détachât, & le pria de venir dans sa maison où il seroit plus commodément. » La grace que vous m'accordez volon- » tairement, répondit l'étranger, m'oblige » à vous engager ma parole, comme je » fais, de ne vous abandonner jamais sans » votre permission, & de ne porter jamais » les armes contre vous. Car je ne suis point » à la solde de vos ennemis, & je jurerois » bien de n'aller dans leur camp que pour » votre querelle, si celle pour qui je suis » votre prisonnier n'y étoit. Mais je ne » puis disposer de moi que je ne l'aye trou- » vée.

Il fut détaché incontinent ; il suivit Ligdamon qui lui fit donner d'autres habits, les siens ayant été déchirés dans l'action, & dans les mouvemens qu'il avoit faits pour se bruler. Et lorsqu'ils se furent assis, l'étranger par ordre de Ligdamon, commença en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DE *Lypandas.*

» Mon exemple doit apprendre à res» pecter l'amour. Car, seigneur, j'étois » à peine sorti de l'enfance que je le » méprisai, lui & tous ceux qui le ser» voient. Si j'entendois raconter quelqu'ef» fet extraordinaire de l'amour, je disois » qu'appeller cela amour, c'étoit changer » les noms, & qu'il falloit appeller folie » ce qui produisoit ces effets extraordi» naires. Si quelqu'un me disoit qu'il ne » pouvoit résister aux charmes d'une belle, » & s'il vouloit me prouver qu'il étoit » forcé à l'aimer, je me figurois que c'é» toit un de ces hommes, qui pour mon» trer de l'esprit soutiennent des para» doxes. Je dirai plus : jusqu'au commen» cement de mon automne, je n'ai pu re» marquer dans ces femmes dont on van» toit la beauté, rien qui me fît penser » qu'elles fussent plus aimables que les » autres. Aussi je ne trouvois d'autre plaisir

» qu'à la chasse, ou à la guerre, que je » cherchois partout où j'apprenois qu'elle » étoit. Or, seigneur, j'ai vêcu dans ces » sentimens jusqu'à l'âge où vous me » voyez, n'y ayant guere qu'une lune que » l'Amour ce dieu puissant m'a fait recon- » noître son empire par une voye d'autant » plus extraordinaire, que ma faute étoit » moins commune.

» Ceux qui me connoissent m'appellent » Lypandas. Je suis né dans la capitale » des Neustriens. Mes ancêtres y ont tenu » les premiers rangs. Et les guerres que » la Neustrie a soutenues contre les ro- » mains, ensuite contre les Francs, m'ont » assés fourni d'occasions de montrer aux » miens ce que je valois. C'est pour cela » qu'ils me donnerent le gouvernement de » Calais, l'une des plus importantes places » qu'ils eussent. Je conservai celle-ci plu- » sieurs années. Enfin il y a quelques mois » qu'un certain Lydias qui venoit de la » grande Bretagne où il s'étoit refugié, » prit terre dans cette ville.

A ces mots, Ligdamon lui prenant la main : » Arrêtez, lui dit-il ; êtes-vous » ce Lypandas qui mit Lydias en prison, » pour avoir tué Aronte ? Oui, repartit l'é- » tranger ; & comment, ajouta-t'il, pou- » vez-vous avoir entendu parler de moi » dans un lieu si éloigné de la Neustrie ?

» Je sçai encore, repliqua Ligdamon, » qu'une fille de la grande Bretagne nom» mée Melandre, armée comme un che» valier, combattit contre vous pour la » liberté de ce Lydias, puis se remit dans » vos prisons pour l'en tirer, & qu'enfin » les francs surprirent Calais, & la déli» vrerent de vos mains. Vous sçavez donc, » reprit l'étranger, presque tout ce que j'a» vois à vous dire; ainsi mon récit sera » moins long que je ne le croyois.

Alors le regardant de plus près : » Mais » ô dieux, s'écria-t'il, c'est à Lydias même » que je parle; à Lydias, repartit Ligda» mon? Vous vous trompez. Il est vrai » que ma ressemblance avec ce Lydias » m'a pensé couter cher. Vous niez que » vous soyiez Lydias, dit l'étranger, il » me suffit; je vous en croi plus que mes » propres yeux. Or, peut-être aurez» vous encore appris que Melandre suivit » cet ingrat Lydias qui étoit allé à Ro» thomage pour épouser Amerine, la mê» me pour qui il avoit tué Aronte mon » allié. Pour moi, je demeurai prisonnier » entre les mains d'un chevalier gaulois, » nommé Lindamor. Il avoit appris, » comme je le sçus ensuite, que cette fille » généreuse étoit dans les prisons du châ» teau, il y courut pour la délivrer, & » ne la trouvant point, il me demandoit

» ſans ceſſe où elle étoit. Moi qui ne ſça- » vois ce qu'il demandoit, & qui ne re- » connoiſſois Melandre que pour un che- » valier, j'étois fort embarraſſé à lui ré- » pondre. Il me fit entendre enfin qu'il » cherchoit une fille vêtue en chevalier » qui avoit combattu contre moi pour Ly- » dias, & s'étoit remiſe enſuite dans mes » priſons. Comment, m'écriai-je, c'eſt » une fille ? Hé quoi, reprit Lindamor, » vous l'avez eue ſi long temps entre vos » mains, & vous ne l'avez point recon- » nue ? Sçachez, continua-t'il, qu'elle ai- » moit ce Lydias, & que c'étoit pour le » défendre qu'elle prit les armes, con- » tre vous, & que c'eſt lui dont elle racheta » la liberté au prix de la ſienne.

» *Entendez*, ſeigneur, la vengeance de » l'Amour. Dès que je ſçus que ce che- » valier étoit une fille déguiſée, je ne pus » m'empêcher de l'admirer ; & cette ad- » miration me rappellant ſa générоſité, » le péril où elle s'étoit expoſée, le cou- » rage qu'elle avoit montré, je commen- » çai à l'eſtimer ; & de l'eſtime, je paſſai » à l'amour, mais à l'amour le plus vif.

» Cependant Lindamor fut informé que » Melandre étoit allée à Rothomage pour » ſuivre Lydias. Si j'euſſe été libre, j'au- » rois couru après Melandre, comme elle » couroit après Lydias ; mais j'avois donné

» ma parole au chevalier que je ne sortirois
» point de sa maison. J'éprouvai bien
» alors que rien ne peut résister à l'amour;
» & moi qui m'étois si souvent moqué de
» ces amans qui recherchent les plus pe-
» tites faveurs, je me serois estimé heu-
» reux de pouvoir baiser les chaînes qui
» avoient touché les mains de Melandre.
» Et ne pouvant en avoir autre chose, je
» priai un des gens de Lyndamor d'aller
» à la prison, & s'il y avoit encore de ces
» chaînes de me les apporter. Cet homme
» aussi civil que son maître étoit affable,
» se transporte à la prison, & me rapporte
» tout ce qu'il put. O liens, disois-je, lors-
» que je les eus reçus, comment avez vous
» pu attacher les mains de celle que j'a-
» dore, & que j'ai si indignement retenue
» captive? En même temps je les baisai
» cent fois, & je priai ceux qui étoient
» auprès de moi de me les attacher.

» Tout cela fut raconté à Lindamor,
» & Lindamor en informa Clidaman. Ils
» vinrent tous deux me voir par curiosité.
» L'état où ils me virent leur fit croire que
» j'avois perdu le jugement. Je m'étois at-
» taché ces chaînes aux piés, d'une main
» je m'étois lié l'autre, & j'avois mis le
» reste autour de mon col. Je me traînois
» ainsi dans la chambre, baisant sans cesse
» les fers où je pouvois atteindre avec la

» bouche. Je vis bien entrer les cheva-
» liers, mais je continuai, comme si je ne
» les eussent point apperçus.

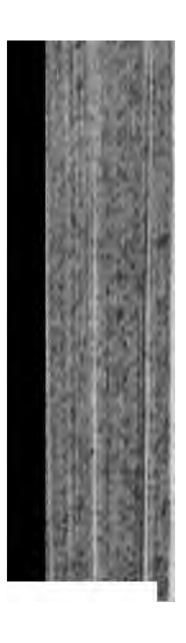
Alors, Clidaman s'approchant de moi : » Chevalier, me dit-il, que voulez-vous » faire de ces chaînes ? & pourquoi vous » en êtes-vous lié de la sorte ? Je lui fis » des réponses si extravagantes, qu'il me » laissa en levant les épaules. Mais Lin» damor touché de mon état, n'oublia rien » pour me détourner de ces idées. Sa dou» ceur me gagna, & je fis tout ce qu'il » voulut. Il me tint des discours si con» solans, il me fit tant d'offres de services » que je ne puis me dispenser d'être à lui » tant que je vivrai. Je ne lui répondis » d'abord que par des soupirs ; mais enfin » je lui expliquai combien j'étois sensible » à toutes ses bontés, & je lui fis enten» dre que ce qui causoit mon mal, étoit » qu'ayant sçu que Melandre couroit après » Lydias, je ne pouvois la suivre. Lin» damor qui sans doute connoit l'Amour, » s'en alla aussi-tôt pour solliciter ma li» berté. Il l'obtint à l'instant de Childeric » qui venoit d'arriver au lieu où nous » étions. Il vint ensuite me trouver avec » un visage riant, & me dit : Cessez de » vous affliger ; le prince Clidaman à ma » priere vient d'obtenir votre liberté ; & » moi, je viens vous apporter ces nouvelles,

» afin qu'avant votre départ, vous me pro-
» mettiez une chose qui n'interesse point
» votre amour ; promettez-moi, conti-
» nua-t'il, que vous ne porterez jamais les
» armes contre le roi des francs, ni contre
» Clidaman. La grace que vous recevez
» maintenant vous y oblige, & plus en-
» core votre affection pour Melandre, qui
» a des obligations extrêmes au prince Cli-
» daman. Seigneur, lui répondis-je, si
» j'en usois autrement, je serois coupable
» de la plus noire ingratitude. Sur cette
» parole, reprit Lindamor, en me ten-
» dant la main, je vous remets en liberté.
» J'admirai cette générosité, & malgré
» lui, je baisai la main qu'il me tendoit.
» Ensuite, après que j'eus fait les mêmes
» protestations à Childeric & à Clidaman,
» je partis avec leur congé pour chercher
» Melandre. Je pris d'abord le chemin de
» Rothomage ; mais à cause de la prise
» de Calais, je ne voulus point entrer dans
» la ville. J'allai dans la maison d'un de
» mes parens, laquelle en étoit près. Là
» j'appris que l'on étoit content de ma con-
» duite, parce que l'on avoit sçû que j'a-
» vois été trahi. Mais comme j'étois oc-
» cupé d'affaires bien differentes, je fis
» tomber la conversation sur Lydias. On
» me répondit qu'il avoit voulu s'empoi-
» sonner, pour ne point épouser Amerine,

» & je penſai qu'il ne la refuſoit que parce » qu'il aimoit Melandre. Frappé de cette » idée, & lui demandant ce qu'il étoit de- » venu, on m'aſſura qu'Amerine & lui s'é- » toient perdus depuis quelque temps, & » qu'on croyoit qu'ils avoient pris le che- » min du Foreſt.

» Je me dérobai le lendemain, réſolu » de ſuivre la même route; & j'arrivai » hier dans cette armée, où la curioſité » m'arrêta. Lorſque vous fites la derniere » ſortie, j'étois ſur le bord du foſſé, ad- » mirant la valeur des vôtres. Je n'avois » pas même deſſein de mettre l'épée à la » main, lorſque jettant par hazard les yeux » ſur vous, je crus voir que vous teniez » à la gorge la généreuſe Melandre, pour » lui enfoncer le poignard dans le ſein. » O dieux! quelle ſurpriſe fut la mienne! » je me jette dans le foſſé, ſans autre deſ- » ſein que d'y mourir en vous ôtant la vie; » & j'ignore ce qui fût arrivé, ſi la voix de » quelqu'un qui couroit après moi ne vous » eût averti de mon intention. Je loue » maintenant les dieux que mon deſſein » n'ait point été executé.

Lypandas finit de la ſorte, & Ligdamon répondit en ces termes : » Seigneur » chevalier, il faut avouer que l'Amour » ſe plait à produire des effets bien mer- » veilleux. Et pour vous en convaincre,



» que j'ai conduite ici po
» Mais pour mieux vous t
» bien l'amour se plait da
» jeux, suivez-moi, &
» bientôt que vos yeux v
» lorsque vous avez crû
» dans le fossé, & que Ic
» près de vous, vous ne l'av
» nue.

Alors le prenant par la n
duisit dans la chambre de
d'abord il dit : » Gentil che
» amene un de nos prisonni
» point dire son nom ; voye
» connoitrez point. » Mela
bien éloignée de penser à
le connut pas ; mais lui,
apperçue : » O dieux, s'é
se jettant à ses genoux, il

» reste à vos piés jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné, ou que vous ayez puni la faute que j'ai faite, quoique sans la connoître.

Melandre qui ne le reconnoissoit point encore, ne sçavoit que lui répondre; seulement elle continua à vouloir le relever. Ligdamon apperçut son embarras, & lui dit : » Hé quoi, la soumission de Lypandas ne pourra-t'elle point lui obtenir la grace qu'il demande? Lypandas, répondit-elle, est-ce bien Lypandas que je voi? Oui, madame, reprit le chevalier, je suis ce Lypandas qui vous a si indignement traitée, ne vous connoissant point, & qui vient vous demander pardon de cette innocente erreur. Melandre fut quelque temps sans lui répondre; puis lui tendant la main : Oui, dit-elle, Lypandas, je te pardonne, & d'autant plus volontiers que tu m'as procuré le moyen de faire connoître à Lydias combien je l'aimois. A ces mots le relevant avec des caresses qu'il n'eût jamais attendues, elle lui demanda quelle fortune l'avoit conduit en ce lieu; » mais quand elle sçut que c'étoit pour l'amour d'elle qu'il avoit été pris, & que c'étoit lui qui avoit voulu tuer Ligdamon, elle ne pouvoit assés admirer ce qu'elle voyoit. » Enfin, Lypandas, lui dit-elle,

» pour te convaincre que j'ai même oublié tes outrages, je vous supplie, continua-t'elle, en se tournant vers Ligdamon, de me donner ce prisonnier. Je vous le donne avec joye, dit Ligdamon; seulement je vous supplie de le rendre autant mon ami que je suis dévoué à Clidaman & à Lindamor, à qui il a tant d'obligation.

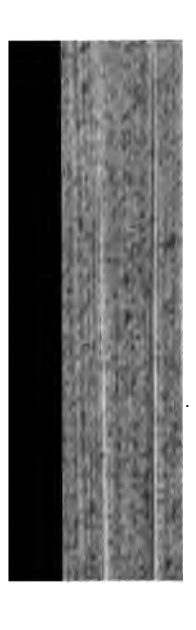
» J'ignore, dit Melandre, les bienfaits qu'il en a reçus, mais s'il veut m'obliger, il les aimera & les servira, & même ceux qui les aiment, ou qui leur appartiennent. Je leur ai plus d'obligation qu'à ceux qui m'ont donné la vie. J'étois leur prisonniere, & ils me donnerent la liberté, en sorte que je pus être à temps pour sauver la vie à Lydias. Belle & généreuse Melandre, dit Lypandas, je proteste & je jure qu'à jamais je serai serviteur de Ligdamon, & de tous ceux qui aiment Clidaman & Lindamor.

A ces mots, Ligdamon lui dit : » Je reçois cette assurance de votre amitié, & je vous avertis que votre serment vous oblige à servir Amasis comme mere de Clidaman, & Galatée comme sa sœur. Je jure par Thautates, ajouta Lypandas, que je donnerois ma vie pour elles, & j'en jure par Thautates, afin qu'il me punisse, si je viole mon serment. » Alors

Ligdamon

Ligdamon l'embraſſa, & lui donna la liberté. Le ſoir même il le conduiſit vers la nymphe & le prince Godomar, & leur fit entendre qu'ils devoient ce chevalier aux bontés de Clidaman.

Meronte, cependant déſeſperé de n'avoir pû tenir ouverte une des portes de la ville, fit ſortir ſon fils avec Ligdamon. Ce fils bien inſtruit par ſon pere, profitant du moment où l'on étoit attentif à d'autres choſes, vit Polemas, & s'excuſa ſur le druide, qui la veille avoit changé les quartiers; il ajouta que Meronte ne pouvoit rien lui promettre, ſi l'on continuoit à les changer; mais que s'il penſoit à aſſieger la ville, il avoit un avis à lui donner. La maiſon de Meronte touchoit aux murailles de la ville. Cette maiſon avoit une cave fort profonde, enſorte que le fonds du foſſé étoit bien plus haut. Il propoſoit de faire un conduit, qui commençant à cette cave, iroit aboutir à l'endroit que voudroit Polemas. Polemas approuva beaucoup cet avis; il promit de ſon côté d'ouvrir la mine ſous une tente qu'il feroit placer le plus près qu'il ſe pourroit; » & les travailleurs, diſoit-il, iront ren» contrer la vôtre. Pour nous guider, vous » mettrez une lumiere ſur la tour de votre » maiſon; moi, j'en ferai mettre une ſur » le haut du pavillon, où l'on commencera



» damon a juré de vous tu
» rendiez bientôt Sylvie, do
» qu'il est éperdument amou
» n'est pas à négliger. L'aut
» sieurs qui ne s'étoient p
» se rangent au parti de vos
» prétexte que la guerre qu
» nez contre votre souvera
» Meronte croit que pour
» grand nombre qui balanc
» seroit nécessaire de cherche
» texte specieux, & que peu
» siroit, en disant qu'Adama
» l'autorité suprême, & qu'il
» nymphes captives : que da
» il a attiré le prince God
» a promis de grandes réco
» vient à bout de ses dessein

» le peuple des impreſſions avantageuſes
» à ſon parti.

Polemas remercia fort Meronte du ſoin qu'il prenoit de ſa perſonne, & des avis utiles qu'il lui donnoit. » Et ſurtout, interrompit le jeune homme, il vous ſupplie, ſeigneur, de montrer que vous êtes
» ſenſible à la mort de Climante, pour
» faire connoître que vous aimez ceux qui
» vous ſervent : Qu'il eſt honteux que ce
» cadavre ſoit toujours attaché à la porte
» de la ville ; qu'il l'en auroit ôté, s'il n'a-
» voit craint de ſe découvrir, & de ſe
» perdre ainſi ſans vous rendre quelque
» meilleur ſervice. Sur cet article, répon-
» dit Polemas, vous direz à Meronte qu'il
» verra demain le commencement de ma
» vengeance. Je tiens entre mes mains
» Alexis fille du traître Adamas, auſſi-
» bien que Sylvie. Pour ce qui eſt de Lig-
» damon, on m'a déja donné le même avis.
» J'eſpere d'y mettre tel ordre, que je
» me garantirai de ſes attentats.

A ces mots, il congedia le jeune homme, après lui avoir fait, ſelon ſa coutume, des preſens conſiderables. Celui-ci ſe coula dans le foſſé à la faveur de la nuit ; & peu à peu s'approchant de l'endroit où Ligdamon avoit fait le plus grand carnage, il commença à ſe plaindre d'une voix foible. La ſentinelle l'entendit, & lui demandant

qui il étoit : » Hélas, dit-il, je suis le fils » de Meronte. J'ai suivi Ligdamon dans » la sortie qu'il a faite, & j'ai resté jusqu'à » present évanoui parmi les morts. » La sentinelle appella le décurion, & par ordre du prince, on jetta dans le fossé quelques cordages pour tirer dans la ville ce jeune homme. Il s'étoit auparavant ensanglanté le visage; & continuant toujours à se plaindre, il se fit porter dans la maison de son pere.

Meronte inventeur de cette ruse, fit de grandes exclamations de joye, en presence de ceux qui avoient accompagné son fils, & leur fit des presens, en reconnoissance, disoit-il, d'un si bon office. Il feignit aussi d'envoyer chercher des myres; mais il se renferma incontinent dans sa chambre, & sçut de son fils tout le détail de son voyage.

Cependant Polemas communiqua sur le soir à Peledonte & ses autres confidens les avis qu'il avoit reçus de Meronte, & les raisons qui l'avoient empêché de livrer une porte. Ensuite il les pria de faire entendre partout qu'ils n'avoient pris les armes que pour remettre les nymphes en liberté, & les tirer des mains d'Adamas qui s'étoit emparé de leurs personnes, & vouloit les livrer avec leurs états à cette reine inconnue. Sur cela, Listandre fut d'avis qu'il

falloit dreſſer un manifeſte, & l'envoyer à tous les princes voiſins. Lygonias qui étoit tout propre à pallier une mauvaiſe cauſe, fut chargé de le dreſſer.

Et dans le même temps que Polemas leur faiſoit part de la réſolution de Ligdamon, on vint lui dire qu'on l'amenoit priſonnier. » O dieux, s'écria-t'il! daignez toujours » m'être ainſi favorable! » Il ordonna que l'on fît entrer ceux qui l'amenoient. Ils lui preſenterent Lydias, & tous le prirent pour Ligdamon. » Hé bien, Ligdamon, » lui dit Polemas, eſt-ce ainſi qu'un cheva- » lier doit venger ſes querelles? Je n'ai » point de querelles à venger, répondit Ly- » dias, ſurtout dans cette contrée où je » n'étois jamais venu. Je ne ſuis plus éton- » né, reprit Polemas, qu'il ſoit ſi lâche, » puiſque le menſonge lui eſt ſi familier. » Puis s'adreſſant à quelques-uns de ſes gens: » Qu'on l'ôte de ma preſence, & qu'on le » garde étroitement. Je veux que demain » il accompagne ſa chere Sylvie, où j'ai » réſolu de l'envoyer.

Quelques temps après, Sylvie arriva. Il refuſa de la voir, & commanda qu'elle fût auſſi étroitement gardée juſqu'au lende- main. Et pour les effrayer davantage, il leur fit dire dès le ſoir de ſe préparer à la mort. Le bruit qui s'en répandit dans l'armée excita pluſieurs murmures. Pour les appaiſer

il chargea ſes amis de publier qu'il vouloit faire mourir Alexis afin de punir Adamas qui ſeul étoit l'auteur de cette guerre; & qu'il avoit réſolu de traiter de même Sylvie, pour venger la mort de Climante, que cette nymphe avoit trahi de concert avec Leonide; pour Ligdamon, qu'il meritoit les derniers ſupplices, puiſqu'il avoit attenté à ſa vie

Les eſpions d'Adamas lui rapporterent ces bruits dès la nuit même. Il en fut pénétré de douleur. Quoiqu'Alexis ne fût pas ſa fille, il ſe ſouvenoit toujours de l'oracle qui avoit attaché le repos de ſa vieilleſſe au bonheur de Celadon & d'Aſtrée. Leonide fut encore plus vivement affligée. Sçachant qu'Alexis étoit ce même Celadon qu'elle aimoit toujours, elle mouroit de déplaiſir, en penſant qu'il ſeroit expoſé avec Sylvie aux coups des aſſiegés. Elle va trouver Galatée, & verſant un torrent de larmes, elle lui raconte qu'Alexis & Aſtrée ſont priſonnieres; & que Polemas a réſolu de les faire périr cruellement avec Sylvie.

Cette nouvelle excita de grands troubles dans tous les eſprits; mais ſurtout dans l'eſprit de Ligdamon. Si Adamas étoit touché, c'étoit parce qu'il perdoit un bien futur que l'oracle lui avoit promis; ſi Leonide reſſentoit la perte de Celadon, c'eſt

qu'elle aimoit, mais elle n'étoit point aimée. Si Galatée regretoit Sylvie, c'eſt qu'elle avoit été nourrie auprès d'elle; enfin ſi le reſte de la cour les plaignoit, ce n'étoit que par pitié. Mais la douleur de Ligdamon étoit cauſée par l'amour. Il vouloit ſortir dès la nuit même, & ſe rendre à la tente de Polemas pour l'égorger. Il ſupplioit Amaſis, il preſſoit le prince de lui faire ouvrir les portes, puiſqu'en vengeant ſes injures particulieres, il les délivreroit du rebelle. Qu'auſſi-bien que ſi on le retenoit par force dans la ville, il ſe donneroit la mort: qu'il valoit donc mieux le laiſſer périr plus tôt par les mains des ennemis, que par les ſiennes propres; que peut-être les dieux favorables à une entrepriſe ſi juſte, conduiroient ſi bien ſes coups, qu'il les délivreroit du tyran. Mais Godomar lui refuſa la permiſſion de ſortir, & lui promit néanmoins que ſi Polemas perſiſtoit le lendemain dans ſa réſolution, non ſeulement on lui ouvriroit les portes, mais qu'ils iroient tous perir avec lui, plus tôt que d'abandonner Sylvie & Alexis. Cette promeſſe ratifiée par Alcidon & Damon, calma un peu ſa fureur. Alcidon ajouta que la nouvelle pouvoit être entierement fauſſe, puiſqu'elle l'étoit en partie, ſçavoir que Ligdamon fût entre les mains de Polemas. Ah, ſeigneur, lui répondit

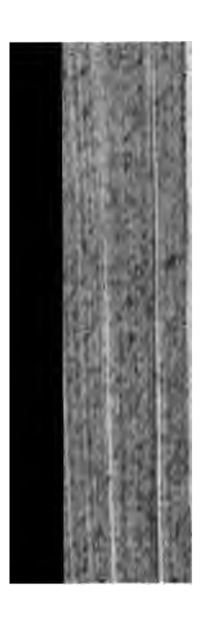
» Ligdamon, les nouvelles funestes ne sont
» toujours que trop veritables. Pour ce qui
» me regarde, vous verrez qu'ils ont pris
» pour moi ce Lydias à qui je ressemble,
» car j'ai appris qu'il avoit suivi Amerine
» qui venoit avec moi dans cete contrée. »
Melandre impatiente d'en sçavoir la verité, envoya chercher Ligdamon; & lui ayant demandé ce qui en étoit : » Que
» voulez-vous, répondit Ligdamon, je
» mourrai pour Sylvie. Et moi, reprit-elle
» incontinent, pour Lydias.

D'un autre côté, Alexis & Astrée n'avoient pas de moindres allarmes. Ce berger ayant entendu le cruel arrêt de Polemas, ne pouvoit se consoler. Dès qu'on l'eut mis dans la prison avec elle : » O As-
» trée, lui disoit-il, étant à ses genoux,
» ayez pitié de vous-même. C'est moi que
» l'on demande, ne soyez point coupable
» de votre mort. Vous sçavez que je vous
» adore : puisque vous le sçavez, quel ou-
» trage vous ai-je fait, pour me rendre
» ainsi l'auteur de vos maux? Ne soyez
» point plus coupable de votre mort que
» ceux qui vous feront mourir ; & n'est-il
» pas vrai qu'en les trompant, vous êtes
» plus criminelle qu'eux? Ces raisons, in-
» terrompit Astrée, pourroient être re-
» çues, si vous ne deviez pas mourir ; mais
» puis-je vivre sans Alexis, & les dieux
» sçachant

» sçachant que je ne le puis, ne m'ordonnent-ils pas de mourir, quand ils vous » ôtent la vie ? Ah plus tôt, si vous voulez » que je meure contente, dites-moi : Astrée, je veux que nos cœurs soient percés » du même fer, & que nos ames s'unissent » à jamais, comme nos volontés étoient » déja unies par un lien indissoluble.

Celadon l'écouta, sans l'interrompre, par le plaisir qu'il avoit d'entendre ces assurances de sa tendresse. » Enfin il lui dit : » Quiconque sçait aimer, comme je sçai » que vous aimez Alexis, doit toujours » avoir plus d'égard à la satisfaction de » l'objet qu'il aime, qu'á la sienne propre ; » mais comptez-vous pour rien le regret » que j'aurai de vous voir mourir ? Ah, » ma maîtresse, s'écria Astrée, quel seroit » mon désespoir, si j'étois obligée à vous survivre ? Non, non, ne résistons point à la » volonté des dieux. Ils veulent que nous » mourions ensemble, puisqu'Alexis ne » peut vivre sans Astrée, & qu'Astrée ne » peut vivre sans Alexis. » Enfin Alexis ne pouvant vaincre la résolution de sa bergere, fut plusieurs fois tenté de se déclarer ; mais après bien des réflexions, il crut devoir attendre que percé de fléches, il tombât à ses piés.

Cependant le jour parut, & l'armée des



à pié, & par autant de h
conduits par un chef ét
avoient liés tout quatre er
bras. Ils portoient chacun d
une torche allumée; & on l
la porte, se servant d'eu
mantelet, pour se garantii
assiegés.

» O profanes, dit Alexis
» attachoient, comment os
» les mains sur ce qu'il y eu
» parfait dans la nature? »
Polemas qui étoit venu pou
maniere on les attachoit: »
» t'elle, as-tu bien le courag
» rir la plus belle fille qui fu
» plus innocente? Si Adama
» charge ta colere sur m

avoit encore les mains libres. Le chef s'approchant alors : » Généreuſe fille, lui dit-» il, puiſque tu ne peux te ſauver, tu dois » montrer ton courage, en ſupportant avec » fermeté la mort qui t'eſt préparée. Che-» valier, dit Alexis, je ne demande point » la vie ; mais ſi l'on veut traiter indigne-» ment cette fille innocente, au nom des » dieux, perce-moi le cœur. Tu ſçais, re-» prit le chef étranger, que nous avons » ordre de l'attacher au bout d'une pique, » & de vous conduire avec des flambeaux » aux portes de la ville, pour y mettre le » feu. Je le ſçai, repliqua Alexis ; mais » puiſque les dieux le permettent ainſi, » commande, ô généreux chevalier, qu'elle » ne ſoit point traitée comme une perſonne » coupable ; car j'atteſte les dieux qu'elle » eſt innocente. S'il faut qu'elle ſoit liée, » fais attacher ſon bras avec le mien. Ne » crains pas qu'elle t'échape ; c'eſt volon-» tairement qu'elle meurt. Et ſi tu veux » m'obliger infiniment, fais lier les deux » piques contre mes reins, du moins elle » ne ſera point expoſée à la barbarie d'un » ſoldat, qui ſous divers prétextes pour-» roit la bleſſer.

L'étranger ſe laiſſa fléchir ; il ordonna qu'on leur liât les bras enſemble, & mettant Aſtrée entre lui & Sylvie, il fit attacher l'autre bras à celui de la nymphe,

A la vue de ces deux perſonnes qui s'étoient jettées par les creneaux, les archers s'arrêterent, penſant que ce pouvoit être quelqu'un des leurs qui venoit leur donner des avis importans. En même temps le chef qui conduiſoit les priſonniers, dit à Polemas que peut-être les piques ſe ſeroient détachées dans une ſi longue marche, & qu'il étoit à propos de bien examiner tout, maintenant que l'on étoit près du foſſé. Polemas approuva cet avis.

L'étranger prit donc ſon frere avec lui. Ils avoient tous deux un grand bouclier, une épée nue à la main, & un poignard à leur ceinture, outre leurs autres armes. Et feignant de viſiter les priſonniers, ils coupent toutes les cordes dont ils étoient liés; & le chef s'adreſſant à Aſtrée : » Sçachez, » lui dit-il, que je ſuis Semire, à qui les » dieux ont conſervé la vie, malgré l'offenſe » cruelle qu'il vous a faite. Jettez-vous avec » cette nymphe dans le foſſé; les dieux vous » aſſiſteront. Et vous, Celadon, ajouta-t'il, » en lui donnant ſon épée & ſon bouclier, » montrez aujourd'hui que vous êtes fils » du vaillant Alcippe. » Et faiſant ſigne à ſon frere, qui avoit déja donné à Lydias ſon bouclier & ſon épée, les quatre priſonniers s'éloignerent à la fois de la pointe des piques. Incontinent Celadon ſe joignant à Semire, ſon frere, & Lydias, ils

firent tête aux ennemis, qui d'ailleurs n'oſoient rien entreprendre contre Semire, qu'ils reconnoiſſoient pour leur chef. Mais Polemas s'en étant apperçu, & voyant que Ligdamon & Lypandas menoient Aſtrée & Sylvie au pié de la muraille, d'où l'on jettoit des paniers avec des cordes, pour les tirer, ſe mit à crier qu'on tuât les traîtres. En même temps il fit avancer les gens de main qui étoient autour de lui.

Qui eut remarqué les coups que portoit Celador, auroit jugé qu'il ne démentoit point le courage d'Alcippe & de ſes ancêtres. Il n'avoit pour toutes armes que celles que Semire lui avoit données. Mais il ſe jettoit avec tant de hardieſſe dans le fer des ennemis, qu'il y en avoit peu qui oſaſſent l'attendre. Cependant il tournoit ſans ceſſe la tête pour voir ce que devenoit Aſtrée; & lorſqu'il la vit élever avec Sylvie dans les corbeilles que l'on avoit deſcendues, il commença de reſpirer. Déja Semire avoit reçu un coup de fleche dans la jambe, & ſon frere à l'épaule. Lydias avoit été renverſé d'un coup de pique, & ſans Celadon il alloit ſuccomber, lorſque Ligdamon & Lypandas arriverent. Ils firent une défenſe incroyable; cependant ils periſſoient, déja couverts de bleſſures, ſi Damon n'étoit venu par une fauſſe porte

à leur secours avec trois cens hommes de trait, & quelques piquiers pour les soutenir. Mais Polemas détachant plusieurs bataillons, ils furent contraints de se jetter un peu en désordre dans le fossé. Semire fut atteint d'une pique qui lui perça les deux cuisses. Et Celadon ne voulant point l'abandonner à cause de l'obligation qu'il lui avoit, le combat se renouvella en ce lieu, mais plus opiniâtre & plus dangereux qu'il ne l'avoit encore éte. Damon le fit soutenir par les piques; & ceux qui étoient sur les murailles ne cessant de jetter sur l'ennemi des fléches & des cailloux, ils eurent le loisir de se sauver par la fausse braye. Celadon emporta Semire avec le secours de son frere; & Lypandas quoique couvert de blessures, emporta aussi avec le secours de Ligdamon, Lydias, qui ne pouvoit se soutenir. Ensuite ils furent portés tous trois dans la maison de Ligdamon.

Cependant Leonide étoit accourue au lieu où étoient Astrée & Sylvie; elle rencontra en chemin Adamas, qui au milieu des affaires dont il étoit chargé, ne laissoit pas de craindre que Celadon ne fût reconnu. Il pensoit avec raison qu'il pourroit devenir suspect à Galatée. Il dit donc à Leonide qu'il falloit promptement conduire Celadon chés lui, & qu'ils verroient ensuite ce qu'ils auroient à faire. Dès que

Léonide

Leonide fut arrivée, Sylvie se jetta à son col, transportée de joye; car depuis leur séparation, elle n'en avoit point eu de nouvelles. Mais Leonide qui desiroit parler à la druide : » Ma compagne, dit-elle à » Sylvie, Galatée meurt d'envie de vous » voir. Allez la trouver; cependant je con» duirai Astrée chés Adamas. Je ne vou» drois pas que Galatée la vît dans l'état » où elle est. » Et prenant Astrée par la main, elle l'enmena comme par force; car elle ne vouloit point s'éloigner, qu'elle ne sçut des nouvelles d'Alexis; mais Leonide lui fit croire qu'elle étoit déja dans la ville.

Cependant Adamas étant averti que tous ceux qui étoient sortis de la ville, venoient de rentrer, il courut à la porte pour recevoir Celadon. Il y arriva à propos; car à peine le berger fut entré dans la ville, qu'il tomba évanoui sur Semire. Il ordonna à l'instant que l'on emportât Celadon chés lui; & comme il ne donnoit point d'ordres pour Semire : C'est moi, lui dit-il, qui ai sauvé Astrée & Celadon; faites-moi la grace de me faire emporter aussi, afin que je meure auprès d'eux. Adamas lui accorda ce qu'il demandoit.

Il y eut en même temps une grande allarme. Polemas faisoit donner un assaut général; le combat fut si opiniâtre de part

& d'autre, que la nuit seule put les séparer. Polemas y perdit un grand nombre des siens, & se convainquit enfin que la ville n'étoit pas si aisée à emporter qu'il l'avoit crû. Alerante partit dès le lendemain pour aller rendre compte à son maître de ce qu'il avoit vû ; & Polemas se souvenant du sage avis que Climante lui avoit donné, le pria de representer au roi que cette ville ne méprisoit pas sa présence, qu'il le supplioit seulement de lui envoyer les troupes qu'il lui avoit promises, & qu'il s'assurât surtout de la personne du prince Sigismond; que pour lui il alloit commencer le siege, & que dans peu de jours il lui en rendroit bon compte. O tyrannique ambition ! avec quelle violence ne forces-tu pas les mortels à sacrifier leur repos, leurs interêts, leur vie?

D'un autre côté, Celadon revenu de son évanouissement, & Semire demandoient qu'on les portât où étoit Astrée. Mais les myres jugerent qu'il falloit les séparer, & parce qu'ils demandoient sans cesse où étoit Astrée, on leur dit que les nymphes avoient voulu la voir, & qu'elle arriveroit bientôt. Hélas, repondit Semire, je crains qu'elle n'arrive trop tard ; si vous êtes sensible à la pitié, disoit-il, en s'adressant à ceux qui étoient autour de lui, faites-là se hâter. Son frere qui sçavoit par quelle raison on ne vouloit pas qu'il la vît, dit au myre qui

avoit ſondé ſes bleſſures : » Que ſert de re-
» fuſer à mon frere cette ſatisfaction, par
» la crainte d'augmenter ſon mal, puiſqu'il
» eſt incurable. » Semire entendant ſon
frere : » O dieux, s'écria-t'il, que je la
» voye, ou je mourrai déſeſperé. » Enfin
on alla chercher Aſtrée ; Leonide l'accom-
pagna. Et lorſqu'elles entrerent dans la
chambre, à peine pouvoit-il tourner la tête.
Il fit ſigne à ſon frere d'écarter tout le mon-
de ; & lorſqu'on ſe fut retiré : » Belle Aſ-
» trée, lui dit-il, vous voyez ce même Se-
» mire qui par un excès d'amour vous a of-
» fenſée ; mais ayez égard à ſon repentir ;
» pour expier ſon erreur, il vous donne ſa
» vie. Il mourra content, ſi vous lui par-
» donnez.

Semire profera ces mots entrecoupés de
ſoupirs. Aſtrée ne put retenir ſes larmes,
& montra bien qu'il n'y a point de ſi grande
offenſe, que ne puiſſe pardonner un cou-
rage généreux ; & cependant ne ſçachant
preſque que répondre, elle eſſuyoit ſes
yeux, lorſque Semire ſe ſentant à l'extrê-
mité : » Belle Aſtrée, reprit-il, ces larmes
» que je vous voi répandre, témoignent
» bien que vous êtes ſenſible à mon état,
» mais elles ne prouvent pas que vous
» m'ayiez pardonné le crime qu'Amour
» m'a fait commettre. » Alors Aſtrée lui
dit : » Semire ſois tranquille : ſi autrefois

» tu me fis perdre ce que j'aimois, tu m'as » maintenant conſervé tout ce que je puis aimer.» On vit à ces mots Semire changer de viſage, tant il en reçut de ſatisfaction. Puis tout à coup, le ciel vous ſoit toujours favorable, dit-il en ſoupirant, & conſerve Aſtrée à ſon heureux Celadon !

Son ame s'envola avec ces dernieres paroles : Heureux dans ſon malheur d'avoir donné ſa vie pour celle qu'il aimoit, & d'avoir vû les beaux yeux d'Aſtrée jetter des larmes à ſon trépas, ſinon d'amour, au moins de compaſſion !

FIN.

De l'Imprimerie de L. D. Delatour, 1733.

[redacted]





